

Oeuvres complètes de
FLAVIUS JOSÈPHE
Traduites en français
Sous la direction de Théodore
Reinach

ANTIQUITES JUDAÏQUES

Livre 1 à Livre 8

Paris : Ernest Leroux, 1900-1905.

**(Publications de la Société des études
juives)**

Texte numérisé et mis en page par François-
Dominique FOURNIER pour le site de Philippe
Remacle
([http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Flajose/
intro.htm](http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Flajose/intro.htm)).

Corrections, ajout de la numérotation Loeb pour
les livres 3-7, 9-10, 12-14, et ajout de titres par
Timothée MINARD ; décembre 2016.
(<http://timotheeminard.com/>)

Avant-Propos

Si l'on mesure la valeur d'un historien au nombre et à l'importance des informations dont on lui est redevable, il est peu d'historiens qui puissent être comparés à Flavius Josèphe. Son ouvrage le plus considérable - *les Antiquités judaïques* - n'est, dans la première moitié, qu'un abrégé de la Bible à l'usage des lecteurs païens, abrégé rendu fade à notre goût par l'abus d'une rhétorique banale, le manque de naïveté, sinon de foi, l'absence de sentiment poétique ; mais on y remarque avec intérêt les tendances rationalistes d'une exégèse qui s'oppose curieusement à l'exégèse allégorique, presque contemporaine, de Philon ; de plus, l'insertion discrète de traits légendaires, étrangers à l'Écriture et empruntés à la tradition orale, nous montre comme le début d'un genre littéraire qui devait prendre un si riche développement dans la partie haggadique du Talmud et dans le Midrasch. Les dix derniers livres de cet ouvrage constituent, surtout à partir de l'époque des rois hasmonéen, un document historique de premier ordre. A défaut de sources juives, qui manquaient pour cette période, Josèphe a soigneusement dépouillé tous les historiens grecs et romains qui pouvaient lui fournir, même en passant, des données sur les faits et gestes du peuple juif ; comme ces historiens sont perdus, son ouvrage comble ainsi une lacune qui serait autrement irréparable. Dans l'histoire d'Hérode, où Josèphe suit de très près les mémoires de Nicolas de Damas, secrétaire de ce roi, dans celle des soixante-dix années suivantes, sur lesquelles il a pu recueillir des renseignements de la bouche des contemporains, les *Antiquités* acquièrent presque la valeur d'un document original. Elles intéressent au plus degré non seulement l'histoire juive, mais l'histoire romaine et celle du christianisme naissant, quoique Josèphe y fasse à peine une allusion fugitive ; sans lui, comme on l'a dit, le milieu historique où le christianisme a pris naissance - ce qu'on appelle en Allemagne la *Zeitgeschichte* de Jésus - serait impossible à reconstituer.

Son second grand ouvrage, le premier par ordre de date, est la *Guerre judaïque*, l'histoire de la formidable insurrection de 66 à 70 après J.-C. où succomba définitivement l'indépendance de sa patrie. Il y raconte presque jour par jour les événements auxquels il fut mêlé lui-même, tantôt comme acteur, tantôt comme spectateur. Si l'on peut quelquefois suspecter son impartialité, s'il exagère volontiers les chiffres, si, par une prudence naturelle mais excessive, il a systématiquement

rabaissé les "patriotes" qui l'avaient compromis et exalté ses bienfaiteurs, Vespasien et Titus, on ne peut mettre en doute ni la compétence du narrateur, ni la véracité générale de la narration. Or, ce récit, qui se recommande aux spécialistes par l'abondance et la précision des détails relatifs aux opérations militaires, est en même temps le tableau, émouvant par sa froideur même, d'une des plus tragiques catastrophes nationales que l'histoire ait enregistrées. Ce journal de l'agonie d'un peuple, c'est quelque chose comme le second livre de l'*Énéide*, sorti, non de l'imagination d'un poète, mais des souvenirs d'un témoin bien informé. Plus d'un qui a relu ces pages pendant l'Année terrible, au milieu des angoisses du siège de Paris et de la Commune de 1871, y a retrouvé comme une image anticipée des hommes et des choses d'alors, avec cette atmosphère "fièvre obsidionale" qui engendra tant d'héroïques dévouements et d'aberrations criminelles.

L'*Autobiographie* forme comme un complément de la *Guerre judaïque*. Ce sont les mémoires piquants d'un général d'insurrection malgré lui, auquel peut s'appliquer le mot éternellement vrai de la comédie : "Je suis leur chef, il faut que je les suive." Seulement Josèphe ne les a pas suivis jusqu'au bout.

Le quatrième et dernier ouvrage de Josèphe, la *Défense du judaïsme* connue sous le titre impropre de *Contre Apion*, n'est pas le moins précieux. L'auteur, arrivé à la pleine maturité de son talent, s'y révèle polémiste ingénieux, apologiste souvent éloquent. Il nous initie aux procédés de discussion des judéophobes d'il y a dix-huit siècles, si semblables à ceux des antisémites d'aujourd'hui. Enfin, dans son zèle de prouver l'antiquité du peuple juif par le témoignage des auteurs païens eux-mêmes, il reproduit de longs extraits, infiniment curieux des historiens grecs qui avaient encore en à leur disposition les annales sacerdotales de l'Égypte, de la Chaldée et de Tyr. Josèphe a ainsi préservé de la destruction quelques pages de l'histoire de ces vieilles monarchies, engloutie dans le naufrage de la littérature alexandrine ; c'est un service qui lui mérite la reconnaissance durable des orientalistes, comme par ses autres ouvrages il s'est acquis celle des historiens de la Judée, de Rome et du christianisme.

L'auteur de ces quatre livres ne fut, malgré ses prétentions, ni un grand écrivain ni un grand caractère ; mais il reste un des spécimens les plus curieux de la civilisation judéo-grecque, dont le type accompli est Philon ; il offre aussi un

merveilleux exemple de la souplesse du génie israélite et de ses puissantes facultés d'assimilation. Son œuvre, qui ne paraît pas avoir atteint auprès des païens son but apologétique, méritait de survivre. Négligée par les Juifs, qui ne s'intéressaient pas à l'histoire et voyaient dans l'auteur un demi-renégat, c'est à l'Église chrétienne qu'elle doit d'être parvenue jusqu'à nous. Les Pères de l'Église citent fréquemment Josèphe et l'interpolent quelquefois ; les clercs du moyen âge le lisaient, sinon dans le texte original, du moins dans la traduction latine exécutée par ordre de Cassiodore et dans un abrégé grec des *Antiquités* qui paraît dater du Xème siècle. L'annaliste du peuple élu, le "Tite-Live grec", comme l'appelait saint Jérôme. Mais si bien l'historien par excellence que sa renommée finit par retentir jusque chez ses anciens coreligionnaires : au Xème siècle une chronique légendaire de l'histoire israélite jusqu'à Titus se recommande de son nom : C'est le *Josippon*, rédigé en hébreu par un Juif d'Italie. Avec la Renaissance on revint au texte intégral et de nombreuses traductions le popularisèrent dans toutes les langues modernes.

Il fut un temps où toute famille un peu lettrée possédait sur les rayons de son armoire à livres, à côté d'une Bible, un gros Josèphe in-folio, agrémenté de nombreuses vignettes où se déroulait toute l'histoire du peuple saint depuis l'expulsion d'Adam et d'Ève jusqu'à l'incendie du Temple par les soldats de Titus. De nos jours, sauf les savants, on lit beaucoup moins Josèphe ; la substance de ses écrits a passé dans des ouvrages modernes facilement accessibles, la source est négligée et c'est un tort. Il serait trop long de rechercher toutes les causes de ce discrédit, mais l'une des plus importantes en notre pays c'est assurément l'absence d'une traduction française satisfaisante. Sans parler des informes tentatives du XVe et du XVIe siècles, il existe dans notre langue deux versions complètes de Josèphe. L'une, celle d'Arnauld d'Andigny (1667-9), a dû au nom de son auteur et à un certain charme janséniste de style la faveur de nombreuses réimpressions ; ce n'est pourtant qu'une « belle infidèle », beaucoup plus infidèle que belle. L'autre, celle du Père Louis-Joachim Gillet (1756-7), est un peu plus exacte, mais beaucoup moins lisible. Il nous a semblé que le moment était venu d'offrir au public français une traduction nouvelle, qui fût vraiment l'équivalent du texte original. L'entreprise vient il son heure, au moment où ce texte, fort défiguré par les copistes, a été sensiblement amélioré par le grand travail critique de Niese (Berlin, 1887 suiv.). C'est son édition qui, naturellement, a servi de

base à notre traduction ; ce sont ses paragraphes, à numérotage continu, si commode pour les citations, qui figurent dans nos manchettes. Toutefois nous ne nous sommes pas astreint à une reproduction servile du texte de Niese ; lui-même, par l'abondant appareil critique placé au bas de ses pages, nous a souvent fourni les éléments d'une leçon préférable à celle qu'il a insérée dans le texte ; d'autres fois nous avons suivi l'édition plus récente de Naber (Leipzig, 1888 suiv.), qui offre un choix judicieux de variantes ; dans des cas très rares nous avons eu recours à des conjectures personnelles.

Une traduction complète de Josèphe est une œuvre difficile et de longue haleine. L'auteur, qui apprit le grec tard et assez imparfaitement, écrit d'un style pénible ; sa phrase, longue et lourde, chargée d'incises, de redites, d'ornements vulgaires, souvent peu claire et mal construite, n'est pas toujours aisée à comprendre et est toujours malaisée à rendre. Que de fois un traducteur consciencieux doit sacrifier l'élégance à la fidélité ! Nous nous sommes efforcé du moins de n'y jamais sacrifier la clarté. La tâche, décourageante pour un seul, a été partagée entre plusieurs jeunes savants qui nous ont apporté le concours de leur talent et de leurs connaissances spéciales. Chacun d'eux est responsable du volume qu'il a signé et des notes qu'il y a jointes ; toutefois celui qui écrit ces lignes s'est réservé la direction et la révision générale du travail, et a marqué de ses initiales quelques notes dont il accepte la responsabilité exclusive. Les notes, - celles des traducteurs aussi bien que du réviseur, ont été rédigées avec sobriété ; elles ont pour but de lever ou de signaler certaines difficultés d'interprétation, de l'approcher des passages parallèles, mais surtout d'indiquer, chemin faisant, dans la mesure du possible, les sources premières de l'information de Josèphe. C'est la première fois que l'historien juif reçoit ces éclaircissements indispensables ; car les commentaires de l'édition d'Haverkamp sont en général plus prolixes qu'instructifs ; on peut leur appliquer ce mot du philologue Boeckh, qui convient à tant de commentaires de ce genre : sie übergehen nicht viel, nur das schwierige, « ils n'omettent pas grand'chose, seulement ce qui est difficile. »

Notre traduction est calculée pour une étendue de sept volumes, correspondant à peu près à celle de l'édition de Niese. Les *Antiquités* en réclameront quatre, la *Guerre judaïque* (à laquelle nous rattachons, pour des raisons de fond l'*Autobiographie*), deux ; le septième sera consacré au *Contre Apion*, aux débris des historiens judéo-

grecs antérieurs à Josèphe, à un index général et peut-être il une étude d'ensemble sur l'œuvre et la vie de Josèphe. La tâche, attaquée de plusieurs côtés à la fois, est déjà très avancée. Si quelques tâtonnements inévitables ont retardé l'apparition du premier volume, les autres se succéderont à des intervalles rapprochés, sans que nous croyions devoir nous astreindre à un ordre rigoureux. Puisse la faveur du public répondre à notre effort et le récompenser ! Puisse Josèphe redevenir, sinon un livre de chevet, du moins un ouvrage de fond, ayant sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses !

Saint-Germain, 10 septembre 1900.

THÉODORE REINACH.

LIVRE 1

De la création du monde à la mort d'Isaac

PRÉAMBULE

1. Motifs variés d'écrire l'histoire - 2. Objet du présent ouvrage. - 3. La Bible. - 4. Philosophie de Moïse.

1. [1] Ceux qui se proposent d'écrire l'histoire ne m'y semblent pas déterminés par une seule et même raison, mais par plusieurs, très différentes les unes des autres. Certains, en effet, voulant faire briller leur talent littéraire et avides du renom qu'il procure, s'adonnent avec ardeur à ce genre d'études ; d'autres, pour flatter les personnages dont il sera question dans leur récit, y dépensent une somme de travail qui va jusqu'à passer leurs forces ; d'aucuns se voient contraints par la nécessité même des événements auxquels ils ont pris part à les montrer sous leur vrai jour par une narration d'ensemble ; enfin, pour beaucoup, c'est l'ignorance où l'on est de certains grands faits utiles à connaître qui les a déterminés, dans l'intérêt général, à en publier l'histoire. Parmi les raisons que je viens de dire, ce sont les deux dernières qui m'ont moi-même entraîné. En effet, la guerre que nous, Juifs, nous avons soutenue contre les Romains, les événements de cette guerre et son issue m'étant connus par expérience, j'étais forcé de la raconter en détail, pour réfuter les gens qui dans leurs écrits en ont altéré le véritable caractère.

2. [5] Quant au présent ouvrage, si je l'ai entrepris, c'est que j'ai cru qu'il paraîtrait à tous les Grecs dignes d'attention : il contiendra, en effet, toute l'histoire de notre antiquité ainsi que l'exposé de notre constitution politique, traduits des livres hébraïques. D'ailleurs, j'avais déjà médité autrefois, en écrivant l'histoire de la guerre, de montrer ce que furent au début les Juifs, quelles destinées ils eurent, quel grand législateur leur enseigna la piété et l'exercice des autres vertus, combien de luttes très longues ils durent soutenir avant cette dernière guerre où ils s'engagèrent malgré eux contre les Romains. Toutefois, comme ce sujet embrassait trop de matières, j'en ai fait un tout à part, ayant son commencement et sa fin, donnant ainsi à mon ouvrage de justes proportions. Mais avec le temps et, comme il arrive souvent à ceux qui s'attaquent à une tâche difficile, il me vint des hésitations et de la paresse à traduire

un si grand sujet dans une langue étrangère dont les habitudes ne nous sont pas familières.

Cependant quelques personnes curieuses de cette histoire me pressaient de l'écrire, et plus que tous Épaphrodite, homme passionné pour toute espèce d'érudition, mais qui goûte de préférence la science historique, mêlé comme il l'a été à de grands événements et à des fortunes très diverses, au milieu desquels il a toujours fait preuve d'une merveilleuse force de caractère et d'un attachement inébranlable à la vertu. Je me laissai donc persuader par lui, car il ne cesse d'encourager les hommes capables de faire oeuvre utile ou belle, et, tout confus de laisser supposer que mon repos m'était plus cher que l'effort d'une belle entreprise, je m'enhardis et repris courage ; au surplus, outre les raisons, ce fut pour moi une considération nullement secondaire que nos ancêtres, d'une part, aient toujours été disposés à communiquer leur histoire et que certains Grecs, de l'autre, aient été curieux de la connaître.

3. [10] Je remarquai, en effet, que le second des Ptolémées, ce roi qui s'est tant intéressé à la science, ce collectionneur de livres, s'occupait tout particulièrement de faire traduire en grec notre code et la constitution politique qui en découle ; d'autre part, Eléazar, qui ne le cédait en vertu à aucun de nos grands-prêtres, ne se fit pas scrupule d'accorder à ce roi la satisfaction qu'il sollicitait ; or, il eût refusé net, s'il n'eût été de tradition chez nous de ne tenir secret rien de ce qui est bien. J'ai donc pensé que, pour moi, je devais imiter la conduite libérale du grand-prêtre et supposer qu'encore aujourd'hui bien des gens comme le roi Ptolémée aiment à s'instruire : celui-ci, en effet, n'eut pas le temps de recueillir toutes nos annales ; seule, la partie juridique lui fut transmise par les gens qu'on envoya à Alexandrie en faire la traduction. Or, innombrables sont les renseignements que nous donnent les saintes Écritures ; car elles embrassent l'histoire de cinq mille années, et racontent toutes sortes de péripéties imprévues, beaucoup de fortunes de guerre, de hauts faits de capitaines, et de révolutions politiques. Dans l'ensemble, on apprend surtout par cette histoire, si l'on prend la peine de la parcourir, que les hommes qui se conforment à la volonté de Dieu et redoutent d'enfreindre une législation excellente prospèrent au-delà de toute espérance et que, pour récompense, Dieu leur accorde le bonheur ; mais que, dès qu'ils s'écartent de la stricte observance de ces lois, la route qu'ils suivent devient impraticable et leurs efforts en vue de ce qu'ils pensent être le bien se tournent en d'irrémédiables

malheurs. J'engage donc maintenant ceux qui liront ces livres à élever leurs pensées jusqu'à Dieu et à examiner si notre législateur a eu une conception satisfaisante de sa nature, s'il lui a toujours assigné un rôle conforme à sa toute puissance, ou gardant pour parler de lui un langage pur de ces fables inconvenantes qu'on trouve ailleurs ; encore que, traitant d'une durée si longue et si lointaine, il eût eu pleine licence de forger des fictions. Il vécut, en effet, il y a deux mille ans, en des temps si reculés que les poètes n'ont pas même osé y rapporter la naissance des dieux, encore moins les actions des hommes et leurs lois.

Ce sont donc ces données exactes des Écritures que j'exposerai au cours de mon récit, chacune à sa place, ainsi que j'ai promis de le faire dans le présent ouvrage, sans rien rajouter ni rien omettre.

4 [18] Mais, comme presque tout ce qui nous concerne dépend des sages institutions du législateur Moïse (Môysès), il me faut d'abord parler de lui brièvement, de peur que mes lecteurs ne se demandent pourquoi, dans cet ouvrage qui doit traiter de lois et de faits historiques, je fais une si large part aux questions cosmologiques. Il faut donc savoir que, selon ce grand homme, pour bien organiser sa vie et donner des lois aux autres, il importe avant tout de comprendre la nature de Dieu, puis, en considérant par l'esprit les oeuvres divines, d'imiter dans la mesure de ses forces le meilleur de tous les modèles et de tâcher de s'attacher à lui ; jamais, en effet, le législateur lui-même ne sera bien inspiré s'il néglige ces considérations, et ceux qui liront des traités sur la vertu n'en retireront aucun fruit, s'ils n'ont appris au préalable que Dieu, qui est le père et le maître de toutes choses et qui voit tout, accorde une vie heureuse à ceux qui suivent ses voies, mais accable de grandes catastrophes ceux qui marchent hors du chemin de la vertu. Telle est l'éducation que Moïse voulait donner à ses concitoyens ; aussi, lorsqu'il institua ses lois, ne commença-t-il pas par les contrats et les droits réciproques, comme font les autres législateurs' c'est vers Dieu et l'idée de la Création du monde qu'il éleva leurs méditations ; il les persuada que de toutes les oeuvres accomplies par Dieu sur terre, nous, les hommes, nous sommes la plus belle, et lorsqu'il les eut convertis à la piété, il n'eut plus de peine à les convaincre de tout le reste. Les autres législateurs, on effet, s'en rapportant aux fables, attribuaient aux dieux, dans leurs écrits, les honteuses faiblesses des hommes et fournissaient ainsi aux scélérats une puissante excuse. Notre législateur, lui, avant montré que Dieu possède la vertu

parfaite, voulut que les hommes s'efforçassent de participer à cette perfection et châtia inexorablement ceux qui ne méditaient point ces enseignements ou n'y ajoutaient pas foi. J'invite donc tous ceux qui me liront à examiner notre Écriture en partant de ce principe. A ceux qui se placeront à ce point de vue, rien n'y paraîtra déraisonnable ni indigne de la grandeur de Dieu et de son amour pour les hommes ; tous les traits en sont présentés avec l'expression correspondant à la nature des choses : tantôt le législateur a parlé habilement à mots couverts ; tantôt il s'est servi d'allégories pleines de majesté ; mais toutes les fois qu'il importait de parler sans ambages, il s'est exprimé ouvertement. Quant à rechercher les motifs de chacun de ces procédés, il faudrait y une étude profonde et d'un caractère tout à fait philosophique ; pour le moment, je passe outre, mais si Dieu m'en donne le loisir, je tâcherai de l'écrire après le présent travail. J'arrive maintenant au récit des événements, on rappelant d'abord ce que Moïse a dit touchant la création du monde, détails que j'ai trouvés consignés dans les saints Livres, comme il suit.

CHAPITRE I : Constitution de l'univers et disposition de ses éléments. Naissance d'Adam.

1. Création du monde. - 2. Adam et Ève. - 3. Le paradis. - 4. Le péché ; Adam et Ève chassés du paradis terrestre.

1. [27] Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Celle-ci n'était pas visible ; elle était cachée sous des ténèbres profondes et un souffle d'en haut courait à sa surface. Dieu ordonna que la lumière fût. Quand elle eut paru, il considéra l'ensemble de la matière et sépara la lumière des ténèbres, les appelant jour et nuit, et il nomma matin et soir l'apparition de la lumière et sa cessation. Et ce jour devrait être le premier, mais Moïse employa le terme de « un jour ». Pourquoi ? Je pourrais le dire dès maintenant, mais comme je me propose de faire la recherche de toutes les causes dans un écrit spécial, je diffère jusque-là l'éclaircissement de ce point.

Ensuite, le second jour, Dieu établit le ciel sur le monde; l'ayant distingué du reste, il jugea qu'il devait être organisé à part et, l'avant entouré d'une surface congelée, il le rendit humide et pluvieux, en rapport avec les besoins de la terre, qu'il féconderait de ses rosées.

Le troisième jour, il fixe la terre et répand autour d'elle les eaux de la mer ; c'est ce même jour qu'il

lui fait produire d'un seul coup les végétaux et les semences.

Le quatrième jour, il orne le ciel en y plaçant le soleil, la lune et les autres astres ; il prescrit leurs mouvements et leurs cours, qui devront indiquer les révolutions des saisons.

Le cinquième jour, paraissent les poissons et les oiseaux ; il lance les uns dans les profondeurs des mers, les autres à travers les airs. Il les unit par les liens de la vie en commun et la génération, pour se perpétuer et multiplier leur espèce.

Le sixième jour, il crée la race des quadrupèdes, les fait mâles et femelles ; et, ce jour-là, il forme aussi l'homme.

Ainsi, selon Moïse, le monde avec tout ce qu'il renferme fut créé en six jours seulement ; le septième, Dieu s'arrêta et se reposa de ses travaux. De là vient que, nous aussi, nous passons ce jour-là dans le repos et nous l'appelons sabbat, mot qui signifie cessation dans la langue des Hébreux.

2. [34] Après le septième jour, Moïse commence à parler de questions naturelles ; sur la création de l'homme il s'exprime ainsi : Dieu, pour façonner l'homme, prit de la poussière de la terre, et y inspira un souffle et une âme. Cet homme fut appelé Adam(os), ce qui, Hébreu, signifie roux, parce que c'est avec de la terre rouge délayée qu'il fut formé ; c'est bien, en effet, la couleur de la vraie terre vierge. Dieu fait passer devant Adam les animaux selon leurs espèces, mâles et femelles, en les désignant ; il leur donne les noms qui sont encore usités aujourd'hui. Puis, considérant qu'Adam n'a pas de compagne à qui s'unir (en effet il n'existait pas de femme), et qu'il s'étonne de voir les autres animaux pourvus de femelles, il lui enlève une côte tandis qu'il dort, et en forme la femme. Adam, quand elle lui fut présentée reconnut qu'elle était née de lui-même. La femme s'appelle *essa* En hébreu : mais cette première femme eut nom Eve, c'est-à-dire mère de tous les vivants.

3. [37] Moïse raconte que Dieu planta du côté de l'orient un parc, foisonnant en plantes de toute espèce ; il y avait, entre autres, la plante de la vie et celle de l'entendement, par laquelle on apprenait ce que c'est que le bien et le mal ; il fit entrer dans ce jardin Adam et la femme et leur recommanda de prendre soin des plantes. Ce jardin est arrosé par un fleuve unique dont le cours circulaire environne toute la terre et se divise en quatre branches ; le Phison, dont le nom signifie abondance, s'en va vers l'Inde se jeter dans la mer : les Grecs l'appellent Gange ; puis l'Euphrate et le Tigre, qui

vont se perdre dans la mer Erythrée ; l'Euphrate est appelé Phorat, c'est-à-dire dispersion ou fleur, et le Tigre, Diglath, ce qui exprime à la fois l'étroitesse et la rapidité ; enfin le Géon, qui coule à travers l'Égypte, dont le nom indique celui qui jaillit de l'orient ; les Grecs l'appellent Nil.

4. [40] Dieu donc invita Adam et la femme à goûter de tous les végétaux, mais à s'abstenir de la plante de l'entendement, les prévenant que, s'ils y touchaient, ils s'attireraient la mort. A cette époque où tous les animaux parlaient une même langue, le serpent, vivant en compagnie d'Adam et de la femme, se montrait jaloux des félicités qu'il leur croyait promises, s'ils se conformaient aux prescriptions de Dieu, et, espérant qu'ils tomberaient dans le malheur en désobéissant, il engage perfidement la femme à goûter de la plante de l'entendement ; « on y trouve, disait-il, le moyen de discerner le bien et le mal » ; dès qu'ils le posséderaient, ils mèneraient une vie bienheureuse qui ne le céderait en rien à la vie divine. Il ébranle par ses mensonges la femme au point de lui faire négliger la recommandation de Dieu ; elle goûta de la plante, en apprécia la saveur et persuada à Adam d'en manger aussi. Alors ils se rendirent compte qu'ils étaient nus et que leur sexe était à découvert, et ils songèrent à se couvrir ; la plante, en effet, aiguësait l'intelligence. Aussi se couvrirent-ils de feuilles de figuier, et, après s'en être fait une ceinture, ils crurent leur félicité plus grande puisqu'ils avaient trouvé ce qui leur manquait auparavant. Mais, comme Dieu entra dans le jardin, Adam, qui jusqu'alors venait souvent converser avec lui, eut conscience de sa faute et se déroba. Dieu trouva son attitude étrange et lui demanda pourquoi, tandis que naguère il se plaisait à converser avec lui, il fuyait maintenant l'entretien et se détournait. Comme Adam ne disait mot, se sentant coupable d'avoir contrevenu à l'ordre divin, Dieu lui dit : « J'avais décidé que vous mèneriez une vie heureuse, à l'abri de tout mal, sans qu'aucun souci vous torturât l'âme ; tout ce qui contribue à la jouissance et au plaisir devait s'offrir spontanément à vous, de par une providence, sans labeur, sans souffrances pour vous ; avec ces avantages, la vieillesse ne vous aurait pas atteints rapidement, et une longue vie eût été votre partage. Mais voici que tu as outragé mon dessein en méprisant mes ordres ; ce n'est pas par vertu que tu gardes le silence, c'est parce que ta conscience est troublée ». Adam cherchait à se disculper et pria Dieu de ne pas s'irriter contre lui ; il rejetait sa faute sur la femme, et disait qu'elle l'avait, par sa ruse, induit à pécher ; à son tour, la femme accusait le serpent. Dieu jugea Adam digne de punition pour avoir succombé à un conseil de

femme ; il déclara que désormais pour eux la terre ne produirait plus rien d'elle-même et que, en retour d'un labeur acharné, parfois elle donnerait des fruits, parfois elle les refuserait. Quant à Eve, il la punit en lui infligeant l'enfantement et les souffrances qui l'accompagnent, parce que, s'étant laissée prendre aux tromperies du serpent, elle avait entraîné Adam dans le malheur. Il priva aussi le serpent de la parole, irrité de sa malice à l'égard d'Adam ; il lui mit du venin sous la langue le désigna comme un ennemi des hommes et ordonna qu'on le frappât à la tête, parce que c'est là que gît l'origine du mal qui a atteint les hommes et que c'est là aussi que ses adversaires lui porteront le plus aisément le coup mortel ; enfin il le condamna à n'avoir plus de pieds et à se traîner en se tordant sur la terre. Dieu, leur ayant infligé ces châtiments, fit sortir Adam et Eve du jardin et les transporta dans un autre lieu.

CHAPITRE II : Les dix générations issues d'Adam jusqu'au déluge.

1. Caïn et Abel. – 2. Prospérité de Caïn. – 3. Seth et ses descendants.

1. [52] Il leur naquit deux enfants mâles ; le premier s'appelait Kaïs (Caïn), dont le nom se traduit par acquisition, le second, Abel(os) c'est-à-dire deuil[36] . Il leur naquit également des filles. Les deux frères se plaisaient à des occupations différentes : Abel, le plus jeune, était zélé pour la justice et, dans l'idée que Dieu présidait à toutes ses actions, il s'appliquait à la vertu ; sa vie était celle d'un berger. Caïn était en tout d'une grande perversité et n'avait d'yeux que pour le lucre ; il est le premier qui ait imaginé de labourer la terre ; il tue son frère pour le motif suivant. Comme ils avaient décidé de faire des offrandes à Dieu, Caïn apporta les fruits de la terre, et ceux des arbres cultivés ; Abel, du lait et les premiers-nés de ses troupeaux. C'est cette offrande qui plut davantage à Dieu : des fruits nés spontanément et selon les lois naturelles l'honoraient, mais non pas des produits obtenus par la cupidité d'un homme, en forçant la nature. Alors Caïn, irrité de voir Abel préféré par Dieu, tue son frère : ayant fait disparaître le cadavre, il croyait que le meurtre resterait ignoré. Mais Dieu, qui savait le crime, alla trouver Caïn, et lui demanda où pouvait être son frère ; depuis plusieurs jours, il ne l'aperçoit plus, lui qu'il voyait auparavant aller et venir sans cesse avec Caïn. Celui-ci, embarrassé, n'ayant rien à répondre, déclare d'abord qu'il est très étonné lui-même de ne pas voir son frère, puis, harcelé par Dieu de questions pressantes et poussé à bout, il répond qu'il n'est pas le gouverneur de son frère,

chargé de surveiller sa personne et ses actes. Dès ce moment, Dieu l'accuse d'être le meurtrier de son frère : « Je m'étonne, dit Dieu, que tu ne puisses dire ce qui est advenu d'un homme que tu as toi-même tué ». Cependant, il ne lui inflige pas la peine méritée par son meurtre, Caïn lui ayant offert un sacrifice et l'ayant supplié de ne pas lui faire sentir trop durement sa colère ; mais il le maudit et menace de punir ses descendants jusqu'à la septième génération ; puis, il le bannit de cette contrée avec sa femme. Comme Caïn craignait de devenir la proie des bêtes féroces et de périr ainsi, Dieu l'exhorte à ne pas baisser la tête d'un air morne pour un pareil motif : il n'aura rien à redouter des bêtes féroces et, par suite, il pourra errer sans crainte sur toute la terre. Dieu met un signe sur lui pour le faire reconnaître et lui enjoint de partir.

2. [60] Caïn traverse beaucoup de pays et s'arrête avec sa femme dans un endroit appelé Naïs, où il fixe sa résidence et où des enfants lui naquirent. Loin de considérer son châtiment comme un avertissement, il n'en devint que plus pervers : il s'adonna à toutes les voluptés corporelles, dût-il maltraiter, pour les satisfaire, ceux qui étaient avec lui ; il augmente sa fortune de quantités de richesses amassées par la rapine et la violence ; il invita au plaisir et au pillage tous ceux qu'il rencontrait et devint leur instructeur en pratiques scélérates. Il détruisit l'insouciance, où vivaient précédemment les hommes, par l'invention des mesures et des poids ; la vie franche et généreuse que l'on menait dans l'ignorance de ces choses, il en fait une vie de fourberie. Le premier, il délimita des propriétés ; il bâtit une ville, la fortifia par des murs et contraignit ses compagnons à s'associer en communauté. Cette ville, il la nomme Anocha du nom de son fils aîné Anoch(os). Anoch eut pour fils Jared(ès) ; de celui-ci naquit Marouël(os), lequel eut pour fils Mathousalas, père de Lamech(os) qui eut soixante-dix-sept enfants de deux femmes, Sella et Ada. L'un d'eux Jôbel(os), né d'Ada, planta des tentes et se plut à la vie pastorale. Joubal(os), son frère, né de la même mère, s'adonna à la musique et inventa les psaltérions et les cithares. Thobél(os), un des fils de l'autre femme, plus fort que tous les hommes, se distingua dans l'art de la guerre où il trouva de quoi satisfaire aux plaisirs du corps ; il inventa le premier l'art de forger. Lamech devint père d'une fille, Noéma : comme il voyait, par sa grande science des choses divines, qu'il subirait la peine du meurtre commis par Caïn sur son frère, il s'en ouvrit à ses femmes.

Encore du vivant d'Adam, les descendants de Caïn en arrivèrent aux plus grands crimes : par les

traditions et l'exemple, leurs vices allaient toujours en empirant ; ils faisaient la guerre sans modération et s'empressaient au pillage. Et ceux qui n'osaient pas verser le sang montraient, du moins, tous les emportements de l'insolence, de l'audace et de la cupidité.

3. [67] Adam, le premier-né de la terre, pour en revenir à lui, comme mon récit l'exige, après qu'Abel eut été immolé et que Caïn eut pris la fuite à cause de ce meurtre, souhaitait d'autres enfants ; il fut pris d'un vif désir de faire souche, alors qu'il avait franchi déjà 230 années de sa vie ; il vécut encore 700 ans avant de mourir. Il eut, avec beaucoup d'autres enfants, un fils Seth(os) ; il serait trop long de parler des autres ; je me contenterai de raconter l'histoire de Seth et de sa progéniture. Celui-ci, après avoir été élevé, parvenu à l'âge où l'on peut discerner le bien, cultiva la vertu, y excella lui-même et resta un exemple pour ses descendants. Ceux-ci, tous gens de bien, habitèrent le même pays et y jouirent d'un bonheur exempt de querelles sans rencontrer jusqu'au terme de leur vie aucun fâcheux obstacle ; ils trouvèrent la science des astres et leur ordre dans le ciel. Dans la crainte que leurs inventions ne parvinssent pas aux hommes et ne se perdissent avant qu'on en eût pris connaissance, - Adam avait prédit une cataclysme universel occasionné, d'une part, par un feu violent et, de l'autre, par un déluge d'eau, - ils élevèrent deux stèles, l'une de briques et l'autre de pierres, et gavèrent sur toutes les deux les connaissances qu'ils avaient acquises ; au cas où la stèle de brique disparaîtrait dans le déluge, celle de pierre serait là pour enseigner aux hommes ce qu'ils y avaient consigné et témoignerait qu'ils avaient également construit une stèle de brique. Elle existe encore aujourd'hui dans le pays de Siria.

CHAPITRE III : Le déluge ; comment Noé, sauvé dans une arche avec sa famille, s'établit dans la plaine de Sinar.

1. Corruption des hommes ; les fils des anges ; Noé. - 2. Le déluge et l'arche. - 3. Epoque du déluge. - 4. Chronologie des patriarches. - 5. Fin du déluge. - 6. Témoignages d'auteurs païens sur le déluge. - 7. Sacrifice de Noé. - 8. L'arc-en-ciel. - 9. Longévité des patriarches.

1. [72] Durant sept générations, ces hommes ne cessèrent de considérer Dieu comme le souverain de l'univers et de prendre en tout la vertu pour guide ; mais, dans la suite des temps, ils s'écartent pour malfaire des coutumes de leurs pères ; ils ne rendent plus à Dieu les honneurs qui lui sont dus

et ne se préoccupent plus de justice envers les hommes ; ils font paraître par leurs actes deux fois plus d'ardeur pour le vice qu'ils n'en montraient naguère pour la vertu ; c'est ainsi qu'ils s'attirèrent l'inimitié divine. Beaucoup d'anges de Dieu s'unirent à des femmes et engendrèrent une race d'hommes violents, dédaigneux de toute vertu, tant était grande leur confiance dans leur force brutale. Les exploits que leur attribue la tradition ressemblent aux tentatives audacieuses que les Grecs rapportent au sujet des Géants. Noé (Nôchos), indigné de leur conduite et voyant avec chagrin leurs entreprises, tenta de les amener à de meilleures pensées et à de meilleures actions ; mais voyant que, loin de céder, ils étaient complètement dominés par le plaisir des vices, il craignit d'être tué par eux et quitta le pays avec sa femme, ses fils et ses belles-filles.

2. [75] Dieu l'aimait pour sa justice et non seulement condamna ces hommes à cause de leur corruption, mais il résolut d'exterminer tous les hommes qui existaient en ce temps et de créer une autre race exempte de vices, dont il abrégérait la vie, en réduisant la longévité primitive à cent vingt ans. A cet effet il changea la terre ferme en mer. Tandis que tous disparaissent ainsi, Noé seul est sauvé, Dieu lui ayant fourni un moyen et un engin de salut comme il suit. Il construit une arche à quatre étages de 300 coudés de long, 50 de large et 30 de profondeur ; il s'y embarque avec , la mère de ses enfants et les femmes de ceux-ci ; il y met tous les objets nécessaires à leurs besoins, y introduit des animaux de toute espèce, mâles et femelles, pour conserver leurs races et, pour certains d'entre eux, il prend sept couples. L'arche avait les parois, les joints et la toiture assez solides pour n'être ni submergée ni défoncée par la violence des eaux. C'est ainsi que Noé fut sauvé avec les siens. Il était le dixième descendant d'Adam, car il était fils de Lamech, qui avait pour père Mathousalas, fils d'Anoch, fils de Jared. Jared était fils de Marouël, que Caïnas, fils d'Enôs(os), avait engendré avec beaucoup de sœurs. Enôs était fils de Seth, fils d'Adam.

3. [80] La catastrophe eut lieu la 600ème année de la vie de Noé, dans le second mois, que les Macédoniens appellent Dios, et les Hébreux Marsouan, suivant la façon dont ils ont arrangé le calendrier en Égypte, Moïse fit de Nisan, c'est-à-dire de Xanthicos, le premier mois pour les fêtes, parce que c'est en Nisan qu'il avait mené les Hébreux hors de l'Égypte ; il fit encore commencer l'année par ce mois pour tout ce qui concerne le culte divin ; mais pour les ventes et achats et toutes les autres affaires, il conserva l'ancien ordre. Il dit

que le déluge commença le vingt-septième jour dudit mois. Cette époque tombe 2.262 ans après la naissance d'Adam, le premier homme ; la date est inscrite dans les saints Livres ; on marquait alors avec un soin extrême la naissance et la mort des gens illustres.

4. [83] Adam eut pour fils Seth à l'âge de 230 ans ; celui-ci vécut 930 ans. Seth à l'âge de 205 ans engendra Enô, qui, à 905 ans, remit le soin de ses affaires à son fils Caïnas, qu'il avait eu à 190 ans. Enô vécut en tout 912 ans. Caïnas, qui vécut 910 ans, eut son fils Malaël à l'âge de 170 ans. Ce Malaël mourut, âgé de 895 ans, laissant un fils Jared, qu'il engendra à 165 ans. Celui-ci vécut 969 ans ; son fils Anoch le remplace ; il était né quand son père avait 162 ans ; à l'âge de 365 ans, il retourna vers la divinité. Aussi sa mort n'a-t-elle pas même été consignée. Mathousalas, que Anoch eut à 165 ans, eut pour fils Lamech à 187 ans ; il lui remit le pouvoir, qu'il avait détenu 969 ans. Lamech le garda 777 ans et mit à la tête des affaires son fils Noé, qu'il avait eu à l'âge de 188 ans, et Noé gouverna les affaires pendant 950 ans. Ces chiffres, additionnés ensemble, donnent le total mentionné plus haut. On ne doit pas examiner l'année de la mort de ces personnages, car leur vie se prolongeait durant celle de leurs enfants et de leurs descendants ; qu'on se borne à regarder leurs dates de naissance.

5. [89] Dieu fit un signe et commença à faire pleuvoir ; les eaux se mirent à tomber pendant quarante jours pleins, de manière à s'élever de 15 coudées au-dessus de la surface de la terre. Cela fut cause qu'il ne put se sauver un plus grand nombre d'hommes, faute d'endroit où s'enfuir. Quand les pluies cessèrent, l'eau se mit à baisser à peine après 150 jours ; c'est dans le 7^e mois, le 7^e jour du mois, que les eaux commencèrent à se retirer. L'arche alors s'arrête sur la cime d'une montagne en Arménie : Noé s'en aperçoit, ouvre l'arche, voit un peu de terre qui l'environne et, renaissant déjà à l'espérance, il se rassérène. Quelques jours après, l'eau ayant baissé davantage, il lâche un corbeau, pour savoir s'il y avait sur la terre un autre endroit laissé à découvert où l'on pût débarquer avec sécurité ; mais le corbeau trouva toute la terre encore couverte d'eau et revint vers Noé. Sept jours après, il envoie une colombe à la découverte. Elle revient souillée de boue, rapportant un rameau d'olivier ; Noé, voyant que la terre est délivrée du déluge, attend encore sept jours ! puis il fait sortir les animaux de l'arche, en sort lui-même avec sa progéniture, sacrifie à Dieu et célèbre un festin avec les siens. Les Arméniens donnent à cet endroit le nom de débarcadère ; c'est

là que l'arche s'était échouée et que les indigènes en montrent encore les débris.

6. [93] Le déluge et l'arche sont mentionnés par tous ceux qui ont écrit l'histoire des barbares ; de ce nombre est Bérose le Chaldéen. Dans son récit des événements du déluge, il s'exprime ainsi : « On dit qu'il reste des fragments du navire en Arménie sur le mont des Cordyéens ; quelques personnes s'en emparent en les débarrassant du bitume ; on s'en sert comme de talismans ». Il est question aussi de ces choses chez Hiéronyme l'Égyptien, l'auteur de l'Archéologie phénicienne, chez Mnaséas et chez beaucoup d'autres. Nicolas de Damas, dans le XCVI^e livre, raconte ces faits en ces termes : « Il y a, au-dessus du pays de Minyas en Arménie, une haute montagne appelée Baris, où plusieurs réfugiés du déluge trouvèrent, dit-on, le salut ; un homme, transporté dans une arche, aurait abordé au sommet du mont et les épaves ont été conservées longtemps : cet homme pourrait bien être le même dont parle Moïse, le législateur des Juifs ».

7. [96] Noé, craignant que Dieu n'inondât chaque année la terre dans le dessein arrêté d'anéantir les hommes, lui offrit des holocaustes et le supplia de conserver à l'avenir l'ordre primitif et de ne plus déchaîner un tel fléau qui vouerait à la mort tout le règne animal ; les méchants une fois punis, il devait épargner ceux que leur vertu avait sauvés et qui avaient mérité d'échapper à la catastrophe. Leur sort serait plus misérable que ceux de ces méchants, ils seraient condamnés à une peine bien pire, s'ils n'étaient pas désormais absolument à l'abri, si on les réservait pour un autre déluge ; après avoir appris l'histoire épouvantable du premier, ils seraient les victimes du second [88a]. Il le prie donc d'agréer son sacrifice, et de ne plus faire éclater sur la terre un tel courroux, afin qu'on puisse se livrer avec ardeur à l'agriculture, bâtir des villes, mener une vie heureuse, sans être privé d'aucun des biens dont on jouissait avant le déluge, arriver à une vieillesse avancée et obtenir une longévité semblable à celle des hommes d'autrefois [88b].

8. [99] Noé ayant fini ses supplications, Dieu, qui aimait cet homme pour sa justice, lui fit signe qu'il exaucerait ses prières ; ceux qui avaient péri n'avaient pas été ses victimes : c'est par leurs propres crimes qu'ils avaient encouru ce châtement ; s'il avait eu le dessein d'anéantir les hommes une fois nés, il ne les aurait pas appelés à l'existence ; car il était plus sage dès le principe de ne point les gratifier de la vie, que de la retirer sitôt donnée : « C'est, dit-il, l'arrogance avec laquelle ils

répondaient à ma bonté et à ma vertu qui m'a contraint à leur infliger cette peine. Mais dorénavant je m'abstiendrai de châtier les crimes avec une telle rigueur ; je m'en abstiendrai surtout à ta prière. Si d'aventure je suscite de fortes tempêtes, ne vous effrayez pas de la violence des pluies. Jamais plus l'eau ne submergera la terre. Cependant je vous exhorte à ne point verser de sang humain, à vous tenir purs de tout meurtre et à punir ceux qui commettraient un tel crime ; vous pourrez faire de tous les autres animaux l'usage qui vous conviendra selon vos désirs ; car je vous ai faits maîtres d'eux tous, qu'ils vivent sur la terre, dans l'eau, ou qu'ils se meuvent parmi les airs ; je fais une réserve pour le sang, car c'est en lui que réside l'âme. Je vous manifesterai la trêve que je conclus avec vous par un signe de mon arc. C'est l'arc-en-ciel qu'il désignait ainsi, car on croit dans ces pays que c'est l'arc de Dieu. Dieu, après ces paroles et ces promesses, se retire.

9. [104] Noé vécut après le déluge 350 ans, qu'il passa toujours heureusement ; il meurt âgé de 950 ans. Que personne, comparant la vie de ces anciens à la nôtre d'un nombre d'années si restreint, n'aille tenir pour faux ce qui est raconté de ces hommes : qu'on ne se figure point, parce que nul aujourd'hui n'atteint dans son existence un âge aussi avancé, que ceux-là non plus n'aient pu la prolonger à ce point. D'abord, ils étaient aimés de Dieu et nés de Dieu lui-même ; leur nourriture les rendait plus propres à durer davantage ; il est donc vraisemblable qu'ils ont pu vivre aussi longtemps. Ensuite, c'est pour leur vertu et c'est pour faciliter leurs recherches dans l'astronomie et la géométrie, inventées par eux, que Dieu leur accordait cette longévité ; ils n'auraient rien pu prédire avec certitude s'ils n'avaient vécu 600 ans, car c'est là la durée de la grande année. J'ai là-dessus le témoignage de tous ceux, Grecs ou Barbares, qui ont écrit des antiquités : Manéthon, qui a fait les annales des Égyptiens ; Bérose, qui a rassemblé ce qui concerne la Chaldée ; Mochos, Hestiée ainsi que Hiéronyme l'Égyptien, auteurs d'histoires phéniciennes, sont d'accord avec moi ; Hésiode, Hécatée, Hellanicos, Acusilaos, ainsi qu'Ephore et Nicolas, rapportent que ces premiers hommes vivaient mille ans. Mais sur ce sujet, que chacun décide comme il lui plaira.

CHAPITRE IV : La tour que les fils de Noé édifièrent en outrage à Dieu ; Dieu confond leurs langues ; l'endroit où ce fait eu lieu s'est appelé Babylone.

1. Les fils de Noé dans la plaine de Sennaar. - 2. Nemrod. - 3, La Tour de Babel.

1. [109] Les enfants de Noé au nombre de trois, Sèm(as), Japheth(as) et Cham(as), étaient nés cent ans avant le déluge ; les premiers, ils descendirent des montagnes vers les plaines et y établirent leur demeure. Comme les autres craignaient fort d'habiter les plaines à cause du déluge et hésitaient à la pensée de descendre des hauteurs, ils leur rendirent courage et leur persuadèrent de suivre leur exemple. La plaine où ils les établirent d'abord s'appelle Sennaar. Dieu leur recommanda, s'ils se multipliaient, d'envoyer des colonies ailleurs, pour éviter les querelles mutuelles et de cultiver de grandes terres pour jouir de leurs fruits en abondance ; mais par aveuglement ils n'écouterent point Dieu, et, en conséquence, ils furent précipités dans des calamités qui leur firent sentir leur erreur. En effet, comme ils avaient une floraison nombreuse de jeunes gens, Dieu leur conseilla de nouveau de détacher une colonie ; mais eux, sans songer qu'ils tenaient leurs biens de la bienveillance divine, et attribuant à leur force personnelle l'origine de toute leur abondance, n'obéissaient pas. A leur désobéissance ils ajoutèrent même le soupçon que Dieu leur tendait un piège en les poussant à émigrer, afin que, divisés, il pût les maîtriser plus aisément.

2. [113] Celui qui les exalta ainsi jusqu'à outrager et mépriser Dieu fut Nemrod (Nébrôdès), petit-fils de Cham, fils de Noé, homme audacieux, d'une grande vigueur physique ; il leur persuade d'attribuer la cause de leur bonheur, non pas à Dieu, mais à leur seule valeur et peu à peu transforme l'état de choses en une tyrannie. Il estimait que le seul moyen de détacher les hommes de la crainte de Dieu, c'était qu'ils s'en remissent toujours à sa propre puissance. Il promet de les défendre contre une seconde punition de Dieu qui veut inonder la terre : il construira une tour assez haute pour que les eaux ne puissent s'élever jusqu'à elle et il vengera même la mort de leurs pères.

3. [115] Le peuple était tout disposé à suivre les avis de Nemrod, considérant l'obéissance à Dieu comme une servitude ; ils se mirent à édifier la tour avec une ardeur infatigable, sans se ralentir dans leur travail ; elle s'éleva plus vite qu'on n'eût supposé, grâce à la multitude des bras. Mais elle était si formidablement massive que la hauteur en semblait amoindrie. On la construisait en briques cuites, reliées ensemble par du bitume pour les empêcher de s'écrouler. Voyant leur folle entreprise, Dieu ne crut pas devoir les exterminer complètement, puisque même la destruction des premiers hommes n'avait pu assagir leurs descendants ; mais il suscita la discorde parmi eux

en leur faisant parler des langues différentes, de sorte que, grâce à cette variété d'idiomes, ils ne pouvaient plus se comprendre les uns les autres. L'endroit où ils bâtirent la tour s'appelle maintenant Babylone, par suite de la confusion introduite dans un langage primitivement intelligible à tous : les Hébreux rendent « confusion » par le mot babel. La Sibylle fait aussi mention de cette tour et de la confusion des langues dans ces termes : « Alors que tous les hommes parlaient la même langue, quelques-uns édifièrent une tour extrêmement haute, pensant s'élever par là jusqu'au ciel. Mais les dieux envoyèrent des ouragans, renversèrent la tour et donnèrent un langage spécial à chacun ; de là vient le nom de Babylone attribué à la ville ». Quant à la plaine appelée Sennaar en Babylonie, Hestiée en parle en ces termes : « Les prêtres qui échappèrent, emportant les objets sacrés de Zeus Enyalios, s'en vinrent en Sennaar de Babylonie ».

CHAPITRE V : Les descendant de Noé se répandent par toute la terre.

1. [120] A partir de ce moment, ils se dispersent par suite de la diversité des langues et fondent des colonies de toutes parts : chacun prenait le pays qui s'offrait à lui et où Dieu le conduisait, de sorte que tous les continents furent peuplés, tant à l'intérieur des terres qu'au bord de la mer ; il en est même qui traversèrent la mer sur des vaisseaux pour peupler les îles. Quelques-unes parmi les nations conservent encore les noms qui leur viennent de leurs fondateurs, d'autres les ont changés, d'autres encore les ont modulés pour les faire mieux entendre de ceux qui venaient s'établir chez eux. Ce sont les Grecs qui ont été les auteurs de ces changements. Devenus les maîtres à des époques ultérieures, ils ont voulu s'approprier même les gloires du passé, décorant les nations de noms qui leur fussent intelligibles et leur imposant leurs formes de gouvernement, comme si ces nations étaient issues d'eux-mêmes.

CHAPITRE VI : Chaque race reçoit son nom d'après son fondateur.

1. Peuples issus de Japheth. - 2. Peuples issus de Cham. - 3 Malédiction de Cham. - 4. Peuples issus de Sem. - 5. Origine des Hébreux.

1. [122] Les enfants de Noé eurent des fils qu'on honora en donnant leurs noms aux pays où l'on venait s'établir. Japheth, fils de Noé, eut sept fils ; ils commencèrent à habiter depuis les monts Tauros et Amanos et s'avancèrent en Asie jusqu'au fleuve Tanais et en Europe jusqu'à Gadeïra

(Cadix), occupant le territoire qu'ils rencontraient et où personne ne les avait précédés ; ils donnèrent leurs noms à ces contrées. Ceux que les Grecs appellent aujourd'hui Gaulois, on les nomma Gomariens, parce qu'ils avaient été fondés par Gomar(ès). Magog(ès) fonda les Magogiens, appelés ainsi de son nom, et que les Grecs nomment Scythes. Deux autres fils de Japheth, Javan(ès) et Mados, donnèrent naissance, celui-ci aux Madéens, - les Mèdes selon les Grecs, - celui-là à l'Ionie et à tous les Grecs. Thobel(os) fonda les Thobéliens, qu'on appelle aujourd'hui Ibères. Les Mosochènes, fondés par Mosoch(os), s'appellent aujourd'hui Cappadociens ; de leur ancienne dénomination un vestige subsiste : ils ont encore une ville du nom de Mazaca, ce qui indique, pour qui comprend, que tel était autrefois le nom de tout le peuple. Thiras donna son nom aux Thiriens, qu'il gouvernait ; les Grecs en ont fait les Thraces. Telles sont les nations fondées par les fils de Japheth. Gomar(ès) eut trois fils : Aschanaz(os) fonda les Aschanaziens, que les Grecs aujourd'hui appellent Réginiens (?) ; Riphath(ès) les Riphathéens, aujourd'hui Paphlagoniens ; Thorgam(ès), les Thorgaméens, qu'il plut aux Grecs d'appeler Phrygiens. Javan, fils de Japheth, eut aussi trois fils : Élisas donna son nom aux Eliséens, qu'il gouvernait, - ils s'appellent aujourd'hui Eoliens ; Tharsos aux Tharsiens ; c'était le nom antique de la Cilicie : la preuve en est que la plus importante de ses villes, qui en est la capitale, s'appelle Tarse, par le changement du Th en T. Chéthim(os) eut l'île de Chéthima, aujourd'hui Chypre ; de là le nom de Chéthim donné par les hébreux à toutes les îles et à la plupart des contrées maritimes ; j'invoque en témoignage l'une des villes de Chypre qui a réussi à garder cette appellation ; ceux qui l'ont hellénisée l'ont appelée Kition, ce qui diffère à peine du nom de Chetim. Telles sont les contrées possédées par les fils et les petits-fils de Japheth. Une chose que les Grecs ignorent sans doute et que j'ajoute avant de reprendre mon récit où je l'ai laissé, c'est que ces noms sont arrangés à la façon des Grecs, pour l'agrément de mes lecteurs ; dans notre pays, ils n'ont pas cette forme-là : leur structure et leur terminaison reste toujours semblable à elle-même ; ainsi Nôchos se dit Noé, et le nom conserve la même terminaison à tous les cas.

2. [130] Les enfants de Cham occupèrent les pays qui s'étendent depuis la Syrie et les monts Amanos et Liban jusqu'à la mer (Méditerranée) d'une part, et jusqu'à l'Océan de l'autre. Les noms de quelques-uns de ces pays se sont perdus tout à fait ; d'autres, altérés ou changés en d'autres noms sont méconnaissables ; peu se sont gardés

intégralement. Des quatre fils de Cham, l'un, Chous(os), a vu son nom épargné par les siècles : les Éthiopiens, ses sujets, s'appellent eux-mêmes encore aujourd'hui et sont appelés par tout le monde en Asie Chouséens. Les Mestréens, eux aussi, ont vu leur nom demeurer, car nous appelons tous, dans ces pays, l'Égypte Mestré et les Égyptiens Mestréens. Phout(ès) fonda la Libye et nomma de son nom les habitants Phoutiens. Il y a même un fleuve dans le pays des Maures qui a ce nom : plusieurs historiens grecs en font mention, ainsi que du pays qu'il baigne, la Phouté. Mais ce pays a changé de nom ; celui qu'il a aujourd'hui vient d'un des fils de Mestraïm, Libys ; je dirai prochainement pourquoi on en est venu à l'appeler aussi Afrique. Chanaan(os), quatrième fils de Cham, s'établit dans le pays qui est aujourd'hui la Judée ; il l'appela de son nom Chananée. Ces fils de Cham eurent des fils à leur tour. Chous en eut six : Sabas donna naissance aux Sabéens, Évilas aux Éviléens, les Gétules d'aujourd'hui ; Sabath(ès) aux Sabathéniens, que les Grecs appellent Astabariens ; Sabacathas aux Sabacathéniens ; Regmos fonda les Regméens ; il eut deux fils : Joudad(as) qui fonda les Joudadéens, peuple de l'Éthiopie occidentale, auxquels il donna son nom ; Sabéos les Sabéens. Nemrod, fils de Chous, resta parmi les Babyloniens, dont il fut le tyran, comme je l'ai déjà indiqué antérieurement. Mestraïm eut huit fils, qui occupèrent tous les pays qui s'étendent depuis Gaza jusqu'à l'Égypte ; Phylistin(os) est le seul dont le pays ait conservé le nom ; les Grecs appellent, en effet, Palestine la part qui lui échet. Quant aux autres, Loudiim(os), Enémétiim(os) et Labiim(os), qui seul s'établit en Libye et donna ainsi son nom à la contrée, Nédem(os), Phéthrosim(os), Chesloïm(os) et Chephthorim(os), on ne sait rien d'eux, hormis leurs noms ; car la guerre éthiopienne dont nous parlerons plus tard a ruiné leurs villes, Chanaan eut aussi des fils : Sidon, qui bâtit en Phénicie une ville, à laquelle il donna son nom et que les Grecs encore aujourd'hui nomment Sidon ; Amathous, qui bâtit Amathous, que ses habitants appellent encore aujourd'hui Amathe (Hamath) ; les Macédoniens l'ont appelée Épiphanie du nom d'un des épigones. Aroudaios eut l'île d'Arados ; Arucéos habitait Arcé dans le Liban. Des sept autres, Evéos, Chetlaios, Jebouséos, Amorréos, Gergéséos, signés dans les Saintes Écritures : les hébreux détruisirent leurs villes, et voici la raison de leurs malheurs.

3. [140] Après le déluge, la terre étant revenue à sa nature primitive, Noé se mit à l'œuvre et y planta la vigne. Quand les fruits parvinrent à maturité, il les vendangea au moment opportun ;

le vin étant prêt, il fit un sacrifice et se livra à de grands festins. Ivre, il s'endort et reste étendu dans un état de nudité indécente. Le plus jeune de ses fils l'aperçoit et le montre en raillant à ses frères ; ceux-ci enveloppent leur père d'une couverture. Noé, ayant appris ce qui s'était passé, fait des promesses de bonheur à ses deux fils aînés ; quant à Cham, à cause de sa parenté avec lui il ne le maudit pas, mais il maudit ses descendants. La plupart des fils de Cham échappèrent cependant à cette malédiction ; seuls les fils de Chanaan furent atteints par Dieu. C'est de quoi je parlerai par la suite.

4. [143] Sem, le troisième fils de Noé, eut cinq fils, qui habitèrent l'Asie jusqu'à l'océan Indien, en commençant à partir de l'Euphrate. Élam(os) eut pour descendants les Élaméens, ancêtres des Perses. Assour(as) fonda la ville de Ninus et donna son nom à son peuple, les Assyriens, qui eurent une fortune exceptionnelle. Arphaxad(ès) nomma ses sujets Arphaxadéens ; ce sont les Chaldéens d'aujourd'hui. Aram(os) fut le chef des Araméens, que les Grecs appellent Syriens ; ceux qu'ils appellent aujourd'hui Lydiens étaient autrefois les Loudiens, fondés par Loud(as). Des quatre fils d'Aram(os), l'une Ous(os), fonda la Trachonitide et Damas, située entre la Palestine et la Coelé-Syrie. Oul(os) fonda l'Arménie, Gather(os) les Bactriens, Mésas les Mésanéens ; leur ville s'appelle aujourd'hui Spasinou Charax. Arphaxadès fut père de Salès et celui-ci d'Héber(os). D'après son nom, les Judéens étaient appelé Hébreux dans le principe. Héber fut père de Jouctas et de Phaléc(os), qui fut appelé ainsi parce qu'il naquit lors du partage des territoires : phalec, Hébreu, veut dire partage. Ce Jouctas, fils d'Héber, eut pour fils Elmôdad(os), Saléph(os), Azermoth(ès), Iraès, Adôram(os), Aizèl(os), Déclas, Ebal(os), Abimaë(los), Sabeus, Ophairès, Evilalès, Jôbab(os). Ceux-ci, à partir du fleuve Côphen, habitent quelques parties de l'Inde et de la Sérique, qui y confine.

Voilà ce qu'on peut rapporter des enfants de Sem.

5. [148] Je vais maintenant parler des Hébreux. Phalec, fils d'Héber, eut pour fils Ragav(os) ; de Ragav naquit Séroug(os), de Séroug Nachôr(ès), de Nachôr Tharros ; celui-ci devint père d'Abram (Abramos), qui est le dixième à partir de Noé et qui naquit 992 ans après le déluge. Tharros fut père d'Abram à 70 ans ; Nachôr avait 120 ans quand il engendra Tharros et Séroug, 132 quand il eut Nachôr ; Ragav engendra Séroug à 130 ans ; Phalec avait le même âge quand il eut Ragav ; Héber, à l'âge de 434 ans, engendra Phalec ; il était né lui-

même de Salès quand celui-ci avait 130 ans. Salès naquit d'Arphaxad quand celui-ci était âgé de 135 ans; Arphaxad était fils de Sem et était né 12 ans après le déluge.

Abram eut des frères, Nachôr(ès) et Aran(ès). Aran laissa un fils, Lôt(os), et des filles, Sarra et Melcha ; il mourut en Chaldée dans la ville d'Our dite des Chaldéens ; on montre encore son sépulcre aujourd'hui. Nachôr épousa sa nièce Melcha, Abram sa nièce Sarra. Tharros ayant conçu de l'aversion pour la Chaldée à cause de la mort d'Aran, ils vont tous s'établir à Charran en Mésopotamie ; Tharros y meurt ; on l'y enterre ; il avait vécu 205 ans. La durée de la vie des hommes se raccourcissait déjà ; elle diminua jusqu'à la naissance de Moïse, avec lequel la limite de l'existence fut fixée par Dieu à 120 ans ; c'est précisément l'âge que vécut Moïse, Nachôr eut huit fils de Melcha, Oux(os), Baoux(os), Mathouël(os), Chazam(os), Azav(os), Iadelphas, Iadaphas, Bathouël(os) : ce sont les fils légitimes de Nachôr. Tabéos, Gadam(os), Taavos et Machas lui naquirent de sa concubine Rouma. Bathouël, un des fils légitimes de Nachôr, eut une fille, Rébecca, et un fils, Laban(os).

CHAPITRE VII : Comment Abram, notre ancêtre, sorti du pays des Chaldéens, occupa le pays qui s'appelait alors le Chananée, aujourd'hui la Judée.

1. Sagesse d'Abraham ; il s'établit en Canaan - 2. Témoignages païens sur Abraham.

1. [154] Abram, n'ayant pas d'enfant légitime, adopte Lôt, fils d'Aran son frère et frère de sa femme Sarra ; il quitte la Chaldée à l'âge de soixante-quinze ans ; Dieu lui ayant enjoint de se rendre en Chananée, il s'établit là et laissa le pays à ses descendants. Ce fut un homme d'une vive intelligence dans toutes les matières, sachant persuader ceux qui l'écoutaient et infaillible dans ses conjectures. Ces qualités exaltèrent son sentiment de supériorité morale et il entreprit de renouveler et de réformer les idées qu'on avait alors communément au sujet de la divinité. Le premier il osa montrer que Dieu, créateur de l'univers, est un ; quant à tous les autres êtres, tout ce qui de leur part vient contribuer à notre prospérité, ils l'accomplissent en vertu des décrets divins, et nullement en vertu d'une puissance propre. Ces conceptions lui sont inspirées par les révolutions de la terre et de la mer, par le cours du soleil et de la lune et tous les phénomènes célestes si tous ces corps avaient une puissance propre, ils sauraient pourvoir eux-mêmes à leur bon ordre ;

que si cette puissance leur fait défaut, il apparaît que tous les avantages que ces corps nous procurent, ils n'ont pas en eux-mêmes la force de les produire, mais qu'ils n'agissent que par les ordres souverains d'un maître, auquel seul il convient d'adresser nos hommages et nos actions de grâce.

Ce furent ces idées précisément qui soulevèrent contre lui les Chaldéens et les autres peuples de la Mésopotamie ; il crut donc bon d'émigrer et, avec la volonté et l'appui de Dieu, il occupa le pays de Chananée. Établi là, il bâtit un autel et offrit un sacrifice à Dieu.

2. [158] Bérose fait mention de notre ancêtre Abram sans le nommer ; il en parle en ces termes : « Après le déluge, dans la dixième génération, il y eut chez les Chaldéens un homme juste, illustre et versé dans la connaissance des choses célestes ». Hécatée, lui, fait plus que de le mentionner : il a laissé tout un livre, composé sur lui. Nicolas de Damas, dans le quatrième livre de ses Histoires, s'exprime ainsi : « Abram(ès) régna à Damas ; il était venu en conquérant avec une armée de la contrée située au-dessus de Babylone, appelée Chaldée. Peu de temps après, il quitta également cette contrée avec tout son peuple et se fixa dans la Judée d'aujourd'hui, qu'on appelait alors Chananée : c'est là qu'il habita ainsi que ses descendants qui s'y multiplièrent et dont je raconterai l'histoire ailleurs. Le nom d'Abram est encore célébré aujourd'hui dans la Damascène ; on y montre un village qui s'appelle en souvenir de lui demeure d'Abram ».

CHAPITRE VIII : Une famine sévissant en Chananée, Abram part en Égypte, et, y ayant séjourné quelque temps, retourne dans son pays.

1. - Abraham en Égypte. - 2. Il communique sa science aux Égyptiens. - 3. Son partage avec Lôt.

1. [161] Quelque temps plus tard, une famine sévissant en Chananée, Abram, informé de la prospérité des Égyptiens, eut envie de se rendre chez eux pour profiter de leur abondance et pour entendre ce que leurs prêtres disaient des dieux ; s'il trouvait leur doctrine meilleure que la sienne, il s'y conformerait ; au contraire, il corrigerait leurs idées, si les siennes valaient mieux. Comme il emmenait Sarra et qu'il craignait la frénésie dont les Égyptiens font preuve à l'égard des femmes, pour empêcher que le roi ne le fit périr à cause de la beauté de son épouse, il imagina l'artifice suivant il feignit d'être son frère et, disant que leur intérêt l'exigeait, lui apprit à jouer son rôle. Quand

ils arrivèrent en Égypte, tout se passa pour Abram comme il l'avait prévu ; la beauté de sa femme fut partout vantée ; aussi Pharaôthès, roi des Égyptiens, ne se contenta pas de l'entendre célébrer ; il désira vivement la voir et fut sur le point de s'emparer d'elle. Mais Dieu fait obstacle à cette passion coupable par une peste et des troubles politiques. Comme il sacrifiait pour savoir le remède à employer, les prêtres lui déclarèrent que cette calamité était l'effet de la colère divine, parce qu'il avait voulu faire violence à la femme de son hôte. Terrifié, il demanda à Sarra qui elle était et qui l'accompagnait. Il apprit la vérité et alla s'excuser auprès d'Abram : c'est dans la supposition qu'elle était sa sœur et non sa femme qu'il s'était occupé d'elle ; il avait voulu contracter une alliance avec lui et non pas lui faire injure dans l'emportement de la passion. Puis il lui donne de grandes richesses et le fait entrer en relation avec les plus savants d'entre les Égyptiens ; sa vertu et sa réputation trouvèrent là une occasion de briller davantage.

2. [166] En effet, comme les Égyptiens avaient différentes manières de vivre et se moquaient mutuellement de leurs propres usages, de sorte que leurs rapports étaient fort tendus, Abram s'entretenant avec chacun d'eux et examinant les arguments qu'ils faisaient valoir en faveur de leurs opinions particulières, leur en montra clairement l'inanité et le manque absolu de fondement. Très admiré par eux dans leurs réunions comme un homme extrêmement intelligent et fort habile non seulement à concevoir, mais aussi à con-vaincre ceux qu'il tentait d'instruire, il leur fait connaître l'arithmétique et leur transmet ses notions en astronomie, car avant l'arrivée d'Abram, les Égyptiens étaient dans l'ignorance de ces sciences : elles passèrent donc des Chaldéens à l'Égypte, pour parvenir jusqu'aux Hellènes.

3. [169] Revenu en Chananée, il partage le pays avec Lôt, car leurs bergers se querellaient à propos de terrains de pâture, mais il laissa choisir Lôt à son gré. Ayant pris la vallée que l'autre lui abandonne, il vient habiter la ville de Nabrô (Hébron) : elle est plus ancienne de sept ans que Tanis en Égypte. Quant à Lôt, il occupait le pays vers la plaine et le fleuve Jourdain, non loin de la ville des Sodomites, alors florissante, aujourd'hui anéantie par la volonté divine ; j'en indiquerai la raison en son lieu.

CHAPITRE IX : Défaite des Sodomites, attaqués par les Assyriens.

Guerres des Sodomites et des Assyriens ; Lôt prisonnier.

[171] A cette époque où les Assyriens étaient maîtres de l'Asie, les Sodomites se trouvaient dans une situation florissante ; leurs richesses étaient considérables, et leur jeunesse nombreuse ; des rois, au nombre de cinq, gouvernaient le pays : Balac(os), Baléas, Synabar(ès), Symobor(os) et le roi Balênôn ; chacun avait sa part de royaume à gouverner. Les Assyriens marchèrent contre eux et, divisant leur armée en quatre corps, les assiégèrent ; un chef était placé à la tête de chacun de ces corps. Un combat a lieu, les Assyriens vainqueurs imposent tribut aux rois des Sodomites. Pendant douze ans ils restèrent soumis et payèrent patiemment les tributs qu'on leur imposa, mais, la treizième année, ils se soulevèrent ; une armée d'Assyriens marcha contre eux sous les ordres d'Amarapsidès, d'Ariouch(os), de Chodolamôr(os) et de Thadal(os). Ceux-ci ravagèrent toute la Syrie et domptèrent les descendants des Géants ; arrivés dans le pays de Sodome, ils campent dans la vallée appelée les Puits de Bitume. A cette époque-là, en effet, il y avait des puits dans cet endroit ; maintenant que la ville des Sodomites a disparu, cette vallée est devenue le lac Asphaltite ; quant à ce lac, nous aurons bientôt à en reparler. Les Sodomites en vinrent donc aux mains avec les Assyriens et le combat fut acharné : beaucoup périrent, le reste fut fait prisonnier : on emmena, entre autres, Lôt qui était venu combattre en allié des Sodomites.

CHAPITRE X : Abram, ayant marché contre les Assyriens, les défait, délivre les prisonniers sodomites et reprend le butin que l'ennemi avait emporté.

1. Victoire d'Abraham sur les Assyriens. - 2. Rencontre avec Melchisédech. -3. Promesses de Dieu à Abraham. - 4. Agar et Ismaël. - 5. Naissance d'Isaac. La circoncision.

1. [176] Abram, à la nouvelle de leur défaite, éprouva de la crainte pour Lôt, son parent, et de la pitié pour les Sodomites, ses amis et ses voisins. Avant résolu de leur porter secours, sans différer, il se met en route, atteint la cinquième nuit les Assyriens près de Dan(os) (tel est le nom d'une des deux sources du Jourdain), les surprend avant qu'ils se mettent en armes ; ceux qui se trouvaient au lit, il les tue sans qu'ils se rendent compte de ce qui se passe ; et ceux qui ne s'étaient pas encore livrés au sommeil, mais que l'ivresse rendait incapables de combattre, prennent la fuite. Abram les poursuit, les serre de près jusqu'au jour

suivant, où il les refoule dans Ob, du pays des Damascéniens ; ce succès fit voir que la victoire ne dépend pas du nombre ni de la multitude des bras, mais que l'ardeur résolue des combattants et leur valeur à raison du nombre, puisque c'est avec trois cent dix-huit de ses serviteurs et trois amis qu'Abram vint à bout d'une si grande armée. Tous ceux qui purent s'échapper s'en retournèrent sans gloire.

2. [179] Abram, ayant délivré les captifs Sodomites qui avaient été pris par les Assyriens, ainsi que son parent Lôt, s'en revint en paix. Le roi des Sodomites vint à sa rencontre dans l'endroit qu'on appelle Plaine royale. Là, le roi de Solyme, Melchisédech(ès), le reçoit ; ce nom signifie roi juste[189] ; il était, en effet, réputé tel partout : c'est même pour cette raison qu'il devint prêtre de Dieu ; quant à cette Solyma, elle s'appela ultérieurement Hiérosolyma (Jérusalem). Ce Melchisédech traita avec hospitalité l'armée d'Abram, pourvut avec abondance à tous leurs besoins et, au milieu du festin, se mit à faire l'éloge d'Abram et à rendre grâce à Dieu d'avoir livré les ennemis entre ses mains. Abram lui offrit la dîme du butin, et il accepta ce cadeau. Quant au roi des Sodomites, il consentit à ce qu'Abram emportât le butin ; mais il désirait emmener ceux de ses sujets qu'Abram avait sauvés des mains des Assyriens. Abram lui dit qu'il n'en ferait rien et qu'il n'emporterait d'autre avantage ce butin que les provisions de bouche nécessaires à ses serviteurs ; cependant il offrit une part à ses amis qui avaient combattu avec lui : ils s'appelaient, le premier, Eschôl(ès), les autres, Ennèr(os) et Mambès.

3. [183] Dieu loua sa vertu : « Tu ne perdras pas, dit-il, la récompense que tu mérites pour ces belles actions ». Et comme il demandait quel serait le bienfait d'une telle récompense, s'il n'y avait personne pour la recueillir après lui (car il était encore sans enfant), Dieu lui annonce qu'un fils lui naîtra dont la postérité sera si grande que l'on en comparera le nombre à celui des étoiles. Après avoir entendu ces paroles, Abram offre un sacrifice à Dieu sur son ordre. Voici comment ce sacrifice eut lieu : il se composait d'une génisse de trois ans, d'une chèvre de trois ans et d'un bélier du même âge, d'une tourterelle et d'une colombe ; Abram reçut l'ordre de les diviser en morceaux, sauf les oiseaux qu'il ne divisa pas. Ensuite, avant l'érection de l'autel, comme les oiseaux tournoyaient, attirés par le sang, une voix divine se fit entendre, annonçant que ses descendants auraient de méchants voisins pendant quatre cents ans en Egypte, qu'après y avoir souffert extrêmement, ils triompheraient de leurs ennemis,

vaincraient à la guerre les Chananéens et prendraient possession de leur pays et de leurs villes.

4. [186] Abram habitait près du chêne appelé Ogygé, - c'est un endroit de la Chananée, non loin de la ville des Hébronniens -. Affligé de la stérilité de sa femme, il supplie Dieu de lui accorder la naissance d'un enfant mâle. Dieu l'engage à se rassurer ; c'est pour son bonheur en toute chose qu'il lui a fait quitter la Mésopotamie et, de plus, des enfants lui viendront. Sarra, sur l'ordre de Dieu, lui donne alors pour concubine une de ses servantes, nommée Agar(é), de race égyptienne, afin qu'il en ait des enfants. Devenue enceinte, cette servante osa prendre des airs d'insolence envers Sarra, faisant la reine parce que le pouvoir devait être attribué au rejeton qui naîtrait d'elle. Abram l'ayant remise à Sarra pour la châtier, elle résolut de s'enfuir, incapable d'endurer ses humiliations et pria Dieu de la prendre en pitié. Tandis qu'elle va à travers le désert, un envoyé divin vient à sa rencontre, l'exhorte à retourner chez ses maîtres sa condition sera meilleure, Si elle fait preuve de sagesse, car présentement, c'était son ingratitude et sa présomption à l'égard de sa maîtresse qui l'avaient conduite à ces malheurs. Si elle désobéissait à Dieu en poursuivant son chemin, elle périrait ; mais si elle rebroussait chemin, elle deviendrait mère d'un enfant, futur roi de ce pays. Ces raisons la convainquent, elle rentre chez ses maîtres, et obtient son pardon ; elle met au monde, peu après, Ismaël(os) : ce nom peut se rendre exaucé par Dieu, à cause de la faveur avec laquelle Dieu avait écouté sa prière.

5. [191] Abram avait atteint sa quatre-vingt-sixième année, quand ce premier fils lui naquit ; quand il eut quatre-vingt-dix-neuf ans, Dieu lui apparut pour lui annoncer qu'il aurait également un fils de Sarra ; il lui ordonne de l'appeler Isac(os), lui révèle que de grands peuples et des rois sortiront de lui, qu'après des guerres, ils occuperont la Chananée tout entière depuis Sidon jusqu'à l'Egypte. Il lui prescrivit aussi, pour que sa race ne se mêle pas avec les autres de pratiquer la circoncision et cela, le huitième jour après la naissance. Quant à la raison de notre pratique de la circoncision, je l'indiquerai ailleurs. Comme Abram s'informait aussi d'Ismaël, demandant s'il vivrait, Dieu lui fit savoir qu'il deviendrait très âgé et serait le père de grandes nations. Abram en rendit grâce à Dieu et se circoncit aussitôt, ainsi que tous les siens et aussi son fils Ismaël, qui eut ce jour-là treize ans, tandis que lui-même accomplissait sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

CHAPITRE XI : Comment Dieu anéantit la race des Sodomites, dont les péchés avaient excité sa colère.

1. Impiété des Sodomites. - 2. Abraham et les anges. - 3. Les anges à Sodome. - 4. Destruction de Sodome. - 5. Lôt et ses fils, Moab et Ammon.

1. [194] A la même époque, les Sodomites, tout fiers de leur nombre et de l'étendue de leurs richesses, se montraient arrogants envers les hommes et impies à l'égard de la divinité, si bien qu'ils ne se souvenaient plus des bienfaits qu'ils en avaient reçus ; ils haïssaient les étrangers et fuyaient toute relation avec autrui. Irrité de cette conduite Dieu décida de châtier leur insolence, de détruire leur ville et d'anéantir le pays au point qu'aucune plante, aucun fruit n'en pût naître désormais.

2. [196] Après que Dieu eut rendu ce jugement contre les Sodomites, Abram, étant assis auprès du chêne de Mambré, devant la porte de sa cour, aperçut un jour trois anges : s'imaginant que c'étaient des étrangers, il se leva, les salua, et les invita à entrer chez lui pour jouir de son hospitalité. Ceux-ci acceptèrent, et il fit préparer sur-le-champ du pain de fleur de farine ; il immola un veau, qu'il fit rôtir et porter à ses hôtes, attablés sous le chêne ; ceux-ci lui donnèrent à croire qu'ils mangeaient. Ils s'informèrent aussi de sa femme et demandèrent où était Sarra ; comme il leur dit qu'elle était dans la maison, ils assurèrent qu'ils reviendraient un jour et la trouveraient mère. La femme sourit à ces mots et se dit impropre à la maternité puisqu'elle avait quatre-vingt-dix ans et son mari cent ; alors ils cessèrent de dissimuler et révélèrent qu'ils étaient des messagers de Dieu, que l'un d'entre eux était envoyé pour annoncer l'enfant et les deux autres pour anéantir les Sodomites.

3. [199] A cette nouvelle, Abram plaignit les Sodomites ; il se leva et fit une prière à Dieu, le suppliant de ne point faire périr les justes et les bons avec les méchants. Dieu lui répondit qu'aucun Sodomite n'était bon, que, s'il s'en trouvait dix, il remettrait à tous le châtiment de leurs crimes. Là-dessus, Abram se tut. Les anges arrivèrent dans la ville des Sodomites, et Lôt leur offrit l'hospitalité, car il était fort bienveillant pour les étrangers et avait pris pour exemple la bonté d'Abram. Les Sodomites, ayant aperçu ces jeunes hommes d'une remarquable beauté que Lôt avait fait descendre chez lui, complotèrent de faire violence à leur jeunesse. Lôt les conjure de se contenir, de ne point déshonorer leurs hôtes, mais de respecter leur séjour chez lui ; s'ils ne pouvaient

maîtriser leur passion, il leur livrerait plutôt ses propres filles, disait-il, pour racheter ces jeunes gens ; mais cela même ne les fit pas céder.

4. [202] Dieu, indigné de leur audace, aveugla les criminels de manière qu'ils ne purent trouver l'entrée de la demeure de Lôt, et il décida la perte de tout le peuple des Sodomites, Lôt, à qui Dieu annonce la ruine prochaine des Sodomites, part en emmenant sa femme et ses deux filles, qui étaient vierges ; quant à leurs prétendants, ils se moquaient de ce départ et traitaient de niaiserie ce que Lôt leur disait. Alors Dieu lance ses traits sur la ville et la brûle avec ses habitants, anéantissant tout le pays dans un même embrasement, comme je l'ai rapporté antérieurement dans mon récit de la guerre judaïque. La femme de Lôt, pendant la fuite, ne cessant de se retourner vers la ville et de regarder indiscretement ce qui s'y passait malgré la défense expresse de Dieu, fut changée en une colonne de sel ; j'ai vu cette colonne qui subsiste encore aujourd'hui. Lôt s'enfuit seul avec ses filles et va occuper un petit endroit resté intact au milieu des ravages du feu ; il porte encore le nom de Zoôr : les hébreux appellent ainsi ce qui est petit. Il y vécut misérablement par suite de l'absence d'habitants et du manque de ressources.

5. [205] Ses filles, croyant que tout le genre humain avait péri, s'unissent à leur père en prenant garde de ne pas se laisser voir ; elles agissaient ainsi, afin que la race ne s'éteignit pas. Des enfants leur naissent : l'aînée eut Môab(os), qu'on pourrait traduire du père. La seconde met au monde Amman(os) ; ce mot signifie fils de la race. Le premier fonde les Moabites, qui forment aujourd'hui encore une très grande nation ; le second, les Ammanites. Ces deux peuples appartiennent à la Coélé-Syrie. Telles furent les circonstances dans lesquelles Lôt se sépara des Sodomites.

CHAPITRE XII : D'Ismaël, fils d'Abram, et de ses descendants, les Arabes

1. Abraham chez Abimélech - 2. Naissance et circoncision d'Isaac. - 3. Expulsion d'Agar. - 4. Prospérité d'Ismaël.

1. [207] Abram émigra à Gérare en Palestine, accompagné de Sarra, qu'il faisait passer pour sa sœur ; c'était le même subterfuge que naguère, inspiré par la crainte, car il redoutait Abimélech, roi de ce territoire, qui, lui aussi, épris de Sarra, était capable de violence. Mais sa passion fut dérangée par une grave maladie dont Dieu l'accabla ; déjà les médecins désespéraient de lui,

quand il eut un songe et vit qu'il ne devait pas outrager la femme de son hôte ; se sentant mieux, il déclare à ses amis que Dieu lui inflige cette maladie pour défendre les droits de son hôte et garder la femme de celui-ci à l'abri de toute violence (car ce n'était pas sa sœur qu'il avait emmenée, mais sa femme légitime), et que Dieu lui promet dorénavant sa clémence, si Abram est rassuré au sujet de sa femme. Cela dit, il mande Abram, sur le conseil de ses amis, et l'exhorte à ne plus craindre pour sa femme aucune tentative déshonnête, car Dieu prenait souci de lui et, conformément à l'alliance qu'il avait conclue, il la lui rendrait inviolée. Prenant à témoin Dieu et la conscience de Sarra, il déclara qu'il ne l'aurait même pas recherchée au début s'il l'avait sue mariée ; croyant prendre la sœur d'Abram, il n'avait point mal agi. Il le prie, en outre, de lui montrer de la bienveillance et de lui concilier la faveur divine : s'il désirait demeurer chez lui, il lui fournirait tout en abondance ; s'il préférerait partir, il lui accorderait une escorte et tout ce qu'il était venu chercher chez lui. A ces mots, Abram répond qu'il n'a pas menti en alléguant sa parenté avec sa femme, car elle était l'enfant de son frère, et, sans le subterfuge dont il avait usé, il aurait cru manquer de sécurité durant son voyage. Il n'était pas responsable de la maladie du roi, il souhaitait ardemment sa guérison et se déclarait prêt à demeurer chez lui. Alors Abimélech lui attribue une part de son pays et de ses richesses ; ils conviennent ensemble de gouverner loyalement et prêtent serment au-dessus d'un puits qu'ils nomment Bersoubai, c'est-à-dire le puits du serment : c'est encore le nom que lui donnent aujourd'hui les habitants.

2. [213] Abram, peu de temps après, eut également un fils de Sarra, ainsi qu'il lui avait été annoncé par Dieu ; il l'appela Isac, ce qui signifie rire ; il lui donna ce nom parce que Sarra avait souri quand Dieu lui eut dit qu'elle enfanterait, elle qui ne s'attendait pas à devenir enceinte à son âge ; elle avait, en effet, quatre-vingt-dix ans et Abram cent. Leur enfant naît donc l'année après (la prédiction des anges) ; on le circoncit le huitième jour. De là vient la coutume pour les Hébreux de pratiquer la circoncision après huit jours ; les Arabes attendent la treizième année, car Ismaël leur ancêtre, qui naquit d'Abram par la concubine, fut circoncis à cet âge : je vais présenter à son sujet les détails les plus précis.

3. [215] Sarra, au début, chérissait cet Ismaël, né de sa servante Agar, avec toute la tendresse qu'elle eût témoignée à son propre fils ; on l'élevait, en effet, pour succéder au commandement ; mais

quand elle eut mis au monde Isac, elle ne crut pas devoir élever avec lui Ismaël, qui était l'aîné et pouvait lui nuire après que leur père serait mort. Elle persuade donc à Abram de l'envoyer s'établir ailleurs avec sa mère. Mais lui, dans le principe, ne donnait pas son adhésion aux projets de Sarra ; il estimait qu'il n'y avait rien de si inhumain que de congédier un enfant en bas âge et une femme dénuée de toutes les ressources nécessaires à la vie. Mais plus tard, - aussi bien Dieu approuvait-il les desseins de Sarra -, il cède, remet Ismaël à sa mère, car il ne pouvait encore cheminer tout seul, et la congédie, avec une outre pleine d'eau et un morceau de pain ; la nécessité lui servirait de guide. Elle s'en fut et quand le nécessaire vint à manquer, elle se trouva dans une situation cruelle ; comme l'eau s'épuisait, elle posa son enfant mourant sous un pin et, pour n'être pas là quand il rendrait l'âme, elle alla un peu plus loin. Un ange de Dieu la rencontre, lui indique une source dans le voisinage et lui recommande de veiller à la nourriture de son enfant ; car le salut d'Ismaël serait pour elle la source de grands biens. Elle reprend courage à ces promesses, et rencontre des bergers dont la sollicitude la tire de peine.

4. [220] Quand son enfant eut atteint l'âge d'homme, elle lui fit prendre une femme de cette race égyptienne dont elle était elle-même originaire : Ismaël eut de cette femme en tout douze fils : Nabaïôth(ès), Kédar(os), Abdéel(os), Massam(as), Idoum(as), Masmam(os), Massès, Chodad(os), Théman(os), Jétour(os), Naphais(os), Kedmas(os). Ceux-ci occupent tout le pays qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Erythrée et qu'ils appelèrent Nabatène. Ce sont eux dont les tribus de la nation arabe ont reçu les noms en l'honneur de leurs vertus et en considération d'Abram.

CHAPITRE XIII : D'Isac, fils légitime d'Abram

1. Dieu ordonne à Abraham le sacrifice d'Isaac. - 2. Préparatifs du sacrifice. - 3. Discours d'Abraham. - 4. Isaac sauvé. Bénédiction de Dieu.

1. [222] Isac était aimé par-dessus tout de son père Abram, comme un fils unique qu'il avait eu sur le seuil de la vieillesse, par une faveur de Dieu. De son côté, l'enfant méritait cette tendresse et se faisait chérir de plus en plus de ses parents en pratiquant toutes les vertus, en montrant une piété filiale assidue et beaucoup de zèle dans le culte de Dieu. Abram mettait tout son bonheur à laisser un fils florissant après qu'il aurait fini de vivre. Cependant voici ce qui lui arriva par la volonté

divine : comme Dieu voulait faire l'épreuve de sa piété envers lui, il lui apparut, lui énuméra tous les bienfaits dont il l'avait comblé, lui parla de la supériorité qu'il lui avait conférée sur ses ennemis, de sa félicité présente qu'il devait à la bienveillance divine et de la naissance de son fils Isac ; il lui demanda de lui offrir ce fils en sacrifice et en victime et lui ordonna de l'amener sur le mont Môrion pour en faire un holocauste après avoir élevé un autel ainsi seulement il témoignerait de sa piété envers lui, si le salut de son enfant lui importait moins que le souci d'être agréable à Dieu.

2. [225] Abram, estimant que rien ne justifiait une désobéissance à Dieu et qu'il fallait le servir en tout, puisque c'est sa providence qui fait vivre tous ceux qu'il protège, dissimule à sa femme l'ordre de Dieu et ses propres desseins au sujet de l'immolation de son fils ; sans en rien découvrir à personne de sa maison, car on eût pu l'empêcher d'obéir à Dieu, il prend Isac avec deux serviteurs, et, ayant chargé sur un âne les objets nécessaires au sacrifice, il se met en route vers la montagne. Deux jours, les serviteurs firent route avec lui ; le troisième jour, quand la montagne fut en vue, il laissa dans la plaine ses compagnons, et s'avança avec son fils seul sur la hauteur où le roi David bâtit plus tard le temple.

Ils portaient avec eux tout ce qu'il fallait pour le sacrifice, hormis la victime. Comme Isac, qui avait vingt-cinq ans, édifiait l'autel et demandait ce qu'on allait immoler puisqu'il n'y avait pas là de victime, Abram lui dit que Dieu y pourvoirait, car il avait le pouvoir de procurer aux hommes ce qui leur manquait et de dépouiller de leurs biens ceux qui s'en croyaient assurés : il lui donnerait donc aussi une victime, s'il devait accueillir favorablement son sacrifice.

3. [228] Lorsque l'autel fut prêt, qu'il y eut disposé les morceaux de bois et que tout fut dans un bel ordre, il dit à son fils : « Mon enfant, dans mille prières, j'ai demandé ta naissance à Dieu ; après que tu es venu au monde, il n'est aucune peine que je ne me sois donnée pour ton éducation, rien qui me parût plus heureux que de te voir parvenir à l'âge d'homme et te laisser en mourant héritier de mon pouvoir. Mais, puisque c'est la volonté de Dieu qui m'a fait ton père, et qu'il lui plaît maintenant que je te perde, supporte vaillamment le sacrifice ; c'est à Dieu que je te cède, à Dieu qui a voulu avoir de moi ce témoignage de vénération en retour de la bienveillance avec laquelle il s'est montré mon appui et mon défenseur. Puisque tu as été

engendré d'une façon peu commune, tu vas aussi quitter la vie d'une façon peu ordinaire ; c'est ton propre père qui t'envoie d'avance à Dieu, père de toutes choses, selon les rites du sacrifice ; il n'a pas, je crois, jugé à propos que la maladie ni la guerre, ni aucun des fléaux qui assaillent naturellement les hommes, t'enlève à la vie : c'est au milieu de prières et de cérémonies sacrées qu'il recueillera ton âme et qu'il la gardera près de lui ; tu seras pour moi un protecteur et tu prendras soin de ma vieillesse - car c'est surtout vers cette fin que je t'ai élevé -, mais au lieu de toi, c'est Dieu dont tu me procureras l'appui. »

4. [232] Isac - d'un tel père il ne pouvait naître qu'un fils magnanime - accueille avec joie ces paroles et s'écrie qu'il ne mériterait pas même d'être venu au monde, s'il voulait s'insurger contre la décision de Dieu et de son père et ne pas se prêter docilement à leur volonté à tous deux, alors que, son père seul eût-il pris cette résolution, il eût été impie de ne point s'y soumettre ; il s'élance donc vers l'autel et la mort. Et l'acte s'accomplissait, si Dieu n'eût été là pour l'empêcher ; il appelle Abram par son nom et lui défend d'immoler son fils : ce n'était pas le désir de sang humain, lui dit-il, qui lui avait fait ordonner le meurtre de son fils et il ne l'avait pas rendu père pour le lui enlever avec cette cruauté, il ne voulait qu'éprouver ses sentiments et voir si même de pareils ordres le trouveraient docile. Sachant maintenant l'ardeur et l'élan de sa piété, il était satisfait de tout ce qu'il avait fait pour lui, et il ne cesserait jamais de veiller de toute sa sollicitude sur lui et sur sa race ; son fils atteindrait un âge avancé et, après une vie de félicité, transmettrait à une postérité vertueuse et légitime une grande puissance. Il lui prédit aussi que leur race donnerait naissance à de grandes et opulentes nations dont les chefs auraient une renommée éternelle, et qu'ayant conquis par les armes la Chananée, ils deviendraient un objet d'envie pour tous les hommes. Après avoir ainsi parlé, Dieu fit sortir d'un lieu invisible un bélier pour le sacrifice ; quant à eux, se retrouvant ensemble contre toute espérance, après avoir entendu ces magnifiques promesses, ils s'embrassèrent, et, une fois le sacrifice accompli, s'en retournèrent auprès de Sarra, et menèrent une vie heureuse, car Dieu les assistait dans toutes leurs entreprises.

CHAPITRE XIV : Mort et sépulture de Sara.

[237] Sarra, peu de temps après, meurt à l'âge de cent vingt-sept ans. On l'enterre à Hébron ; les Chananéens offraient de lui donner la sépulture publique, mais Abram acheta la terre pour quatre

cents sicles à un certain Ephraïm(os) de Hébron. C'est là qu'Abram et ses descendants bâtirent leurs tombeaux.

CHAPITRE XV : Prospérité d'Abraham et de Chetoura.

[238] Abram épouse plus tard Chetoura, qui lui donne six fils d'une grande vigueur au travail et d'une vive intelligence : Zambran(ès), Jazar(ès), Madan(ès), Madian(ès), Lousoubac(os), Soùos. Ceux-ci engendrèrent aussi des enfants : de Soùos naissent Sabakan(ès) et Dadan(ès) et de celui-ci Latousim(os), Assouris et Lououris. Madan eut Ephâs, Ophrès, Anôch(os), Ebidâs, Eldâs. Tous, fils et petits-fils, allèrent, à l'invitation d'Abram, fonder des colonies ; ils s'emparent de la Troglodytide et de la partie de l'Arabie heureuse qui s'étend vers la mer Erythrée. On dit aussi que cet Ophren fit une expédition contre la Libye, s'en empara et que ses descendants s'y établirent et donnèrent son nom au pays qu'ils appelèrent Afrique. Je m'en réfère à Alexandre Polyhistor, qui s'exprime ainsi : « Cléodème le prophète, surnommé Malchos, dans son histoire des Juifs, dit, conformément au récit de Moïse, leur législateur, que Chetoura donna à Abram des fils vigoureux. Il dit aussi leurs noms ; il en nomme trois : Aphéras, Sourîm, Japhras. Sourîm donna son nom à l'Assyrie, les deux autres, Aphéras et Japhras, à la ville d'Aphra et à la terre d'Afrique. Ceux-ci auraient combattu avec Hercule contre la Libye et Antée ; et Hercule, ayant épousé la fille d'Aphra, aurait eu d'elle un fils Didôros, duquel naquit Sophôn ; c'est de lui que les Barbares tiennent le nom de Sophaques ».

CHAPITRE XVI : Le mariage d'Isaac

1. Abraham envoie demander la main de Rébecca pour Isaac. - 2. La scène du puits. - 3. Mariage d'Isaac.

1. [242] Quand Isac eut environ quarante ans, Abram, ayant décidé de lui donner pour femme Rébecca, fille du fils de Nachôr, son frère, envoie pour la demander en mariage le plus ancien de ses serviteurs après l'avoir lié par de solennels serments. Ces serments se font de la façon suivante : les contractants se mettent réciproquement la main sous la cuisse ; ensuite ils invoquent Dieu comme témoin de leurs actes à venir. Il envoya également aux gens de là-bas des présents que leur rareté ou l'impossibilité absolue de les avoir rendait inestimables. Ce serviteur resta longtemps en route, vu la difficulté qu'on avait à traverser la Mésopotamie, en hiver, à cause des

boues profondes, en été, à cause de la sécheresse ; en outre, elle était infestée de voleurs, qu'il était difficile aux voyageurs d'éviter, quand ils n'avaient pas pris leurs précautions. Il arrive enfin à la ville de Charran et, comme il en atteignait le faubourg, il rencontre plusieurs jeunes filles qui allaient puiser de l'eau. Alors il demande à Dieu que Rébecca, celle qu'Abram l'avait envoyé demander en mariage pour son fils, s'il lui plaisait que ce mariage s'accomplît, se trouvât parmi ces jeunes filles et qu'elle se fit connaître à lui en lui donnant à boire, tandis que les autres refuseraient.

2. [246] Au milieu de ces pensées, il arrive près du puits et il prie les jeunes filles de lui donner à boire ; celles-ci refusent, prétextant qu'elles devaient apporter l'eau à la maison et non pas la lui donner, car elle n'était pas facile à puiser ; une seule les réprimande de leur malveillance à l'égard de l'étranger : comment jamais partager la vie des hommes, quand elles ne consentaient même pas à partager un peu d'eau ? Et elle lui en offre avec bonté. Celui-ci, plein d'espérance pour toute sa mission, mais désireux de savoir la vérité, se met à vanter la jeune fille pour sa noblesse et son bon cœur, elle qui, au prix de ses propres fatigues, ne laissait pas de secourir ceux qui l'invoquaient ; il lui demande quels étaient ses parents, fait des vœux pour qu'une telle enfant leur fasse honneur et profit : « Puissent-ils la marier, dit-il, à leur gré, en la faisant entrer dans la famille d'un homme vertueux à qui elle donnera des enfants légitimes ! » La jeune fille ne lui refusa pas non plus cette satisfaction et elle lui révéla quelle était sa famille. « Rébecca, dit-elle, est mon nom ; mon père était Bathouël : il est mort, mais Laban est notre frère et il dirige toute la maison avec ma mère et prend soin également de ma jeunesse ».

A ces mots, le serviteur se réjouit de cet incident et de cette conversation, preuve manifeste que Dieu l'avait secondé dans son voyage. Il présente à Rébecca un collier et de ces parures qui conviennent aux jeunes filles, les offrant en retour et en récompense de la grâce qu'elle lui avait faite de lui donner à boire : il lui dit qu'il était juste qu'elle obtînt ces présents pour s'être montrée généreuse, seule de toutes ces jeunes filles. Il lui demande aussi de le mener chez elle, la nuit lui interdisant de poursuivre sa route, et comme il avait avec lui des parures de femme d'un grand prix, il disait qu'il ne pouvait se confier à des gens plus sûrs qu'à ceux dont il jugeait d'après elle. Ce qui attestait à ses yeux les sentiments d'affabilité de sa mère et de son frère et lui faisait croire qu'ils n'éprouveraient aucune contrariété, c'étaient les qualités mêmes de la jeune fille ; d'ailleurs, il ne

leur serait pas à charge, il paierait le prix de leur hospitalité et ses dépenses lui seraient personnelles. Elle lui répondit qu'à l'égard des sentiments de bienveillance de ses parents ses conjectures étaient exactes, mais elle lui reprocha de les suspecter de mesquinerie ; il aurait tout sans bourse délier ; mais elle dit qu'elle en parlerait cependant d'abord à son frère Laban et que, sur son avis favorable, elle l'emmènerait.

3. [252] La démarche faite, elle amène l'étranger ; ses chameaux sont reçus par les serviteurs de Laban, qui en prennent soin, et lui-même s'en va manger en compagnie de Laban. Après le repas, il s'adresse à lui et à la mère de la jeune fille : « Abram est le fils de Tharros et votre parent ; car Nachôr, ô femme, le grand-père des enfants que voici, était frère d'Abram : ils avaient même père et même mère. Eh bien ! cet Abram m'envoie vers vous dans le désir de prendre cette jeune fille comme femme pour son fils : c'est son fils légitime ; il est seul élevé pour avoir tout l'héritage. Alors qu'il pouvait choisir parmi les femmes de là-bas la plus fortunée, dédaigneux d'une telle alliance, il entend faire honneur à sa race en combinant le mariage en question. Ne faites point fi de son empressement et de son choix, car c'est grâce à la volonté divine que j'ai fait toutes ces rencontres sur ma route et que j'ai trouvé cette enfant et votre demeure : en effet, lorsque je fus près de la ville, je vis plusieurs jeunes filles arriver près du puits et je souhaitai de rencontrer celle-ci, ce qui arriva. Un mariage qui se conclut ainsi sous les auspices de Dieu, ratifiez-le, et accordez la jeune fille pour honorer Abram, qui a mis tant d'empressement à m'envoyer ici ». Eux alors, comme cette proposition était avantageuse et leur agréait, pénétrèrent l'intention divine ; ils envoient donc leur fille aux conditions requises. Isac l'épouse, déjà maître de l'héritage ; car les enfants nés de Chetoura étaient partis fonder des colonies ailleurs.

CHAPITRE XVII : Mort d'Abraham.

[256] Abram meurt peu après ; c'était un homme qui avait toutes les vertus à un degré éminent, et qui fut particulièrement estimé de Dieu pour l'ardeur qu'il avait mise à le servir. Il vécut en tout cent soixante-quinze ans, et fut enterré à Hébron avec sa femme Sarra par ses fils Isac et Ismaël.

CHAPITRE XVIII : Naissance et éducation d'Ésaü et de Jacob, fils d'Isac.

1. Naissance d'Ésaü et de Jacob. - 2. Isaac à Gérare ; les trois puits. - 3. Réconciliation avec

Abimélech. - 4. Mariages d'Ésaü. - 5. Vieillesse d'Isaac. - 6. Jacob béni par Isaac. - 7. Prédiction pour Ésaü. - 8. Ésaü épouse Basemmathé.

1. [257] Après la mort d'Abram, la femme d'Isac se trouva enceinte, et, comme sa grossesse prenait d'excessives proportions, il s'inquiéta et alla consulter Dieu. Dieu lui répond que Rébecca enfantera deux fils jumeaux, que des nations porteront leurs noms et que la plus faible en apparence l'emportera sur la plus grande. Il lui naît, en effet, quelque temps après, selon la prédiction de Dieu, deux enfants jumeaux, dont l'aîné était extraordinairement velu depuis la tête jusqu'aux pieds ; le plus jeune tenait l'autre, qui le précédait, par le talon. Le père aimait l'aîné, Esau (Esavos), appelé aussi Séiros, du nom dont on désigne la chevelure, car les Hébreux appellent la chevelure séir(os) ; Jacob (Jacôbos), le plus jeune, était particulièrement cher à sa mère.

2. [259] Comme la famine régnait dans le pays, Isac résolut d'aller en Égypte, car cette contrée était prospère ; il s'en fut à Gérare sur l'ordre de Dieu. Le roi Abimélech le reçoit en vertu de l'amitié et de l'hospitalité conclue avec Abram ; mais, après qu'il lui eut témoigné une entière bienveillance, l'envie l'empêcha de demeurer toujours dans ces sentiments. Voyant l'assistance que Dieu prêtait à Isac et les grandes faveurs dont il l'entourait, il le repoussa. Celui-ci s'aperçut de ce revirement dû à la jalousie d'Abimélech, et se retira alors dans un endroit appelé Pharanx non loin de Gérare ; comme il creusait un puits, des bergers tombèrent sur lui et le provoquèrent au combat pour empêcher le travail. Comme Isac ne se souciait pas de lutter avec eux, ils s'estimèrent vainqueurs. Il céda la place et creusa un autre puits, mais d'autres bergers d'Abimélech lui firent violence ; il l'abandonna également et dut sa sécurité à ce sage calcul. Ensuite, le hasard lui fournit le moyen de creuser un puits sans en être empêché : il appela ce puits Roôbôth, ce qui veut dire large emplacement. Quant aux précédents, le premier s'appelle Eskos, c'est-à-dire combat, et le second Syenna, mot qui signifie haine.

3. [263] Il advint qu'Isac atteignit au comble de la prospérité par la grandeur de ses richesses, et, comme Abimélech croyait qu'Isac lui était hostile, car la défiance s'était mise dans leurs rapports et Isac s'était retiré dissimulant sa haine, il craignit que la primitive amitié ne servît de rien quand Isac songerait à se venger de ce qu'il avait souffert et il s'en alla renouer avec lui en emmenant un de ses généraux, Philoch(os). Ayant réussi pleinement dans son dessein, grâce à la générosité d'Isac, qui

sacrifie son ressentiment récent de l'antique entente qui avait régné entre lui et son père, il s'en retourne dans son pays.

4. [265] Quant aux enfants d'Isac, Ésaü, pour qui son père avait une prédilection, épouse à quarante ans Ada, fille de Hélon, et Alibamé, fille d'Eusébéon, deux souverains chananéens ; il fit ces mariages de sa propre autorité sans consulter son père ; car Isac n'y eût pas consenti s'il avait eut à donner son avis : il ne lui était pas agréable que sa famille s'unit aux indigènes. Mais il ne voulut pas se rendre odieux à son fils en lui commandant de se séparer de ses femmes et prit le parti de se taire.

5. [267] Devenu vieux, et tout à fait privé de la vue, il mande Esaü, lui parle de son âge, lui représente qu'outre ses infirmités et la privation de la vue, la vieillesse l'empêche de servir Dieu, et il lui demande d'aller à la chasse, d'y prendre ce qu'il pourrait et de lui préparer un repas, afin qu'ensuite il pût supplier Dieu de protéger son fils et de l'assister durant toute sa vie : il ajoutait qu'il ne savait pas exactement quand il mourrait, mais auparavant il voulait appeler sur lui la protection divine par des prières dites en sa faveur.

6. [269] Ésaü s'empressa de sortir pour aller à la chasse ; mais Rébecca, qui entendait appeler sur Jacob les faveurs de Dieu, même contrairement à l'intention d'Isac, ordonne à Jacob d'égorger des chevreaux et de préparer un repas. Jacob obéit à sa mère, car il faisait tout sous son inspiration. Quand le mets fut prêt, il mit la peau d'un chevreau autour de son bras, afin de faire croire à son père, grâce à son aspect velu, qu'il était Esaü il lui ressemblait, d'ailleurs, complètement puisqu'ils étaient jumeaux, et n'avait avec lui que cette seule différence. Comme il craignait qu'avant les bénédictions la supercherie ne fût découverte et n'irritât son père au point de lui faire dire tout l'opposé, il alla lui apporter le repas. Isac, distinguant le son particulier de sa voix, appelle son fils ; mais Jacob lui tend le bras autour duquel il avait enroulé la peau de chèvre ; Isac la tâte et s'écrie : « Tu as bien la voix de Jacob, mais, à en juger par l'épaisseur du poil, tu me parais être Esaü ». Et ne soupçonnant aucune espèce de fraude, il mange et se met en devoir de prier et d'invoquer Dieu : « Maître de toute éternité, dit-il, et créateur de tout l'univers, tu as donné à mon père une profusion de biens, et moi, tout ce que j'ai présentement, tu as daigné me l'accorder, et à mes descendants tu as promis ton aide bienveillante et la faveur constante de tes plus grands bienfaits. Ces promesses, confirme-les, et ne me méprise pas pour ma débilité actuelle, qui fait que je me trouve

avoir besoin de toi encore davantage ; protège moi cet enfant dans ta bonté, garde-le à l'abri de tout mal ; donne-lui une vie heureuse et la possession de tous les biens que tu as le pouvoir d'accorder, rends-le redoutable à ses ennemis, précieux et cher à ses amis ».

7. [274] C'est ainsi qu'il invoquait Dieu, s'imaginant prononcer ces bénédictions en faveur d'Esau. Il venait de les terminer quand Esaü arrive, au retour de la chasse. Isac, s'avisant de son erreur, demeure calme ; mais Esaü voulait obtenir de son père les mêmes bénédictions que Jacob ; comme son père refusait parce qu'il avait épuisé toutes ses prières pour Jacob, il se désolait de cette méprise. Son père, affligé de ses larmes, lui promet qu'il s'illustrerait à la chasse et par sa vigueur dans les armes et tous les exercices corporels, et que de là lui et sa race tireraient renommée à travers les siècles, mais qu'il serait asservi à son frère.

8. [276] Comme Jacob craignait que son frère ne voulût se venger d'avoir été trompé au sujet des bénédictions, sa mère le tire de peine. Elle persuade à son mari d'envoyer Jacob en Mésopotamie pour épouser une femme de leur famille. Déjà Esaü avait pris pour nouvelle femme la fille d'Ismaël, Basemmathé, car Isac et son entourage n'étaient pas favorables aux Chananéens : aussi les voyant hostiles à ses précédentes unions, il s'était conformé à leurs préférences et avait épousé Basemmathé, qu'il chérissait particulièrement.

CHAPITRE XIX : Jacob s'enfuit en Mésopotamie, par crainte de son frère ; il s'y marie, engendre douze fils et revient en Chananée.

1. Songe de Jacob. - 2. Consécration de Béthel - 3. Le puits de Charran. - 4. Rencontre avec Rachel - 5. Jacob et Laban. - 6. Servitude et mariages de Jacob. - 7. Enfants de Jacob. - 8. Fuite de Jacob et des siens. - 9. Dispute entre Jacob et Laban. - 10. Leur réconciliation.

1. [278] Jacob est envoyé par sa mère en Mésopotamie pour y épouser la fille de Laban, son frère, mariage autorisé par Isac, qui obéissait aux intentions de sa femme. Il traversa la Chananée et, par haine pour les habitants, ne jugea à propos de descendre chez aucun d'eux ; il passait la nuit en plein air, posant sa tête sur des pierres qu'il rassemblait et voici la vision qu'il eut durant son sommeil. Il lui parut qu'il voyait une échelle qui allait de la terre au ciel et par laquelle descendaient des figures d'un caractère trop imposant pour être humaines ; enfin, au-dessus de l'échelle, Dieu se

montrait à lui en personne, l'appelait par son nom et lui tenait ce langage : « Jacob, fils d'un père vertueux, petit-fils d'un aïeul illustré par sa grande valeur, il ne faut pas succomber aux fatigues du présent, mais espérer un avenir meilleur ; de très grands biens t'attendent qui te seront prodigués en abondance par mes soins. J'ai fait venir Abram de Mésopotamie jusqu'ici, chassé qu'il était par sa famille ; j'ai exalté ton père dans la prospérité ; la part que je t'attribuerai ne sera pas inférieure. Courage donc, et poursuis ce voyage où tu m'auras pour guide ; il s'accomplira, le mariage que tu recherches, et il te naîtra des enfants vertueux qui laisseront après eux une postérité innombrable. Je leur donne la domination de ce pays à eux et à leur postérité qui rempliront tout ce que le soleil éclaire de terres et de mers. Ainsi ne crains aucun danger et ne te mets pas en peine de tes nombreuses fatigues, car c'est moi qui veillerai sur tout ce que tu feras dans le présent et bien davantage dans l'avenir ».

2. [284] Voilà ce que Dieu prédit à Jacob ; celui-ci, tout joyeux de ces visions et de ces promesses, lave les pierres sur lesquelles il reposait au moment de l'annonce de si grands biens et fait vœu d'offrir sur elles un sacrifice, si, une fois qu'il aurait gagné sa vie, il revenait sain et sauf, et de présenter à Dieu la dîme de ce qu'il aurait acquis, s'il effectuait ainsi soit retour ; de plus, il juge cet endroit vénérable et lui donne le nom de Béthel, ce qui signifie foyer divin dans la langue des Grecs.

3. [285] Continuant de s'avancer en Mésopotamie, au bout de quelque temps, il se trouve à Charran. Il rencontre des bergers dans le faubourg ; des enfants, jeunes garçons et jeunes filles, étaient assis sur le bord d'un puits ; désireux de boire, il se mêle à eux, engage avec eux la conversation et leur demande s'ils ont connaissance d'un certain Laban et s'il vit encore. Et tous de répondre qu'ils le connaissent, car ce n'était pas un homme dont on pût ignorer l'existence, et que sa fille conduisait les troupeaux en leur compagnie et ils s'étonnaient qu'elle n'eût pas encore paru : « C'est d'elle, disaient-ils, que tu apprendras plus exactement tout ce que tu désires savoir à leur endroit ». Ils parlaient encore que la jeune fille arrive avec les bergers de sa compagnie. Ils lui montrent Jacob en lui disant que cet étranger venait s'informer de son père. Elle se réjouit ingénument de la présence de Jacob et lui demande qui il est, d'où il leur arrive et quelle nécessité le conduit ; elle souhaite qu'il leur soit possible de lui procurer ce qu'il est venu chercher.

4. [288] Jacob ne fut pas aussi touché de sa parenté avec la jeune fille, ni de la bienveillance mutuelle qui en résultait, qu'il ne s'éprit d'amour pour elle ; il demeura stupéfait de l'éclat de sa beauté, qui était tel qu'on eût trouvé peu de femmes de ce temps à lui comparer. Il s'écrie : « En vérité, la parenté qui me lie à toi et à ton père, puisque tu es fille de Laban, date d'avant ma naissance et la tienne : car Abram et Arran et Nachôr étaient fils de Tharros ; de Nachôr naquit ton aïeul Bathouël ; d'Abram et de Sarra, fille d'Arran, Isac mon père. Mais nous avons un autre gage, plus récent, dd parenté qui nous unit : Rébecca ma mère, est sœur de ton père Laban ; ils eurent même père et même mère ; et nous sommes cousins germains, moi et toi. Et maintenant je viens ici pour vous saluer et renouveler cette alliance qui existait déjà auparavant entre nous ». Elle se souvient alors, comme il arrive souvent aux jeunes gens, de ce qu'elle avait déjà entendu dire à son père touchant Rébecca et, comme elle savait ses parents désireux d'entendre parler de celle-ci, dans sa tendresse filiale, elle fond en larmes et se jette au cou de Jacob ; elle l'embrasse affectueusement et lui dit qu'il allait procurer la plus désirable et la plus vive des joies à son père et à tous les gens de la maison, car Laban vivait dans le souvenir de la mère de Jacob et ne pensait qu'à elle ; sa visite lui paraîtrait digne des plus grandes récompenses. Elle le prie de venir chez son père où elle allait le conduire ; il ne fallait pas qu'il le privât davantage de ce plaisir en tardant trop longtemps.

5. [293] Elle dit et le conduit chez Laban. Reconnu par son oncle, il se trouvait pour sa part en sécurité parmi des amis et leur apportait à eux une grande satisfaction par son apparition inopinée. Après quelques jours, Laban lui dit qu'il se félicitait de sa présence plus qu'il ne pouvait l'exprimer ; mais il lui demandait, d'autre part, pour quelle raison il était venu, laissant sa mère et son père dans un âge avancé où ses soins leur étaient nécessaires ; il s'offrait à l'aider et à le secourir à toute épreuve. Jacob lui expose toute l'histoire en disant qu'Isac avait deux fils jumeaux, lui et Esaü. Comme il avait frustré ce dernier des bénédictions paternelles, que l'artifice de sa mère détourna à son profit, Esaü cherchait à le tuer pour l'avoir privé du pouvoir souverain issu de Dieu et des biens que lui avait souhaités son père ; et voilà pourquoi il se trouvait là conformément aux instructions maternelles. « Car, dit-il, nous avons pour aïeuls des frères et ma mère est proche de vous à un degré plus étroit encore que celui-là. Je place mon voyage sous la protection de Dieu et sous la tienne ; c'est ce qui me donne confiance dans l'heure présente.

6. [297] Laban, au nom de leurs ancêtres, lui promet de l'assister de toute son amitié, au nom aussi de sa mère à qui il témoignera son affection même à distance en entourant son fils de sollicitude. Il déclare qu'il l'établira surveillant de ses troupeaux et, en échange, lui accordera la préséance au pâturage ; et s'il veut s'en retourner chez ses parents, il rentrera comblé de présents et de tous les honneurs qu'on doit à un parent aussi proche. Jacob l'écouta avec joie et dit que, pour lui faire plaisir, il demeurerait chez lui et supporterait toutes les fatigues ; mais en récompense, il demandait à avoir Rachel (Rachèla) pour femme : à tous égards elle méritait son estime, et puis elle lui avait rendu le service de l'introduire chez Laban ; c'était son amour pour la jeune fille qui lui inspirait ces discours. Laban, charmé de ces paroles, consent au mariage avec sa fille, disant qu'il ne pouvait souhaiter un meilleur gendre ; pourvu qu'il restât quelque temps chez lui, c'était une affaire faite ; car il n'enverrait pas sa fille chez les Chananéens ; même il avait regret du mariage qu'on avait fait conclure là-bas à sa propre sœur. Comme Jacob acceptait ces conditions, on convient d'une période de sept ans ; c'est le temps pendant lequel on estime qu'il doit servir son beau-père, afin de donner la preuve de son mérite et de faire mieux connaître qui il est. Laban agréa ce langage, et le temps écoulé, il se met à préparer le festin nuptial. La nuit venue, sans que Jacob se doute de rien, il place à ses côtés son autre fille, l'aînée de Rachel, qui était dépourvue de beauté. Jacob s'unit à elle, trompé par l'ivresse et l'obscurité ; puis, avec le jour, il s'en aperçoit et reproche sa fourberie à Laban. Celui-ci, pour s'excuser, alléguait la nécessité où il avait été d'en user ainsi ; ce n'était pas par méchanceté qu'il lui avait donné Lia ; un autre motif plus fort l'avait déterminé ... Cela n'empêchait nullement, d'ailleurs, son mariage avec Rachel ; s'il la désirait, il la lui donnerait après une autre période de sept ans. Jacob se résigne : son amour pour la jeune fille ne lui permettait pas un autre parti, et à l'issue d'une nouvelle période de sept ans, il épouse aussi Rachel.

7. [303] Les deux sœurs avaient chacune une servante que leur avait donnée leur père ; Zelpha appartenait à Lia et Balla à Rachel ; ce n'étaient pas des esclaves, mais des subordonnées. Lia était cruellement mortifiée de l'amour que son mari portait à sa sœur ; elle espérait qu'en ayant des enfants, elle lui deviendrait chère et priait Dieu continuellement. Un enfant mâle lui naît et comme cet événement lui ramène son mari, elle appelle son fils Roubèl(os) (Ruben) parce qu'il lui venait de la compassion divine ; c'est là ce que signifie ce

nom. Il lui naît encore trois fils plus tard : Syméon ; ce nom indique que Dieu l'a exaucée, puis Lévis, c'est-à-dire le garant de la vie en commun ; après lui Joudas, c'est-à-dire action de grâces.

Rachel, craignant que l'heureuse fécondité de sa sœur n'amoindrit sa propre part dans l'affection de son époux, donne comme concubine à Jacob sa servante Balla. Un enfant naît d'elle, Dan, qu'on traduirait en grec par Théocritos (décerné par Dieu) ; après lui vient Nephthalîm, c'est-à-dire machiné, parce que cela avait contrebalancé la fécondité de sa sœur. Lia en use de même, opposant artifice à artifice ; elle donne aussi sa servante pour concubine ; et il naît de Zelpha, un fils nommé Gad(as), ce qui équivaut à fortuit ; ensuite Aser(os), autrement dit qui donne le bonheur, à cause de la gloire qu'elle en tirait. Roubèl, l'aîné des fils de Lia, apportant à sa mère des pommes de mandragore, Rachel s'en aperçoit et la prie de lui en céder, car elle avait un vif désir d'en manger. Mais celle-ci refuse, disant qu'elle devait se contenter de l'avoir dépossédée des faveurs de son mari ; Rachel calme l'irritation de sa sœur et lui dit qu'elle lui cédera ses droits, car son mari devait venir chez elle cette nuit-là. Celle-ci accepte l'offre et Jacob s'unit à Lia, en croyant favoriser Rachel. De nouveau donc elle a des enfants : Issachar(ès), c'est-à-dire celui qui provient d'un salaire, et Zaboulon, gage de l'affection [285a], témoignée à elle, et une fille, Dîna. Plus tard, Rachel obtient un fils, Joseph (lôsèpos), c'est-à-dire « addition d'un futur surcroît [285b] ».

8. [309] Durant tout ce temps, à savoir pendant vingt années, Jacob garda les troupeaux de son beau-père ; mais ensuite il demanda à emmener ses femmes et à s'en retourner chez lui ; son beau-père n'y consentant pas, il résolut de le faire secrètement. Il éprouva d'abord le sentiment de ses femmes sur ce départ ; celles-ci se montrèrent satisfaites ; Rachel enleva même les images des dieux que la religion de ses pères commandait de vénérer, et s'échappa avec sa sœur ainsi que les enfants des deux femmes, les servantes avec leurs fils et tout ce qu'elles possédaient. Jacob emmenait aussi la moitié des troupeaux, sans que Laban y eût donné son consentement. Rachel, qui emportait les idoles des dieux, avait sans doute appris de Jacob à mépriser un tel culte, mais son but était, au cas où son père les poursuivrait et les surprendrait, d'en tirer parti pour se faire pardonner.

9. [312] Laban, au bout d'un jour, ayant appris le départ de Jacob et de ses filles, très courroucé, se met à sa poursuite en hâte avec des forces et, le septième jour, les rejoint sur une colline où ils s'étaient campés ; alors, comme c'était le soir, il se repose. Dieu lui apparaît en songe et l'exhorte, maintenant qu'il a atteint son gendre et ses filles, à agir en douceur, à ne rien tenter contre eux par colère et à faire un pacte avec Jacob ; lui-même, dit-il, combattrait en faveur de celui-ci, si Laban, méprisant son infériorité numérique, venait s'attaquer à lui. Laban, après cet avis préalable, le jour venu, appelle Jacob à un entretien, lui fait part de son rêve et quand celui-ci confiant vient à lui, il commence à l'accuser, alléguant qu'à son arrivée chez lui, il l'avait recueilli, pauvre et dénué de tout, et qu'il lui avait sans compter fait part de tout ce qu'il possédait. « J'ai été, dit-il, jusqu'à te faire épouser mes filles, pensant par là augmenter ton affection pour moi. Mais toi, sans égard ni pour ta mère ni pour la parenté qui te lie à moi, ni pour mes filles que tu as épousées, sans songer à ces enfants dont je suis l'aïeul, tu m'as traité comme en guerre, emportant mon bien et persuadant mes filles de fuir celui qui les a engendrées, et tu t'en vas, en me déroband en cachette les objets sacrés de ma famille que mes ancêtres ont vénérés et que j'ai cru devoir entourer du même culte ; et ces procédés qui, même en état de guerre on n'emploierait pas contre des ennemis, toi, un parent, le fils de ma propre sœur, le mari de mes filles, l'hôte et le familier de ma maison, tu t'en es servi à mon égard ». Quand Laban eut ainsi parlé, Jacob alléguait pour se disculper qu'il n'était pas le seul à qui Dieu eût mis au cœur l'amour de la patrie, que tout le monde éprouvait ce sentiment, et qu'après si longtemps il convenait qu'il revînt dans la sienne. « Quant à cette accusation de larcin, dit-il, c'est toi au contraire qui serais convaincu de m'avoir fait tort devant tout autre juge. Quand tu devrais me savoir gré d'avoir géré et fait prospérer ta fortune, n'est-ce pas déraisonner que de venir me reprocher la faible part que nous en avons prise ? Quant à tes filles, sache que ce n'est pas une perfidie de ma part qui les a fait accompagner ma fuite, c'est ce sentiment légitime d'affection que les épouses ont coutume d'avoir pour leurs maris ; et c'est moins moi qu'elles suivent que leurs enfants ». Voilà comment il se défendit d'avoir eu aucun tort ; il fit au surplus des reproches à Laban et l'accusa : bien qu'il fût le frère de sa mère et qu'il lui eût donné ses filles en mariage, il l'avait épuisé en lui imposant des tâches pénibles et en l'y retenant vingt ans ; et, sans doute, ajoutait-il, ce qu'il l'avait fait souffrir sous prétexte de mariage, encore que

cruel, était supportable ; mais les maux qui avaient suivi étaient pires et tels qu'un ennemi s'y fût soustrait. Et, en effet, c'était avec une excessive méchanceté que Laban en avait usé avec Jacob voyant que Dieu lui venait en aide dans tout ce qu'il désirait, il lui promettait de lui donner parmi les animaux qui naîtraient tantôt tous ceux qui seraient blancs, tantôt, au contraire, les noirs. Mais comme ceux qui étaient destinés à Jacob naissaient en grand nombre, il ne tenait pas sa parole sur l'heure, mais lui promettait de s'acquitter l'année suivante, car il considérait avec convoitise cette fortune abondante ; il promettait ainsi, parce qu'il n'y avait pas lieu de supposer une telle production ; et il trompait Jacob une fois que les bêtes étaient nées.

10. [322] Quant aux objets sacrés, Jacob l'invite à faire une perquisition ; Laban accepte avec empressement ; Rachel, informée, cache les images dans le bât de la chamelle qu'elle montait ; elle y reste assise, prétextant qu'elle était incommodée par l'indisposition naturelle aux femmes. Laban ne cherche pas davantage, n'osant supposer que Rachel, dans l'état où elle se trouvait, s'approchât des images ; il s'engage par serment avec Jacob à ne pas lui garder rancune du passé, et Jacob, de son côté, jure d'aimer ses filles. Ces engagements, ils les prirent sur des collines où ils érigèrent une stèle en forme d'autel ; de là vient le nom de Galad(ès) donné à la colline, ce qui fait qu'on appelle encore aujourd'hui ce pays la Galadène. Un festin suivit ces serments et Laban s'en retourna.

CHAPITRE XX : Retour de Jacob en Canaan

1. Retour de Jacob en Canaan. - 2. Jacob et l'ange. - 3. Rencontre avec Esaü.

1. [325] Jacob, en poursuivant sa route vers la Chananée, eût des visions qui lui firent concevoir d'heureuses espérances pour l'avenir ; l'endroit où elles lui apparurent, il l'appela Camp de Dieu. Voulant connaître les sentiments de son frère à son égard, il envoya des gens en avant s'assurer de tout avec exactitude ; car il le craignait encore, à cause des soupçons d'autrefois. Il chargea ses messagers de dire à Esaü que Jacob avait quitté volontairement son pays, parce qu'il lui semblait inadmissible de vivre avec lui tant qu'il était en colère ; mais qu'à présent, estimant que le temps passé suffisait à les réconcilier, il revenait avec ses femmes et ses enfants et toutes les ressources qu'il s'était procurées et se remettait à lui avec ce qu'il avait de plus précieux, n'estimant aucun bien plus désirable que de jouir avec son frère des richesses

que Dieu lui avait données. Les messagers rapportèrent ces paroles ; Esäü s'en réjouit vivement et vient à la rencontre de son frère avec quatre cents hommes armés. Jacob, apprenant qu'il arrive au-devant de lui avec une si grande troupe, est très effrayé, mais il met en Dieu son espoir de salut et prend les mesures que comporte la situation, afin de ne pas être atteint, de sauver les siens et de triompher de ses ennemis, s'ils voulaient lui nuire. Il divise donc son monde, envoie les uns en avant et recommande au restant de les suivre de près, afin que, si l'avant-garde était assaillie par une subite agression de son frère, elle trouve un refuge parmi ceux qui suivent. Ayant rangé de la sorte les siens, il envoie quelques-uns apporter des présents à son frère : cet envoi consistait en bêtes de somme et en une quantité de quadrupèdes d'espèces diverses qui seraient très estimés de ceux qui les recevraient à cause de leur rareté. Les messagers marchaient espacés afin de paraître plus nombreux en arrivant les uns après les autres. A la vue des présents on espérait qu'Esäü laisserait s'apaiser sa colère, s'il était encore irrité ; d'ailleurs, Jacob recommanda encore aux messagers de l'aborder d'un ton affable.

2. [331] Ces dispositions prises durant toute la journée, il met, la nuit venue, sa troupe en marche et quand ils eurent passé un torrent nommé Jabacchos, Jacob, demeure seul, rencontre un fantôme qui commence à combattre avec lui, et il en triomphe ; ce fantôme prend alors la parole et lui, conseille de se réjouir de ce qui lui est advenu et de se persuader que ce n'est pas d'un médiocre adversaire qu'il a triomphé ; il a vaincu un ange divin et doit voir là un présage de grands biens à venir, l'assurance que sa race ne s'éteindra jamais et qu'aucun homme ne le surpassera en force. Il l'invita à prendre le nom d'Israël(os) ; ce mot signifie, en hébreu, celui qui résiste à l'envoyé de Dieu ; voilà ce qu'il révéla sur la demande de Jacob ; par celui-ci, ayant deviné que c'était un envoyé divin, lui avait demandé de lui dire ce que la destinée lui réservait. L'apparition, après avoir ainsi parlé, s'évanouit ; Jacob, tout heureux, nomme l'endroit Phanouël(os), c'est-à-dire la face de Dieu. Et comme, dans le combat, il avait été blessé près du nerf large, il s'abstint lui-même de manger ce nerf, et à cause de lui il ne nous est pas permis non plus de le manger.

3. [335] Apprenant que son frère approchait, il ordonne à ses femmes de s'avancer, chacune à part, avec leurs servantes, afin qu'elles vissent de loin les mouvements des combattants, si Esäü voulait en arriver là; lui-même salue en se prosternant son frère, qui arrive près de lui sans

songer du tout à mal. Esäü, l'ayant embrassé, le questionne sur cette foule d'enfants et sur ces femmes et, une fois au courant de tout ce qui les concerne, il voulait les conduire lui-même chez leur mère ; mais Jacob alléguant la fatigue des bêtes de somme, Esäü se retira à Saira ; c'est là qu'il passait sa vie, ayant nommé ce pays d'après son épaisse chevelure.

CHAPITRE XXI : Rapt de Dina ; Purification des Israélites ; Mort de Rachel

1. Rapt de Dina ; massacre des Sichémistes. - 2. Purification des Israélites. - 3. Mort de Rachel.

1. [337] Jacob arriva en un lieu qu'on appelle encore aujourd'hui les Tentés ; de là, il s'en vint à Sikim(os) (Sichem) ; cette ville est aux Chananéens. Comme les Sikimtes étaient en fête, Dîna, fille unique de Jacob, s'en alla dans la ville pour voir les atours des femmes du pays. Sychém(ès), fils du roi Emmôr(os), l'ayant aperçue, la déshonore après l'avoir enlevée, et, devenu amoureux d'elle, il supplie son père de demander pour lui la jeune fille en mariage ; celui-ci y consent, et s'en va demander à Jacob de donner Dîna en mariage légitime à son fils Sychem. Jacob, qui ne pouvait refuser vu le rang du solliciteur et qui, d'autre part, estimait qu'il lui était défendu de marier sa fille à un homme d'une autre race, demande la permission de réunir un conseil au sujet de sa requête. Le roi s'en retourne alors, espérant que Jacob consentirait au mariage, mais Jacob, ayant instruit ses fils du déshonneur de leur sœur et de la demande d'Emmôr, les consulte sur la conduite à tenir. Ceux-ci restent muets pour la plupart, ne sachant que penser ; mais Siméon et Lévi, qui avaient la même mère que leur sœur, décident ensemble l'expédition suivante : au moment d'une fête, tandis que les Sikimtes se livraient aux plaisirs et aux festins, ils surprennent, de nuit, les premiers gardes qu'ils tuent pendant leur sommeil, pénètrent dans la ville et tuent tous les mâles et le roi avec eux ainsi que son fils ; ils épargnent les femmes ; tout cela accompli à l'insu de leur père, ils ramènent leur sœur.

2. [341] Tandis que Jacob était bouleversé devant l'énormité de ces actes et très irrité contre ses fils, Dieu lui apparaît, l'engage à se rassurer, à purifier les tentes et à accomplir les sacrifices que jadis, en s'en allant en Mésopotamie, il avait fait vœu d'offrir, après ce qu'il avait vu en songe. En purifiant sa troupe, il met la main sur les dieux de Laban ; il ne savait pas que Rachel les avait dérobés. Il les cacha à Sichem sous le chêne dans la

terre ; ensuite il partit de là et fit des sacrifices à Béthel où il avait eu le songe jadis quand il allait en Mésopotamie.

3. [343] De là il alla plus loin et arriva dans l'Ephratène ; là Rachel meurt dans les douleurs de l'enfantement et il l'enterre ; seule de sa famille, elle n'eut point les honneurs de la sépulture à Hébron. Il mena pour elle un grand deuil et donna à l'enfant le nom de Benjamin à cause des souffrances qu'il avait causées à sa mère. Ce furent là tous les enfants de Jacob, douze fils et une fille. De ces fils, huit étaient légitimes, six de Lia, deux de Rachel ; quatre étaient nés des servantes, deux de chacune d'elles ; j'ai déjà donné leurs noms à tous.

CHAPITRE XXII : Mort d'Isaac ; il est enseveli à Hébron.

1. Mort de Rébecca et d'Isaac.

1. [345] Il arriva de là dans la ville d'Hébron située chez les Chananéens ; c'est là qu'Isac demeurait. Ils vécurent peu de temps ensemble, car Jacob ne retrouva pas Rébecca vivante et Isac meurt aussi peu après la venue de son fils ; il est enseveli par ses enfants auprès de sa femme à Hébron, où ils avaient le sépulcre de leurs ancêtres. Isac avait été aimé de Dieu et jugé digne par lui de toutes les faveurs après son père Abram ; il vécut même plus longtemps que celui-ci, car il avait atteint la cent quatre-vingt-cinquième année de cette vie si vertueuse quand il mourut.

LIVRE 2 : De la mort d'Isaac jusqu'à l'Exode

Chapitre I : Esaü et Jacob, fils d'Isaac, se partagent son héritage. ; Esaü occupe l'Idumée, Jacob la Chananée.

1. Esaü cède son droit d'aînesse à Jacob. – 2. Prospérité d'Esaü ; l'Idumée.

1. [1] Après la mort d'Isaac, ses fils se partagèrent entre eux ses domaines, mais ils ne gardèrent pas les pays qu'ils avaient reçus. Esaü quitta la ville d'Hébron, cédant la place à son frère, et passa sa vie à Saira, d'où il gouverna l'Idumée, pays qu'il appelait ain~i d~après lui-même : car il avait pour surnom Edôm(os) par l'occasion suivante. [2] Un jour, étant encore enfant, il revenait de la chasse, fatigué de ses courses, accablé de faim ; rencontrant son frère qui venait de se préparer pour son repas un plat de lentilles, d'une belle couleur dorée, ce qui excita davantage encore son désir, il lui demanda de les lui donner à manger. Celui-ci, profitant de ce grand appétit, [3] obligea son frère de lui céder en échange son droit d'aînesse ; et ce dernier, talonné par la faim, lui abandonna ses droits en s'engageant par serment. Ensuite, à cause de la couleur dorée du mets, les jeunes gens de son âge l'appelèrent, en manière de plaisanterie, Edom, - c'est par le mot *édôma* que les Hébreux désignent le rouge, - et il nomma ainsi le pays ; ce sont les Grecs qui lui ont donné le nom d'Idumée pour plus de noblesse.

2. [4] Il devient père de cinq enfants ; d'abord Iaous, Iéglôm(os) et Koréos d'une seule femme nommée Olibamé ; quant aux autres, Eliphaz(ès) lui naquit d'Ada, Ragouèl(os) de Basemmathé. [5] Tels étaient les fils d'Esaü. Eliphaz eut cinq fils légitimes : Théman(os), Oman(os), Sôpharos, Golham(os), Kénéz(os) ; Amaléc(os) était un bâtard qui lui était né d'une concubine, nommée Thamnaé. [6] Ceux-ci occupèrent la partie de

l'Idumée nommée Gobolitide et celle qui s'appela, d'après Amalec, Amalécitide : l'Idumée, qui s'étendait loin autrefois, a conservé dans son ensemble, comme dans ses parties, les noms qui provenaient de ses fondateurs.

Chapitre II : Joseph, le plus jeune des fils de Jacob, à cause des songes qui lui prédisaient sa fortune future, excite la jalousie de ses frères.

1. Prospérité de Jacob. - 2-3. Songe de Joseph. - 4. Jalousie de ses frères.

1. [7] Jacob parvint à un degré de prospérité qui a difficilement été atteint par un autre : en richesse, il dépassait les habitants du pays ; les vertus de ses enfants le faisaient considérer avec envie : point de qualité qui leur ni défaut ; pour le travail des mains et la résistance aux fatigues, ils montraient beaucoup de courage et une vive intelligence. [8] La divinité prenait un tel soin de lui et veillait si bien à sa prospérité que même les événements qui lui semblaient déplorable devinrent une source d'immenses bienfaits et qu'elle prépara pour nos ancêtres la sortie d'Égypte par le moyen de Jacob et de ses descendants, voici de quelle façon.

[9] Joseph, que Jacob avait eu de Rachel, était celui de tous ses enfants qu'il chérissait le plus, tant pour sa beauté physique que pour les qualités de son âme, car il avait une sagesse exceptionnelle.

[10] Il s'attira la jalousie et la haine de ses frères par cette affection que son père lui vouait, ainsi que par des songes qui lui promettaient la fortune et qu'il allait raconter à son père ainsi qu'à eux : car les hommes sont jaloux des prospérités même de leurs plus proches parents. Or, voici ce que Joseph vit en songe.

2. [11] Envoyé avec ses frères par son père pour faire la moisson au plus fort de l'été, il eut une vision très différente des songes qui nous visitent d'ordinaire pendant le sommeil ; réveillé, il la

raconte à ses frères pour qu'ils lui en montrent la signification. Il avait vu, disait-il, la nuit passée, sa gerbe de froment immobile à l'endroit où il l'avait posée, tandis que les leurs accouraient se prosterner devant la sienne, comme des esclaves devant leurs maîtres. [12] Ceux-ci comprirent que la vision lui présageait la puissance, une grande fortune, et la suprématie sur eux-mêmes, mais ils n'en firent rien savoir à Joseph, comme si le songe leur était inintelligible. Ils formèrent des vœux pour que rien ne se réalisât de ce qu'ils auguraient, et leurs sentiments d'aversion pour lui ne firent que s'aggraver encore.

3. [13] Renchérissant sur leur jalousie, la divinité envoya à Joseph une seconde vision bien plus merveilleuse que la précédente : il crut voir le soleil, accompagné de la lune et des autres astres, descendre sur la terre et se prosterner devant lui. [14] Cette vision, il la révéla à son père en présence de ses frères, sans soupçonner aucune méchanceté de leur part, et lui demanda de lui expliquer ce qu'elle voulait dire. [15] Jacob se réjouit de ce songe ; il réfléchit aux prédictions qu'il enfermait, dans sa sagesse en devina heureusement le sens, prit plaisir aux grandes choses qu'il annonçait, à savoir la prospérité de son fils et la venue d'un temps voulu par Dieu où il deviendrait digne des hommages et de la vénération de ses parents et de ses frères ; [16] la lune et le soleil, c'étaient sa mère et son père, celle-là faisant tout croître et se développer, celui-ci donnant aux objets leur forme et leur imprimant toutes les autres énergies ; les autres astres désignaient ses frères : ils étaient, en effet, au nombre de onze comme les astres, empruntant, comme eux, leur force au soleil et à la lune.

4. [17] Jacob avait montré beaucoup de sagacité dans l'interprétation de cette vision ; quant aux frères de Joseph, ces prédictions les chagrinerent fort ; à leurs sentiments, on eût dit que c'était un

étranger qui allait profiter des bienfaits annoncés par les songes et non pas un frère ; c'étaient cependant des biens dont il était naturel qu'ils partageassent la jouissance, puisqu'ils allaient être unis à la fois par les liens de la naissance et de la prospérité. [18] Ils méditent de faire périr le jeune homme' et, ayant arrêté ce projet, comme les travaux de la récolte étaient terminés, ils se dirigent vers Sikima (Sichem), pays excellent pour ses pâturages et pour l'élève du bétail ; là, ils s'occupèrent de leurs troupeaux sans aviser leur père de leur venue dans ce pays. [19] Celui-ci, dans son incertitude, comme personne ne venait des pâturages qui pût lui donner des nouvelles certaines de ses fils, faisait à leur égard les plus inquiétantes conjectures, et, plein d'anxiété, il envoya Joseph vers les troupeaux pour s'informer au sujet de ses frères et lui rapporter ce qu'ils faisaient.

Chapitre III : Joseph, victime de la haine de ses frères, est vendu par eux en Égypte, y devient grand et illustre et tient ses frères en son pouvoir.

1. Les frères de Joseph complotent sa mort. - 2. Discours de Ruben. - 3. Joseph vendu aux Ismaélites. - 4. Deuil de Jacob.

1. [20] Ceux-ci, voyant leur frère arriver vers eux, se réjouirent, non pas de voir un parent, l'envoyé de leur père, mais comme s'il s'agissait d'un ennemi que la volonté divine livrait entre leurs mains ; et ils se mirent en devoir de le faire périr tout de suite, sans laisser échapper l'occasion qui s'offrait. [21] Les voyant dans ces dispositions, tous d'accord pour accomplir l'acte, Ruben, le plus âgé, tenta de les retenir ; il leur représenta l'énormité de leur crime et l'horreur qu'il exciterait ; si c'était une scélératesse et un sacrilège, aux yeux de Dieu et des hommes, [22] de tuer de sa main un homme à qui la parenté ne nous lie point, il serait beaucoup plus abominable

encore d'être convaincus d'avoir accompli le meurtre d'un frère, dont la disparition causerait en même temps une grande douleur à leur père et plongerait dans le deuil une mère, à qui un enfant serait ainsi ravi hors des lois naturelles. [24] Il les engage donc, par considération pour leurs parents, à réfléchir à la douleur que leur causerait la mort d'un fils si vertueux et si jeune, et à s'abstenir de leur attentat, à craindre Dieu, qui était déjà spectateur et témoin tout ensemble de leurs intentions contre leur frère, et qui leur saurait gré d'avoir renoncé à leur forfait et obéi à de sages réflexions ; que s'ils en venaient à l'acte, il n'était pas de châtement qu'il ne leur infligeât pour leur fratricide, car ils auraient profané sa providence présente en tout lieu et à qui n'échappe rien de ce qui se passe, soit dans la solitude, soit dans les villes ; car partout où se trouve l'homme, il faut se dire que Dieu lui-même est présent. [25] Leur propre conscience, disait-il, serait le pire ennemi de leur entreprise ; que la conscience soit pure, ou dans l'état où ils la mettront par le meurtre de leur frère, on ne peut fuir devant elle. [26] Il ajoutait encore à ses remontrances qu'il n'est pas légitime de tuer un frère, eût-il mal agi, et qu'il est beau de ne pas garder rancune à des êtres chers des fautes qu'ils ont pu commettre. Et c'était Joseph, qui n'avait jamais été coupable envers eux, qu'ils voulaient faire périr, « lui, dont l'âge tendre, disait-il, réclame plutôt la pitié et toute notre sollicitude ! » [27] Quant au motif du meurtre, il aggravait encore l'odieux de leur forfait, si c'était par jalousie pour sa fortune future qu'ils avaient résolu de lui ôter la vie, alors qu'ils pouvaient en avoir chacun une part égale et en jouir en commun, n'étant pas pour lui des étrangers, mais des parents ; [28] ils pouvaient considérer comme leur bien tout ce que Dieu donnait à Joseph et ils devaient donc penser que la colère céleste n'en deviendrait que plus terrible, si, en tuant celui-là même que Dieu jugeait digne de ces bienfaits tant

souhaités, ils ravissaient à Dieu l'objet de ses faveurs.

2. [29] Roubel, par ces paroles et beaucoup d'autres encore, les suppliait et tentait de les détourner du fratricide ; mais, comme il voyait que ses paroles, bien loin de modérer leur passion, ne faisaient que les exciter au meurtre, il leur conseilla d'adoucir au moins l'horreur de leur acte par le choix du moyen. [30] Il eût mieux valu, leur disait-il, suivre ses premiers conseils, mais puisqu'ils avaient décidé d'immoler leur frère, ils seraient moins criminels en obéissant au plan qu'il allait maintenant leur donner ; sans doute, ce plan acceptait l'acte qu'ils avaient décidé d'accomplir ; mais la façon serait autre et, mal pour mal, le crime plus léger. [31] Il entendait qu'ils ne missent pas à mort leur frère de leurs propres mains, mais qu'ils le précipitassent dans la citerne prochaine, où ils le laisseraient périr ; ils y gagneraient de ne pas souiller leurs mains de son sang. Les jeunes gens y consentirent et Roubel, ayant saisi l'adolescent, le lie au moyen d'une corde et le fait descendre doucement dans la citerne qui se trouvait suffisamment sèche. Cela fait, il s'en va en quête de terrains propres aux pâturages.

3. [32] Joudas, qui était également fils de Jacob, vit alors passer des Arabes de la race des Ismaélites, qui portaient, des parfums et des marchandises syriennes de la Galadène aux Égyptiens ; après le départ de Roubel, il conseille à ses frères de faire remonter Joseph pour le vendre aux Arabes ; [33] envoyé ainsi le plus loin possible, il mourrait chez des étrangers et eux-mêmes seraient purifiés de toute souillure. L'avis leur plaît et ils vendent aux marchands pour vingt mines Joseph, qu'ils retirent de la citerne : il avait alors dix-sept ans. [34] Roubel revient de nuit à la citerne, résolu de sauver Joseph à l'insu de ses frères ; et comme celui-ci ne répondait pas à ses

appels, craignant qu'ils ne l'eussent tué après son départ, il accable ses frères de reproches. Mais ils lui disent ce qui s'est passé, et Roubel cesse de se lamenter.

4. [35] Après que Joseph eut ainsi été traité par ses frères, ils cherchèrent comment ils pourraient se mettre à l'abri des soupçons paternels ; ils songèrent à la tunique dont Joseph était revêtu quand il vint près d'eux et dont ils l'avaient dépouillé pour le faire descendre dans la citerne ; ils résolurent de la mettre en pièces, de la tacher de sang de bouc et d'aller la porter à leur père en lui donnant à croire que les bêtes avaient déchiré son fils. [36] Ils firent ainsi et s'en vinrent auprès du vieillard, qui avait déjà eu connaissance du malheur de son fils, et lui dirent qu'ils n'avaient pas vu Joseph et ne savaient ce qui lui était advenu, mais qu'ils avaient trouvé cette tunique sanglante et lacérée, ce qui leur avait fait supposer qu'il était mort, surpris par les bêtes féroces, si toutefois c'était couvert de ce vêtement qu'on l'avait fait partir de la maison, [37] Jacob, qui caressait l'espoir plus doux que son fils avait été vendu comme esclave, abandonna cette conjecture, songeant que la tunique était un témoignage manifeste de sa mort ; car il savait que Joseph en était vêtu quand il l'avait envoyé chez ses frères, et désormais il pleura l'enfant comme s'il était mort. [38] Telle était son affliction qu'on l'eût cru le père d'un fils unique, ne trouvant aucune consolation dans les autres ; il se figurait qu'avant d'avoir pu rencontrer ses frères, Joseph avait été anéanti par les bêtes féroces. Il demeurait assis, couvert d'un cilice, appesanti dans son chagrin ; ni ses fils, par leurs exhortations, n'adouçissaient son humeur, ni lui-même ne parvenait à lasser sa douleur.

Chapitre IV : Joseph et Potiphar

1. Joseph chez Potiphar. - 2. La femme de Potiphar. - 3. Ses instances auprès de Joseph. - 4.

Chasteté de Joseph. - 5. Vengeance de la femme de Potiphar.

1. [39] Joseph, vendu par les marchands, fut acheté par Pétéphrès (Potiphar), un Égyptien, chef des bouchers du roi Pharaôthès ; cet homme le tint en parfaite estime, lui donna une éducation libérale, lui accorda de vivre dans une condition bien supérieure à celle d'un esclave, confia à sa surveillance toute sa fortune. [40] Joseph jouissait de ses bienfaits sans que la vertu qui l'ornait subit d'éclipse par suite de ce changement ; il montra que la véritable sagesse peut triompher des épreuves de la vie et qu'elle ne s'accommode pas seulement de la prospérité due au hasard.

2. [41] En effet, la femme de son maître se prit d'amour pour lui à cause de sa beauté et de l'habileté dont il témoignait dans les affaires ; elle pensa que, si elle lui manifestait cet amour, elle le persuaderait aisément d'entretenir des relations avec elle, et qu'il regarderait comme une bonne fortune de se voir désiré par sa maîtresse ; [42] elle le considérait sous les dehors actuels de la servitude et non selon les sentiments où il était demeuré en dépit du changement de sa condition. Elle lui découvrit sa passion et parla même de la satisfaire ; mais Joseph rejeta sa demande, estimant qu'il n'était pas permis d'avoir pour elle cette complaisance qu'il estimait injuste et outrageante à l'égard de celui qui l'avait acheté et jugé digne de tant de faveurs. [43] Il l'engagea à surmonter sa faiblesse, en faisant ressortir l'impossibilité de donner satisfaction à cette passion, laquelle finirait par s'apaiser, puisqu'il n'y avait point d'espoir ; pour lui, il supporterait tout plutôt que de se laisser entraîner à ce crime ; car, enfin, si un esclave ne doit rien faire qui contrarie sa maîtresse, en de telles circonstances une infraction à ces règles était parfaitement excusable. [44] Mais le désir de la femme ne fit que s'irriter davantage devant cette résistance inattendue de

Joseph, et, comme elle était étrangement tourmentée par son mal, elle fit une nouvelle tentative pour arriver à ses fins.

3. [45] Un jour qu'une fête publique s'apprêtait, où la loi prescrivait aux femmes de se joindre à l'assemblée, elle prétextait envers son mari une maladie, car elle cherchait l'isolement et une occasion favorable pour renouveler ses instances auprès de Joseph. Cette occasion s'étant trouvée, elle lui tient un langage bien plus pressant encore que la première fois : [46] il eût mieux valu pour lui céder à ses premières instances, sans faire d'objection, sensible à la confusion de la sollicituse et à l'excès de cette passion qui force une maîtresse à s'abaisser au-dessous de sa dignité ; maintenant encore il serait plus avisé en acquiesçant et il réparerait son étourderie de naguère. [47] Que s'il n'attendait qu'une seconde sollicitation, voici qu'elle l'avait faite et avec plus d'ardeur encore : elle avait prétexté une maladie ; à la fête et à la réunion elle avait préféré un entretien avec lui ; et si c'était la défiance qui l'avait fait repousser ses premières raisons, la preuve qu'il n'y avait point de sa part perfidie, c'est qu'elle y persistait. [48] Il pouvait s'attendre non seulement à goûter les félicités présentes, dont il jouissait dès maintenant, en se prêtant à son caprice, mais à obtenir encore de plus grands biens par sa soumission ; en revanche, c'était son inimitié et sa haine qu'il s'attirait, en faisant fi de cette faveur et en aimant mieux passer pour chaste que de plaire à sa maîtresse. [49] Car cela ne lui servirait de rien, au cas où elle irait l'accuser et le charger par des affirmations mensongères auprès de son mari : Pétéphrès serait plus sensible à ses paroles qu'à celles de Joseph, si véridiques qu'elles pussent être.

4. [50] Malgré les discours de cette femme et ses pleurs, ni la pitié ne put le déterminer à manquer de retenue, ni la crainte l'y contraindre ; il résista à

ses supplications et ne céda pas devant ses menaces, aimant mieux souffrir injustement et s'exposer aux châtimens les plus pénibles que de profiter des circonstances par une faiblesse qui lui attirerait une mort méritée. [51] Il lui rappelait son mariage et la vie conjugale, et la suppliait d'accorder plus à ces sentiments qu'à une aventure de passion éphémère ; celle-ci amènerait le remords, qui la ferait souffrir de sa faute sans la réparer, sans compter la crainte d'être prise sur le fait ... ; [52] tandis que la vie commune avec son mari comportait des jouissances sans danger. Il ajoutait l'avantage d'une conscience pure devant Dieu et devant les hommes ; elle aurait plus d'autorité sur lui, si elle demeurait honnête et elle userait envers lui de ses droits de maîtresse, mais non pas s'ils avaient manqué ensemble à la chasteté : il valait bien mieux puiser sa hardiesse dans la notoriété d'une vie bien vécue que dans la dissimulation du crime.

5. [53] Par ces paroles et bien d'autres analogues, il s'efforçait de contenir l'élan de cette femme et de ramener sa passion à la raison ; mais elle ne mit que plus de violence dans son ardeur et, portant les mains sur lui, désespérant de le persuader, elle prétendait lui faire violence. [54] Joseph, irrité, s'échappa en lui abandonnant son manteau, qu'elle avait saisi et qu'il lui laissa pour se précipiter hors de la chambre ; alors elle craignit fort qu'il n'allât parler à son mari et, blessée au vif de l'outrage, résolut de prendre les devants et d'accuser faussement Joseph auprès de Pétéphrès ; elle pensa qu'en le punissant ainsi de l'avoir si cruellement dédaignée et en l'accusant d'avance, elle agirait tout ensemble en personne avisée et en femme. [55] Elle s'assit alors, les yeux baissés de honte et toute bouleversée, me disant dans sa colère de faire attribuer à une tentative de viol le chagrin que lui causait en réalité l'échec de sa passion. Quand son mari arriva et, troublé de la voir ainsi, lui en demanda la raison, elle commença

à accuser Joseph : [56] « Il faut que tu meures, dit-elle, Ô mon époux, ou que tu châties cet esclave scélérat, qui a voulu déshonorer ta couche ; il n'a su rester sage, en se souvenant de ce qu'il était quand il est arrivé dans notre demeure et des bienfaits qu'il a reçus de ta bonté. Lui, qui serait un ingrat de ne pas se conduire d'une façon irréprochable avec nous, il a formé le dessein d'insulter à tes droits d'époux et cela pendant une fête où il a épié ton absence ; ainsi, toute la réserve qu'il montrait auparavant, c'était la crainte de toi qui la lui dictait et non une vertu naturelle. [57] S'il en est arrivé là, c'est pour être parvenu aux honneurs contre tout mérite et toute espérance : il fallait bien qu'un homme admis à prendre la surveillance de tes biens et leur administration, de préférence aux anciens serviteurs, finît par porter la main jusque sur ta propre femme ».

[58] Ayant cessé de parler, elle lui montra le manteau, prétendant que Joseph l'avait laissé entre ses mains quand il essayait de lui faire violence. Pétéphrès, devant les pleurs de sa femme, son récit et ce qu'il vit, ne put se montrer incrédule ; donnant plus qu'il ne devait à son amour pour elle, il ne se soucia pas de rechercher la vérité. [59] Il loua la vertu de sa femme et, estimant Joseph coupable, il jeta ce dernier dans sa prison des criminels et quant à sa femme, il ne fut que plus fier d'elle, se portant garant de sa décence et de sa chasteté.

Chapitre V : Joseph en prison ; Joseph et le Pharaon

1. Joseph en prison - 2. Songe de l'échanson du roi. - 3. Songe du panetier. - 4-5. Songes de Pharaon. - 6. Joseph les interprète. - 7. Joseph ministre de Pharaon.

1. [60] Joseph, dans tous ces événements, s'en remit entièrement à Dieu, et ne voulut ni se défendre ni dévoiler la vérité sur ce qui c'était

passé ; il souffrit en silence ses liens et sa contrainte, et se consolait en songeant que Dieu l'emporterait sur ceux qui l'avaient enchaîné, lui qui savait le motif de sa disgrâce et la vérité ; il connut bientôt en effet les marques de la Providence divine. [61] Le geôlier, considérant de quelle diligence et de quelle fidélité il faisait preuve dans les emplois où il l'avait commis, touché aussi de la dignité de ses traits, lui ôte ses chaînes et lui rend son infortune plus tolérable et plus légère ; il lui accorde un traitement plus doux que celui des prisonniers. [62] Ceux qui étaient réunis dans la même prison, à chaque relâche de leurs pénibles travaux, se mettaient à converser, ainsi qu'il arrive entre compagnons d'infortune, et se demandaient réciproquement les motifs de leurs condamnations. [63] L'échanson du roi, d'ailleurs très estimé de lui, et qu'il avait fait mettre aux fers dans un moment de colère, portait les mêmes entraves que Joseph et se lia d'autant plus intimement avec lui ; comme il lui parut d'une intelligence extraordinaire, il lui raconta un songe qu'il avait eu et le pria de lui en indiquer le sens, se plaignant qu'outre le chagrin de sa disgrâce, la divinité l'accablât encore de songes troublants.

2. [64] Il dit qu'il avait vu pendant son sommeil trois ceps de vigne, dont chacun soutenait une grappe de raisins ; ces raisins étaient déjà grands et mûrs pour la vendange ; lui-même les pressait dans une coupe que tenait le roi ; et, après avoir fait couler goutte à goutte le moût, il le donnait à boire au roi, qui l'acceptait de bonne grâce. [65] Telle était sa vision et il désirait que Joseph, si quelque perspicacité lui avait été départie, lui indiquât ce que cette vision présageait. Celui-ci l'invite à avoir bon courage et à attendre dans trois jours son élargissement, car le roi avait réclamé son ministère et le rétablirait dans ses fonctions. [66] Il lui expliquait que le fruit de la vigne était un bien que Dieu procurait aux hommes ; car il est offert à Dieu en libation et il sert aux hommes de

gage de confiance et d'amitié, il défait les haines et délivre des souffrances et des chagrins ceux qui le portent à leur bouche et les induit au plaisir : [67] « Ce jus, me dis-tu, provenant de trois grappes que tu as exprimées de tes mains, le roi l'a accepté : eh bien ! c'est là pour toi une agréable vision ; elle t'annonce la délivrance de ta présente captivité dans autant de jours que tu vendangeas de ceps pendant ton sommeil. [68] Cependant, quand tu en auras fait l'expérience, souviens-toi de celui qui t'a prédit ton bonheur : une fois en liberté, ne me regarde pas avec indifférence dans la situation où ton départ me laissera, toi qui marcheras vers le bonheur que je t'ai annoncé. [69] C'est sans avoir commis aucune faute que je suis dans ces chaînes, c'est à cause de ma vertu et de ma chasteté que j'ai été condamné à subir le châtement des criminels ; même l'attrait de mon propre plaisir n'a pu me faire désirer le déshonneur de celui qui m'a traité ainsi ». L'échanson n'avait qu'à se réjouir, comme on peut croire, de cette interprétation du songe et qu'à attendre l'accomplissement de la prédiction.

3. [70] Un autre esclave, le chef des boulangers du roi, avait été incarcéré avec l'échanson ; quand Joseph eut expliqué la vision de ce dernier, plein d'espoir (car il se trouvait avoir eu, lui aussi un songe), il pria Joseph de lui dire également ce que pouvaient signifier ses visions de la nuit passée. [71] Voici ce qu'il avait vu : « Il me semblait, dit-il, que je portais trois corbeilles sur la tête, deux pleines de pains, la troisième de poisson et de mets variés, tels qu'on en apprête pour les rois : des oiseaux descendirent en volant et dévorèrent le tout sans se soucier des efforts que je faisais pour les écarter ». [72] Notre homme s'attendait à ce qu'on lui prédit la même chose qu'à l'échanson : mais Joseph, après avoir concentré ses réflexions sur le songe, lui dit qu'il aurait bien voulu avoir de bonnes choses à lui interpréter et non ce que le songe lui découvrait ; il lui déclare qu'il n'a plus que deux jours à vivre : le nombre des corbeilles

l'indiquait. [73] Le troisième jour, il sera mis en croix, et servira de pâture aux oiseaux, sans pouvoir se défendre. Tout s'accomplit, en effet, comme Joseph l'avait prédit à tous les deux : au jour annoncé, le roi, célébrant son anniversaire par des sacrifices, fit crucifier le chef des boulangers ; quant à l'échanson, il le fit sortir des fers et le rétablit dans ses fonctions antérieures.

4. [74] Joseph était depuis deux ans dans les tourments de la captivité sans que l'échanson, au souvenir de ses prédictions, lui fût venu en aide, quand Dieu le fit sortir de prison : voici comment il procura sa délivrance. [75] Le roi Pharaôthès eut le même soir deux songes et ensemble l'explication de chacun d'eux ; il oublia l'explication, mais retint les songes. Chagriné de ces visions qui lui paraissent fâcheuses, il convoque, le lendemain, les plus savants des Égyptiens, désireux d'avoir l'explication de ces songes. [76] Mais devant leur embarras, le trouble du roi augmente encore. L'échanson, voyant la perplexité de Pharaôthès, vient à se souvenir de Joseph et de l'intelligence qu'il avait des songes ; [77] il s'avance, il parle de Joseph, raconte la vision qu'il avait eue lui-même en prison, sa libération, prédite par Joseph ; comment le même jour, le chef des boulangers avait été crucifié et comment cet événement aussi s'était produit conformément à l'interprétation divinatrice de Joseph. [78] Il ajoute ce dernier avait été emprisonné comme esclave par Pétéphrès, le chef des bouchers ; cependant, à l'en croire, il appartenait à l'élite de la race des Hébreux et avait pour père un homme illustre. [79] Le roi devait donc le mander, ne pas juger de lui par le malheureux état où il se trouvait actuellement, et il apprendrait ce que signifiaient ses songes. Le roi ordonne qu'on amène Joseph en sa présence ; les messagers reviennent en l'amenant, après lui avoir donné leurs soins, selon les instructions du roi.

5. [80] Celui-ci le prit par la main. « Jeune homme, dit-il, puisque ta vertu et ton extrême intelligence me sont attestées par mon serviteur, les mêmes bons offices que tu lui as rendus, accorde-les à moi aussi en me disant ce que présagent ces songes que j'ai eus pendant mon sommeil ; je désire qu'aucune crainte ne t'empêche de parler, que tu ne me flattes point par des mensonges et par souci de plaire, si la vérité se trouvait pénible à dire. [81] Il m'a semblé que je me promenais le long du fleuve et que j'y voyais des vaches grasses et d'une taille exceptionnelle, au nombre de sept ; elles sortaient du courant pour aller dans le bas-fond ; d'autres, égales en nombre aux premières, venaient du bas-fond à leur rencontre, celles-là extrêmement maigres et d'un aspect horrible ; elles dévorèrent les vaches grasses et grandes sans aucun profit, tant la faim les consumait, [82] Après cette vision, je m'éveillai de mon sommeil, tout troublé, me demandant ce que j'avais vu là ; puis je m'endors de nouveau et j'ai un second rêve, bien plus étrange que le premier, et qui m'inspire encore plus de crainte et d'inquiétude. [83] Je voyais sept épis issus d'une seule racine, la tête déjà lourde de grains, s'inclinant par suite de leur poids et de l'approche de la moisson, puis, auprès d'eux, sept autres épis misérables et tout secs, faute de rosée ; ceux-ci se mirent à dévorer et à engloutir les sept beaux épis, ce qui me frappa de terreur ».

6. [84] Joseph répondit en ces termes : « Ce songe, ô roi, quoique vu sous deux formes, annonce un seul et même avenir. [85] Ces vaches, animaux destinés à la charrue, dévorées par des vaches bien plus faibles, ces épis engloutis par de moindres épis prédisent à l'Égypte famine et disette succédant à une durée égale de prospérité ; ainsi la fertilité des premières années sera consumée par la stérilité des années qui suivront en nombre égal. Il sera difficile de remédier à la pénurie des vivres nécessaires. [86] La preuve en

est que les vaches maigres ont dévoré les vaches grasses sans avoir pu se rassasier. Cependant, ce n'est pas pour les affliger que Dieu fait voir l'avenir aux hommes ; c'est pour que, une fois avertis, ils emploient leur sagacité à atténuer les épreuves annoncées. Toi-même donc, en mettant en réserve les biens qui viendront dans la première période, tu adouciras pour les Égyptiens le fléau futur ».

7. [87] Le roi admira le discernement et la sagesse de Joseph et, comme il lui demandait quelles mesures préventives il devait prendre pendant l'époque d'abondance en vue des temps qui la suivraient, afin de rendre plus supportable la période de stérilité, [88] Joseph lui suggéra l'idée d'obliger les Égyptiens à ménager leurs biens et à s'abstenir de tout abus ; au lieu de dépenser en voluptueux leur superflu, ils devraient le réserver pour l'époque de disette. Il conseille également de prendre aux cultivateurs leur blé et de le mettre de côté, ne leur distribuant que la quantité nécessaire à leur subsistance. [89] Pharaôthès admira doublement Joseph, pour son explication du songe et pour ses avis : il l'investit de pleins pouvoirs pour exécuter ce qui serait utile au peuple égyptien, ainsi qu'au roi, estimant que celui qui avait trouvé la voie à suivre serait aussi le meilleur chef. [90] Et Joseph, outre ce pouvoir, obtint du roi le droit de se servir de son anneau et de se vêtir de pourpre ; il allait en char par tout le pays, recueillant le blé des laboureurs, mesurant à chacun ce qu'il leur fallait pour ensemer et se nourrir, sans révéler à personne pour quelle raison il agissait ainsi.

Chapitre VI : Joseph retrouve sa famille

1. Mariage et enfants de Joseph. La famine. - 2. Les fils de Jacob en Égypte. - 3. Discours de Ruben. - 4. Joseph renvoie ses frères. - 5. Nouveau voyage des fils de Jacob. - 6. Accueil de Joseph. - 7. La coupe de Benjamin. - 8. Discours de Juda. - 9. La reconnaissance.

1. [91] Joseph avait accompli sa trentième année ; il jouissait de tous les honneurs par la faveur du roi qui lui donna le nom de Psonthomphanèchos, en considération de son intelligence exceptionnelle : car ce mot signifie *celui qui trouve les choses cachées*. Il contracte de plus un mariage des plus considérables ; il épouse, en effet, la fille de Pétéphrès, un des prêtres d'Héliopolis ; elle était encore vierge et s'appelait Asénéthé. [92] Il en eut des fils avant la période de stérilité ; l'aîné, Manassès, c'est-à-dire *qui fait oublier*, parce que, arrivé à la prospérité, il trouvait l'oubli de ses infortunes ; le plus jeune, Éphraïm(ès), mot qui signifie *celui qui restitue*, parce qu'il avait été rétabli dans la liberté de ses ancêtres. [93] Quand l'Égypte, selon l'interprétation des songes donnée par Joseph, eut passé sept ans dans une enviable prospérité, la famine s'abattit la huitième année, et, comme ce malheur frappait des gens qui ne l'avaient pas pressenti, tout le monde, plein d'affliction, afflua vers les portes de la maison du roi. [94] Celui-ci appelait Joseph, qui leur distribuait du blé et fut nommé d'une commune voix le sauveur du peuple ; ces vivres, il ne les offrait pas seulement à ceux du pays, il était permis aussi aux étrangers d'en acheter, car Joseph pensait que tous les hommes, en vertu de leur parenté, devaient trouver appui auprès de ceux qui étaient dans la prospérité.

2. [95] Or, Jacob, lui aussi, envoie tous ses fils en Égypte pour acheter du blé (car la Chananée était dans une désolation profonde, le fléau s'étendant sur tout le continent) à la nouvelle que le marché était ouvert même aux étrangers ; il ne retient que Benjamin, qui lui était né de Rachel et avait ainsi la même mère que Joseph. [96] Les fils de Jacob, arrivés en Égypte, vont trouver Joseph et demandent à acheter des vivres ; car rien ne se faisait sans son avis, au point que, pour faire sa cour au roi avec profit, il fallait avoir soin de rendre ses hommages également à Joseph. [97]

Celui-ci reconnaît ses frères, qui ne se doutaient de rien quant à lui ; car c'était dans l'adolescence qu'il avait été séparé d'eux, et à l'âge où il était arrivé, ses traits s'étaient transformés et le leur rendaient méconnaissable ; puis la hauteur de son rang empêchait qu'il pût seulement leur venir en la pensée. Il voulut éprouver d'une façon générale leurs sentiments. [98] De blé, il ne leur en fournit pas et il prétendit que c'était pour espionner les affaires du roi qu'ils étaient venus, qu'ils arrivaient de différents pays et que leur parenté n'était qu'une feinte ; car il était impossible qu'un simple particulier eût pu élever tant d'enfants d'une si remarquable beauté, alors qu'il était difficile aux rois mêmes d'en élever autant. [99] C'était pour avoir des nouvelles de son père et savoir ce qui lui était advenu après son propre départ qu'il agissait ainsi ; il désirait aussi se renseigner au sujet de Benjamin, son frère, car il craignait que, renouvelant sur lui la tentative dont il avait été lui-même victime, ils ne l'eussent fait disparaître de la famille.

3. [100] Quant à eux, ils étaient dans l'émoi et la crainte ; ils croyaient le plus grand danger suspendu sur leurs têtes, et ne songeaient en aucune façon à leur frère ; ils se disposèrent à se justifier de ses accusations. Roubel prit la parole, en qualité d'aîné : [101] « Nous, dit-il, ce n'est point pour nuire que nous sommes venus ici, ni pour faire tort aux intérêts du roi ; nous cherchons à nous sauver et à échapper aux maux qui sévissent dans notre patrie, comptant sur votre générosité, qui, nous l'avons appris, met à la disposition, non seulement de vos concitoyens, mais même des étrangers, les provisions de blé ; car vous avez résolu de fournir à tous ceux qui le demandent de quoi subsister. [102] Que nous soyons frères et qu'un même sang coule en nous, cela est manifeste, rien qu'à voir nos physionomies qui diffèrent si peu ; notre père est Jacob, un Hébreu ; nous, ses douze fils, nous lui sommes nés

de quatre femmes. Tant que nous vivions tous, nous étions heureux. [103] Mais depuis la mort d'un de nos frères, Joseph, le sort a mal tourné pour nous. Notre père a fait paraître une grande affliction à son sujet ; et pour nous, cette mort malheureuse et la douleur du vieillard nous font cruellement souffrir. [104] Nous venons maintenant nous procurer du blé ; les soins à donner à notre père et la surveillance de la maison, nous les avons confiés à Benjamin, le plus jeune de nos frères. Tu n'as qu'à envoyer quelqu'un chez nous, pour savoir si j'ai dit le moindre mensonge ».

4. [105] C'est ainsi que Roubel essayait d'inspirer à Joseph une opinion favorable sur leur compte ; mais celui-ci, apprenant que Jacob vivait et que son frère n'avait pas péri, les fit pour le moment jeter en prison afin de les interroger à loisir ; le troisième jour, il les fait approcher : [106] « Puisque, dit-il, vous affirmez avec énergie que vous êtes venus sans dessein de nuire aux intérêts du roi, que vous êtes frères et que vous avez pour père celui que vous dites, le moyen de me convaincre, c'est d'abord de me laisser comme otage l'un de vous, qui n'aura aucune violence à subir, et, une fois que vous aurez rapporté le blé chez votre père, de revenir chez moi en amenant avec vous le frère que vous déclarez avoir laissé là-bas : voilà qui m'assurera de la vérité ». [107] Ceux-ci, devant ce surcroît d'infortune, se lamentaient et ne cessaient de se rappeler les uns aux autres, en gémissant, la malheureuse histoire de Joseph : Dieu les châtiât de leur attentat contre lui et leur attirait ces malheurs. Mais Roubel blâmait énergiquement ces vains regrets, qui ne pouvaient être d'aucune utilité pour Joseph ; il estimait résolument qu'il fallait supporter toutes les souffrances, car c'était une punition que Dieu leur infligeait. [108] Voilà ce qu'ils se disaient les uns aux autres, sans se douter que Joseph entendait leur langage. La honte les envahit tous aux discours de Roubel, ainsi que le repentir de

leur action, comme s'ils n'eussent pas eux-mêmes pris la décision pour laquelle ils jugeaient qu'ils étaient justement châtiés par Dieu. [109] Les voyant dans ce désarroi, Joseph saisi d'émotion, fond en larmes et, pour ne pas se faire connaître à ses frères, se retire, laisse passer quelque temps, puis revient près d'eux. [110] Il retient Syméon comme gage du retour de ses frères et, leur ordonne de se munir, en partant, de leurs provisions de blé, après avoir commandé à l'intendant de mettre secrètement dans leurs sacs l'argent qu'ils avaient emporté pour faire acquisition du blé et de les libérer nantis de cet argent. Celui-ci exécuta ce qu'on lui avait prescrit.

5. [111] Les fils de Jacob, de retour en Chanaanée, annoncent à leur père ce qui leur est advenu en Égypte, comment on les a pris pour des gens qui venaient espionner le roi ; ils avaient eu beau dire qu'ils étaient frères et qu'ils avaient laissé le onzième à la maison, on ne les avait pas crus ; ils avaient dû laisser Syméon chez le gouverneur jusqu'à ce que Benjamin arrivât pour attester la véracité de leurs dires ; [112] et ils étaient d'avis que leur père, sans s'effrayer de rien, envoyât le jeune homme avec eux. Jacob n'approuva nullement la conduite de ses fils, et, comme la détention de Syméon lui était pénible, il trouvait insensé de lui adjoindre encore Benjamin. [113] Roubel a beau supplier et offrir en échange ses propres fils, afin que, s'il arrivait malheur à Benjamin pendant le voyage, le vieillard les mit à mort : il ne se rend pas à leurs raisons. Dans cette cruelle perplexité, ils furent encore bouleversés davantage par la découverte de l'argent caché au fond des sacs de blé. [114] Mais ce blé qu'ils avaient apporté vint à manquer, et la famine les pressant davantage, sous l'empire de la nécessité, Jacob se décida à envoyer Benjamin avec ses frères ; car il ne leur était pas possible de revenir en Égypte, s'ils partaient sans avoir exécuté leurs promesses ; [115] et comme le fléau allait

empirant tous les jours et que ses fils le suppliaient, il ne lui restait plus d'autre parti à prendre dans la circonstance. [116] Joudas, d'un caractère habituellement hardi, prit la liberté de lui dire qu'il ne devait nullement s'inquiéter au sujet de leur frère, ni considérer avec défiance des choses sans gravité ; on ne pourrait rien faire à son frère sans l'intervention divine ; [117] et ce qui lui arriverait pourrait tout aussi bien lui arriver s'il demeurait auprès de son père. Il ne fallait donc pas qu'il les condamnât ainsi à une perte certaine, ni qu'il les privât des vivres que Pharaôthès pouvait leur fournir, par une crainte déraisonnable à l'égard de son fils. Au surplus, il y avait à considérer le salut de Syméon ; hésiter à laisser partir Benjamin, c'était peut-être la perte de celui-là ; pour Benjamin, il devait s'en remettre à Dieu et à lui-même : ou bien il le ramènerait vivant, ou il perdrait la vie en même temps que lui. [118] Jacob, se laissant convaincre, lui confie Benjamin et lui donne le double du prix du blé, avec les produits du pays chananéen, baume végétal, myrrhe, térébinthe et miel, pour les offrir à Joseph en présents. Il y eut beaucoup de larmes versées par le père et par les fils, lors de leur départ ; [119] celui-là, en effet, se demandait si ses fils lui reviendraient vivants de ce voyage, et eux, s'ils trouveraient leur père en bonne santé, sans que le chagrin qu'ils lui causaient l'eût abattu. Toute la journée se passa pour eux dans la tristesse ; le vieillard, accablé, demeura chez lui, et ses fils s'en allèrent en Égypte, consolant leurs souffrances présentes par l'espoir d'un meilleur avenir.

6. [120] Arrivés en Égypte, ils sont conduits auprès de Joseph ; ils étaient gravement tourmentés par la crainte qu'on ne les accusât à propos de l'argent du blé, en leur attribuant une fraude, et ils s'en défendaient de toutes leurs forces auprès de l'intendant de Joseph : c'était chez eux, assuraient-ils, qu'ils avaient trouvé l'argent dans les sacs, et ils venaient maintenant le rapporter.

[121] Mais comme celui-ci leur déclare qu'il ne sait même pas ce qu'ils veulent dire, ils sont délivrés de leur crainte. De plus, il relâche Syméon et veille à ce qu'il rejoigne ses frères. Cependant Joseph revenait de son service chez le roi ; ils lui offrent les présents et, comme il s'informait de leur père, ils lui dirent qu'il l'avaient laissé en bonne santé. [122] Sachant ainsi qu'il vivait encore, il demande également, car il avait aperçu Benjamin, si c'était là leur plus jeune frère ; sur leur réponse affirmative, il s'écrie que Dieu veille sur toutes choses ; mais comme, dans son émotion, il allait pleurer, il se retire pour ne pas se trahir à ses frères ; [123] puis il les convie à souper et on place leurs lits à table dans le même rang qu'ils occupaient chez leur père. Joseph les traite tous cordialement, en favorisant Benjamin d'une part doublet de celle de ses voisins.

7. [124] Après le repas, quand ils furent allés dormir, il commanda à l'intendant de leur donner leurs mesures de blé, de cacher derechef dans leurs sacs l'argent destiné au paiement et de jeter, en outre, dans la charge de Benjamin la coupe d'argent où il avait coutume de boire ; [125] il en usait ainsi pour éprouver ses frères et savoir s'ils assisteraient Benjamin accusé de vol et en danger apparent, ou s'ils l'abandonneraient, satisfaits de leur propre innocence, pour s'en retourner chez leur père. [126] L'intendant se conforme à ces instructions et, le lendemain, sans se douter de rien, les fils de Jacob s'en vont avec Syméon, doublement joyeux et d'avoir recouvré ce dernier et de pouvoir ramener Benjamin à leur père ainsi qu'ils s'y étaient engagés. Mais voici que des cavaliers les enveloppent, amenant avec eux le serviteur qui avait déposé la coupe dans le sac de Benjamin. [127] Troublés de cette attaque inopinée des cavaliers, ils leur demandent pour quelle raison ils assaillent des hommes qui, peu de temps auparavant, avaient été honorés et traités en hôtes par le maître ; [128] ceux-ci répondent en

les traitant de misérables, qui, précisément, au lieu de conserver le souvenir de cette hospitalité bienveillante de Joseph, n'avaient pas hésité à se mal conduire à son égard : cette coupe dont il s'était servi pour porter leurs santés, ils l'avaient dérobée, et l'attrait de ce profit coupable l'emportait sur l'affection qu'ils devaient à Joseph et la crainte du danger qu'ils couraient si on les prenait sur le fait ; [129] là-dessus, ils les menacent d'un châtement prochain, car, en dépit de leur fuite après le vol, ils n'avaient pas échappé à Dieu, s'ils avaient pu tromper la surveillance de l'esclave de service. « Et vous demandez, disent-ils, le motif de notre présence ici, comme si vous l'ignoriez : eh bien ! vous en serez instruits bientôt par votre châtement même ». C'est en termes analogues et d'autres encore plus violents que l'esclave les invectivait. [130] Ceux-ci, ignorant ce qui se tramait contre eux, se moquaient de ces discours et s'étonnaient de la légèreté de langage avec laquelle cet homme osait porter une accusation contre des gens qui, loin de garder l'argent du blé retrouvé au fond des sacs, l'avaient rapporté, bien que personne n'en eût rien su : tant s'en fallait qu'ils eussent conçu de coupables desseins ! [131] Cependant, croyant qu'une enquête les justifierait mieux que leurs dénégations, ils demandèrent qu'on s'y livrât et, au cas où il se trouverait un receleur, qu'on châtiât tout le monde ; n'avant rien à se reprocher, ils pensaient qu'à parler librement ils ne couraient aucun danger. Les Égyptiens acceptèrent de faire ces recherches ; mais, disaient-ils, la punition ne frappera que celui qui sera reconnu l'auteur du larcin. [132] Ils se mettent donc à fouiller et quand ils ont passé en revue tout le monde, ils arrivent en dernier lieu à Benjamin ; ils savaient fort bien que c'était dans son sac qu'ils avaient enfoui la coupe, mais ils voulaient que leur perquisition parût se faire rigoureusement.

[133] Tous les frères donc, délivrés de tout souci personnel, n'avaient encore quelque inquiétude qu'à l'égard de Benjamin, mais ils se rassurèrent en songeant que celui-là non plus ne se trouverait pas en faute ; et même ils gourmandaient leurs persécuteurs pour l'obstacle qu'ils mettaient à un voyage qu'ils auraient pu pousser plus loin. [134] Mais quand on eut cherché dans le sac de Benjamin et pris la coupe, ils se mirent aussitôt à gémir et à se lamenter et, déchirant leurs vêtements, déploraient le sort de leur frère, qui allait être châtié de son vol, et la déception qu'ils infligeraient à leur père touchant le salut de Benjamin. [135] Ce qui aggravait encore leur désastre, c'était de se voir atteints au moment où ils croyaient déjà avoir échappé aux plus terribles aventures ; les malheurs arrivés à leur frère et le chagrin que leur père allait en éprouver, ils s'en disaient responsables, ayant contraint leur père, malgré sa répugnance, à l'envoyer avec eux.

8. [136] Les cavaliers, s'étant saisis de Benjamin, l'amènent à Joseph, suivis de ses frères ; ce dernier, voyant Benjamin gardé à vue et les autres dans une tenue de deuil : « Quelle idée, dit-il, ô les plus méchants des hommes, vous êtes-vous donc faite de ma générosité ou de la providence divine pour avoir osé agir ainsi envers votre bienfaiteur et votre hôte ? » [137] Ceux-ci s'offrent eux-mêmes au châtement pour sauver Benjamin ; ils se reprennent à songer à leur attentat contre Joseph et ils s'écrient qu'il est plus heureux qu'eux tous ; s'il a péri, il est affranchi des misères de la vie, s'il vit encore, Dieu le venge de ses bourreaux ; ils ajoutent qu'ils font le malheur de leur père ; après ce qu'il avait souffert jusque-là pour Joseph, ils lui donnaient encore Benjamin à pleurer, et Roubel alors se répandait en reproches contre eux. [138] Mais Joseph les relâche, disant qu'ils n'ont point fait de mal, et qu'il se contente du seul châtement de l'enfant ; car il ne serait pas plus raisonnable, disait-il, de le relâcher, lui, parce que les autres

sont innocents, que de faire partager à ceux-ci la peine de celui qui a commis le larcin ; ils pouvaient s'en aller, il leur promettait sauvegarde. [139] Là-dessus, tous sont saisis d'épouvante et l'émotion leur ôte la parole, mais Joudas, celui qui avait déterminé leur père à envoyer le jeune homme, et qui en toute occurrence faisait preuve d'énergie, résolut, pour sauver son frère, d'affronter le danger : [140] « Sans doute, seigneur gouverneur, dit-il, nous sommes coupables envers toi d'une excessive témérité qui mérite un châtiment et il est juste que nous le subissions tous, encore que la faute n'ait été commise par nul autre que par le plus jeune d'entre nous. Cependant, quoique nous désespérions de le voir sauvé, un espoir nous reste dans ta bonté et nous promet que nous échapperons au danger. [141] Et maintenant, sans te soucier de nous, sans considérer notre méfait, prends conseil de la vertu et non de la colère, qui s'empare des faibles par sa violence et les dirige non seulement dans les affaires importantes, mais même dans les circonstances les plus communes ; fais preuve contre elle de grandeur d'âme et ne te laisse pas dominer par elle jusqu'à mettre à mort ceux qui cessent désormais de lutter eux-mêmes pour conquérir leur propre salut, mais qui aspirent à le tenir de toi. [142] Aussi bien, ce n'est pas la première fois que tu nous l'auras procuré ; déjà, quand nous sommes venus en hâte acheter du blé et nous approvisionner de vivres, tu nous a fait la faveur de nous permettre d'en emporter aussi pour ceux de notre maison, de quoi les sauver du danger de mourir de faim. [143] Or, c'est tout un de prendre pitié de gens qui vont périr faute du nécessaire, ou de s'abstenir de punir des hommes qui ont eu l'air de pécher et qu'on a enviés pour l'éclatante générosité que tu leur as fait paraître ; c'est la même faveur, accordée toutefois d'une façon différente : [144] tu sauveras ceux que tu as nourris à cet effet, et ces existences que tu n'as pas laissé anéantir par la faim, tu les préserveras par tes bienfaits ; car il serait admirable et grand tout

ensemble, après nous avoir sauvé la vie, de nous donner encore dans notre détresse de quoi la conserver. [145] Et je crois bien que Dieu voulait ménager une occasion de faire briller celui qui l'emporte en vertu, en amenant ainsi sur nous tous ces malheurs ; il voulait qu'on te vît pardonner tes injures personnelles à ceux qui t'ont offensé et que ta bonté ne parût pas s'exercer uniquement sur ceux qui, pour une autre raison, ont besoin d'être secourus ; [146] car s'il est beau d'avoir fait du bien à ceux qui étaient dans le besoin, il est plus généreux de gracier ceux qui ont été condamnés pour avoir failli envers toi ; car, si le pardon accordé à des fautes légères, commises par négligence, mérite des éloges, demeurer sans colère devant des actes tels qu'ils mettent la vie du coupable à la merci de la vengeance de la victime, c'est se rapprocher de la nature de Dieu. [147] Quant à moi, si notre père ne nous avait fait voir, à la façon dont il pleure Joseph, combien la perte de ses enfants le fait souffrir, je n'aurais pas plaidé, pour ce qui nous concerne, en faveur de notre acquittement ; si je n'avais voulu donner satisfaction à ton penchant naturel qui se complaît à laisser la vie sauve même à ceux qui n'auraient personne pour pleurer leur perte, nous nous serions montrés dociles à toutes tes exigences. [148] En réalité, sans pleurer sur nous-mêmes, encore que nous soyons jeunes et que nous n'ayons pas encore joui de la vie, c'est par considération pour notre père et par pitié pour sa vieillesse que nous te présentons cette requête et que nous te demandons la vie que notre méfait a mise en ton pouvoir. [149] Notre père n'est pas un méchant homme, et il n'a pas engendré des enfants destinés à le devenir ; c'est un homme de bien et qui ne mérite pas de pareilles épreuves ; en ce moment, le souci de notre absence le dévore ; s'il apprend la nouvelle et le motif de notre perte, il n'y résistera pas ; [150] cela ne fera que précipiter sa fin, et l'ignominie de notre disparition attristera son départ de ce monde ; avant que notre histoire se

répande ailleurs, il aura hâte de s'être rendu insensible. [151] Entre dans ces sentiments et quelque irritation que nos torts te causent aujourd'hui, fais grâce à notre frère de la juste répression que ces torts méritent et que ta pitié pour lui soit plus efficace que la pensée de notre crime ; révere la vieillesse d'un homme qui devra vivre et mourir dans la solitude en nous perdant ; fais cette grâce en faveur du nom de père : [152] car dans ce nom tu honoreras aussi celui qui t'a donné le jour et tu t'honoreras toi-même, toi qui jouis déjà de ce même titre ; en cette qualité, tu seras préservé de tout mal par Dieu, le père de toutes choses, et ce sera un témoignage de piété envers lui, relativement à cette communauté de nom, que de prendre pitié de notre père et des souffrances que lui causera la perte de ses enfants. [153] Ainsi, ce que Dieu nous a donné, si tu as le pouvoir de nous le prendre, il t'appartient aussi de nous le conserver et d'avoir la même charité que Dieu lui-même : ayant ces deux manières d'exercer ta puissance, il te sied de la manifester dans des bienfaits et, au lieu de faire mourir, d'oublier les droits que cette puissance te confère comme s'ils n'existaient pas et de ne plus le concevoir que comme le pouvoir de gracier et de croire que plus on aura sauvé de gens, plus on se sera ajouté d'illustration à soi-même. [154] Pour toi, ce sera nous sauver tous que de pardonner à notre frère cette malheureuse aventure ; nous ne pouvons plus vivre, s'il est puni ; car il ne nous est pas permis de retourner seuls sains et saufs chez notre père ; il faut que nous restions ici pour partager son supplice. [155] Et nous te supplions, seigneur gouverneur, si tu condamnes notre frère à mort, de nous comprendre nous aussi dans son châtement, comme si nous étions complices de son crime ; car nous ne nous résoudrons point à nous donner la mort de chagrin de l'avoir perdu, c'est en criminels comme lui que nous voulons mourir. [156] Que le coupable soit un jeune homme qui n'a pas encore un jugement très assuré, et qu'il soit humain dans

ces conditions d'accorder l'indulgence, je t'épargne ces arguments et je n'en dirai pas davantage ; de la sorte, si tu nous condamnes, ce seront mes omissions qui paraîtront nous avoir attiré cet excès de sévérité, [157] et si tu nous relâches, cet acquittement sera attribué à ta bonté éclairée ; car non seulement tu nous auras sauvés, mais tu nous auras procuré le meilleur moyen de nous justifier et tu auras plus fait que nous-mêmes pour notre propre salut. [158] Mais si tu veux le faire mourir, punis-moi à sa place et renvoie-le à son père, ou s'il te plaît de le retenir comme esclave je suis plus propre à me mettre à ton service ; je suis donc mieux fait, comme tu vois, pour l'une et l'autre peine ». [159] Alors Joudas, prêt à tout supporter pour le salut de son frère, se jette aux pieds de Joseph et fait tous ses efforts pour amollir sa colère et l'apaiser ; tous ses frères se prosternent et s'offrent à mourir pour sauver la vie de Benjamin.

9. [160] Joseph, vaincu par l'émotion et incapable de porter plus longtemps le masque de la colère, fait sortir d'abord ceux qui étaient là afin de se déclarer à ses frères seuls. Les étrangers partis, ils se font connaître à ses frères et leur dit : [161] « Je vous loue de votre vertu et de la sollicitude dont vous entourez notre frère et je vous trouve meilleurs que je ne m'attendais d'après le complot que vous avez formé contre moi ; tout ce que j'ai fait là, c'était pour éprouver votre amitié fraternelle ; ce n'est donc pas à votre instinct que j'impute le mal que vous m'avez fait, c'est à la volonté de Dieu, qui nous fait maintenant goûter le bonheur, ainsi qu'il le fera à l'avenir s'il nous reste favorable. [162] A la nouvelle inespérée que mon père vit encore, et en vous voyant ainsi disposés pour notre frère, je ne me souviens plus des fautes dont je vous ai sus coupables envers moi, je renonce aux sentiments de haine qu'elles m'inspiraient et je crois devoir vous rendre grâce, à vous qui avez servi à la réalisation présente des plans divins. [163] Et vous aussi, je veux vous voir

oublier tout cela et vous réjouir, puisque l'imprudence de jadis a eu un tel résultat, plutôt que de vous affliger dans la confusion de vos fautes. N'avez pas l'air de vous chagriner d'une méchante sentence portée contre moi et du remords qui vous en est venu, puisque vos desseins n'ont pas abouti. [164] Réjouissez-vous donc de ce que Dieu a fait arriver : allez en informer notre père, de peur qu'il ne soit consumé d'inquiétudes à votre sujet et que je ne sois privé du meilleur de ma félicité s'il mourait avant qu'il pût venir en ma présence et prendre sa part de notre bonheur actuel. [165] Vous l'emmènerez, lui et vos femmes et vos enfants et tous vos parents pour émigrer ici ; car il ne faut pas qu'ils restent étrangers à notre prospérité, ceux qui me sont si chers, surtout puisque la famine a encore cinq années à durer ». [166] Ce disant, Joseph embrasse ses frères. Ceux-ci fondaient en larmes et déploraient la conduite qu'ils avaient eue à son égard : c'était presque comme un châtiment pour eux que la générosité de leur frère. [167] Ils célèbrent alors des festins. Le roi apprit que les frères de Joseph étaient venus chez lui et il s'en réjouit fort comme d'un bonheur de famille ; il leur offrit des voitures remplies de blé, de l'or et de l'argent pour l'apporter à leur père. Ils reçurent plus de présents encore de Joseph, les uns destinés à leur père, les autres à chacun d'eux en particulier, et Benjamin fut le plus favorisé ; puis ils s'en retournèrent.

Chapitre VII : Son père, avec toute sa famille, descend vers lui à cause de la famine.

1. Joie de Jacob. – 2-3. Vision du puits du Serment. - 4. Dénombrements des fils et petits-fils de Jacob. - 5. Jacob en Égypte. -6. Son entrevue avec Pharaon. - 7. Nouveau régime des terres en Égypte.

1. [168] Lorsqu'à l'arrivée de ses enfants, Jacob apprend l'histoire de Joseph, comment non

seulement il a échappé à la mort, lui qu'il passait sa vie à pleurer, mais qu'il vivait avec une éclatante fortune, partageant avec le roi le gouvernement de l'Égypte et en ayant en mains presque toute la surveillance, aucune de ces nouvelles ne lui paraît invraisemblable, [169] quand il songe à la grande puissance de Dieu et à sa bienveillance envers lui, encore qu'elle eût éprouvé une interruption, et il s'empresse aussitôt d'aller retrouver Joseph.

2. [170] Arrivé au puits du Serment, il offre un sacrifice à Dieu, et craignant que la prospérité où était l'Égypte ne rendit si séduisante à ses fils l'idée d'y demeurer que leurs descendants renonceraient à retourner en Chananée pour en prendre possession selon la promesse de Dieu, [171] et qu'ayant effectué ce voyage en Égypte sans l'assentiment de Dieu, sa race ne fût anéantie, au surplus, appréhendant de mourir avant d'avoir vu Joseph, c'est en agitant en lui-même ces réflexions qu'il s'endort.

3. [172] Dieu lui apparaît, l'appelle deux fois par son nom et, comme Jacob lui demande qui il est : « En vérité, dit-il, il ne convient pas que tu méconnaisses celui qui a toujours protégé et secouru tes ancêtres et toi-même après eux. [173] Quand tu étais privé du royaume par ton père, c'est moi qui t'ai fait obtenir celui-ci ; c'est grâce à ma bienveillance, que, envoyé tout seul en Mésopotamie, tu as eu le bonheur de faire d'heureux mariages et que tu as emmené à ton retour beaucoup d'enfants et de grandes richesses. [174] Et si toute ta famille t'a été conservée, c'est par ma providence ; celui de tes fils que tu croyais mort, Joseph, je l'ai élevé à une fortune encore plus grande, je l'ai fait le maître de l'Égypte, où c'est à peine s'il se distingue du roi. [175] Je viens maintenant te servir de guide pendant ce voyage et t'apprendre que tu finiras ta vie dans les bras de Joseph ; et je t'annonce une longue période de

suprématie et de gloire pour tes descendants, que j'établirai dans le pays que j'ai promis ».

4. [176] Encouragé par ce songe, c'est avec plus d'ardeur qu'il part pour l'Égypte en compagnie de ses fils et des enfants de ses fils ; ils étaient en tout soixante-dix. Je n'avais pas jugé à propos d'indiquer leurs noms, [177] d'autant qu'ils sont difficiles ; mais pour protester contre ceux qui n'admettent pas que nous soyons originaires de Mésopotamie et nous croient Égyptiens, j'ai cru nécessaire de les transcrire. Donc Jacob avait douze fils, parmi lesquels Joseph était parti à l'avance. Nous allons indiquer ceux qui le suivirent ainsi que leurs descendants. Roubel avait quatre fils : [178] Anôch(ès), Phallous, Assaron, Charmis ; Syméon, six : Joumèl(os), Jamîn(as), Pouthod(os), Jachîn(os), Soar(os), Saoul(os) ; Lévis eut trois fils : Gersom(ès), Kaath(os), Marair(os) ; Youdas en eut trois : Salàs, Pharés(os), Zaras(os) ; il eut deux petits-fils de Pharés(os), Esrôn(os) et Amyr(os). Isacchar(os) eut quatre fils : Thoulàs, Phouàs, Jasoub(os), Samarôn(os) ; [179] Zaboulon en emmenait trois : Sarad(os), Elon, Jalèl(os). Telle était la progéniture de Lia. Avec elle venait aussi sa fille Dîna. En tout trente-trois personnes. [180] Rachel avait deux fils : l'un, Joseph, eut, pour fils Manassès et Ephraïm ; l'autre, Benjamin, en eut dix : Bolosor, Bacchar(ès), Asabèl(os), Géraos, Naïémam(ès), Jès, Arôs, Momphis, Opphis, Arad(os). Ces quatorze personnes, ajoutées aux précédentes, donnent le total de 47. [181] Telle était la descendance légitime de Jacob. Il eut encore de Balla, la servante de Rachel, Dan(os) et Nepthalès ; ce dernier était accompagné de quatre fils : Elièl(os), Gounis, Issarès et Sellim(os) ; Dan eut un enfant unique, Ousis. [182] En les ajoutant aux précédents, on atteint le nombre de 54. [183] Gad et Aser étaient fils de Zelpha, servante de Lia. Gad emmenait sept fils : Saphônias, Augis, Sounis , Zabon, Irénès, Erôédès, Arièl(os). Aser avait une

filles et six fils, qui s'appelaient Jômnès, Isous, Isouis, Baris, Abar(os), et Melchièl(os). En ajoutant ces seize-là aux 54, on atteint le nombre indiqué ci-dessus, non compris Jacob.

5. [184] Joseph apprend l'arrivée de son père, car son frère Joudas avait pris les devants pour lui annoncer sa venue ; il sort pour aller à sa rencontre, et le rejoint à Héroopolis. Dans sa joie soudaine et immense, Jacob pensa mourir ; mais Joseph le ranima ; lui-même ne fut pas assez maître de lui pour résister à cette émotion du plaisir ; néanmoins il ne fut pas, comme son père, vaincu par elle. [185] Ensuite il prie son père d'avancer doucement ; lui-même prend cinq de ses frères et s'empresse d'aller vers le roi pour lui annoncer l'arrivée de Jacob avec sa famille. Celui-ci eut plaisir à cette nouvelle et pria Joseph de lui dire quel genre de vie ils aimaient à suivre, afin qu'il pût leur donner les mêmes occupations. [186] Joseph lui dit qu'ils étaient d'excellents bergers et qu'ils ne s'adonnaient à aucun autre métier qu'à celui-là ; il prenait ainsi ses précautions pour qu'on ne les séparât point et que, se trouvant réunis ensemble, ils prissent soin de leur père ; de plus, ils se feraient bien voir des Égyptiens en ne se livrant à aucun des travaux de ceux-ci ; car il était défendu aux Égyptiens de s'occuper des pâturages.

6. [187] Quand Jacob fut arrivé auprès du roi, qu'il l'eut salué et qu'il eut exprimé ses vœux pour son règne, Pharaôthès lui demanda combien de temps il avait déjà vécu. [188] Il répondit qu'il avait cent trente ans, et le roi admira Jacob pour son grand âge. Comme celui-ci expliqua qu'il avait vécu moins d'années que ses ancêtres, il lui permit d'aller demeurer à Héliopolis avec ses enfants ; c'était là aussi que ses propres bergers avaient leurs pâturages.

7. [189] La famine chez les Égyptiens commençait à prendre de l'intensité et le fléau leur causait des

embarras croissants ; le fleuve n'arrosait plus la terre, car ses eaux n'augmentaient pas et Dieu n'envoyait pas de pluie ; dans leur ignorance, ils n'avaient fait aucun préparatif. Joseph leur céda le blé contre argent ; quand l'argent leur fit défaut, ils achetèrent le blé avec leurs troupeaux et leurs esclaves ; [190] ceux qui avaient, en outre, quelque terre allaient l'offrir pour acquérir des vivres ; et c'est ainsi que le roi devint maître de toute la contrée et qu'ils furent transportés de côté et d'autre afin d'assurer au roi la propriété de leurs terres, sauf celles des prêtres : ceux-ci gardèrent leurs domaines. [191] Le fléau n'asservit pas seulement leurs corps, mais aussi leurs pensées et les astreignit désormais à des moyens d'existence humiliants. Mais, quand le mal s'apaisa et que le fleuve s'épandit sur la terre, qui produisit des fruits en abondance, [192] Joseph se rendit dans chaque ville, et convoquant la foule, il leur fit don pour toujours des terres qu'ils avaient cédées au roi et que celui-ci aurait pu posséder et exploiter à lui seul ; il leur recommanda de les bien travailler dans l'idée qu'elles étaient leur propriété et de donner le cinquième des fruits au roi en échange de cette terre qu'il leur concède et qui vient de lui. [193] Ainsi, devenus, sans y compter, propriétaires de ces terres, ils furent saisis de joie et promirent de se conformer à ces prescriptions. De cette façon, la considération dont Joseph jouissait auprès des Égyptiens grandit encore, et il accrut l'affection que ceux-ci portaient au roi. Cette loi qui les imposait du cinquième des fruits persista tous les rois suivants.

Chapitre VIII : Mort de Jacob ; Mort de Joseph

1. Mort et sépulture de Jacob. - 2. Mort de Joseph.

1. [194] Après avoir passé dix-sept ans en Égypte, Jacob, étant tombé malade, meurt en présence de ses enfants ; à ses fils il souhaite d'acquérir des richesses et leur annonce prophétiquement

comment chacun de leurs descendants ira habiter la Chananée, ce qui arriva, en effet, beaucoup plus tard. [195] Quant à Joseph, il le loue longuement de n'avoir point gardé rancune à ses frères, même de s'être montré bon pour eux en les comblant de présents qu'on ne donnerait pas même pour remercier un bienfaiteur ; et il recommanda à ses propres fils de compter parmi eux les fils de Joseph, Ephraïm et Manassès, quand ils se partageraient la Chananée, événement dont nous parlerons ultérieurement. [196] Cependant il exprima aussi le désir d'avoir sa sépulture à Hébron. Il meurt, après avoir vécu en tout cent quarante-sept ans : il ne fut inférieur à aucun de ses ancêtres pour la piété envers Dieu et obtint la récompense que méritait tant de vertu. Joseph, avec l'assentiment du roi, fait porter à Hébron le corps de son père et l'y ensevelit somptueusement. [197] Ses frères ne voulaient pas s'en retourner avec lui, craignant qu'à la suite de la mort de leur père il ne tirât vengeance du complot dont il avait été victime ; car personne n'était plus là pour lui savoir gré de sa modération à leur égard ; mais lui leur persuade qu'ils n'ont rien à redouter et ne doivent pas le considérer avec défiance ; il les emmène avec lui, leur fait de grands dons et ne cesse de leur prodiguer ses attentions.

2. [198] Il meurt à son tour à l'âge de cent dix ans ; il avait eu des qualités admirables, dirigeant tout avec prudence et faisant de sa puissance un usage modéré : c'est là ce qui lui valut cette grande fortune qu'il fit chez les Égyptiens, quoiqu'il vint de l'étranger et eût éprouvé les misères dont nous avons parlé précédemment. [199] Ses frères meurent aussi, après un séjour heureux en Égypte. Leurs corps furent portés quelque temps après par leurs descendants et leurs fils à Hébron, où ils les ensevelirent. [200] Quant aux ossements de Joseph, ce ne fut que plus tard, quand ils émigrèrent d'Égypte en Chananée, qu'ils les emportèrent, selon ce que leur avait fait jurer

Joseph. Comment chacun de ces événements arriva et par quels efforts ils s'emparèrent de la Chananée, je le montrerai après avoir rapporté les motifs pour lesquels ils quittèrent l'Égypte.

Chapitre IX : Souffrances qu'eurent à subir les Hébreux en Égypte durant 400 ans.

1. Oppression des Israélites par les Égyptiens. - 2. Ordre de faire périr les nouveau-nés. - 3. Prédiction de Dieu à Amram. - 4. Naissance et exposition de Moïse. - 5. Moïse sauvé des eaux. - 6. Sa beauté; son nom. - 7. Moïse enfant et le Pharaon.

1. [201] Comme les Égyptiens étaient voluptueux et nonchalants au travail et se laissaient dominer, en général, par tous les plaisirs et, en particulier, par l'appât du lucre, il advint qu'ils furent fort mal disposés pour les Hébreux, dont ils enviaient la prospérité. [202] En effet, voyant que la race des Israélites était dans la fleur de son développement, que leurs vertus et leurs aptitudes naturelles au travail leur valaient déjà l'éclat de grandes richesses, ils se crurent menacés par cet accroissement. Les bienfaits dont ils étaient redevables à Joseph, après un si long temps, ils les avaient oubliés, et comme la royauté avait passé dans une autre dynastie, ils faisaient subir de cruelles violences aux Israélites et imaginaient contre eux toute espèce de tourments. [203] Ainsi, ils les astreignirent à diviser le fleuve en nombreux canaux, à bâtir des remparts pour les villes et des digues pour contenir les eaux du fleuve et les empêcher de rester stagnantes quand elles déborderaient; bâtissant pyramides sur pyramides, ils épuisaient ceux de notre race en les assujettissant à toute sorte de nouveaux métiers et de fatigues. [204] Ils demeurèrent quatre cents ans dans ces souffrances; les Égyptiens s'acharnaient à faire mourir à la peine les Israélites, et ceux-ci à paraître toujours au-dessus de leur tâche.

2. [205] Pendant que leurs affaires en étaient là, un événement se produisit qui eut pour effet d'exciter davantage les Égyptiens à faire périr notre race. Un des hiérogammates - ces gens sont fort habiles à prédire exactement l'avenir - annonce au roi qu'il naîtra quel- qu'un en ce temps chez les Israélites, lequel abaissera la suprématie des Égyptiens, relèvera les Israélites, une fois parvenu à l'âge d'homme, surpassera tout le monde en vertu et s'acquerra une renommée éternelle. [206] Le roi, effrayé, sur l'avis de ce personnage, ordonne de détruire tous les enfants mâles qui naîtraient chez les Israélites, on les précipitant dans le fleuve, et recommande aux sages-femmes des Égyptiens d'observer les douleurs de l'enfantement chez les femmes des Hébreux et de surveiller leurs accouchements. [207] Il voulait, on effet, qu'elles fussent délivrées par des femmes qui, en qualité de compatriotes du roi, ne seraient pas tentées d'enfreindre sa volonté; ceux qui cependant dédaigneraient cet ordre, et oseraient sauver clandestinement leur progéniture, il enjoignait qu'on les fit périr avec elle. [208] C'était un terrible malheur qui les menaçait; non seulement ils étaient privés de leurs enfants, non seulement ces parents devaient prêter la main au meurtre de leurs rejetons, mais, de plus, la pensée que leur race allait s'éteindre par la disparition de ceux qui naîtraient et par leur propre fin leur présentait une image sinistre et désespérée. [209] Ils étaient donc plongés dans cette affliction; mais nul ne peut l'emporter sur la volonté divine, quelques ruses infinies qu'il emploie; car cet enfant même qu'avait prédit le hiérogammate s'élève en échappant à la surveillance du roi, et ses actions vont vérifier la prédiction qui le concerne. Les choses se passèrent de la façon suivante.

3. [210] Amaram(ès), qui appartenait à une famille noble parmi les hébreux, craignant que sa race tout entière ne s'éteignit par suite de

l'insuffisance de la prochaine génération, et très tourmenté pour son compte, car sa femme était enceinte, se trouvait dans un profond désarroi. [211] Il recourt aux prières à Dieu, le supplie de prendre enfin un peu en pitié des hommes qui n'ont rien négligé dans les honneurs qu'ils lui rendent, de les délivrer des misères qu'ils souffrent en ce moment et de leurs soucis touchant l'extinction de la race. [212] Dieu a compassion de lui et, se laissant fléchir par cet appel suppliant, il lui apparaît pendant son sommeil, l'exhorte à ne pas désespérer de l'avenir et dit qu'il garde le souvenir de leur piété et qu'il les en récompensera toujours. Déjà il avait accordé à leurs ancêtres cette singulière multiplication d'une race issue de quelques hommes. [213] Abram, parti seul de Mésopotamie pour venir en Chananée, avait eu toutes les félicités et, de plus, sa femme, précédemment stérile, était par la suite devenue féconde, grâce à la volonté divine ; elle lui avait donné des enfants : il avait laissé à Ismaël et à ses descendants le pays des Arabes, aux enfants de Chetoura la Troglodytide et à Isac la Chananée. [214] « Tous les succès, dit-il, qu'il a eus à la guerre, grâce à mon intervention, ce serait impie à vous de n'en pas conserver la mémoire. Jacob, lui, est devenu célèbre même chez des impies étrangers, par le haut degré de prospérité où il parvint pendant sa vie et qu'il a transmis à ses enfants. Lui et soixante-dix personnes, en tout, arrivèrent en Égypte, et vous voilà déjà plus de six cent mille ! [215] Et maintenant sachez que je veille à vos intérêts à tous et en particulier à ta renommée : cet enfant, dont la venue a inspiré tant de crainte aux Égyptiens, qu'ils ont décrété de faire mourir tous ceux qui naîtraient des Israélites, cet enfant, ce sera le tien ; il échappera aux gens qui le guettent pour le perdre ; [216] élevé dans des circonstances merveilleuses, il délivrera la race des Hébreux de la contrainte des Égyptiens et, aussi longtemps que durera le monde, on se souviendra de lui dans l'humanité, non seulement parmi les

Hébreux, mais même chez les peuples étrangers ; c'est la faveur que j'accorde à toi et à ceux qui naîtront de toi : il aura aussi un frère digne d'occuper mon sacerdoce, lui et ses descendants à perpétuité ».

4. [217] Après que l'apparition lui eut fait ces révélations, Amaram se réveilla, en fit part à Jochabél(é) sa femme, et leur crainte ne fit que s'accroître par les prédictions de ce songe. Ce n'était pas seulement pour l'enfant qu'ils étaient anxieux, c'était pour cette haute fortune à laquelle il était destiné. [218] Cependant ils ajoutèrent foi aux promesses divines quand la femme accoucha ; en effet, elle put tromper la surveillance, grâce à la bénignité de son accouchement, qui ne donna pas lieu chez elle à de violentes souffrances. [219] Ils élèvent l'enfant trois mois en secret : après cela, Amaram, craignant d'être pris sur le fait et d'encourir ainsi la colère du roi, ce qui le perdrait, lui et son fils, et ferait évanouir la promesse divine, résolut de s'en remettre à Dieu du soin de préserver l'enfant et de veiller sur lui plutôt que de se lier à une dissimulation, expédient peu sûr et qui eût été dangereux, non seulement pour l'enfant élevé en cachette, mais pour lui-même : [220] il estimait que Dieu ferait tout pour leur sécurité, afin que rien ne se démentit de ce qu'il avait prononcé. Ayant pris cette résolution, ils fabriquent une tresse de fibres de papyrus, qu'ils arrangent en forme de corbeille. Ils lui donnent les dimensions suffisantes pour que le nouveau-né s'y trouve au large. [221] Ensuite ils l'enduisent de bitume - le bitume a pour propriété d'empêcher l'eau de passer à travers les mailles -, ils y déposent l'enfant et, la lançant sur le fleuve, confient à Dieu le soin de le préserver. Le fleuve reçoit l'objet et l'emporte ; Mariamme, sœur de l'enfant, sur l'ordre de sa mère, va longer l'autre rive du fleuve pour voir où il entraînerait la corbeille. [222] Là, Dieu fit voir clairement que l'intelligence humaine ne peut rien, mais que tout ce qu'il entend

accomplir finit par se réaliser heureusement et que ceux qui, en vue de leur propre sécurité, décrètent la mort d'autrui échouent malgré toute l'ardeur qu'ils déploient, tandis que ceux-là se sauvent d'une façon inattendue et, au milieu presque de leurs malheurs, rencontrent le succès, qui courent des dangers selon le dessein de Dieu. [223] C'est ainsi que la destinée de cet enfant manifesta la puissance divine.

5. [224] Le roi avait une fille, Thermouthis. Jouant près des rives du fleuve et apercevant la corbeille que le courant emportait, elle dépêche des nageurs avec l'ordre de lui rapporter cette corbeille. Quand ceux-ci furent revenus, elle vit l'enfant et se prît pour lui d'une grande tendresse à cause de sa taille et de sa beauté. [225] Telle était la sollicitude dont Dieu entoura Moïse que ceux-là même qui avaient décrété à cause de lui la perte de tous les enfants qui naîtraient de la race des Hébreux crurent devoir l'élever et prendre soin de lui. Thermouthis ordonne aussi qu'on fasse venir une femme pour allaiter l'enfant. [226] Mais comme, loin de prendre le sein, il se détournait et qu'il témoigna de même sa répugnance pour plusieurs autres femmes, Mariamme, qui était venue sur ces entrefaites sans dessein apparent et comme une simple curieuse : « C'est peine perdue, dit-elle, ô reine, que d'appeler pour nourrir cet enfant des femmes qui n'ont aucun lien d'origine avec lui, si tu faisais venir une femme de chez les Hébreux, peut-être prendrait-il le sein d'une femme de sa race ». [227] Son avis parut judicieux et la princesse la pria de lui rendre ce service et d'amener une nourrice. Elle use de la permission, et revient, amenant la mère, que nul ne connaissait. Alors l'enfant, avec une sorte de joie, s'attache au sein et, sur la demande de la reine, la mère se charge entièrement de le nourrir.

6. [228] Dans la suite, la princesse lui donna un nom qui rappelait son immersion dans le fleuve ;

car les Égyptiens appellent l'eau *mô* et ceux qui sont sauvés *ysès* ils lui donnent donc un nom composé de ces deux termes. [229] Et conformément aux prédictions de Dieu, il fut le plus illustre des Hébreux par la grandeur de son intelligence et son mépris des épreuves.] [230] Son intelligence n'était pas celle d'un enfant de son âge ; elle était bien plus profonde et plus mûre que cet âge ne le comporte ; il en fit voir clairement toute l'étendue dans ses jeux, et présagea par ses premiers actes les choses plus grandes qu'il allait accomplir à l'âge d'homme. Quand il eut trois ans, Dieu le fit grandir d'une façon étonnante. [231] Quant à la beauté, personne n'y était assez indifférent pour n'être pas frappé, en apercevant Moïse, du charme de ses traits et il arrivait à bien des gens, quand ils rencontraient Moïse sur leur chemin, de se retourner pour regarder l'enfant et d'abandonner leurs affaires pressantes pour le considérer à loisir : la grâce enfantine était chez lui si parfaite et si pure qu'elle retenait les regards.

7. [232] Cet enfant si remarquable, Thermouthis l'adopte, le sort ne lui ayant pas donné de progéniture ; un jour, elle amène Moïse à son père pour le lui faire voir et, comme il se préoccupait de son successeur, la volonté de Dieu lui ayant refusé un fils légitime, elle lui dit : « J'ai élevé un enfant d'une beauté divine et d'un esprit généreux ; je l'ai reçu merveilleusement de la grâce d'un fleuve et j'ai songé à en faire mon fils et l'héritier de ta royauté ». [233] Cela dit, elle met l'enfant entre les bras de son père ; celui-ci le prend, le presse avec bienveillance contre sa poitrine et, par amitié pour sa fille, lui met sur la tête son diadème ; mais Moïse jette le diadème à terre après l'avoir ôté de dessus sa tête par une espièglerie d'enfant et le foule même aux pieds. [234] Et l'on voulut voir là un présage relatif à la royauté. A ce spectacle, le hiérogammate qui avait prédit que la naissance de l'enfant entraînerait l'abaissement de la puissance égyptienne se précipite pour le tuer en poussant

des cris violents : [235] « C'est lui, dit-il, Ô roi, c'est cet enfant qu'il faut tuer, selon ce que le Dieu a révélé, pour nous délivrer d'inquiétude ; il rend témoignage à cette prédiction en foulant aux pieds ton autorité et en marchant sur ton diadème. En le faisant disparaître, dissipe la crainte qu'il inspire aux Égyptiens et enlève aux Hébreux l'espérance de son audacieuse initiative ». [236] Mais Thermouthis s'empresse de lui arracher l'enfant des mains ; et le roi était peu disposé au meurtre, indécision qui lui était inspirée par Dieu, car il veillait au salut de Moïse. Il grandit donc, entouré de tous les soins, et les Hébreux pouvaient, grâce à lui, concevoir toutes les espérances, tandis que les Égyptiens le voyaient élever pleins de défiance. [237] Mais, comme il n'y avait aucun motif visible pour qu'il fût tué soit par le roi - dont il était parent par adoption - soit par quelque autre, qui eût le droit d'être plus hardi dans l'intérêt des Égyptiens et par prévision de l'avenir, ils s'abstinrent de le faire disparaître.

Chapitre X : Invasion Éthiopienne en Égypte ; Succès et mariage de Moïse

1. L'invasion Éthiopienne en Égypte. - 2. Succès et mariage de Moïse.

1. [238] Moïse donc, né et élevé de la manière que nous avons dite, parvenu à l'âge d'homme, donna aux Égyptiens une preuve éclatante de son mérite et montra qu'il était né pour leur propre déchéance et pour l'élévation des Hébreux : voici quelle en fut l'occasion. [239] Les Éthiopiens, qui sont établis près des Égyptiens, faisaient irruption dans leur territoire et ravageaient les possessions des Égyptiens ; ceux-ci, indignés, partent en expédition contre eux pour venger l'offense et, vaincus dans une bataille, les uns succombent, les autres s'enfuient et se sauvent honteusement dans leur pays. [240] Mais les Éthiopiens les poursuivent, leur donnent la chasse, estimant qu'il y aurait de la lâcheté à ne pas s'emparer de toute

l'Égypte et ils s'étendent dans le pays ; puis, ayant pris goût à ses richesses, ils ne voulurent plus y renoncer et, comme à leurs premières incursions sur les territoires limitrophes on n'osa pas leur opposer de résistance, ils s'avancèrent jusqu'à Memphis et jusqu'à la mer ; aucune des villes ne put tenir contre eux. [241] Accablés par ces revers, les Égyptiens ont recours aux prédictions des oracles : le dieu leur ayant conseillé de prendre pour allié l'Hébreu, le roi prie sa fille de lui donner Moïse pour en faire le chef de l'armée. [242] Celle-ci, après que son père eut juré qu'on ne lui ferait aucun mal, le lui confie ; elle tenait que ce serait un grand bienfait pour eux qu'une telle alliance et voulait humilier les prêtres, qui, après avoir parlé de le mettre à mort, ne rougissaient pas maintenant d'implorer son secours.

2. [243] Moïse, à l'invitation de Thermouthis et du roi, accueille cette mission avec plaisir ; ce fut une joie également pour les hiéroglyphes des deux peuples : pour ceux des Égyptiens, parce que, une fois que sa valeur les aurait fait triompher de leurs ennemis, ils pourraient se débarrasser aussi de Moïse par la même ruse, et pour ceux des Hébreux, car il leur serait loisible de fuir les Égyptiens, ayant Moïse pour chef. [244] Celui-ci prévient l'ennemi et, avant que celui-ci soit informé de son approche, il prend son armée et la dirige, non par la voie du fleuve, mais à travers les terres. [245] Là, il donna une merveilleuse preuve de sa perspicacité : la route était pénible à suivre à cause des nombreux serpents dont cette région produit une quantité ; il en est qu'on ne trouve pas ailleurs, qu'elle est seule à nourrir et qui se distinguent par leur force, leur malignité et leur aspect étrange ; quelques-uns même sont volatiles, de sorte qu'ils se cachent à terre pour attaquer et peuvent nuire aussi avant qu'on les ait aperçus, en s'élevant en l'air. Moïse imagine donc, pour assurer à son armée une route exempte de dangers, un merveilleux stratagème : [246] il

prépare des espèces de cages avec de l'écorce de papyrus et les emporte remplies d'ibis - c'est un animal très ennemi des serpents, qui s'enfuient quand il fond sur eux, et, s'ils résistent, ils sont saisis et engloutis comme par des cerfs. Les ibis sont, d'ailleurs, apprivoisés et n'ont de férocité que pour la race des serpents. [247] Mais c'est assez parler d'eux, car les Grecs connaissent bien les caractères de l'ibis. Donc, quand il pénétra dans ce pays infesté de bêtes, il se servit des ibis pour se défendre contre les serpents, en les lâchant sur eux et en profitant de ces auxiliaires. [248] C'est de cette façon qu'il poursuit sa route; il arrive sur les Éthiopiens, qui ne s'y attendaient pas, en vient aux mains avec eux, les défait dans une bataille, anéantit les espérances qu'ils nourrissaient à l'égard des Égyptiens et pénètre dans leurs villes, qu'il saccage; il se fit un grand carnage d'Éthiopiens. Ayant pris goût aux succès que Moïse leur fait remporter, l'armée des Égyptiens se montre infatigable, de sorte que les Éthiopiens étaient menacés de la servitude et d'une ruine complète. [249] A la fin, les ayant poursuivis jusqu'à la ville de Saba, capitale du royaume d'Éthiopie, que Cambyse plus tard appela Méroé d'après le nom de sa sœur, ils en font le siège. Mais c'était une place extrêmement difficile à enlever : le Nil l'entourait d'un cercle, et d'autres fleuves, l'Astapos et l'Astaboras, rendaient l'attaque malaisée à ceux qui tentaient d'en franchir le cours. [250] La ville, se trouvant à l'intérieur, est comme une île; de fortes murailles l'enserrent et, contre les ennemis, elle a pour abri ses fleuves, ainsi que de grandes digues entre les remparts, de sorte qu'elle ne peut être inondée si la crue vient à être trop violente; et c'est ce qui rendait la ville imprenable même à ceux qui avaient passé les fleuves. [251] Tandis que Moïse considérait avec ennui l'inaction de l'armée, car les ennemis n'osaient en venir aux mains, il lui arriva l'aventure suivante. [252] Tharbis, la fille du roi des Éthiopiens, en voyant Moïse amener l'armée

près des remparts et lutter vaillamment, admira l'ingéniosité de ses opérations et comprit que les Égyptiens, qui désespéraient déjà de leur indépendance, lui devaient leurs succès, et que les Éthiopiens, si vains des avantages qu'ils avaient remportés contre eux, se trouvaient par lui dans une situation tout à fait critique; elle s'éprit d'un violent amour pour Moïse. Comme cette passion persistait, elle lui envoie les plus fidèles de ses serviteurs pour lui offrir le mariage, [253] il accepte la proposition, moyennant la reddition de la ville, et s'engage par serment à prendre Tharbis pour femme et, une fois maître de la ville, à ne pas violer le pacte; l'évènement suit de près ces pourparlers. Après avoir défait les Éthiopiens, Moïse rend grâce à Dieu, effectue ce mariage et ramène les Égyptiens dans leur pays.

Chapitre XI : Fuite de Moïse à Madian

1. Fuite de Moïse au pays de Madian. - 2. Moïse et les filles de Ragouël.

1. [254] Les Égyptiens, tirés d'affaire par Moïse, n'en conçurent que de la haine pour lui et ne mirent que plus d'ardeur à poursuivre sa perte, le soupçonnant de vouloir profiter de ses succès pour innover en Égypte et suggérant au roi de le faire mourir. [255] Celui-ci, de son côté, méditait une vengeance, parce qu'il était jaloux de la glorieuse campagne de Moïse et qu'il craignait de se voir abaissé; poussé, d'autre part, par les hiéroglyphes, il était capable de prendre l'initiative du meurtre de Moïse. [256] Celui-ci, informé à l'avance du complot, s'éloigne en secret et, comme les routes étaient gardées, il dirige sa fuite à travers le désert, là où ses ennemis ne pouvaient soupçonner sa présence; il était sans vivres et dompta sa faim à force d'endurance et de mépris du besoin.

[257] Il arrive dans la ville de Madian (Madiané), située sur les bords de la mer Érythrée, et qui

portait le nom d'un des fils d'Abram né de Chatoura ; il s'assied au bord d'un puits, à peu de distance de la ville, et s'y repose de sa fatigue et de ses misères - c'était vers le milieu du jour. Il eut là, à cause des mœurs des habitants, à jouer un rôle qui fit valoir son mérite et fut l'origine pour lui d'une meilleure fortune.

2. [258] Comme ces terres manquaient d'eau, les bergers se disputaient les puits, dans la crainte que l'eau, une fois épuisée par d'autres, ne vint à faire défaut pour leurs troupeaux. [259] Or, voici qu'arrivent au puits sept sœurs, filles de Ragouël(os), un prêtre tenu en haute vénération chez les habitants du pays ; elles surveillaient les troupeaux de leur père ; car ce soin revient aussi aux femmes chez les Troglodytes. Elles se hâtent de retirer du puits la quantité d'eau nécessaire à leurs troupeaux et la mettent dans les auges destinées à la recueillir. [260] Mais des bergers étant survenus et voulant chasser les jeunes filles pour s'emparer eux-mêmes de l'eau, Moïse, s'indignant à l'idée d'assister impassible à cette iniquité et de laisser triompher la force de ces hommes sur le droit des jeunes filles, repoussa les insolentes prétentions des premiers et fournit à celles-ci une aide opportune. [261] Après ce bienfait, elles s'en vont chez leur père, lui racontent l'outrage des bergers et l'assistance que l'étranger leur a prêtée, et le supplient de ne pas laisser cette bonne action sans fruit et sans récompense. Le père approuva ses filles de leur zèle pour leur bienfaiteur et les pria d'amener Moïse en sa présence pour qu'il reçût les remerciements qu'il méritait. [262] Quand il fut arrivé, il invoqua le témoignage de ses filles au sujet de l'intervention de Moïse, et, admirant son courage, lui dit qu'il n'avait pas obligé des ingrats, mais bien des personnes capables de lui rendre service pour service et de surpasser même par la grandeur de la récompense l'étendue du bienfait. [263] Il l'adopte pour fils, lui donne une de ses

filles en mariage et le désigne comme intendant et maître de ses troupeaux, car c'est en cela que consistaient anciennement toutes les richesses des barbares.

Chapitre XII : L'appel de Moïse

1. Le buisson ardent. - 2. Crainte de Moïse. - 3. Dieu le rassure par des miracles. - 4. Le nom divin.

1. [264] Moïse, ayant reçu ces bienfaits de Iothor(os) - tel était le surnom de Ragouël - vécut là en faisant paître les troupeaux. Quelque temps après, il les mena paître sur la montagne appelée Sinaï : c'est la plus haute montagne de cette région.

[265] Elle a les meilleurs pâturages, car il y pousse une herbe excellente et, comme la renommée voulait que la divinité y eût son séjour, elle n'avait pas jusque-là été affectée au pacage, les bergers n'osant pas la gravir. [266] C'est là qu'il fut témoin d'un prodige étonnant : un feu brûlait un buisson d'épines et laissait intacte la verdure qui le couronnait, ainsi que ses fleurs ; il n'anéantissait aucun de ses rameaux chargés de fruits, quoique la flamme fût très grande et très intense. [267] Moïse s'effraye de ce spectacle étrange, mais il est frappé bien davantage encore d'entendre ce feu émettre une voix, l'appeler par son nom et lui adresser la parole, l'avertissant de la hardiesse qu'il y avait à oser s'avancer dans un lieu où nul homme n'était venu auparavant à cause de son caractère divin et lui conseillant de s'éloigner le plus possible de la flamme, de se contenter de ce qu'il avait vu, en homme vertueux issu d'ancêtres illustres, et de garder là-dessus quelque discrétion.

[268] Il lui prédit aussi qu'il acquerra une gloire extraordinaire et sera comblé d'honneurs par les hommes, grâce à l'assistance divine, et lui ordonne de s'en retourner avec confiance en Égypte, où il deviendra le chef et le guide de la foule des Hébreux et délivrera ceux de sa race des tourments qu'ils y subissaient. [269] « Car, dit-il, ils occuperont cette terre fortunée qu'Abram, votre

ancêtre, habita et ils y jouiront de tous les biens et c'est toi, c'est ton intelligence qui les y conduira ». Toutefois, il lui ordonne, après qu'il aurait fait sortir les hébreux de l'Égypte, d'offrir des sacrifices de reconnaissance en arrivant à cet endroit-là. Voilà les avertissements divins qui sortirent du feu.

2. [270] Moïse, frappé de stupeur par ce qu'il avait vu et surtout par ce qu'il avait entendu : « Seigneur, dit-il, manquer de foi en ta puissance que je vénère moi-même et qui, je le sais, s'est manifestée à mes ancêtres, ce serait une folie trop indigne, à mon avis, pour que j'en conçoive la pensée. [271] Mais je me demande comment moi, simple particulier, dépourvu de toute puissance, je pourrai persuader mes frères par mes discours d'abandonner le pays qu'ils occupent actuellement pour me suivre dans celui où je pense les mener et, quand même ils m'écouteront, comment je forcerai Pharaôthès à leur accorder de partir, à eux dont les efforts et les travaux concourent à la prospérité de ses Etats.

3. [272] Mais Dieu l'exhorte à se rassurer entièrement et lui promet de l'assister lui-même ; quand il faudrait parler, il lui donnerait la persuasion, et quand il faudrait agir, il lui procurerait la force ; il lui commande de jeter à terre son bâton et de prendre confiance en ses promesses. Moïse obéit, alors un serpent se met à ramper, se contracte en spirales et dresse la tête comme pour se défendre d'une attaque ; puis il redevient bâton. [273] Ensuite Dieu lui ordonne de placer sa main droite dans son sein : il obéit et la retire blanche et d'une couleur semblable à celle de la chaux ; puis elle reprit son aspect naturel. Enfin, il reçoit l'ordre de prendre de l'eau à la source voisine et de la verser à terre, et il la voit devenir couleur de sang. [274] Comme il s'étonne de ces merveilles, Dieu l'exhorte à se rassurer, à croire qu'il sera toujours pour lui le plus grand des secours, et à user de miracles « pour convaincre

tout le monde, dit-il, que c'est moi qui t'envoie et que tu agis en tout selon mes instructions. Et je t'ordonne d'aller sans plus tarder en Égypte, de marcher en toute hâte, nuit et jour, et, sans perdre de temps davantage, d'accomplir cette mission pour les Hébreux, qui souffrent dans l'esclavage ».

4. [275] Moïse ne peut pas ne pas ajouter foi aux promesses de la divinité, après avoir vu et entendu tant de témoignages rassurants ; il prie Dieu et lui demande de faire l'épreuve de ce pouvoir en Égypte ; il le supplie de ne pas lui dénier la connaissance de son nom particulier, et, puisqu'il avait été admis à lui parler et à le voir, de lui dire aussi de quelle manière il fallait l'appeler, afin que, en sacrifiant, il pût l'inviter par son nom à présider à la cérémonie sacrée. [276] Alors Dieu lui révèle son nom qui n'était pas encore parvenu aux hommes, et dont je n'ai pas le droit de parler. Ces miracles, Moïse ne les accomplit pas seulement alors, mais en général toutes les fois qu'il était nécessaire. Tous ces signes lui firent croire davantage à la véracité de l'oracle du feu, et, confiant en l'aide bienveillante de Dieu, il espéra pouvoir sauver les siens et précipiter les Égyptiens dans le malheur.

Chapitre XIII : Retour de Moïse en Égypte ; Moïse et le Pharaon

1. Retour de Moïse en Égypte. - 2. Moïse devant le nouveau Pharaon. - 3. Miracle des bâtons-dragons. - 4. Obstination du Pharaon.

1. [277] Instruit de la mort du roi d'Égypte Pharaôthès, celui-là même sous le règne duquel il avait été exilé, il demande à Ragouël de lui permettre, dans l'intérêt des gens de sa race, de s'en aller en Égypte ; il prend avec lui Sapphôra, sa femme, fille de Ragouël, et les enfants qu'il avait d'elle, Gersos et Eléazar(os) ; [278] de ces deux noms, l'un, Gersos, signifie *sur une terre étrangère* ; l'autre, Eléazar, que c'est avec

l'assistance du Dieu de ses pères qu'il avait échappé aux Égyptiens. [279] Quand il arrive près de la frontière, son frère Aaron vient à sa rencontre sur l'ordre de Dieu ; Moïse révèle à Aaron ce qui lui est advenu sur la montagne et les instructions divines. Tandis qu'ils s'avancent, arrivent au-devant d'eux les plus illustres des Hébreux, qui avaient appris son arrivée ; Moïse, ne pouvant les convaincre par le seul récit des signes miraculeux, les leur fait voir. [280] Frappés de ce spectacle merveilleux, ils prennent confiance et espèrent que tout ira bien puisque Dieu veille à leur sécurité.

2. [281] Une fois sûr de l'adhésion des Hébreux, de leur disposition unanime à se conformer à ses ordres et de leur amour de la liberté, Moïse se rend chez le roi, récemment investi du pouvoir, [282] et lui représente les services qu'il a rendus aux Égyptiens, quand les Éthiopiens les humiliaient et ravageaient leur pays, comment il avait commandé et chef l'armée et s'était efforcé, comme s'il s'agissait des siens ; il lui apprend les périls que ceux-là mêmes lui faisaient courir et comme il était mal payé de retour. [283] Et tout ce qui lui était arrivé sur le mont Sinäï, les paroles de Dieu et les signes miraculeux qu'il lui avait montrés pour lui inspirer confiance dans ses commandements, il le lui raconte en détail et le prie de ne pas faire obstacle en incrédule aux desseins de Dieu.

3. [284] Comme le roi le raillait, Moïse lui fait voir, réalisés devant lui, les miracles qui s'étaient produits sur le mont Sinäï. Le roi s'emporte, le traite de scélérat, déclare que d'abord il avait fui l'esclavage des Égyptiens, puis était revenu maintenant par fraude et tentait d'en imposer par des prodiges et des sortilèges. [285] Et, ce disant, il enjoint aux prêtres de lui montrer les mêmes phénomènes, car les Égyptiens sont versés aussi dans ces sortes de sciences... Ces prêtres ayant jeté alors leurs bâtons, ceux-ci deviennent des dragons. [286] Mais Moïse sans se troubler : « Moi non

plus, dit-il, Ô roi, je ne méprise pas la science des Égyptiens ; mais je déclare que ce que j'ai fait moi-même surpasse autant leur magie et leur art qu'il y a de distance entre les choses divines et les choses humaines. Et je montrerai que ce n'est pas du charlatanisme et d'une dépravation de la vraie doctrine, mais de la providence et de la puissance divine que mes miracles procèdent ». [287] Disant cela, il jette à terre son bâton, en lui commandant de se métamorphoser en serpent ; le bâton obéit, fait le tour des bâtons des Égyptiens, qui semblaient des dragons, et les dévore jusqu'à ce qu'il les ait fait tous disparaître ; ensuite il reprend son aspect normal et Moïse s'en saisit.

4. [288] Mais le roi n'est pas plus frappé de ce fait-là ; il se fâche, et, après lui avoir déclaré qu'il ne lui servirait de rien d'employer sa sagesse et son habileté contre les Égyptiens, il ordonne au surveillant des Hébreux de ne point leur accorder de relâche dans leur travail, mais de les assujettir à des traitements encore plus durs que précédemment. [289] Et celui-ci, qui leur fournissait auparavant de la paille pour la confection des briques, cesse de leur en fournir. Le jour, il les oblige à peiner sur leur tâche, la nuit à ramasser la paille. Ainsi deux fois malheureux, ils rendaient Moïse responsable de ce surcroît de labeur et d'infortune. [290] Mais lui, sans s'affecter des menaces du roi, sans céder aux récriminations des Hébreux, tient bon de part et d'autre et met tous ses efforts à procurer aux siens la liberté. [291] Il va se présenter devant le roi et cherche à lui persuader de laisser aller les Hébreux sur le mont Sinäï pour y sacrifier à Dieu, qui l'avait ordonné, et de ne point faire opposition aux volontés divines ; il devait mettre la faveur de Dieu au-dessus de tout et les autoriser à partir, de peur qu'en les en empêchant, il ne devint, sans le savoir, responsable envers lui-même, quand il subirait les peines qui frappent d'ordinaire ceux qui contreviennent aux ordres de Dieu ; [292] car

ceux qui s'attirent le courroux divin voient surgir des maux terribles de partout ; pour ceux-là, plus rien d'ami, ni la terre, ni l'air ; il ne leur naît plus d'enfants selon la loi naturelle ; tous les éléments leur sont contraires et hostiles ; les Égyptiens, déclarait-il, seraient mis à de pareilles épreuves en même temps que le peuple des Hébreux sortirait de leur pays contre leur gré.

Chapitre XIV : Les plaies d'Égypte

1. Les plaies d'Égypte. Le Nil. - 2. Les grenouilles. - 3. Vermine et bêtes féroces. - 4. Ulcères, grêle, sauterelles. - 5. Ténèbres. - 6. La Pâque. Mort des premiers-nés.

1. [293] Comme le roi dédaignait ces discours de Moïse et n'y prêtait plus aucune attention, des fléaux terribles accablèrent les Égyptiens ; je les exposerai tous, d'abord parce que des malheurs inconnus jusque-là furent éprouvés par les Égyptiens, ensuite parce que Moïse voulait faire connaître qu'il n'y avait rien de mensonger dans ses prédictions et qu'il est utile aux hommes d'apprendre à se garder d'une conduite telle que Dieu s'en irrite et dans sa colère les punisse de leurs iniquités.

[294] Le fleuve, sur l'ordre de Dieu, devint couleur de sang et roula des eaux qu'il était impossible de boire ; or, d'autres eaux potables, ils n'en avaient point, et ce n'était pas seulement par la couleur que le fleuve était devenu répugnant : quiconque tentait d'y boire était saisi de maladie et de cruelles souffrances. [295] Tel était l'effet qu'il produisait sur les Égyptiens ; mais pour les Hébreux ses eaux étaient douces et potables et n'avaient pas changé de nature. Le roi, troublé par ce prodige et inquiet pour les Égyptiens, permit aux Hébreux de s'en aller ; mais, dès que le fléau s'apaisa, il changea d'idée et s'opposa à leur départ.

2. [296] Dieu, voyant que l'ingrat, après qu'il est délivré de cette calamité ne veut plus se montrer raisonnable, inflige une autre plaie aux Égyptiens : une multitude innombrable de grenouilles dévora leur pays; le fleuve même en était plein, elles s'y entassaient et la boisson qu'on prenait se trouvait corrompue par le sang de ces bêtes qui mouraient et pourrissaient dans l'eau ; [297] et le pays qui en était infesté devenait un affreux limon où elles se développaient et mouraient ; tous les vivres qu'on avait dans les maisons, elles les détruisaient ; on les trouvait dans tous les aliments solides et liquides ; elles se répandaient jusque sur les couches ; une odeur intolérable et fétide se dégageait de ces grenouilles, soit en vie, soit mourantes, soit en décomposition. [298] Voyant les Égyptiens accablés par ces maux, le roi pria Moïse de s'en aller en emmenant les Hébreux, et, sitôt qu'il eut dit cela, cette multitude de grenouilles disparut et la terre et le fleuve reprirent leur aspect naturel. [299] Mais Pharaôthès, dès que le pays est délivré de cette calamité, en oublie l'origine et retient les Hébreux, et, comme s'il eût voulu faire l'épreuve de plus grands maux encore, il ne permet plus à Moïse et aux siens de partir c'était par crainte plutôt que par raison qu'il le leur avait accordé.

3. [300] Alors la divinité envoie un autre fléau pour punir cette déloyauté. Une multitude infinie de vermine vint à se développer sur le corps des Égyptiens et fit périr misérablement ces misérables ; ni les baumes, ni les onguents ne pouvaient détruire ces bêtes. [301] Effrayé par cet horrible fléau, craignant la perte de son peuple et songeant à l'ignominie d'une telle destruction, le roi des Égyptiens est forcé d'entendre raison, et encore, à moitié seulement, tant sa méchanceté était grande : [302] il accorde bien aux Hébreux l'autorisation de partir, mais, comme aussitôt le fléau s'apaise, il exige qu'ils laissent femmes et enfants comme gages de leur retour. Ainsi il ne fait

qu'irriter Dieu davantage, en prétendant en imposer à sa sagesse, comme si c'était Moïse et non Dieu lui-même qui punissait les Égyptiens à cause des Hébreux. [303] Dieu, envoyant toutes sortes d'animaux divers, qu'on n'avait jamais rencontrés auparavant, infesta leur pays, de sorte que les hommes périrent sous leurs dents et que la terre fut privée des soins des laboureurs, et tout ce qui échappait à leurs ravages était détruit par la maladie, encore que les hommes, eux, pussent la supporter.

4. [304] Mais comme cela même ne fit pas céder Pharaôthès à la volonté divine, et que, tout en permettant que les femmes s'en allassent avec leurs maris, il voulut que les enfants lui fussent abandonnés, Dieu ne fut pas en peine de l'éprouver et de le poursuivre par des punitions plus variées et plus terribles que celles qu'il avait subies jusque-là ; leurs corps furent frappés d'horribles ulcères, les organes internes se décomposaient et la plupart des Égyptiens périrent ainsi. [305] Mais comme celle plaie elle-même n'assagissait pas le roi, une grêle, inconnue jusque-là au climat égyptien et qui ne ressemblait pas aux pluies d'hiver qui tombent ailleurs, une grêle plus considérable encore que celles des régions tournées vers le septentrion et l'Ourse s'abattit, au cœur du printemps, et brisa tous les fruits. [306] Ensuite une légion de sauterelles acheva de dévorer ce qui avait été laissé intact par la grêle, de façon à ruiner à la lettre toutes les espérances que pouvaient avoir les Égyptiens sur la récolte de leur pays.

5. [307] Il eût suffi de tous ces malheurs pour ramener à la raison et à l'intelligence de ses intérêts un insensé dénué de méchanceté, mais Pharaôthès, moins insensé que scélérat - car sachant le motif de tout cela, il ne s'en posait pas moins en rival de Dieu et trahissait de gâité de cœur le bon parti - ordonne bien à Moïse d'emmener les Hébreux, y compris les femmes et

les enfants, mais il veut qu'ils laissent leur butin aux Égyptiens dont les biens étaient détruits. [308] Moïse déclare qu'il ne trouve pas cette prétention légitime, car il leur fallait offrir à Dieu des sacrifices avec ce butin, et tandis que les choses traînent là-dessus, une nuit profonde, dénuée de toute clarté, se répand sur les Égyptiens ; l'épaisseur en est telle qu'ils en ont les yeux aveuglés et les voies respiratoires obstruées ; ils périssent d'une mort lamentable et chacun craint d'être étouffé par ces nuées. [309] Elles se dissipent après trois jours et autant de nuits, et comme Pharaôthès ne changeait pas d'avis, relativement au départ des Hébreux, Moïse s'avance et lui dit : « Jusqu'à quand vas-tu résister à la volonté de Dieu ? Il te commande de laisser aller les Hébreux ; vous ne pourrez être délivrés de vos maux qu'en agissant ainsi ». [310] Le roi, furieux de ce langage, menace de lui faire trancher la tête s'il revient encore le troubler à ce propos. Moïse répond qu'il cessera, quant à lui, d'en parler et que c'est le roi lui-même, avec les premiers des Égyptiens, qui priera les Hébreux de s'en aller. Cela dit, il se retire.

6. [311] Dieu montra encore par une plaie qu'il obligerait les Égyptiens à libérer les Hébreux. Il ordonne à Moïse d'avertir le peuple de tenir prêt un sacrifice dès le dix du mois de Xanthicos pour le quatorzième jour (ce mois s'appelle Pharmouthi chez les Égyptiens, Nisan chez les Hébreux ; les Macédoniens l'appellent Xanthicos) et d'emmener les Hébreux munis de tous leurs biens. [312] Moïse, tenant les Hébreux prêts au départ, les range en phratries et les réunit tous ensemble ; quand se lève le quatorzième jour, tout le monde est en état de partir ; ils sacrifient ; avec le sang, ils purifient les maisons en y joignant des touffes d'hysope et, après le repas, ils brûlent le reste des viandes, en gens qui sont sur leur départ. [313] De là vient qu'encore aujourd'hui nous avons coutume de faire ainsi ce sacrifice ; nous appelons la fête

Pascha, ce qui veut dire *passage par-dessus*, car, ce jour-là, Dieu passa par-dessus les Hébreux et accabla les Égyptiens de la maladie. La mort sévit sur les premiers-nés des Égyptiens durant cette nuit-là, de sorte que beaucoup de ceux qui habitaient autour du palais du roi vinrent conseiller à Pharaôthès de laisser partir les Hébreux. [314] Celui-ci, ayant mandé Moïse, lui ordonne de partir, pensant que, s'ils quittaient le pays, l'Égypte cesserait de souffrir ; ils gratifient même les Hébreux de présents, les uns, par impatience de les voir partir, les autres, à cause des relations de voisinage qu'ils avaient entretenues avec eux.

Chapitre XV : Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, quittent l'Égypte.

1. L'exode ; les azymes. - 2. Date de l'exode. - 3. Poursuite des Égyptiens. - 4. Détresse des Hébreux. - 5. Exhortations de Moïse.

1. [315] Ils s'en allèrent donc, tandis que les Égyptiens se lamentaient et regrettaient de les avoir traités si durement ; ils firent route par Latopolis, qui était alors déserte ; Babylone y sera fondée plus tard, lorsque Cambyse conquerra l'Égypte. Ils effectuent leur marche rapidement et arrivent le troisième jour au bourg de Belséphon près de la mer Érythrée. [316] Et comme la terre ne leur fournissait rien, car c'était un désert, ils se nourrissent de farine de froment un peu détremnée et qu'une brève cuisson convertit en pains ; ils en firent usage pendant trente jours : ils ne purent se suffire plus longtemps avec ce qu'ils avaient emporté de l'Égypte, quoiqu'ils eussent rationné la nourriture, se bornant au nécessaire sans manger à satiété ; de là vient qu'en mémoire de ces privations, nous célébrons la fête dite des azymes pendant huit jours. [317] A considérer toute la foule des émigrants, y compris les femmes et les enfants, il était difficile de les compter ; ceux

qui avaient l'âge de porter les armes étaient environ 600.000.

2. [318] Ils quittèrent l'Égypte au mois de Xanthicos, le quinzième jour de la lune, 430 ans après que notre ancêtre Abram était venu en Chananée ; l'émigration de Jacob avait eu lieu 215 ans après. [319] Moïse avait déjà 80 ans, son frère Aaron avait trois ans de plus, ils emportaient avec eux les ossements de Joseph, selon les recommandations que ce dernier avait faites à ses fils.

3. [320] Mais les Égyptiens se repentaient d'avoir laissé partir les Hébreux, et, comme le roi était vivement contrarié à l'idée que tout était arrivé par les sortilèges de Moïse, on résolut de marcher contre eux. Ils prennent les armes et tout leur attirail et se mettent à les poursuivre ; leur but était de les ramener s'ils parvenaient à les joindre : on n'avait plus rien à craindre de Dieu, puisqu'on les avait laissés partir. [321] Et l'on pensait vaincre aisément des gens sans armes et épuisés par le voyage. Ils s'informent auprès de chacun par où les Hébreux ont passé et poussent vivement la poursuite, quoique le pays fût pénible à traverser, non seulement pour des troupes, mais même pour des voyageurs isolés. [322] Moïse avait fait prendre ce chemin aux Hébreux afin que, si les Égyptiens se ravisait et voulaient les poursuivre, ils fussent punis de leur mauvaise foi et de leur infraction aux conventions ; c'était aussi à cause des Philistins (Palestiniens), qu'une ancienne inimitié leur rendait hostiles et à qui il voulait, coûte que coûte, dérober sa marche ; car leur pays est limitrophe de celui des Égyptiens. [323] Voilà pourquoi il ne conduisit pas le peuple par la route qui mène en Palestine ; c'est par le désert, en un circuit long et pénible, qu'il voulait envahir la Chananée ; au surplus, c'était pour se conformer aux prescriptions de Dieu, qui lui avait commandé d'amener son peuple sur le mont Sinaï pour y faire

des sacrifices. [324] Cependant les Égyptiens, ayant rejoint les Hébreux, se disposent à combattre et les refoulent, grâce à leur supériorité de forces, dans un étroit espace : ils étaient suivis, en effet, de six cents chars de guerre avec 50.000 cavaliers et des hoplites au nombre de 200.000. Ils barrèrent tous les chemins par où ils pensaient que les Hébreux chercheraient à s'enfuir et les tenaient prisonniers entre des escarpements inaccessibles et la mer ; [325] vers la mer, en effet, se terminait une montagne que ses sentiers trop rudes rendent infranchissable et impropre à une retraite. Ainsi, profitant des rapprochements de la montagne et de la mer, ils fermaient toute issue aux Hébreux en postant leur camp à l'entrée même, afin de les empêcher de s'échapper vers la plaine.

4. [326] Incapables d'attendre à la façon des assiégés, faute des vivres nécessaires, ne voyant aucun moyen de fuir et dépourvus d'armes, au cas où l'idée leur viendrait d'engager un combat, les Hébreux croyaient déjà à un complet désastre, s'ils ne se livraient eux-mêmes de plein gré aux Égyptiens. [327] Et ils incriminaient Moïse, oubliant tous les miracles accomplis par Dieu en vue de leur libération, au point qu'incrédules à la parole du prophète qui les encourageait et leur promettait le salut, ils voulaient le lapider et étaient d'avis de se remettre entre les mains des Égyptiens. [328] On n'entendait que lamentations, gémissements des femmes et des enfants : la mort devant les yeux, enfermés entre les montagnes, la mer et les ennemis, ils ne trouvaient aucun moyen de leur échapper.

5. [329] Moïse, malgré l'irritation du peuple contre lui, ne se relâchait pas de sa sollicitude à leur égard et s'en remettait à Dieu, qui avait fait tout ce qu'il avait promis pour leur délivrance et ne les laisserait pas maintenant tomber aux mains des ennemis, ni devenir esclaves, ni périr. Se levant au milieu d'eux, il s'écrie : [330] « Même envers des

hommes qui vous auraient gouvernés heureusement jusqu'à présent, il y aurait de l'injustice à douter qu'ils restent les mêmes dans l'avenir ; [331] mais désespérer de la vigilance de Dieu, ce serait de votre part un acte de démence, puisque c'est à lui que vous devez tout ce qui s'est fait par mon entremise pour votre salut et votre délivrance de l'esclavage, quand vous ne vous y attendiez nullement. Il vaut bien mieux, dans cette situation critique où vous croyez être, espérer en l'assistance de Dieu ; c'est lui qui a fait en sorte que nous fussions cernés dans ce difficile passage, afin que de ce péril dont vous ne croyez pas, ni vous ni l'ennemi, que vous puissiez échapper, il vous retire et fasse voir sa puissance et la sollicitude dont il vous entoure. [332] Car ce n'est pas dans d'infimes rencontres que la divinité prête son appui à ceux qu'elle favorise, c'est quand elle voit les hommes désespérer d'un sort meilleur. [333] Aussi, ayez foi en un tel défenseur, qui a le pouvoir de faire grand ce qui est petit et de décréter l'affaiblissement de ces grandes puissances. Ne vous laissez pas effrayer par l'attirail des Égyptiens et, parce que la mer et derrière vous les montagnes n'offrent point de moyens de fuite, n'allez pas pour cela désespérer de votre salut : ces montagnes pourraient devenir des plaines, si Dieu voulait, et la mer une terre ferme ».

Chapitre XVI : La mer, devant les Hébreux poursuivis par les Égyptiens, s'ouvre et leur livre passage.

1. Prière de Moïse. - 2. Miracle de la mer Rouge. - 3. Destruction des Égyptiens. - 4. Joie des Hébreux. Cantique de Moïse. - 5. Parallèle tiré de l'histoire d'Alexandre. - 6. Armement des Hébreux.

1. [334] Ayant ainsi parlé, il les mène vers la mer, aux yeux des Égyptiens ; car ceux-ci étaient en vue, mais, épuisés par les fatigues de la poursuite, ils croyaient bien faire en remettant la bataille au lendemain. Quand Moïse est arrivé sur le rivage,

ayant pris son bâton, il supplie Dieu et invoque son aide et son alliance en ces termes : [335] « Tu ne peux méconnaître toi-même, Seigneur, que la fuite dans la situation où nous sommes, soit par force, soit par adresse, est humainement impossible ; mais s'il y a au monde une chance de salut pour cette armée que ta volonté a fait sortir de l'Égypte, il t'appartient de la procurer. [336] Pour nous, abandonnant toute autre espérance et tout remède, nous ne nous confions qu'en toi seul, et nous avons les yeux sur tout ce que ta providence fera pour nous dérober à la colère des Égyptiens. Qu'il arrive promptement ce secours qui nous manifestera ta puissance ; relève ce peuple que le désespoir a fait tomber dans le pire abattement, rends-lui l'ardeur et la confiance en son salut. [337] Ce n'est pas un domaine étranger pour toi que l'impasse où nous sommes ; elle t'appartient la mer, ainsi que la montagne qui nous environne ; elle peut s'ouvrir sur ton ordre, et la mer se changer en terre ferme, et nous pouvons nous enlever dans les airs, s'il te plaît d'employer ta puissance à nous sauver de la sorte ».

2. [338] Après cet appel à Dieu, il frappe la mer de son bâton. Celle-ci, sous le choc, se divise et, se retirant sur elle-même, quitte son lit par où les Hébreux pourront passer et s'enfuir. [339] Moïse, voyant que Dieu intervient et que la mer a fait place pour eux à la terre ferme, s'y engage le premier et ordonne aux Hébreux de le suivre dans ce chemin ouvert par Dieu, en se réjouissant du péril où sont leurs ennemis qui arrivent et en rendant grâce à Dieu du salut qu'il a fait luire d'une manière si inconcevable.

3. [340] Ceux-ci, sans plus hésiter, s'élancent allègrement, forts de l'assistance divine, et les Égyptiens croient d'abord qu'ils sont atteints de folie pour se précipiter ainsi vers une mort certaine ; mais quand ils les voient très avancés sans aucun mal, sans qu'aucun obstacle, sans

qu'aucun accident les arrête, ils s'élancent à leur poursuite, pensant que la mer demeurerait tranquille pour eux aussi ; ils placent en avant la cavalerie et se mettent à descendre. [341] Mais les Hébreux, pendant que leurs ennemis s'arment et perdent leur temps à cette manœuvre, vont de l'avant et s'échappent vers la rive opposée, sans aucun dommage ; cela ne fit que stimuler l'ardeur des ennemis à leur donner la chasse, car ils pensaient aussi s'en tirer sans perte. [342] Mais les Égyptiens ne se doutaient pas que le chemin où ils pénétraient était réservé aux Hébreux et nullement public et qu'il était fait pour sauver les fuyards en danger et non à l'usage de ceux qui s'acharnaient à leur perte. [343] Aussi, quand toute l'armée des Égyptiens s'est engagée, la mer se replie sur eux ; de toutes parts, elle surprend les Égyptiens de ses flots impétueux, que déchaînent les vents ; des pluies descendent du ciel ; le tonnerre éclate en coups secs accompagnés d'éclairs, et la foudre tombe. [344] En un mot, aucune de ces catastrophes mortelles dont la colère de Dieu frappe les hommes ne manqua de se produire alors. Une nuit sombre et noire les enveloppa. Ils périrent ainsi tous, sans qu'il en restât un seul pour retourner annoncer le désastre à ceux qu'on avait laissés en Égypte.

4. [345] Quant aux Hébreux, ils ne pouvaient contenir leur joie devant ce salut inespéré et la destruction de leurs ennemis ; ils songeaient à la certitude qu'ils avaient d'être libres, puisque les tyrans qui voulaient les asservir avaient péri, et à la façon manifeste dont Dieu les avait secourus. [346] Et après avoir ainsi échappé au danger et vu leurs ennemis châtiés comme on ne souvient pas que d'autres hommes l'aient été auparavant, ils passent toute la nuit en chants et en réjouissances ; Moïse, lui, compose en rythme hexamètre un chant en l'honneur de Dieu, rempli de louanges et d'actions de grâce pour ses faveurs.

5. [347] Quant à moi, tout ce que j'ai raconté, je l'ai trouvé tel quel dans les livres saints. Que personne ne juge étrange et contraire à la raison le fait que des anciens, exempts de tout vice, aient pu être sauvés en passant à travers la mer, soit par la volonté divine, soit par l'effet du hasard, [348] alors que les soldats d'Alexandre, roi de Macédoine, ont vu naguère reculer devant eux la mer de Pamphylie et, à défaut d'autre route, leur offrir elle-même un passage, quand Dieu voulut détruire la puissance des Perses. C'est ce qu'affirment d'un commun accord ceux qui ont raconté les hauts faits d'Alexandre. Aussi bien, chacun peut en penser ce que bon lui semblera.

6. [349] Le lendemain, les armes des Égyptiens ayant été portées jusqu'au camp des Hébreux par le flux et la violence du vent qui s'y déchaînait, Moïse attribua cette aubaine à la providence de Dieu qui veillait à ce qu'ils ne fussent point dépourvus d'armes ; il les recueillit, en revêtit les Hébreux et les emmena sur le mont Sinaï pour y sacrifier à Dieu et lui consacrer les offrandes du peuple dé-livré, selon ce qui lui avait été prescrit auparavant.

LIVRE 3 : De l'exode au refus d'entrer dans le pays promis

Chapitre I : Moïse, ayant fait sortir le peuple d'Égypte, le mène sur le mont Sinaï, après beaucoup de souffrances éprouvées pendant le voyage.

1. Marche pénible vers le Sinaï - 2. Les eaux de Mar. - 3-4. Souffrances à Élim. - 5. Miracle des caillies. - 6. La manne. - 7. Le rocher de Raphidim.

1. [1] Lorsque, contre toute espérance, les hébreux eurent ainsi été sauvés, ils furent de nouveau cruellement en peine, tandis qu'on les menait vers le mont Sinaï. La contrée était absolument déserte, dénuée de toute production propre à leur subsistance et extrêmement pauvre en eau ; non seulement elle ne pouvait rien fournir aux hommes, mais elle n'était même pas capable de nourrir aucune espèce animale ; en effet, c'est une terre sèche, d'où ne sort aucune humidité propice à la végétation. C'est par un tel pays qu'ils étaient contraints de cheminer, aucune autre route ne leur étant ouverte. Des lieux antérieurement parcourus ils avaient emporté de l'eau, selon l'ordre de leur chef, et, quand cette eau fut épuisée, ils essayèrent d'en retirer de puits. Ce fut un travail pénible à cause de la dureté du sol ; mais ce qu'ils trouvaient était amer, non potable et, au surplus, en quantité très minime.

En marchant ainsi, ils arrivèrent aux approches du soir à Mar, localité qu'ils appelèrent de ce nom à cause de la mauvaise qualité de l'eau - en effet, l'amertume se dit *mar* - ; et là, épuisés par cette marche ininterrompue et par le manque de nourriture - à ce moment ils n'en avaient plus du tout -, ils font halte. Un puits se trouvait là, c'était une raison de plus pour y demeurer ; sans doute, il ne pouvait à lui seul suffire à une si grande armée, cependant c'était un léger encouragement pour eux de l'avoir trouvé dans de tels parages ; car ils avaient ouï dire à ceux qui allaient aux informations qu'ils n'en rencontreraient plus aucun en poursuivant leur route. Mais cette eau-là était amère, et non seulement les hommes ne pouvaient la boire, mais les bêtes de somme même ne la supportaient pas.

2. [5] Moïse, voyant leur découragement et l'inefficacité des paroles en une telle circonstance, - car ce n'était pas une armée véritable, capable d'opposer à la contrainte de la nécessité la force virile ; l'élan généreux de leurs sentiments était

enrayé par la foule des enfants et des femmes, qui n'étaient pas de force à recevoir les enseignements de la raison -, Moïse donc était dans le plus grand embarras, parce qu'il faisait siennes les souffrances de tous. En effet, on n'avait recours à personne qu'à lui ; tous l'adjuraient, les femmes pour leurs enfants, les maris pour leurs femmes, de ne pas se désintéresser d'eux, mais de leur procurer quelque moyen de salut. Il se met alors à supplier Dieu de débarrasser l'eau du mauvais goût qu'elle avait et de la rendre potable. Et comme Dieu consentit à lui faire cette faveur, ayant saisi l'extrémité d'un bâton qui se trouvait sur le sol à ses pieds, il le fendit par le milieu, dans le sens de la longueur, puis, l'ayant jeté dans le puits, il persuada aux hébreux que Dieu avait prêté l'oreille à ses prières et avait promis de rendre l'eau telle qu'ils la désiraient, pourvu qu'ils exécutassent ses ordres, non avec mollesse, mais avec ardeur. Ceux-ci demandant ce qu'il leur faudra faire pour que l'eau s'améliore, il ordonne à ceux qui étaient dans la force de l'âge de tirer l'eau du puits, en leur disant que ce qui resterait au fond, quand ils en auraient eu vidé la plus grande partie, serait potable. Ils se mirent à l'œuvre, et l'eau travaillée et purifiée par leurs coups incessants devient bientôt bonne à boire.

3. [9] Partis de là, ils arrivent à Elis ; de loin, cette localité avait belle apparence, car elle était plantée de palmiers, mais, quand on en fut près, on se convainquit, au contraire, que c'était un méchant lieu ; car ces palmiers, qui n'étaient pas plus de soixante-dix, croissaient péniblement et demeuraient tout au ras du sol, faute d'eau, tout l'endroit étant sablonneux. Même des sources qui se trouvaient là, au nombre de douze, il ne jaillissait pas assez d'eau pour les arroser ; et comme rien n'en pouvait sourdre ni s'élever en l'air, elles ne donnaient que de rares filets de liquide et l'on creusait le sable sans rien rencontrer ; encore le peu d'eau qu'ils parvenaient à recueillir goutte à goutte se trouvait impropre à tout usage, tant il était trouble. Et les arbres étaient trop débiles pour porter des fruits, faute d'eau pour leur donner de la vigueur et de l'élan. Aussi incriminait-on le chef et l'accablait-on d'injures : ces misères, ces épreuves malheureuses, c'était par lui qu'on les endurait, disaient-ils. Ils en étaient à leur trentième jour de marche ; les provisions qu'ils avaient emportées étaient complètement épuisées, et, comme ils ne trouvaient rien en route, ils désespéraient complètement. Tout à la pensée de leur malheur présent, qui les empêche de se souvenir des bienfaits qu'ils doivent à Dieu d'une part, à la vertu et à l'intelligence de Moïse de l'autre, ils n'ont pour

leur chef que de la colère, et s'élançant pour le lapider, comme s'il était le plus responsable de leur détresse actuelle.

4. [13] Mais lui, devant cette foule ainsi surexcitée et animée contre lui de sentiments violents, fort de l'appui de Dieu et de la conscience qu'il a d'avoir veillé sur ceux de sa race, s'avance au milieu d'eux tandis qu'ils vocifèrent et tiennent encore des pierres dans leurs mains ; avec son aspect si agréable et son éloquence si persuasive pour la foule, il commence à apaiser leur colère, les exhorte à ne pas oublier, sous l'impression des difficultés actuelles, les bienfaits antérieurs, et à ne pas chasser de leurs pensées, parce qu'ils souffrent présentement, les grâces et les faveurs considérables et inespérées qu'ils avaient reçues de Dieu. Ils doivent compter qu'ils seront tirés aussi des embarras actuels, grâce à la sollicitude divine, car, vraisemblablement, c'était pour éprouver leur vertu, pour savoir de quelle force d'âme ils étaient doués, quelle mémoire ils conservaient des services déjà rendus, et s'ils n'y reporteraient point leur pensée sous l'influence des maux actuels, que Dieu les accablait maintenant de ces tourments. Il leur reproche de ne savoir ni les endurer, ni se souvenir d'un heureux passé, en faisant si peu de cas de Dieu et du dessein selon lequel ils ont quitté l'Égypte, et en montrant tant d'humeur contre lui-même, serviteur de Dieu, lui qui ne leur a jamais menti, ni dans ses discours, ni dans les ordres qu'il leur a donnés selon les instructions divines. Puis il leur énumère tout, comment les Égyptiens ont été détruits en voulant les retenir de force contre la volonté de Dieu, comment le même fleuve se changea pour ceux-là en sang, de sorte qu'ils ne purent boire de ses eaux, tandis que pour eux-mêmes elles restaient potables et douces, comment, traversant la mer qui s'écartait d'eux au loin en leur ouvrant un chemin tout nouveau, ils y trouvèrent le salut pour eux-mêmes, tandis qu'ils voyaient leurs ennemis périr ; comment, lorsqu'ils manquaient d'armes, Dieu leur en procura abondamment ; enfin il leur dit toutes les circonstances où, quand ils paraissaient à deux doigts de leur perte, Dieu les avait sauvés à l'improviste, quelle puissance était la sienne, qu'il ne fallait donc pas non plus désespérer maintenant de sa providence, mais patienter sans colère, en songeant que le secours ne peut tarder, même s'il ne vient pas immédiatement, avant toute épreuve fâcheuse, et considérer que ce n'est pas par indifférence que Dieu temporise, mais bien pour éprouver leur courage et leur amour de la liberté, « afin de savoir, dit-il, si, à l'occasion, vous pourriez supporter généreusement pour elle la privation d'aliments et le manque d'eau, ou si vous

préférez l'esclavage, comme les bêtes que leurs maîtres domptent et nourrissent copieusement en vue des services qu'ils en attendent ». Il ajoute que, s'il craint quelque chose, ce n'est pas tant pour sa propre sécurité, - car ce ne sera pas un malheur pour lui de mourir injustement -, que pour eux-mêmes ; il a peur qu'en lançant des pierres contre lui, ils n'aient l'air de mépriser Dieu.

5. [22] Il les calme ainsi, arrête leurs bras prêts à le lapider et les amène à se repentir de l'acte qu'ils allaient commettre : mais, ayant songé que cette agitation provoquée par la nécessité n'était pas déraisonnable, il réfléchit qu'il devait aller supplier et invoquer Dieu, et, monté sur un observatoire élevé, il lui demande de procurer quelque secours au peuple et de l'arracher à sa détresse, - car c'était en lui que se trouvait leur salut et en nul autre -, et de pardonner au peuple ce qu'il venait de commettre sous l'empire de la nécessité, car la race des hommes est naturellement portée à se plaindre et à récriminer dans la mauvaise fortune. Dieu promet de prendre soin d'eux et de leur fournir ces ressources tant souhaitées. Moïse, ayant entendu cette réponse de Dieu, retourne auprès du peuple. Ceux-ci, en le voyant tout réjoui des promesses divines, passent de l'abattement à une humeur plus gaie, et lui, debout au milieu d'eux, dit qu'il vient leur apporter de la part de Dieu un secours contre les embarras présents. Et, peu après, une quantité de cailles (cette espèce d'oiseaux abonde, plus que toute autre, dans le golfe Arabique) traverse ce bras de mer et vient voler au-dessus d'eux ; et, fatiguées de voler, habituées, d'ailleurs, plus que les autres oiseaux à raser la terre, elles viennent s'abattre sur les Hébreux. Ceux-ci, les recueillant comme une nourriture préparée par Dieu, soulagent leur faim. Et Moïse adresse des actions de grâce à Dieu pour les avoir secourus si vite et comme il l'avait promis.

6. [26] Aussitôt après ces premiers secours en vivres, Dieu leur en envoya une seconde fois. En effet, tandis que Moïse élève les mains en prière, une rosée tombe à terre, et, comme elle adhère en se coagulant à ses mains, Moïse, soupçonnant que c'était là un aliment envoyé par Dieu, la goûte, et, charmé, tandis que le peuple, dans son ignorance, la prend pour de la neige et l'attribue à l'époque de l'année où l'on se trouvait, il leur apprend que cette rosée descendue du ciel n'est pas ce qu'ils supposent, mais qu'elle est destinée à les sauver et à les nourrir ; en la goûtant, ils s'en convainquirent. Ceux-ci, imitant leur chef, eurent plaisir à manger de cette substance, car elle tenait du miel par sa saveur douce et délicieuse et ressemblait à cette espèce d'aromate nommée bdella ; la grosseur était

celle d'une graine de coriandre. Ils mirent à la récolte une ardeur extrême. Mais il leur était recommandé à tous également de n'en récolter chaque jour qu'un assaron (c'est le nom d'une mesure), cet aliment ne devant jamais leur faire défaut ; c'était là une précaution afin que les faibles ne fussent pas empêchés d'en prendre par les forts, qui profiteraient de leur vigueur pour faire une récolte plus copieuse. Ceux qui, néanmoins, recueillaient plus que la mesure prescrite n'avaient aucun avantage pour la peine qu'ils se donnaient, car ils ne trouvaient rien de plus qu'un assaron ; et tout ce qu'on mettait de côté pour le jour suivant ne servait plus à rien : les vers et l'amertume l'abîmaient, tant cet aliment était divin et extraordinaire. Il remplaçait pour ceux qui en mangeaient tous les autres aliments absents. Et encore aujourd'hui tout ce lieu est arrosé d'une pluie semblable à celle que jadis, par faveur pour Moïse, Dieu envoya pour leur servir de nourriture. Les Hébreux appellent cet aliment *manna*, car le mot *man* est une interrogation dans notre langue et sert à demander : « Qu'est-ce que cela ? » Ils ne firent donc que se réjouir de cet envoi du ciel et ils usèrent de cette nourriture pendant quarante ans, tout le temps qu'ils furent dans le désert.

7. [33] Lorsque, partis de là, ils arrivèrent à Raphidin, tourmentés par une soif extrême, -car après avoir dans les premiers jours rencontré quelques sources, ils se trouvaient maintenant dans un pays absolument dépourvu d'eau -, leur situation était pénible et ils recommençaient à s'irriter contre Moïse. Mais lui, échappant à grand peine aux transports de la foule, se met à prier Dieu, et lui demande, de même qu'il leur avait donné à manger dans le besoin, de leur procurer aussi à boire, car c'en était fait de leur reconnaissance pour la nourriture qu'ils avaient reçue, si la boisson leur faisait défaut. Dieu ne différa pas longtemps d'accorder cette faveur ; il promit à Moïse de produire une source abondante qui jaillirait d'un endroit imprévu. Et il lui commande de frapper de son bâton la roche qui se trouvait là devant leurs yeux ; c'était d'elle qu'ils recevraient en abondance tout ce qu'ils désiraient ; il veillerait aussi à ce que l'eau leur apparût sans peine ni travail. Moïse, ayant reçu ces promesses de Dieu, revient auprès du peuple, qui était dans l'attente et tenait les regards fixés sur lui ; car on l'avait déjà aperçu qui descendait vivement de la colline. Dès qu'il arrive, il leur dit que Dieu voulait les délivrer aussi de cette détresse et qu'il daignait même les sauver d'une façon inespérée ; de la roche jaillirait pour eux un courant d'eau. Tandis que cette nouvelle les stupéfie à la pensée d'être encore obligés, tout épuisés qu'ils sont par la soif et

le voyage, à tailler dans le rocher, Moïse le frappe de son bâton ; celui-ci s'entrouvrant, il s'en échappe une eau abondante et parfaitement limpide. Eux sont frappés de l'étrangeté de ce spectacle et rien qu'à son aspect, leur soif se calme déjà ; ils en boivent, et ce liquide leur paraît agréable et délicieux et tel qu'un vrai présent de Dieu. Ils en conçoivent aussi de l'admiration pour Moïse, si fort en honneur auprès de Dieu et ils offrent des sacrifices pour remercier Dieu de la providence dont il les a entourés. L'écrit déposé dans le temple atteste que Dieu avait prédit à Moïse qu'il ferait ainsi sortir de l'eau du rocher.

Chapitre II : Les Amalécites et les peuples d'alentour, ayant fait la guerre aux Hébreux, sont défaits et perdent la plus grande partie de leur armée.

1. Préparatifs de guerre des Amalécites. - 2. Moïse encourage les Hébreux effrayés. - 3. Il les prépare au combat. - 4. Victoire des Hébreux ; butin considérable. - 5. Fêtes en l'honneur de cette victoire et arrivée au Sinaï.

1. [39] Comme le renom des Hébreux s'était déjà fort répandu partout et qu'on parlait beaucoup d'eux, il advint que les gens du pays ne furent pas médiocrement effrayés. S'envoyant mutuellement des députations, ils s'invitent à repousser et à tenter d'exterminer ces intrus. Les instigateurs de cette entreprise étaient les habitants de la Gobolitide et de Pétra, qui s'appellent Amalécites ; c'était le plus belliqueux des peuples de ce pays. Leurs rois, par des messages adressés des uns aux autres ainsi qu'aux peuples voisins, s'exhortent à faire la guerre aux Hébreux ; une armée d'étrangers, disaient-ils, qui s'étaient dérobés à la servitude des Égyptiens, s'installait près d'eux pour leur nuire : « On aurait tort de les mépriser ; c'est avant qu'ils se fortifient et que leurs ressources augmentent, et qu'ils commencent à nous attaquer, se sentant encouragés en ne nous voyant opposer aucune résistance, qu'il est prudent et sage de les défaire en les punissant de leur agression et de ce qu'ils y ont commis, et non lorsqu'ils auront mis la main sur nos villes et nos richesses. Ceux qui tentent de ruiner la puissance naissante de leurs ennemis font preuve de plus de sagacité que ceux qui s'opposent à son accroissement après qu'elle a déjà progressé ; car ceux-ci semblent ne s'indigner que de l'excès de leurs avantages, mais ceux-là ne leur laissent jamais prendre barre sur eux ». Après ces avis adressés aux peuplades voisines ainsi qu'entre soi, on décida d'entrer en lutte avec les Hébreux.

2. [43] Comme Moïse ne s'attendait à aucune hostilité, il éprouva de l'embarras et de l'inquiétude devant cette attitude des gens du pays ; et, alors que ceux-ci étaient déjà prêts au combat et qu'il fallait affronter le péril, la foule des Hébreux se trouva dans une vive agitation ; manquant de tout, elle allait se battre avec des gens équipés de tout à merveille. Moïse alors entreprend de les consoler, les exhorte à reprendre courage en se fiant au suffrage de Dieu ; élevés par lui à la liberté, ils triompheraient de ceux qui se disposaient à les attaquer pour la leur disputer. Ils devaient considérer leur armée comme assez nombreuse et pourvue d'armes, d'argent, de vivres, de tout ce dont la présence enhardit l'homme qui va combattre, la seule assistance de Dieu leur donnait tout cela ; tandis que l'adversaire était peu nombreux, désarmé, faible, facile à vaincre même par de moins forts qu'eux, dès que Dieu le voulait. Ils savaient quel secours Dieu procurait, d'après de nombreuses expériences, plus tragiques que la guerre ; car la guerre, on la fait contre des hommes ; mais les difficultés où ils s'étaient trouvés devant la faim et la soif, devant les montagnes et la mer quand ils ne savaient par où fuir, c'était grâce à la seule bienveillance divine qu'ils les avaient surmontées. Il les invitait aujourd'hui à montrer la plus grande ardeur, car ils auraient de tout en abondance s'ils triomphaient de leurs ennemis.

3. [47] C'est par ces discours que Moïse rendait courage à la foule, et, appelant les chefs de tribu et les magistrats séparément et tous ensemble, il engageait les plus jeunes à obéir aux plus anciens et ces derniers à écouter leur général. Ceux-ci, dont les âmes s'exaltaient en vue du danger, et qui, prêts pour la terrible affaire, espéraient qu'un moment viendrait où l'on serait délivré de ces maux, priaient Moïse de les conduire sur l'heure et sans retard contre leurs ennemis, tout délai pouvant arrêter leur ardeur. Moïse, après avoir choisi dans la foule tous ceux qui pouvaient se battre, met à leur tête Josué (Jésouïs), fils de Noun (Navèchos), de la tribu d'Éphraïm, un homme très courageux, qui supportait vaillamment les fatigues, qui savait fort bien réfléchir et parler, honorait Dieu d'une piété singulière que Moïse lui avait enseignée, et possédait l'estime des Hébreux. Il rangea quelques hommes armés autour de l'eau pour la garde des enfants et des femmes et de l'ensemble du camp. Ils passèrent toute la nuit en préparatifs, à réparer les armes endommagées, le regard tendu vers leur chef, tout prêts à s'élancer au combat quand Moïse leur en donnerait le signal. Moïse aussi passe la nuit à enseigner à Josué comment il rangera l'armée en bataille. Quand le jour commence à

paraître, il exhorte à nouveau Josué à ne pas se montrer dans l'action inférieur aux espérances fondées sur lui et à s'acquérir dans son commandement la considération de ses troupes pour ses exploits, il exhorte encore, chacun à part, les plus notables d'entre les Hébreux, et bientôt il donne l'élan à toute la foule réunie sous les armes. Lui-même, après avoir animé l'armée par ses paroles et tout ce travail préparatoire, se retire sur la montagne en confiant l'armée à Dieu et à Josué.

4. [53] Les adversaires en viennent aux mains, le combat s'engage avec acharnement et l'on s'anime les uns les autres. Tout le temps que Moïse tient les bras levés en l'air, les Amalécites faiblissent devant les Hébreux. Mais Moïse, ne pouvant supporter la fatigue de cette tension des bras, et constatant que chaque fois qu'il les laissait retomber, régulièrement les siens se trouvaient avoir le dessous, il ordonne à son frère Aaron et au mari de sa sœur Mariamme, Our(os), de se tenir de chaque côté de lui pour soutenir ses mains et ne pas le laisser se fatiguer dans son intervention tutélaire. Cela fait, les Hébreux remportent une victoire écrasante sur les Amalécites. Et ceux-ci eussent tous péri, si la nuit survenant n'eût arrêté le carnage. C'était une très belle victoire et très opportune que remportèrent là nos ancêtres, car ils triomphèrent de ceux qui s'étaient jetés sur eux et ils effrayèrent les peuples voisins tout en se procurant de nombreuses et magnifiques richesses pour prix de leurs efforts. S'étant emparés, en effet, du camp des ennemis, ils acquirent des ressources considérables tant pour l'usage public que pour leur usage particulier, eux qui précédemment avaient manqué même du nécessaire. Et ce leur fut, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir, une source de bienfaits que le succès de ce combat car ils n'asservirent pas seulement la personne de leurs assaillants, mais aussi leur moral ; et pour tous les peuples voisins, après la défaite de ces premiers adversaires, ils devinrent redoutables. En même temps, ils s'emparèrent d'une grande quantité de richesses. Car beaucoup d'argent et d'or fut saisi dans le camp, ainsi que des vases d'airain qui servaient pour les repas, profusion aussi d'or et d'argent monnayés, puis tous les tissus et les ornements servant aux armures, d'autres objets de parure et d'équipement, un butin varié de bêtes de somme et tout ce qui suit habituellement une armée en campagne. Les Hébreux conçurent une haute idée de leur propre valeur et leur vertu se retrempe ; désormais ils ne reculèrent devant aucun effort, estimant que par l'effort tout peut se conquérir.

5. [59] C'est ainsi que se termina cette lutte. Le lendemain, Moïse fit dépouiller les cadavres des ennemis et réunir les armures laissées par les fuyards ; il distribua des récompenses aux vaillants et fit l'éloge de leur chef Josué, dont les exploits étaient attestés par l'armée tout entière. Chez les Hébreux personne n'avait péri, mais les ennemis avaient eu tant de morts qu'on ne pouvait même les compter. Après avoir offert des sacrifices d'actions de grâce, il érige un autel et appelle Dieu du nom de *Donneur de victoire* et il prédit que les Amalécites périraient d'une ruine complète, que nul d'entre eux ne survivrait, parce qu'ils s'étaient jetés sur les Hébreux, alors qu'ils se trouvaient dans un pays désert, en pleine détresse ; puis il restaura l'armée par des festins. Tel fut leur premier engagement, livré après leur sortie d'Égypte contre d'audacieux agresseurs. Après qu'ils eurent célébré la fête en l'honneur de leur victoire, Moïse, ayant attendu quelques jours, emmena, après ce combat, les Hébreux rangés en bon ordre. Déjà beaucoup d'entre eux étaient armés. Avancant par petites étapes, le troisième mois après la sortie d'Égypte, il arrive au mont Sinaï, où s'étaient passés le miracle du buisson et ses autres visions que nous avons déjà rapportés.

Chapitre III : Jéthro, son beau-père, étant venu le rejoindre au Sinaï, Moïse le reçoit avec joie.

1. [63] Ragouël, son beau-père, instruit de ses succès, s'en vient joyeusement à sa rencontre et fait bon accueil à Moïse, à Sapphora et à leurs enfants. Moïse se réjouit de l'arrivée de son beau-père et, après avoir offert un sacrifice, il donne un festin au peuple non loin du buisson qui avait échappé à la combustion du feu. Tout le peuple, rangé par familles, prenait part au festin ; Aaron et les siens, s'étant adjoint Ragouël, chantaient des hymnes à Dieu, auteur et dispensateur de leur salut et de leur liberté. Ils célébraient aussi leur général, dont le mérite avait tout fait réussir à souhait. Et Ragouël se répandit en éloges à l'adresse du peuple pour la reconnaissance que celui-ci témoignait à Moïse et il admira, d'autre part, Moïse pour l'ardeur virile qu'il avait mise à sauver les siens.

Chapitre IV : Jéthro lui suggère de diviser son peuple, qui n'était pas encore organisé, au moyen de chefs de 1 000 et de chefs de 100, et Moïse fait tout cela, selon le conseil de son beau-père.

1. Conseils de Ragouël à Moïse. - 2. Moïse s'y conforme.

1. [66] Le lendemain, Ragouël aperçoit Moïse au milieu du tumulte des affaires ; il tranchait, en effet, les différends de tous ceux qui le lui demandaient, car tous venaient à lui, pensant que le seul moyen d'obtenir justice, c'était de l'avoir, lui, pour arbitre ; et aux vaincus mêmes la défaite semblait légère, persuadés qu'elle était due à la justice et non à la cupidité. Sur le moment, Ragouël garde le silence, ne voulant empêcher personne d'avoir recours aux talents du chef, mais, une fois le tumulte apaisé, il le prend à part, et, demeuré seul avec lui, il lui enseigne ce qu'il doit faire. Il lui conseille de laisser à d'autres le tracassé des petites affaires et de garder toute sa vigilance pour les plus importantes et pour le salut du peuple ; pour ce qui était de juger, d'autres Hébreux s'en trouveraient capables ; mais, quant à veiller à la sécurité de tant de myriades d'hommes, nul autre ne le pourrait qu'un Moïse. « Ainsi conscient de ton mérite, dit-il, et du rôle que tu as joué en concourant avec Dieu au salut du peuple, laisse à d'autres le soin d'arbitrer les contestations : toi, consacre-toi sans cesse au seul culte de Dieu en cherchant les moyens de tirer le peuple de son dénuement actuel. Suivant mes avis sur les affaires humaines, tu dénombreras l'armée soigneusement et tu la diviseras par groupes de dix mille hommes, auxquels tu désigneras des chefs choisis, puis par groupes de mille. Ensuite tu les diviseras en groupes de cinq cents, puis de cent, puis de cinquante... Ces groupes auront des chefs qui tiendront leur titre du nombre d'hommes qu'ils commanderont ; ils seront reconnus partout le peuple pour des gens de bien et des hommes justes, et connaîtront des différends des gens de leur groupe. Pour les affaires plus importantes, ils en référeront, au sujet de la décision à prendre, aux magistrats plus élevés ; et, si à ceux-ci également les difficultés de l'affaire échappent, c'est à toi qu'ils la renverront. Il en résultera ainsi deux choses : les Hébreux obtiendront justice, et toi, par ton commerce assidu avec Dieu, tu le rendras plus propice à l'armée ».

2. [73] Ragouël l'ayant ainsi exhorté, Moïse accepte avec plaisir ses avis et fait tout conformément à son plan, sans dissimuler l'origine d'une telle mesure et sans s'en approprier le mérite, mais en désignant clairement l'inventeur au peuple. Même il a inscrit dans les livres le nom de Ragouël comme l'inventeur de ladite organisation, estimant qu'on fait bien de rendre un fidèle témoignage au mérite, quelque gloire que puissent rapporter à celui qui les enregistre à son compte les inventions d'autrui ; c'est ainsi qu'on peut connaître jusqu'en ce trait les vertus de Moïse.

Mais nous aurons d'excellentes occasions de parler de ces vertus dans d'autres passages de notre ouvrage.

Chapitre V : Moïse, étant monté sur le mont Sinaï et ayant reçu de Dieu les lois, les transmet aux Hébreux

1. Moïse monte au Sinaï. - 2. Orage miraculeux sur la montagne. - 3. Discours de Moïse aux Hébreux. - 4. Transmission des dix commandements. - 5. Leur sens. - 6. Les Hébreux demandent des lois. - 7. Moïse remonte au Sinaï ; son absence inquiète les Hébreux. - 8. Il revient avec les Tables de la loi.

1. [75] Moïse, ayant convoqué le peuple, leur dit qu'il partait, lui, vers le mont Sinaï pour s'entretenir avec Dieu et qu'après avoir reçu de lui un oracle, il reviendrait le leur apporter ; quant à eux, il leur commanda de transférer leur campement près de la montagne, par préférence pour le voisinage de Dieu. Cela dit, il monte au Sinaï, qui était la montagne la plus haute de ces parages et dont les dimensions étaient si extraordinaires et les escarpements si abrupts que, non seulement elle était impossible à gravir, mais qu'on ne pouvait même la contempler sans se fatiguer le regard, d'autant plus que ce qu'on disait du séjour de Dieu la rendait redoutable et inaccessible. Cependant les Hébreux, conformément aux instructions de Moïse, changent leur camp de place et viennent occuper le pied de la montagne, s'exaltant à la pensée que Moïse reviendrait d'auprès de Dieu avec l'annonce de ces biens qu'il leur avait fait espérer. Tous en fêtes, ils attendent leur chef, observant toute pureté en général et, en particulier, s'abstenant du commerce des femmes durant trois jours, comme il le leur avait prescrit, et priant Dieu qu'après un accueil favorable, il donne à Moïse un présent qui les fasse vivre heureux. Ils font aussi des repas plus somptueux et mettent un soin particulier à se parer en même temps que leurs femmes et leurs enfants.

2. [79] Ils passent ainsi deux jours en festins. Le troisième avant le lever du soleil, une nue se pose sur tout le camp des Hébreux, qui n'avaient jamais vu encore pareil phénomène, et environne l'emplacement où ils avaient établi leurs tentes. Et, tandis que le reste du ciel restait serein, des vents impétueux, amenant des pluies violentes, font rage, des éclairs terrifient les regards, et la foudre qui s'abat atteste la présence d'un Dieu propice aux vœux de Moïse. Au sujet de ces événements chacun de mes lecteurs peut penser ce qu'il voudra ; quant à moi, je suis obligé d'en faire un récit conforme à

ce qui est consigné dans les saints Livres. Pour ce qui est des hébreux, ce qu'ils virent et le fracas qui frappait leurs oreilles les mit dans une vive agitation, car ils n'y étaient pas accoutumés et la rumeur qui courait au sujet de cette montagne, qui passait pour le séjour de Dieu, frappait singulièrement leur imagination. Ils se tenaient contre leurs tentes, mornes, croyant que Moïse avait péri victime de la colère de Dieu, et s'attendant pour leur part au même sort.

3. [83] Tel était leur état d'esprit quand apparût Moïse, rayonnant et plein de hautes pensées. Sa vue les délivre d'inquiétude et leur fait concevoir pour l'avenir de meilleures espérances ; l'air redevint serein et pur des récentes perturbations, quand Moïse arriva. La-dessus, il convoque le peuple en assemblée pour entendre ce que Dieu lui a dit. Dès qu'ils sont réunis, il se place sur une hauteur, d'où tous pouvaient l'entendre, et dit : « Hébreux, Dieu, comme naguère, m'a accueilli avec bonté et, pour vous prescrire des règles de vie heureuse et un gouvernement ordonné, il va paraître lui même dans le camp. C'est pourquoi, par égard pour lui et tout ce qu'il a déjà fait pour vous, ne méprisez pas ce que je vais dire en me considérant, moi qui vous parle, ou sous prétexte que c'est une bouche humaine qui vous le transmet. Car, si vous considérez l'excellence de mes paroles, vous reconnaîtrez la grandeur de celui qui l'a conçu et qui, dans votre intérêt, n'a pas dédaigné de me les confier. Ce n'est pas Moïse, fils d'Amaram et de Jocabed, c'est celui qui a contraint le Nil à rouler en votre faveur des flots sanglants et dompté par toutes sortes de fléaux l'orgueil des Égyptiens, celui qui, à travers la mer, vous a ouvert un chemin, celui qui a fait descendre une nourriture du ciel quand vous étiez dans le besoin, celui qui a fait jaillir du rocher l'eau qui vous manquait, celui grâce à qui Adam reçut les produits de la terre et de la mer, grâce à qui Noé échappa au déluge, grâce à qui Abram, notre ancêtre, cessant d'errer, s'établit dans la Chananée, celui qui a fait naître Isac de parents d'âgés, qui orna Jacob des vertus de douze fils, grâce à qui Joseph gouverna la puissance des Égyptiens, c'est celui-là qui vous favorise de ses commandements en se servant de moi comme interprète. Qu'ils aient toute votre vénération ; soyez-en plus jaloux que de vos enfants et de vos femmes. Vous aurez une vie de félicité si vous les suivez ; vous jouirez d'un pays fertile, d'une mer à l'abri des orages, et vos enfants naîtront d'une façon normale et vous serez redoutables à vos ennemis. Car, admis à la contemplation de Dieu, il m'a été donné d'entendre sa voix immortelle, tant il prend souci de votre race et de sa conservation ! »

4. [89] Après ces paroles, il fait avancer le peuple avec les femmes et les enfants, pour entendre Dieu leur parler de leurs devoirs, afin que la vertu de ces paroles ne fût pas altérée par le langage humain, qui les eût affaiblies en les transmettant à leur connaissance. Tous entendent une voix venue d'en haut, elle leur parvient à tous, de manière qu'ils ne perdent aucune de ces dix paroles que Moïse a laissées écrites sur les deux tables. Ces paroles, il ne nous est plus permis de les dire explicitement, en toutes lettres, mais nous en indiquerons le sens.

5. [91] La première parole nous enseigne que Dieu est Un, qu'il ne faut vénérer que lui seul. La deuxième nous commande de ne faire aucune image d'animal pour l'adorer, la troisième de ne pas invoquer Dieu en vain, la quatrième d'observer chaque septième jour en nous abstenant de tout travail, la cinquième d'honorer nos parents, la sixième de nous garder du meurtre, la septième de ne point commettre d'adultère, la huitième de ne point voler, la neuvième de ne pas rendre de faux témoignages, la dixième de ne rien convoiter qui appartienne à autrui.

6. [93] Et le peuple, après avoir entendu Dieu lui-même leur dire ce que Moïse avait annoncé, se réjouit de ces paroles et l'assemblée fut dissoute. Les jours suivants, venant à maintes reprises vers la tente de Moïse, ils le prièrent de leur procurer aussi des lois de la part de Dieu. Moïse établit ces lois et il leur indiqua ultérieurement d'une façon complète comment on devait les pratiquer : j'en ferai mention en temps opportun. Mais, pour la majeure partie de ces lois, je les remets à un autre livre, car j'en ferai l'objet d'une exposition spéciale.

7. [95] Les choses en étaient là, quand Moïse gravit de nouveau le mont Sinaï, après en avoir averti les Hébreux. C'est sous leurs yeux qu'il effectua son ascension, mais, comme le temps passait - il y avait quarante jours qu'il s'était séparé d'eux -, la crainte saisit les Hébreux qu'il ne fût arrivé malheur à Moïse, et, entre toutes les infortunes qui les avaient atteints, rien ne les chagrinait comme de penser que Moïse avait péri. Il y avait contestation parmi les hommes : les uns disaient qu'il était tombé victime des bêtes fauves, - c'étaient principalement les gens dont les dispositions lui étaient hostiles qui émettaient cette opinion -, les autres disaient que la divinité l'avait retiré à elle. Mais les gens sensés, qui n'avaient de préférence personnelle pour aucun de ces deux avis, qui pensaient que mourir sous la dent des bêtes était un accident humain et qui estimaient vraisemblable aussi que, grâce à la vertu dont il était orné, il eût été transporté par

Dieu auprès de lui, trouvaient dans ces pensées la quiétude. Pourtant, en songeant qu'ils étaient privés d'un patron et d'un protecteur tel qu'ils ne pourraient en trouver de semblable, ils ne cessaient de s'affliger extrêmement, et ni l'attente où ils étaient de quelque bonne nouvelle à son sujet ne les autorisait à prendre le deuil, ni ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer et de montrer de l'abattement. Quant à lever le camp, ils n'osaient, Moïse leur ayant prescrit de l'attendre là.

8. [99] Lorsque quarante jours furent écoulés et autant de nuits, Moïse revint sans avoir goûté d'aucun aliment de ceux qui sont en usage parmi les hommes. Son apparition remplit l'armée de joie ; il leur dévoila la sollicitude que Dieu témoignait à leur égard, disant qu'il lui avait montré pendant ces jours comment ils devraient s'administrer pour vivre heureux, et que Dieu voulait qu'on lui fit un tabernacle où il descendrait quand il viendrait auprès d'eux, « afin que, dit-il, dans nos déplacements nous l'emportions avec nous et qu'il ne nous soit plus nécessaire de monter au Sinaï, mais que Dieu lui-même, fréquentant ce tabernacle, soit présent à nos prières. Ce tabernacle se fera dans les dimensions et avec l'aménagement qu'il a lui-même indiqués et vous vous mettrez à ce travail activement ». Cela dit, il leur montre deux tables où se trouvaient gravées les dix paroles, cinq sur chacune d'elles. EL l'écriture était de la main de Dieu.

Chapitre VI : Du tabernacle que Moïse édifia dans le désert en l'honneur de Dieu, pour servir de temple.

1. Les matériaux du tabernacle. - 2. Description de l'atrium (parvis). - 3. Le tabernacle proprement dit - 4. Son aménagement intérieur. - 5. L'arche. - 6. La table. - 7. Le candélabre. - 8. Les deux autels.

1. [102] Joyeux de ce qu'ils avaient vu et de ce qu'ils avaient ouï dire à leur chef, ils ne se lassèrent pas de déployer tout le zèle dont ils étaient capables. Ils apportent de l'argent, de l'or et du cuivre, des bois de la nature la plus précieuse et qui n'avaient rien à craindre de la putréfaction, du poil de chèvre, et des peaux de moutons, les unes teintées en violet d'hyacinthe, les autres en écarlate ; d'autres offraient l'éclat de la pourpre ; d'autres avaient la couleur blanche. Ils apportent aussi des laines teintées de ces mêmes couleurs, de fin lin byssus, avec des pierres encastrées dans leurs tissus, de celles que les hommes enchâssent dans l'or et qui leur servent de parure de prix, enfin une quantité d'aromates. C'est avec ces matériaux que Moïse construisit le tabernacle, qui

ne différait en rien d'un temple portatif et ambulante. Tous ces objets ayant été rassemblés avec empressement, chacun ayant fait ce qu'il pouvait et au-delà, il préposa des architectes aux travaux, selon les instructions de Dieu, ceux-là mêmes que le peuple eût choisis s'il en eût eu le droit. Voici quels étaient leurs noms - car on les trouve consignés dans les livres saints - : Béséléel(os), fils d'Ouri, de la tribu de Juda, petit-fils de Mariamme, la sœur du chef, et Eliab(os), fils d'Isamach(os), de la tribu de Dan. Mais le peuple mettait tant d'ardeur à s'engager dans cette entreprise que Moïse dut les écarter, en faisant proclamer qu'il y avait assez de monde ; c'est ce que les artisans lui avaient dit. Ils se mettent donc à la confection du tabernacle. Et Moïse leur donna, conformément au plan de Dieu, les indications détaillées au sujet des mesures, au sujet de la grandeur du tabernacle et des objets qu'il devait contenir pour le service des sacrifices. Les femmes elles-mêmes rivalisaient de zèle à fournir les vêtements sacerdotaux et tout ce qui était nécessaire encore à l'ornementation de l'œuvre et au service divin.

2. [108] Quand tout fut prêt, l'or, l'airain, et les tissus, Moïse, après avoir prescrit une fête et des sacrifices selon les moyens de chacun, dresse le tabernacle. Il commence par mesurer avec soin une cours de cinquante coudées de large et de cent coudées de long ; il y plante des pieux de cuivre de cinq coudées de haut, vingt de chaque côté dans le sens de la longueur et dix dans la largeur du côté qui faisait le fond. Des anneaux étaient adaptés à chacun de ces pieux. Les chapiteaux étaient en argent, les socles, qui ressemblaient à des pieds de lance, étaient de cuivre et s'enfonçaient dans le sol. Aux anneaux étaient fixées des cordes dont l'autre extrémité était attachée à des piquets de cuivre longs d'une coudée qui, pour chaque pieu, s'enfonçaient en terre de façon à rendre le tabernacle immobile sous la poussée des vents. Un voile de byssus extrêmement fin régnait sur tous ces pieux ; il pendait du chapiteau jusqu'au socle, se déployant avec ampleur et il environnait tout cet espace d'une enceinte qui ne paraissait pas différer d'un mur. Tel était l'aspect de trois faces de l'aire sacrée. Dans la quatrième (cette dernière, qui avait cinquante coudées, formait le front de l'ensemble) vingt coudées s'ouvraient en porte, où se trouvaient de part et d'autre deux pieux à l'imitation de pylônes ; ces pieux étaient entièrement revêtus d'argent à l'exception des socles, lesquels étaient en cuivre. De chaque côté du porche, se dressaient trois pieux solidement introduits dans les montants qui soutenaient les portes et fortement ajustés ; autour de ces pieux

aussi était tendu un voile tissé de byssus. Mais devant les portes, sur une longueur de vingt coudées et une hauteur de cinq, régnait un voile de pourpre et d'écarlate, tissé avec l'hyacinthe et le byssus, garni de quantité d'ornements de couleurs variées, mais sans rien qui représentât des formes d'animaux. En dedans des portes se trouvait un bassin de cuivre destiné aux aspersion, avec un fondement du même métal ; c'est là que les prêtres pouvaient se laver les mains et répandre de l'eau sur leurs pieds. C'est ainsi que l'enceinte de la cour sacrée était aménagée.

3. [115] Quant au tabernacle, Moïse le dresse au milieu en le tournant du côté de l'orient, afin que le soleil, aussitôt à son lever, lui envoyât ses rayons. Sa longueur s'étendait sur trente coudées, sa largeur sur dix ; l'un des murs était au sud, l'autre au nord ; derrière le fond se trouvait le couchant. Il fallait lui donner une hauteur égale à la largeur. Chaque flanc était formé de solives de bois au nombre de vingt, taillées en forme rectangulaire, larges d'une coudée et demie, avec une épaisseur de quatre doigts. Elles portaient de tous les côtés un revêtement de lames d'or, sur les parties intérieures comme sur les parties extérieures. Chacune d'elles était pourvue de deux tenons s'enfonçant dans deux socles ; ceux-ci étaient en argent et avaient chacun une ouverture pour recevoir les tenons. Le mur occidental avait six solives, fixées toutes soigneusement les unes aux autres, de sorte que, les joints se trouvant bien clos, elles semblaient ne faire qu'un mur ; elles étaient dorées sur la partie interne et externe. Ainsi le nombre des solives était en proportion de la longueur de chaque face. Il y en avait vingt et l'épaisseur de chacune d'elles était d'un tiers d'empan, de sorte qu'elles remplissaient une longueur de trente coudées. Du côté du mur d'arrière, où les six solives réunies ne faisaient que neuf coudées, on fit deux autres solives chacune d'une coudée qu'on plaça aux angles et qu'on orna de la même façon que les solives plus larges. Toutes ces solives étaient garnies d'anneaux d'or sur leur face externe, bien encastrées comme par des racines, alignées et se correspondant mutuellement sur tout le pourtour ; par ces anneaux passaient des barres dorées d'une longueur de cinq coudées servant à assembler les solives entre elles ; chaque barre entraînait par son extrémité dans la suivante comme dans une vertèbre artificielle faite en forme de coquillage. Du côté du mur postérieur se trouvait une barre unique qui passait par toutes les solives et où pénétraient transversalement les extrémités des barres de chacun des deux grands côtés : ce qui les assujettissait comme par des charnières, la pièce

mâle s'emboîtant dans la pièce femelle. Tout cela maintenait le tabernacle, en l'empêchant d'être agité par les vents ou par toute autre cause, et devait lui procurer l'immobilité et une stabilité parfaite.

4. [122] A l'intérieur, divisant sa longueur en trois parties, à dix coudées du fond il dressa quatre solives, fabriquées comme les autres, posées sur des socles identiques, en les espaçant un peu entre elles ; au-delà de ces solives c'était le sanctuaire secret ; le reste du tabernacle était ouvert aux prêtres. Il se trouva que cette division du tabernacle imitait la nature universelle. En effet, la troisième partie, en dedans des quatre solives, qui était inaccessible aux prêtres, s'ouvrait comme le ciel à Dieu ; l'espace des vingt coudées, comme la terre et la mer sont accessibles aux hommes, était de même accordé aux seuls prêtres. Mais sur le front, où on avait fait l'entrée, se dressaient des solives d'or posées sur des socles d'argent, au nombre de cinq. On recouvrait le tabernacle de tissus où le byssus se mêlait à la pourpre, à l'hyacinthe et à l'écarlate. Le premier avait dix coudées de côté ; il était tendu devant les colonnes qui, divisant transversalement le temple, en interdisaient l'intérieur ; et c'est ce voile qui empêchait que personne pût y jeter les regards. L'ensemble du temple s'appelait Saint, mais la partie inaccessible en dedans des quatre solives, le Saint des Saints. Cette tenture était fort belle, parsemée des fleurs les plus diverses que porte la terre, et portant dans son tissu tous les ornements propres à l'embellir, à l'exception des figures d'animaux. Une autre, toute pareille par les dimensions, par le tissu et par la couleur, couvrait les cinq solives situées à l'entrée ; à l'angle de chaque solive un anneau la maintenait et elle pendait du sommet jusqu'à mi-hauteur de la solive ; le reste de l'espace livrait passage aux prêtres qui y pénétraient. Par dessus cette tenture, il y en avait une autre de mêmes dimensions faite de lin, qu'on tirait à l'aide de cordons d'un côté ou de l'autre ; des anneaux étaient adjoints au voile et au cordon pour le déployer ou le retenir, après qu'on l'aurait tiré dans l'angle, afin qu'il n'interceptât point la vue, surtout dans les jours exceptionnels. Les autres jours, et principalement quand le temps était neigeux, on le déployait et on en faisait ainsi un abri imperméable pour le voile de couleurs : de là l'usage s'est maintenu, même quand, nous avons construit le temple, d'étendre ainsi un rideau devant l'entrée. Dix autres tentures de quatre coudées de large et de vingt-huit coudées de long, pourvues de charnières d'or, s'adaptaient ensemble par l'insertion des gonds dans les cylindres, de façon à présenter l'aspect d'une seule

et même pièce. Tendues ensuite par-dessus le sanctuaire, elles couvraient tout le haut ainsi que les parois latérales et postérieures jusqu'à une distance d'une coudée du sol. Il y avait encore d'autres tentures d'égale largeur, plus nombreuses d'une pièce que les précédentes, et d'une longueur plus considérable : elles avaient, en effet, trente coudées. Elles étaient tissées de poil, mais présentaient la même finesse de travail que celles de laine : on les laissait pendre librement jusqu'à terre, et aux portes elles offraient l'aspect d'un fronton et d'un portique, la onzième pièce étant employée à cet effet. D'autres pièces recouvraient celles-ci, préparées avec des peaux ; elles servaient d'enveloppe et de protection aux tissus contre les ardeurs du soleil ainsi qu'en cas de pluie. On était tout à fait saisi quand on les regardait de loin : leur coloration paraissait toute semblable à celle qu'on peut voir dans le ciel. Les couvertures de poils et de peaux descendaient également sur le voile tendu contre la porte pour la défendre du soleil et des dégâts causés par les pluies.

5. [134] C'est ainsi que fut construit le tabernacle. On fit aussi pour Dieu une arche de bois solide et incapable de se putréfier. Cette arche se nomme *érôn* dans notre langue. Elle était constituée de la façon suivante : elle avait une longueur de cinq emfans, une largeur et une hauteur égales de trois emfans. En dedans et en dehors elle était toute recouverte d'or de façon à masquer la boiserie ; par des pivots d'or un couvercle la fermait avec une merveilleuse exactitude ; il s'y adaptait partout également ; nulle part aucune saillie ne blessait cette heureuse correspondance. A chacun de ces grands côtés étaient fixés deux anneaux d'or qui traversaient tout le bois et dans ces anneaux passaient de petites barres dorées de chaque côté, pour permettre, quand il le faudrait, de mettre l'arche en mouvement et de la déplacer - car on ne la transportait pas à dos de bêtes, c'étaient les prêtres qui s'en chargeaient. Sur le couvercle se trouvaient deux figures, que les Hébreux appellent *Cheroubeis*. Ce sont des êtres ailés, d'une forme telle que jamais on n'en a vu de semblable sous le ciel. Moïse dit qu'il les a vus sculptés en bas-relief sur le trône de Dieu. C'est dans cette arche qu'il déposa les deux tables, où se trouvaient consignées les dix paroles, cinq sur chaque table et deux et demie par colonne, et il plaça l'arche elle-même dans le sanctuaire.

6. [139] Dans le temple, il dressa une table pareille à celles de Delphes, de deux coudées de long, d'une coudée de large et de trois emfans de haut. Elle reposait sur des pieds qui dans leur moitié

inférieure étaient sculptés, avec un art achevé, pareils à ceux que les Doriens mettent à leurs lits ; dans la partie supérieure, près de la table proprement dite, on leur avait donné une forme quadrangulaire. Elle était évidée de chaque côté sur une profondeur d'environ quatre doigts ; un liseré courait autour de la partie supérieure et de la partie inférieure du corps de la table. Chaque pied était muni d'un anneau, non loin du couvercle ; par ces anneaux passaient des barres dorées, intérieurement en bois, et qu'on pouvait retirer facilement. En effet, la partie du pied embrassée par l'anneau était creuse (?) ; les anneaux mêmes n'étaient pas tout d'une pièce ; au lieu de faire un cercle complet, leurs extrémités se terminaient en deux pointes, dont l'une s'insérait dans le rebord supérieur de la table et l'autre dans le pied. C'est par ces appareils qu'on la transportait en route. Sur cette table, qu'on plaçait dans le temple en la tournant vers le nord, non loin du sanctuaire, on disposait douze pains azymes en deux séries opposées de six, faits de farine de froment parfaitement pure, dont on prenait deux *assarôns*, mesure hébraïque qui vaut sept cotyles attiques. Au-dessus des pains on posait deux coupes d'or remplies d'encens. Au bout de sept jours, on apportait de nouveaux pains, le jour que nous appelons sabbat ; c'est ainsi que nous appelons le septième jour. Quant à la raison qui fit imaginer tout cela, nous en parlerons ailleurs.

7. [144] Vis-à-vis de la table, mais près de la paroi tournée vers le midi, se trouvait un candélabre d'or fondu en creux du poids de cent mines, poids que les Hébreux appellent kinchares ; ce qui, traduit en grec, répond à un talent. Il était composé de petites sphères et de lis avec des grenades et de petits cratères ; en tout, soixante-dix objets. Il était constitué par ces objets depuis la base, qui était unique, jusqu'en haut. On lui avait donné autant de branches qu'on compte de planètes avec le soleil. Il se séparait en sept têtes disposées à intervalles égaux sur une rangée. Chaque tête portait une lampe, rappelant le nombre des planètes ; elles regardaient l'orient et le midi, le candélabre étant disposé obliquement.

8. [147] Entre ce dernier et la table, en dedans, se trouvait, comme j'ai déjà dit, un encensoir en bois, du même bois imputrescible que les ustensiles précédents, avec une lame de métal massive incrustée tout autour. Il avait une coudée de large de chaque côté et deux coudées de haut. Sur cet encensoir était disposé un brasier d'or, pourvu à chaque angle d'une couronne formant un cercle d'or ; à ces couronnes s'adaptaient des anneaux et des barres qui servaient aux prêtres à porter

l'encensoir en route. On érigea aussi par devant le tabernacle un autel de cuivre, dont l'intérieur était aussi en bois ; il mesurait cinq coudées carrées de surface, et trois coudées de haut ; il était également orné d'or et soigneusement recouvert de lames de cuivre avec un foyer pareil à un réseau ; c'était, en effet, la terre qui recevait tout le feu qui tombait du foyer, la base ne s'étendant pas sous toute la surface de l'autel. En face de l'autel étaient placées des cruches à vin, des coupes, avec des cassolettes et des cratères d'or. Tous les autres objets affectés au service sacré étaient faits de cuivre. Tel était le tabernacle avec tous ses ustensiles.

Chapitre VII : Les vêtements des prêtres et ceux du grand-prêtre ; les différentes sortes de sanctifications ; des fêtes et des dispositions relatives à chacune d'elles.

1. Vêtements des prêtres ordinaires : le caleçon. - 2. La tunique ; la ceinture. - 3. Le bonnet. - 4. Vêtements du grand-prêtre : la tunique. - 5. L'éphoudès ; l'essèn avec les pierres précieuses ; la ceinture. - 6. Le bonnet et la couronne d'or. - 7. Symbolisme de ces vêtements.

1. [151] On fit aussi des vêtements pour les prêtres tant pour ceux qu'on appelle *chaanées* que pour le grand-prêtre, qu'on intitule *anarabaque*, ce qui signifie grand-prêtre... Quand le prêtre va accomplir les rites sacrés, après avoir accompli les purifications qu'exige la loi, il commence par revêtir ce qu'on appelle le *machanasès*. Ce mot veut dire un vêtement étroitement ajusté ; c'est un caleçon qui couvre les parties naturelles et qui est tissé de fin lin ; on y introduit les jambes comme dans des braies ; il est coupé à mi-corps et se termine aux cuisses, autour desquelles il se serre.

2. [153] Par dessus, il revêt un vêtement de lin, fait d'un double tissu de byssus. On l'appelle *chéthoméné*, c'est-à-dire : tissu de lin ; en effet, nous appelons le lin *chéthôn*. Ce vêtement est une tunique qui descend jusqu'aux talons ; elle est ajustée au corps, avec de longues manchesserrées autour des bras ; on l'attache sur la poitrine et on l'enserme, un peu au-dessus de l'aisselle, d'une ceinture large d'environ quatre doigts et faite d'un tissu ajouré qui la fait ressembler à de la peau de serpent. Des fleurs se mêlent à son tissu, aux teintes variées d'écarlate, de pourpre, d'hyacinthe ; la trame est uniquement de byssus. On commence à l'enrouler sur le sternum ; puis après un nouveau tour on la noue et elle pend encore d'une grande longueur jusqu'aux talons, tant que le prêtre n'a rien à faire ; car pour l'œil, c'est ainsi qu'elle présente un aspect agréable. Mais quand il lui faut

vaquer aux sacrifices et faire son service, pour n'être pas gêné dans ses opérations par les mouvements de l'étoffe, il la rejette en haut et la porte sur l'épaule gauche. Moïse lui a donné le nom d'*abaneth* ; nous, les Babyloniens nous ont appris à la nommer émian, car c'est ainsi qu'on la désigne chez eux. Cette tunique ne fait de plis nulle part ; elle présente une large ouverture à l'endroit du cou ; à l'aide de cordonnets pendant du bord du vêtement du côté de la poitrine et du côté du dos, on l'attache au-dessus de chaque épaule. Elle s'appelle *mazabazanès*.

3. [157] Sur sa tête, le prêtre porte une calotte sans pointe et qui ne couvre pas la tête tout entière, mais se pose un peu au-dessus de sa partie médiane. Son nom est *masanaemphthès* ; elle est arrangée de façon à ressembler à une couronne, consistant en un épais ruban fait d'un tissu de lin ; car elle est repliée sur elle-même et cousue plusieurs fois. Ensuite un tissu vient par en haut recouvrir la calotte en descendant jusqu'au front ; il cache la couture du ruban et tout ce qu'il présente de disgracieux et entoure tout le crâne d'une étoffe unie. On l'ajustait avec soin, de crainte qu'il ne roulât à terre pendant que le prêtre s'occupait du service sacré.

4. [159] Nous venons de montrer comment s'habille le commun des prêtres. Quant au grand-prêtre, il se pare de la même façon, sans rien omettre de ce qui vient d'être dit, mais il revêt, en outre, une tunique faite d'hyacinthe. Elle descend également jusqu'aux pieds : on l'appelle *mééir* dans notre langue ; elle est enserrée par une ceinture ornée des mêmes teintes variées qui fleurissaient la précédente, avec de l'or mêlé à son tissu. A son bord inférieur sont cousues des franges qui pendent et rappellent par leur couleur les grenades, et des clochettes d'or arrangées avec un vif souci de l'harmonie, de façon à insérer entre deux clochettes une grenade et entre deux grenades une clochette. Mais cette tunique n'est pas composée de deux pièces qui seraient cousues sur les épaules et sur les côtés ; c'est un seul morceau, d'un long tissu qui présente une ouverture pour le cou, non pas transversale, mais fendue dans le sens de la longueur depuis le sternum jusqu'au milieu de l'espace situé entre les deux épaules. Une frange y est cousue pour qu'on ne s'aperçoive pas de ce que la fente à de disgracieux. Il y a également des ouvertures par où passent les mains.

5. [162] Par-dessus ces vêtements, il en revêt un troisième, celui qu'on appelle *éphoudès* ; il ressemble à l'épômis des Grecs. Il est fait de la

façon suivante. Tissé sur une longueur d'une coudée, de couleurs variées et brodé aussi d'or, il laisse à découvert le milieu de la poitrine ; il est pourvu de manches et présente toute l'apparence d'une tunique. Dans la lacune de ce vêtement s'insère un morceau de la largeur d'une palme, tout brodé d'or et des mêmes couleurs que l'éphoudès. Il s'appelle *essèn*, mot qui se traduirait en grec par *logion* (oracle). Il remplit exactement la place qu'on a laissée vide dans le tissu à l'endroit de la poitrine. Il s'y unit, grâce à des anneaux d'or qu'il porte à chaque angle, à des anneaux pareils de l'éphoudès qui leur correspondent, un fil d'hyacinthe passant dans ces anneaux pour les relier ensemble. Et pour qu'on ne vît pas de jour entre ces anneaux, on imagina d'y coudre un galon d'hyacinthe. Deux sardoines agrafent l'épômis sur les épaules, car elles ont de part et d'autre des extrémités en or qui s'étalent et font office de crochets. Sur ces pierres sont gravés les noms des fils de Jacob dans notre langue et en caractères indigènes, six sur chaque pierre ; les noms des plus âgés sont sur l'épaule droite - sur l'essèn se trouvent aussi des pierres au nombre de douze, d'une grandeur et d'un éclat extraordinaires, parure que les hommes ne pourraient se procurer à cause de sa valeur énorme. Ces pierres donc sont rangées trois par trois sur quatre lignes et insérées dans le tissu. Autour de ces pierres s'enroulent des fils d'or, qui font partie du tissu, et disposés de manière à les empêcher de s'échapper. La première triade comprend une sardoine, une topaze, une émeraude ; la seconde présente une escarboucle, un jaspe, un saphir ; la troisième a d'abord un morceau d'ambre, puis une améthyste, et, en troisième lieu, une agate, la neuvième pierre de l'ensemble ; dans la quatrième rangée est disposée d'abord une chrysolithe, après cela un onyx, puis un béryl pour finir. Sur toutes ces pierres sont gravées des lettres composant les noms des fils de Jacob, que nous considérons comme des phylarques, chaque pierre étant décorée d'un de ces noms, selon l'ordre même de leur naissance respective. Comme les anneaux sont trop faibles par eux-mêmes pour supporter le poids des pierres, on mit deux autres anneaux plus grands au bord de l'essèn le plus rapproché du cou, en les insérant dans le tissu et en les disposant de manière à recevoir des chaînes travaillées qui se rejoignent sur le haut des épaules et s'adaptent l'une à l'autre grâce à des ligaments d'or entrelacés. L'extrémité de ces chaînes, ramenée en sens inverse, allait se fixer dans l'anneau supérieur de la lisière dorsale de l'éphoudès, ce qui garantissait l'essèn de toute chute. A l'essèn était cousue une ceinture garnie des mêmes ornements

de couleur mêlés d'or dont j'ai déjà parlé ; cette ceinture, après avoir fait un tour, revenait se nouer par-dessus la couture, puis retombait et pendait. Quant aux franges, des étuis d'or les recevaient à chaque extrémité de la ceinture et les tenaient toutes enfermées.

6. [172] Comme coiffure, le grand-prêtre avait d'abord un bonnet fait de la même façon que celui de tous les prêtres ; mais, par dessus, s'en trouvait cousu un second de couleur d'hyacinthe ; une couronne d'or l'entourait, composée de trois cercles ; sur cette couronne fleurissait un calice d'or rappelant la plante que nous appelons chez nous *saccharon*, mais que les Grecs versés dans l'art de cueillir les simples appellent jusquiame. S'il y a des personnes qui tout en ayant vu cette plante, ignorant son nom, n'en connaissent pas la nature, ou bien, tout en sachant son nom, ne la connaissent pas de vue, pour celles-là je m'en vais la décrire. C'est une plante dont la hauteur dépasse souvent trois palmes, et qui ressemble par sa racine au navet - on pourrait sans inexactitude risquer cette comparaison, - et par ses feuilles à la roquette. Du milieu de ses branches elle émet un calice qui tient fortement au rameau ; une enveloppe le recouvre qui se détache d'elle-même quand il commence à se transformer en fruit. Ce calice est grand comme une phalange du petit doigt et ressemble par son contour à un cratère. J'indique ceci également pour ceux qui ne l'ont pas appris : il présente dans sa partie inférieure la moitié d'une balle qui serait divisée en deux, car il est arrondi dès la racine, puis, après s'être un peu rétréci par une légère courbe rentrante d'une forme gracieuse, il s'élargit de nouveau insensiblement en sépales fendus comme l'ombilic d'une grenade. De plus, un opercule hémisphérique le recouvre, qu'on dirait soigneusement fait au tour et que surmontent les sépales découpés qui, je l'ai dit, se développent comme dans la grenade, garnis d'épines, aux extrémités, finissant tout à fait en pointe. La plante conserve sous cet opercule ses fruits, qui remplissent toute l'étendue du calice, fruits pareils à la semence de la plante dite sidérite, et elle produit une fleur qui paraît comparable aux feuilles claquantes du pavot. C'est sur le modèle de cette plante qu'on garnit la couronne qui va de la nuque aux deux tempes ; quant au front, l'éphiélis ne le couvrait pas (c'est le nom qu'on peut donner au calice) ; il y avait là une lame d'or qui portait gravé en caractères sacrés le nom de Dieu.

7. [179] Telle était la parure du grand-prêtre. On peut trouver surprenante la haine que les hommes ont pour nous et qu'ils ne cessent de nous

témoigner sous prétexte que nous méprisons la divinité, qu'eux-mêmes se flattent de révéler : car si on réfléchit à la construction du tabernacle et qu'on regarde les vêtements du prêtre et les ustensiles dont nous nous servons pour le ministère sacré, on découvrira que notre législateur était un homme divin et que ce sont de vaines calomnies dont nous sommes l'objet. En effet, la raison d'être de chacun de ces objets, c'est de rappeler et de figurer l'univers, comme on le verra si l'on consent à examiner sans haine et avec discernement. Ainsi pour le tabernacle, qui a trente coudées de long, en le divisant en trois parties et en abandonnant deux aux prêtres comme un lieu accessible à tous, Moïse représente la terre et la mer, lesquelles sont, en effet, accessibles à tous ; mais la troisième partie, il l'a réservée à Dieu seul, parce que le ciel aussi est inaccessible aux hommes. En mettant sur la table les douze pains, il rappelle que l'année se divise en autant de mois. En faisant un candélabre composé de soixante-dix parties, il rappelle les dix degrés des planètes, et par les sept lampes qu'il porte les planètes elle-mêmes ; car tel est leur nombre. Les voiles tissés des quatre espèces symbolisent les éléments naturels : ainsi le byssus paraît désigner la terre, puisque c'est d'elle que naît le lin ; la pourpre désigne la mer, parce qu'elle est rougie du sang des poissons ; l'air doit être désigné par l'hyacinthe, et l'écarlate serait le symbole du feu. Mais la tunique du grand-prêtre, faite de lin, désigne également la terre et l'hyacinthe le ciel ; elle ressemble aux éclairs par ses grenades, et au tonnerre par le bruit de ses clochettes. Et l'éphaptis représente la nature universelle, parce que Dieu a voulu qu'elle fût faite de quatre substances ; elle est, de plus, tissée d'or, par allusion, j'imagine, à la lumière du soleil qui s'ajoute à tous les objets. L'essèn a été disposé au milieu de l'éphaptis à la manière de la terre, laquelle, en effet, se trouve à l'endroit le plus central. La ceinture qui en fait le tour représente l'océan ; car celui-ci environne tout étroitement. Le soleil et la lune sont figurés par les deux sardoines au moyen desquelles Moïse agrafe le vêtement du grand-prêtre. Quant aux douze pierres, qu'on veuille y voir les mois, ou bien les constellations qui sont en même nombre, - ce que les Grecs appellent le cercle du zodiaque -, on ne se méprendra pas sur ses intentions. Enfin, le hutinet d'hyacinthe me paraît représenter le ciel, - autrement on n'aurait pas mis sur lui le nom de Dieu -, ce bonnet décoré d'une couronne, et même d'une couronne d'or à cause de sa couleur éclatante, qui plaît particulièrement à la divinité.

Qu'il me suffise d'avoir donné ces indications, car mon sujet me fournira encore souvent l'occasion de m'étendre longuement sur les mérites du législateur.

Chapitre VIII : Le grand-prêtre et la mise en place du tabernacle

1. Aaron est nommé grand-prêtre. - 2. Tentures protectrices du tabernacle ; contribution du demi-sicle. - 3. Les parfums de purification. - 4. Consécration du tabernacle. - 5. Apparition de la nuée divine. - 6. Cérémonies de l'inauguration. - 7. Mort des deux fils aînés d'Aaron. - 8. Rôle de Moïse. - 9. Les pierres précieuses du grand-prêtre. - 10. Sacrifices offerts par les douze phylarques ; entretiens de Moïse avec Dieu.

1. [188] Lorsque le tabernacle dont il vient d'être parlé fut achevé, avant que les offrandes fussent consacrées, Dieu, apparaissant à Moïse, lui prescrivit de conférer le sacerdoce à son frère Aaron, l'homme que ses vertus rendaient le plus digne de tous d'obtenir cette charge. Alors, réunissant le peuple en assemblée, il leur expose ses mérites et sa bonté ainsi que les dangers qu'il avait courus dans leur intérêt. Et comme eux témoignaient que tout cela était vrai et faisaient paraître leur vive sympathie pour lui : « Israélites, leur dit-il, voici que l'œuvre s'achève, telle qu'elle a plu à Dieu lui-même, et telle que nous avons pu l'accomplir. Mais comme il faut recevoir Dieu dans le tabernacle, quelqu'un nous est nécessaire au préalable pour faire fonctions de prêtre, pour s'acquitter des sacrifices et des prières en notre faveur. Et pour moi, si le soin d'en décider me revenait, je croirais mériter moi-même cette charge, d'abord parce que chacun à naturellement de l'amour-propre, ensuite parce que j'ai conscience de m'être donné beaucoup de mal pour votre salut. Mais enfin, Dieu lui-même a jugé qu'Aaron méritait cette dignité et c'est lui qu'il a choisi pour prêtre, sachant qu'il est le plus juste d'entre nous. Ainsi c'est lui qui revêtra la robe consacrée à Dieu, qui aura à s'occuper des autels et à veiller aux sacrifices, qui adressera des prières en votre faveur à Dieu qui les agréera, parce qu'il a souci de votre race et que, venant d'un homme qu'il a élu lui-même, il ne peut que les exaucer.

Les Hébreux furent satisfaits de ces paroles et acquiescèrent au choix divin. Car Aaron, à cause de sa famille, du don prophétique et des vertus de son frère, était le plus qualifié de tous pour cette dignité. Il avait quatre fils en ce temps-là : Nabad(os), Abious, Eléazar(os), Itamar(os).

2. [193] Tout l'excédent des matériaux affectés à la préparation du tabernacle, il ordonna de l'utiliser à faire des tentures protectrices pour le tabernacle lui-même, pour le candélabre, l'autel des parfums et les autres ustensiles, afin qu'en voyage ils ne subissent aucun dommage soit du fait de la pluie, soit par la poussière qu'on remuerait. Et après avoir réuni à nouveau le peuple, il leur imposa une contribution qui se monterait à un demi-sicle par tête : le sicle, monnaie des Hébreux, équivaut à quatre drachmes attiques. Ceux-ci obéirent avec empressement aux ordres de Moïse, et le nombre des contribuables fut de 605 550. Apportaient l'argent tous les hommes libres âgés de vingt ans et au-delà jusqu'à cinquante, et tout ce qu'on réunit était dépensé pour les besoins du tabernacle.

3. [197] Il purifia le tabernacle et les prêtres, et voici comment il procéda à leur purification. Il fit broyer et pétrir 500 sicles de myrrhe choisie, autant d'iris et la moitié de ce poids de cinname et de calame(c'est aussi une espèce de parfum), et, après les avoir mélangés et amollis par la cuisson avec un *héind* d'huile d'olives, mesure de notre pays qui contient deux congés attiques, fit préparer selon l'art des parfums un onguent d'une suave odeur. Puis, l'ayant pris, il en oignit les prêtres en personne et tout le tabernacle et les mit en état de pureté ; et les parfums - il y en avait beaucoup et de toutes sortes - on les porta dans le tabernacle sur l'encensoir d'or, car ils avaient une grande valeur. Je me dispense d'exposer quelle était la nature de ces parfums, de crainte de fatiguer mes lecteurs. Deux fois par jour, avant le lever du soleil et à l'heure du coucher, on devait faire des fumigations et garder de l'huile purifiée pour les lampes, en faire luire trois sur le candélabre sacré devant Dieu durant tout le jour et n'allumer les autres que vers le soir.

4. [200] Tout dès lors étant achevé, les artisans qui parurent les plus excellents furent Béséléël et Eliab. Car aux inventions déjà connues ils s'ingénierent à en ajouter encore de meilleures et ils se montrèrent très capables d'imaginer ce qu'on ne savait pas fabriquer précédemment. Mais des deux, c'est Béséléël qui fut estimé le plus habile. On ne mit en tout à l'ouvrage que sept mois ; ce temps écoulé, la première année depuis leur départ d'Égypte se trouva achevée. Ce fut au début de la deuxième année, au mois de Xanthicos d'après les Macédoniens et de Nisan chez les Hébreux, et à la néoménie, que l'on consacra le tabernacle et tous ses ustensiles que j'ai décrits.

5. [202] Dieu fit voir qu'il était satisfait de l'œuvre des Hébreux et, loin de rendre leur travail vain en

dédaignant d'en faire usage, il consentit à pénétrer dans ce sanctuaire et à y habiter. Il y annonça sa présence comme il suit. Tandis que le ciel était serein, au-dessus du tabernacle l'obscurité se fit, une nuée l'entoura qui n'était ni assez profonde ni assez dense pour qu'on se crût en hiver, ni cependant assez légère pour que la vue eût le pouvoir de rien percevoir au travers ; une rosée délicieuse en dégouttait attestant la présence de Dieu pour ceux qui le voulaient et y croyaient.

6. [204] Moïse, après avoir gratifié de récompenses méritées les artisans qui avaient exécuté ces travaux, sacrifia dans le vestibule du tabernacle, selon les prescriptions de Dieu, un taureau, un bélier, et bouc pour les péchés. D'ailleurs, je me propose de dire, quand j'en serai aux sacrifices, les rites sacrés qui entourent leur accomplissement, j'y indiquerai ceux que la Loi ordonne de brûler en holocaustes et ceux dont elle permet de prélever des parties pour les consommer. Puis, avec le sang des victimes, il aspergea les vêtements d'Aaron et Aaron lui-même avec ses fils, en les purifiant avec de l'eau de Source et du parfum liquide afin de les donner à Dieu. Pendant sept jours donc, il s'occupa d'eux et de leurs costumes ainsi que du tabernacle et de ses ustensiles, en faisant d'abord des fumigations d'huile comme je l'ai déjà dit, avec le sang des taureaux et des béliers dont on immolait chaque jour un de chaque espèce ; le huitième jour, il annonça une fête pour le peuple et prescrivit qu'on offrit des sacrifices, chacun selon ses moyens. Les Hébreux, luttant de zèle et jaloux de se surpasser mutuellement par le nombre de leurs sacrifices respectifs, obéirent à ces instructions. Et quand les victimes furent déposées sur l'autel, un feu soudain en sortit, brûlant spontanément, et, pareil par sa flamme à la lueur d'un éclair, il consuma tout ce qui se trouvait sur l'autel.

7. [208] Mais ce fut cause aussi d'un malheur pour Aaron, pour l'homme et pour le père, malheur d'ailleurs vaillamment supporté par lui, car il avait l'âme affermie contre les accidents et il pensait que c'était par la volonté de Dieu que ce désastre lui arrivait. Deux d'entre ses fils, qui étaient au nombre de quatre, comme j'ai déjà dit, les plus âgés, Nabad et Abious, ayant apporté sur l'autel non les parfums qu'avaient prescrits Moïse, mais ceux dont ils s'étaient servis antérieurement, furent complètement brûlés, le feu s'étant élançé sur eux et s'étant mis à consumer leur poitrine et leur visage, sans que personne pût l'éteindre. C'est ainsi qu'ils moururent. Moïse ordonne à leur père et à leurs frères de soulever leurs corps, de les emporter hors du campement et de les ensevelir en

grande pompe. Le peuple les pleura, péniblement affecté par une mort survenue d'une façon si étrange. Moïse estima que seuls les frères et le père devaient s'abstenir de songer au chagrin de cette perte, en se souciant plus de rendre hommage à Dieu que de prendre une attitude désolée à cause de ces morts. Déjà, en effet, Aaron était revêtu des vêtements sacerdotaux.

8. [212] Moïse, ayant décliné tous les honneurs qu'il voyait le peuple disposé à lui conférer, ne se consacra plus qu'au service de Dieu. Il avait cessé maintenant ses ascensions au Sinaï, mais, pénétrant dans le tabernacle, il y recevait réponse de ce qu'il demandait à Dieu. Il semblait un homme ordinaire par sa mise, et dans tout le reste il se donnait l'air de quelqu'un du commun ; il ne voulait pas que rien pût le distinguer de la foule, si ce n'est le seul souci de leur apparaître comme une providence. Au surplus, il écrivit une constitution et des lois, selon lesquelles ils mèneraient une vie agréable à Dieu, sans avoir rien à se reprocher les uns aux autres. Il organisa tout cela sous l'inspiration de Dieu.

Je vais m'étendre maintenant sur la constitution et les lois.

9. [214] Toutefois je veux rappeler d'abord un détail que j'avais laissé de côté touchant les vêtements du grand-prêtre. Moïse ne laissait aux coupables manœuvres des imposteurs aucune occasion de s'exercer, au cas où il y aurait eu des gens capables d'abuser de l'autorité divine, car il laissait Dieu absolument maître de présider aux sacrifices, quand il lui plaisait, ou de n'y pas assister. Et ce point, il a voulu qu'il apparût clairement non seulement aux Israélites, mais encore à tous les étrangers qui pourraient se trouver parmi eux. De ces pierres, en effet, que j'ai dit précédemment que le grand-prêtre portait sur ses épaules, - c'étaient des sardoines, et je crois superflu d'en indiquer les propriétés, qui sont parvenues à la connaissance de tout le monde -, il arrivait, lorsque Dieu assistait aux cérémonies sacrées, que celle qui servait d'agrafe sur l'épaule droite se mettait à briller, car une lumière en jaillissait, visible aux plus éloignés, et qui auparavant n'appartenait nullement à la pierre. Ce seul fait doit sembler merveilleux à ceux qui ne font pas les sages en décrivant les choses divines. Mais voici qui est plus merveilleux encore : c'est qu'au moyen des douze pierres, que le grand-prêtre portait sur la poitrine insérées dans la trame de l'essèn, Dieu annonçait la victoire à ceux qui se disposaient à combattre. En effet, une telle lumière s'en échappait, tant que l'armée ne s'était pas

ébranlée, qu'il était constant pour tout le peuple que Dieu était là pour les secourir. De là vient que ceux des Grecs qui vénèrent nos usages parce qu'ils n'ont rien à leur opposer appellent l'essèn *logion* (oracle). Mais essèn et sardoine ont cessé de briller deux cents ans avant que je composasse cet écrit, parce que Dieu s'est irrité de la transgression des lois. Mais nous aurons meilleure occasion d'en parler : pour l'instant je reviens à la suite de mon récit.

10.[219] Lorsque le tabernacle fut enfin consacré et qu'on eut bien préparé tout ce qui concernait les prêtres, le peuple se persuada que Dieu habitait avec lui dans la tente et se disposa à offrir des sacrifices et à se donner relâche, comme s'il avait écarté désormais toute perspective de malheur, prenant bon courage à l'égard d'un avenir qui s'annonçait favorable ; et dans chaque tribu on offrit des dons tant publics que privés à Dieu. Ainsi les phylarques s'en viennent par deux offrir un char et deux bœufs, - ce qui faisait en tout six chars, lesquels transportaient le tabernacle dans les marches. En outre, chacun apporte pour son compte un gobelet, un plat et une cassolette, cette dernière d'une valeur de dix dariques et remplie de parfums. Quant au plat et à la coupe, qui était en argent, les deux réunis pesaient 200 sicles ; mais pour la coupe on n'en avait employé que 70. Ils étaient pleins de farine de froment pétrie dans l'huile, de celle dont on se sert sur l'autel pour les sacrifices. Plus un veau et un bélier, avec un agneau âgé d'un an, destinés à être brûlés entièrement, et, en outre, un chevreau pour demander pardon des péchés. Chacun des chefs offrait encore d'autres sacrifices dits de préservation, chaque jour deux bœufs et cinq béliers et autant d'agneaux d'un an et de boucs.

C'est ainsi qu'ils sacrifient pendant douze jours, chacun son jour complet. Quant à Moïse, qui avait cessé de gravir le Sinaï et qui entra dans le tabernacle, il s'y renseignait auprès de Dieu sur ce qu'il fallait faire et sur la rédaction des lois. Ces lois, trop excellentes pour être l'œuvre de la sagesse humaine, ont été observées strictement à toute époque parce qu'on estimait qu'elles étaient un don de Dieu, si bien que, ni en temps de paix, par mollesse, ni en temps de guerre, par contrainte, les Hébreux n'ont transgressé une seule de ces lois. Mais je cesse de parler sur ce sujet, ayant résolu de composer un autre livre sur les lois.

Chapitre IX : Lois sur les sacrifices

1. Différentes sortes de sacrifices ; leur mode d'offrande. - 2. Sacrifices d'actions de grâce. - 3. Sacrifices d'expiation. - 4. Oblations et libations ; prescriptions relatives aux sacrifices.

1. [224] Pour le moment, je vais en mentionner quelques-unes relatives aux purifications et aux sacrifices ; puisque aussi bien c'est de sacrifices que j'ai été amené à parler. Il y a deux sortes de sacrifices : les uns se font par les particuliers, les autres par le peuple, et ils ont lieu selon deux modes. Dans les premiers, toute la bête offerte est brûlée en holocauste ; de là vient justement le nom qu'ils ont pris. Les autres sont des sacrifices d'actions de grâce ; ils sont destinés à fournir un festin à ceux qui les offrent. Je vais parler de la première catégorie. Un simple particulier qui offre un holocauste immole un bœuf, un agneau et un bouc, ces derniers âgés d'un an ; les bœufs, on peut les immoler même plus âgés. Mais tous ces holocaustes doivent être d'animaux mâles. Dès qu'ils sont égorgés, les prêtres aspergent de sang le pourtour de l'autel, puis, après les avoir nettoyés, ils les démembrant, y répandent du sel et les déposent sur l'autel, qu'on a au préalable rempli de bois et allumé. Ils y mettent les pieds des victimes et les parties abdominales soigneusement nettoyées avec les autres parties pour y être consumés ; les peaux sont prises par les prêtres. Tel est le mode d'offrande des holocaustes.

2. [228] Si l'on a des sacrifices d'actions de grâce à offrir, ce sont les mêmes bêtes qu'on immole, mais il faut qu'elles soient sans défaut, âgées de plus d'un an, mâles et femelles ensemble. Après qu'on les a immolées, on teint l'autel de leur sang ; les reins, la membrane qui couvre les intestins et toutes les graisses avec le lobe du foie, ainsi que la queue de l'agneau, sont disposés sur l'autel. Mais la poitrine et la jambe droite sont offertes aux prêtres et on célèbre des festins pendant deux jours avec le reste des chairs ; et, s'il en subsiste après, on le brûle.

3. [230] On sacrifie aussi pour les péchés, et le mode est le même que pour les sacrifices d'actions de grâce. Ceux qui sont dans l'impossibilité d'offrir des victimes sans défaut donnent deux colombes ou deux tourterelles, dont l'une est consacrée en holocauste à Dieu et dont l'autre est donnée en nourriture aux prêtres. Mais je traiterai avec plus d'exactitude de l'immolation de ces animaux quand je parlerai des sacrifices. Celui qui est induit au péché par ignorance offre un agneau et une chèvre du même âge, et le prêtre arrose l'autel avec le sang, non pas comme précédemment, mais aux extrémités des angles. Les reins, toute la graisse

avec le lobe du foie, on les dépose sur l'autel. Les prêtres prennent pour eux les peaux et les viandes, qu'ils consommeront le jour même dans le sanctuaire ; car la loi ne permet pas d'en laisser jusqu'au lendemain. Celui qui a commis une faute et qui en a conscience, sans qu'il y ait personne pour l'accuser, immole un bélier ; ainsi l'exige la loi. Les prêtres en consomment également les chairs dans le sanctuaire le jour même. Les chefs qui sacrifient pour leurs péchés apportent les mêmes victimes que les particuliers, mais ils s'en distinguent en ce qu'ils offrent en plus un taureau et un bouc mâles.

4. [233] La loi veut que dans tous les sacrifices privés et publics on offre de la farine de froment parfaitement pure, la mesure d'un *assarôn* pour un agneau, de deux pour un bélier et de trois pour un taureau. On brûle sur l'autel cette farine pétrie dans l'huile. Car ceux qui font un sacrifice apportent également de l'huile, pour un bœuf un demi-héïn, pour un bélier, le tiers de cette mesure, et un quart pour un agneau. Le héïn est une antique mesure des Hébreux, de la capacité de deux congés attiques. On offrait la même mesure d'huile et de vin ; on versait ce vin en libations autour de l'autel. Si quelqu'un, sans faire de sacrifice, offrait en vœu de la fleur de farine, il en prélevait d'abord une poignée, qu'il répandait sur l'autel ; le reste, c'étaient les prêtres qui le prenaient pour le consommer, soit bouilli, car on le pétrissait dans de l'huile, soit à l'état de pains. Mais quand le prêtre l'offrait, quelle qu'en fût la quantité, elle devait être entièrement brûlée.

La loi défend d'immoler le même jour et au même endroit une bête avec celle qui l'a engendrée, ni, d'une façon générale, avant que huit jours se soient écoulés depuis la naissance, il se fait encore d'autres sacrifices pour se préserver de maladies ou pour d'autres raisons. Dans ces sacrifices on offre des pâtisseries avec les victimes ; selon la loi, on n'en doit rien laisser jusqu'au lendemain, et les prêtres en prélèvent une part pour eux.

Chapitre X : Sacrifices, rituels et fêtes (Pâque, Pentecôte)

1. Sacrifices quotidiens et de la néoménie. - 2. Sacrifices du 7e mois (1e jour). - 3. Sacrifices du 10e jour. - 4. Construction des tentes (le 15) ; cérémonies et sacrifices. - 5. Fêtes et rites de Pâque. - 6. La Pentecôte. - 7. Pains de proposition ; oblations du prêtre.

1. [237] La loi veut qu'aux frais publics on immole chaque jour des agneaux du même âge au

commencement et à la fin du jour ; mais le septième jour, qui s'appelle *sabbata*, on en égorge deux à chaque sacrifice, le sacrifice se faisant, d'ailleurs, de la même façon. A la néoménie, outre les sacrifices quotidiens, on offre encore deux bœufs avec sept agneaux âgés d'un an et un bélier, plus un bouc pour le pardon des péchés, au cas où on aurait péché par oubli.

2. [239] Le septième mois, que les Macédoniens appellent Hyperbérétée, outre ce qui vient d'être dit, on immole encore un taureau, un bélier et sept agneaux, plus un bouc pour les péchés.

3. [240] Le dix du même mois lunaire, on jeûne jusqu'au soir et on immole ce jour-là un taureau, deux béliers, sept agneaux et un bouc pour les péchés. On offre, en outre, deux boucs, dont l'un est envoyé vivant hors du pays vers le désert et à pour but de détourner et d'expié les péchés du peuple tout entier ; l'autre, on l'amène devant la ville, dans un endroit parfaitement pur, et là on le brûle avec la peau elle-même, sans rien nettoyer du tout. On brûle en même temps un taureau qui n'est pas offert par le peuple, mais qui est donné à ses frais par le grand-prêtre. Une fois ce taureau égorgé, après avoir introduit dans le sanctuaire de son sang ainsi que du sang du bouc, il en asperge sept fois de son doigt le plafond ainsi que le plancher, et autant de fois encore le sanctuaire même et les alentours de l'autel d'or ; le reste, il l'apporte et le répand dans le vestibule. En outre, on dépose sur l'autel les extrémités, les reins, la graisse avec le lobe du foie. Et le grand-prêtre offre encore pour son compte un bélier en holocauste à Dieu,

4. [244] Le quinze du même mois, comme la saison s'acheminait désormais vers l'hiver, Moïse ordonne qu'on construise des tentes dans chaque famille afin de se mettre en garde et de se protéger contre le froid de l'année. Et lorsqu'ils auront leur patrie, une fois parvenus dans cette ville qu'ils tiendront pour métropole à cause du temple, pendant huit jours ils célébreront une fête, et offriront alors des holocaustes et des sacrifices de reconnaissance à Dieu, en portant dans leurs mains un bouquet de myrte et de saule avec une branche de palmier et le fruit de la perséa. Ils devront, le premier jour, sacrifier comme holocaustes treize bœufs, autant d'agneaux plus un, et deux béliers avec un bouc en sus pour le pardon des péchés. Pour les jours suivants, on sacrifie le même nombre d'agneaux et de béliers avec un bouc, en retranchant chaque jour un bœuf de façon à arriver à sept. On s'abstient de tout travail le huitième jour, et l'on sacrifie à Dieu,

comme nous l'avons déjà dit, un veau, un bélier, sept agneaux et un bouc pour le pardon des péchés. Tels sont les usages, consacrés par les ancêtres, que les Hébreux observent pour la fête des tentes.

5. [248] Au mois de Xanthicos, qui s'appelle chez nous Nisan et qui commence l'année, le quatorzième jour en comptant d'après la lune, quand le soleil est au Bélier, - car c'est en ce mois que nous avons été délivrés de l'esclavage des Égyptiens -, il a institué qu'on devait chaque année offrir le même sacrifice que j'ai dit que nous avions offert jadis au sortir de l'Égypte, sacrifice dit *Pascha*. Nous l'accomplissons par phraties ; rien des chairs sacrifiées n'est gardé pour le lendemain. Le quinze, la fête des azymes fait suite à la Pâque, fête de sept jours pendant laquelle on se nourrit d'azymes, et chaque jour on égorge deux taureaux, un bélier et sept agneaux. Tout cela s'offre en holocauste et on y ajoute encore un bouc pour les péchés, qui sert chaque jour au repas des prêtres. Le deuxième jour des azymes, c'est-à-dire le seize, on prend -. une partie des fruits qu'on a récoltés, auxquels on n'a pas encore touché, et estimant qu'il est juste d'en faire hommage d'abord à Dieu à qui l'on doit la production de ce fruits, on lui offre les prémices de l'orge de la façon suivante. Faisant griller une poignée d'épis qu'on broie, puis purifiant les grains d'orge pour les moudre, on en apporte pour Dieu un assarôn sur l'autel, et après on avoir jeté une poignée unique sur l'autel, on abandonne le reste à l'usage des prêtres. Dès lors, il est loisible à tout le monde soit publiquement, soit individuellement de faire la récolte. On offre aussi, outre les prémices des produits du sol, un agnelet en holocauste à Dieu.

6. [252] Quand la septième semaine qui suit ce sacrifice est passée, - toutes ces semaines font quarante-neuf jours -, le cinquantième jour, que les hébreux appellent Asartha - ce mot désigne la Pentecôte -, on offre à Dieu un pain composé de deux assarôns de farine de froment mélangés de levain et, comme sacrifice, deux agneaux. Tout cela, offert selon la loi à Dieu, est destiné uniquement au repas des prêtres et il n'est pas permis d'en rien laisser pour le lendemain. On immole aussi comme holocaustes trois veaux, deux béliers, quatorze agneaux et deux boucs pour les péchés. Il n'est pas de fête où l'on n'offre d'holocaustes et où l'on ne donne de relâche aux fatigues du travail ; dans chacune la loi prescrit un genre de sacrifice et un repos exempt de toute peine, et c'est en vue de célébrer des festins qu'on fait ces sacrifices.

7. [255] C'est le peuple qui fournit le pain cuit sans levain ; on y emploie vingt-quatre assarôns. On les cuit deux par deux en les séparant la veille du sabbat ; le sabbat, au matin, on les apporte et on les pose sur la table sacrée en deux séries opposées de six pains. Et, après qu'on a en placé par-dessus deux planchettes chargées d'encens, ils y demeurent jusqu'au sabbat suivant. Alors à leur place on en apporte d'autres ; les premiers sont donnés aux prêtres pour leur nourriture, tandis qu'on fait fumer l'encens sur le feu sacré dont on se sert pour tous les holocaustes et l'on met à sa place d'autre encens au-dessus des pains. Le prêtre offre à ses propres frais, et il le fait deux fois par jour, de la farine pétrie dans de l'huile et durcie par une courte cuisson ; il y entre un assarôn de farine dont une moitié est mise sur le feu le matin et l'autre vers le soir. Mais nous avons encore à nous expliquer sur ce sujet avec plus de détails : je crois que, pour le moment, ce que j'en ai déjà dit peut suffire.

Chapitre XI : Lévités ; Lois sur le pur et l'impur ; La femme adultère

1. Moïse intronise les Lévités. - 2. Lois alimentaires. - 3. Lois relatives aux lépreux. -4. Absurdité des légendes concernant la lèpre de Moïse et des Hébreux en Égypte. - 5. Impureté des femmes en couche. - 6. La femme adultère.

1. [258] Moïse, après avoir séparé la tribu de Lévi de la communauté du peuple, pour en faire une tribu sacrée, la purifia avec de l'eau de source d'un cours intarissable et avec les sacrifices que la loi prescrit dans ces circonstances d'offrir à Dieu ; et il leur confia le tabernacle et les ustensiles sacrés et tout ce qu'on avait fabriqué pour couvrir le tabernacle, afin qu'ils fissent leur service sous le commandement des prêtres ; car ces objets avaient déjà été consacrés à Dieu.

2. [259] Au sujet des animaux, il distingua en détail ceux dont on se nourrirait et ceux, au contraire, dont on ne cesserait de s'abstenir. A ce sujet, lorsque nous aurons l'occasion d'en traiter, nous nous expliquerons tout au long, en proposant les raisons qui l'ont déterminé à nous déclarer les uns comestibles, et à nous prescrire de nous abstenir des autres. Mais le sang, il nous l'a tout a fait interdit en tant qu'aliment, car il pense qu'il est l'âme même et le souffle vital. Il nous a défendu également la consommation de la chair d'une bête morte d'elle-même, et nous a prescrit de nous abstenir de la membrane qui couvre les intestins, ainsi que du suif des chèvres, des brebis et des bœufs.

3. [261] Il bannit de la ville ceux qui ont le corps affligé de lèpre et ceux qui ont un flux séminal surabondant. Les femmes aussi chez qui surviennent des sécrétions naturelles, il les éloigne jusqu'au septième jour ; après quoi, considérées comme pures, elles peuvent revenir dans leurs maisons. Il en est de même pour ceux qui ont enseveli un mort ; après le même nombre de jours, ils peuvent revenir au milieu des autres. Celui qui dépasse ce nombre de jours en état de souillure, la loi veut qu'il sacrifie deux agnelles, dont l'une doit être brûlée et dont l'autre est prise par les prêtres. On fait les mêmes sacrifices en cas de flux séminal : celui qui a eu un flux séminal pendant le sommeil, sera, après s'être plongé dans l'eau froide, dans la même situation que ceux qui ont cohabité légitimement avec leurs femmes. Mais les lépreux, c'est d'une façon définitive qu'il les éloigne de la ville, sans qu'ils puissent avoir commerce avec personne ; ils ne sont pas autre chose que des cadavres. Mais si quelqu'un par des prières adressées à Dieu est délivré de cette maladie et recouvre l'épiderme de la santé, il en remercie Dieu par divers sacrifices dont nous parlerons plus tard.

4. [265] Tout cela permet de rire des gens qui prétendent que Moïse, frappé de la lèpre, dut s'enfuir lui-même de l'Égypte et, s'étant mis à la tête de tous ceux qu'on avait chassés pour le même motif, les conduisit en Chananée. Car, si c'était vrai, Moïse n'aurait pas édicté, pour sa propre humiliation, de pareilles lois, contre lesquelles il est vraisemblable qu'il eût protesté, si d'autres les avaient promulguées, surtout quand chez beaucoup de nations les lépreux jouissent des honneurs et non seulement échappent aux injures et à l'exil, mais même occupent les fonctions militaires les plus en vue, administrent les charges publiques et ont le droit de pénétrer dans les lieux saints et dans les temples. De sorte que rien n'empêchait Moïse, si ou lui ou le peuple qui l'accompagnait avait eu la peau détériorée par un accident de ce genre, d'instituer au sujet des lépreux une législation des plus favorables, sans les condamner à la moindre peine. Mais il est clair que, s'ils s'expriment ainsi sur notre compte, c'est l'esprit de dénigrement qui les y incite ; pour Moïse, c'est en homme indemne de ces choses-là, au milieu d'un peuple indemne, qu'il a fait des lois à propos de ce genre de malades, et c'est en l'honneur de Dieu qu'il en usait ainsi. D'ailleurs, sur ce sujet chacun juge comme il l'entendra.

5. [269] Aux femmes qui ont accouché il interdit d'entrer dans le sanctuaire et de toucher à quelque chose de saint jusqu'après quarante jours, si c'est

un enfant mâle ; le nombre se trouvait doublé, si c'était une fille. Mais elles y pénètrent, passé le terme précité, pour offrir des sacrifices, que les prêtres consacrent à Dieu.

6. [270] Si quelqu'un soupçonne sa femme d'avoir commis un adultère, il apporte un assarôn d'orge moulue et, après en avoir répandu une poignée en offrande à Dieu, on en donne le reste à manger aux prêtres. Quant à la femme, un prêtre la place aux portes, qui sont tournées en face du temple et, lui enlevant son voile de la tête, il commence par écrire le nom de Dieu sur une peau et il l'invite à déclarer par serment qu'elle n'a aucun tort envers son mari, mais que, si elle a violé les bienséances, sa main droite se désarticule, que son ventre se consume et qu'elle périsse ainsi ; que si c'est par excès d'amour et conséquemment par jalousie que son mari s'est laissé entraîner témérairement à la soupçonner, qu'il lui naisse au dixième mois un enfant mâle. Ces serments achevés, après avoir effacé le nom de Dieu de la peau, il la délaye dans une coupe, puis, prenant un peu de terre du sanctuaire, ce qu'il trouve sous la main, il l'y répand et le lui donne à boire. Alors, si elle a été injustement incriminée, elle devient enceinte et le fruit de ses entrailles parvient à terme ; mais, si elle a trompé son mari dans son mariage et Dieu dans son serment, elle pérît d'une mort ignominieuse, sa cuisse se déjetant et l'hydropisie gagnant ses entrailles. Voilà au sujet des sacrifices et de la purification qui s'y rapporte, ce que Moïse prescrivit à ceux de son peuple et voilà les lois qu'il leur a données.

Chapitre XII : Diverses lois

1. Unions prohibées. - 2. Dispositions spéciales aux prêtres - 3. Lois de la septième année et du jubilé. - 4. Dénombrement de l'armée. - 5. Disposition du camp. - 6. Les trompettes sacrées et les signaux.

1. [274] L'adultère il l'interdit absolument, pensant qu'il serait heureux que les hommes eussent des idées saines touchant le mariage et qu'il y allait de l'intérêt des cités et des familles que les enfants fussent légitimes. La loi défend aussi comme un très grand crime de s'unir à sa mère. De même, avoir commerce avec une épouse de son père, avec une tante, avec une sœur, avec la femme de son fils est un acte détesté comme une infamie abominable. Il interdit d'avoir commerce avec une femme à l'époque de ses souillures périodiques, de chercher à s'accoupler aux bêtes ou d'aspirer à s'unir avec un mâle, entraîné par leurs attraits à la poursuite d'une volupté immorale. Pour tous ceux

qui oseraient violer ces lois il décrète la peine de mort.

2. [276] Pour les prêtres, il exige une double pureté ; il leur défend ce qui précède comme à tout le monde et, en outre, il leur interdit d'épouser les prostituées, il leur interdit aussi d'épouser une esclave ou une prisonnière de guerre ainsi que les femmes qui gagnent leur vie en tenant un petit commerce ou une hôtellerie, ou celles qui se sont séparées de leurs premiers maris pour n'importe quel motif. Quant au grand-prêtre, même une femme dont le mari est mort, il ne lui accorde pas de l'épouser, tandis qu'il le concède aux autres prêtres ; il n'y a qu'une vierge qu'il l'autorise à épouser, et il doit la garder. Aussi le grand-prêtre ne s'approche pas non plus d'un mort, tandis qu'il n'est pas défendu aux autres prêtres de se tenir auprès d'un frère, d'un père, d'une mère ou d'un fils défunt. Ils doivent être exempts de tout défaut corporel. Un prêtre qui ne serait pas tout à fait sans défaut, il l'autorise à prendre sa part des viandes sacrées avec les autres prêtres ; mais quant à monter sur l'autel et à pénétrer dans le sanctuaire, il le lui défend. Ce n'est pas seulement pendant l'accomplissement des sacrifices qu'ils doivent être purs, ils doivent veiller aussi à leur vie privée, tâcher qu'elle soit sans reproche. Et c'est pourquoi ceux qui portent la robe sacerdotale sont sans défaut, purs à tous égards et sobres, car le vin leur est défendu tant qu'ils portent la robe. De plus ils n'immolent que des victimes entières et qui n'ont subi aucune mutilation.

3. [280] Telles sont les lois, déjà en usage à l'époque où il vivait, que Moïse nous a transmises ; mais il en est d'autres que, tout en vivant dans le désert, il institua par avance, afin qu'on les appliquât après la conquête de la Chananée. Pendant la septième année il fait reposer la terre du travail de la charrue et de la plantation, de même qu'il a prescrit aux hommes de cesser leurs travaux le septième jour. Quant aux produits spontanés du sol, la jouissance en est publique et libre, non seulement pour ceux du peuple, mais aussi pour les étrangers, car on n'en conserve rien. on devait également en user ainsi après la septième semaine d'années, ce qui fait en tout cinquante années. Les Hébreux appellent la cinquantième année *Yôbel*(os) ; à cette époque les débiteurs sont tenus quittes de leurs dettes, les esclaves sont renvoyés affranchis, du moins ceux qui sont du peuple et que pour une transgression d'une loi il a châtiés en leur imposant la condition servile, sans les condamner à mort, il restitue les champs à leurs propriétaires primitifs de la façon suivante. Quand survient le *Yôbel* - ce mot signifie

liberté -, arrivent ensemble le vendeur du champ et l'acquéreur, et, après avoir supputé les revenus et les frais occasionnés par le champ, s'il se trouve que ce sont les revenus qui l'emportent, le vendeur recouvre le champ ; mais si les dépenses excèdent, le vendeur doit combler le déficit, sous peine de perdre son bien. Mais si le chiffre est le même des revenus et des dépenses, le législateur rend la terre aux premiers possesseurs. Pour les maisons, il a voulu que la même loi fût en vigueur, s'il s'agit de maisons de village qu'on a vendues. Mais pour la vente de maisons de ville, il a statué différemment : si, avant la fin de l'année, on restitue l'argent, il oblige l'acquéreur à rendre la maison ; mais si une année pleine se passe, il confirme son acquisition à l'acquéreur. Telle est la constitution légale que Moïse, pendant le temps qu'il faisait camper l'armée au pied du Sinaï, reçut de Dieu et transmit par écrit aux Hébreux.

4. [287] Comme la législation lui paraissait bien réglée, il s'occupa ensuite du recensement de l'armée, songeant désormais à s'appliquer aux affaires relatives à la guerre. Il ordonne aux chefs de tribus, à l'exception de la tribu de Lévi, de faire le compte exact des hommes aptes au service militaire : les Lévites, eux, étaient consacrés et exempts de toute charge. Le recensement ayant eu lieu, il se trouva 603.650 hommes aptes à porter les armes, âgés depuis 20 ans jusqu'à 50. A la place de Lévi, il choisit comme phylarque Manassé, fils de Joseph, et Ephraïm au lieu de Joseph, conformément à ce que Jacob avait sollicité de Joseph, à savoir de lui donner ses enfants en adoption, ainsi que je l'ai déjà rapporté.

5. [289] Quand ils dressaient le camp, ils plaçaient le tabernacle au milieu d'eux ; trois tribus s'installaient le long de chaque côté et des chemins s'ouvraient entre elles. On aménageait une agora, et les marchandises étaient rangées chacune à sa place ; les artisans de tout genre avaient leurs ateliers, et cela ne ressemblait à rien moins qu'à une ville déménageant d'ici pour aller s'installer là. L'emplacement autour du tabernacle était occupé d'abord par les prêtres, puis par les Lévites qui étaient en tout - car on les recensait aussi, tous les mâles depuis l'âge de trente jours - au nombre de 23.880. Et pendant tout le temps que la nuée se trouvait au-dessus du tabernacle, ils pensaient qu'ils devaient demeurer, comme si Dieu résidait là, et lever le camp, au contraire, quand la nuée se déplaçait.

6. [291] Moïse inventa une sorte de cor qu'il fit faire en argent. Voici en quoi il consiste. Sa longueur est d'un peu moins d'une coudée ; c'est

un tube étroit, un peu plus épais qu'une flûte, avec une embouchure d'une largeur suffisante pour recevoir l'inspiration, et une extrémité en forme de clochette comme en ont les trompettes. Il s'appelle *asôsrâ* en hébreu. Il s'en fit deux : l'un servit à convoquer et à réunir le peuple en assemblée. Quand l'un de ces cors donnait le signal, il fallait que les chefs se réunissent pour délibérer sur leurs affaires à eux ; avec les deux ensemble on rassemblait le peuple. Quand le tabernacle se déplaçait, voici ce qui arrivait : au premier signal, ceux qui avaient leur campement à l'est se levaient, au second c'étaient ceux qui étaient installés au sud. Ensuite, le tabernacle démonté était porté entre les six tribus qui marchaient en avant et les six qui suivaient. Les Lévites étaient tous autour du tabernacle. Au troisième signal, la partie du campement située à l'ouest s'ébranlait et, au quatrième, la partie nord. On se servait aussi de ces cors dans les cérémonies des sacrifices ; on en sonnait pour faire approcher les victimes, tant aux sabbats qu'aux autres jours. Ce fut à ce moment pour la première fois depuis le départ d'Égypte qu'il fit le sacrifice dit Pascha dans le désert.

Chapitre XIII : Nouvelles plaintes des Hébreux ; pluie de cailles ; les Tombeaux de la concupiscence.

1. [295] Après avoir attendu quelque temps, il lève le camp pour s'éloigner du mont Sinaï, et, après quelques étapes dont nous parlerons, il parvient en un endroit nommé Esermôth. Là, le peuple recommence à se révolter et à reprocher à Moïse les épreuves subies pendant leurs pérégrinations : après qu'il les avait persuadés de quitter un pays fertile, non seulement ce pays était perdu pour eux, mais, au lieu de la félicité qu'il s'était engagé à leur procurer, voilà au milieu de quelles misères ils vagabondaient, manquant d'eau, et, si la manne venait à faire défaut, destinés à périr tout net. Au milieu de ce flux de paroles violentes contre cet homme, quelqu'un les suppliait de ne pas méconnaître Moïse et ce qu'il avait souffert pour le salut de tous et de ne pas désespérer du secours de Dieu. Mais cela ne faisait qu'exciter le peuple davantage et il ne s'emportait qu'avec plus de tapage encore contre Moïse. Celui-ci, pour leur rendre courage dans ce grand désespoir, leur promet, bien qu'indignement outragé par eux, de leur procurer de la viande en quantité, non pour un jour seulement, mais pour plusieurs. Mais, comme ils n'y croyaient pas et que quelqu'un demandait d'où il assurerait à toutes ces myriades cette abondance annoncée : « Dieu, dit-il, et moi-

même, encore que mal jugés par vous, nous ne laisserons pas de faire effort pour voir bien, et le moment n'en est pas éloigné ». En même temps qu'il parlait, le camp tout entier se remplit de cailles ; on les entoure et on les ramasse. Cependant Dieu, peu après, châtie les Hébreux de l'arrogance injurieuse qu'ils lui avaient témoignée : il en périt, en effet, en assez bon nombre. Et, encore aujourd'hui, cette localité porte le surnom de Kabrôthaba, c'est-à-dire *Tombeaux de la concupiscence*.

Chapitre XIV : Moïse, parti de là, conduit le peuple jusqu'aux frontières des Chananéens et fait partir des hommes pour observer leur pays et la grandeur de leurs villes. Les envoyés, revenus après quarante jours, déclarent qu'on n'est pas capable de vaincre et vantent avec exagération la force des Chananéens ; le peuple bouleversé et en proie au désespoir, s'élançe sur Moïse, qui faillit être lapidé, et décide de retourner en Égypte dans la servitude.

1. Discours de Moïse au peuple. - 2. Voyage et rapport des douze explorateurs. - 3. Découragement et plaintes des Hébreux. - 4. Josué et Galeb essayent de les rassurer. Apparition de la nuée divine.

1. [300] Après les avoir menés de là vers l'endroit appelé Pharax, situé près des frontières des Chananéens et d'un séjour pénible, Moïse réunit le peuple en assemblée et se dressant parmi eux : « Des deux biens, dit-il, que Dieu a résolu de nous procurer, la liberté et la possession d'un pays fertile, le premier il vous l'a déjà donné ; vous le tenez, et le second vous allez le recevoir bientôt : nous sommes campés, en effet, sur les frontières des Chananéens et désormais dans notre marche en avant, non seulement ni roi, ni ville ne nous arrêteront, mais non pas même tout leur peuple réuni. Préparons-nous donc à l'œuvre : car ce n'est pas sans coup férir qu'ils nous céderont leur territoire, c'est après de grandes luttes qu'ils en seront dépossédés. Envoyons donc des explorateurs qui jugeront des qualités du pays et de quelles forces ils disposent. Mais, avant tout, soyons d'accord et honorons Dieu, qui, en toutes circonstances, nous secourt et combat avec nous. »

2. [303] Moïse ayant ainsi parlé, le peuple lui rend hommage et choisit douze explorateurs des plus notables, un par chaque tribu. Ceux-ci, partis de la frontière d'Égypte, après avoir parcouru la Chananée tout entière, arrivent à la ville d'Amathé et aux monts Liban, et ayant étudié à fond la nature du pays et des gens qui l'habitaient, ils

reviennent, n'ayant employé que quarante jours pour toute l'expédition, et apportant en outre avec eux des fruits du pays. La beauté de ces fruits et l'abondance des bonnes choses que le pays renfermait, à les entendre, excitaient l'ardeur guerrière du peuple. Mais ils les effrayaient, en revanche, par les difficultés de la conquête, disant que les fleuve s'étaient infranchissables, tant ils étaient larges et profonds tout ensemble, que les montagnes étaient inaccessibles aux voyageurs, et que les villes étaient fortifiées par des remparts et de solides enceintes. Dans Hébron, ils prétendaient avoir retrouvé les descendants des géants. C'est ainsi que les explorateurs, ayant remarqué que les choses en Chananée avaient un aspect plus formidable que tout ce qu'ils avaient rencontré depuis le départ de l'Égypte, non seulement se montraient personnellement consternés, mais essayaient de faire éprouver au peuple les mêmes impressions.

3. [306] Ceux-ci, après ce qu'ils ont entendu, estiment impraticable la conquête du pays et, rompant l'assemblée, ils s'en vont se lamentant avec leurs femmes et leurs enfants, comme si Dieu ne leur apportait en fait aucun secours, se bornant à des promesses en paroles. Et, derechef, ils incriminaient Moïse et l'accablaient de reproches, lui et son frère Aaron, le grand-prêtre. Ce fut dans ces fâcheuses dispositions, en les chargeant tous deux d'injures, qu'ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils courent tous se former en assemblée, avec le dessein, après avoir lapidé Moïse et Aaron, de s'en retourner en Égypte.

4. [308] Mais deux des explorateurs, Josué, fils de Noun, de la tribu d'Éphraïm, et Chaleb(os) de la tribu de Juda, effrayés, s'avancent au milieu d'eux et contiennent le peuple, le suppliant de reprendre courage, de ne pas accuser Dieu de dire mensonges et de ne pas avoir foi en ceux qui les avaient terrifiés par de faux récits au sujet des Chananéens, mais dans ceux qui les exhortent à marcher vers la prospérité et la conquête du bonheur. Car ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur des fleuves, s'ils étaient hommes d'une valeur exercée, ne feraient obstacle à leur activité, surtout si Dieu joignait ses efforts aux leurs et combattait pour eux. « Marchons donc, disaient-ils, contre nos ennemis, sans aucune arrière-pensée, mettant notre confiance en Dieu, qui nous conduit et suivez-nous, nous qui vous montrons le chemin ». Par ces paroles, ils essayaient d'atténuer le ressentiment du peuple ; quant à Moïse et à Aaron, prosternés à terre, ils suppliaient Dieu, non pour leur propre salut, mais pour qu'il tirât le peuple de son ignorance, et rassit leurs esprits

troublés par les difficultés et les souffrances actuelles. Alors apparut la nuée, qui, en se posant au-dessus du tabernacle, manifesta la présence de Dieu.

Chapitre XV : Moïse, rempli d'indignation, leur annonce que Dieu, dans sa colère, prolongera pendant quarante ans leur séjour dans le désert et qu'ils ne retourneront pas en Égypte ni ne s'empareront de la Chananée.

1. Punition des Hébreux, dont les enfants seulement occuperont Chanaan. - 2. Supplications du peuple ; Moïse les dissuade de tenter la conquête. - 3. Autorité durable de la législation de Moïse.

1. [311] Moïse, encouragé, s'approche du peuple et annonce que Dieu, ému de leurs injures, leur fera subir une punition, non pas sans doute proportionnée à leurs fautes, mais telle que les pères en infligent à leurs enfants pour les remettre à la raison. Comme il était entré, en effet, dans le tabernacle et qu'il suppliait Dieu de détourner la destruction que le peuple allait attirer sur lui, Dieu lui avait rappelé d'abord comment, après tout ce qu'il avait fait pour eux, après tant de bienfaits reçus de lui, ils en étaient venus à ne lui témoigner que de l'ingratitude ; comment, à présent, entraînés par la lâcheté des explorateurs, ils avaient jugé leurs rapports plus véridiques que sa propre promesse ; et voilà pourquoi, sans toutefois les perdre tous, sans anéantir entièrement leur race, dont il faisait plus de cas que du reste des humains, cependant il ne leur permettrait pas à eux de s'emparer du pays de Chanaan, et de jouir de sa prospérité. Il les forcerait, sans foyer, sans patrie, de végéter pendant quarante ans dans le désert, en expiation de leurs péchés. « Cependant à nos enfants, dit-il, il promet de donner ce pays et de les faire maîtres de tout ce dont vous vous êtes privés vous-mêmes, faute d'empire sur vous. »

2. [315] Quand Moïse leur eut ainsi parlé selon la pensée de Dieu, le peuple fut en proie au chagrin et à la douleur, et supplia Moïse de le réconcilier avec Dieu, et, les arrachant à cette vie vagabonde à travers le désert, de leur donner des villes. Mais il déclara que Dieu n'autoriserait pas pareille tentative : car ce n'était pas à la légère, comme les hommes, que Dieu avait été porté à se courroucer contre eux ; il avait pris une décision bien réfléchie à leur endroit. On ne doit pas juger invraisemblable que Moïse, à lui seul, ait calmé tant de myriades d'hommes on fureur et les fit amenées à plus de mansuétude ; c'est que Dieu, qui

l'assistait, prépara le peuple à se laisser convaincre par ses paroles et que souvent, après avoir désobéi, ils se persuadaient de l'inutilité de leur rébellion .

3. [317] L'admiration que ce grand homme excitait par ses vertus et la puissance persuasive de ses discours, il ne l'inspira pas seulement à l'époque où il vécut, il en est digne encore aujourd'hui. Certes, il n'est pas un Hébreu qui n'obéisse, comme s'il était encore là et qu'il dût le châtier d'un manquement, aux lois que Moïse a promulguées, même s'il pouvait les violer en cachette. Et il est bien d'autres témoignages de sa puissance surhumaine : naguère quelques habitants d'au-delà de l'Euphrate, après un voyage de quatre mois entrepris par vénération pour notre temple, effectué au prix de beaucoup de dangers et de dépenses, ayant offert des sacrifices, ne purent pas prendre leur part des chairs sacrées, parce que Moïse, les a interdites à ceux qui n'ont pas nos lois ou qui ne sont pas en rapport avec nous par les usages de leurs pères. Les uns alors, sans avoir offert aucun sacrifice, les autres, laissant là leurs sacrifices à moitié accomplis, la plupart ne pouvant même d'aucune façon pénétrer dans le temple, s'en retournèrent, aimant mieux se conformer aux prescriptions de Moïse que d'agir selon leur propre désir, d'ailleurs, ne craignant pas que personne vint leur rien reprocher à ce sujet, mais redoutant seulement leur propre conscience. Ainsi cette législation qui parut émaner de Dieu eut pour effet de faire paraître cet homme encore plus grand que nature. Mais, bien mieux encore, un peu avant la guerre récente, quand Claude gouvernait les Romains et quand Ismaël(os) était grand-prêtre chez nous, la famine ayant sévi dans notre pays, au point qu'un assarôn se vendait quatre drachmes, et qu'on avait apporté pour la fête des azymes 70 cors de larme - ce qui fait 31 (?) médimnes siciliens, ou 41 attiques -, aucun des prêtres n'osa consommer un seul pain, alors qu'un tel dénuement pesait sur le pays, par crainte de la loi et du courroux que montre toujours la divinité même pour des péchés qui échappent à tout contrôle. Ainsi il ne faut pas s'étonner de ce qui s'accomplit alors, quand jusqu'à notre époque les écrits laissés par Moïse ont une telle autorité que les ennemis eux-mêmes conviennent que notre constitution a été établie par Dieu même par l'entremise de Moïse et de ses vertus.

Au reste sur ce sujet que chacun se fasse l'opinion qu'il lui plaira.

LIVRE 4 : Du refus d'entrer dans le pays promis jusqu'à la mort de Moïse

Chapitre I : Les Hébreux contre l'avis de Moïse, engagent la bataille contre les Chananéens et sont vaincus.

1. Les Hébreux, révoltés contre Moïse, se préparent à lutter seuls avec les Chananéens. - 2. Échec des Hébreux. -3. Moïse les ramène dans le désert.

1. [1] La vie dans le désert fut si désagréable et si pénible aux Hébreux qu'elle les poussa, malgré la défense de Dieu, à faire une tentative contre les Chananéens. Car ils ne voulaient pas, dociles aux paroles de Moïse, se tenir en repos, et, croyant que, même en se passant de son initiative, ils pourraient vaincre leurs ennemis, ils se prirent à l'accuser, à le suspecter de faire tous ses efforts pour les laisser sans ressources, afin qu'ils eussent toujours besoin de son assistance, et ils s'élançèrent au combat contre les Chananéens, disant que ce n'était pas par faveur pour Moïse que Dieu les secourait, mais parce qu'en général, il prenait soin de leur peuple, en considération de leurs ancêtres qu'il avait pris sous sa tutelle. C'était pour leurs vertus que jadis il leur avait donné la liberté, et maintenant, s'ils voulaient faire effort, il serait toujours là pour combattre avec eux. D'ailleurs, ils prétendaient être suffisamment forts par eux-mêmes pour vaincre les nations, quand même Moïse voudrait leur aliéner la faveur de Dieu ; ils avaient tout intérêt à être leurs propres maîtres et non pas, après s'être réjouis d'avoir échappé aux violences des Egyptiens, à subir la tyrannie de Moïse et à vivre selon sa volonté. Il nous trompe, disaient-ils, en se prétendant le seul à qui la divinité, par bienveillance pour lui, dévoile notre sort futur, comme si nous n'étions pas tous de la race d'Abram et que Dieu lui eût donné à lui seul l'autorité nécessaire pour connaître l'avenir dont il l'instruirait. Ce serait faire preuve d'intelligence que de mépriser la jactance de Moïse et, en se confiant à Dieu, d'aspirer à conquérir ce pays qu'il leur avait promis, sans se soucier de l'homme qui, en alléguant ce prétexte, voudrait les en empêcher au nom de Dieu. Songeant donc à leur misère et à cette terre déserte qui la leur fait paraître plus cruelle encore, ils s'élançent au combat contre les Chananéens en se donnant Dieu pour chef et sans attendre aucun concours de la part du législateur.

2. [7] Ayant ainsi décidé que tel était le meilleur parti pour eux, ils marchèrent contre leurs

ennemis ; ceux-ci, sans se laisser effrayer par leur agression ni par leur nombre, reçurent vaillamment le choc ; parmi les Hébreux, beaucoup périrent, et le reste de l'armée, une fois la phalange défaite, poursuivi par l'ennemi, s'enfuit en désordre vers le campement ; et, complètement découragés par cet échec inattendu, ils ne comptent plus désormais sur rien de bon, réfléchissant qu'ils doivent encore ce désastre à la colère de Dieu, pour être partis se battre à l'étourdie sans son assentiment.

3. [9] Moïse, voyant les siens accablés par cette défaite et craignant qu'enhardis par la victoire, les ennemis, avides de plus grands succès, ne marchassent sur eux, estima qu'il fallait emmener l'armée bien loin des Chananéens vers le désert. Et, comme le peuple s'en remettait de nouveau à lui - car ils comprenaient que, sans sa vigilance, ils ne pourraient mener leurs affaires à bien -, ayant levé le camp, il s'enfonça dans le désert, pensant qu'ils y trouveraient la tranquillité et n'en viendraient pas aux mains avec les Chananéens avant que Dieu leur en fit trouver une occasion favorable.

Chapitre II : Révolte de Coré et du peuple contre Moïse et son frère à propos du sacerdoce.

1. Indiscipline des Hébreux. - 2. Jalousie de Coré ; ses récriminations contre Moïse et Aaron. - 3. Succès de ses calomnies parmi le peuple. - 4. Discours de Moïse à l'assemblée.

1. [11] Ainsi qu'il arrive aux grandes armées, surtout après des revers, de montrer de l'indiscipline et de l'indocilité, on vit ce fait se produire aussi chez les Juifs. Ces soixante myriades d'hommes qui, à cause de leur nombre, peut-être même dans la prospérité ne se seraient pas soumis aux meilleurs d'entre eux, à plus forte raison alors, sous l'empire de la misère et du malheur, s'emportaient les uns contre les autres et contre leur chef. C'est ainsi qu'une sédition, dont nous ne savons pas d'exemple ni chez les Grecs ni chez les Barbares, s'émut parmi eux ; elle leur fit courir à tous un danger mortel dont ils furent préservés par Moïse, qui ne leur garda pas rancune d'avoir été tout près de périr lapidé par eux. Dieu lui-même ne laissa pas de leur épargner un désastre terrible et, bien qu'ils eussent outragé leur législateur et les instructions que Dieu leur avait mandées lui-même par Moïse, il les sauva des malheurs que cette sédition leur eût attirés s'il n'y avait veillé. Cette sédition, ainsi que les mesures

que prit ensuite Moïse, je la raconterai après avoir préalablement exposé le motif qui la fit naître.

2. [14] Coré (Korés), un des plus éminents d'entre les Hébreux par la naissance et par les richesses, homme assez éloquent et fort capable de se faire écouter du peuple, voyant Moïse monté au faite des honneurs, conçut contre lui une ardente jalousie, car il était de la même tribu, et même son parent. Il était plein de dépit, parce qu'il croyait avoir plus de droits à jouir de pareils honneurs, comme étant plus riche que Moïse, sans lui être inférieur par la naissance. Et il allait réclamant parmi les Lévites, qui étaient de sa tribu, et principalement parmi ses parents, criant qu'il était honteux de laisser insouciamment Moïse travailler à se préparer une gloire personnelle, l'acquérir par de coupables manœuvres en se réclamant de Dieu, contrevenir aux lois en donnant le sacerdoce à son frère Aaron, sans l'avis général du peuple, mais sur sa propre décision, et, à la manière d'un tyran, distribuant les honneurs à sa guise. « La violence est chose bien moins grave qu'un préjudice causé en cachette, parce qu'alors ce n'est pas seulement contre le gré des gens, c'est sans qu'ils soupçonnent même la perfidie qu'on leur enlève le pouvoir. Quiconque, en effet, a conscience de mériter de recevoir les honneurs, tâche de les obtenir par persuasion, n'osant pas s'en emparer par force ; mais ceux qui n'ont aucun moyen d'arriver par leur mérite aux honneurs, sans doute n'emploient pas la violence, parce qu'ils tiennent à avoir l'air d'honnêtes gens, mais ils s'efforcent de parvenir à la puissance par des artifices pervers. Il est de l'intérêt du peuple de châtier de telles gens, pendant qu'ils croient encore nous échapper, et d'éviter qu'en les laissant arriver au pouvoir, on ne se fasse d'eux des ennemis déclarés. Car enfin, quelle raison pourrait donner Moïse d'avoir conféré le sacerdoce à Aaron et à ses fils ? Que si Dieu a décidé d'octroyer cette charge à quelqu'un de la tribu de Lévi, c'est moi qui y ai le plus de droits ; ma naissance me fait l'égal de Moïse ; ma fortune et mon âge me donnent l'avantage. Que si elle revient à la plus ancienne des tribus, il serait juste que ce fût celle de Roubel qui possédât la charge, entre les mains de Dathan(ès), d'Abiram(os) et de Phalaès, qui sont les plus âgés d'entre ceux de la tribu et puissants par d'abondantes richesses. »

3. [20] Sans doute, Coré voulait par ces discours paraître veiller à l'intérêt général ; en réalité, il ne travaillait qu'à se faire décerner à lui-même cette charge par le peuple ; mais, s'il y avait de méchants desseins dans ce qu'il disait, c'était avec grâce qu'il parlait aux gens de sa tribu. Ces propos se

propageant peu à peu parmi la foule, et ceux qui les écoutaient enchérissant encore sur les calomnies dirigées contre Aaron, toute l'armée en est bientôt envahie. Le nombre de ceux qui se joignirent à Coré était de deux cent cinquante grands, très ardents à vouloir dépouiller du sacerdoce le frère de Moïse et à déshonorer ce dernier lui-même. Mais le peuple était également excité et s'élançait pour jeter des pierres à Moïse. Ils se réunirent tumultueusement en assemblée dans le trouble et le désordre. Debout devant le tabernacle de Dieu, ils criaient qu'on chasse le tyran et qu'on délivre le peuple asservi à un homme qui se réclamait de Dieu pour imposer ses commandements oppressifs. Dieu, en effet, si c'était lui qui avait choisi quelqu'un pour prêtre, aurait investi de ces fonctions le plus digne et n'aurait pas consenti à les attribuer à des hommes bien inférieurs à beaucoup d'autres, et, s'il avait décidé de les octroyer à Aaron, il les lui aurait fait conférer par le peuple et n'en aurait pas laissé le soin à son frère.

4. [24] Mais Moïse, qui avait prévu dès longtemps les calomnies de Coré, quoiqu'il vît le peuple très irrité, ne s'effraya pas ; au contraire, assuré d'avoir bien administré les affaires, et sachant que son frère devait au choix de Dieu d'avoir obtenu le sacerdoce, et non à son bon plaisir à lui, il vint à l'assemblée. Au peuple il ne tint aucun discours, mais, s'adressant à Coré et s'écriant de toutes ses forces, Moïse, qui, parmi tous ses talents, avait le don de se faire écouter du peuple : « A mon avis, dit-il, Coré, non seulement toi, mais chacun de ces hommes - il désignait les deux cent cinquante, - vous méritez les honneurs ; le peuple tout entier lui-même, je ne l'écarterais pas de ces mêmes honneurs, encore qu'il leur manque ce que vous avez, vous, en fait de richesses et autres distinctions. Si aujourd'hui Aaron est investi du sacerdoce, ce n'est pas pour l'avantage de la richesse - ne nous surpasses-tu pas l'un et l'autre par l'étendue de la fortune ? -, ni pour la noblesse de la naissance, - Dieu nous a faits égaux à cet égard en nous donnant le même ancêtre -, ni par amour fraternel que j'ai conféré à mon frère un honneur dont un autre aurait été plus digne. Aussi bien, si j'avais négligé Dieu et les lois en disposant de ces fonctions, je ne me serais pas oublié moi-même pour les conférer à un autre, car je suis bien plus proche parent de moi-même que mon frère et je suis lié plus étroitement à ma personne qu'à la tienne. Il eût été insensé, en effet, d'aller m'exposer aux dangers d'une illégalité pour en donner à un autre tout le bénéfice. Mais, d'abord, je suis au-dessus d'une vilénie, et Dieu n'eût pas permis qu'on l'outrageât ainsi, ni que vous ignorassiez ce

qu'il vous fallait faire pour lui être agréable ; mais, comme il a choisi lui-même celui qui doit être son prêtre, il m'a dégagé de toute responsabilité à cet égard. Cependant, bien qu'Aaron doive ces fonctions, non à ma faveur, mais à une décision de Dieu, il vous les soumet publiquement et permet à qui veut de les revendiquer ; désormais, il entend qu'on ne les lui accorde que si on fait choix de lui et, pour le moment, qu'on lui permette de concourir pour les gagner : plutôt que de garder ce privilège, il préfère ne pas voir de dissensions parmi vous, bien qu'il le tienne de vos propres suffrages ; car, ce que Dieu a donné, nous ne nous trompons pas en croyant le recevoir aussi de vous. Et puis, récuser une dignité que Dieu offrait lui-même eût été impie ; en revanche, vouloir la garder pour toujours quand Dieu ne nous en garantit pas la jouissance assurée, ce serait manquer complètement de sens. Dieu désignera donc de nouveau lui-même celui qu'il veut voir lui offrir les sacrifices pour vous et présider au culte. Il est absurde, en effet, que Coré, qui convoite ces fonctions, enlève à Dieu la faculté de décider à qui il les accordera. Ainsi, mettez fin à cette querelle et aux troubles qu'elle entraîne, et demain, vous tous qui briguez le sacerdoce, apportez, chacun de chez vous, un encensoir avec des parfums et du feu et venez ici. Et quant à toi, Coré, laissant le jugement à Dieu, attends le suffrage qu'il portera sur cette question et ne te fais pas supérieur à Dieu ; tu viendras ici et l'on discutera ainsi tes droits aux honneurs. On ne trouvera rien à redire, j'imagine, à ce qu'Aaron soit reçu également à se mettre sur les rangs, lui qui est de la même famille et à qui on ne peut rien reprocher des actes de son pontificat. Vous brûlerez vos parfums, une fois réunis, en présence de tout le peuple ; et quand vous aurez fait ces fumigations, celui dont l'offrande agréera le plus à Dieu, celui-là sera déclaré votre prêtre ; et je serai à l'abri ainsi de cette calomnie selon laquelle j'aurais par faveur octroyé ces fonctions à mon frère. »

Chapitre III : Moïse, Dathan et Coré

1. Réunion de l'assemblée ; Moïse et la faction de Dathan. - 2. Moïse fait appel à l'intervention de Dieu. - 3. La terre engloutit les factieux. - 4. Coré et sa faction foudroyés par le feu céleste.

1. [35] Après ces paroles de Moïse, la foule cesse de s'agiter et de le suspecter, ils applaudirent à son discours, qui était excellent et qui parut tel au peuple. On mit fin alors au colloque, et, le lendemain, on vint se réunir en assemblée, pour assister au sacrifice et au jugement qui en résulterait au sujet de ceux qui se disputaient le

sacerdoce. Il arriva que l'assemblée fut tumultueuse, le peuple étant en suspens dans l'attente des événements : les uns auraient pris plaisir à voir Moïse convaincu d'un crime, les autres, les gens réfléchis, à être débarrassés de ces tracas et de ces troubles ; car ils craignaient que, si la discorde gagnait du terrain, la belle harmonie de leur constitution ne vint à s'altérer davantage. Mais la masse du peuple, qui se plaît d'instinct à crier contre les gens en place et qui change d'opinion selon ce qu'elle entend dire, était en plein tumulte. Moïse, ayant envoyé des gens de service à Abiram et à Dathan, les pria de venir, ainsi qu'il était convenu, et d'attendre l'accomplissement du sacrifice. Mais, comme ils déclarèrent aux envoyés qu'ils n'obéiraient pas et qu'ils ne laisseraient pas la puissance de Moïse grandir contre le peuple grâce à de coupables manœuvres, Moïse, ayant appris leur réponse, après avoir demandé aux principaux conseillers de le suivre, s'en vint au-près de la faction de Dathan, ne pensant pas qu'il y eût grand danger à s'avancer vers ces insolents. Les conseillers le suivirent sans protester. Mais Dathan et les siens, informés que Moïse venait chez eux, accompagné des plus notables d'entre le peuple, s'avancèrent avec leurs femmes et leurs enfants devant leurs tentes, pour voir ce que Moïse se préparait à faire. Leurs serviteurs étaient aussi autour d'eux pour les défendre au cas où Moïse se porterait à quelque acte de violence.

2. [40] Mais lui, arrivé auprès d'eux, lève les mains au ciel et, d'une voix éclatante, de manière à se faire entendre de toute la foule : « Maître, dit-il, de tout ce qui est au ciel, sur terre et sur mer, puisqu'aussi bien pour toute ma conduite tu es le garant le plus digne de foi que j'ai tout fait selon ta volonté, et que dans notre détresse tu nous as procuré des ressources, toi qui as pris les Hébreux en pitié dans tous leurs périls, viens ici prêter l'oreille à mes paroles. A toi, en effet, rien de ce qui se fait ou se conçoit n'échappe ; aussi tu ne me refuseras pas de déclarer la vérité, en mettant en évidence l'ingratitude de ces hommes. Car les faits antérieurs à ma naissance, tu les sais par toi-même exactement, non pour les avoir appris par ouï-dire, mais pour les avoir vus se passer en ta présence ; et pour les faits ultérieurs, qu'ils connaissent parfaitement, mais qu'ils suspectent néanmoins sans raison, prête-moi là-dessus ton témoignage. Moi qui m'étais constitué une fortune sans souci, grâce à ma vaillance et à ta volonté ainsi qu'à la bienveillance de mon beau père Ragouël, abandonnant la jouissance de tout ce bonheur, je me suis voué aux tribulations pour ce peuple. D'abord ça été pour leur liberté, maintenant c'est

pour leur salut que je me suis soumis à de dures épreuves, opposant à tous les dangers tout mon courage. Et maintenant que je suis soupçonné d'agir criminellement par des hommes qui doivent à mes efforts d'être encore en vie, c'est à bon droit que je t'invoque, toi, qui m'as fait voir ce feu sur le mont Sinaï et qui m'as permis alors d'entendre ta propre voix, toi qui m'as fait spectateur de tous ces prodiges que ce lieu m'a permis de contempler, toi qui m'ordonnas de faire route vers l'Égypte et de manifester ta volonté à ce peuple, toi qui as ébranlé la fortune des Egyptiens et nous as donné le moyen d'échapper à leur servitude, en diminuant la puissance de Pharaon devant moi, toi qui as changé pour nous, quand nous ne savions plus où marcher, la mer en terre ferme, et après l'avoir refoulée en arrière, as fait déborder ses flots des cadavres des Égyptiens, toi qui as donné à ceux qui en étaient dépourvus des armes pour leur sécurité, toi qui as fait jaillir pour nous des eaux potables de sources corrompues et, au fort de notre détresse, as trouvé moyen de nous tirer un breuvage des rochers, toi qui, dans notre pénurie d'aliments terrestres, nous as sauvés en nous nourrissant de substances marines, toi qui as fait tomber aussi du ciel pour nous une nourriture inconnue auparavant, toi qui as institué pour nous un plan de lois et une constitution politique : viens, maître de l'univers, juger ma cause et attester, témoin incorruptible, que je n'ai pas reçu de présent d'aucun Hébreu pour fausser la justice, que je n'ai pas condamné au profit de la richesse la pauvreté qui devait triompher, et qu'après avoir gouverné sans faire tort au bien public ; je suis sous le coup d'insinuations qui n'ont pas le moindre fondement dans ma conduite, comme si, sans ton ordre, j'avais donné le sacerdoce à Aaron, au gré de mon caprice. Établis donc à l'instant que tout est gouverné par ta providence et que rien ne se fait de soi-même, que c'est ta volonté qui décide et fait aboutir. Établis que tu prends souci de ceux qui peuvent rendre service aux Hébreux, en poursuivant de ta vengeance Abiram et Dathan, qui t'accusent de manquer de sens au point d'avoir cédé à mes artifices. Tu marqueras clairement ton jugement contre eux, ces insensés qui s'attaquent à ta gloire, en leur ôtant la vie, mais non à la manière vulgaire ; qu'ils ne paraissent pas, en périssant, s'en aller selon l'humaine loi, mais fais s'entrouvrir, pour les engloutir, eux avec leur famille et leurs biens, la terre qu'ils foulent. Voilà qui sera pour tout le monde une manifestation de ta puissance, et une leçon de modestie qui évitera un châtement pareil à ceux qui ont à ton égard des sentiments irrespectueux. C'est ainsi qu'on pourra constater que je suis un fidèle ministre de tes

prescriptions. Mais s'ils ont dit vrai en m'accusant, garde ces gens à l'abri de tout mal, et la destruction dont mes imprécations les menacent, fais-la moi subir. Puis, après avoir fait justice de celui qui voulait maltraiter ton peuple, établissant à l'avenir la concorde et la paix, fais le salut du peuple qui suit tes commandements, en le gardant de tout malheur et en ne l'impliquant pas dans le châtement des criminels. Car tu sais bien qu'il n'est pas juste qu'à cause de la faute de ceux-là tous les Israélites ensemble subissent une punition. »

3. [51] Après ces paroles mêlées de larmes, soudain la terre s'ébranle ; il s'y produit un tremblement pareil à l'agitation des flots sous la poussée du vent, et tout le peuple s'effraye ; un bruit sec et éclatant s'étant fait entendre, le sol s'affaissa à l'endroit des tentes de ces hommes, et tout ce qui leur était précieux s'y engloutit. Quand ils eurent ainsi disparu avant qu'on eût pu s'y reconnaître, le sol, qui s'était ouvert autour d'eux, se referma et reprit sa consistance, au point que de la perturbation qu'on vient de raconter rien n'apparaissait plus visible. C'est ainsi qu'ils périrent, fournissant une preuve de la puissance de Dieu. Il y aurait lieu de les plaindre, non seulement d'une catastrophe par elle-même déjà digne d'émuouvoir la pitié, mais encore parce que leurs parents se réjouirent de ce qu'ils eussent subi une pareille peine. Oublieux, en effet, du complot qui les unissaient ensemble, au spectacle de l'accident survenu, ils approuvèrent la sentence, et, jugeant que c'étaient en criminels qu'avaient péri Dathan et ses partisans, ils ne s'en affligèrent même point.

4. [54] Moïse appela ceux qui contestaient au sujet du sacerdoce pour procéder au concours des prêtres, afin que celui dont le sacrifice serait accueilli avec le plus de faveur par Dieu fût déclaré élu. Et quand se furent réunis deux cent cinquante hommes, en honneur auprès du peuple tant pour les mérites de leurs ancêtres que pour leurs propres mérites, qui les mettaient encore plus haut que ces derniers. Aaron et Coré s'avancèrent également et, se tenant devant le tabernacle, ils brûlèrent tous dans leurs encensoirs des parfums qu'ils y avaient apportés. Mais il jaillit soudain un feu tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable, qu'il fût l'œuvre des mains de l'homme, qu'il sortît de terre, d'une source profonde de chaleur, ou qu'il s'échappât spontanément de la matière agitée contre elle-même par la violence des vents, mais un feu comme il pouvait s'en allumer au commandement de Dieu, très brillant et d'une flamme très ardente. Sous ce feu qui s'élançait contre eux, tous les deux cent cinquante et Coré furent détruits, au point qu'on ne vit même plus

leurs corps. Aaron seul survécut, sans avoir subi aucune atteinte de ce feu, parce que c'était Dieu qui l'avait envoyé pour consumer ceux qui méritaient le châtement. Moïse, après la mort de ces hommes, voulant que leur punition restât dans la mémoire et que les générations futures en fussent instruites, ordonna à Éléazar, fils d'Aaron, de déposer leurs encensoirs auprès de l'autel d'airain, en souvenir, pour la postérité, du châtement qu'ils avaient subi pour avoir cru qu'ils pouvaient se jouer de la puissance de Dieu. Et Aaron, qui ne paraissait plus maintenant devoir la dignité de grand-prêtre à la faveur de Moïse, mais à la décision de Dieu clairement manifestée, eut désormais avec ses fils la jouissance assurée de sa charge.

Chapitre IV : Aventures des Hébreux dans le désert durant trente-huit ans.

1. Prolongation de la sédition. - 2. Miracle du bâton d'Aaron ; apaisement des esprits. - 3. Villes et dîmes lévites. - 4. Revenus des prêtres. - 5. Le roi des Iduméens refuse de laisser passer Moïse par ses États. - 6. Mort de Miriam ; purification par les cendres de la vache rousse. - 7. Mort d'Aaron.

1. [59] Cependant la sédition, même par ce moyen, n'arriva pas à s'apaiser ; elle ne fit que s'accroître bien davantage et devenir plus aiguë. Elle trouva même pour aller en empirant un motif tel qu'on pouvait croire que le mal ne cesserait jamais, mais se prolongerait indéfiniment. En effet, comme les hommes étaient convaincus désormais que rien ne se produisait sans la providence de Dieu, ils ne concevaient pas qu'il eût fait tout ce qui s'était passé sans vouloir favoriser Moïse, et ils accusaient ce dernier en prétendant que, si le courroux divin avait pris ces proportions, c'était moins à cause de l'iniquité de ceux qui avaient été châtiés qu'à la suite des machinations de Moïse. Les premiers avaient péri sans autre crime que d'avoir témoigné de leur zèle pour le culte de Dieu ; Moïse, lui, avait puni le peuple par la mort de ces personnages, tous de la plus grande distinction, afin de n'être plus exposé à aucune accusation et pour assurer à son frère la jouissance incontestée du sacerdoce. Nul autre, en effet, n'y ferait plus d'opposition, en voyant que les premiers eux-mêmes avaient péri misérablement. De plus, les parents des victimes sollicitaient souvent le peuple de réduire un peu les prétentions de Moïse ; il y allait, disaient-ils, de leur sécurité.

2. [63] Mais Moïse - depuis longtemps informé des troubles qui se fomentaient -, craignant

quelque nouvelle révolution et qu'il ne se produisît de graves et fâcheux incidents, convoqua le peuple en assemblée ; les griefs qu'il a entendu articuler, il n'essaya pas de s'en disculper, afin de ne pas exaspérer le peuple ; il se borne à prescrire aux phylarques d'apporter les noms de leurs tribus gravés sur des bâtons : celui-là devait obtenir le sacerdoce, au bâton duquel Dieu ferait un signe. On approuve, et tous les apportent, y compris Aaron, qui avait inscrit *Lévite* sur son bâton. Moïse les place tous dans le tabernacle de Dieu. Le jour suivant, il fit sortir les bâtons ; ils étaient reconnaissables, grâce à des signes qu'y avaient faits les hommes qui les avaient apportés, ainsi que le peuple. Or, tous ces bâtons, tels ils paraissaient quand Moïse les avaient reçus, tels on s'aperçut qu'ils étaient demeurés ; mais sur celui d'Aaron on vit que des bourgeons et des rameaux s'étaient développés, ainsi que des fruits mûrs, à savoir des amandes. Car c'était de bois d'amandier qu'était fait ce bâton. Stupéfaits de l'étrangeté de ce spectacle, si quelques-uns avaient de la haine pour Moïse et Aaron, ils y renoncèrent pour commencer d'admirer la sentence que Dieu avait portée à leur sujet, et, dorénavant, applaudissant aux décrets divins, ils permirent à Aaron de jouir heureusement du sacerdoce suprême. C'est ainsi que ce dernier, trois fois investi par Dieu, occupa en sécurité ses fonctions, et que la discorde des hébreux, après avoir régné longtemps, finit par se calmer.

3. [67] Comme la tribu des Lévites était dispensée de la guerre et du service dans l'armée pour se consacrer au service de Dieu, de peur que, par indigence et par souci de se procurer les choses nécessaires à la vie, ils ne négligeassent le ministre sacré, Moïse ordonna qu'après la conquête de la Chananée, accomplie selon la volonté de Dieu, les Hébreux assigneraient aux Lévites quarante-huit villes riches et belles, en leur laissant tout autour de ces villes un terrain de deux mille coudées à partir des remparts. En outre, il établit que le peuple payerait la dîme des fruits de chaque année aux Lévites eux-mêmes et aux prêtres. Voilà ce que cette tribu reçoit du peuple. Mais je crois nécessaire d'indiquer ce que les prêtres reçoivent en particulier de tous les fidèles.

4. [69] D'abord des quarante-huit villes, il établit que les Lévites en céderaient aux prêtres treize, et que de la dîme qu'ils reçoivent du peuple tous les ans ils prélèveraient une dîme pour les prêtres. En outre, il était établi par la loi que le peuple offrit à Dieu les prémices de tous les produits qui croissent du sol, et que des quadrupèdes que la loi permet d'offrir en sacrifices, ils présentassent les

premiers-nés, si c'étaient des mâles, aux prêtres pour les sacrifier, afin de les manger en famille dans la ville sainte. Quant à ceux qu'il leur est interdit de manger d'après les lois de leurs ancêtres, les propriétaires de premiers-nés de ces espèces devaient payer aux prêtres un sicle et demi ; pour le premier-né de l'homme il fallait cinq sicles. A eux devaient revenir encore les prémices de la tonte des brebis ; et quand on faisait cuire de la farine et qu'on fabriquait du pain, il fallait leur offrir quelques-uns des gâteaux cuits. Ceux qui se consacrent eux-mêmes après avoir fait un vœu - on les appelle des Naziréens, ils laissent pousser leur chevelure et s'abstiennent de vin -, ces gens, lorsqu'ils consacrent leur chevelure et se présentent pour offrir un sacrifice, donnent leurs boucles de cheveux aux prêtres. Ceux qui se déclarent eux-mêmes *korbân* à Dieu - cela signifie *dôron* (don) en grec -, quand ils veulent se libérer de cette obligation, doivent payer de l'argent aux prêtres : pour une femme, c'est trente sicles, pour un homme, cinquante. Quant à ceux dont les ressources sont inférieures aux dites sommes, les prêtres ont le droit de décider à leur égard comme ils veulent. On est aussi obligé, quand on immole chez soi en vue d'un repas et non pour le culte, d'apporter aux prêtres la caillette, la poitrine et le bras droit de la victime. Tels sont les revenus abondants que Moïse destine aux prêtres, sans compter ce que dans les sacrifices expiatoires le peuple leur donnait comme nous l'avons indiqué dans le livre précédent. A tous ces prélèvements attribués aux prêtres, il établit qu'auraient part aussi leurs serviteurs, leurs filles et leurs femmes, à l'exception des sacrifices offerts pour les péchés ; ceux-là, en effet, seuls les prêtres mêmes les consommaient dans le sanctuaire et le jour même.

5. [76] Quand Moïse eut fait ces règlements après la sédition, ayant levé le camp avec toute l'armée, il arriva aux confins de l'Idumée, et, ayant envoyé des ambassadeurs au roi des Iduméens, il lui demanda de lui laisser libre passage, lui offrant toutes les garanties qu'il voudrait pour s'assurer qu'il ne recevrait aucun dommage et le priant d'ouvrir un marché à son armée, et de marquer le prix qu'elle aurait à lui payer pour l'eau. Mais ce roi n'agréa pas le message de Moïse, lui refusa le passage et mena ses troupes en armes à la rencontre de Moïse pour les arrêter s'ils tentaient de forcer le passage. Et Moïse, comme Dieu, pressenti, ne lui avait pas conseillé d'engager la lutte, ramena ses forces pour continuer son chemin à travers le désert en faisant un détour.

6. [78] Dans le même temps, la mort surprend sa sœur Mariamme, quarante années pleines après

qu'elle avait quitté l'Égypte, à la néoménie, selon la lune, du mois de Xanthicos. On l'ensevelit aux frais publics en grande pompe sur une montagne qu'on appelle Sin. Et quand le peuple l'eut pleurée trente jours, Moïse le purifia comme il suit. Le grand-prêtre, après avoir conduit à une petite distance du camp, dans un endroit parfaitement pur, une génisse encore ignorante de la charrue et du labour, sans défaut, entièrement rousse, la sacrifia et, de son sang, fit sept aspersions avec son doigt en face du tabernacle de Dieu. Ensuite, pendant qu'on brûle la génisse telle quelle, en entier, y compris la peau et les entrailles, on jette du bois de cèdre au milieu du feu, ainsi que de l'hysope et de la laine écarlate. Puis, ayant recueilli toutes les cendres, un homme pur les dépose dans un endroit parfaitement propre. Ceux donc qui avaient été rendus impurs par un cadavre, après avoir jeté un peu de cette cendre dans un courant d'eau et y avoir trempé de l'hysope, on les en aspergeait le troisième et le septième jours, et, dès lors, ils étaient purs. C'est ce que Moïse leur prescrivit de faire aussi, une fois arrivés sur les terres que le sort leur assignerait.

7. [82] Après cette purification effectuée à cause du deuil de la sœur du chef, il emmena ses troupes à travers le désert et l'Arabie. Arrivé à l'endroit que les Arabes tiennent pour leur métropole, ville primitivement appelée Arcé, et qu'on nomme aujourd'hui Pétra, là, comme une haute montagne environnait ce lieu, Aaron la gravit, Moïse l'ayant prévenu qu'il y devait mourir, et, sous les yeux de toute l'armée - car le sol était on pente -, il ôte ses vêtements de grand-prêtre et, les ayant remis à Éléazar son fils, à qui revenait du droit de l'âge le grand pontificat, il meurt à la vue du peuple, s'éteignant la même année où il avait perdu sa sœur, après avoir vécu en tout cent vingt-trois ans. Il meurt à la néoménie, selon la lune, du mois que les Athéniens appellent Hécatombéon, les Macédoniens Lôos, et les Hébreux Abba.

Chapitre V : Moïse, ayant vaincu les rois amorrhéens, Sichon et Og, et détruit toute leur armée, partage leur pays entre deux tribus et demie des Hébreux

1. Sichon, roi des Amorrhéens, refuse le passage. -
2. Défaite des Amorrhéens ; conquête de leur pays. -
3. Lutte avec Og ; conquête de son royaume.

1. [85] Le peuple prit le deuil pour lui pendant trente jours, et ce deuil terminé, Moïse, emmenant de là son armée, arriva au fleuve Arnôn, qui, s'élançant des monts de l'Arabie et coulant à travers le désert, se jette dans le lac Asphaltite en

formant la limite entre la Moabitude et l'Amôritide. Ce pays est fertile et peut nourrir de ses richesses une multitude d'hommes. Aussi Moïse envoya vers Sichon, souverain de ce pays, un message pour demander le passage pour son armée sous les garanties qu'il lui plairait d'imposer, promettant de ne causer aucun préjudice ni à la terre, ni aux habitants que Sichon gouvernait, consentant à s'approvisionner sur leurs marchés au profit des Amorrhéens et même, s'ils le voulaient, en leur acheter l'eau. Mais Sichon refuse, arme ses troupes, et se montre tout prêt à empêcher les Hébreux de traverser l'Arnôn.

2. [87] Moïse, voyant les dispositions hostiles de l'Amorrhéen, ne crut pas devoir supporter cet affront, et, songeant à arracher les Hébreux à l'oisiveté et, avec elle, à cette misère qui, auparavant déjà, les avait fait tomber dans les dissensions et, aujourd'hui encore, les mettait de fâcheuse humeur, il demande à Dieu s'il l'autorise à combattre. Comme Dieu lui promet même la victoire, il se sent lui-même encouragé à la lutte, et il donne de l'élan à ses soldats, leur accordant maintenant de savourer le plaisir de la guerre, puisque la divinité leur permet de s'y livrer. En possession de cette faculté ardemment souhaitée, ils revêtirent leurs armures et marchèrent aussitôt au combat. L'Amorrhéen, devant leur attaque, n'est plus le même ; le roi est frappé de terreur en présence des Hébreux, et son armée, qui se donnait auparavant comme très valeureuse, parut positivement épouvantée. Ainsi, à ce premier choc, n'ayant pu résister et recevoir les Hébreux, ils tournent le dos, estimant que la fuite leur procurera le salut mieux que le combat. Ce qui les rassurait, c'étaient leurs villes, qui étaient fortes, mais qui ne devaient leur servir de rien quand on les y aurait pourchassés. Car les Hébreux, les voyant fléchir, fondent aussitôt sur eux et, jetant le désordre dans leurs rangs, les mettent en déroute. Tout défaits, ils se réfugient dans les villes, tandis que les autres ne se lassent pas de les poursuivre, mais se donnent à tâche d'ajouter à ces premiers revers encore d'autres désastres ; comme ils étaient d'excellents frondeurs et savaient fort bien se servir de tous les traits à longue portée, que leur armure bien proportionnée leur laissait la légèreté nécessaire pour poursuivre leurs ennemis, ils couraient sur les talons de ceux-ci, et tous ceux qui se trouvaient trop loin pour être pris, ils les frappaient de leurs frondes et de leurs flèches. Il se fit ainsi un grand carnage et les fuyards souffraient de graves blessures. Mais ils étaient accablés plus encore par la soif que par les engins de guerre ; on était, en effet, en plein été, et toute la foule que l'envie de boire jetait pêle-mêle vers le

fleuve, toute la masse compacte des fuyards, on les entourait, on les frappait et on les tuait à coups de javelots et de flèches. Leur roi Sichon périt aussi. Les Hébreux dépouillèrent les cadavres et s'emparèrent du butin ; ils recueillirent aussi en abondance les produits du sol, qui se trouvait encore chargé de fruits. Puis les troupes allaient partout sans crainte en quête de fourrage, puisqu'on s'était emparé aussi des villes : car ils ne rencontraient plus aucun obstacle de la part des Amorrhéens, tout ce qui pouvait lutter ayant péri. Telle est la catastrophe qui frappa les Amorrhéens, lesquels manquèrent de force dans le jugement et de valeur dans l'action. Les Hébreux mirent la main sur leur pays. C'est une contrée située entre trois fleuves ; elle présente le caractère d'une île, l'Arnôn la bornant au midi, le Jobacchos bordant son flanc nord (il se jette dans le fleuve Jourdain et y perd son nom) ; enfin la partie occidentale de ce pays est environnée par le Jourdain.

3. [96] Les choses en étaient là, lorsque vient s'attaquer aux Israélites Og(ès), roi de la Galadène et de la Gaulanitude, à la tête d'une armée, avec la hâte d'un allié cherchant à secourir son ami Sichon, et, quoiqu'il trouvât ce dernier déjà anéanti, il n'en résolut pas moins d'entrer en lutte avec les Hébreux, croyant qu'il triompherait et voulant faire l'expérience de leur valeur. Mais, trompé dans son espoir, il mourut lui-même dans la bataille et son armée tout entière périt. Moïse, ayant traversé le fleuve Jobacchos, parcourut le royaume d'Og, détruisant les villes et mettant à mort tous les habitants, qui dépassaient en richesses toutes les populations de l'intérieur grâce à l'excellence du sol et à l'abondance de ses produits. Cet Og avait une stature et une beauté bien peu communes ; c'était aussi un homme au bras valeureux, de sorte qu'il tirait autant d'avantages de ses exploits que de sa haute taille et de sa belle prestance. Cette vigueur et cette taille, ils s'en firent une idée en s'emparant de son lit dans Rabâtha, la capitale de l'Ammonitude. Ce lit était en fer, de quatre coudées de large, et du double plus une de long. Cet homme abattu, ce ne fut pas seulement pour le présent que les affaires des Hébreux prospérèrent, mais dans l'avenir encore sa mort leur fut une source de bienfaits : en effet, ils prirent soixante villes magnifiquement fortifiées qui lui étaient soumises et ils recueillirent un grand butin, individuellement et tous ensemble.

Chapitre VI : Balaam

1. Séjour des Israélites dans la plaine vis-à-vis de Jéricho. - 2. Craintes de Balac, roi de Moab ; il mande le devin Balaam pour venir maudire les

Hébreux ; Balaam congédie les envoyés. - 3. Nouveau message ; départ de Balaam ; épisode de l'ânesse. - 4. Balaam prédit la grandeur future des Hébreux. - 5. Explications Balaam à Balac ; nouvelles bénédictions. - 6. Fureur de Balac ; conseil de Balaam. - 7. Séduction des jeunes gens hébreux par les femmes madianites. - 8. Conditions imposées par elles. - 9. Dérèglement des Hébreux. - 10. Apostasie de Zambrias ; remontrances de Moïse. - 11. Réplique de Zambrias. - 12. Phinéès le met à mort ; châtement des coupables. - 13. Conservation par Moïse des prophéties de Balaam.

1. [100] Moïse s'en va installer son camp, après être descendu avec son armée vers le Jourdain, dans la grande plaine en face de Jéricho (Jérichous). C'est une ville prospère, très fertile en palmiers et riche en baume. Les Israélites commençaient à avoir une haute opinion d'eux-mêmes et leur ardeur guerrière se développait. Moïse, après avoir offert durant plusieurs jours des sacrifices d'actions de grâce à Dieu et donné des festins au peuple, envoie une partie de ses hommes ravager le pays des Madianites et s'emparer de leurs villes en les assiégeant. Mais, s'il leur fit la guerre, ce fut pour la raison suivante.

2. [102] Balac(os), le roi des Moabites, qu'une amitié et une alliance remontant à leurs aïeux unissaient aux Madianites, voyant à quel développement les Israélites étaient parvenus, conçu de vives inquiétudes pour ses intérêts personnels - il ne savait pas, en effet, que les Hébreux n'ambitionneraient pas d'autres pays, Dieu le leur ayant interdit, après avoir conquis celui des Chananéens -, et avec plus de célérité que de discernement, il résolut de s'opposer à eux Combattre contre des hommes que leur fortune, succédant à leur misère, rendait plus hardis, il ne le jugea pas opportun ; il songeait seulement à les empêcher, s'il pouvait, de s'agrandir et à envoyer un message aux Madianites à leur sujet. Ceux-ci, comme il existait un certain Balam(os), venu des pays de l'Euphrate, le meilleur devin de l'époque, qui était en relations d'amitié avec eux, envoient avec les messagers de Balac des hommes notables de chez eux pour inviter le devin à venir prononcer des malédictions pour la perte des Israélites. Quand les envoyés arrivent, Balam les reçoit avec hospitalité et bienveillance, et, après le repas, il demande à Dieu ce qu'il pense de l'objet pour lequel les Madianites l'appellent. Comme Dieu marque de l'opposition, il revient vers les envoyés, leur manifeste son désir et son empressement personnels à consentir à leur requête, mais leur révèle que Dieu contrecarre son

dessein, ce Dieu qui l'a conduit à sa haute renommée en lui inspirant la vérité et en la lui faisant prédire. C'est qu'en effet, l'armée contre laquelle ils l'invitent à venir prononcer des imprécations est en possession de la faveur de Dieu. Et il leur conseille pour cette raison de s'en retourner chez eux en renonçant à leur haine contre les Israélites. Après ces paroles, il congédie donc les envoyés.

3. [107] Mais les Madianites, sur les vives instances de Balac et les incessantes sollicitations qu'il leur adressaient, envoient de nouveau vers Balam. Ce dernier, voulant faire quelque plaisir à ces gens, consulte Dieu. Dieu, à qui cette tentative même déplaisait, lui or-donne de ne contredire en rien les envoyés. Et Balam, sans comprendre que c'était par artifice que Dieu lui avait donné cet ordre, s'en va on compagnie des envoyés. Mais, en route, un ange divin se présentant à lui dans un endroit resserré, environné d'une double haie de ronces, l'ânesse qui portait Balam, sentant en face d'elle le souffle divin, entraîne Balam vers l'une des clôtures, insensible aux coups dont la frappait le devin gêné d'être ainsi pressé contre la haie. Mais comme, l'ange étant tout près d'elle, l'ânesse s'était accroupie sous les coups, la volonté divine lui fit prendre une voix humaine et elle reprocha à Balam l'injustice avec laquelle, sans avoir à se plaindre de ses services passés, il l'accablait de coups, faute de comprendre qu'aujourd'hui, c'était le dessein de Dieu qui l'éloignait de ceux auxquels il avait hâte d'aller prêter son ministère. Tandis qu'il est tout troublé d'entendre l'ânesse proférer une voix humaine, l'ange, lui apparaissant soudain en personne, lui reproche ses coups, car la bête n'était pas en faute ; c'était lui-même qui entravait un voyage entrepris contre la volonté divine. Tout tremblant, Balam se montrait disposé à rebrousser chemin, mais Dieu le poussa à marcher droit en avant, lui prescrivant de révéler ce que Dieu lui mettrait dans l'esprit.

4. [112] Après ces recommandations de Dieu, il arrive chez Balac, et, le roi l'ayant reçu magnifiquement, il demande qu'on le mène sur quelque hauteur afin de voir la disposition du camp des Hébreux. Balac s'en va lui-même conduire le devin, au milieu de tous les honneurs, avec l'escorte royale sur une colline qui se trouvait au-dessus d'eux et à soixante stades de distance du camp. Quand il vit les Hébreux, il invita le roi à construire sept autels et à faire amener autant de taureaux ainsi que de béliers. Le roi s'en étant acquitté sur-le-champ, il brûle en holocauste les victimes égorgées. Comme il y vit le signe d'une fuite : « Ce peuple, dit-il, est bien heureux, lui que

Dieu va mettre en possession de biens innombrables et à qui il accorde pour toujours comme alliée et comme guide sa providence. Certes, il n'est pas de race humaine sur laquelle votre vertu et votre passion pour les occupations les plus nobles et les plus pures de crime ne vous donnent la précellence, et c'est à des enfants supérieurs encore que vous laisserez cet héritage, Dieu n'ayant de regards que pour vous parmi les hommes et vous donnant largement de quoi devenir le peuple le plus fortuné sous le soleil. Ainsi ce pays vers lequel il vous envoie lui-même, vous l'occuperez ; il sera toujours soumis à vos enfants et de leur renommée se rempliront toute la terre et la mer. Vous suffirez au monde en fournissant chaque pays des habitants issus de votre race. Admirez donc, armée bienheureuse, d'être cette grande progéniture d'un unique ancêtre. Mais c'est la petite partie d'entre vous que contiendra maintenant la terre chananéenne ; le monde entier, sachez-le, s'étend devant vous comme une habitation éternelle. La plupart, vous irez vivre dans les îles comme sur le continent, plus nombreux même que les astres au ciel. Mais, si nombreux que vous soyez, la divinité ne se lassera pas de vous donner en abondance les biens les plus variés pendant la paix, la victoire et le triomphe dans la guerre. Que les enfants de vos ennemis soient saisis du désir de vous faire la guerre, qu'ils s'enhardissent à prendre les armes et à en venir aux mains avec vous. Car nul ne s'en retournera vainqueur ou en mesure de réjouir ses enfants et ses femmes. Tel est le degré de valeur où vous élèvera la providence divine, qui a le pouvoir d'amoinrir ce qui est de trop et de suppléer à ce qui manque. »

5. [118] Voilà ce qu'il prédit dans une inspiration divine ; il n'était plus maître de lui, c'était le souffle divin qui lui dictait ses paroles. Mais comme Balac s'indignait et l'accusait de transgresser les conventions en vertu desquelles il l'avait fait venir de chez ses alliés en échange de grands présents, - venu, en effet, pour maudire ses ennemis, voilà qu'il les célébrait et les désignait comme les plus heureux des hommes - : « Balac, dit-il, as-tu réfléchi sur toutes choses et crois-tu qu'il nous appartienne de taire ou de dire quoi que ce soit sur de tels sujets, quand nous sommes envahis par l'esprit de Dieu ? Mais cet esprit fait entendre les mots et les paroles qu'il lui plaît et nous n'en savons rien. Pour moi, je me souviens bien sous l'empire de quel besoin vous m'avez fait venir ici, toi et les Madianites avec tant d'empressement, et pourquoi aussi je vous ai fait cette visite, et mon vœu était de ne mécontenter en rien ton désir. Mais Dieu est plus fort que ma résolution de t'être

agréable. Ceux-là, en effet, sont tout à fait impuissants qui prétendent prédire les affaires humaines en ne prenant conseil que d'eux-mêmes, au point de ne pas exprimer ce que la divinité leur suggère, et de violer son dessein. Car rien en nous, une fois qu'elle commence à nous inspirer, ne nous appartient plus. Ainsi moi, je n'avais pas l'intention de faire l'éloge de cette armée ou de raconter quels bienfaits Dieu ménage à leur race ; c'est parce qu'il leur est propice et s'empresse de leur procurer une vie de félicité et une gloire éternelle qu'il m'a inspiré et m'a fait prononcer ces paroles. Mais à présent, comme j'ai à cœur d'être agréable à toi et aux Madianites, dont il ne convient pas de repousser la requête, allons édifier encore d'autres autels et offrons des sacrifices pareils aux précédents ; peut-être pourrai-je persuader Dieu de me laisser vouer ces hommes aux malédictions ». Comme Balac y consent, il sacrifie pour la seconde fois, mais sans que la divinité lui accorde de proférer des malédictions contre les Israélites ; et il eut beau sacrifier une troisième fois, après avoir fait dresser encore d'autres autels, même alors, il ne prononça pas d'imprécations contre les Israélites ; mais, étant tombé sur sa face, il prédit les malheurs qu'éprouveraient les rois et les villes les plus célèbres, dont quelques-unes n'avaient pas seulement commencé encore d'être habitées, et tout ce qui devait arriver aux hommes dans la suite des temps sur terre et sur mer jusqu'à l'époque où je vis ; et, parce que tout s'est effectué comme il l'annonçait, on pourrait conjecturer qu'il en sera de même à l'avenir.

6. [126] Balac, furieux que les Israélites n'eussent pas été maudits, congédia Balam sans lui témoigner aucun honneur. Celui-ci s'en allait déjà et il était sur le point de franchir l'Euphrate, quand faisant venir Balac et les chefs des Madianites : « Balac, dit-il, et vous, Madianites ici présents - car il faut qu'en dépit de la volonté divine je vous donne satisfaction -, sans doute, la race des Hébreux ne périra jamais complètement, ni par la guerre, ni par la peste, ni par la disette des fruits de la terre, et aucune autre cause imprévue ne l'anéantira. Dieu, en effet, prend soin d'eux pour les préserver de tout mal et ne jamais laisser s'abattre sur eux une catastrophe qui les fasse tous périr. Il pourra bien leur arriver quelques désastres de moindre importance et de moindre durée, mais ils ne paraîtront abaissés ainsi que pour reflleurir ensuite à la terreur de ceux qui leur auront causé ces dommages. Quant à vous, si vous désirez gagner pendant quelque temps un peu d'avantage sur eux, voici, pour y arriver, ce qu'il vous faudra faire. Celles de vos filles qui ont le plus d'attraits

extérieurs et sont le plus capables par leur beauté de contraindre et de vaincre la chasteté de ceux qui les regardent, après avoir paré leurs charmes pour leur ajouter le plus d'agrément possible, envoyez les à proximité du campement des Hébreux, et donnez-leur l'ordre de s'offrir aux jeunes gens qui les désireront. Lorsqu'elles les verront sous l'empire de leurs passions, qu'elles les quittent et, s'ils les supplient de rester, qu'elles ne consentent pas avant de les avoir persuadés de renoncer aux lois de leurs pères et au Dieu qui les leur a imposées, et d'aller servir les dieux des Madianites et des Moabites. C'est ainsi que Dieu s'enflammera de courroux contre eux. »

7. [131] Après leur avoir suggéré ce plan, il s'en va. Les Madianites ayant envoyé leurs filles selon ses conseils, les jeunes Hébreux se laissent prendre aux charmes de leurs traits et, liant conversation avec elles, les prient de ne pas leur refuser de jouir de leur beauté et d'avoir commerce avec elles. Celles-ci, ayant accueilli avec joie leurs paroles, se prêtent à leur désir. Mais, après les avoir enchaînés par l'amour qu'elles leur inspirent, au moment où leur désir atteignait toute sa force, elles se disposent à se séparer d'eux. Une profonde tristesse les envahit à cause du départ de ces femmes ; ils les supplient instamment de ne pas les abandonner, mais de demeurer là pour devenir leurs épouses et être désignées comme les maîtresses de tout ce qu'ils possédaient. Et cela, ils le déclarent avec serments, prenant Dieu pour arbitre de leurs promesses, et s'efforçant par leurs larmes et de toutes les manières d'exciter la pitié de ces femmes. Celles-ci, quand elles les jugèrent bien subjugués et complètement liés par cette intimité, commencèrent à leur parler ainsi :

8. [134] « Nous avons, ô les plus nobles des jeunes gens, des maisons paternelles, des biens en abondance, la bienveillance et l'affection de nos parents et des nôtres. Et ce n'est faute de rien de tout cela que nous sommes venues ici nous mettre en relations avec vous, ce n'est pas pour trafiquer du printemps de notre corps que nous nous sommes laissé adresser vos vœux ; c'est parce que nous vous croyons honnêtes et justes que nous avons consenti à honorer vos prières de cet accueil hospitalier. Et maintenant, puisque vous dites avoir des sentiments d'amitié pour nous et être chagrinés de notre prochain départ, nous ne repoussons pas, quant à nous, votre requête. Mais c'est après avoir reçu de vous le seul gage d'affection qui nous paraisse avoir de la valeur, que nous consentirons à achever notre vie avec vous en qualité d'épouses. Car il est à craindre qu'ayant pris le dégoût de notre commerce, vous ne nous

fassiez ensuite outrage et ne nous renvoyiez déshonorées chez nos parents ». Ils croient devoir acquiescer à ces réserves. Et, comme ils consentent à leur donner ce gage qu'elles exigent, sans élever aucune objection, tant ils ont de passion pour elles : « Puisque, disent-elles, ces conditions vous agréent, mais que vous avez des coutumes et un genre de vie absolument étrangers à tout le monde, au point de vous nourrir d'une façon spéciale et de ne pas boire comme les autres, il est nécessaire, si vous voulez demeurer avec nous, de révéler aussi nos dieux ; il ne saurait y avoir d'autre preuve de cette affection que vous dites avoir actuellement pour nous et que vous aurez par la suite, sinon d'adorer les mêmes dieux que nous. Nul ne saurait vous faire un grief d'adopter les dieux particuliers au pays où vous venez, surtout quand nos dieux sont communs à tous les hommes, tandis que le vôtre est étranger à tous ». Il leur fallait donc, disaient-elles, ou avoir les mêmes opinions que tous les hommes ou chercher un autre monde, où ils pussent vivre seuls, selon leurs propres lois.

9. [139] Ceux-ci, sous l'empire de leur amour pour elles, tenant ces discours pour excellents et s'étant soumis à leurs avis, transgressèrent les lois paternelles, acceptant la croyance qu'il est plusieurs dieux, et, s'étant décidés à leur sacrifier selon le rite des gens du pays, ils prirent plaisir aux mets étrangers et ne cessèrent, pour être agréables à ces femmes, de faire le contraire de ce que la loi leur ordonnait ; bientôt dans toute l'armée se propage cette désobéissance des jeunes gens et une sédition bien plus grave que la précédente s'abat sur eux, avec le danger d'une ruine complète de leurs institutions propres. Car la jeunesse, une fois qu'elle avait goûté aux mœurs étrangères, s'en grisait avec une ardeur insatiable. Et même ceux des grands, que les vertus de leurs ancêtres mettaient en vue, succombaient à la contagion.

10. [141] Zambrias, le chef de la tribu de Siméon, qui eut commerce avec Chosbie la Madianite, fille de Sour(os), un des princes de ce pays, invité par cette femme à préférer aux décrets de Moïse son bon plaisir à elle, se mit à sa dévotion, en cessant de sacrifier selon les lois paternelles et en contractant un mariage étranger. Les choses en étaient là, quand Moïse, de crainte de pires événements, réunit le peuple en assemblée ; il s'abstint d'accuser personne nommément pour ne pas réduire au désespoir ceux qui, à la faveur du mystère, pouvaient revenir à d'autres sentiments, mais il leur dit qu'ils avaient agi d'une manière indigne d'eux et de leurs parents en préférant la volupté à Dieu et à une vie conforme à sa loi, qu'il convenait, pour que tout allât de nouveau bien,

qu'ils se repentissent, en se persuadant que le courage ne consiste pas à violer les lois, mais à résister à ses passions. En outre, il déclara qu'il n'était pas raisonnable, après avoir montré de la retenue pendant qu'ils étaient dans le désert, de se livrer maintenant, dans la prospérité, au dérèglement, et ainsi de perdre par l'abondance ce qu'ils avaient acquis par la misère. Moïse, en leur tenant ce langage, tentait de redresser les jeunes gens et de les amener à se repentir de leur conduite.

11. [145] Mais Zambrias s'étant levé après lui : « Moïse, dit-il, pour ta part, observe ces lois auxquelles tu as donné tes soins, et dont tu as assuré la stabilité en les fondant sur la naïveté de ces hommes, car, s'ils n'avaient pas ce caractère, tu aurais déjà éprouvé par maints châtiments qu'il n'est pas facile d'en imposer aux Hébreux. Mais, quant à moi, tu ne me feras pas suivre tes ordonnances tyranniques ; car tu n'as fait autre chose jusque maintenant, sous prétexte de lois et de culte divin, que de nous asservir et de te donner le pouvoir par tes méchants artifices, en nous privant des agréments et des franchises de la vie qui appartiennent aux hommes libres et sans maître. Ce serait, de ta part, montrer plus de dureté pour les Hébreux que les Egyptiens, que de prétendre châtier au nom des lois ce que chacun entend faire pour son agrément personnel. C'est bien plutôt toi qui mériterais une punition, pour avoir projeté d'annuler ce que, d'un commun accord, tout le monde a trouvé excellent et pour avoir essayé de faire prévaloir contre l'avis général tes propres extravagances. Pour moi, on m'arracherait à bon droit à ma condition actuelle, si, après avoir jugé ma conduite honnête, j'hésitais néanmoins, ensuite, à dire publiquement mon sentiment à ce sujet. Oui, c'est une femme étrangère, comme tu dis, que j'ai épousée - c'est de moi que tu apprends mes actes, c'est d'un homme libre ; aussi bien ne pensé-je point m'en cacher -, et je sacrifie aux dieux à qui je crois devoir sacrifier, croyant bien faire en empruntant au grand nombre les éléments de la vérité et en ne vivant pas comme dans une tyrannie, en faisant dépendre d'un seul tout l'espoir de ma vie entière. Et nul ne pourra se vanter de se montrer plus maître de mes actions que ma propre volonté. »

12. [150] Quand Zambrias eut ainsi parlé au sujet de sa faute et de celle de quelques autres, le peuple garda le silence, anxieux de ce qui allait se passer et voyant que le législateur ne voulait pas exciter outre mesure la folle témérité de cet homme par une discussion violente. Il craignait, en effet, que l'insolence de son langage ne trouvât beaucoup

d'imitateurs qui jetteraient le trouble parmi le peuple. Là-dessus l'assemblée prit fin. Et peut-être que ces coupables tentatives se fussent propagées davantage, si Zambrias n'eût péri promptement dans les circonstances suivantes. Phinéès(ès), un homme qui, par toutes sortes de mérites, surpassait les autres jeunes gens et qui, grâce au rang de son père, l'emportait de beaucoup sur ceux de son âge - car il était fils du grand-prêtre Eléazar et avait Moïse pour grand-oncle paternel -, dans la douleur que lui causaient les forfaits de Zambrias et avant que son insolence ne se fortifiât grâce à l'impunité, décidé à lui faire subir de ses mains le châtiment et à empêcher que la rébellion ne gagnât plus de gens encore si les premiers n'étaient frappés, doué d'ailleurs d'une hardiesse d'âme et d'une valeur corporelles si éminentes qu'aux prises avec quelque danger, il ne s'en allait pas avant d'avoir gagné l'avantage et remporté la victoire, Phinéès se rendit dans la tente de Zambrias, et le tua d'un coup de lance ainsi que Chosbie. Et tous les jeunes gens qui voulaient faire preuve de vertu et d'amour du bien, imitant l'acte hardi de Phinéès, mirent à mort tous ceux qui s'étaient rendus coupables des mêmes crimes que Zambrias. Il périt ainsi, grâce à leur virile énergie, beaucoup de ceux qui avaient enfreint les lois, le reste fut détruit par la peste, car Dieu leur envoya cette maladie. Et tous ceux de leurs parents, qui, au lieu de les retenir, les avaient poussés à ces actes, considérés par Dieu comme leurs complices, périrent. Ainsi les hommes qui moururent dans leurs rangs ne furent pas moins de vingt-quatre mille.

13. [156] Irrité par cet événement, Moïse envoya l'armée pour exterminer les Madianites ; nous reviendrons bientôt à cette expédition quand nous aurons raconté, au préalable, un fait que nous avons omis. Car il convient en cette circonstance de ne pas laisser sans éloges l'attitude du législateur. Ce Balam, en effet, qui avait été invité par les Madianites à prononcer des malédictions contre les Hébreux et qui en avait été empêché par la providence divine, mais qui suggéra un avis tel que, les ennemis s'y étant conformés, peu s'en fallut que le peuple des Hébreux ne fut corrompu dans ses mœurs et qu'un fléau se répandit parmi quelques-uns, Moïse lui fit le grand honneur de consigner par écrit ses prophéties. Et, alors qu'il lui était loisible de s'en attribuer la gloire et de la revendiquer pour lui, aucun témoin ne pouvant se produire pour l'en reprendre, c'est à Balam qu'il a laissé ce témoignage et il a daigné perpétuer son souvenir.

On peut d'ailleurs considérer tout cela comme on voudra.

Chapitre VII : Expédition contre les Madianites ; Josué désigné comme successeur de Moïse ; Attribution de l'Amôritide aux tribus de Ruben et de Gad et à la demi-tribu de Manassé ; Les villes de refuge. ; Règlement sur les héritages.

1. Expédition contre les Madianites ; victoire des Hébreux ; partage du butin. - 2. Moïse désigne Josué pour son successeur. - 3. Attribution de l'Amôritide aux tribus de Ruben et de Gad et à la demi-tribu de Manassé. - 4. Les villes de refuge. - 5. Règlement sur les héritages.

1. [159] Moïse, pour les motifs que j'ai dits précédemment, envoya vers le pays des Madianites une armée de douze mille hommes en tout, choisis à nombre égal dans chaque tribu. Pour chef, il leur désigna ce Phinéès dont nous venons justement d'indiquer comment il conserva aux Hébreux leurs lois et châtia Zambrias de les avoir transgressées. Les Madianites, prévenus que l'armée marche sur eux et que sous peu elle sera là, rassemblent leurs troupes, et, après avoir fortifié les passages par où ils allaient recevoir les ennemis, ils les attendent. Ceux-ci arrivés et le combat engagé, il tombe dans les rangs des Madianites une multitude unimaginable et défiant le calcul, et avec eux tous leurs rois. Ils étaient cinq, Oéos et Sourès, puis Robèès et Ourès, et, en cinquième lieu, Rékem(os) : la ville qui porte son nom est la plus renommée du pays des Arabes et, aujourd'hui encore, tous les Arabes l'appellent, du nom du roi qui l'a fondée, Rékémé ; c'est la Pétra des Grecs. Une fois les ennemis en déroute, les Hébreux pillèrent leur pays, et, après avoir pris force butin et fait périr les habitants avec leurs femmes, ils ne laissent que les jeunes filles, comme Moïse l'avait recommandé à Phinéès. Celui-ci revient avec l'armée intacte et un butin abondant ; des bœufs au nombre de 52.000, 675.000 brebis, 60.000 ânes, et une quantité infinie d'ustensiles d'or et d'argent qu'on employait à l'usage domestique ; car la prospérité les avait rendus fort luxueux. Il emmenait aussi les vierges, au nombre de 32.000 environ. Moïse, ayant partagé le butin, donne un cinquième de la première moitié à Éléazar et aux prêtres, un cinquième de l'autre aux Lévites, et le reste, il le partage entre le peuple. Ils vécurent par la suite dans la prospérité, car cette abondance de biens, ils la devaient à leur courage, et rien de fâcheux ne vint les empêcher d'en jouir.

2. [165] Moïse, déjà avancé en âge, désigne Josué pour lui succéder dans ses fonctions de prophète et pour conduire l'armée quand il le faudrait : Dieu lui-même avait ordonné de lui confier le

gouvernement des affaires. Josué s'était instruit d'une façon complète dans les lois et les choses divines sous l'enseignement de Moïse.

3. [166] En ce même temps, les deux tribus de Gad et de Ruben et la demi-tribu de Manassé, qui possédaient de grandes quantités de bétail et toutes sortes d'autres richesses, après s'être entendues, prièrent Moïse de leur donner, à titre de prélèvement, l'Amôritide, qu'on avait conquise à la guerre ; car elle était excellente pour l'élevage des troupeaux. Mais lui, croyant que c'était la crainte d'aller se battre contre les Chananéens qui leur avait fait trouver ce beau prétexte du soin des troupeaux, les traite de lâches, les accusant d'avoir imaginé une habile excuse à leur pusillanimité, parce qu'ils désiraient couler mollement une vie exempte de fatigues, quand tout le monde s'était donné de la peine pour conquérir ce pays qu'ils réclamaient : ils ne voulaient pas, prenant leur part des luttes qui restaient à soutenir, occuper le pays que Dieu avait promis de livrer à ceux qui auraient franchi le Jourdain, « après avoir triomphé, dit-il, de ceux qu'il nous a désignés comme ennemis ». Ceux-ci, voyant sa colère, et jugeant qu'il avait raison de s'irriter de leur requête, se disculpent en disant que ce n'était ni par crainte des périls ni par paresse au travail qu'ils avaient fait leur demande ; c'était pour que, en laissant leur butin en un endroit convenable, ils pussent marcher bien alertes aux luttes et aux combats. Ils se disaient prêts, une fois qu'ils auraient fondé des villes pour y mettre en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs biens avec son consentement, à partir avec l'armée. Moïse, satisfait de ce langage, après avoir appelé Éléazar le grand-prêtre et Josué et tous les magistrats, accorde à ces tribus l'Amôritide, à la condition de combattre avec leurs frères jusqu'à ce que la conquête soit complète. Ayant ainsi reçu à ces conditions ce territoire et ayant fondé des villes fortes, ils y laissèrent enfants, femmes et, enfin, tout ce qui, s'ils avaient dû l'emmenner avec eux, eût été une entrave à leur activité.

4. [172] Moïse bâtit aussi les dix villes qui devaient entrer dans le compte des quarante-huit ; il en attribua trois à ceux qui fuiraient pour un meurtre involontaire et il établit que l'exil durerait le temps de la vie du grand-prêtre à l'époque duquel le meurtrier aurait fui ; après la mort du grand-prêtre, il lui permettait le retour, les parents de la victime ayant, d'ailleurs, le droit de le tuer, s'ils surprenaient le meurtrier hors des limites de la ville où il s'était réfugié ; mais il ne donnait ce droit à aucun autre. Les villes, désignées pour servir de refuges, étaient les suivantes : Bosora sur les confins de l'Arabie, Arimanon du pays des

Galadéniens et Gaulanâ dans la Batanée. Mais, après qu'ils auraient conquis le pays des Chananéens, trois autres villes des Lévites devaient être réservées aux fugitifs comme résidence, selon les recommandations de Moïse.

5. [174] Moïse, comme les premiers de la tribu de Manassé s'approchaient de lui et l'informaient qu'il était mort un personnage de marque de leur tribu du nom d'Holophantès, lequel n'avait pas laissé d'enfants mâles, mais des filles, et comme ils demandaient si l'héritage reviendrait à celles-ci, leur répond que, si elles veulent s'unir à des gens de leur tribu, elles iraient à eux avec leur lot d'héritage, mais si elles contractaient mariage dans une autre tribu, elles devraient laisser leur lot dans la tribu de leur père. Et alors il établit que le lot de chacun demeurerait dans sa tribu.

Chapitre VIII : Constitution de Moïse et comment il disparut du milieu des hommes.

1. Convocation d'une assemblée. - 2. Moïse, avant de mourir, exhorte son peuple et lui donne une constitution. - 3. Regrets des Hébreux - 4. Considérations sur la rédaction des lois. - 5. La ville sainte et le Temple. - 6. Lois sur le blasphème. - 7. Pèlerinage triennal au Temple. - 8. Dîme des fruits. - 9. Argent inutilisable pour l'offrande de sacrifices. - 10. Défenses relatives aux cultes étrangers. - 11. Défense relative au mélange de la laine et du lin. - 12. Lecture septennale de la législation. - 13. Prières quotidiennes. - 14. Administration de la justice. - 15. Les témoignages. - 16. Meurtres dont l'auteur reste inconnu. - 17. Devoirs des rois. - 18. Respect des limites. - 19. Plants de la quatrième année. - 20. Défenses relatives aux plantes et aux animaux hétérogènes. - 21. Droits des pauvres, des bêtes et des passants sur les produits du sol ; peine de la flagellation. - 22. Dîme triennale des veuves et des orphelins ; déclaration après l'acquiescement des redevances. - 23. Lois matrimoniales. - 24. Lois sur la rébellion des enfants. - 25. Le prêt à intérêt. - 26. La restitution des gages. - 27. Lois sur le vol. - 28. Lois sur l'esclavage. - 29. La restitution des objets trouvés. - 30. Assistance aux bêtes en détresse. - 31. Obligation de renseigner les personnes égarées. - 32. Défense de médire des sourds et des muets. - 33. Lois sur les rixes. - 34. Lois sur les poisons. - 35. Lois sur l'estropiement. - 36. Le boeuf heurteur. - 37. Prescriptions concernant les puits et les terrasses. - 38. Les dépôts ; défense de retenir les salaires. - 39. Responsabilité individuelle. - 40. Éloignement des eunuques et des castrats. - 41. Vœux de Moïse ; manière d'engager les guerres. -

42. Sièges et représailles. - 43. Décence dans le costume. - 44. Remise par Moïse des lois et des écrits saints ; bénédictions et malédictions. - 45. Exhortation au peuple. - 46. Prédications de Moïse ; sa fin. - 47. Ses dernières paroles. - 48. Émotion du peuple. - 49. Éloge de Moïse.

1. [176] Quand les quarante années furent accomplies, à trente jours près, Moïse, ayant convoqué une assemblée près du Jourdain, là où se trouve aujourd'hui la ville d'Abilé - c'est une localité où abondent les palmiers -, le peuple tout entier réuni, leur adressa ces paroles :

2. [177] « O mes compagnons d'armes, vous qui avez partagé avec moi ces longues misères, puisque, Dieu l'ayant décidé désormais et ma vieillesse ayant atteint l'âge de cent-vingt ans, il faut que je quitte la vie, et que dans vos campagnes au-delà du Jourdain je ne serai pas là pour vous secourir et combattre avec vous, car Dieu m'en empêche, j'ai cru bien faire de ne pas renoncer cependant encore à mon zèle pour votre bonheur, mais de procurer à vous la jouissance perpétuelle de vos biens et à moi un monument impérissable comme à l'auteur de votre prospérité. Eh bien donc, c'est après vous avoir indiqué le moyen d'arriver au bonheur et de laisser vos enfants en possession d'une abondance perpétuelle que je quitterai la vie. Je suis digne de confiance, en raison même des luttes que j'ai soutenues précédemment dans votre intérêt et parce que les âmes arrivées au terme de l'existence s'expriment avec une vertu parfaite.

« O fils d'Israël, il n'est pour tous les hommes qu'une seule source de prospérité, c'est un Dieu propice : lui seul a le pouvoir de donner le bonheur à ceux qui en sont dignes et de l'enlever à ceux qui ont péché contre lui ; si vous vous montrez à ce Dieu tels qu'il le désire, lui, et tels que moi, qui connais sa pensée clairement, je vous y exhorte, vous ne cesserez d'être heureux et d'exciter l'envie de tous, et ces biens que vous avez déjà actuellement, la possession vous en demeurera assurée, et ceux qui vous manquent, vous les aurez bientôt entre vos mains. Pourvu seulement que vous obéissiez à ces lois que Dieu veut que vous suiviez, que vous ne préféreriez pas à votre législation présente une autre constitution et qu'au mépris des sentiments de piété que vous témoignez aujourd'hui à Dieu, vous ne vous laissiez aller à d'autres mœurs. Mais, en agissant comme vous le devez, vous serez les plus forts de tous dans les combats, et vous ne vous ferez prendre par aucun ennemi. Car, si Dieu est à vos côtés pour vous secourir, vous pourrez

raisonnablement les mépriser tous. A votre vertu sont proposées de grandes récompenses, si vous la conservez pendant toute votre vie ; elle est elle-même d'abord le plus précieux des biens, et puis elle vous procure les autres en abondance, ensuite que, si vous la pratiquez entre vous, elle vous assurera une vie de félicité, vous rendra plus illustres que les peuples étrangers et vous préparera une renommée incontestée auprès des générations futures. Or ces biens, vous y pourrez atteindre, si vous écoutez et observez les lois que j'ai composées sous la dictée de Dieu et si vous vous exercez à les comprendre. Je me sépare de vous, heureux moi-même de votre bonheur, après vous avoir confiés à la sagesse des lois, au bon ordre de la constitution et aux vertus des chefs qui auront soin de vos intérêts. Et Dieu, qui jusque maintenant vous a gouvernés, et par la volonté duquel j'ai pu moi-même vous être utile, ne bornera pas ici l'action de sa providence, mais tout le temps que vous désirerez avoir sa protection, en restant attachés à des occupations vertueuses, vous pourrez compter sur sa sollicitude. En outre, les doctrines les meilleures, à l'obéissance desquelles vous devrez la félicité, vous seront exposées par Éléazar le grand-prêtre et Josué, ainsi que par le Conseil des Anciens et les magistrats des tribus : écoutez-les sans mauvaise grâce, en comprenant que ceux qui savent bien obéir sauront aussi gouverner eux-mêmes, s'ils arrivent à en avoir le pouvoir, et croyez que la liberté ne consiste pas à vous indigner contre ce que vos chefs prétendent que vous accomplissiez. Maintenant, en effet, c'est dans la faculté d'injurier vos bienfaiteurs que vous mettez votre franc-parler : si à l'avenir vous vous en gardez, les choses en iront mieux pour vous. N'ayez jamais contre ces chefs de colère pareille à celle que vous avez osé si souvent manifester contre moi : car vous savez que j'ai plus souvent risqué de périr par vous que par les ennemis. Si je vous présente ces observations, ce n'est pas pour vous accabler de reproches - au sortir de la vie, je n'ai pas l'intention de vous laisser affligés en remuant ces souvenirs, moi qui, même au moment où j'ai subi tout cela, n'ai point ressenti de colère -, c'est pour que cette pensée même serve à l'avenir à vous modérer et que vous ne vous livriez contre ceux qui seront à votre tête à aucune violence, cédant à l'entraînement de la richesse qui vous viendra quand vous aurez passé le Jourdain et conquis la Chananée ; car si vous vous laissez entraîner par elle à du mépris et à de l'indifférence pour la vertu, vous perdrez même la faveur que Dieu vous témoigne. Or, si vous vous attirez son hostilité, d'abord, le pays que vous posséderez, vaincus par les armes de vos ennemis, vous le

perdrez à votre tour de la façon la plus déshonorante, et, dispersés par toute la terre habitée, vous remplirez le monde entier et la mer de votre servitude. Mais quand vous subirez cette épreuve, inutile sera le repentir et le souvenir des lois que vous n'aurez point observées. Par conséquent, si vous voulez que vos lois vous restent, ne laissez subsister aucun de vos ennemis quand vous les aurez vaincus et croyez qu'il importe pour vous que tous périssent, de peur que, s'ils vivaient, ayant pris goût à leurs mœurs, vous ne viciez les institutions paternelles. En outre, je vous exhorte à abattre les autels, les bois sacrés et tous les temples qu'ils pourront avoir et à abolir par le feu leur race et leur souvenir ; c'est ainsi seulement que vous aurez en toute sécurité la jouissance de vos biens à vous. Mais, de peur que, par ignorance du mieux, votre naturel ne vous entraîne au pire, je vous ai composé des lois que Dieu m'a dictées et une constitution telle que, si vous en respectez l'harmonie, vous serez considérés comme les plus heureux du monde. »

3. [194] Ayant ainsi parlé, il leur donne, consignées dans un livre, ces lois et cette constitution. Ceux-ci fondent en larmes et témoignent d'ardents regrets à l'égard de leur général, se souvenant des périls qu'il avait courus et de l'énergie qu'il avait déployée pour les sauver, et augurant mal de l'avenir en songeant qu'ils n'auront plus jamais un pareil chef et que Dieu veillera moins sur eux, puisque Moïse ne sera plus là pour intercéder en leur faveur. Et tous les sentiments, inspirés par la colère, qu'ils lui avaient témoignés pendant le séjour du désert, ils s'en repentaient maintenant en s'affligeant, si bien que tout le peuple, s'abandonnant à ses larmes, ressentait à cause de lui une émotion trop forte pour que des paroles pussent la calmer. Moïse cependant les consolait, et, les détournant de croire qu'il méritait ces larmes, les invitait à mettre en pratique leur constitution. C'est ainsi qu'ils se séparèrent alors.

4. [196] Mais je veux d'abord décrire cette constitution conforme à la réputation de vertu de Moïse et faire connaître par elle à ceux qui me liront quelles furent nos institutions originaires, après quoi je poursuivrai le reste de mon récit. J'ai tout écrit tel que lui nous l'a consigné, je n'y ai ajouté aucun ornement ni rien que n'ait laissé Moïse. Ce qui est nouveau chez nous, c'est le classement des matières, sujet par sujet ; car il les a laissées écrites à bâtons rompus, au fur et à mesure des instructions partielles qu'il recevait de Dieu. Voilà pourquoi j'ai estimé nécessaire de commencer par ces explications, de crainte que

ceux de notre race qui liront cet ouvrage, puissent nous reprocher de nous être trompé. Voici l'ordre de nos lois touchant notre constitution politique. Quant à celles qu'il nous a laissées et qui nous concernent tous dans nos rapports mutuels, je les réserve pour un commentaire qui traitera des coutumes et de leurs raisons d'être et que nous nous sommes proposé, si Dieu seconde notre entreprise, de composer après le présent ouvrage.

5. [199] Quand, une fois que vous aurez conquis le pays des Chananéens et que vous aurez le loisir de jouir de vos biens, vous déciderez dès lors de fonder des villes, voici ce que vous devrez faire pour agir d'une manière agréable à Dieu et posséder une félicité assurée. Vous aurez une ville sainte sur la terre des Chananéens dans l'endroit le plus beau et le plus remarquable pour ses qualités, une ville que Dieu se choisira pour lui-même par une prophétie. Vous aurez un temple unique bâti dans cette ville avec un seul autel de pierres non travaillées, mais accumulées avec choix, et qui, enduites de chaux, aient belle apparence et présentent un aspect bien net. La montée vers l'autel se fera non par des degrés, mais par un remblai qu'on y adossera en pente douce. Dans aucune autre ville vous n'aurez ni autel, ni temple ; car Dieu est un et la race des Hébreux est une.

6. [202] Quiconque aura osé blasphémer Dieu sera lapidé, puis pendu durant toute la journée, et on l'ensevelira sans honneur et obscurément.

7. [203] On devra venir ensemble dans la ville où l'on aura établi le temple, trois fois par an, des extrémités du pays dont les Hébreux se seront emparés, afin de rendre grâce à Dieu de ses bienfaits et de le prier de les continuer à l'avenir, et afin d'entretenir par ces réunions et des festins célébrés en commun des sentiments d'amitié mutuelle. Car il est bon qu'ils ne s'ignorent pas les uns les autres, étant de la même race et ayant des institutions communes. Et c'est à quoi serviront des relations de ce genre ; en se voyant et en se fréquentant, ils se souviendront d'eux-mêmes, car s'ils demeureraient sans commerce réciproque, on les jugerait absolument étrangers entre eux.

8. [205] Vous aurez aussi à prélever la dîme des fruits, indépendamment de celle que j'ai établi qu'on donnerait aux prêtres et aux Lévites ; cette dîme sera vendue dans vos villes respectives et elle sera affectée à des repas et à des sacrifices qui se feront dans la ville sainte : il est juste, en effet, que ces produits de la terre dont Dieu nous a procuré la propriété, vous en jouissiez en l'honneur de celui qui vous en a fait don.

9. [206] Le salaire d'une femme prostituée ne doit pas servir à accomplir un sacrifice ; car rien de ce qui provient du déshonneur ne plaît à la divinité ; or, il ne peut rien y avoir de pire que la honte résultant de la prostitution. De même, si pour la saillie d'un chien, soit d'un chien de chasse, soit d'un gardien de troupeaux, on a reçu un salaire, il ne faut pas l'employer en sacrifice à Dieu.

10. [207] Que nul ne blasphème les dieux que d'autres cités révèrent. Il ne faut pas piller les temples étrangers, ni s'emparer de trésors consacrés à quelque divinité.

11. [208] Une personne de vous ne porte de vêtement tissé de laine et de lin ; car cela est réservé aux prêtres seuls.

12. [209] Quand le peuple se sera réuni dans la ville sainte pour les sacrifices septennaux, à l'époque de la fête de la construction des tabernacles, le grand-prêtre, debout sur une estrade élevée d'où il puisse se faire entendre, devra lire les lois pour tout le monde : ni femmes, ni enfants ne seront exclus de cette audition et non pas même les esclaves. Car il est bon que ces lois, une fois gravées dans les cœurs, soient ainsi conservées par la mémoire, de façon à ne pouvoir jamais s'effacer. De la sorte, ils ne feront aucun péché, ne pouvant alléguer leur ignorance des prescriptions édictées par les lois. Et ces lois auront pleine autorité contre les délinquants, en ce qu'elles les préviendront de ce qu'ils auront à subir et graveront dans les âmes, grâce à cette audition, tout ce qu'elles prescrivent, de façon que pour toujours ils portent la doctrine de leur peuple en eux : s'ils la dédaignent, ils seront coupables et deviendront les propres auteurs de leur châtement. Que les enfants aussi commencent par apprendre les lois ; c'est l'étude la plus belle et la source de la félicité.

13. [212] Deux fois par jour, au commencement de la journée et quand vient l'heure de se livrer au sommeil, ils devront rendre témoignage à Dieu des bienfaits qu'il leur a accordés au sortir du pays des Égyptiens : la reconnaissance se justifie par la nature et, en la témoignant, ils remercieront à la fois Dieu de ses bienfaits passés et se concilieront sa bienveillance future. Ils inscriront aussi sur leurs portes les plus grands bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu, et chacun devra les porter visiblement sur les bras ; et tout ce qui peut attester la puissance de Dieu ainsi que sa bonté à leur égard, ils en porteront la mention écrite sur la tête et sur le bras, afin qu'on puisse voir de toutes parts la vive sollicitude dont Dieu les entoure.

14. [214] Qu'il y ait à la tête de chaque ville sept hommes habitués à pratiquer la vertu et à rechercher la justice ; qu'à chacune de ces magistratures soient adjoints à titre de serviteurs deux hommes de la tribu des Lévites. Que ceux qui seront appelés à rendre la justice dans les villes soient tenus en grand honneur, de façon que nul ne se permette en leur présence d'injurier ou de tenir des propos insolents ; le respect envers ceux qui sont revêtus d'une dignité inspirera tant de modestie qu'on ne méprisera pas Dieu. Les juges seront maîtres de prononcer selon leur sentiment, à moins qu'on ne vienne les dénoncer comme ayant reçu de l'argent pour fausser la justice, ou qu'on allègue une autre raison pour les accuser de n'avoir pas bien prononcé. Car il ne faut pas, par amour du lucre ou des puissances, faire mauvaise justice ; on doit placer le bon droit au-dessus de toutes choses. Dieu, sans cela, paraîtrait méprisé et plus faible que ceux à qui, par peur de la force, on déciderait d'accorder son suffrage. En effet, c'est de la puissance de Dieu que procède la justice. Si donc on favorise ceux qui occupent un haut rang, on les met au-dessus de Dieu. Que si les juges ne savent pas prononcer sur les faits qui leur sont soumis - pareil cas se présente souvent parmi les hommes -, qu'ils adressent la cause intégralement à la ville sainte, et que, réunis ensemble, le grand-prêtre et le prophète et le conseil des Anciens fassent connaître leur décision.

15. [219] On ne se fierait pas à un témoin unique ; il en faut trois ou au moins deux dont le témoignage sera garanti par leur vie passée. Les femmes ne rendront pas de témoignage, à cause de la légèreté et de la témérité de leur sexe. Les esclaves non plus ne doivent pas témoigner, à cause de la bassesse de leur âme ; car il est naturel que soit la cupidité, soit la crainte les empêche de témoigner selon la vérité. Si quelqu'un est accusé d'avoir fait un faux témoignage, il subira, s'il en est convaincu, la même peine que devait subir celui contre lequel il aura témoigné.

16. [220] Si, lorsqu'un meurtre aura été commis dans un endroit, on n'en trouve pas l'auteur, et que nul ne soit soupçonné d'avoir tué par haine, il faudra chercher ce meurtrier avec beaucoup de soin, en proposant une récompense au dénonciateur ; mais si personne ne fait de dénonciation, les magistrats des villes à proximité de l'endroit où le meurtre a été commis et le conseil des Anciens, se réunissant, mesureront le terrain depuis la place où gît le cadavre. Et les autorités de la ville qui en sera la plus rapprochée achèteront une génisse et, après l'avoir conduite dans un ravin et dans un endroit impropre au

labour et aux plantations, devront trancher les muscles du cou de la génisse, puis, après avoir fait une libation d'eau sur la tête de l'animal, les prêtres, les lévites et les Anciens de cette ville proclameront qu'ils ont les mains pures de ce meurtre, qu'ils ne l'ont ni commis, ni vu commettre, et ils prieront pour se rendre Dieu propice et pour qu'un terrible malheur de ce genre n'arrive plus au pays.

17. [223] Le gouvernement des meilleurs est ce qu'il y a de mieux, ainsi que la vie qu'on mène sous ce régime ; ne vous prenez pas à soupirer après une autre forme de gouvernement, mais soyez satisfaits de celle-là, ayant vos lois pour maîtres et faisant tout d'après elles. Car Dieu suffit à vous guider. Mais si vous venez à désirer un roi, qu'il soit de votre race et qu'il ait toujours souci de la justice ainsi que des autres vertus. Qu'il confie aux lois et à Dieu les desseins les plus importants, et qu'il ne fasse rien sans le grand-prêtre et sans l'avis des Anciens ; qu'il ne prenne pas beaucoup de femmes, qu'il ne cherche pas quantité de richesses et de chevaux, car si tout cela vient à lui, il en arrivera à regarder de haut les lois. Qu'on l'empêche donc, s'il montrait trop de goût pour ces choses, de devenir plus puissant que votre intérêt ne le comporte.

18. [225] Ne vous permettez pas de déplacer les bornes ni de votre terre, ni de la terre de ceux avec lesquels vous êtes en paix ; qu'on se garde de les supprimer, qu'on les considère comme une pierre solide posée par Dieu pour l'éternité. Car des guerres et des querelles naissent de ce que les gens cupides veulent aller au-delà de leurs limites. Ils ne sont pas loin, en effet, de transgresser les lois ceux qui déplacent les limites.

19. [226] Quand on plante une terre, si ces plants produisent des fruits avant quatre ans, on n'en prélèvera pas de prémices pour Dieu et on n'en jouira pas soi-même ; car à ce moment, ils n'ont pu venir tout seuls et, comme la nature a été forcée prématurément, ils ne peuvent convenir à Dieu, ni servir au propriétaire lui-même. Mais la quatrième année, il doit récolter tout ce qui a poussé, le moment est alors opportun, et, après l'avoir réuni, il l'apportera dans la ville sainte et en y joignant la dîme des autres fruits, il l'emploiera à faire des festins avec ses amis, ainsi qu'avec les orphelins et les veuves. La cinquième année, il sera maître de faire pour lui la récolte de ses plantations.

20. [228] Un terrain planté de vignes, on ne doit pas l'ensemencer ; car il a assez à nourrir ce genre de plants et doit être exempt des travaux de labour. On labourera la terre avec des bœufs, sans

leur adjoindre sous le joug aucune des autres espèces animales ; celles-ci aussi, on doit les employer séparément pour le labour. Les semences doivent être pures et sans mélanges et il ne faut pas ensemer deux espèces ou trois en même temps. Car la nature ne se plaît pas à la réunion des choses dissemblables. Il ne faut pas accoupler des bestiaux d'espèces différentes : car il est à craindre qu'en commençant par là, on ne finisse, même quand il s'agit d'hommes, par manquer d'égard à ceux de sa race ; c'est à cela que peuvent mener des fautes commises sur des sujets insignifiants. Il ne faut rien concéder de ce qui pourrait par imitation engendrer quelque perturbation dans l'Etat ; il faut que même les choses les plus ordinaires n'échappent pas à la vigilance des lois, qui doivent savoir se prémunir elles-mêmes contre tout reproche.

21. [231] En moissonnant et en enlevant les récoltes on ne glanera pas, mais on abandonnera même un peu de gerbes à ceux qui n'ont rien à manger, comme une aubaine qui servira à leur subsistance. Pareillement, dans la vendange, il faut laisser les grappillons aux pauvres ; il faut aussi oublier un peu des fruits de l'olivier pour les laisser ramasser par ceux qui n'en ont pas à cueillir chez eux. Car une cueillette minutieuse ne donnera pas autant de richesse aux propriétaires que cet abandon ne leur vaudra de reconnaissance de la part des indigents ; d'ailleurs, la divinité rendra la terre plus ardente à faire croître des fruits, si l'on ne songe pas seulement à son intérêt personnel, mais qu'on se soucie aussi de nourrir autrui. Les bœufs même, quand ils fouleront les épis, on ne les musellera pas dans l'aire ; car il n'est pas juste de priver du fruit nos collaborateurs qui ont peiné pour le produire. Quand les fruits des arbres sont mûrs, il ne faut pas empêcher les passants d'y toucher en chemin, mais, comme s'ils leur appartenaient, leur permettre de s'en rassasier, qu'ils soient indigènes ou étrangers, en se réjouissant de leur fournir le moyen d'avoir leur part de ces fruits mûrs. Mais il ne leur sera pas permis d'en rien emporter. Et les vendangeurs n'empêcheront pas ceux qu'ils rencontreront de goûter de ce qu'ils apportent aux pressoirs ; il n'est pas juste, en effet, que ces bonnes choses qui nous arrivent de par la volonté de Dieu pour notre subsistance, on les refuse à ceux qui en souhaitent une part, alors que l'époque de leur maturité est venue et va bientôt passer ; il est même agréable à Dieu qu'on invite à en prendre tous ceux qui, par réserve, hésiteraient à y toucher, les Israélites d'abord, qui ont comme un droit de participation et de propriété en vertu de leur commune origine, et aussi les gens venus d'ailleurs, à qui on

permettra de profiter, en qualité d'hôtes, de ces fruits que Dieu a fait venir à maturité. Il ne faut pas envisager comme des dépenses ce que par libéralité on laisse prendre aux hommes : si Dieu nous procure cette abondance de biens, ce n'est pas pour nous en réserver la récolte, c'est pour en céder aussi généreusement à autrui, et il veut de cette façon que la bonté qu'il témoigne spécialement au peuple israélite et le soin qu'il prend de sa prospérité soient manifestés encore aux autres, grâce à tout le superflu dont ils font profiter ces derniers eux-mêmes. Celui qui agira à l'encontre de ces règles recevra trente-neuf coups du cuir public, peine très infamante qu'il subira, lui, un homme libre, parce que, esclave de l'intérêt, il a outragé sa dignité. Il vous sied, en effet, après les souffrances que vous avez éprouvées en Égypte et dans le désert, de montrer de la sollicitude pour ceux qui sont dans une situation analogue et, après avoir reçu tant de biens de la pitié et de la providence de Dieu, d'en distribuer une partie aux nécessiteux par un sentiment semblable.

22. [240] En outre des deux dîmes que j'ai déjà dit de consacrer chaque année, l'une aux Lévites et l'autre aux festins, il faut en prélever une troisième tous les trois ans, afin de distribuer ce qui leur manque aux femmes veuves et aux enfants orphelins. Les premiers fruits mûrs que chacun aura recueillis, il les apportera dans le temple et, après avoir remercié Dieu pour la terre qui les a portés et qu'il leur a donnée en propriété, après avoir accompli les sacrifices que la loi ordonne d'offrir, on donnera les prémices de ces fruits aux prêtres. Et lorsqu'une personne, après avoir fait tout cela, après avoir offert les dîmes de tout, pour les Lévites et pour les festins avec les prémices, sera sur le point de s'en retourner chez elle, debout en face de l'enceinte du temple, elle remerciera d'abord Dieu de leur avoir donné, après les avoir soustraits aux violences des Égyptiens, un pays fertile et étendu pour jouir de ses fruits ; puis, attestant qu'elle a payé les dîmes et le reste, conformément aux lois de Moïse, elle priera Dieu de lui être toujours bienveillant et propice et de demeurer tel en général pour tous les Hébreux, en leur conservant ce qu'il leur a donné de biens, et en y ajoutant tous ceux dont il peut les gratifier.

23. [244] On devra épouser, une fois en âge de se marier, une vierge libre et née de parents honnêtes. Celui qui n'épouse point de vierge ne devra point s'unir à une femme qui vit avec un autre homme, en la corrompant, ou en l'enlevant à son premier mari. Des femmes esclaves ne pourront être épousées par des hommes libres, même si on y est vivement poussé par amour ;

mais les bienséances et le souci de la dignité doivent triompher de la passion. En outre, il ne peut se faire de mariage avec une prostituée, car, comme elle a déshonoré son corps, Dieu n'agrèrait pas les sacrifices offerts à l'occasion de ce mariage. La condition pour que les enfants aient des sentiments d'homme libre et dirigés vers la vertu, c'est qu'ils ne soient pas le fruit d'une union honteuse ou d'une passion illégitime. Si quelqu'un, après avoir épousé une femme qu'il croyait vierge, s'aperçoit par la suite qu'elle n'est point telle, il intentera un procès, en appuyant l'accusation sur tels indices qu'il aura, et la défense sera présentée par le père de la jeune fille ou son frère ou celui qui après eux paraîtra son plus proche parent. Si la jeune fille est déclarée innocente, elle cohabitera avec son accusateur, sans qu'il ait le moindre droit de la congédier, à moins qu'elle ne lui en fournisse de graves raisons et telles qu'elle n'y puisse rien contredire. Et pour avoir téméairement et inconsidérément porté contre elle une accusation calomnieuse, il aura à subir une double peine, en recevant trente-neuf coups et en payant cinquante sicles au père. Mais au cas où il prouverait le déshonneur de la jeune fille, si c'est une femme du peuple, pour n'avoir pas veillé honnêtement sur sa virginité jusqu'à son mariage légitime, elle sera lapidée ; si elle est de race pontificale, elle sera brûlée vive. Si quelqu'un a deux femmes, dont l'une est tenue particulièrement en estime et en affection, soit par amour, soit pour sa beauté, soit pour quelque autre motif, et dont l'autre est moins bien traitée, si le fils de la femme aimée, plus jeune que celui de l'autre, prétend, en vertu de l'affection que son père porte à sa mère, s'attribuer le droit d'aînesse de façon à recevoir une double part de la fortune paternelle, - car c'est là ce que j'ai établi dans les lois -, on ne le lui accordera pas. Il est injuste, en effet, que le plus ancien des deux par la naissance, parce que sa mère tient moins de place dans l'affection de son père, soit privé de ce qui lui est dû. Celui qui aura déshonoré une jeune fille promise à un autre, s'il l'a persuadée et rendue consentante à la faute, mourra avec elle, car ils sont également coupables tous les deux, lui pour avoir persuadé la jeune fille de subir volontairement la pire des hontes et de la préférer à un mariage honnête, elle, pour avoir consenti à s'offrir par plaisir ou par cupidité à cet outrage. Mais s'il l'a rencontrée seule et abusé d'elle, sans qu'il y eut personne pour la secourir, il mourra seul. Celui qui déshonore une vierge qui n'est pas encore promise devra l'épouser lui-même ; mais s'il ne plaît pas au père de la jeune fille qu'elle vive avec lui, il aura à lui payer cinquante sicles en réparation de l'outrage. Celui qui veut se

séparer de la femme qui habite avec lui pour un motif quelconque - les hommes en ont souvent de ce genre -, devra certifier par écrit qu'il n'aura plus de relations avec elle. C'est ainsi que la femme acquerra la faculté d'aller vivre avec un autre ; car auparavant, on ne doit pas le lui permettre. Que si elle est maltraitée aussi chez cet autre ou qu'à sa mort le premier désire l'épouser, on ne lui permettra pas de retourner chez lui. Quand une femme n'a pas d'enfants à la mort de son mari, le frère de ce dernier doit l'épouser, et le fils qui naîtra, il l'appellera du nom du défunt, et l'élèvera comme héritier de son patrimoine ; un tel acte, en effet, sera avantageux même à la chose publique, les familles ne s'éteignant pas et la fortune restant aux parents ; et pour les femmes, ce sera un soulagement à leur infortune de vivre avec l'homme le plus proche de leur premier mari. Mais si le frère ne veut pas l'épouser, la femme viendra devant les Anciens et attestera que, tandis qu'elle désirait demeurer dans cette maison et avoir de lui des enfants, il a refusé de l'accueillir, faisant ainsi injure à la mémoire de son frère défunt. Et quand les Anciens lui demanderont pour quelle raison il se montre hostile à ce mariage, qu'il en allègue une futile ou une sérieuse, le résultat sera le même : la femme de son frère, après lui avoir défait ses sandales et lui avoir craché au visage, s'écriera qu'il mérite de subir ce traitement de sa part pour avoir outragé la mémoire du défunt. Et lui s'en ira alors du conseil des Anciens avec cet affront, qu'il gardera toute sa vie, tandis qu'elle pourra se remarier au prétendant qui lui plaira. Quand quelqu'un aura fait prisonnière une vierge ou même une femme qui aurait déjà été mariée, s'il veut cohabiter avec elle, il ne pourra approcher sa couche et s'unir à elle avant que, les cheveux coupés, et vêtue d'habits de deuil, elle n'ait pleuré ses parents et ses amis morts dans le combat, afin qu'elle satisfasse au chagrin que lui cause leur perte, avant de se livrer aux festins et à la joie du mariage. Il est noble, en effet, et légitime que celui qui prend une femme pour en avoir des enfants défère à ses désirs, et il ne faut pas qu'en ne recherchant que son propre plaisir, il néglige ce qui peut être agréable à elle-même. Mais après trente jours passés dans le deuil - ce temps suffit aux gens raisonnables pour pleurer ceux qui leur sont le plus chers - elle peut alors accomplir le mariage. Que si, sa passion satisfaite, il dédaigne de la garder pour épouse, il n'aura plus la faculté d'en faire une esclave ; elle s'en ira où elle voudra, elle en a la liberté.

24. [260] Les jeunes gens qui mépriseront leurs parents et ne leur témoigneront pas d'égards, qu'ils leur aient fait outrage soit par impudence (?), soit

par irréflection, d'abord leurs parents les réprimanderont par de simples paroles, car ils ont autorité de juges sur leurs enfants, en leur disant que le but de l'union conjugale n'est pas le plaisir, ni l'accroissement de la fortune, par la mise en commun de ce qu'ont les époux de part et d'autre, mais c'est d'avoir des enfants qui prennent soin des parents dans leur vieillesse et qui reçoivent d'eux tout ce dont ils ont besoin. « Quand tu es né, diront-ils, nous t'avons pris, remplis de joie et de reconnaissance envers Dieu, et nous avons mis nos soins à t'élever, sans rien épargner de ce qui paraissait utile à ta santé et à ta parfaite éducation. Maintenant - puisqu'il faut accorder de l'indulgence aux fautes des jeunes gens -, cesse-là tes manques d'égard envers nous et reviens à une plus sage conduite, en réfléchissant que Dieu lui-même s'irrite des témérités commises contre un père, car il est lui-même le père de toute la race des hommes et paraît partager le sentiment de l'injure avec ceux qui ont le même titre que lui, quand ils n'obtiennent pas de leurs enfants la déférence qui leur est due. Et la loi réprime ces fautes inexorablement ; n'aie pas à en faire l'expérience ». Si par ce moyen se corrige la présomption des jeunes gens, on leur épargnera tout autre reproche pour leur péché d'ignorance ; car ainsi le législateur fera preuve de bonté et les parents seront heureux de ne point livrer un fils ou une fille au châtement. Mais celui à qui ces paroles, avec la leçon de bienséance qu'elles renferment, paraîtront ne point produire d'effet et qui se fera d'implacables ennemies des lois par ses incessantes audaces à l'égard de ses parents, conduit par eux-mêmes hors de la ville avec la foule derrière eux, il sera lapidé, et, après être demeuré toute la journée exposé à tous regards, il sera enseveli pendant la nuit. Il en sera ainsi de tous ceux, en général, que les lois auront condamnés à mort. On ensevelira aussi les ennemis ; et pas un cadavre ne restera sans sépulture, car il subirait plus que sa juste peine.

25. [266] On n'aura le droit de prêter à intérêt à aucun Hébreu, ni aliment, ni boisson ; car il n'est pas juste de tirer un revenu de l'infortune d'un compatriote ; mais il faut, en secourant sa détresse, considérer comme un profit la reconnaissance de cet homme et la rémunération que Dieu réserve à cet acte de générosité.

26. [267] Ceux qui auront emprunté soit de l'argent, soit des fruits, liquides ou solides, si leurs affaires, grâce à Dieu, marchent à souhait, ils viendront les rendre avec joie à leurs prêteurs, comme s'ils les avaient reçus en dépôt pour mettre avec leur propre bien à charge de les rapporter le

jour où l'on en aurait besoin. Mais s'ils négligent impudemment cette restitution, on ne pourra pénétrer dans leur maison pour y saisir un gage avant qu'un jugement n'intervienne à ce sujet, et l'on réclamera le gage du dehors ; et le débiteur l'apportera de lui-même sans rien opposer à celui qui vient contre lui avec le secours de la loi. Si celui à qui on a pris le gage est riche, le prêteur en restera nanti jusqu'à la restitution ; mais s'il est pauvre, le prêteur devra le rendre avant le coucher du soleil, surtout si le gage consiste en un manteau, afin qu'il l'ait pour dormir, Dieu accordant naturellement sa pitié aux pauvres. Mais une meule et tous les ustensiles qu'elle comporte, on n'aura pas le droit de les saisir pour gage, afin que les pauvres ne soient pas privés même de leur gagne-pain et que leur indigence ne leur fasse pas souffrir les pires misères.

27. [271] Celui qui volera un homme sera puni de mort. Quiconque aura dérobé de l'or ou de l'argent en payera le double. Celui qui aura tué un voleur avec effraction ne sera pas puni. Même s'il l'a trouvé encore occupé à percer son mur. Celui qui aura volé une tête de bétail en payera quatre fois le prix comme amende, sauf s'il s'agit d'un bœuf ; en ce cas, il en payera cinq fois la valeur. Celui qui n'aura pas le moyen de payer l'amende infligée deviendra l'esclave de ceux qui l'ont fait condamner.

28. [273] Un hébreu vendu à un autre hébreu le servira pendant six ans ; la septième année on le laissera libre. Mais si, ayant eu des enfants d'une esclave chez celui qui l'a acheté, il désire continuer à le servir à cause de la bonté et de l'affection qu'il porte aux siens, vienne l'année du jubilé - qui revient tous les cinquante ans -, il sera mis en liberté et emmènera ses enfants et sa femme également libres.

29. [274] Si l'on trouve de l'or ou de l'argent en chemin, après avoir cherché celui qui l'a perdu et fait proclamer l'endroit où on l'a trouvé, on devra le restituer en estimant que le profil tiré de la perte d'autrui n'est pas honnête. Il en est de même des bêtes qu'on rencontrera errant dans un endroit solitaire ; si le maître n'en est pas trouvé sur-le-champ, on devra les garder chez soi, en prenant Dieu à témoin qu'on ne détourne pas le bien d'autrui.

30. [275] Il n'est pas permis de passer outre quand des bêtes de somme, maltraitées par la tempête, sont tombées dans la boue ; il faut aider le maître à les secourir et lui prêter son appui comme si on travaillait pour soi.

31. [276] Il faut indiquer le chemin à qui l'ignore et éviter, pour le plaisir de rire soi-même, de léser les intérêts d'autrui en l'induisant en erreur.

32. [277] Pareillement il ne faut pas se moquer d'un muet ou d'un idiot.

33. [278] Dans une rixe où l'on n'a pas employé de fer, si quelqu'un est frappé, meurt-il sur-le-champ, il sera vengé par la mise à mort de son meurtrier. Mais si, transporté chez lui, il reste malade pendant quelques jours avant de mourir, l'homme qui l'a frappé ne sera pas puni. S'il recouvre la santé et qu'il ait beaucoup dépensé pour sa guérison, l'autre devra payer tous les frais qu'il aura eus durant le temps où il est resté alité et tout ce qu'il aura donné aux médecins. Celui qui aura donné un coup de pied à une femme enceinte, si la femme avorte, sera condamné par les juges à une amende, pour avoir, en détruisant le fruit de ses entrailles, diminué la population, et il payera aussi une amende au mari de cette femme. Si elle meurt du coup, lui aussi mourra, car la loi trouve juste de réclamer vie pour vie.

34. [279] Les poisons mortels, ou ceux qu'on fabrique pour d'autres espèces de maléfice, aucun Israélite n'en possédera. Si l'on prend quelqu'un à en avoir, il mourra, subissant ainsi le sort qui menaçait ceux à qui le poison était destiné.

35. [280] Quiconque aura estropié quelqu'un subira le même sort : on le privera de ce dont il a privé l'autre, à moins que l'estropié ne veuille accepter de l'argent ; c'est à la victime que la loi laisse le droit d'évaluer le dommage qui lui est arrivé ; elle fait cette concession, au cas où il ne veut pas se montrer trop sévère.

36. [281] Quand un bœuf heurte avec ses cornes, son maître doit l'immoler. Si dans une aire il tue quelqu'un en le heurtant, il sera tué lui-même par lapidation, et sa chair ne pourra même servir à la consommation ; mais quand le maître même sera convaincu d'avoir connu antérieurement ses instincts et de ne pas l'avoir surveillé, il mourra lui aussi, parce qu'il est dès lors responsable de la mort causée par le bœuf. Si c'est un esclave ou une servante que le bœuf a tué, il sera lapidé et le propriétaire du bœuf payera trente sicles au maître de la victime. Si c'est un bœuf qui est tué d'un heurt de ce genre, on vendra et la bête morte et la bête qui a heurté, et les propriétaires se partageront la valeur des deux bêtes.

37. [283] Quand on aura creusé un puits ou une citerne, on prendra soin, en posant des planches par dessus, de les tenir bien clos, non pas pour empêcher qu'on n'y puise de l'eau, mais pour éviter

tout danger d'y choir. Si quelqu'un a une fosse de ce genre non close, et qu'une bête y tombe et y périclisse, il en payera la valeur au propriétaire. On devra mettre autour des toits une enceinte en forme de mur, pour empêcher qu'on ne fasse une chute mortelle.

38. [285] Quand on aura reçu un dépôt, on devra y veiller comme sur un objet sacré et divin, et nul n'aura l'audace d'en frustrer celui qui le lui aura commis, ni homme, ni femme, même s'il devait en retirer une grande quantité d'or avec l'assurance que nul ne viendra le confondre. Car le devoir absolu de chacun, c'est de bien faire, avec le sentiment de sa propre conscience, et, en se contentant de son propre témoignage, d'accomplir tout ce qui peut lui attirer les louanges d'autrui et de songer surtout à Dieu, à qui nul criminel n'échappe. Mais si, sans aucun acte frauduleux, le dépositaire perd le dépôt, il viendra devant les sept juges attester Dieu qu'il n'a rien perdu de son propre gré et criminellement, qu'il n'en a pas pris la moindre parcelle pour son usage, et, ainsi disculpé, il se retirera. Mais s'il a usé de la moindre part de ce qu'on lui a confié et qu'il se trouve ensuite l'avoir perdu, il sera condamné à payer tout le reste de ce qu'il a reçu. De même qu'en cas de dépôt, si quelqu'un prive de son salaire ceux qui travaillent de leurs corps, qu'il soit exécré, car il ne faut pas priver de son salaire un homme pauvre, quand on sait qu'au lieu d'un champ ou d'autres possessions, c'est là tout ce que Dieu lui a dispensé. Bien plus, il n'en faut pas différer le paiement, mais s'en acquitter le jour même, car Dieu ne veut pas qu'on prive le travailleur de jouir du fruit de son labeur.

39. [289] On ne punira pas les enfants pour la faute des parents, mais eu égard à leur mérite propre... on doit plutôt leur témoigner de la pitié de ce qu'ils soient nés de parents pervers que de la haine pour l'indignité de leur extraction. Mais il ne faut pas non plus compter aux pères le péché des fils, parce que les jeunes gens se permettent beaucoup d'infractions à notre discipline, dans leur dédain de se laisser instruire,

40. [290] Il faut éviter les eunuques et fuir tout commerce avec ceux qui se sont privés de leur virilité et du fruit de la génération que Dieu a donné aux hommes afin de multiplier notre espèce. Il faut les chasser comme des meurtriers d'enfants, et qui ont de plus anéanti en eux la faculté de les procréer. Il est clair, en effet, que c'est parce que leur âme s'est efféminée, que leur corps a comme changé de sexe. On traitera de même tout ce qui apparaîtra aux regards comme

monstrueux. On ne fera point de castrats ni parmi les hommes, ni parmi les autres animaux.

41. [292] Telle sera pour vous en temps de paix la constitution légale de votre Etat, et Dieu dans sa bonté fera que l'harmonie n'en sera pas troublée. Qu'aucune époque n'y vienne rien changer en établissant le contraire à sa place. Mais comme nécessairement le genre humain est précipité dans des troubles et des périls soit involontaires, soit prémédités, il faut bien que sur ce sujet j'établisse encore quelques brèves ordonnances, pour que, prévenus de la conduite à observer, vous ayez, quand il le faudra, tous les moyens de vous sauver, et pour éviter, qu'à ces moments, en cherchant quelle conduite suivre, vous ne tombiez désarmés à la merci des circonstances.

Cette contrée que vous avez reçue de Dieu, insoucieux des fatigues et l'âme formée au courage puisse-t-il en rendre l'occupation paisible à ses conquérants, sans que des étrangers marchent contre elle pour la dévaster, et sans que vous soyez aux prises avec les discordes intestines, qui vous entraîneraient à une conduite opposée celle de vos pères et à détruire les institutions qu'ils ont établies. Puissiez-vous observer sans cesse les lois que Dieu vous transmet après en avoir éprouvé la bonté. Mais s'il advient que vous ayez une guerre à entreprendre, soit vous actuellement, soit plus tard vos enfants, puisse cette guerre se faire hors de vos frontières. Quand vous serez sur le point de guerroyer, envoyez une ambassade et des hérauts aux ennemis qui prennent l'offensive ; car, avant de prendre les armes, il est bon d'entrer en pourparlers avec eux, de leur représenter que, bien que munis d'une grande armée, de cavaliers et d'armes, et avant tout forts de la bienveillance de Dieu et de son appui, vous aimez mieux cependant ne pas être contraints de leur faire la guerre et, en leur enlevant leurs biens, tirer d'eux encore un profit involontaire. S'ils se laissent convaincre, il convient que vous respectiez la paix ; mais si, confiants de leur supériorité, ils prétendent vous nuire, conduisez une armée contre eux en prenant Dieu pour chef suprême, et en élisant pour commander sous lui l'homme que ses mérites auront distingué ; car la pluralité des chefs, outre qu'elle est un obstacle à ceux qui ont à agir avec promptitude, est de nature à nuire même à ceux qui la pratiquent. Il faut conduire une armée choisie, faite de tous ceux qui se distinguent par leur vigueur corporelle et la hardiesse de leur âme, en rejeter l'élément lâche, de peur qu'en pleine affaire il ne se mette à fuir à l'avantage des ennemis. Et tous ceux qui viennent d'inaugurer une maison, et qui n'ont pu en jouir

encore pendant la durée d'un an, ceux qui ont planté sans avoir encore recueilli de fruits, il faut les laisser au pays, ainsi que les fiancés et les jeunes mariés, de peur que le regret de tout cela, en leur faisant ménager leur vie et se garder eux-mêmes pour en jouir encore, ne les amène à se laisser battre volontairement.

42. [299] Quand vous établirez votre camp, veillez à ne rien commettre de trop odieux. Pendant le siège d'une ville, si vous êtes en peine de bois pour la fabrication de vos machines, ne tondez pas le sol en coupant les arbres domestiques ; épargnez-les, au contraire, en songeant que c'est pour rendre service aux hommes qu'ils sont créés et que, s'ils étaient doués de la voix, ils plaideraient leur cause auprès de vous, et diraient qu'ils ne sont point responsables de la guerre, qu'on les maltraite indûment et que, s'ils en avaient le pouvoir, ils émigreraient et passeraient dans un autre pays. Après avoir gagné la bataille, tuez ceux qui vous ont résisté ; les autres, laissez-les en vie pour qu'ils vous payent tribut, excepté le peuple des Chananéens ; ceux-là, il faut les anéantir entièrement.

43. [301] Prenez garde, surtout pendant la guerre, qu'aucune femme ne prenne de vêtement d'homme, et qu'aucun homme ne s'habille en femme.

44. [302] Telle est la constitution que Moïse laissa ; il transmet aussi les lois qu'il avait écrites quarante ans auparavant et dont nous parlerons dans un autre livre. Les jours suivants - car on tenait continuellement assemblée -, il leur adresse des bénédictions et prononce des malédictions contre ceux qui ne vivraient pas selon les lois, mais transgresseraient les prescriptions qu'elles renferment.

Ensuite il leur lut un poème en vers hexamètres qu'il a laissé dans le livre saint, et qui contient une prédiction des événements futurs selon laquelle tout s'est réalisé et se réalise encore, car il n'a rien dit qui ne soit conforme à la vérité. Tous ces livres, il les remet aux prêtres ainsi que l'arche où il avait placé aussi les dix paroles gravées sur deux tables, et le tabernacle. Et il recommande au peuple, une fois qu'il se sera emparé du pays et qu'il s'y sera installé, de ne pas oublier l'injure des Amalécites et de diriger une expédition contre eux pour tirer vengeance du mal qu'ils leur avaient fait quand ils se trouvaient dans le désert. Après avoir conquis de vive force le pays des Chananéens et détruit toute sa population comme il convenait, ils érigeront l'autel en le tournant du côté du soleil levant non loin de la

ville des Sichémities (Sikimites) entre deux monts, le Garizéen à droite et celui qu'on appelle Gibalon à gauche, et l'armée, divisée en deux portions de six tribus chaque, se portera sur ces deux monts et avec eux les Lévites et les prêtres. Et tout d'abord, ceux qui seront sur le mont Garizim feront les souhaits les plus heureux pour ceux qui marqueront du zèle dans le culte de Dieu et l'observation des lois et qui ne rejeteront pas les prescriptions de Moïse ; puis les autres tribus leur ré-pendront par des murmures favorables, et quand celles-là feront des vœux à leur tour, les premières approuveront. Ensuite, dans le même ordre, elles lanceront des malédictions contre ceux qui transgresseront les lois, en s'acclamant mutuellement pour sanctionner leurs paroles. Il mit lui-même par écrit les bénédictions et les malédictions, de manière que jamais le temps n'en abolit l'enseignement, et il finit par les inscrire sur l'autel de chaque côté, et ordonna que le peuple (à cette occasion) s'en approche pour y offrir des sacrifices et des holocaustes, mais après ce jour-là de ne plus y apporter aucune victime, car ce n'était pas conforme à la loi. Voilà ce que Moïse institua et la nation des Hébreux continue d'agir conformément à ces préceptes.

45. [309] Le lendemain, après avoir convoqué le peuple, y compris les femmes et les enfants, à une assemblée où il voulut même que les esclaves fussent présents, il leur fit jurer d'avoir toujours le respect des lois, et, en se rendant compte exactement de la pensée divine, de ne jamais les transgresser, ni en faisant des concessions illicites en faveur de la parenté, ni en cédant à la crainte, ni en s'imaginant qu'une autre raison quelconque pût être plus impérieuse que le respect des lois ; que si quelqu'un de leur sang ou même une ville tentait de bouleverser et de dissoudre les institutions de leur État, il faudrait les combattre d'un commun accord et chacun pour son compte, et, une fois vainqueurs, les exterminer complètement et ne pas laisser même de vestige de leur égarement, s'il était possible ; mais s'ils n'étaient pas assez forts pour leur infliger une punition, ils témoigneraient par leur résistance même que tout s'était passé sans leur aveu.

46. [311] Le peuple prêta serment et il leur enseigna comment leurs sacrifices seraient le plus agréables à Dieu et comment les troupes se mettraient en campagne en consultant les pierres, comme je l'ai indiqué précédemment. Et Josué prophétisa aussi en présence de Moïse. Puis énumérant tous les efforts qu'il avait faits pour le salut du peuple dans la guerre et dans la paix, en composant des lois et en donnant une constitution

bien ordonnée, Moïse prédit, selon ce que lui inspirait la divinité, que, s'ils violaient son culte, ils éprouveraient des malheurs, comme l'envahissement de leur pays par les armes ennemies et la destruction de leurs villes et l'embrasement du temple ; qu'ils seraient vendus comme esclaves à des gens qui n'auraient nulle pitié de leurs infortunes, et que leur repentir ne leur servirait à rien dans ces souffrances. « Dieu, cependant, dit-il, qui a fondé votre empire, rendra les villes à leurs habitants ainsi que le temple. Mais il arrivera qu'ils les perdront non pas une fois, mais bien souvent ».

47. [315] Après avoir exhorté Josué à conduire une expédition contre les Chananéens, Dieu devant l'assister dans ses entreprises, et après avoir adressé de bonnes paroles à tout le peuple : « Comme, dit-il, je m'en vais retrouver nos ancêtres et que c'est aujourd'hui que Dieu a décidé que je les rejoindrai, encore vivant et à vos côtés je déclare que je lui sais gré de la vigilance qu'il vous a témoignée non seulement en vous délivrant de vos maux, mais en vous comblant des plus grands bienfaits, et puis de ce que, dans mes efforts et dans toutes les préoccupations où me jetait le souci d'améliorer votre condition, il m'a prêté assistance, et s'est montré propice à vous tous. Que dis-je ? c'était plutôt lui qui vous prenait sous sa direction et vous donnait le succès ; je ne lui servais que de subalterne et de ministre des bienfaits dont il voulait favoriser notre nation. En retour, j'ai pensé qu'il convenait, en m'en allant, d'exalter la puissance de Dieu qui prendra encore soin de vous dans l'avenir, en lui témoignant moi-même cette reconnaissance qui lui est due, et en laissant dans votre souvenir la pensée qu'il vous appartient de le vénérer et de l'honorer et d'observer les lois, ce don le plus précieux de tout ce qu'il vous a accordé et de ce que, dans sa permanente bonté, il vous accordera encore ; car si c'est déjà un terrible ennemi qu'un législateur humain quand ses lois sont violées et demeurent sans effet, lorsqu'il s'agit de Dieu, prenez garde d'éprouver son indignation pour ses lois négligées, ces lois qu'il a créées et vous a données lui-même. »

48. [320] Quand Moïse eut ainsi parlé au terme de sa vie et, au milieu de bénédictions, prophétisé l'avenir de chacune des tribus, la foule fondit en larmes, si bien que les femmes même, se frappant la poitrine, manifestaient la douleur que leur causait sa mort prochaine. Et les enfants, plus éplorés encore, car ils étaient trop faibles pour surmonter leur chagrin, témoignaient qu'ils avaient conscience, plus qu'on ne fait à leur âge, de ses vertus et de la grandeur de son oeuvre. Quant

aux jeunes gens et aux hommes d'un âge avancé, qui réfléchissaient, c'était à qui s'affligerait davantage. Les uns, sachant de quel guide ils étaient privés, se lamentaient, en songeant à l'avenir ; pour les autres, outre ce motif-là, ce qui les affligeait, c'est que, avant d'avoir pu apprécier convenablement ses mérites, ils allaient être abandonnés par lui. Cette extraordinaire explosion de pleurs et de gémissements parmi le peuple, on en trouverait un témoignage dans ce qui advint au législateur. Lui qui, de tout temps, avait eu la conviction qu'il ne fallait pas s'attrister quand approchait la fin, parce qu'on subissait ce sort selon la volonté de Dieu et la loi de la nature, cependant la conduite du peuple lui arracha des larmes. Tandis qu'il s'avançait vers l'endroit d'où il allait disparaître, tout le monde le suivait en larmes. Moïse, d'un signe de la main, ordonnait à ceux qui étaient loin de demeurer en repos, et exhortait ceux qui étaient plus près de lui, leur disant de ne pas lui faire un départ plein de larmes en suivant ses pas. Ceux-ci, se décidant à lui céder encore sur ce point, à lui permettre de quitter la vie à sa guise, s'arrêtent en pleurant ensemble. Seuls les Anciens l'accompagnèrent ainsi qu'Éléazar, le grand-prêtre, et Josué, le chef de l'armée. Mais lorsqu'il arriva sur la montagne qu'on appelle Abaris - c'est une hauteur située en face de Jéricho, qui permet d'apercevoir, quand on l'a gravie, la plus belle contrée des Chananéens sur une large étendue -, il congédia les Anciens. Et pendant qu'il embrasse Éléazar et Josué et qu'il s'entretient encore avec eux, une nuée soudain s'étant posée sur lui, il disparaît dans un ravin. Mais il a écrit lui-même dans les Livres saints qu'il était mort, de crainte que, par excès d'affection pour lui, on n'osât prétendre qu'il était allé rejoindre la divinité.

49. [327] Il vécut en tout cent vingt ans ; il fut au pouvoir pendant tout le dernier tiers de sa vie, à un mois près. Il mourut dans le dernier mois de l'année, celui que les Macédoniens appellent Dystros, et nous Adar, à la néoménie, après avoir surpassé par son intelligence tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes, et fait un usage excellent du fruit de ses méditations. Il sut plaire au peuple dans ses discours et ses entretiens avec lui par bien des qualités, et notamment parce qu'il était si maître de ses passions, qu'il semblait qu'il n'y avait place pour aucune d'elles en son âme, et qu'il n'en connût le nom que parce qu'il les apercevait chez les autres plutôt que chez lui. Ce fut un chef d'armée comme il y en eut peu, et un prophète comme il n'y en eut pas d'autre, et tel que dans tout ce qu'il disait on croyait entendre parler Dieu lui-même. Le peuple le pleura pendant trente jours

et aucun deuil n'accabla les Hébreux aussi fortement que celui qui suivit la mort de Moïse. Il ne fut pas seulement regretté de ceux qui l'avait connu à l'épreuve, mais tous ceux qui prenaient connaissance de ses lois ont ressenti de vifs regrets de lui, parce qu'elles leur faisaient concevoir toute l'excellence de ses vertus.

Voilà ce que nous avons cru devoir relater touchant la fin de Moïse.

LIVRE 5 : De la mort de Moïse à la mort d'Éli

Chapitre I : Josué, général des Hébreux, ayant fait la guerre aux Chananéens et les ayant vaincus, les exterminé et partage leur pays aux tribus par la voie du sort.

1. Josué envoie des espions à Jéricho et se prépare à franchir le Jourdain. - 2. Aventure des explorateurs chez Rahab. - 3. Passage du Jourdain à gué. - 4. Érection d'un autel et célébration de la Pâque. - 5. Préparatifs de la conquête de Jéricho. - 6. Écroulement des murs de Jéricho. - 7. Massacre des habitants, à l'exception de Rahab. - 8. Destruction de Jéricho et imprécations de Josué. - 9. Consécration à Dieu du butin. - 10. Objets détournés par Achan. - 11. Josué à Guilgal. - 12. Échec devant Aï ; découragement de l'armée. - 13. Prière de Josué. - 14. Découverte du sacrilège commis par Achan ; mort de ce dernier. - 15. Conquête d'Aï. - 16. Ruse des Gabaonites, qui obtiennent l'alliance de Josué. - 17. Josué les défend contre les rois chananéens. - 18. Victoires de Josué sur les Chananéens et les Philistins - 19. Érection du tabernacle de Silo et cérémonie des imprécations à Sichem. - 20. Josué convoque une assemblée à Silo et fait un discours au peuple. - 21. Il envoie dix hommes pour mesurer les dimensions du pays. - 22. Partage du pays entre les neuf tribus et demie. - 23. Attribution antérieure de l'Amoritide. - 24. Villes lévites et de refuge ; partage du butin. - 25. Josué congédie amicalement les deux tribus et demie. - 26. Érection par elles d'un autel sur l'autre rive du Jourdain ; émoi des Israélites ; discours de Phinéès. - 27. Les tribus transjordaniques protestent de leur fidélité aux lois communes. - 28. Discours de Josué avant sa mort. - 29. Mort de Josué et d'Éléazar.

1. [1] Moïse avant été enlevé du milieu des hommes de la façon qu'on vient de dire, Josué, dès que tous les rites légaux furent accomplis à son égard et que le deuil eut pris fin, avertit le peuple de se tenir prêt à entrer en campagne. Il envoie des espions à Jéricho, chargés de reconnaître les forces des habitants et leurs dispositions. De son côté, il passa en revue son armée pour traverser en temps opportun le Jourdain. Ayant convoqué les chefs de la tribu de Ruben et ceux qui étaient à la tête des tribus de Gad et de Manassé - car on avait permis aussi à la moitié de cette tribu d'habiter l'Amorée, qui forme la septième partie du pays des Chananéens -, il leur rappela ce qu'ils avaient promis à Moïse, et les exhorta, par reconnaissance

pour la providence dont il n'avait cessé, même au moment de mourir, de les entourer, ainsi qu'au nom de l'intérêt commun, de se montrer empressés à exécuter ses ordres. Ceux-ci le suivent, et avec cinquante mille hoplites, partant d'Abila, il s'avança de soixante stades vers le Jourdain.

2. [5] Il venait d'établir son camp, lorsque reparurent les espions, à qui rien n'avait échappé de la situation des Chananéens. Inconnus, en effet, au commencement, ils avaient examiné la ville entière en sécurité, observé où les remparts étaient solides et où ils offraient un abri moins sûr aux habitants, et quelles étaient les portes qui pourraient, grâce à leur peu de solidité, faciliter l'entrée à leur armée. Les gens qu'ils rencontraient ne se souciaient pas de leur inspection, attribuant à la curiosité habituelle aux étrangers cette application à étudier par le menu tout ce qu'il y avait dans la ville, et nullement à une pensée hostile. Mais quand, le soir venu, ils se furent retirés dans une auberge à proximité des remparts, où ils avaient déjà été conduits pour y manger, et qu'ils ne songeaient plus désormais qu'au départ, on dénonça au roi, pendant qu'il dînait, la présence d'individus venus du camp des Hébreux pour explorer la ville et qui se trouvaient dans l'auberge de Rahab (Rachabé), extrêmement préoccupés de passer inaperçus. Celui-ci envoya immédiatement des hommes vers eux avec l'ordre de les surprendre et de les amener, afin qu'on leur appliquât la torture, et qu'il sût ainsi dans quelle intention ils étaient venus. Quand Rahab apprend leur arrivée - elle était en train de faire sécher des brassées de lin sur le toit -, elle y cache les espions et dit aux envoyés du roi que quelques étrangers inconnus, un peu avant le coucher du soleil, s'étaient restaurés chez elle et puis l'avaient quittée ; que, s'ils paraissaient à redouter pour la ville ou s'ils étaient venus mettre le roi en danger, on n'aurait pas de peine s'emparer d'eux en se mettant à leur poursuite. Ces hommes, ainsi trompés par la femme, s'en retournèrent sans soupçonner aucune ruse, sans même fouiller l'auberge. Mais comme, après s'être jetés sur les chemins par où il paraissait le plus vraisemblable que les autres avaient fui, en particulier sur ceux qui conduisaient au fleuve, ils ne trouvèrent aucune trace, ils cessèrent de se donner tout ce mal. Le tumulte apaisé, Rahab, ayant fait descendre les espions et leur ayant dit le danger qu'elle avait affronté pour leur salut - car, si on l'avait prise à les cacher, elle n'eût pas échappé à la vengeance du roi, elle et toute sa maison auraient péri misérablement -, elle les conjure d'en garder le souvenir, une fois que, devenus maîtres du pays

des Chananéens, ils pourraient la récompenser de leur avoir à l'instant sauvé la vie, et elle les invita à rentrer chez eux après avoir fait le serment de la préserver, elle et tous ses biens, lorsque, la ville prise, ils détruiraient tous ses habitants comme leurs compatriotes l'avaient décrété ; cela, elle le savait par certains signes que lui avait envoyés Dieu. Eux se déclarent reconnaissants pour le présent et ils lui jurent que dans l'avenir ils lui rendront réellement bienfait pour bienfait ; quand elle verrait la ville sur le point d'être prise, ils lui conseillent de retirer ses biens et tous ses proches dans l'auberge et de les y enfermer, et de tendre devant ses portes des étoffes écarlates, afin que, reconnaissant la maison, leur général prit garde de lui porter préjudice. « Car nous la lui indiquerons, dirent-ils, en faveur de ton empressement à nous sauver. Que si quelqu'un des tiens tombe dans le combat, ne nous en rends pas responsables, et ce Dieu, par qui nous avons juré, nous le supplions de ne point s'irriter contre nous comme si nous avions violé nos serments ». Ces conventions établies, ils partirent en se faisant descendre par la muraille au moyen d'une corde et, revenus sains et saufs chez leurs frères, ils leur racontèrent ce qu'ils avaient été faire dans la ville. Alors Josué informe le grand-prêtre Éléazar et les Anciens de ce que les espions avaient juré à Rahab, et ceux-ci ratifièrent le serment.

3. [16] Comme l'armée appréhendait de passer le fleuve, qui avait un fort courant et qu'on ne pouvait franchir sur des ponts - car on n'en avait point encore construit et, voulût-on en jeter, les ennemis, croyaient-ils, ne leur en laisseraient pas le loisir -, comme, de plus, il n'y avait point de barques, Dieu leur promit de leur rendre le fleuve guéable, en diminuant l'abondance de son cours. Et Josué, après deux jours d'attente, fit passer l'armée ainsi que tout le peuple de la façon suivante : venaient en tête les prêtres portant l'arche, puis, derrière eux, les Lévites avec le tabernacle et les ustensiles destinés au service des sacrifices ; enfin, derrière les Lévites, suivait tout le peuple, tribu par tribu, les enfants et les femmes au milieu, de crainte qu'ils ne fussent entraînés par la violence du courant. Quand les prêtres, entrés les premiers, s'aperçurent que le fleuve était guéable - la profondeur avait diminué et les cailloux, que le courant n'était pas assez abondant ni assez rapide pour entraîner avec force, restaient en place comme un plancher solide -, tous alors traversèrent hardiment le fleuve, qu'ils trouvaient tel que Dieu le leur avait prédit. Mais les prêtres s'arrêtèrent au milieu jusqu'à ce que le peuple eût passé et fût parvenu en lieu sûr. Quand tout le monde eut traversé, les prêtres sortirent à leur

tour, laissant les eaux reprendre librement leur cours accoutumé. Et le fleuve, sitôt que les Hébreux l'eurent quitté, s'enfla et reprit ses proportions naturelles.

4. [20] Ceux-ci, après s'être avancés de cinquante stades, installent leur camp à dix stades de Jéricho. Et Josué, avec les pierres que chaque phylarque avait prises dans le lit du fleuve sur l'ordre du prophète, érigea un autel, pour témoigner à l'avenir du refoulement des eaux, et y sacrifia à Dieu, puis ils célébrèrent la Pâque (Phasca) dans cet endroit, tout ce dont ils avaient manqué précédemment leur étant fourni maintenant en abondance. En effet, comme les moissons des Chananéens étaient déjà mûres, on les récolta et on fit un grand butin de tout le reste ; ce fut alors aussi qu'ils perdirent la nourriture de la manne dont ils avaient joui pendant quarante ans.

5. [22] Comme, pendant ces opérations des Israélites, les Chananéens ne faisaient point de sortie, mais demeuraient en repos à l'abri de leurs murs, Josué résolut de les assiéger. Et, le premier jour de la fête, les prêtres portant l'arche - qu'entouraient en cercle une partie des hoplites afin de la protéger, tandis que d'autres (prêtres) marchaient en avant en sonnant de leurs sept cornes -, les prêtres exhortent l'armée à la vaillance et font le tour des murailles, escortant aussi des Anciens. Après ces seules sonneries des prêtres - car on ne fit rien de plus -, on rentra au camp. Et quand on eut recommencé pendant six jours, le septième, Josué, ayant rassemblé les hommes d'armes et tout le peuple, leur annonça l'heureuse nouvelle que la ville serait prise ; ce même jour Dieu la leur livrerait, les murs devant s'écrouler d'eux-mêmes, et sans leur coûter aucun effort. Cependant il leur recommanda de tuer tous ceux qu'ils prendraient, sans s'arrêter par fatigue de massacrer leurs ennemis, sans céder à la pitié pour les épargner et sans leur permettre de s'enfuir tandis qu'ils seraient occupés au pillage : mais ils devaient anéantir tous les êtres animés sans en rien distraire pour leur usage personnel. En revanche, tout ce qu'il y aurait en fait d'or et d'argent, il leur ordonna de l'emporter et de le conserver pour Dieu comme prémices choisies de leurs succès, prises à la première ville conquise ; on ne devait laisser la vie qu'à Rabah et, à sa famille, en vertu des serments qui lui avaient été faits par les espions.

6. [27] Cela dit, il rangea son armée et la conduisit vers la ville. On fit derechef le tour de la ville, sous la conduite de l'arche et des prêtres, qui, au son des cornes, excitaient les troupes à l'action. Et

quand ils en eurent fait sept fois le tour et se furent arrêtés quel-que temps, la muraille s'écroula, sans que les Hébreux y eussent appliqué aucune machine, ni aucun effort.

7. [28] Ceux-ci, ayant pénétré dans Jéricho, massacrèrent tous les habitants, que le miraculeux effondrement de la muraille avait frappés de stupeur et mis hors d'état de songer à se défendre. Ils périrent donc, égorgés dans les rues ou surpris dans les maisons. Rien ne put les préserver : tous succombèrent jusqu'aux femmes et aux enfants. La ville était pleine de cadavres et rien n'échappa. La ville elle-même, on l'incendia tout entière ainsi que la contrée. Quant à Rahab avec ses parents qui s'étaient réfugiés ensemble dans l'auberge, les espions les sauvèrent, et Josué, devant qui l'on amena Rabah, déclara lui avoir de la reconnaissance du salut des espions et lui dit qu'en la récompensant il ne se montrerait pas au-dessous d'un tel bienfait. Il lui fait don aussitôt de champs et lui témoigne toute considération.

8. [31] Quant à la ville, tout ce que le feu avait épargné, il le démolit, et, contre ceux qui l'habiteraient, si un jour il se trouvait quelqu'un qui voulût la relever de ses ruines, il prononça des malédictions : celui qui jetterait les fondements de ses murs serait privé de l'aîné de ses enfants et, quand il les aurait achevés, il perdrait le plus jeune. Cette malédiction, la divinité ne la négligea point ; plus tard nous dirons quel malheur elle amena.

9. [32] Grâce à la prise de la ville, on amasse une immense quantité d'argent et d'or et aussi de cuivre : personne ne viola les décrets et ne déroba rien pour son avantage personnel ; on s'en abstint comme d'objets d'avance consacrés à Dieu. Et Josué les remit aux prêtres pour les déposer dans les trésors.

10. [33] C'est ainsi que Jéricho périt. Mais un certain Achar(os), fils de Zébédée, de la tribu de Juda, ayant trouvé un manteau royal tout tissé d'or et un gâteau d'or du poids de deux cents sicles, et estimant qu'il était dur de s'interdire à soi-même la jouissance d'un profit gagné au prix d'un danger et de le porter à Dieu, qui n'en avait pas besoin, creuse un trou profond dans sa tente et y enfouit son trésor, pensant qu'il échappera aussi bien à Dieu qu'à ses compagnons d'armes.

11. [34] L'endroit où Josué avait établi son camp fut appelé Galgala. Ce nom signifie *libérant* : car, ayant passé le fleuve, ils se sentaient désormais affranchis des maux éprouvés en Égypte et dans le désert.

12. [35] Peu de jours après la ruine de Jéricho, Josué envoie trois mille hoplites contre la ville d'Anna(Aï), située au-dessus de Jéricho, pour s'en emparer. Ceux-ci, attaqués par les Annites, prirent la fuite et perdirent trente-six hommes. Cette nouvelle annoncée aux Israélites leur causa une grande affliction et un profond découragement ; c'était plus qu'un regret causé par la perte d'hommes auxquels les unissait la parenté, bien que ce fussent tous des vaillants bien dignes d'estime qui avaient péri ; c'était presque du désespoir. Eux qui comptaient déjà, en effet, devenir maîtres du pays et conserver indemne dans les combats leur armée, selon les promesses antérieures de Dieu, ils voyaient s'enhardir singulièrement leurs ennemis. Aussi, revêtus de cilices par-dessus leurs vêtements, ils passèrent toute la journée dans les larmes et le deuil, sans se soucier du tout de se nourrir, et ils se montrèrent extrêmement affligés de ce malheur.

13. [38] Josué, voyant l'armée ainsi consternée et en proie dès lors à un absolu découragement, s'adresse en toute franchise à Dieu. « Ce n'est pas, dit-il, notre confiance en nous-mêmes qui nous a conduits à conquérir ce pays par les armes, c'est Moïse, ton serviteur, qui nous y a excités, lui à qui tu as promis par tant de signes de nous procurer la possession de ce pays et d'assurer toujours à notre armée l'avantage sur nos ennemis. Sans doute, quelques événements se sont produits conformément à tes promesses ; mais aujourd'hui, défaits contre toute attente, avant perdu quelques hommes de nos troupes, ces désastres nous affligent, car ils semblent indiquer que tes promesses ne sont pas sûres, non plus que ces prédictions de Moïse, et l'avenir nous apparaît sous un aspect encore pire, maintenant que nous avons subi cette première épreuve. Mais toi, Seigneur - car tu as le pouvoir de trouver un remède à ces maux -, dissipe notre affliction présente, en nous procurant la victoire, et ôte-nous de l'esprit ces pensées de découragement quant à l'avenir. »

14. [42] C'est ainsi que Josué, prosterné sur sa face, suppliait Dieu. Et Dieu lui ayant répondu de se relever et de purifier l'armée de la souillure qui s'y était produite et du vol qu'on avait osé commettre d'objets à lui consacrés - c'était, en effet, la raison de leur récente défaite, mais si l'on recherchait le coupable et si on le punissait, il leur assurerait toujours la victoire sur leurs ennemis -, Josué répète tout cela au peuple, et, après avoir convoqué Éléazar le grand-prêtre et les magistrats, il tira au sort entre les tribus. Et comme le sort indiquait que le sacrilège venait de la tribu de

Juda, il tire de nouveau au sort entre les phratries de cette tribu, et le véritable auteur du crime se trouva appartenir à la famille d'Achar. Enfin, après une enquête individuelle, on prend Achar lui-même. Celui-ci, ne pouvant nier, circonvenu si étroitement par Dieu, avoue son vol et produit au jour les objets dérobés. Aussitôt mis à mort, il reçoit de nuit une sépulture ignominieuse, celle des condamnés.

15. [45] Josué, ayant purifié son armée, la conduisit en personne contre Anna, et après avoir dressé pendant la nuit des embuscades tout autour de la ville, au matin il engagea le combat avec les ennemis. Comme ceux-ci marchent contre eux avec assurance à cause de leur première victoire, Josué, simulant une retraite, les attire à distance de la ville ; les Annites croient poursuivre leurs ennemis et les méprisent comme s'ils étaient déjà vainqueurs ; puis, faisant faire volte-face à ses troupes, Josué leur tient tête et, donnant les signaux convenus à ceux qui étaient dans les embuscades, il les excite, eux aussi, au combat. Ceux-ci se jettent dans la ville, tandis que les habitants se trouvaient autour des remparts, quelques-uns même tout occupés à regarder ce qui se passait dehors. Ils s'emparèrent donc de la ville et tuèrent tous ceux qu'ils rencontraient, et Josué, rompant les rangs des adversaires, les força à prendre la fuite. Repoussés dans la ville, qu'ils croyaient intacte, lorsqu'ils virent qu'elle était prise elle-même et s'aperçurent qu'elle brûlait avec les femmes et les enfants, ils se répandirent en désordre dans la campagne, incapables de se défendre eux-mêmes à cause de leur isolement. Après ce désastre qui écrasa les Annites, une foule d'enfants, de femmes et d'esclaves fut prise ainsi qu'un immense matériel. Les Hébreux s'emparèrent, en outre, de troupeaux de bestiaux et de beaucoup de butin, - car cette région était riche, - et tout cela, Josué le distribua à ses soldats, tandis qu'il était à Galgala.

16. [49] Les Gabaonites, qui habitaient tout près de Jérusalem, voyant les désastres arrivés aux habitants de Jéricho et à ceux d'Anna et soupçonnant que le danger fondrait aussi sur eux, ne se déterminèrent pas à aller implorer Josué ; car ils ne croyaient pas qu'ils obtiendraient quelque traitement modéré d'un homme qui luttait pour l'anéantissement du peuple chananéen tout entier ; mais ils invitèrent les Képhérithes et les Kariathiarimites, leurs voisins, à s'allier avec eux, en leur disant qu'ils n'échapperaient pas non plus au danger, lorsqu'eux-mêmes auraient commencé à être pris par les Israélites ; en unissant leurs armes, ils avaient le dessein d'échapper à la

violence de ceux-ci. Comme les voisins adhèrent à ces propositions, les Gabaonites envoyèrent des ambassadeurs à Josué pour faire amitié, choisissant ceux des citoyens qu'on jugeait le plus capables d'agir selon les intérêts du peuple. Ceux-ci, estimant que de s'avouer Chananéens était peu sûr, et croyant pouvoir échapper à ce danger en disant qu'ils n'avaient rien de commun avec les Chananéens, mais qu'ils habitaient très loin d'eux, déclarèrent que c'est pour avoir entendu parler de ses vertus qu'ils ont accompli un grand voyage, et, pour attester leurs dires, ils montrent leur accoutrement : leurs vêtements, disaient-ils, tout neufs quand ils étaient partis, s'étaient usés à cause de la longueur du voyage ; or, pour le faire croire, ils s'étaient vêtus à dessein de haillons. Ainsi, s'étant donc levés, ils racontèrent qu'ils avaient été envoyés par les Gabaonites et les villes voisines, très éloignées de ce pays, pour faire alliance avec eux aux conditions que comportaient les coutumes de leurs pères ; ayant appris, en effet, que grâce à la faveur et à la libéralité de Dieu, le pays des Chananéens leur avait été donné en propriété, ils s'en disaient fort heureux et ambitionnaient de devenir leurs concitoyens. Tout en parlant ainsi et en montrant les indices de leurs pérégrinations, ils invitent les Hébreux à conclure avec eux alliance et amitié. Josué, croyant, comme ils le prétendaient, qu'ils n'appartenaient pas à la nation chananéenne, fait amitié avec eux, et Éléazar, le grand-prêtre, avec les Anciens, jure de les traiter comme amis et alliés, de ne machiner aucune injustice contre eux et le peuple ratifia ces serments. Les Gabaonites, ayant obtenu par fraude ce qu'ils désiraient, s'en retournèrent chez eux ; mais Josué, ayant marché contre la région montagneuse de la Chananée et appris que les Gabaonites habitaient près de Jérusalem et étaient de la race des Chananéens, manda leurs magistrats et leur reprocha cette fourberie. Comme ceux-ci alléguaient qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de salut que celui-là, et qu'en conséquence, ils y avaient eu recours par nécessité, il convoque le grand-prêtre Éléazar et les Anciens ; ceux-ci estiment qu'il faut les réduire à l'état d'esclaves publics pour ne point enfreindre le serment, et il les désigne pour ces fonctions. C'est ainsi qu'ils trouvèrent moyen de se protéger et de s'assurer contre le malheur qui les menaçait.

17. [58] Le roi des Hiérosolymites, indigné que les Gabaonites eussent passé du côté de Josué, avait invité les rois des peuples voisins à se joindre à lui pour leur faire la guerre ; les Gabaonites les ayant vus venir avec lui, au nombre de quatre, et camper près d'une source voisine de la ville d'où ils en préparaient le siège, appelèrent Josué à l'aide. Les

choses en étaient à ce point, que de leurs compatriotes ils attendaient leur perte et qu'au contraire, de ceux qui faisaient campagne pour l'anéantissement de la race chananéenne, ils espéraient leur salut, grâce à l'alliance conclue avec eux. Josué, avec toute son armée, se porte en hâte à leur secours, et, après avoir marché tout le jour et la nuit, à l'aube il tombe à l'improviste sur les ennemis, les met en fuite, et les poursuit avec acharnement à travers un canton accidenté qui s'appelle Bèthôra. Là, Dieu lui fit connaître son assistance par des bruits de tonnerre, des coups de foudre et une grêle qui s'abattit plus violente que de coutume. En outre, il advint que le jour se prolongea, afin que l'arrivée de la nuit n'arrêtât pas l'ardeur des Hébreux ; de sorte que Josué put se saisir des rois, cachés dans une caverne à Makkéda, et les châtier tous. Que la durée du jour se soit accrue et ait dépassé alors la mesure habituelle, c'est ce qu'attestent les Écritures déposées dans le sanctuaire.

18. [62] Après cette défaite des rois qui étaient partis en guerre contre les Gabaonites, Josué remonta de nouveau dans la partie montagneuse de la Chananée ; après y avoir fait un grand carnage des habitants et pris du butin, il revint au campement de Galgala. Le renom de la valeur des Hébreux se répandant beaucoup chez les peuples environnants, on fut frappé de terreur quand on apprit que tant de monde avait péri, et une expédition fut dirigée contre eux par les rois de la région du mont Liban, qui étaient des Chananéens. Les Chananéens de la plaine, s'étant adjoint les Palestiniens (Philistins), établissent leur camp près de la ville de Bèrôthé, de la Galilée Supérieure, non loin de Kédèse (Kadès) ; ce lieu appartient aussi aux Galiléens. Toute leur armée se composait de 300 000 hoplites, de 10 000 cavaliers et de 20 000 chars. Cette masse d'ennemis effraye Josué lui-même et les Israélites, et dans l'excès de leur crainte ils étaient trop inquiets pour espérer un succès. Mais Dieu leur reproche vivement leur terreur et leur demande ce qu'ils désiraient de plus que son appui, puis leur promet qu'ils vaincront leurs ennemis et leur recommande de mettre les chevaux hors de combat et de brûler les chars. Encouragé par les promesses de Dieu, Josué marcha contre les ennemis, et, le cinquième jour, arrivant sur eux, il en vint aux mains ; un combat acharné s'engage et il se fait un carnage tel que le récit en paraîtrait incroyable. Josué dans sa poursuite poussa très loin, et toute l'armée ennemie, à quelques hommes près, fut anéantie. Tous les rois même tombèrent, de sorte que, quand il n'y eut plus personne à tuer, Josué fit périr les chevaux et brûla les chars, puis il

parcourut en sécurité le pays, personne n'osant sortir lui livrer bataille ; il s'emparait par siège des villes et massacrait tout ce qu'il prenait.

19. [68] La cinquième année était déjà écoulée, et il n'y avait plus un chananéen de survivant, sauf ceux qui avaient pu échapper, grâce à la solidité de leurs murailles. Josué alors, levant son camp de Galgala, établit le saint tabernacle dans les montagnes à Silo (Silous) : cette localité lui paraissait désignée pour sa beauté, jusqu'à ce que les circonstances leur permissent d'édifier un temple. Puis, parti de là vers Sichem (Sicima), avec tout le peuple, il érige un autel là où l'avait prescrit Moïse, et, ayant divisé l'armée, il en place la moitié sur le mont Garizin et l'autre moitié sur le Gibalon (Ébal), où se trouvait aussi l'autel, ainsi que les Lévites et les prêtres. Après avoir sacrifié et prononcé des imprécations qu'on laissa gravées sur l'autel, ils retournèrent à Silo.

20. [71] Josué, déjà vieux et voyant que les villes des Chananéens n'étaient pas faciles à prendre, à cause de la force de leurs emplacements et de la solidité des remparts qu'ils avaient ajoutés aux avantages naturels de leurs villes, comptant ainsi que leurs ennemis s'abstiendraient de les assiéger par désespoir de s'en emparer - en effet, les Chananéens, informés que c'était pour leur perte que les Israélites avaient effectué leur sortie d'Égypte, s'étaient occupés tout ce temps à fortifier leurs villes -, Josué donc, ayant réuni tout son peuple à Silo, convoque une assemblée. On accourt avec empressement et il leur dit combien les succès déjà obtenus et les exploits accomplis sont heureux et dignes de Dieu à qui ils les doivent et en l'excellence des lois qu'ils suivent ; il leur fait connaître, en outre, que trente et un rois qui avaient osé en venir aux mains avec eux étaient vaincus et qu'une armée qui, trop confiante dans ses forces, leur avait livré bataille, avait péri tout entière, au point qu'il ne leur restait plus une famille debout. Et comme parmi les villes les unes étaient prises, mais que pour avoir les autres il fallait du temps et de grands travaux de siège, vu la solidité des remparts et la confiance qu'ils inspiraient aux habitants, il estimait que, pour ceux qui étaient venus de l'autre côté du Jourdain prendre part à leur expédition et partager leurs dangers en qualité de parents, on devait désormais les laisser rentrer chez eux en leur témoignant de la reconnaissance pour le concours qu'ils leur avaient prêté. « De plus, dit-il, il faudra envoyer, un par tribu, des hommes d'une vertu éprouvée pour mesurer le pays exactement et nous rapporter, sans commettre aucune fraude, quelles en sont les dimensions. »

21. [76] Josué, ayant ainsi parlé, eut l'assentiment du peuple et il envoya des hommes pour mesurer le pays, en leur adjoignant quelques géomètres qui ne manqueraient point d'être exactement renseignés grâce à leur science ; il leur donna pour instructions d'évaluer séparément l'étendue des terres riches et celle des terres moins fertiles. Car telle est la nature du pays des Chananéens, qu'on peut y voir de grandes plaines très propres à porter du blé, qui, comparées à d'autres sols, passeraient pour très fortunées, mais qui néanmoins, par rapport aux terres des gens de Jéricho et de Jérusalem, paraîtraient sans valeur. Quoique l'étendue du pays de ces derniers se trouve être fort exigüe et en majeure partie montagneuse, par son extraordinaire fécondité en grain et sa beauté elle ne le cède à aucune autre. Et c'est pourquoi Josué pensait qu'il fallait pour les lots se régler plutôt sur l'estimation que sur l'arpentage, souvent un seul arpent pouvant en valoir jusqu'à mille. Les hommes qu'on avait envoyés - au nombre de dix -, après avoir parcouru et estimé le pays, revinrent le septième mois vers lui dans la ville de Silo, où l'on avait dressé le tabernacle.

22. [80] Josué, ayant pris avec lui Éléazar et les Anciens, ainsi que les phylarques, fait le partage entre les neuf tribus, plus la demi-tribu de Manassé, en établissant ses mesures proportionnellement à l'importance de chaque tribu. Quand il eut tiré au sort, celle de Juda reçut pour lot toute l'Idumée supérieure, en longueur jusqu'à Jérusalem et en largeur jusqu'au lac de Sodome ; dans ce lot entraient les villes d'Ascalon et de Gaza. Celle de Siméon - la seconde - obtint cette partie de l'Idumée qui confine à l'Égypte et à l'Arabie. Les Benjamites obtinrent le pays qui s'étend en longueur depuis le fleuve du Jourdain jusqu'il la mer et qui est borné dans la largeur par Jérusalem et Béthel(a). Ce lot était le plus restreint de tous, vu l'excellence de la terre ; ils obtenaient, en effet, Jéricho et la ville des Hiérosolymites. La tribu d'Ephraïm eut le pays qui s'étend en longueur jusqu'à Gazara à partir du fleuve du Jourdain et en largeur depuis Béthel jusqu'à la grande plaine. La demi-tribu de Manassé eut depuis le Jourdain jusqu'à la ville de Dôra, et en largeur jusqu'à la ville de Bèthèsana, qui s'appelle aujourd'hui Scythopolis. Après eux, la tribu d'Isachar eut le mont Carmel et le fleuve pour limites dans la longueur, et le mont Itabyrion (Thabor) pour la largeur. Les Zabulônites obtinrent le pays qui s'étend jusqu'au lac de Génésareth et qui aboutit aux environs du Carmel et de la mer. La région située derrière le Carmel et appelée la Cœlade (vallée) à cause de cette situation, échut tout entière aux Asérites ; elle

faisait face à Sidon. La ville d'Arcé entrerait dans leur part ; elle s'appelle aussi Ecdipous. Les territoires du côté de l'orient jusqu'à la ville de Damas et la Haute-Galilée furent occupés par les Nephthalites jusqu'au mont Liban et aux sources du Jourdain qui s'élancent de cette montagne, du côté qui confine au nord à la ville d'Arcé. Les Danites obtiennent la partie de la vallée qui s'étend vers le coucher du soleil avec Azôtos et Dôra pour limites ; ils eurent tout Jamnia et Geta, depuis Acaron jusqu'à la montagne où commençait le lot de la tribu de Juda.

23. [88] C'est ainsi que Josué divisa les six nations portant les noms des fils de Chanaan, et donna leur pays en partage aux neuf tribus et demie, car l'Amoritide - appelée, elle aussi, d'après le nom d'un des fils de Chanaan -, Moïse, qui s'en était déjà emparé précédemment, l'avait partagée entre les deux tribus et demie ; c'est ce que nous avons rapporté antérieurement. Mais les terres des environs de Sidon, des Arucéens, des Amathéens et des Aradéens ne furent point distribuées.

24. [90] Josué, empêché dès lors par l'âge d'exécuter lui-même ses projets, comme de plus ceux qui avaient pris le pouvoir après lui se montraient peu soucieux de l'intérêt général, recommanda à chaque tribu de ne rien laisser subsister de la race des Chananéens à l'intérieur du lot qui leur était dévolu, car c'est cela seulement qui pouvait menacer leur sécurité et l'observance des lois nationales ; Moïse le leur avait déjà dit et il en était lui-même persuadé. Ils devaient aussi céder aux Lévites les trente-huit villes ; car ceux-ci en avaient déjà pris dix en Amorée. De ces villes, il en assigne trois aux fugitifs pour y habiter - car il avait le vif souci de ne rien omettre des prescriptions de Moïse -, à savoir dans la tribu de Juda, Hébron, Sichem en Ephraïm et Kadès en Nephthali ; cette localité fait partie de la Galilée supérieure. Il distribua aussi ce qui restait du butin, qui était considérable, et ils se trouvèrent pourvus de grandes richesses collectivement et individuellement, or, argent, vêtements et toutes sortes de meubles, sans compter une multitude de quadrupèdes dont on ne pouvait même évaluer le nombre.

25. [93] Ensuite, ayant réuni en assemblée son armée, il parla en ces termes à ceux qui étaient établis au-delà du Jourdain en Amorée (ils avaient pris part à la campagne au nombre de 50 000 hoplites) : « Puisque Dieu, père et maître de la race des hébreux, nous a donné la possession de ce pays et promet de nous conserver cette possession pour toujours, et puisque à ceux qui vous demandaient

voire coopération, conformément aux instructions de Dieu, vous avez montré en tout votre zèle, il est juste, aujourd'hui qu'il ne subsiste plus aucune difficulté, que vous obteniez enfin du répit pour ménager votre dévouement, afin que, si de nouveau nous en avons besoin, nous le trouvions plein d'énergie contre toute éventualité et que l'excès de fatigue d'aujourd'hui ne le ralentisse pas pour plus tard. Grâce vous soient donc rendues pour les périls que vous avez partagés, et ce n'est pas seulement pour aujourd'hui, c'est pour toujours que nous vous en saurons gré, car nous sommes capables de nous souvenir de nos amis et de garder la mémoire des services qu'ils nous ont rendus : vous avez, en effet, à cause de nous, différé de jouir des biens que vous possédez, et ce n'est qu'après avoir travaillé avec nous à nous mener au point où nous en sommes actuellement par la bienveillance de Dieu que vous avez songé à en profiter pour votre part. D'ailleurs, outre les biens qui vous appartiennent, vos efforts associés aux nôtres vous ont acquis une richesse immense et vous emporterez un butin considérable, de l'or, de l'argent et, qui plus est, notre amitié et notre concours reconnaissant pour tout ce que vous désirerez en échange. Car de ce que Moïse a prescrit vous n'avez rien négligé, rien dédaigné depuis qu'il a quitté les hommes, et il n'est rien dont nous n'ayons à vous savoir gré. Nous vous laissons donc partir allègrement vers vos héritages et nous vous prions de ne pas voir de frontière qui divise notre parenté et de ne pas croire, parce que ce fleuve coule entre nous, que nous soyons autre chose que des hébreux. Nous sommes tous, en effet issus d'Abram, que nous habitons ici ou là ; c'est le même Dieu qui a appelé nos ancêtres et les vôtres à la vie. Ce Dieu, ayez soin de le servir, et la constitution qu'il a établie par l'intermédiaire de Moïse, observez-la tout entière en songeant que, si vous y demeurez fidèles, Dieu aussi se montrera bienveillant et combattra pour vous, tandis que si vous vous laissez aller à imiter d'autres nations, il anéantira votre race ». Ayant ainsi parlé et ayant salué en particulier les magistrats et en général toute la foule des partants, lui-même demeura, mais le peuple les accompagna non sans larmes et ils eurent de la peine à se séparer les uns des autres.

26. [100] Le fleuve franchi, la tribu de Roubel, celle de Gad et tous ceux de Manassé qui les suivaient érigent un autel sur la berge du Jourdain, comme souvenir pour les générations futures et comme symbole de leur parenté avec les habitants de l'autre rive. Mais ceux-ci, ayant oui dire que les partants avaient érigé un autel, non pas dans la pensée qui les avait réellement inspirés, mais pour

innover et introduire des dieux étrangers, ne voulurent pas révoquer en doute ce bruit, et, estimant digne de foi cette calomnie touchant leur religion, se mettent en armes, prêts à passer le fleuve pour châtier ceux qui avaient érigé l'autel et les punir de cette infraction aux lois de leurs pères. Ils ne croyaient pas, en effet, avoir à tenir compte de la parenté et du rang de ceux qui avaient pris une telle initiative, mais de la volonté de Dieu et de la façon dont il aime à être honoré. Ils se mirent donc en campagne sous l'empire de la colère. Mais Josué, le grand-prêtre Éléazar et les Anciens les retinrent, leur conseillant d'aller s'enquérir d'abord du dessein de leurs voisins ; alors, s'ils apprenaient que leurs intentions étaient criminelles, ils marcheraient en armes contre eux. Ils envoient donc des ambassadeurs auprès d'eux, Phinéès, le fils d'Éléazar, et avec lui dix hommes considérés d'entre les Hébreux, pour se renseigner sur les intentions qu'ils avaient eues en érigeant un autel sur la berge du fleuve après l'avoir franchi. Quand ceux-ci furent parvenus chez les gens d'au delà du fleuve, une assemblée fut réunie, et Phinéès, s'étant levé, leur dit que leur péché était trop grave pour qu'une remontrance verbale pût les rendre sages à l'avenir ; cependant, on n'avait pas voulu considérer l'énormité de leur transgression pour courir sur-le-champ aux armes et à une répression brutale, mais, eu égard à leur parenté et à la possibilité que de simples paroles les amèneraient à résipiscence, on leur avait envoyé cette ambassade, « afin que, dit-il, informés du motif qui vous a déterminés à bâtir l'autel, nous n'ayons pas l'air d'être venus étourdiment porter nos armes contre vous, si c'est dans de pieuses intentions que vous avez élevé l'autel, et que, si elles sont impies, nous soyons fondés à vous punir, l'inculpation étant démontrée exacte. Car nous ne concevions pas qu'après avoir pénétré par expérience la pensée de Dieu, après avoir entendu les lois qu'il nous a données lui-même, une fois séparés de nous et établis dans la part d'héritage qui vous est échue par la faveur de Dieu et sa bonté pour vous, vous ayez pu l'oublier, et, abandonnant le tabernacle et l'arche et l'autel de vos pères, vous ayez introduit des dieux étrangers en vous adonnant aux dépravations des Chananéens. Mais vous apparaîtrez purs de toute faute si vous vous repentez, si voire aberration ne va pas plus loin, si vous revenez au respect et au souvenir des lois de vos pères. Que si vous persistez dans vos erreurs, nous n'épargnerons aucun effort pour défendre les lois, mais, ayant franchi le Jourdain, nous irons à leur secours et nous lutterons pour Dieu lui-même, ne mettant aucune différence de vous aux Chananéens, et

nous vous détruirons comme eux. Car n' imaginez pas qu'en ayant passé le fleuve vous vous soyez mis aussi en dehors de la puissance de Dieu : partout vous êtes dans son domaine et il vous est impossible d'échapper à son pouvoir et à sa vengeance. Que si vous croyez que votre présence en ce lieu vous empêche d'être raisonnables, rien ne s'oppose à ce que nous procédions à un nouveau partage du pays en abandonnant celui-ci en pâturage aux bestiaux. Mais vous ferez bien de redevenir sages et de changer de sentiments, tandis que votre faute est encore récente. Et nous vous supplions au nom de vos enfants et de vos femmes de ne pas nous mettre dans la nécessité de vous punir. Que la pensée que votre salut à vous et celui des êtres qui vous sont le plus chers dépend de cette assemblée inspire votre résolution, et songez qu'il vaut mieux se laisser convaincre par des paroles que d'attendre la leçon des faits et de la guerre. »

27. [111] Après ce discours de Phinéès, les présidents de l'assemblée et tout le peuple lui-même commencèrent à se disculper des fautes qu'on leur imputait et à dire qu'ils n'avaient pas renié la parenté qui les unissait à leurs frères et qu'ils n'avaient pas eu d'intention révolutionnaire en érigeant l'autel ; ils reconnaissaient un Dieu unique, le même pour tous les hébreux, ainsi que l'autel d'airain devant le tabernacle où l'on accomplirait les sacrifices. Quant à celui qu'ils avaient érigé maintenant et qui les avait rendus suspects, il n'était pas édifié en vue du culte : « Il sera, disent-ils, un symbole et un témoignage pour l'éternité de notre parenté avec vous, nous obligera à être pieux et à demeurer fidèles aux lois de nos pères ce n'est pas du tout le début d'une transgression, comme vous le supposez. Dieu soit pour nous un sûr témoin que c'est bien là le motif qui nous a fait édifier cet autel. Ainsi, concevant meilleure opinion de nous, ne nous accusez plus d'aucun de ces crimes qui vaudraient à juste titre la mort à tous ceux qui, issus de la race d'Abram, s'adonneraient à de nouvelles mœurs en rompant avec les coutumes reçues. »

28. [114] Phinéès, ayant approuvé ce langage, revint auprès de Josué et rapporta au peuple ce qui s'était passé là-bas. Celui-ci, joyeux de voir qu'il n'y avait plus de nécessité de lever des troupes et de porter les armes et la guerre contre des parents, offre à cette occasion des sacrifices d'actions de grâces à Dieu. Puis, après avoir congédié le peuple dans leurs lots respectifs, Josué, lui, demeura à Sichem. Vingt ans plus tard, parvenu à l'extrême vieillesse, ayant mandé les hommes les plus notables des villes, les magistrats et les Anciens, et

fait réunir aussi tous ceux qu'on put amener du peuple, quand ils furent là, il leur rappela tous les bienfaits de Dieu - si considérables pour un peuple élevé d'une condition inférieure à un tel degré de gloire et de richesse -, et les exhorta à respecter la volonté de Dieu si bienveillante à leur égard en lui vouant tous les honneurs et une piété qui seule leur conserverait l'amitié de la divinité. Il lui convenait à lui-même, au moment de quitter la vie, de leur laisser de tels avertissements, et il les pria de garder dans leur mémoire ses recommandations.

29. [117] Ayant ainsi parlé aux assistants, il meurt ; il avait vécu cent dix ans, dont il avait passé quarante en compagnie de Moïse à apprendre de lui les connaissances utiles : il eut le commandement de l'armée après la mort de ce dernier pendant vingt-cinq ans ; ce fut un homme qui ne manqua ni d'intelligence, ni d'habileté pour expliquer clairement à la multitude ce qu'il avait conçu ; il eut même ces deux facultés à un degré éminent ; de plus, vaillant et magnanime dans l'action et les dangers, sachant à merveille prendre des délibérations pendant la paix et montrant des qualités à la hauteur de toutes les circonstances. On l'ensevelit dans la ville de Thamna de la tribu d'Éphraïm. Dans le même temps meurt aussi Éléazar, le grand-prêtre, qui laissa le grand pontificat à Phinéès, son fils ; son monument commémoratif et son tombeau sont dans la ville de Gabatha.

Chapitre II : Après la mort de leur général, les Israélites, transgressant les lois paternelles, éprouvent de grands malheurs et, dans une guerre civile, la tribu de Benjamin périt, à l'exception de 600 hommes.

1. Mission donnée aux tribus de Juda et de Siméon. - 2. Victoire de ces tribus sur Adônibézèk ; siège de Jérusalem. - 3. Prise de Hébron ; répartition des territoires conquis. - 4. Dernières conquêtes des deux tribus. - 5. Paix avec les Chananéens. - 6. Prise de Béthel par la tribu d'Éphraïm. - 7. Relâchement général des Israélites. - 8. Le Lévitte d'Ephraïm et sa femme ; celle-ci meurt, victime des violences des Gabaéniens. - 9. Les Israélites réclament en vain les coupables. - 10. Guerre civile avec les Benjamites. - 11. Défaite finale des Benjamites ; représailles exercées sur eux. - 12. Réconciliation avec les Benjamites survivants ; moyen employé pour assurer la permanence de leur tribu.

1. [120] Après la mort de ces derniers, Phinéès annonce prophétiquement selon la volonté de Dieu que, pour détruire la race des Chananéens, c'est la tribu de Juda qui reçoit le commandement ; le peuple avait, en effet, à cœur de savoir ce que Dieu décidait. Elle s'adjoindrait la tribu de Siméon, afin que, une fois exterminés les Chananéens attribués à Juda, ils en fissent autant de ceux qui se trouvaient dans le lot de Siméon.

2. [121] Mais les Chananéens, dont la situation était florissante à cette époque-là, les attendaient avec une grande armée à Bézék(a), après avoir confié le commandement au roi des Bézékéniens, Adônibézek(os) - ce nom signifie seigneur des Bézékéniens, car seigneur se dit *adôni* dans la langue des Hébreux, -, et ils espéraient triompher des hébreux, parce que Josué était mort. Ayant engagé le combat avec eux, les Israélites des deux tribus dont je viens de parler luttèrent avec éclat ; ils tuent plus de dix mille ennemis et, ayant mis le reste en déroute, ils les poursuivent et s'emparent d'Adônibézek

qui, mutilé des extrémités par eux, s'écrie : « Je ne pouvais indéfiniment échapper à Dieu et je subis le même traitement que je n'ai pas hésité à infliger naguère à soixante-douze rois ». On l'emmène encore vivant à Jérusalem ; mort, on lui donna la sépulture. Puis ils parcoururent le pays, en s'emparant des villes ; quand ils en eurent pris beaucoup, ils assiégèrent Jérusalem. Maîtres avec le temps de la ville basse, ils tuèrent les habitants ; mais la ville haute était malaisée à emporter à cause de la solidité des remparts et de la conformation du terrain.

3. [125] Aussi décampèrent-ils pour aller à Hébron ; cette ville prise, ils massacrent tout. Il s'y était conservé encore la race des géants, qui, par les dimensions de leurs corps et leurs formes sans analogue parmi le reste des hommes, étaient extraordinaires à voir et terribles à entendre. On montre encore leurs ossements, qui ne ressemblent à rien de connu. Cette ville, ils la donnèrent aux Lévites comme un présent de choix avec les deux mille coudées de banlieue ; le reste de la région, ils en firent don, selon les instructions de Moïse, à Chaleb ; c'était un des explorateurs que Moïse avait envoyés en Chananée. On donna aussi aux descendants de Jéthro (Jothor) - parce que c'était le beau-père de Moïse - un territoire pour y demeurer. Car, ayant quitté leur patrie, ils avaient suivi les Hébreux et vécu avec eux dans le désert.

4. [128] La tribu de Juda et celle de Siméon prirent donc les villes de la région montagneuse de la Chananée, et parmi celles de la plaine et des

bords de la mer, Ascalon et Azôtos. Gaza et Accaron leur échappèrent ; car comme elles étaient en terrain plat et possédaient beaucoup de chars, ils étaient très malmenés quand ils allaient les assaillir. Ces deux tribus, fort enrichies à la guerre, se retirèrent dans leur villes et déposèrent les armes.

5. [129] Les Benjamites, qui avaient dans leur lot Jérusalem, accordèrent à ses habitants de leur payer tribut et se reposant ainsi, les uns de leurs massacres, les autres de leurs dangers, ils eurent le loisir de cultiver la terre. Les autres tribus, imitant celle de Benjamin, firent de même et se contentant des tributs qu'on leur payait, elles permirent aux Chananéens de vivre en état de paix.

6. [130] La tribu d'Ephraïm, qui assiégeait Béthel, n'obtint pas un résultat proportionné à la durée et aux fatigues du siège. Mais, bien qu'ennuyés, ils persévérèrent dans le blocus. Par la suite, ayant surpris un des habitants de la ville qui allait chercher des provisions, ils lui donnèrent leur parole que, s'il livrait la ville, ils lui laisseraient la vie sauve à lui et à ses parents ; cet homme jura qu'à ces conditions il mettrait la ville en leur pouvoir. C'est ainsi que, grâce à une trahison, il put se sauver avec les siens, et eux, de leur côté, ayant massacré tous les habitants, occupèrent la ville.

7. [132] Après ces événements, les Israélites se relâchèrent à l'égard de la guerre et s'occupèrent de la terre et des travaux d'agriculture. Comme ils voyaient croître ainsi leurs richesses, sous l'empire du luxe et de la volupté, ils montrèrent peu de zèle pour leur discipline et cessèrent d'être des observateurs scrupuleux des lois de leur constitution. Très irritée de cette conduite, la divinité déclare d'abord par un oracle qu'ils avaient été à l'encontre de sa volonté en épargnant les Chananéens et ensuite que ceux-ci seraient contre eux d'une terrible cruauté quand ils en saisiraient l'occasion. Les Israélites, à ces avertissements, de Dieu, éprouvèrent du découragement et se sentaient mal disposés à faire la guerre, car ils recevaient beaucoup des Chananéens et, la volupté les avait déjà mis hors d'état de supporter les fatigues. De plus, leur gouvernement aristocratique commençait déjà à se corrompre : on ne nommait plus d'Anciens ni aucune des magistratures imposées naguère par la loi, ils vivaient dans leurs champs, asservis aux plaisirs du lucre. Aussi, en raison de cette parfaite insouciance, des discordes graves les assaillirent à nouveau et ils en arrivèrent même à une guerre civile par la raison suivante.

8. [136] Un Lévite de la plèbe, du territoire d'Éphraïm et habitant ce territoire, épousa une femme de Bethléem : cette localité appartient à la tribu de Juda. Très épris de cette femme et subjugué par sa beauté, il souffrait de n'être pas payé de retour. Comme elle lui témoignait de l'éloignement et que lui-même n'en brûlait que d'une plus vive ardeur, des querelles continuelles naissaient entre eux ; et finalement la femme, fatiguée de ces querelles, quitta son mari et arriva chez ses parents le quatrième mois. Mais son mari, très affligé à cause de son amour, s'en vint chez ses beaux-parents et, ayant dissipé ses griefs, se réconcilia avec elle. Il demeura là pendant quatre jours, traité avec bonté par les parents, mais le cinquième, ayant résolu de s'en retourner chez lui, il part vers le soir ; car les parents ne se séparèrent qu'avec peine de leur fille et les retinrent fort avant dans la journée. Un seul serviteur les suivait ; ils avaient aussi une ânesse sur laquelle voyageait la femme. Quand ils furent arrivés à Jérusalem - ils avaient déjà fait trente stades -, le serviteur leur conseilla de descendre en quelque endroit, pour ne pas s'exposer, en voyageant de nuit, à quelque désagrément, surtout à une aussi faible distance des ennemis, l'occasion rendant souvent dangereux et suspects même les amis. Mais le Lévite n'approuva pas la pensée d'aller demander l'hospitalité à des étrangers, - car la ville était aux Chananéens -, il voulut aller vingt stades plus loin pour s'arrêter dans une ville israélite. Et, ayant fait prévaloir son avis, il parvint à Gabaa de la tribu de Benjamin. Comme il était déjà tard et que personne sur la place publique ne lui offrait l'hospitalité, un vieillard, revenant des champs, qui, bien qu'appartenant à la tribu d'Éphraïm, vivait à Gabaa, le rencontra, lui demanda qui il était et pour quelle raison, la nuit déjà venue, il faisait les préparatifs de son repas. Il répondit qu'il était Lévite et qu'il revenait chez lui, ramenant sa femme de chez ses parents, et lui déclara qu'il avait sa demeure dans le lot d'Éphraïm. Le vieillard, à cause de cette communauté d'origine et de cette circonstance qu'il habitait dans la même tribu, et qu'ils étaient dans la même situation, l'emmena chez lui pour lui donner l'hospitalité. Mais quelques jeunes Gabaéniens, qui avaient vu la femme sur la place et admiré sa beauté, quand ils surent qu'elle était retirée chez le vieillard, au mépris de leur faiblesse et de leur infériorité, vinrent devant les portes. Comme le vieillard les conjurait de s'éloigner et de ne pas employer la violence et l'outrage, ils l'engagèrent à leur livrer l'étrangère pour s'éviter à lui-même des désagréments. Mais le vieillard eut beau dire qu'elle était une parente à lui et une

Lévite et qu'ils allaient commettre un grand crime en péchant contre les lois sous l'empire de la volupté, ils se soucièrent peu de la justice, s'en moquèrent, et même menacèrent de tuer le vieillard s'il s'opposait à leurs désirs. Acculé à la nécessité et ne voulant pas laisser faire violence à ses hôtes, il offrit à ces hommes de leur livrer sa propre fille, déclarant qu'il serait encore plus légitime d'assouvir de la sorte leur passion que de violer l'hospitalité et estimant qu'ainsi il ne ferait aucun tort à ceux qu'il avait recueillis. Comme ils ne renonçaient nullement à leurs prétentions sur l'étrangère, et demandaient avec insistance à se saisir d'elle, le vieillard les supplia de ne rien tenter contre les lois ; mais eux enlevèrent la femme et, de plus en plus dominés par la force de la volupté, l'emmenèrent chez eux, puis, après avoir passé toute la nuit à rassasier leur frénésie, ils la congédièrent au point du jour. Consternée de son malheur, elle revient à la maison de son hôte, et moitié douleur de ce qu'elle avait souffert, moitié honte de se présenter devant son mari - car elle pensait que lui surtout éprouverait de son malheur une peine irrémédiable -, elle tombe et rend l'âme. Le mari, croyant simplement sa femme ensevelie dans un profond sommeil, et ne soupçonnant rien de grave, tentait de l'éveiller, avec le dessein de la consoler en lui représentant qu'elle ne s'était pas offerte bénévolement à ces violateurs, mais qu'ils étaient venus l'arracher de la maison de leur hôte. Mais lorsqu'il sut qu'elle était morte, affolé devant l'étendue de son malheur, il charge le cadavre de sa femme sur sa monture, l'emporte chez lui, puis, l'ayant divisé membre par membre en douze parties, il en envoya une dans chaque tribu, en enjoignant aux porteurs de raconter aux tribus les causes de la mort de sa femme et le libertinage de la tribu de Benjamin.

9. [150] Les Israélites, péniblement émus au spectacle et au récit de ces violences, eux qui jamais n'avaient rien éprouvé de semblable, animés d'une violente et juste colère, se réunirent à Silo et, rassemblés devant le tabernacle, ils brûlaient de courir aussitôt aux armes et de traiter les Gabaéniens en ennemis. Mais les Anciens les en dissuadèrent, leur persuadant qu'il ne fallait pas si vite porter la guerre chez leurs frères, avant qu'on eût discuté les griefs, la loi ne permettant pas de mener une armée même contre des étrangers sans avoir envoyé une ambassade et fait d'autres tentatives de ce genre afin de faire revenir à d'autres sentiments ceux qui passent pour avoir commis quelque iniquités. Il convenait donc que, fidèles à la loi, on envoyât des députés aux Gabaéniens pour réclamer les coupables et, s'ils les livraient, qu'on se contentât de châtier ces

derniers ; que s'ils méprisaient cette demande, alors on irait les punir les armes à la main. On envoie donc des députés aux Gabaéniens pour accuser les jeunes gens du crime commis contre la femme et demander qu'on livre en vue du châtement ceux qui avaient commis des actes iniques et mérité à cause de ces actes de périr. Mais les Gabaéniens ne livrèrent pas les jeunes gens et trouvèrent odieux d'obéir par peur de la guerre aux injonctions d'étrangers ; ils prétendaient n'être inférieurs militairement à personne, ni quant au nombre, ni quant à la valeur. Ils se mirent donc à faire de grands préparatifs avec tous ceux de leur tribu qui s'étaient entendus avec eux pour une résistance désespérée afin de repousser les agresseurs.

10. [155] Lorsqu'on annonça aux Israélites ces intentions des Gabaéniens, ils firent serment que nul d'entre eux ne donnerait sa fille en mariage à un homme de Benjamin et qu'ils marcheraient contre eux ; ils éprouvaient plus de colère à leur égard que nos ancêtres n'en avaient eu, que nous sachions, à l'égard des Chananéens. Et tout de suite ils menèrent contre eux une armée de 400.000 hoplites ; les forces des Benjamites étaient de 25.600 hommes parmi lesquels 500 étaient fort experts à manier la fronde de la main gauche ; de sorte que, un combat s'étant livré près de Gabaa, les Benjamites mirent en fuite les Israélites, et ceux-ci perdirent 22.000 hommes. Il en aurait peut-être même péri davantage si la nuit ne les avait arrêtés et séparé les combattants. Les Benjamites, joyeux, se retirèrent dans la ville, et les Israélites, consternés par leur défaite, dans leur camp. Le lendemain, l'engagement ayant recommencé, les Benjamites sont vainqueurs et il périt 18.000 Israélites. Épouvantés par ce carnage, les Israélites quittèrent leur campement. Parvenus dans la ville de Béthel, située tout près de là, et ayant jeûné le lendemain, ils supplièrent Dieu par l'entremise de Phinéès, le grand-prêtre, d'apaiser sa colère contre eux et, se contentant de leurs deux défaites, de leur donner la victoire et des forces contre leurs ennemis. Dieu leur fait ces promesses et Phinéès les leur annonce.

11. [160] Après avoir divisé l'armée en deux parties, ils en embusquent la moitié, la nuit, autour de la ville, les autres en viennent aux mains avec les Benjamites et se replient quand ceux-ci les serrent de près. Puis les Benjamites les poursuivent et, comme les Hébreux reculaient peu à peu et à une grande distance, désirant les faire sortir complètement de la ville, ils suivent leur mouvement de retraite, au point que même les vieillards et les jeunes gens, qu'on avait laissés

dans la ville à cause de leur débilité, accouraient avec eux au dehors, voulant de toutes leurs forces réunies écraser les ennemis. Lorsqu'ils furent à une grande distance de la ville, les Hébreux cessèrent de fuir ; faisant volte-face, ils se disposent à combattre et, pour avertir ceux qui étaient dans les embuscades, ils lèvent le signal convenu. Ceux-ci, se dressant en poussant des cris, tombèrent sur leurs ennemis. Ces derniers se virent tombés dans un piège et se trouvèrent dans une situation inextricable ; refoulés dans une vallée encaissée, ils furent cernés par les Hébreux, qui les accablèrent de traits, de sorte qu'ils périrent tous, sauf 600. Ceux-ci, se ralliant et serrant les rangs, se firent jour à travers les ennemis, s'enfuirent sur les montagnes voisines, et, les ayant occupées, s'y installèrent. Tous les autres, au nombre d'environ 25.000, périrent. Les Israélites brûlèrent Gabaa et firent périr les femmes et les mêmes non encore adultes ; ils en font autant pour les autres villes des Benjamites. Ils étaient si enflammés de colère que, la ville de Jabisos (Jabès) de la Galaditide ne les ayant pas aidés à combattre les Benjamites, ils envoyèrent contre elle 12.000 hommes choisis, avec ordre de la détruire. Cette troupe massacre dans la ville tout ce qui était en état de combattre, avec les enfants et les femmes, sauf 400 jeunes filles. Tels furent les excès où la colère les entraîna parce que, outre le crime commis contre la femme du Lévitte, ils étaient encore affectés de la perte de tant de soldats.

12. [166] Mais ils furent pris de repentir devant le désastre des Benjamites et ils s'imposèrent un jeûne à cause d'eux, bien qu'ils estimassent qu'ils avaient mérité leur châtement pour avoir péché contre les lois. Et ils appelèrent par des ambassadeurs les 600 réfugiés qui s'étaient établis sur un rocher nommé Rhoa dans le désert. Les envoyés, déplorant un malheur qui ne frappait pas seulement les Benjamites, mais eux-mêmes, puisqu'ils étaient de la même race que ceux qui avaient péri, les exhortèrent à le supporter avec patience, à venir se joindre à eux et à ne pas décréter pour leur part la ruine totale de la tribu de Benjamin : « Nous vous accordons, dirent-ils, le sol de toute cette tribu et autant de butin que vous pourrez en emporter ». Ceux-ci, reconnaissant que leurs malheurs étaient dus à un décret de Dieu et à leur propre iniquité, redescendirent dans la tribu de leurs pères, dociles à ces invitations. Les Israélites leur donnèrent pour femmes les 400 vierges de Jabès. Quant aux 200 non pourvus, ils virent à leur procurer aussi des femmes, afin qu'ils en eussent des enfants. Comme ils avaient fait serment avant la guerre que leurs filles

n'épouseraient point de Benjamites, quelques-uns étaient d'avis qu'on devait attacher peu d'importance à ces engagements inspirés par la colère, sans réflexion ni jugement, et qu'on ne ferait rien qui contrariât Dieu, si on pouvait conserver une tribu en danger de périr tout entière ; que les parjures n'étaient point graves ni dangereux quand ils étaient imposés par la nécessité, mais seulement quand on les commettait avec des intentions criminelles. Mais, comme les Anciens s'indignaient au mot de parjure, quelqu'un dit qu'il pouvait indiquer le moyen de leur procurer des femmes tout en tenant les serments. On lui demande quel est cet expédient. « Quand, dit-il, nous nous rendons trois fois l'an à Sélo, nos femmes et nos filles nous accompagnent à la fête. Qu'on permette aux Benjamites d'enlever pour les épouser celles qu'ils pourront prendre, sans que nous ne les encourageons ni ne les empêchions. Et si les parents se fâchent et demandent à les punir, nous leur dirons qu'ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, parce qu'ils ne se sont pas souciés de veiller sur leurs filles, et qu'ils doivent abandonner tout ressentiment à l'égard des Benjamites, à qui on en a déjà témoigné d'une manière précipitée et excessive ». Se rangeant à cet avis, ils décident de permettre aux Benjamites ce mariage par enlèvement, et, la fête arrivée, les 200, par groupes de deux ou trois, s'embusquèrent devant la ville à épier la venue des vierges parmi les vignes et tous les endroits où ils pourraient demeurer inaperçus ; elles, tout en jouant, sans soupçonner ce qui allait se passer, cheminaient sans surveillance, et, tandis qu'elles allaient dispersées, les Benjamites, se dressant subitement, se saisirent d'elles. Ayant ainsi pris femmes, ils s'appliquèrent aux travaux des champs et firent tous leurs efforts pour revenir à leur prospérité antérieure. Voilà de quelle façon la tribu des Benjamites, en danger de périr totalement, fut sauvée par la sagesse des Israélites ; elle fut aussitôt florissante et fit de rapides progrès tant en nombre qu'en tout le reste.

Chapitre III : Comment, après ce revers, Dieu les asservit aux Assyriens à cause de leur impiété. Ils sont délivrés par Kenez, fils d'Athniel, qui gouverna quarante ans et est appelé juge chez les Grecs et les Phéniciens.

1. Établissement de la tribu de Dan. - 2. Les Israélites sous la domination des Assyriens. - 3. Keniaz les délivre.

1. [175] C'est ainsi que se termina cette guerre ; mais il advint que la tribu de Dan eut à souffrir

d'épreuves analogues ; voici ce qui la mit dans cette situation. Comme les Israélites avaient déjà abandonné l'exercice de la guerre et s'étaient adonnés aux travaux agricoles, les Chananéens, les considérant avec mépris, rassemblèrent leurs forces, non qu'ils redoutassent aucun mal pour eux-mêmes, mais, ayant acquis le ferme espoir de causer du dommage aux Hébreux, ils comptaient désormais habiter leurs villes en sécurité. Aussi se mirent-ils à équiper des chars et à enrôler des troupes ; leurs villes s'accordèrent ensemble ; ils arrachèrent à la tribu de Juda Ascalon et Accaron et beaucoup d'autres villes de la plaine ; ils forcèrent les Danites à se réfugier dans la montagne et ne leur laissèrent pas dans la plaine la moindre place où poser le pied. Ceux-ci, incapables de faire la guerre et n'ayant pas de territoire suffisant, envoient cinq hommes d'entre eux dans l'intérieur des terres à la découverte d'une région qu'ils puissent coloniser. Les envoyés, parvenus non loin du mont Liban et de la plus petite des sources du Jourdain, dans la grande plaine, à une journée de marche de la ville de Sidon, et ayant reconnu une terre excellente et très fertile, en informent leurs frères. Ceux-ci, s'empressant d'y aller avec une armée, y fondent une ville Dan(a), ainsi appelée du nom du fils de Jacob, qui était aussi le nom de leur tribu.

2. [179] Mais la situation des Israélites allait de mal en pis, parce qu'ils avaient perdu l'habitude de l'effort et négligeaient le culte de la divinité ; en effet, une fois éloignés de la discipline de leur constitution, ils se laissaient entraîner à vivre selon leur plaisir et leur fantaisie individuelle ; de sorte qu'ils s'abandonnèrent entièrement aux vices qui avaient cours chez les Chananéens. Aussi Dieu se courrouce-t-il contre eux, et toute la prospérité qu'ils s'étaient acquise au prix de mille labeurs, ils la perdirent par la volupté. En effet, Chousarsathos, roi des Assyriens, ayant fait une expédition contre eux, beaucoup périrent dans des batailles, et des sièges énergiques eurent raison de leurs villes. Il y en eut qui, par crainte, se rendirent à lui spontanément ; ils furent obligés de payer des tributs au-dessus de leurs moyens et ils subirent toutes sortes d'injures durant huit ans. Mais ensuite ils furent délivrés de leurs maux de la façon suivante.

3. [182] Un homme de la tribu de Juda, du nom de Keniaz(os), plein d'activité et de noblesse d'âme, averti par un oracle de ne pas regarder avec indifférence la détresse des Israélites, mais d'essayer de relever leur liberté, après avoir exhorté à s'associer à ses dangers quelques hommes - il ne s'en trouva qu'un petit nombre qui

avaient honte de l'état de choses présent et aspiraient à en changer -, commence par massacrer la garnison de Chousarsathos qui était chez eux ; puis, comme un plus grand nombre de combattants se joignait à eux, parce que les débuts de l'entreprise n'avaient pas mal réussi, ils engagent le combat avec les Assyriens et, les ayant complètement repoussés, les obligent à repasser l'Euphrate. Keniaz, qui avait ainsi donné une preuve effective de sa vaillance, reçoit pour récompense le pouvoir de la part du peuple, afin de juger la nation. Et après un gouvernement de quarante ans, il meurt.

Chapitre IV : De nouveau notre peuple est asservi aux Moabites pendant dix-huit ans et est affranchi de la servitude par un certain Eoud, qui tint le pouvoir quatre-vingts ans.

1. Les Israélites tributaires d'Eglon, roi de Moab. - 2. Eoud tue Eglon. - 3. Les Hébreux taillent en pièces les Moabites ; gouvernements d'Eoud, de Samgar.

1. [185] Après sa mort, les affaires des Israélites furent de nouveau en mauvais état, faute de gouvernement, et leur négligence à rendre hommage à Dieu et à obéir aux lois l'aggrava encore. Aussi, plein de mépris pour le désordre qui régnait dans leur État, Eglon, le roi des Moabites, porta la guerre contre eux, et, après avoir eu la victoire dans beaucoup de combats et soumis ceux qui montraient plus de fierté que les autres, humilia tout à fait leur puissance et leur imposa tribut. Puis, s'étant établi une résidence royale à Jéricho, il ne négligea rien pour molester le peuple et les réduisit à la pauvreté pendant dix-huit ans. Mais Dieu, ayant pris pitié des souffrances des Israélites et exaucé leurs supplications, les arracha aux violences des Moabites. Ils furent délivrés de la façon suivante.

2. [188] Un jeune homme de la tribu de Benjamin, nommé Eoud(ès), fils de Géra, rempli d'une hardiesse virile et doué pour l'action de grandes aptitudes corporelles, avec une adresse particulière dans la main gauche, où résidait toute sa force, habitait également à Jéricho ; il devint le familier d'Eglon, le flattant par des présents et cherchant à capter sa confiance, et arriva ainsi à être très aimé aussi des gens de l'entourage du roi. Un jour qu'avec deux serviteurs il apportait des présents au roi, s'étant ceint en secret d'un poignard autour de sa cuisse droite, il pénétra auprès de lui ; on était en été et, comme midi était venu, les gardes étaient relâchées, à cause de la chaleur et parce qu'on était

occupé à dîner, le jeune homme, ayant donc donné les présents à Eglon, qui se tenait dans une salle bien aménagée contre la chaleur, entra en conversation avec lui. Ils étaient seuls, le roi ayant ordonné aux serviteurs qui entraient de se retirer parce qu'il avait à causer avec Eoud. Il était assis sur un trône, et Eoud fut pris de peur de manquer son coup et de ne pas lui faire une blessure mortelle. Il le fait donc lever en lui disant qu'il a un songe à lui raconter sur l'ordre de Dieu. Le roi, dans la joie d'entendre un songe, se lève en sautant de son trône, mais Eoud, l'ayant frappé au cœur et laissé le poignard dans la blessure, sort en poussant les portes. Les serviteurs demeurèrent en repos, pensant que le roi s'était abandonné au sommeil.

3. [194] Quant à Eoud, mettant les gens de Jéricho au courant secrètement, il les exhorta à ressaisir leur liberté. Ceux-ci l'écoutèrent avec plaisir, coururent eux-mêmes aux armes et envoyèrent des messagers par le pays pour donner le signal à son de cornes de bélier ; car c'était ainsi qu'on avait coutume de convoquer le peuple. Les gens d'Eglon ignorèrent longtemps le sort du roi ; mais quand vint le soir, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose d'insolite, ils pénétrèrent dans la salle, et trouvant son cadavre, se virent dans un grand désarroi. Avant que la garnison pût se réunir, la foule des Israélites marchait sur eux. Les uns sont aussitôt massacrés ; les autres prennent la fuite, pensant se sauver en Moabitude ; ils étaient plus de dix mille. Mais les Israélites, qui avaient occupé d'avance les gués du Jourdain, les pourchassèrent et les tuèrent ; pendant le passage ils en massacrèrent une quantité et pas en n'échappa de leurs mains. C'est ainsi que les Hébreux furent délivrés de la servitude des Moabites. Eoud, qui fut pour cette raison honoré du gouvernement de tout le peuple, mourut après avoir occupé sa charge pendant quatre-vingts ans, homme digne d'éloges, même indépendamment de l'exploit précité. Après lui, Sanagar(os), fils d'Anath(os), élu pour gouverner, mourut la première année de son gouvernement.

Chapitre V : Les Chananéens les ayant asservis pendant vingt ans, ils sont délivrés par Barac et Débora, qui les gouvernent quarante ans.

1. Asservissement des Israélites par Yabin, roi des Chananéens, et son général Sisarès. - 2. La prophétesse Débora et Barac. - 3. Débora part avec Barac pour la guerre. - 4. Victoire des Israélites ; mort de Sisarès et de Yabin.

1. [198] De nouveau les Israélites, qui n'avaient pris aucune leçon de sagesse dans leurs premiers malheurs dus à leur négligence à honorer Dieu et à obéir aux lois, avant d'avoir pu respirer un peu depuis que les Moabites les avaient asservis, tombent sous le joug de Yabin(os), roi des Chananéens. Ce dernier, parti de la ville d'Asôr(os), située sur le lac Séméchônitis, entretenait une armée de 300.000 hoplites, de 40.000 cavaliers, et il possédait 3.000 chars. Le général de ces troupes, Sisarès, qui était au premier rang dans la faveur du roi, fit beaucoup de mal aux Israélites qui se mesurèrent avec lui, si bien qu'il les força à leur payer tribut.

2. [200] Ils passèrent vingt ans dans cette pénible situation, incapables, quant à eux, de s'assagir dans l'adversité et Dieu voulant logiquement dompter leur insolence à cause de leur ingratitude à son égard, afin qu'à l'avenir, changeant de conduite, ils vinssent à résipiscence, sachant que ces calamités leur arrivaient pour avoir méprisé les lois. Ils supplièrent alors une certaine prophétesse appelée Débora - ce nom signifie abeille dans la langue des Hébreux - de prier Dieu de les prendre en pitié et de ne pas les laisser anéantir par les Chananéens. Dieu leur promit le salut et choisit pour général Barac(os) de la tribu de Nephtali. Barac veut dire éclair dans la langue des Hébreux.

3. [202] Débora, ayant mandé Barac, lui ordonna de choisir une troupe de 10.000 jeunes gens, puis de marcher contre les ennemis ; ce chiffre suffisait, Dieu l'avait prescrit et il avait prédit la victoire. Mais comme Barac déclarait qu'il ne conduirait pas ses troupes sans qu'elle les conduisît avec lui, elle s'indigne : « Quoi ! dit-elle, tu fais abandon à une femme de la dignité que Dieu t'accorde : eh bien ! je ne la récuserai pas ! » Alors, ayant rassemblé les 10.000 hommes, ils allèrent camper près du mont Itabyrion (Thabor).

4. [205] Sisarès alla à leur rencontre, sur l'ordre du roi, et ils campent non loin de leurs ennemis. Comme les Israélites et Barac, terrifiés de la multitude des ennemis, songeaient à rentrer chez eux, Débora les retint en leur ordonnant de livrer bataille le jour même ; car ils vaincraient et Dieu leur prêterait assistance. Ils en vinrent donc aux mains et pendant la mêlée survient un grand orage avec force pluie et grêle ; le vent chassait la pluie sur le visage des Chananéens, leur obscurcissant la vue, de sorte que leurs arcs et leurs frondes leur devinrent inutiles : et les hoplites, glacés par le froid, ne pouvaient se servir de leurs épées. Quant aux Israélites, ils étaient moins incommodés par l'orage, qui les frappait

dans le dos et ils prenaient confiance à la pensée du secours de Dieu ; aussi, se poussant au milieu de leurs ennemis, ils en massacrèrent beaucoup. Les uns pressés par les Israélites, les autres mis en désordre par leur propre cavalerie, tombèrent, de sorte que beaucoup périrent écrasés sous les chars. Mais Sisarès, ayant sauté à bas de son char dès qu'il vit la déroute commencée, prend la fuite et arrive chez une femme des Kénites nommée Yalé : celle-ci accepte de le cacher comme il le désire et Sisarès ayant demandé à boire, elle lui donne du lait déjà corrompu. Ayant bu trop abondamment, il tombe dans le sommeil, et Yalé, tandis qu'il dort, lui enfonce avec un marteau un clou de fer à travers la bouche et la gorge et transperce le plancher ; puis aux gens de Barac venus peu après, elle le montre cloué à terre. C'est ainsi que la victoire resta, selon la prédiction de Débora, aux mains d'une femme ; Barac, ayant marché contre Asôr, tua Yabin dans une rencontre, et, une fois le général abattu, après avoir ruiné la ville De fond en comble, il resta général Des Israélites pendant quarante ans.

Chapitre VI : Les Amalécites, ayant fait la guerre aux Israélites, les vainquent et ravagent leur pays pendant sept ans. Gédéon les délivre des Amalécites, et gouverne le peuple quarante ans.

1. Déprédations des Madianites. - 2. Mission donnée à Gédéon. - 3. Constitution de l'armée de Gédéon. - 4. Songe d'un soldat madianite. - 5. Défaite des Madianites ; mort de leurs chefs. - 6. Mécontentement de la tribu d'Ephraïm ; Gédéon l'apaise. - 7. Gouvernement et mort de Gédéon.

1. [210] Barac et Débora étant morts dans le même temps, les Madianites, ayant convié les Amalécites et les Arabes, marchent contre les Israélites, les vainquent dans un engagement et, ayant ravagé les moissons, emportent du butin. Comme ils en usèrent ainsi pendant sept ans, la plupart des Israélites partirent pour les montagnes et désertèrent les plaines ; ils se firent des souterrains et des cavernes où ils mirent en sûreté tout ce qui avait échappé aux ennemis. Car les Madianites, qui faisaient la guerre au printemps, permettaient pendant l'hiver aux Israélites de se livrer à l'agriculture, afin qu'à la suite de leurs travaux ils eussent quelque chose à ravager. De là, famine et disette de vivres, et l'on se met à invoquer Dieu, lui demandant le salut.

2. [213] Or Gédéon, fils de Yôas, un des notables de la tribu de Manassé, emportait des gerbes d'épis

et les battait en cachette dans le pressoir ; car, à cause des ennemis, il appréhendait de le faire ouvertement dans l'aire. Un fantôme lui étant apparu sous l'aspect d'un jeune homme et l'ayant nommé bienheureux et cher à Dieu, aussitôt pour réponse : « En vérité, dit-il, c'est une marque considérable de sa bonté que je me serve d'un pressoir au lieu d'aire ! » Mais l'apparition l'ayant exhorté à prendre courage et à essayer de recouvrer la liberté, il lui dit que cela lui était impossible : en effet, la tribu dont il faisait partie n'avait pas assez d'hommes ; lui-même était trop jeune et trop faible pour méditer de si grands desseins. Cependant Dieu lui-même promit de suppléer à ce qui lui manquait et de procurer la victoire aux Israélites, s'il se mettait à leur tête.

3. [215] Gédéon raconta cette apparition à quelques jeunes gens et trouva créance ; sur-le-champ une armée de 10.000 hommes fut prête à la lutte. Mais Dieu, étant apparu à Gédéon pendant son sommeil, lui représente que la nature humaine est égoïste et qu'elle hait les mérites éclatants, de sorte que, loin de laisser paraître la victoire comme l'œuvre de Dieu, on se l'attribue à soi-même, sous prétexte qu'on est une grande armée, capable de se mesurer avec les ennemis. Aussi pour qu'ils apprirent que c'était là le fait de l'assistance divine, il lui conseillait de mener l'armée au milieu du jour, au plus fort de la chaleur, vers le fleuve ; alors ceux qui se mettraient à genoux pour boire, il les tiendrait pour des vaillants, mais pour ceux qui boiraient hâtivement et en désordre, il devrait reconnaître en eux des lâches, saisis de peur devant les ennemis. Gédéon ayant agi conformément aux ordres de Dieu, il se trouva 300 hommes qui, par peur, se servirent de leurs mains pour porter l'eau à leur bouche dans un grand trouble ; et Dieu lui dit d'emmener ceux-là pour attaquer les ennemis. Ils allèrent donc camper au dessus du Jourdain, prêts à le franchir le lendemain.

4. [218] Comme Gédéon était en proie à la crainte - car Dieu lui avait prescrit d'attaquer de nuit -, voulant le tirer d'inquiétude, Dieu lui ordonne en s'accompagnant d'un de ses soldats de s'approcher des tentes des Madianites ; c'était chez eux-mêmes qu'il puiserait du courage et de l'assurance. Il obéit et s'en va, prenant avec lui Phouran, son serviteur, et, s'étant approché d'une tente, il surprend ceux qui y logeaient tout éveillés, l'un racontant à son compagnon un songe, de manière que Gédéon put l'entendre. Voici quel était ce songe. Il lui semblait qu'une galette d'orge, trop grossière pour être mangée par des hommes, roulant à travers tout le campement, avait jeté bas la tente du roi et celles

de tous les soldats. L'autre estimait que la vision présageait la ruine de l'armée et dit ce qui le lui faisait croire ; de toutes les semences l'orge était réputée par tout le monde la plus grossière, « et de toutes les races asiatiques, celle des Israélites est ce qu'on peut voir à présent de plus vil, comme la semence d'orge. Et ce qui chez les Israélites avait maintenant de hautes visées, c'était Gédéon et la troupe qui l'accompagnait. Or, puisque tu me dis que tu as vu le pain d'orge abattre nos tentes, je crains que Dieu n'ait accordé à Gédéon la victoire sur nous. »

5. [222] Quand Gédéon eut entendu ce songe, il conçut bon espoir et prit confiance, et il ordonna aux siens de se tenir en armes, après leur avoir raconté aussi la vision des ennemis. Ceux-ci se montrèrent tout prêts à suivre ses instructions, exaltés par ce qui leur avait été révélé, et, à peu près vers la quatrième veille, Gédéon conduisit en avant son armée, qu'il avait divisée en trois fractions, chacune de cent hommes. Tous portaient des amphores vides avec des torches allumées à l'intérieur, de peur que leur arrivée ne se dénonçât aux ennemis, et ils tenaient dans la main droite une corne de bélier, dont ils se servaient en guise de trompettes. Le campement des ennemis occupait une vaste étendue - car ils se trouvaient avoir une grande quantité de chameaux, - et, répartis par peuples, ils campaient tous dans une même enceinte. Les Hébreux avaient été prévenus, lorsqu'ils se trouveraient à proximité des ennemis, d'avoir, au signal convenu, à sonner de leurs trompettes, à fracasser leurs amphores, puis à s'élancer avec leurs torches sur leurs ennemis en poussant de grands cris et à vaincre, Dieu devant assister Gédéon : ils exécutèrent ce plan. Un grand trouble et une vive terreur saisit les hommes encore endormis, car c'était la nuit et Dieu l'avait ainsi décidé. Peu furent tués par leurs ennemis, la plupart furent victimes de leurs alliés par suite de la diversité des langages. Une fois plongés dans le désarroi, ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient, les croyant ennemis. Il se fit un grand carnage, et, le bruit étant venu aux Israélites de la victoire de Gédéon, ceux-ci prennent les armes et, se mettant à la poursuite des ennemis, les joignent dans une vallée entourée de ravins qu'ils ne pouvaient franchir : les ayant cernés, ils les tuent tous avec deux de leurs rois, Orèb(os) et Zèb(os). Les autres chefs emmenant les soldats survivants - il y en avait environ 18.000 -, établissent leur camp très loin des Israélites. Gédéon ne renonce pas à la lutte, mais, s'étant mis à leur poursuite avec toute son armée, il livre bataille, taille en pièces tous les ennemis et emmène prisonniers les chefs restants, Zebès et Salmana. Il périt dans ce combat environ

420.000 hommes des Madianites et des Arabes qui s'étaient joints à eux. Un butin abondant, de l'or, de l'argent, des tissus, des chameaux et des bêtes de somme, fut saisi par les Hébreux. Gédéon, revenu à Ephron, sa patrie, mit à mort les rois des Madianites.

6. [230] Mais la tribu d'Ephraïm, mécontente des succès de Gédéon, résolut de marcher contre lui ; elle lui reprochait de ne point les avoir prévenus de l'entreprise dirigée contre les ennemis. Gédéon, qui était modéré et possédait toutes les vertus à un degré éminent, leur dit que ce n'était pas de lui-même, méditant un dessein personnel, qu'il s'était attaqué aux ennemis sans s'adresser à eux, c'était Dieu qui le lui avait ordonné ; quant à la victoire, elle ne leur appartenait pas moins qu'à ceux qui avaient fait campagne. Et ayant ainsi apaisé leur ressentiment, il fit plus de bien aux Hébreux par ses paroles que par ses succès militaires ; il les sauva, au moment où ils allaient commencer une guerre civile. Cependant, pour son attitude injurieuse, cette tribu subit un châtement que nous raconterons au moment voulu.

7. [232] Gédéon, qui voulait se démettre du gouvernement, fut contraint de le garder pendant quarante ans ; il rendait la justice et connaissait des différends qu'on évoquait devant lui ; tout ce qu'il prononçait faisait autorité. Mort à un âge avancé, il fut enterré dans Ephron, sa patrie.

Chapitre VII : Après lui, beaucoup de ses successeurs guerroient longtemps avec les peuples d'alentour.

1. Meurtre des fils de Gédéon par le bâtard Abimélech. - 2. Apologue de Jôtham aux habitants de Sichem ; expulsion d'Abimélech. - 3. Hostilités contre lui. - 4. Siège de Sichem par Abimélech ; massacre des Sichémites. - 5. Mort d'Abimélech. - 6. Gouvernement de Yaïr. - 7. Les Israélites asservis par les Ammonites et les Philistins, - 8. on s'adresse à Jephté. - 9. Échec des pourparlers avec le roi ammonite. - 10. Vœu de Jephté ; victoire des Israélites ; sacrifice de la fille de Jephté. - 11. Guerre avec la tribu d'Ephraïm. - 12. Mort de Jephté. - 13. Gouvernement d'Ibsan. - 14. Gouvernement d'Elon. - 15. Gouvernement d'Abdon.

1. [233] Il avait soixante-dix fils légitimes - car il avait épousé beaucoup de femmes -, et un bâtard né d'une concubine, Drouma, nommé Abimélech(os) ; ce dernier, après la mort de son père, s'était retiré à Sichem chez les parents de sa mère, originaire de cet endroit, et, ayant reçu de l'argent de ces gens, ... célèbres par la multitude de

leurs iniquités, il vient avec eux dans la maison de son père et massacre tous ses frères, à l'exception de Jôtham(os) ; ce dernier survit, en effet, ayant eu la bonne fortune de s'échapper. Abimélech change l'état existant en tyrannie, se proclamant maître de faire ce qui lui plaisait à l'encontre des lois et montrant une vive acrimonie à l'égard des défenseurs de la justice.

2. [235] Un jour que les habitants de Sichem célébraient une fête publique et que tout le peuple y était rassemblé, son frère Jôtham, qui avait pu s'échapper comme nous le disions, ayant gravi le mont Garizim - qui domine la ville de Sichem -, se mit à crier à portée de voix du peuple, l'invitant à rester tranquille et à écouter ce qu'il avait à lui dire. Le silence établi, il raconta qu'un jour les arbres, se mettant à parler d'une voix humaine, se réunirent et demandèrent au figuier de régner sur eux. Comme celui-ci refusa parce qu'il jouissait de l'estime que lui valaient ses fruits, estime bien à lui et qui ne lui venait pas du dehors, les arbres ne renoncèrent pas à leur projet d'un gouvernement, mais furent d'avis d'offrir cette dignité à la vigne. Et la vigne, élue par eux, eut les mêmes arguments que le figuier pour refuser le pouvoir. Comme les oliviers firent de même, l'épine - à qui les arbres demandèrent d'accepter la royauté, elle dont le bois est très propre à la combustion - promît de prendre le pouvoir et de se montrer active. Mais il fallait que les autres vinsent s'asseoir à son ombre : que s'ils méditaient sa perte, ils seraient détruits par le feu qui était en elle : « Si je raconte tout cela, dit Jôtham, ce n'est pas pour faire rire, c'est parce qu'après tant de bienfaits dus à Gédéon, on souffre qu'Abimélech ait la puissance souveraine, après l'avoir aidé à assassiner ses frères, lui qui va vous apparaître comme un véritable feu ». Ayant ainsi parlé, il se retira et vécut caché dans les montagnes pendant trois ans, par crainte d'Abimélech.

3. [240] Mais, peu de temps après la fête, les Sichémites, se repentant du meurtre des fils de Gédéon, chassent Abimélech de leur ville et de leur tribu. Celui-ci résolut de faire du mal à la ville. L'époque de la vendange arrivée, les habitants appréhendaient de s'éloigner pour faire la récolte, de peur qu'Abimélech ne les maltraitât. Mais comme un des chefs, Gaal(ès), avait émigré chez eux avec des soldats et ses parents, les Sichémites le supplient de leur donner une escorte pendant qu'ils vendangeront. Celui-ci ayant accueilli leur requête, ils s'en vont accompagnés de Gaal à la tête de sa troupe. Ainsi les fruits furent rentrés en sécurité, et dans leurs repas en commun ils osèrent publiquement dire du mal d'Abimélech ; et les

chefs, installant des embuscades autour de la ville, surprirent et tuèrent beaucoup des gens d'Abimélech.

4. [243] Un certain Zéboul(os), un chef des Sichémities, hôte d'Abimélech, lui envoya un message pour l'avertir que Gaal excitait le peuple et l'exhorta à se mettre en embuscade devant la ville ; il se chargeait de faire faire à Gaal une sortie contre Abimélech, et dès lors celui-ci serait à même de tirer vengeance de son ennemi ; cela fait, il tâcherait de le réconcilier avec le peuple. Là-dessus, Abimélech alla se mettre en embuscade. Gaal se trouvait dans le faubourg de la ville sans prendre de précautions, en compagnie de Zéboul. Ayant aperçu des soldats qui s'avançaient, Gaal dit à Zéboul que des hommes arrivaient vers eux en armes. Celui-ci déclara que c'étaient des ombres de rochers, mais quand ils furent plus près, observant avec soin, il lui dit que ce n'étaient pas des ombres, mais une troupe d'hommes. Alors Zéboul : « N'était-ce pas toi, dit-il, qui reprochais à Abimélech sa lâcheté ? Pourquoi ne montres-tu pas ta grande valeur en engageant un combat avec lui ? » Gaal, tout troublé, en vient aux mains avec la troupe d'Abimélech ; quelques-uns des siens tombent ; lui-même s'enfuit dans la ville, en emmenant les autres. Et Zéboul intrigue en sorte qu'on expulse Gaal de la ville, en l'accusant d'avoir mollement lutté contre les soldats d'Abimélech. Cependant Abimélech, informé que les Sichémities allaient de nouveau sortir pour la vengeance, dispose des embuscades tout autour de la ville ; dès qu'ils sont sortis, le tiers de l'armée occupe les portes pour empêcher les citoyens de rentrer, les autres courent après ceux qui s'étaient dispersés et partout on se livre au carnage. Puis, ayant rasé la ville jusqu'au sol - car elle ne tint pas devant le siège -, il sema du sel sur les ruines et s'en alla ; c'est ainsi que tous les Sichémities périrent. Quant à ceux qui, s'étant dispersés dans la campagne, avaient échappé au danger, s'étant ralliés sur une roche escarpée, ils s'y installèrent et se mirent en devoir de l'entourer d'un rempart. Mais Abimélech les prévint ; informé de leur dessein, il vint sur eux avec des forces et, ayant donné l'exemple de jeter autour de ce lieu des fagots de bois sec, il invita ses troupes à en faire autant. Et comme le rocher est bientôt tout environné, ils mettent le feu au bois en y joignant les matières les plus facilement inflammables et font s'élever une grande flamme. Nul ne put se sauver du rocher ; ils périrent avec femmes et enfants, les hommes au nombre d'environ quinze cents, le reste en assez grande quantité. Telle est la catastrophe qui s'abattit sur les Sichémities et qui n'eût jamais été assez

déplorée, si elle n'avait été justifiée, après un si grand crime commis contre un bienfaiteur.

5. [251] Abimélech, ayant terrorisé les Israélites par le désastre des Sichémities, laissa voir qu'il méditait de plus grands desseins et qu'il ne mettrait pas de limite à ses violences qu'il n'eût fait périr tout le monde. Il marcha donc sur Thèbas, prit la ville à l'improviste ; mais comme il y avait là une grande tour où toute la foule s'était réfugiée, il se prépara à l'assiéger. Au moment où il s'élançait lui-même près des portes, une femme lui jeta un fragment de meule et l'atteignit à la tête. Abimélech, précipité à terre, pria son écuyer de le tuer, pour que sa mort ne parût pas l'œuvre d'une femme. Celui-ci exécute cet ordre, et tel fut le châtiment qu'Abimélech subit pour le crime commis contre ses frères et son entreprise contre les Sichémities. Le malheur qui accabla ces derniers réalisa la prédiction de Jôtham. Quant à l'armée d'Abimélech, dispersée à la mort de son chef, elle rentra dans ses foyers.

6. [254] Le gouvernement des Israélites fut pris alors par Yaïr(ès) de Galad, de la tribu de Manassé ; ce personnage eut toute espèce de prospérités et notamment engendra de vaillants enfants, au nombre de trente, excellents cavaliers, et qui furent chargés du gouvernement des villes de la Galadène. Lui-même, après avoir occupé le pouvoir pendant vingt-deux ans, mourut âgé et fut honoré d'une sépulture dans la ville de Kamôn en Galadène.

7. [255] Cependant tout chez les Hébreux tomba dans le désordre et la rébellion contre Dieu et les lois ; aussi, les prenant en mépris, les Ammanites et les Philistins saccagèrent avec une grande armée leur pays, et ayant occupé toute la Pérée, ils osèrent passer le fleuve pour aller conquérir encore le reste. Mais les Hébreux, assagis par leurs malheurs, se mirent à supplier Dieu et lui offrirent des sacrifices en le conjurant de montrer de l'indulgence et, se laissant fléchir par leurs prières, de mettre un terme à sa colère. Et Dieu, revenant à plus de douceur, résolut de leur porter secours.

8. [257] Les Ammanites ayant pénétré en Galadène, les gens du pays allèrent au devant d'eux sur la montagne, mais ils manquaient d'un chef qui pût se mettre à leur tête. Or il y avait un certain Jephthé(Jephthès), un homme puissant par son courage héréditaire et grâce à une force armée qu'il entretenait à ses frais. Ayant donc envoyé vers lui, ils le prièrent de combattre avec eux, promettant de lui assurer pour toujours le commandement en chef. Mais lui n'agréa pas leur requête, leur reprochant de ne point l'avoir assisté lui-même

quand il avait été victime publiquement de l'injustice de ses frères. Comme, en effet, il n'était pas leur frère utérin, mais un étranger par sa mère, que leur père, épris d'amour, leur avait amenée, ils l'avaient chassé, méprisant sa faiblesse. Aussi vivait-il dans le pays qu'on appelle Galaditide, accueillant tous ceux qui venaient à lui d'où que ce fût, et les prenant à son salaire. Enfin, sur les vives instances des Hébreux et leurs promesses de lui conférer pour toujours le commandement, il se mit en campagne.

9. [261] Après avoir activement pris toutes les précautions et installé l'armée dans la ville de Masphathé, il envoie une ambassade à l'Ammanite pour lui reprocher sa conquête. Celui-ci par une autre ambassade reprocha aux Israélites leur sortie d'Égypte et prétendit qu'ils évacuassent l'Amorée qui appartenait à ses ancêtres originairement. Mais Jephté répliqua qu'ils étaient mal fondés à incriminer leurs ancêtres au sujet de l'Amorée, et qu'ils devaient plutôt leur être reconnaissants de leur avoir laissé l'Ammanitide, dont Moïse aurait pu également s'emparer et ajoute qu'il ne leur abandonnera pas un pays bien à eux, que Dieu leur avait acquis et qu'ils occupaient depuis plus de trois cents ans ; et il déclara qu'il se battra avec eux.

10. [263] Sur ces mots, il congédia les envoyés ; puis, ayant de son côté demandé la victoire par ses prières et promis de sacrifier, s'il revenait vivant chez lui, et d'immoler la première créature qui viendrait à sa rencontre, il engagea le combat, remporta une grande victoire et, en massacrant les ennemis, les poursuivit jusqu'à la ville de Maliathé ; puis, ayant passé en Ammanitide, il anéantit beaucoup de villes, fit du butin et délivra ses compatriotes d'une servitude qu'ils avaient endurée pendant dix-huit ans. Mais à son retour, il lui arriva une aventure qui ne ressemblait pas aux succès qu'il venait d'obtenir ; car ce fut sa fille qui vint à sa rencontre, sa fille unique, vierge encore. Alors, gémissant dans l'immensité de sa douleur, il reprocha à sa fille son empressement à accourir au devant de lui : car il l'avait consacrée à Dieu. Celle-ci apprit sans déplaisir qu'il lui était réservé de mourir pour prix de la victoire de son père et de l'affranchissement de ses concitoyens. Elle demanda seulement qu'on lui accordât deux mois pour pleurer sa jeunesse avec ses concitoyens ; alors s'accomplirait le vœu. Il lui accorda le sursis demandé ; le temps accompli, il sacrifia sa fille en holocauste, sacrifice qui n'était ni exigé par la loi ni agréable à Dieu ; il n'avait pas réfléchi assez soigneusement à l'avenir, au jugement que

porteraient sur son acte ceux qui en entendraient parler.

11. [267] La tribu d'Ephraïm étant partie en guerre contre lui parce qu'il ne les avait pas associés à son expédition contre les Ammanites et s'était réservé à lui seul tout le butin et la gloire des opérations, il leur déclara d'abord que ce n'était pas à leur insu que leurs frères s'étaient battus et qu'appelés à prendre part à la lutte ils ne s'étaient point présentés, alors qu'il fallait accourir résolument avant qu'on les en priât ; ensuite qu'ils se livraient à une entreprise impie, eux qui n'avaient pas osé en venir aux mains avec les ennemis, en se jetant contre leurs frères ; et il les menaçait avec l'aide de Dieu de leur infliger un châtiment s'ils ne se montraient raisonnables. Mais comme il ne réussit pas à les convaincre, il engagea la lutte avec eux lorsqu'ils arrivèrent ; avec l'armée qu'il avait rappelée de la Galadène, il fit parmi eux un grand carnage, et poursuivant les fuyards, après avoir fait occuper par une partie de l'armée envoyée en avant les gués du Jourdain, il en massacra environ 42.000.

12. [270] Après un gouvernement de six ans, il meurt et est enseveli à Sébéa, sa patrie, ville de la Galadène.

13. [271] Après la mort de Jephté, ce fut Apsan(ès), qui prit le pouvoir ; il était de la tribu de Juda et de la ville de Bethléem. Il eut soixante enfants, savoir trente fils et autant de filles, qu'il laissa tous vivants, après avoir donné des maris à celles-ci et des femmes à ceux-là. Sans avoir rien fait dans les sept ans de son gouvernement qui mérite une attention ou un souvenir, il mourut à un âge avancé et reçut sa sépulture dans sa patrie.

14. [272] Apsan étant mort ainsi, celui qui eut ensuite le pouvoir, Elon de la tribu de Zabulon, le garda dix ans sans rien faire non plus de considérable.

15. [273] Abdon, fils de Hillel, qui appartenait à la tribu d'Ephraïm et à la ville des Pharathônites, nommé chef souverain après Elon, ne mérite de mention que pour son heureuse paternité, car lui non plus n'accomplit rien de notable, grâce à l'état de paix et de sécurité où l'on se trouvait. Il eut quarante fils, dont trente laissèrent une postérité ; il parcourut le pays avec ces rejetons au nombre de soixante-dix, tous brillants cavaliers ; ils les laissa tous vivants, mourut âgé, et reçut une sépulture splendide à Pharathôn.

Chapitre VIII : Courage de Samson ; maux qu'il causa aux Philistins.

1. Les Israélites asservis aux Philistins. - 2. Un ange annonce la naissance d'un fils à la femme de Manôchès. - 3. Nouvelle apparition de l'ange ; ses recommandations. - 4. Naissance et enfance de Samson. - 5. Il tue un lion. - 6. L'énigme de Samson. -7. Il détruit les moissons des Philistins. - 8. Livré par les gens de Juda, il rompt ses liens et taille les Philistins en pièces. - 9. Dieu fait jaillir une source pour Samson altéré. - 10. Enfermé à Gaza, il s'échappe de nuit. - 11. Dalila le livre aux Philistins. -12. Fin de Samson.

1. [275] Après la mort de ce dernier, les Philistins triomphent des Israélites, et reçoivent d'eux tribut pendant quarante ans. Mais ils sont affranchis de cette contrainte de la façon suivante.

2. [276] Un certain Manôchès, des plus notables Danites et le premier sans conteste de sa ville natale, avait une femme remarquable par sa beauté et qui l'emportait sur toutes celles de l'endroit. Comme elle ne lui donnait pas d'enfants, malheureux de cette stérilité, il suppliait Dieu, durant ses promenades fréquentes dans les environs de la ville en compagnie de sa femme, de leur donner une postérité légitime ; il y avait là une grande plaine. Manôchès était comme fou d'amour pour sa femme et, partant, excessivement jaloux. Un jour que sa femme était seule, un fantôme lui apparaît, envoyé par Dieu, qui ressemblait à un jeune homme beau et de grande taille et qui lui annonce l'heureuse nouvelle de la naissance prochaine d'un fils, grâce à la providence de Dieu ; ce fils serait beau et d'une force remarquable ; arrivé à l'âge d'homme, il ferait beaucoup de mal aux Philistins. L'ange recommande, en outre, de ne pas lui tondre les cheveux ; il devrait aussi avoir de l'aversion pour toute espèce de boissons, ainsi que Dieu le prescrivait, et ne s'habituerait qu'à l'eau seulement. Et l'ange venu sur l'ordre de Dieu s'en alla après ces paroles.

3. [279] Le mari étant arrivé, la femme lui rapporta en détail ce qui s'était passé avec l'ange, en témoignant de son admiration pour la beauté du jeune homme et sa haute taille, de sorte que son mari, dans sa jalousie, fut tout bouleversé d'entendre ces louanges et conçut les soupçons que cette passion suggère. Elle, désireuse de dissiper ce chagrin déraisonnable de son mari, supplie Dieu d'envoyer de nouveau son messenger pour que son mari pût aussi le voir. Alors l'ange revient encore par la grâce de Dieu, tandis qu'ils étaient dans le faubourg et il apparaît à la femme que son mari venait de laisser seule. Celle-ci, lui ayant demandé d'attendre qu'elle amenât son mari, sur son assentiment, alla chercher Manôchès. Mais le

mari, même à la vue de l'ange, ne cessa pas d'avoir des soupçons et il le pria de lui révéler à lui aussi ce qu'il avait annoncé à sa femme. L'ange ayant déclaré qu'il suffisait que la femme seule en fût instruite, le mari le somme de dire qui il était, afin qu'à la naissance de l'enfant, ils puissent lui témoigner leur reconnaissance et lui faire un cadeau. Celui-ci répondit qu'il n'en avait nul besoin, car ce n'était pas par intérêt qu'il leur avait annoncé cette heureuse nouvelle de la naissance d'un enfant, et quoique Manôchès l'invitât à demeurer et à prendre les présents d'hospitalité, il n'y consentit pas. Cependant, sur ses vives instances, il se laissa persuader de demeurer pour qu'on lui offrît un présent, et Manôchès ayant sacrifié un chevreau et commandé à sa femme de le cuire, quand tout fut bien prêt, l'ange leur ordonna de déposer sur le rocher les pains et les chairs, sans vases. Quand ils l'eurent fait, il toucha les viandes avec le bâton qu'il tenait, et, un feu ayant jailli, elles furent consumées avec les pains, tandis qu'ils virent l'ange s'élever vers le ciel porté sur la fumée comme sur un véhicule. Manôchès redoutant qu'il ne leur arrivât quelque malheur pour avoir vu Dieu, sa femme l'exhorta à se tranquilliser, car c'était pour leur bien que Dieu leur était apparu.

4. [285] Elle devint enceinte et tint bon compte des instructions reçues ; quand l'enfant naquit, ils l'appelèrent Samson (Sampsôn) : ce nom signifie *vigoureux*. L'enfant grandissait vite et l'on voyait clairement qu'il serait prophète à la sobriété de son régime et à la façon dont il laissait croître ses cheveux.

5. [286] Venu avec ses parents dans la ville de Thamna chez les Philistins au moment d'une fête, il s'éprend d'une vierge du pays et il supplie ses parents de lui faire épouser cette jeune fille. Ceux-ci eurent beau refuser parce qu'elle n'était pas de leur race, comme Dieu avait médité ce mariage pour le bien des Hébreux, il obtint de faire sa cour à la jeune fille. Au cours de ses fréquentes visites chez les parents de celle-ci, il rencontre un lion, et, quoique sans armes, il l'attend, l'étrangle dans ses mains et jette la bête dans un taillis qui se trouvait là en dedans du chemin.

6. [288] En revenant une autre fois chez la jeune fille il trouve un essaim d'abeilles logé dans la poitrine de ce lion et, prenant trois rayons de miel, avec les autres présents qu'il apportait, il les donne à la jeune fille. Comme les Thamnites dans le festin de noces, auquel il les avait conviés tous, craignant la force du jeune homme, lui avaient assigné les hommes les plus vigoureux, censément en qualité

de compagnons, en réalité pour veiller à ce qu'il ne se livrât à aucune violence, comme le vin circulait et qu'on se livrait à des jeux selon l'habitude dans ces circonstances, Samson dit : « Je vais vous proposer une énigme : si vous la résolvez après sept jours de recherches, vous recevrez chacun de moi du linge fin et des vêtements en récompense de votre sagacité ». Très avides de s'acquérir en même temps un renom d'intelligence et un profit, ils le prièrent de parler et Samson leur dit : « De celui qui dévore tout est née une nourriture ; elle est douce, quoique née de celui qui est très rude ». Comme les Philistins au bout de trois jours ne pouvaient trouver ce que cela signifiait, ils prièrent la jeune fille de s'en informer auprès de son mari pour le leur révéler, et la menaçaient de la brûler si elle ne s'exécutait pas. Samson, devant la requête de la jeune fille, commença par résister, mais, comme elle le pressait et fondait en larmes et voyait une marque de malveillance dans son refus de lui répondre, il lui révéla comment il avait mis à mort le lion et comment, ayant trouvé des abeilles dans sa poitrine, il avait pris trois rayons de miel pour les lui apporter. Sans soupçonner aucune ruse, il lui raconte tout ; elle va rapporter ces propos aux questionneurs. C'est ainsi que le septième jour, où l'on devait lui donner l'explication de l'énigme proposée, étant venus le trouver avant le coucher du soleil, ils déclarent « qu'il n'est rien de plus rude à rencontrer qu'un lion ni rien de plus doux à goûter que du miel. » Samson ajouta : « Il n'est rien de plus astucieux qu'une femme qui est venue vous trahir mon énigme ». Et il leur donne ce qu'il avait promis, après avoir dépouillé des Ascalonites qu'il rencontra sur son chemin - c'étaient aussi des Philistins - ; quant à son mariage, il y renonça. La jeune fille, se moquant de sa colère, s'unit à l'ami de Samson qui avait été son garçon d'honneur.

7. [295] Devant cet affront, Samson, furieux, résolut de poursuivre tous les Philistins avec elle de sa vengeance. Comme on était en été, et que les moissons étaient déjà mûres pour la récolte, il rassembla trois cents renards et, leur ayant attaché aux queues des torches allumées, il les lâcha dans les champs des Philistins. Il leur détruit ainsi leurs moissons. Mais les Philistins, sachant que c'était là un tour de Samson et devinant quel motif l'avait inspiré, envoyèrent des magistrats à Thamna et brûlèrent vifs celle qui avait été la femme de Samson et ses parents comme étant la cause de ces désastres.

8. [297] Samson, après avoir tué beaucoup de Philistins dans la plaine, alla s'établir à Æta, roche fortifiée de la tribu de Juda. Les Philistins

marchèrent contre cette tribu. Mais comme ceux-ci prétendaient qu'on n'avait pas le droit de leur faire subir le châtement des méfaits de Samson, à eux qui payaient tribut, les Philistins déclarèrent que, s'ils ne voulaient pas encourir cette responsabilité, ils devaient livrer Samson entre leurs mains. Ceux-ci, voulant se mettre à l'abri de tout reproche, arrivent au rocher avec 3.000 soldats, et ayant reproché à Samson ses coups d'audace contre les Philistins, ces gens qui pouvaient apporter la ruine à toute la race des Hébreux, ils déclarent qu'ils sont venus pour se saisir de lui et le livrer entre les mains des Philistins et le prient de se soumettre de bonne grâce. Celui-ci, après leur avoir fait jurer qu'ils ne feraient rien de plus que de le livrer aux mains de ses ennemis, descend de son rocher et se remet à la discrétion des hommes de la tribu ; ceux-ci, l'ayant garrotté avec deux cordes, l'emmenèrent pour le livrer aux Philistins. Quand ils furent arrivés dans un endroit qu'on appelle aujourd'hui Siagôn, à cause de la valeur qu'y déploya Samson, et qui autrefois ne portait aucun nom, les Philistins, campés non loin de là, et venant à leur rencontre tout joyeux, avec des cris, croyant à l'heureuse réalisation de leur désir, Samson, après avoir rompu ses liens, se saisit d'une mâchoire d'âne qui se trouvait à ses pieds, bondit sur ses ennemis et, les frappant avec cette mâchoire, en tue un millier ; les autres, il les met en fuite dans un grand désordre.

9. [301] Samson, plus glorieux qu'il ne fallait de cette aventure, ne dit pas que c'était grâce à l'assistance de Dieu que tout s'était passé ainsi, mais fit une inscription qui l'attribuait à sa propre valeur, se vantant d'avoir abattu avec la mâchoire une partie de ses ennemis et mis les autres en déroute grâce à la terreur qu'il leur avait inspirée. Mais pris d'une soif ardente, reconnaissant que la vertu humaine n'est rien, il porta témoignage à Dieu de tous ses exploits et le supplia de ne point se fâcher de ses paroles au point de le livrer à ses ennemis, mais de lui accorder son aide dans ce moment critique et de le tirer de sa détresse. Se laissant fléchir à ses prières, Dieu fait jaillir d'un rocher une source délicieuse et abondante. C'est pourquoi Samson appela l'endroit *mâchoire*, nom qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui.

10. [304] Après ce combat, Samson, méprisant les Philistins, arrive à Gaza et demeure dans une hôtellerie. Les chefs des Gazéens, ayant appris sa présence dans la ville, établissent une embuscade devant les portes afin qu'il ne puisse sortir à leur insu. Mais Samson, à qui ce manège n'échappe point, s'étant levé dès le milieu de la nuit, enfonce les portes, prend les montants et les verrous et

toute la boiserie qui s'y trouvait, les charge sur ses épaules et s'en va les déposer sur la montagne située au-dessus de Hébron.

11. [306] Cependant il violait déjà les coutumes des ancêtres et modifiait son propre genre de vie par l'imitation des mœurs étrangères ; ce fut l'origine de ses malheurs. S'étant épris, en effet, d'une femme qui était courtisane chez les Philistins, nommée Dalila, il s'unit à elle, et les chefs de la confédération des Philistins, étant allés la trouver, lui persuadent par de grandes promesses de tâcher d'apprendre de Samson l'origine de cette force qui le rendait insaisissable à ses ennemis. Celle-ci, à table et dans d'autres rencontres de ce genre, en témoignant de son admiration pour ses exploits, s'ingénia à apprendre d'où lui venait cette valeur si extraordinaire. Mais Samson, qui avait encore toute sa force de jugement, rendit ruse pour ruse à Dalila ; il lui dit que, si on l'attachait avec sept sarments de vigne encore suffisamment flexibles, il deviendrait le plus faible des hommes. Là-dessus, elle se tint en repos, puis ayant fait son rapport aux chefs des Philistins, elle embusqua quelques soldats chez elle et, tandis que Samson dormait, ivre, elle le lia avec les sarments le plus solidement possible, puis, l'ayant éveillé, elle lui dit que des gens venaient l'attaquer. Mais lui, ayant rompu les sarments, se prépara à la défense comme si on allait l'assaillir. Cette femme, comme Samson était continuellement avec elle, lui dit qu'il était cruel qu'il n'eût pas assez de confiance dans sa bonté envers lui pour lui dire exactement ce qu'elle désirait ; craignait-il qu'elle ne tût pas ce qu'elle savait qu'il ne fallait pas divulguer dans son intérêt ? Et Samson, par une nouvelle tromperie, lui ayant dit que, si on le liait avec sept cordes il perdrait sa force, comme elle essaya de ce moyen sans succès, la troisième fois, il l'avertit d'enfermer ses cheveux dans un tissu. Mais comme cette expérience ne lui découvrit pas non plus la vérité, finalement, sur ses instances, Samson, qui, aussi bien, devait être précipité dans le malheur, désirant plaire à Dalila : « Dieu, lui dit-il, prend soin de moi ; venu au monde grâce à sa providence, j'entretiens cette chevelure que Dieu m'a enjoint de ne point couper, car ma force m'est garantie par sa croissance et sa conservation ». Ainsi renseignée, l'ayant dépouillé de sa chevelure, elle le livra à ses ennemis, désormais sans force pour repousser leur assaut. Ceux-ci, après lui avoir crevé les yeux, le firent emmener enchaîné.

12. [314] Mais, avec le temps, la chevelure de Samson repoussa. Un jour qu'il y avait fête publique chez les Philistins et que les magistrats et

les plus notables célébraient un festin au même lieu - une salle dont deux colonnes supportaient le plafond -, Samson, qu'on avait fait chercher, fut amené au repas, afin qu'on l'outrageât tout en buvant. Celui-ci, estimant que le pire des malheurs, c'était de ne pouvoir se venger de telles injures, persuadé à l'enfant qui le conduisait par la main, en lui disant que, fatigué, il désirait se reposer un peu, de le conduire près des colonnes. Sitôt arrivé, s'étant jeté sur elles, il fait écrouler la salle en renversant les colonnes sur trois mille hommes, qui moururent tous, y compris Samson. Telle fut sa fin ; il avait gouverné les Israélites pendant vingt ans. Cet homme mérite l'admiration pour son courage, sa force, la grandeur d'âme dont il fit preuve à la fin et la colère qu'il eut jusqu'à sa mort contre ses ennemis. S'il s'est laissé séduire par une femme, il faut l'attribuer à l'humaine nature, qui cède au péché ; mais il faut reconnaître hautement l'excellence de ses vertus dans tout le reste. Ses proches, ayant enlevé son corps, l'ensevelirent à Saria, sa patrie.

Chapitre IX : L'histoire de Ruth

1. Noémi, devenue veuve dans le pays de Moab, revient avec Ruth à Bethléem. - 2. Accueil fait à Ruth par Boaz. - 3. Ruth va trouver Boaz la nuit dans sa grange. - 4. Boaz épouse Ruth ; leur descendance.

1. [318] Après la mort de Samson, les Israélites eurent à leur tête Éli le grand-prêtre. Sous lui, leur pays étant éprouvé par une famine, Elimélech (os) de Bethléem, ville de la tribu de Juda, ne pouvant supporter ce fléau, emmène sa femme Noémi (Naamin) et les fils qu'il avait d'elle, Chelliôn et Mallôn, et émigre en Moabitude. Comme ses affaires prospéraient à souhait, il fait épouser à ses fils des femmes moabites, à Chelliôn Orpha, et Ruth (Routhé) à Mallôn. Dix ans s'étant écoulés, Elimélech et, peu après, ses fils meurent. Noémi, très affligée de ses malheurs et ne supportant pas la perspective de la solitude à laquelle la condamnait la perte des êtres bien-aimés pour lesquels elle s'était expatriée, songea à retourner dans son pays, car elle avait appris que tout maintenant y allait bien. Mais ses brus n'avaient pas le courage de se séparer d'elle et Noémi avait beau les détourner de vouloir partir avec elle, elle ne pouvait les convaincre ; comme elles la pressaient, elle leur souhaite de faire un mariage plus heureux que l'union décevante qu'elles avaient contractée avec ses fils et d'acquérir toutes sortes de biens ; elle leur représente la situation où elle se trouvait et les conjure de demeurer où elles étaient et de ne pas désirer partager sa fortune

incertaine en quittant leur pays natal. Alors, convaincue, Orpha demeure, mais comme Ruth ne l'était point, Noémi l'emmena, l'associant ainsi à tout ce qui lui adviendrait.

2. [323] Quand Ruth arrive avec sa belle-mère dans la ville de Bethléem, Boaz(os), en qualité de parent d'Elimélech, lui fait un accueil hospitalier. Et Noémi, quand on lui donnait ce nom, disait : « Appelez-moi plutôt Mara ». En effet, dans la langue des Hébreux, Noémi signifie félicité, et Mara douleur. Le temps de la moisson étant venu, Ruth sortit avec la permission de sa belle-mère pour aller glaner de quoi leur procurer de la nourriture, et elle arriva par hasard sur la terre de Boaz. Boaz, étant venu peu après et ayant aperçu la jeune femme, s'informa d'elle auprès de son fermier. Celui-ci, qui venait justement de tout apprendre d'elle-même, le révéla à son maître. Et lui, autant par amitié pour la belle-mère qu'en souvenir du fils de celle-ci, auquel Ruth avait été unie, salue la jeune femme et lui souhaite de goûter à la prospérité ; il ne voulut pas qu'elle glanât, mais lui permit de prendre tout ce qu'elle pourrait cueillir, après avoir donné l'ordre au fermier de ne l'entraver en rien et de lui offrir à manger et à boire quand il apporterait le repas des moissonneurs. Ruth, ayant reçu de lui de la bouillie d'orge, en garda pour sa belle-mère et elle revint au soir la lui apporter avec des épis. Noémi, de son côté, lui avait conservé sa part de quelques aliments dont l'avaient gratifiée les voisins. Ruth alors lui raconta ce que Boaz lui avait dit, et quand Noémi lui eut révélé qu'il était leur parent et que, peut-être, par pitié, il prendrait soin d'elles, elle sortit de nouveau les jours suivants pour cueillir des épis avec les servantes de Boaz.

3. [328] Boaz, étant venu lui-même quelques jours après, quand on avait déjà vanné l'orge, s'endormit dans la grange. L'ayant appris, Noémi imagina d'aller faire reposer Ruth près de lui, espérant que Boaz leur témoignerait de la bienveillance une fois qu'il aurait eu commerce avec la jeune femme, et elle l'envoie dormir à ses pieds. Celle-ci, qui se faisait un devoir de ne rien opposer aux ordres de sa belle-mère, s'y rend, et, sur le moment, demeure inaperçue de Boaz, qui dormait profondément, mais, réveillé vers le milieu de la nuit et sentant une femme couchée près de lui, il demanda qui c'était. Elle ayant dit son nom et l'ayant prié de lui pardonner comme à sa servante, il garda momentanément le silence, mais à l'aube, avant que ses serviteurs ne commencent à se mettre à l'ouvrage, il la réveille et lui ordonne, après avoir pris autant d'orge qu'elle pourrait en emporter, d'aller chez sa belle-mère avant qu'on ait pu

s'apercevoir qu'elle avait dormi là : car il était sage de se mettre en garde contre la calomnie dans un incident de ce genre, d'autant plus qu'il ne s'était rien passé. « Somme toute, dit-il, voici ce qu'il faudra faire : demander à celui qui t'est le plus proche parent s'il veut de toi pour femme ; s'il dit oui, tu le suivras ; s'il renonce, je t'emmènerai au nom de la loi pour vivre avec moi. »

4. [332] Quand elle eut raconté cet entretien à sa belle-mère, elles éprouvèrent un grand contentement, espérant désormais que Boaz prendrait soin d'elles. Et ce dernier, étant descendu vers midi dans la ville, réunit les Anciens et, ayant mandé Ruth, il appela aussi le parent ; quand celui-ci arriva, il lui dit : « Ne possèdes-tu pas les héritages d'Elimélech et de ses fils ? » Comme il l'avouait, ajoutant qu'il s'en était emparé en vertu des lois et de sa parenté : « Eh bien ! dit Boaz, il ne faut pas se souvenir des lois à moitié, mais s'y conformer complètement. La femme de Mallôn vient ici ; si tu veux être propriétaire de ses champs, il faut que tu l'épouses selon les lois ». Mais lui céda l'héritage et la femme à Boaz, qui était également parent des défunts, en alléguant qu'il avait déjà femme et enfants. Boaz donc, ayant pris les Anciens à témoin, ordonna à la femme de défaire le soulier de cet homme en s'approchant conformément à la loi et de lui cracher à la face. Cela fait, Boaz épouse Ruth, et il leur naît un enfant mâle un an après. Noémi, qui le nourrit, sur le conseil des femmes l'appela Obéd(ès), parce qu'il devait être élevé pour prendre soin de sa vieillesse. Car *ôbèd* dans la langue des Hébreux signifie *qui sert*. D'Obèd naquit Jessé(os), et de ce dernier David(ès), qui fut roi et laissa le pouvoir à ses fils jusqu'à la vingt et unième génération. Toute cette histoire de Ruth, j'ai été obligé de la rapporter, voulant montrer la puissance de Dieu et comme il lui est facile d'élever à un rang illustre les plus humbles, ainsi qu'il l'a fait pour David dont voilà l'origine.

Chapitre X : Éli et ses fils ; Naissance et appel de Samuel

1. Le grand-prêtre Éli ; indignité de ses fils. - 2. Éli annonce à Anna la naissance d'un fils. - 3. Naissance de Samuel ; il est consacré à Dieu. - 4. Révélation faite par Dieu à Samuel.

1. [338] Les Hébreux, dont les affaires avaient décliné, portent de nouveau la guerre chez les Philistins par la raison que voici. Éli, le grand-prêtre, avait deux fils, Ophnis et Phinéès(ès). Ceux-ci, violents envers les hommes et impies envers la divinité, ne reculaient devant aucune

injustice. Ils prenaient une partie des offrandes à titre d'honoraires, les autres, ils s'en emparaient comme des voleurs ; les femmes qui venaient pour le culte divin, ils les déshonoraient, en violant les unes, en séduisant les autres par des présents ; bref, leurs procédés ne différaient en rien de la tyrannie. Aussi leur père s'en montrait-il très affecté et il n'était pas loin de s'attendre à voir fondre sur eux le châtement de Dieu à cause de leur conduite ; le peuple aussi en était fort en peine. Et lorsque Dieu dit à Éli et à Samuél(os) le prophète, qui était encore enfant, le sort qui était réservé à ses fils, alors Éli porta ouvertement le deuil de ses enfants.

2. [341] Mais je veux d'abord rapporter en détail l'histoire du prophète, et ensuite seulement dire ce qui advint aux fils d'Éli et le désastre qui accabla tout le peuple des Hébreux. Alcanès, un Lévite de la classe moyenne, de la tribu d'Ephraïm, qui habitait dans la ville d'Armata, avait deux femmes, Anna et Phénanna. De cette dernière, il eut des enfants ; quant à l'autre, encore qu'elle fût stérile, il ne cessa pas de l'aimer. Comme Alcanès était venu avec ses femmes dans la ville de Silo pour y sacrifier – car c'était là que se dressait le tabernacle de Dieu, comme nous l'avons dit précédemment –, et que pendant le festin il avait distribué successivement les parts des viandes à ses femmes et ses enfants, Anna, apercevant les enfants de l'autre femme assis autour de leur mère, fondit en larmes et se lamentait de sa stérilité et de son isolement. Son chagrin étant plus fort que les consolations de son mari, elle alla dans le tabernacle, supplia Dieu de lui donner une progéniture et de la rendre mère, promettant que son premier-né serait consacré au service de Dieu et n'aurait pas le même genre de vie que le commun. Comme elle restait longtemps en prière, Éli, le grand-prêtre, qui était assis à l'entrée du tabernacle, la prenant pour une femme ivre, lui commanda de se retirer. Celle-ci ayant répondu qu'elle n'avait bu que de l'eau, mais que, dans son chagrin d'être stérile, elle suppliait Dieu, il l'exhorta à prendre courage, lui annonçant que Dieu lui accorderait des enfants.

3. [346] Revenue avec ce doux espoir auprès de son mari, dans sa joie, elle prit de la nourriture et, quand ils furent de retour dans leur ville, elle se sentit enceinte. Et il leur naît un fils qu'ils appellent Samuel, ce qu'on pourrait rendre par *demandé à Dieu* (Théétète). Ils revinrent alors offrir un sacrifice à l'occasion de la naissance de ce fils, et apportèrent aussi leurs dîmes. Et la femme, se souvenant du vœu qu'elle avait formé au sujet de l'enfant, le remit à Éli, pour le consacrer à Dieu

afin qu'il devînt un prophète. Aussi laissa-t-on croître sa chevelure librement et il eut pour boisson de l'eau. Samuel vécut ainsi et fût élevé dans le sanctuaire, mais Alcanès eut encore d'Anna d'autres fils et trois filles.

4. [348] Dès que Samuel eut douze ans accomplis, il commença à prophétiser. Et une nuit qu'il dormait, Dieu l'appela par son nom. Lui, croyant que c'était le grand-prêtre qui avait parlé, alla le trouver. Comme le grand-prêtre niait l'avoir appelé, Dieu recommença à trois reprises. Et Éli réveillé, lui dit : « En vérité, Samuel, moi, je me suis tu comme tout à l'heure, c'est Dieu qui l'appelle. Eh bien dis-lui : Je suis là ». Et Dieu ayant parlé encore une fois, Samuel, qui l'entendit, le pria de lui révéler ses oracles ; car il ne manquerait pas de le servir, quoi qu'il désirât. Dieu alors : « Puisque, dit-il, tu es là, apprends qu'un malheur va fondre sur les Israélites qui dépassera tout ce qu'on peut dire ou croire, que les fils d'Éli périront le même jour et que le pontificat passera dans la maison d'Eléazar, parce qu'à mon culte Éli a préféré ses fils, et les a chéris au détriment même de leurs intérêts ». Éli ayant contraint le prophète par serments de lui révéler tout - ce dernier ne voulant pas l'affliger en lui en parlant -, il s'attendit avec plus de certitude que jamais à la perte de ses fils. Quant à Samuel, sa renommée ne fit que s'accroître, parce qu'on voyait que toutes ses prophéties étaient véridiques.

Chapitre XI : Les fils du prêtre Éli périssent dans le combat contre les Philistins. Leur père ayant appris le désastre, se jette à bas de son siège et meurt. Les Philistins, ayant vaincu les Hébreux dans cette guerre, font main basse sur l'arche. Tous ceux qui ont gouverné depuis Kenez ont reçu le nom de Juges.

1. Victoire des Philistins sur les Hébreux. - 2. Arrivée de l'arche au camp des Hébreux ; défaite de ceux-ci et capture de l'arche. - 3. Mort d'Elia' la nouvelle du désastre. - 4. Naissance de Yochabès. - 5. Transmission du sacerdoce.

1. [352] Juste à cette époque, les Philistins, s'étant mis en campagne contre les Israélites, établissent leur camp près de la ville d'Aphék(a). Les Israélites, ayant été au devant d'eux peu après, on en vient aux mains le jour suivant et les Philistins remportent la victoire ; ils tuent environ 4.000 Hébreux et poursuivent la foule des autres jusqu'au campement.

2. [353] Craignant un désastre complet, les Hébreux envoient aux Anciens et au grand-prêtre

l'ordre d'apporter l'arche de Dieu, afin que, grâce à sa présence dans leurs rangs, ils triomphent de leurs ennemis, ignorant que Celui qui avait décrété leur malheur était plus puissant que l'arche, que l'on ne révérait même qu'à cause de Lui. L'arche arrive donc, ainsi que les fils du grand-prêtre, à qui leur père avait enjoint, s'ils voulaient survivre à la prise de l'arche, de ne pas paraître devant ses yeux. Phinéès exerçait déjà alors le sacerdoce, son père le lui ayant abandonné à cause de sa vieillesse. La confiance renaît donc pleinement chez les Hébreux, qui croient que, grâce à l'arrivée de l'arche, ils l'emporteront sur leurs ennemis ; et les ennemis étaient frappés de terreur, redoutant la présence de l'arche parmi les Israélites. Mais l'événement ne fut conforme aux prévisions ni des uns ni des autres : quand le choc se produisit, la victoire, espérée par les Hébreux, fut aux Philistins ; et la défaite que ceux-ci craignaient, les Hébreux la subirent, s'apercevant qu'ils avaient vainement mis leur confiance dans l'arche ; car sitôt qu'ils en vinrent aux mains avec l'ennemi, ils furent mis en fuite et perdirent environ 30.000 hommes, au nombre desquels tombèrent aussi les fils du grand-prêtre ; et l'arche fut emportée par les ennemis,

3. [357] Quand on annonça la défaite à Silo ainsi que la prise de l'arche - ce fut un jeune Benjamite qui avait assisté à l'affaire qui apporta la nouvelle -, toute la ville fut plongée dans le deuil. Éli le grand-prêtre - qui était assis à l'une des deux portes sur un siège élevé -, entendant les gémissements, pensa qu'il était arrivé aux siens quelque désastre soudain, et ayant mandé le jeune homme, lorsqu'il connut l'issue du combat, il montra assez de résignation pour le sort de ses fils et ce qui s'était passé de l'armée parce qu'il savait d'avance par Dieu ce qui devait arriver et qu'il l'avait annoncé : on est surtout affecté des malheurs qui surviennent à l'improviste ; mais quand il apprit que l'arche elle-même avait été prise par les ennemis, douloureusement touché de l'imprévu d'une telle catastrophe, il tombe à bas de son siège et meurt, après avoir vécu en tout quatre-vingt-dix-huit ans, et occupé quarante ans le pouvoir.

4. [360] Le même jour mourut aussi la femme de son fils Phinéès, car elle n'eut pas assez de force pour survivre au malheur de son mari. Elle était enceinte, en effet, quand on lui annonça la mort de ce dernier, et elle mit au monde un enfant de sept mois. Comme il était viable, on l'appela Jochabès - ce nom signifie *ignominie* - cause du désastre subi en ce temps par l'armée.

5. [361] Éli fut le premier qui gouverna de la maison d'Ithamar, le deuxième fils d'Aaron ; car c'était la maison d'Éléazar qui avait eu précédemment le sacerdoce, de père en fils on se transmettait cette charge. Éléazar la transmit à Phinéès son fils. Après lui, Abiézer(ès), son fils, la reçut et la laissa à son fils Bouki, de qui Ozis, son fils, la recueillit ; après lui ce fut Éli qui eut le sacerdoce, celui dont il a été parlé, ainsi que toute sa postérité jusqu'aux temps de la royauté de Salomon (Solomôn). Ce furent alors les descendants d'Éléazar qui le reprirent.

LIVRE 6 : : De la mort d'Héli à la mort de Saül

Chapitre I : L'arche chez les Philistins ; Retour de l'arche chez les Hébreux

1. L'arche sainte chez les Philistins : fléaux qu'elle provoque. — 2. Délibération et décision des Philistins. — 3. Un chariot, traîné par des vaches, amène l'arche à Beth-Schémesch. — 4. Mort de quelques habitants pour avoir touché à l'arche : les Hébreux la transportent chez le Lévite Aminadab.

1. [1] Les Philistins, ayant capturé l'arche de leurs ennemis, comme nous venons de le dire, l'apportent dans la ville d'Azôt et la placent comme un trophée auprès de leur dieu, qui se nommait Dagon. Mais, le lendemain, comme tous pénétraient au point du jour dans le temple pour se prosterner devant leur dieu, ils le trouvent lui-même précisément dans cette attitude devant l'arche : il gisait, en effet, à bas du piédestal sur lequel il était toujours dressé. Ils le relèvent et le remettent en place, fort troublés de cette aventure. Mais après plusieurs visites à Dagon, qu'ils trouvèrent toujours dans la même posture de prosternation devant l'arche, ils furent plongés dans un extrême embarras et une grande confusion. Finalement, la divinité lança dans la ville des Azôtiens et dans toute la contrée la mortalité et la maladie. Ils périrent, en effet, de dysenterie, mal cruel et qui entraînait très rapidement la décomposition, avant que l'âme eût quitté le corps par une mort normale : ils rejetaient leurs entrailles toutes rongées et complètement détruites par la maladie. De plus, une multitude de souris, sorties de terre, ravageaient tout ce qui couvrait le sol, sans épargner ni plantes, ni fruits. Au milieu de pareilles calamités, les Azôtiens, incapables de résister à ces fléaux, comprirent que c'était l'arche qui en était cause et que leur victoire et la capture de cette arche ne leur avaient pas porté bonheur. Ils envoient donc des messagers aux Ascalonites pour leur demander de recevoir l'arche chez eux. Ceux-ci accueillirent sans déplaisir la requête des Azôtiens et leur rendirent volontiers ce service, mais ils n'eurent pas plus tilt reçu l'arche qu'ils se trouvèrent affligés des mêmes calamités : car l'arche apporta avec elle les maladies des Azôtiens chez ceux qui la reçurent de leurs mains. Aussi les Ascalonites s'en débarrassent, en la renvoyant à une autre ville. Mais là non plus elle ne put demeurer : accablés, en effet, par les mêmes maladies, les nouveaux

détenteurs l'envoient dans les villes suivantes. Et c'est ainsi que l'arche se promène tour à tour parmi les cinq villes des Philistins, semblant imposer à chacune d'elles comme tribut de sa venue les maux qu'elle leur faisait souffrir.

2. [7] Les victimes, découragées par ces malheurs, dont le récit servait de leçon à tous les voisins de ne recevoir jamais chez eux une arche qui contait si cher, cherchèrent dès lors un moyen, un expédient pour s'en débarrasser. Les chefs des cinq villes, Gitta, Akkaron et Ascalon, ainsi que Gaza et Azôtos, se réunirent et délibérèrent sur la conduite à tenir. Au commencement, l'avis prévalait de renvoyer l'arche à ses propriétaires, car Dieu prenait fait et cause pour elle et c'était pourquoi ces fléaux s'y étaient attachés et la suivaient, s'abattant avec elle sur leurs villes. Quelques-uns toutefois soutenaient qu'il n'en fallait rien faire et ne pas commettre la méprise d'attribuer à l'arche l'origine de leurs maux ; il n'y avait pas en elle cette vertu et ce pouvoir ; jamais, en effet, si Dieu en avait tellement souci, il ne l'aurait laissée tomber aux mains des hommes. Ils les exhortaient donc à se tranquilliser et à supporter ces afflictions avec sérénité, ne leur attribuant d'autre cause que la nature elle-même, qui produit périodiquement des changements de ce genre dans les corps, dans la terre, dans les végétaux et enfin, dans tout ce qu'elle engendre. Cependant sur toutes ces propositions l'emporta l'avis d'hommes qui, auparavant déjà, avaient prouvé la supériorité de leur intelligence et de leur sagacité, mais dans l'occurrence surtout parurent dire exactement ce que la situation comportait. Il ne fallait, déclarèrent-ils, ni renvoyer l'arche, ni la retenir, mais vouer à Dieu cinq images d'or, une au nom de chaque ville, en offrande d'actions de grâce à Dieu, parce qu'il avait pris soin de leur salut et leur avait conservé la vie quand ils allaient la perdre par suite de ces maladies auxquelles ils ne pouvaient plus résister, et puis autant de souris en or pareilles à celles qui avaient dévasté et ruiné leur pays. Ensuite, après les avoir placées dans un coffret et posées sur l'arche, on préparerait pour celle-ci un chariot neuf, on y attellerait des vaches avant fraîchement vêlé, on enfermerait et on retiendrait les veaux afin qu'ils ne retardassent pas leurs mères en les suivant, et afin que celles-ci, en peine de leurs petits, fissent plus de diligence ; puis, quand on les aurait poussées, traînant l'arche, jusqu'à un carrefour, on les abandonnerait et on les laisserait libres de s'engager dans le chemin qu'elles choisiraient elles-mêmes. Si elles prenaient la route des Hébreux et montaient vers leur pays, il faudrait attribuer à l'arche l'origine de tous ces maux ; que si elles se dirigeaient ailleurs,

« nous courrons, disaient-ils, la reprendre, assurés qu'elle ne possède aucun pouvoir de ce genre ».

3. [13] On jugea que c'était bien parler, et aussitôt l'on conforma les actes aux paroles. Dociles au plan qu'on vient de dire, ils conduisent le chariot au carrefour et, l'avant laissé là, s'en retournent. Puis, voyant les vaches aller tout droit, comme si quelqu'un les guidait, les chefs des Philistins suivirent, curieux de savoir où elles s'arrêteraient et chez qui elles allaient se tendre. Or, il existe un village de la tribu de Juta, du nom de Bethsamé ; c'est là qu'arrivent les vaches ; une vaste et belle plaine s'offrait à leurs pas ; elles n'avancent pas davantage et arrêtent là le chariot. Ce fut pour les habitants du village un spectacle et une joie. Comme on était dans la saison d'été où tout le monde se trouvait aux champs pour la récolte des blés, dès qu'ils voient l'arche, saisis d'allégresse, ils laissent là leur travail et accourent incontinent vers le chariot. Puis, s'étant saisis de l'arche et du coffret qui renfermait les images et les souris, ils les placent sur un rocher qui se trouvait dans la campagne et, après avoir offert un magnifique sacrifice à Dieu et célébré un festin, ils brillèrent en holocauste chariot et boeufs. Ce qu'avant vu, les chefs des Philistins s'en retournèrent chez eux.

4. [16] Cependant la colère et l'indignation de Dieu frappe soixante-dix hommes du village de Bethsamé qu'il foudroie pour s'être approchés pie l'arche, alors qu'ils n'avaient pas le droit d'y porter la main, n'étant pas prêtres. Les habitants du village pleurèrent ces victimes : ils célébrèrent pour eut le deuil que comporte un malheur envoyé par Dieu. et chacun en particulier se lamentait sur son mort. Puis, se reconnaissant eux-mêmes indignes de conserver l'arche par devers eux, ils firent savoir à l'assemblée générale des Hébreux que l'arche leur avait été restituée par les Philistins. Les Hébreux, dès qu'ils l'apprirent, la transportèrent à Kariathiarima, ville proche des Bethsamites : et comme là vivait un homme de la race des Lévites Aminadab(os). réputé pour sa justice et sa piété, ils amenèrent l'arche dans sa demeure, comme en un endroit digne de Dieu, puisqu'elle était habitée par un juste. Les fils de cet homme gardèrent l'arche et furent commis à ce soin durant vingt ans : elle resta, en effet, tout ce temps à Kariathiarima, après avoir passé quatre mois chez les Philistins.

Chapitre II : Oppositions entre les Philistins les Hébreux sous la conduite de Samuel

1. Exhortation de Samuel aux Hébreux : il les conduit à Masphaté. — 2. Expédition des Philistins. Victoire des Hébreux. — 3. Samuel reprend le pays précédemment conquis par les Philistins.

1. [19] Pendant tout le temps où la ville des Kariathiarimites posséda l'arche, le peuple entier offrait des vœux et des sacrifices à Dieu et témoignait envers lui d'une piété et d'un zèle exemplaires. Le prophète Samuel, témoin de leur ardeur, trouva l'occasion belle, devant de telles dispositions, pour leur parler de la liberté et des bienfaits qu'elle apporte ; il leur tint le langage qu'il jugea le plus propre à lui concilier leurs esprits et à les persuader : « Hommes, leur dit-il, pour qui aujourd'hui encore les Philistins sont des ennemis pesants, mais à qui Dieu commence à devenir propice et bienveillant, vous ne devez pas vous contenter d'aspirer à la liberté, mais agir aussi de façon à la conquérir, ni vous borner à vouloir être délivrés de vos tyrans, tout en continuant à vous comporter de manière à perpétuer votre esclavage. Soyez donc justes et, en chassant le mal de vos âmes et en cultivant la vertu, tournez-vous vers la divinité de toute votre pensée et persévérez dans son culte : cette conduite vous vaudra le bonheur, l'affranchissement de la servitude et la victoire sur vos ennemis, avantages qu'on ne peut acquérir ni par les armes, ni par la vigueur physique, ni par le nombre des combattants : car ce n'est pas à ces mérites-là que Dieu promet de tels biens, c'est à une vie de vertu et de justice. C'est moi qui me porte envers vous garant de ses promesses. » À ces paroles, le peuple répondit par des acclamations : heureux de cet encouragement, il promit de se conduire en sorte de plaire à Dieu. Samuel les mène alors dans une ville appelée Masphaté, ce qui signifie lieu en lieu dans la langue des Hébreux. Là, s'étant approvisionnés d'eau, ils font des libations à Dieu et, consacrant toute la journée au jeûne, se livrent à la prière.

2. [23] Cependant leur rassemblement en cet endroit ne passe pas inaperçu des Philistins ; ceux-ci, informés de leur réunion, marchent contre les Hébreux en forces considérables, dans l'espoir de les surprendre sans défiance et sans préparatifs. Cette attaque les bouleverse et les plonge dans la confusion et la terreur. Accourus auprès de Samuel, ils lui déclarent que leur courage est abattu par la peur et le souvenir de leur précédente défaite. « C'est pour cela, disent-ils, que nous restions tranquilles, de peur d'attirer sur nous les forces ennemies. Or, tandis que tu nous réunissais pour des prières, des sacrifices et des serments,

voici que les ennemis tombent sur nous qui sommes nus et sans armes : aussi n'avons-nous d'espoir de salut qu'en toi seul et qu'en Dieu. si tu obtiens de lui que nous puissions échapper aux Philistins. » Samuel les engage à se rassurer, et leur annonce que Dieu les secourra. Et, avant pris un agneau de lait, il le sacrifie pour le salut du peuple et supplie Dieu d'étendre sa droite au-dessus d'eux pour les protéger dans la bataille contre les Philistins et ne pas leur laisser subir un second revers. Dieu daigne exaucer ses prières : il accepte le sacrifice dans une pensée propice et secourable, et leur promet la victoire et le triomphe. Dieu maintenait encore la victime sur l'autel et ne l'avait pas encore fait entièrement consumer par la flamme sacrée, quand l'armée ennemie sort de son camp et se range en bataille avec l'espoir de vaincre, croyant les Juifs dans le désarroi, eux qui n'avaient pas d'armes et n'étaient pas venus là dans l'intention de combattre. Mais l'événement fut tel que, le leur eût-on prédit, les Philistins auraient eu peine à le croire. Tout d'abord, en effet, Dieu les trouble, par un tremblement de terre et rend le sol vacillant et incertain sous leurs pas, de sorte que ses ébranlements les faisaient chanceler sur leurs jambes, et quand le sol s'ouvrait, ils étaient engloutis dans les crevasses : puis, avant fait retentir le tonnerre et brûler autour d'eux les flammes de la foudre comme pour leur brûler les yeux, enfin leur arrachant les armes des mains, il les met en déroute tout dépouillés. Mais Samuel marche contre eux avec le peuple et, après en avoir massacré beaucoup, les poursuit jusqu'à un certain endroit appelé Corraea. Là, il érige une pierre, pour marque de la victoire et de la fuite des ennemis, et il l'appelle Pierre Forte, comme symbole de la force que Dieu leur avait prêtée contre leurs ennemis.

3. [29] Ceux-ci, après cette défaite, n'osèrent plus attaquer les Israélites ; la crainte et le souvenir de leur désastre les firent demeurer en repos. Et l'assurance qui animait autrefois les Philistins contre les Hébreux passa dans le cœur de ces derniers après la victoire. Samuel, avant fait campagne contre eux, en fait périr beaucoup, humilie complètement leur orgueil et leur enlève le pays qu'ils avaient arraché précédemment aux Juifs après leur victoire ; c'était la région qui s'étend depuis la frontière de Gitta jusqu'à la ville d'Akkaron. À cette époque-là, les Israélites vivaient en bonne amitié avec ce qui restait des Chananéens.

Chapitre III : Le juge Samuel ; Le peuple réclame un roi

1. Samuel juge le peuple. — 2. Inconduite des fils de Samuel. — 3. Le peuple réclame un roi, chagrin de Samuel. — 4. Dieu l'apaise et le charge d'élire un roi. — 5. Samuel expose au peuple les inconvénients de la monarchie. — 6. Instances du peuple ; Samuel cède.

1. [31] Le prophète Samuel, avant réparti le peuple et assigné (à chaque groupe) une ville, leur ordonna de s'y rendre pour y faire juger les différends qui s'élèveraient entre eux. Lui-même venait deux fois l'an dans ces villes pour leur rendre la justice et il fit régner un ordre parfait pendant longtemps.

2. [32] Dans la suite, appesanti par la vieillesse et empêché de remplir ses fonctions habituelles, il remet à ses fils le pouvoir et le gouvernement du peuple ; l'aîné s'appelait Yôel, le second avait nom Abira. Il établit que le premier siégerait et jugerait dans la ville de Béthel et le second à Barsoubai, soumettant ainsi à chacun d'eux la moitié du peuple. Mais ceux-ci démontrèrent clairement par leur exemple qu'on peut dans sa conduite ne pas ressembler à ses parents de braves et honnêtes gens peuvent être fils de méchants... ceux-ci au contraire se rangèrent dans la classe des méchants, fils de gens de bien. S'écartant, en effet, des mœurs de leur père pour prendre un chemin tout opposé, ils trahissaient la justice pour des présents et des profits honteux, rendaient leurs sentences, non pas selon l'équité, mais selon leur intérêt, et s'abandonnaient à une vie de volupté et de festins somptueux ; par cette conduite ils offensaient à la fois Dieu et le prophète, leur père, qui dépensait tant de zèle et de soins pour inculquer même à la multitude l'idée de justice.

3. [35] Le peuple, voyant les attentats commis contre le régime et les institutions antérieures par les fils du prophète, était fort mécontent de leur conduite ; ils accourent ensemble auprès de Samuel, qui habitait dans la ville d'Armatha, lui dénoncent les dérèglements de ses fils et ajoutent, que déjà vieux comme il l'est, affaibli par l'âge, il ne peut plus diriger les affaires ainsi qu'auparavant ; ils le prient donc instamment de leur désigner un roi pour gouverner le peuple et tirer vengeance des Philistins, qui leur doivent encore des comptes pour leurs injures passées. Ces paroles chagrinerent fort Samuel, à cause de sa droiture naturelle et de sa répulsion pour les rois, car il était fort attaché au gouvernement aristocratique, qu'il tenait pour divin et propre à faire le bonheur de ceux qui l'adoptaient. Dans les soucis et les

tourments que ces révélations lui causèrent, il perdit le manger et le dormir et passa toute la nuit à rouler mille pensées touchant ces affaires.

4. [38] Comme il était dans cet état d'esprit, la divinité lui apparaît et l'exhorte à ne pas s'offenser des revendications du peuple, car ce n'était pas lui qu'ils avaient dédaigné, c'était Dieu même, ne voulant plus de celui-ci seul pour roi ; et cette démarche-là, c'était depuis le jour où il les avait fait sortir d'Égypte qu'ils la méditaient. Mais ils ne tarderaient pas à être saisis de douloureux regrets. « Regrets qui n'empêcheront rien de ce qui doit arriver de s'accomplir, mais qui confondront leur mépris et leur ingratitude envers moi et envers ton autorité de prophète. Je t'ordonne donc de leur élire un roi que je te désirerai moi-même, après que tu les auras prévenus de quels maux ils seront victimes sous le gouvernement d'un roi et avertis hautement dans quelle révolution ils se jettent. »

5. [40] Avant entendu ces paroles, Samuel, dès l'aube, convoqua les Juifs et dit qu'il consentait à leur désigner un roi, mais qu'il devait d'abord leur exposer en détail ce qui leur adviendrait sous des rois et de combien de maux ils seraient accablés. « Sachez, en effet, que d'abord ils vous enlèveront vos enfants, qu'ils obligeront les uns à devenir conducteurs de chars, les autres cavaliers et gardes du corps, d'autres coureurs, commandants de mille et de cent hommes ; ils feront d'eux aussi des artisans, des fabricants d'armes, de chars, d'instruments, des cultivateurs qui devront travailler leurs champs et creuser leurs vignobles. Il n'est rien enfin qu'on ne leur fera faire comme à des esclaves achetés à prix d'argent. Quant à vos filles, on les emploiera comme parfumeuses, cuisinières, et boulangères, et on leur imposera tous les travaux qu'exécutent les servantes par peur des coups et des tortures. Ils vous prendront votre avoir et en feront cadeau à leurs eunuques et à leurs gardes du corps ; et ils distribueront vos troupeaux de bêtes à leurs créatures. En un mot, vous serez asservis avec tous les vôtres au roi : et deviendrez les égaux de vos propres domestiques : alors, les souffrances que vous éprouverez vous feront souvenir de ces paroles, et, dans votre repentir, vous supplierez Dieu de vous prendre en pitié et de vous accorder une prompte délivrance de la domination royale. Mais lui n'exaucera pas vos prières, il vous repoussera et vous laissera subir la juste peine de votre mauvais dessein. »

6. [43] Cependant, même à ces prédictions d'avenir, le peuple demeurait sourd, et il était malaisé de chasser de leur pensée une résolution déjà arrivée, rebelle à tout raisonnement. En effet,

ils ne changèrent pas de sentiment et ne se soucièrent pas des paroles de Samuel, mais ils le pressurent vivement, insistant pour qu'il élût sur l'heure un roi, sans se préoccuper de l'avenir. Car, pour tirer vengeance de leurs ennemis, il fallait qu'ils eussent un chef qui combattit avec eux, et il n'y avait rien de déraisonnable, si leurs voisins étaient gouvernés par des rois, qu'ils eussent la même forme de gouvernement. Samuel, voyant que, loin d'être retournés par ses paroles, ils ne faisaient que s'opiniâtrer : « Pour le moment, dit-il, retirez-vous chacun chez vous, je vous manderai quand il sera nécessaire, dès que j'aurai appris de Dieu quel roi il vous donne. »

Chapitre IV : Vocation de Saül

1. Saül à la recherche des ânesses de son père : sa rencontre avec Samuel. — 2. Samuel oint Saül et lui fait des prédictions. — 3. Discretion de Saül. — 4. Samuel convoque le peuple. — 5. Il tire au sort la royauté. Nomination de Saül.

1. [45] Or, il y avait dans la tribu de Benjamin un homme de bonne naissance et de mœurs honnêtes, nommé Kis(os). Il avait un fils, jeune homme grand et bien fait, et qui brillait encore plus par son courage et son intelligence que par ses avantages extérieurs : on l'appelait Saül. Ce Kis, un jour que de belles ânesses de son troupeau s'étaient égarées loin du pâturage, comme elles lui étaient plus chères que tout ce qu'il possédait, envoya son fils avec un serviteur à la recherche de ces bêtes. Celui-ci, après avoir parcouru la tribu paternelle en quête des ânesses, s'en alla dans les autres tribus ; ne les ayant pas trouvées davantage, il songeait à s'en retourner, de crainte que son père ne fût en peine à son sujet. Cependant, quand ils arrivèrent à la ville d'Armatha, le serviteur qui l'accompagnait lui dit qu'il y avait là un prophète véridique et lui conseilla d'aller le trouver, pour savoir de lui ce qui était advenu des ânesses. Saül objecta que, s'ils allaient chez le prophète, ils n'avaient rien à lui offrir en échange de son oracle, car leur argent de route était déjà épuisé. Là-dessus, le serviteur déclara qu'il lui restait un quart de sicle et qu'il le donnerait, — ils ne savaient pas que le prophète n'acceptait point de salaire, d'où leur erreur ; — ils se dirigent donc vers la ville, et avant rencontré près des portes des jeunes filles qui allaient à la fontaine, ils leur demandent la maison du prophète. Celles-ci la leur indiquent et les engagent à se hâter, avant que le prophète n'aille souper ; car il avait beaucoup de convives et se mettait à table avant ses invités. Or, c'était pour

cela même que Samuel avait convoqué tant de monde à ce repas ; il avait, en effet, demandé tous les jours à Dieu de lui annoncer qui il devait faire roi et, la veille, Dieu le lui avait désigné, disant qu'il lui enverrait lui-même un jeune homme de la tribu de Benjamin, précisément à cette heure. Assis sur la terrasse de sa maison, Samuel attendait que le temps fût écoulé, et, le moment venu, il descendit pour aller dîner. Ce faisant, il rencontre Saül, et Dieu lui révèle que c'est celui-là qui règnera. Cependant Saül s'approche de Samuel, le salue et le prie de lui indiquer la demeure du prophète parce que, étant étranger dans la ville, il l'ignorait. Samuel lui déclare que le prophète c'est lui et l'emmène au festin, l'assurant que les ânesses qu'on l'avait envoyé chercher étaient sauvées et que tous les biens imaginables seraient son partage. Saül lui réplique : « Seigneur, je suis trop peu de chose pour concevoir une telle espérance : ma tribu est trop intime pour faire des rois, et ma maison de condition plus humble que les autres maisons. Tu railles et tu vas faire rire de moi en parlant de grandeurs hors de proportion avec mon origine. » Cependant le prophète l'amène au repas, le fait asseoir, ainsi que son compagnon, au-dessus de tous les invités, qui étaient au nombre de soixante-dix et prescrit aux serviteurs de poser devant Saül une portion royale. Puis, quand vint l'heure de se mettre au lit, les autres convives se levèrent et s'en retournèrent chacun chez soi, mais Saül coucha chez le prophète ainsi que son serviteur.

2. [53] Avec le jour, Samuel, l'avant fait lever de sa couche, le reconduisit, et, une fois hors de la ville, lui prescrivit de faire marcher son serviteur en avant et de demeurer seul en arrière : car il avait quelque chose à lui dire sans témoin. Alors Saül renvoie son compagnon, et le prophète, avant pris l'huile sainte, la verse sur la tête du jeune homme et l'embrasse : « Sache, dit-il, que tu es élu roi par Dieu pour combattre les Philistins et pour défendre les Hébreux. Et en voici le signe que je vais t'annoncer. Quand tu seras parti d'ici, tu rencontreras sur ta route trois hommes se dirigeant sur Béthel pour y adorer Dieu ; le premier portera trois pains, le second un chevreau, le troisième viendra à leur suite chargé d'une outre de vin. Ces gens te salueront, te feront des compliments et te donneront deux pains, et toi, tu les accepteras. De là, tu iras à l'endroit appelé Tombeau de Rachel, où tu trouveras quelqu'un qui t'annoncera que tes finesses sont retrouvées. De là, tu viendras à Gabatha, où tu rencontreras des prophètes assemblés et, saisi d'un transport divin, tu prophétiseras avec eux, de sorte que quiconque t'apercevra sera frappé pie stupeur et dira tout

étonné : « Comment un si grand honneur est-il arrivé au fils de Kis ? » Quand ces signes te seront apparus, tu sauras que Dieu est avec toi ; puis tu iras embrasser ton père et tes parents. Mais tu viendras à Galgala, où je te rappellerai, afin que nous offrions à Dieu des sacrifices d'actions de grâce pour tous ces événements. » Après ces paroles et ces prédictions, il congédie le jeune homme. Et tout ce que Samuel avait annoncé à Saül ne manqua pas d'arriver.

3. [58] Quand il entra dans sa maison, son parent Abénar(os), — c'était, de tous ses proches celui qu'il aimait le mieux, — le questionna sur les incidents de son voyage. Saül lui en raconta le détail sans rien cacher, comment il était arrivé chez le prophète Samuel, et comment ce dernier lui avait dit que les ânesses étaient retrouvées. Mais quant à la royauté et à ce qui y avait trait, estimant que ce récit exciterait la jalousie et la méfiance, il n'en dit mot, même à un homme qui lui semblait des plus bienveillants et qu'il chérissait le plus de tous ceux de son sang, il ne jugea pas prudent ou sape de confier ce secret, parce qu'il avait réfléchi, j'imagine, à ce qu'est en réalité la nature humaine : personne, ami ou parent, n'est bon d'une bonté à toute épreuve, ni ne conserve ses sentiments devant une situation aussi éclatante procurée par Dieu, mais tous se montrent jaloux et envieux à l'égard des supériorités.

4. [60] Samuel convoque ensuite le peuple dans la ville de Masphathé et lui adresse ces paroles, parlant, dit-il, conformément aux instructions qu'il a reçues de Dieu : « Après que Dieu leur a procuré la liberté et asservi leurs ennemis, ils se montrent oublieux de ses bienfaits et répudient sa royauté, sans réfléchir à l'avantage qu'il y a d'être gouverné par le meilleur de tous et que le meilleur de tous, c'est Dieu ; au lieu de quoi ils préfèrent prendre pour roi un homme, qui se, servira de ses sujets comme de sa chose, selon sa fantaisie ou son caprice au gré de toutes ses autres passions, abusant sans pudeur du pouvoir ; qui, n'étant pas l'auteur et organisateur du genre humain, ne se souciera pas non plus de le préserver, alors que Dieu, pour cette raison même, en prend le plus grand soin. Mais, ajoute-t-il, puisqu'il vous plaît ainsi, et que vous persistez dans votre dessein outrageant pour Dieu, rangez-vous tous par tribus et par maisons et tirez au sort. »

5. [62] Les Hébreux ayant ainsi fait, le lot de la tribu de Benjamin sortit. Et quand on eut tiré dans celle-ci, ce fut la famille appelée Matris qui fut désignée ; on tira enfin entre les individus de cette famille et la royauté échut au fils de Kis, à Saül.

Sitôt informé, le jeune homme alla se retirer à l'écart, ne voulant pas, j'imagine, avoir l'air avide de prendre le pouvoir. Loin de là, il fit preuve d'une maîtrise de soi et d'une modestie surprenantes, car tandis que la plupart des hommes sont incapables de contenir leur joie devant les moindres succès et se précipitent pour se faire voir à tout le monde, lui non seulement ne manifesta rien de pareil pour avoir été élu roi et désigné comme le souverain de tant de peuples considérables, mais même se déroba loin de la vue de ses futurs sujets et les força à le chercher, non sans peine. Comme ils étaient embarrassés et inquiets de la disparition de Saül, le prophète supplia Dieu de leur indiquer où il se trouvait et de faire apparaître le jeune homme aux yeux de tous. Dieu leur révèle l'endroit où se tenait caché Saül, Samuel l'envoie chercher, et, sitôt arrivé, le place au milieu du peuple. Or, il les dépassait tous de la tête, et sa stature lui donnait un air vraiment royal. Alors le prophète s'écrie : « Voici le roi que Dieu vous a donné. Voyez comment il est supérieur à tous et digne de commander. » Et comme le peuple l'acclamait aux cris de « Vive le roi ! », le prophète, ayant mis par écrit pour eux tout ce qui adviendrait dans l'avenir, leur en donna lecture, en présence du roi, puis il déposa le livre dans le tabernacle de Dieu, afin d'attester ses prédictions auprès des générations futures. Ceci accompli, Samuel congédie le peuple et se retire dans la ville d'Armata, sa patrie. Saül, de son côté, partit pour Gabatha, d'où il était issu, beaucoup de gens de bien l'accompagnèrent en lui rendant les hommages dus à un roi, mais aussi plusieurs méchants qui affectaient de le mépriser, de railler ses amis, ne lui offraient pas de présents et ne témoignaient ni par des égards, ni par des paroles, d'aucune sympathie pour Saül.

Chapitre V : Saül devient roi

1. Naas, roi des Ammanites, menace Jabès en Galaad ; les habitants demandent à envoyer un message aux Hébreux. — 2. Envoi au message : Saül promet son secours. — 3. Victoire de Saül ; sa popularité. — 4. Confirmation de l'élection de Saül. — 5. Samuel prend à témoin le peuple de l'intégrité de son gouvernement. — 6. Reproches de Samuel au peuple, orage miraculeux ; repentir du peuple.

1. [68] Cependant, un mois après, Saül commence à gagner le respect de tous par la guerre contre Naas(ès) roi des Ammanites. Ce dernier, en effet, avait fait beaucoup de mal à ceux des Juifs, établis de l'autre côté du Jourdain, qu'il attaqua avec une

grande et forte armée. Il réduisit leurs villes en servitude, et, après avoir d'abord subjugué les hommes par la force et la violence, il s'attacha à les affaiblir pour l'avenir par sa malice et son habileté, de façon à détruire tout espoir de relèvement et d'affranchissement pour eux : en effet, aussi bien à ceux qui venaient à lui sur parole qu'à ceux qui étaient pris par droit de guerre, il faisait arracher l'œil droit. Il calculait — l'œil gauche étant déjà caché par le bouclier — qu'ils seraient ainsi tout à fait réduits à l'impuissance. Le roi des Ammanites, après avoir ainsi traité ceux qui habitaient au-delà du Jourdain, lit campagne contre le peuple appelé Galadéniens. Avant établi son camp près de la capitale de ses ennemis nommée Jabès, il leur envoya des messagers pour les inviter à se rendre incontinent, en acceptant qu'on leur crevât l'œil droit ; sinon il les menaçait d'un siège et de la destruction de leurs villes : à eux de choisir, s'ils préféraient perdre une petite partie de leur corps ou le perdre tout entier. Les Galadéniens, frappés de terreur, n'osèrent rien répondre ni dans un sens, ni dans l'autre, ne sachant s'ils voulaient se rendre ou résister, ils demandèrent un délai de sept jours afin d'envoyer un message à leurs frères pour les prier de leur porter secours ; alors si l'on venait à leur aide, ils lutteraient, s'il n'y avait aucun espoir d'assistance, ils se rendraient au roi, prêts à souffrir ce que bon lui semblerait.

2. [73] Naas, plein de mépris pour le peuple des Galadéniens et leur réponse, leur accorde le sursis désiré et leur permet d'envoyer un message à tous les alliés qu'ils voudraient. Ayant donc dépêché aussitôt vers chaque ville, ils annoncèrent aux Israélites les menaces de Naas et l'extrémité où ils étaient réduits. Ceux-ci se livrèrent aux larmes et à la douleur en entendant ce qui était arrivé aux Jabiséniens, mais la crainte ne leur permit pas d'oser davantage. Cependant, quand les messagers furent arrivés dans la ville du roi Saül et eurent raconté le péril de ceux de Jabis, le peuple se borna à gémir, comme celui des autres villes, sur le malheur de ses frères. Saül, qui rentrait du travail des champs, rencontre ses concitoyens éplorés, et, leur ayant demandé la raison de leur désespoir et de leur abattement, apprend le rapport des messagers. Alors, saisi de l'inspiration divine, il congédie les Jabiséniens avec promesse de leur venir en aide le troisième jour et de triompher des ennemis avant l'aube, afin que le soleil à son lever les vit déjà vainqueurs et affranchis de leurs craintes. Il pria quelques-uns d'entre eux de rester avec lui afin de lui servir de guides.

3. [77] Pour déterminer le peuple par la crainte du châtement à partir en guerre contre les Ammanites

et les faire se rassembler le plus vite possible, il trancha les nerfs à ses bœufs et menaça de traiter de même les réfractaires, ceux qui ne viendraient pas en armes le jour suivant près du Jourdain, prêts à le suivre, lui, ainsi que le prophète Samuel, partout où ils voudraient les mener. Les Israélites, effrayés par cette menace, se rassemblèrent au moment fixé ; il dénombra leur multitude dans la ville de Baïa et les trouva réunis au nombre de sept cent mille, indépendamment de la tribu de Juda : cette dernière comptait soixante-dix mille hommes. Avant franchi le Jourdain et marché pendant toute la nuit l'espace de dix schènes, il arrive avant le lever du soleil et, après avoir partagé en trois son armée, il tombe soudain de tous les côtés sur les ennemis qui ne s'y attendaient pas ; le combat engagé, il massacra une quantité d'Ammanites et le roi Naas lui-même. Cet éclatant exploit accompli par Saül répandit parmi tous les Hébreux ses louanges et procura à sa vaillance un renom merveilleux. En effet, s'il s'était trouvé précédemment des gens pour faire peu de cas de lui, ils changèrent alors de sentiment pour l'honorer et le considérer comme le premier entre tous. Car il ne lui suffit pas d'avoir sauvé la vie aux Jabiséniens, mais il pénétra dans le pays des Ammanites, le ravagea tout entier et revint dans sa patrie chargé d'un butin considérable. Le peuple, dans sa joie des liants faits de Saül, se félicitait d'avoir élu un tel roi, et se retournant contre ceux qui avaient prétendu qu'il ne servirait en rien leurs intérêts. Il s'écriait : « Où sont-ils aujourd'hui, ceux-là ? » et « Qu'ils soient châtiés ! » enfin, tout ce qu'a coutume de vociférer une foule grisée par des succès contre ceux qui en dénigraient tout à l'heure les auteurs. Quant à Saül, il accueillait avec reconnaissance leurs témoignages de bienveillance et leur zèle pourra personne, mais il jura qu'il ne souffrirait pas qu'en un tel jour on mit à mort aucun de ses frères : il serait insensé de souiller la victoire due à Dieu par une effusion de sang et le meurtre d'hommes de leur race : il convenait plutôt de célébrer une fête dans des sentiments de mutuelle concorde.

4. [83] Samuel déclare encore qu'il faut par une deuxième élection confirmer la royauté de Saül, et tous se réunissent dans la ville de Galgala : car c'est là qu'il leur avait prescrit de se rendre. Et de nouveau, à la vue de tout le peuple, le prophète répand l'huile sainte sur la tête de Saül et pour la seconde fois le proclame roi. C'est ainsi que le gouvernement des Hébreux se changea en monarchie. En effet, sous Moïse et son disciple Josué, qui fut général en chef, ils vécurent sous un régime aristocratique. Après la mort de ces derniers, pendant une durée totale de dix-huit

années, le peuple resta dans l'anarchie. Ensuite, ils revinrent à leur premier régime, confiant l'autorité suprême à l'homme qui avait paru le plus éminent par son courage et sa capacité à la guerre : et c'est pourquoi ils appelèrent cette période de leur vie politique « période des Juges ».

5. [86] Le prophète Samuel, avant réuni les Hébreux en assemblée, s'exprima en ces termes : « Je vous adjure, par le Dieu suprême qui appela à la vie ces deux frères illustres, je veux dire Moïse et Aaron, qui a délivré nos pères des Égyptiens et de leur servitude, de vous avancer sans fausse honte, sans vous laisser paralyser par la crainte ou tout autre sentiment, et de déclarer si j'ai rien fait d'oblique et d'injuste par amour du lucre ou par cupidité ou par faveur. Ne craignez pas de m'accuser, si j'ai détourné quelque chose comme veau ou brebis, — qu'on peut cependant sans crime recevoir pour sa nourriture, — ou si j'ai contristé quelqu'un en lui confisquant sa bête de somme pour mon propre usage ; si j'ai encouru un grief de ce genre, qu'on l'articule en présence de votre roi. » Sur cela tous s'écrièrent qu'il n'avait rien fait de semblable et qu'il avait gouverné le peuple saintement et équitablement.

6. [88] Alors Samuel, devant ce témoignage unanime : « Puisque vous avez reconnu, dit-il, que vous n'avez rien eu à me reprocher, laissez-moi maintenant vous dire en toute franchise quelle grande impiété vous avez commise envers Dieu en réclamant un roi. Il fallait vous souvenir que c'est avec soixante-dix personnes seulement de notre race que notre ancêtre Jacob, poussé par la famine, se rendit en Égypte. Là, après que sa postérité, infiniment multipliée, fut par les Égyptiens réduite à l'esclavage et soumise à de durs sévices, Dieu, sur la prière de nos pères, sans recourir à un roi, leur permit de se délivrer de cette contrainte en leur envoyant les deux frères, Moïse et Aaron, qui vous conduisirent dans ce pays que vous occupez maintenant. Après avoir joui de ce bienfait de Dieu, vous avez trahi son culte et sa religion. Et malgré tout, quand vous êtes tombés sous la main des ennemis, il vous a délivrés, d'abord en vous faisant triompher des Assyriens et de leur puissance, puis en vous procurant la victoire sur les Ammanites et les Moabites, et enfin sur les Philistins. Tout cela, ce n'est pas sous la conduite d'un roi que vous l'avez accompli, c'est avec Jephthé et Gédéon pour chefs. Quelle démenche vous a donc poussés à fuir votre Dieu et à souhaiter d'être soumis à un roi ? J'ai consenti cependant à désigner celui que Dieu même a élu. Toutefois, pour que vous sachiez clairement que Dieu est courroucé et mécontent que vous ayez introduit la

royauté, je vous le ferai révéler par des signes irrefragables. Une chose dont personne d'entre vous n'a jamais ouï parler, une tempête au cœur de l'été, voilà ce qu'après avoir prié Dieu je vais maintenant vous faire contempler. » Samuel avait à peine fini de parler au peuple, que la divinité atteste par des coups de tonnerre, des éclairs et une averse de grêle la véracité de toutes les paroles du prophète. Frappés de stupeur et d'épouvante, ils confessèrent qu'ils avaient péché, égarés par l'ignorance, et supplièrent le prophète, comme un père bon et indulgent, de leur rendre Dieu propice et de leur faire remise de cette faute qu'ils avaient ajoutée à tant d'autres rébellions et transgressions. Samuel promet qu'il suppliera Dieu de leur pardonner et essaiera de le fléchir ; il les exhorte cependant à être justes et vertueux et à se souvenir toujours des maux que leurs défaillances ont déchaînés sur eux, des miracles de Dieu et de la législation de Moïse, s'ils ont le désir d'être sauvés et de vivre heureux sous un roi. Que s'ils négligeaient ces avis, il viendrait, disait-il, sur eux et sur le roi une grande calamité envoyée par Dieu. Samuel, avant fait ces prophéties aux Hébreux, les congédia dans leurs foyers, après avoir consacré pour la seconde fois la royauté de Saül.

Chapitre VI : Victoires militaires de Saül

1. Guerre avec les Philistins : terreur des Hébreux. — 2. Saül méconnaît les instructions de Samuel, les Hébreux impuissants devant les incursions des Philistins : exploits de Jonathan. — 3. Victoire de Saül : mesure prise par lui pour assurer la défaite complète de l'ennemi : Jonathan, par ignorance, enfreint ses ordres. — 4. Cérémonies après la victoire. — 5. Découverte de la faute involontaire de Jonathan. il est sauvé par le peuple. — 6. Succès de Saül dans d'autres guerres.

1. [95] Saül, avant choisi parmi le peuple environ trois mille hommes, en prit pour son compte mille comme gardes du corps et vécut dans la ville de Béthel ; il donna les autres comme gardes à son fils Jonathan et les envoya à Gaba. Ce dernier s'empare, après un siège, d'un fort des Philistins non loin de Galgala. En effet, les Philistins de Gaba, après avoir mis les Juifs en déroute, les avaient dépouillés de leurs armes et occupaient avec des garnisons les positions les plus fortes de la contrée : ils défendaient aux vaincus de porter sur eux du fer et même de faire autant usage de ce métal. Par suite de cette interdiction, les laboureurs avaient-ils besoin de réparer un instrument de travail, soc ou hoyau ou quelque

autre outil nécessaire à l'agriculture, ils allaient continuellement chez les Philistins faire ces réparations. Quand les Philistins apprirent la destruction de leur fortin, furieux et ressentant vivement le mépris de cette injure, ils marchent contre les Juifs avec trois cent mille fantassins et trente mille chars de guerre ; ils emmenaient aussi six mille cavaliers. Ils vont camper près de la ville de Machmà. Dès qu'il en eut la nouvelle, Saül, le roi des Hébreux, descend vers la ville de Galgala, et envoie des hérauts à travers tout le pays qui convoquent le peuple, s'il veut la liberté, à marcher en guerre contre les Philistins ; il rabaisait leur puissance et la présentait comme si négligeable qu'il n'y avait aucune crainte à se mesurer avec eux. Cependant, quand ils eurent considéré la multitude des Philistins, les gens de Saül furent frappés de terreur : les uns se cachèrent dans des cavernes et des chemins souterrains, la plupart s'enfuirent de l'autre côté du Jourdain, dans le pays de Gad et de Roubel.

2. [100] Saül adressa alors un message au prophète, et le manda près de lui pour conférer ensemble au sujet de la guerre et de la situation. Samuel lui prescrivit (le l'attendre sur place et de préparer des victimes ; dans six jours il viendrait le rejoindre, afin de sacrifier le septième, après quoi on livrerait bataille aux ennemis. Saül attend d'abord, ainsi que le prophète le lui avait mandé ; cependant il n'observa pas jusqu'au bout sa recommandation, mais lorsqu'il vit que le prophète tardait à venir et que ses soldats commençaient à désertir, il saisit lui-même les victimes et les immola. : ce moment il entendit que Samuel approchait et sortit à sa rencontre. Celui-ci lui reprocha d'avoir mal agi en désobéissant à ses ordres et en devançant son arrivée, alors qu'il se conformait à la volonté de Dieu en venant présider aux prières et aux sacrifices pour le salut du peuple, le roi avait ainsi mal accompli les rites et fait preuve de précipitation. Saül s'excusa, alléguant qu'il avait attendu le nombre de jours fixé par le prophète, mais que la nécessité, la débandade de ses troupes effrayées, le camp des ennemis planté à Machma, la nouvelle qu'ils allaient descendre contre lui à Galgala l'avaient déterminé à boiter le sacrifice. Alors Samuel reprenant : « En vérité, dit-il, si tu avais été juste et ne m'avais pas désobéi, si tu n'avais pas fait trop bon marché des avis que Dieu m'a donnés sur la situation présente, en te hâtant plus que de raison, il t'aurait été donné d'avoir un règne plus long, toi et ta postérité. » Samuel, affligé de cet incident, s'en retourna chez lui, et Saül, n'avant que six cents combattants, vint seul avec son fils Jonathan dans la ville de Gabaon. La plupart de ses hommes

n'avait pas d'armes, le pars manquant de fer et de bras capables de forger des armes : car les Philistins, ne le permettaient pas, ainsi que nous venons de le dire. Les Philistins avaient divisé leur armée en trois corps et cheminant par autant de routes, envahirent et ravagèrent le pays des Hébreux sous les yeux de Saül, leur roi, et de son fils Jonathan, incapables de défendre leur sol, puisqu'ils n'avaient pu réunir que six cents hommes. Assis avec le grand-prêtre Achias, descendant du grand-prêtre Éli, sur une colline élevée, Saül et son fils contemplaient leur pays dévasté, eu proie à une anxiété douloureuse. Alors le fils de Saül propose à son écuyer de se glisser seuls en secret dans le campement de ses ennemis et d'y jeter le désordre et la confusion. L'écuyer déclare qu'il suivra son maître avec empressement partout où il le mènera, fallut-il périr : Jonathan, escorté du jeune homme, descend du haut de la colline et se dirige vers les ennemis. Or, le camp des ennemis occupait un lieu escarpé, flanqué tout alentour de trois promontoires rocheux, formant des crêtes allongées et étroites, qui servaient comme de remparts pour le défendre contre tout coup de main. En conséquence, on ne se préoccupait pas de la garde du camp, l'endroit étant naturellement sûr de tous côtés, et l'un pensait qu'il était absolument impossible non seulement de gravir ces promontoires, mais même de s'en approcher. Quand donc ils arrivèrent au retranchement, Jonathan encouragea l'écuyer : « Abordons l'ennemi, dit-il ; si, quand ils nous auront aperçus, ils nous invitent à monter vers eux, vois là un présage de victoire ; s'ils ne disent rien, s'ils ne nous appellent pas, nous rebrousserons chemin. » Comme ils se rapprochaient du camp des ennemis, au moment où le jour commençait à poindre, les Philistins, les ayant aperçus, se dirent les uns aux autres : « Voici les Hébreux qui sortent de leurs souterrains et de leurs cavernes », et, s'adressant à Jonathan et à son écuyer : « Allons, s'écriaient-ils, venez à nous, pour recevoir le juste châtiment de vos témérités. » Le fils de Saül accueille ce propos comme un augure de victoire ; tout d'abord il se retire de l'endroit d'où ils avaient été signalés par l'ennemi, file à côté et gravit le rocher, si peu accessible qu'on l'avait laissé dépourvu de gardes. De là, en rampant, avec beaucoup de peine, ils forcent les obstacles naturels du lieu et parviennent à s'élever jusqu'aux ennemis ; ils les surprennent en plein sommeil, en tuent une vingtaine, et jettent parmi eux tant de trouble et de consternation que plusieurs s'enfuient en se débarrassant de leurs armes ; la plupart ne se reconnaissent pas eux-mêmes, à cause des diverses nationalités qui

composaient leur armée, et se prennent mutuellement pour des ennemis : ils ne pouvaient, en effet, s'imaginer que ces deux Hébreux fussent, seuls, montés jusqu'à eux. Ainsi ils se jettent les uns sur les autres ; ceux-ci périssent massacrés ; ceux-là en fuyant et se bousculant, sont précipités en bas des rochers.

3. [115] Les espions de Saül ayant rapporté au roi que le camp des Philistins paraissait en désarroi, Saül demanda si quelqu'un des siens s'était écarté. Il apprend que son fils et, avec lui, son écuyer se sont absentés ; alors il ordonne au grand prêtre de revêtir sa robe sacerdotale et de lui prophétiser l'avenir. Le grand prêtre déclare que la journée lui apportera victoire et gloire sur ses ennemis ; là-dessus le roi s'élance contre les Philistins et tombe sur eux quand ils sont en plein désordre, en train de se massacrer entre eux. Alors, à la nouvelle que Saül est vainqueur, accourent se joindre à lui ceux qui auparavant s'étaient réfugiés dans les souterrains et les cavernes. Se voyant à la tête de quelque dix mille Hébreux, il poursuit les ennemis épars de tous côtés. Mais entraîné soit par l'excès de joie d'une victoire inespérée — il arrive, en effet, que la raison succombe dans une pareille fortune, — soit par son ignorance, il commet une faute lourde et très digne de blâme. Dans son ardeur de se venger lui-même et d'infliger un châtiment aux Philistins, il déclare avec imprécation aux Hébreux, que quiconque s'avisera d'interrompre le massacre des ennemis et de prendre de la nourriture avant que la nuit mette fin au carnage et à la poursuite, celui-là sera maudit. Après que Saül eut ainsi parlé, on arriva dans une forêt de chènes, profonde et remplie d'abeilles, sur le territoire d'Éphraïm ; là, le fils de Saül, qui n'avait pas entendu l'imprécation de son père, ni l'approbation qu'elle avait reçue de la multitude, détache un rayon de miel et commence à le manger. À ce moment, on l'informe que son père a défendu, sous une imprécation redoutable, qu'on goûtât quoi que ce fut avant le coucher du soleil, il cesse alors son repas, mais critique la défense de son père : on aurait mis, dit-il, plus de vigueur et de fougue dans la poursuite, si l'on avait pris un peu de nourriture, et ainsi l'on aurait capturé et massacré un beaucoup plus grand nombre d'ennemis.

4. [120] Après avoir ainsi taillé en pièces de nombreuses myriades de Philistins, aux approches du soir ils se livrent au pillage du camp ennemi, s'emparent d'une quantité de butin et de têtes de bétail, les immolent et se mettent à en consommer la chair toute sanglante. Cependant le roi est informé par les scribes que le peuple commet un

péché envers Dieu en sacrifiant et eu mangeant avant d'avoir dûment fait écouler le sang et purifié les chairs. Alors Saül commande qu'on roule une grosse pierre au milieu de l'armée et fait proclamer l'ordre que le peuple immole les victimes sur cette pierre et ne consomme pas les chairs avec le sang : car cela n'était pas agréable à Dieu. Cela fait par tous, selon tes instructions du roi, Saül érige en ce lieu un autel et y offre des holocaustes à Dieu. Ce fut le premier autel qu'il construisit.

5. [122] Comme il voulait conduire sur-le-champ l'armée au retranche-ment ennemi, pour y faire main basse avant le jour sur ce qu'il renfermait et que les soldats, loin d'hésiter à le suivre, témoignaient d'une grande ardeur à se conformer à ses ordres, le roi fit venir le grand prêtre Achitôb(os) et lui commanda de s'informer si Dieu leur accordait et leur permettait, une fois entrés dans le camp des ennemis, d'y mettre à mort ceux qui s'y trouvaient. Le prêtre déclara que Dieu ne répondait pas. « Ce n'est certes pas sans motif, dit alors Saül, que Dieu ne donne pas de réponse à nos questions, lui qui naguère nous prévenait lui-même de toutes choses, et, sans qu'on l'interrogât, s'empressait de parler : quelque faute secrète de notre part est cause de son silence. Pour moi, je le jure par ce Dieu, quel que soit le coupable, fût-ce mon fils Jonathan lui-même, je jure de le mettre à mort et d'apaiser Dieu ainsi, comme si je châtais un étranger, quelqu'un qui ne me touchât en aucune façon. » Le peuple s'étant écrié qu'il devait en user ainsi, aussitôt il rassemble tout le monde en un même lieu, se place lui-même avec son fils d'autre part et demande au sort de désigner le délinquant. Or c'est Jonathan qui fut désigné. Comme son père lui demandait ce qu'il avait fait, quelle faute il avait commise, et ce qu'il reconnaissait avoir accompli, pendant sa vie, d'illicite et d'impie. « Mon père, dit-il, je n'ai rien fait, si ce n'est qu'hier, dans l'ignorance de l'imprécation et du serment prononcés par toi, pendant que je poursuivais l'ennemi, j'ai goûté d'un rayon de miel. » Saül alors jura de le mettre à mort, respectant plus son serment que les doux liens de la paternité et de la nature. Jonathan n'est pas atterré par la menace de la mort, mais se dressant dans une attitude généreuse et magnanime : « Pour moi, dit-il, je ne te supplierai pas de m'épargner, mon père. Elle m'est très douce la mort subie en l'honneur de ta piété et à l'occasion d'une victoire magnifique ; car ce m'est un bien grand réconfort de laisser les Hébreux vainqueurs des Philistins. » Ces mots émurent tout le peuple de douleur et de sympathie, et il jura de ne point permettre que l'artisan de la victoire. Jonathan, périt. Ainsi ils l'arrachent à la

malédiction de son père ; eux-mêmes adressent des prières à Dieu en faveur du jeune homme, pour qu'il lui fasse remise de son péché.

6. [129] Alors Saül revint dans la ville après avoir détruit environ soixante mille ennemis. Il gouverne heureusement et, ayant guerroyé contre les peuplades voisines, soumet celles des Ammanites et des Moabites ainsi que les Philistins, les Iduméens et les Amalécites et le roi de Sôba. Il eut trois fils : Jonathan, Jésus et Melchis(os), et deux filles, Mérobé et Michal(a). Comme général, il employa le fils de son oncle paternel, Abner (Abennéros). Cet oncle s'appelait Ner(os) ; Ner et Kis, le père de Saül, étaient frères, fils d'Abiél(os). Saül entretenait une grande quantité de chars et de cavaliers ; chaque fois qu'il combattit, il revint vainqueur ; il amena ainsi les Hébreux au succès et à un haut degré de prospérité et les rendit plus puissants que les autres nations. Tous les jeunes hommes qui se distinguaient par leur stature et leur beauté, il en faisait ses gardes du corps.

Chapitre VII : Saül et le Amalécites ; Faute de Saül

1. Instructions de Samuel à Saül touchant les Amalécites. — 2. Saül, vainqueur des Amalécites, épargne le roi Agag, malgré les ordres reçus. — 3. Saül ravage le territoire des Iduméens. — 4. Dieu, irrité contre Saül, repousse l'intervention de Samuel en sa faneur. — 5. Remontrances de Samuel à Saül ; il lui annonce sa déchéance et fait périr Agag.

1. [131] Samuel vint vers Saül et lui déclara qu'il lui était envoyé par Dieu pour lui rappeler que celui-ci l'avait désigné comme roi de préférence à tous et que, pour cette raison, il lui devait soumission d'obéissance, car, s'il avait la suprématie sur les nations, Dieu la possédait sur le roi et sur l'univers entier. Il lui déclara donc que Dieu disait ceci : « Comme les Amalécites ont fait beaucoup de mal aux Hébreux dans le désert, lorsqu'au sortir de l'Égypte ils se dirigeaient vers ce pays qui est maintenant à eux, j'ordonne à Saül de tirer vengeance des Amalécites par la guerre et, s'il triomphe, de n'en pas laisser survivre un seul ; qu'il fasse périr les gens de tout âge, en commençant par les femmes et les enfants, et venge ainsi le mal qu'ils ont fait à vos ancêtres : qu'il n'épargne ni bêtes de somme, ni aucun autre bétail pour un intérêt ou un profit particulier ; mais qu'il consacre le tout à Dieu et efface

complètement le nom d'Amalec en se conformant aux instructions de Moïse. »

2. [134] Saül promet de faire ce qui lui était prescrit. Réfléchissant que l'obéissance à Dieu ne consistait pas uniquement à partir en guerre contre les Amalécites, mais qu'il manifesterait mieux son zèle en se hâtant et en ne différant pas d'un instant, il rassembla toutes ses forces et, les ayant dénombrées à Galgala, trouva pour les Israélites, indépendamment de la tribu de Juda, près de quatre cent mille hommes ; cette dernière à elle seule comptait trente mille combattants. Saül, avant fait irruption dans le pays des Amalécites, poste quantité d'embuscades et de détachements près du torrent, afin non seulement de les malmenner par des combats livrés à découvert, mais aussi de tomber sur eux à l'improviste sur les routes et de les exterminer, après les avoir enveloppés. Et en effet, leur avant livré bataille, il met les ennemis en déroute et les taille en pièces, en poursuivant les fuyards. Après cet exploit, conforme à la prédiction de Dieu, il se jeta sur les villes des Amalécites, et les avant assiégées et prises, les unes à l'aide de machines de guerre, les autres grâce à des galeries souterraines et des circonvallations opposées à leurs remparts, d'autres par la faim et la soif, d'autres enfin par d'autres moyens, il se livra au carnage des femmes et des enfants ce faisant, il ne crut pas agir avec cruauté ni avec une rigueur contraire à l'humanité, d'abord parce que c'étaient des ennemis qu'il traitait ainsi, ensuite parce qu'il se conformait à l'ordre de Dieu, à qui on ne saurait sans danger désobéir. Il fit prisonnier même le roi des ennemis, Agag(os) ; mais, émerveillé de sa beauté et de sa haute stature, il crut qu'il méritait d'être épargné : il cessait dès lors de se conformer à la volonté de Dieu, pour céder à un sentiment personnel et s'abandonner inopportunément à la pitié, dans un cas où elle ne lui était pas permise sans péril. En effet, Dieu avait pris en haine à tel point la nation des Amalécites qu'il avait prescrit de ne pas épargner même les petits enfants, que leur faiblesse rend les plus dignes de pitié ; or Saül sauva le roi lui-même, l'artisan de tous les malheurs des Hébreux, faisant plus de cas de la beauté d'un ennemi que des commandements de Dieu. Le peuple se rendit d'ailleurs complice de sa faute. En effet, les Hébreux épargnèrent les bêtes de somme et les troupeaux et se les partagèrent, alors que Dieu avait recommandé de ne pas les conserver, et ils emportèrent tous les autres biens et les objets de prix ; seules, les choses qui ne méritaient pas d'être acquises furent détruites.

3. [140] Saül, après avoir vaincu tous les peuples qui s'étendent depuis Péluse en Égypte jusqu'à la mer Érythrée, ravagea les territoires ennemis, à l'exception de celui des Sichémites. Ceux-ci sont établis au milieu du pays du Madian. Avant la bataille, il les avait avertis par un message de se retirer pour n'être pas compris dans le désastre des Amalécites, car, leur parenté avec Ragouel, le beau-père de Moïse, le déterminait à les épargner.

4. [141] Saül, comme s'il n'avait enfreint aucune des prescriptions reçues du prophète avant sa campagne contre les Amalécites et les avait au contraire strictement observées en tout point dans sa victoire sur ses ennemis, s'en retourna chez lui, fier de ses succès. Mais Dieu s'irrita qu'il eût sauvé le roi des Amalécites et que le peuple eût partagé les troupeaux, contrairement à sa défense. Il trouvait indigne qu'après avoir vaincu et abattu l'ennemi grâce à la force qu'il leur avait départie, ils eussent méprisé et méconnu ses commandements, comme on ne ferait pas de ceux d'un roi humain. Aussi déclara-t-il à Samuel qu'il se repentait d'avoir élu pour roi Saül, puisque celui-ci n'obtempérait pas à ses ordres et n'agissait qu'à sa guise. Samuel, à ces paroles, fut profondément troublé et, pendant toute la nuit, supplia Dieu de se réconcilier avec Saül et de ne pas lui en vouloir. Mais Dieu n'accorda pas son pardon à Saül, en dépit des instances du prophète, pensant qu'il n'était pas juste d'écouter son intercession pour des péchés : car rien ne favorise plus l'impiété qu'une excessive indulgence ; en cherchant un renom de mansuétude et de bonté, on ne s'aperçoit pas qu'on multiplie le mal. Quand donc Dieu eut repoussé la prière du prophète et montré clairement qu'il ne se laisserait pas fléchir, dès le jour parvenu, Samuel se rendit à Galgala auprès de Saül. À sa vue, le roi court à lui et l'embrasse : « Je rends grâce, dit-il, à Dieu, qui m'a donné la victoire. » Il ajoute que, tout ce que Dieu lui avait commandé, il l'a exécuté. Mais Samuel l'interrompant : « D'où vient donc, dit-il, que j'entends des mugissements de bétail et de bêtes de somme dans le camp ? » Le roi répondit que le peuple les avait gardés à l'usage de sacrifices, mais que la race des Amalécites était complètement anéantie selon les instructions divines, qu'on n'avait laissé vivre personne, sauf le roi, qu'on lui avait amené, et sur le sort duquel, disait-il, on allait délibérer ensemble. Alors le prophète répliqua que ce n'étaient pas les sacrifices qui étaient agréables à la divinité, mais les vertueux et les justes, c'est-à-dire ceux qui se conformaient à sa volonté et à ses ordres et qui croyaient ne pouvoir agir honnêtement qu'en exécutant ses commandements. On montrait du mépris à Dieu,

non en lui refusant des sacrifices, mais en paraissant lui désobéir. « Et ceux qui ne se soumettent pas, qui n'offrent pas à Dieu le seul et véritable culte qui lui plaise, quand même ils sacrifieraient d'innombrables et grasses victimes, quand même ils lui présenteraient de somptueuses offrandes d'or et d'argent travaillé, loin d'accepter leurs dons avec bienveillance, il les repousse et les considère comme des témoignages de perversité plutôt que de piété. Au contraire, ceux qui ne gardent en mémoire que ce que Dieu a déclaré et prescrit et aiment mieux mourir que d'y porter la moindre atteinte, ceux-là réjouissent son cœur ; il n'exige même pas d'eux de sacrifice, et, s'ils lui apportent les plus modestes offrandes, il reçoit avec plus de plaisir cet hommage de la pauvreté que celui de l'opulence. Sache donc que tu as provoqué la colère de Dieu, car tu as méprisé et négligé ses commandements. De quel œil crois-tu qu'il puisse envisager un sacrifice fait avec les choses dont il a décrété la destruction ? À moins que tu ne te figures que les offrir en sacrifice à Dieu équivaut à les détruire ! C'est pourquoi il faut t'attendre à être dépossédé de la royauté et de la puissance qui t'a poussé à négliger Dieu, de qui tu la tiens. » Saül convient qu'il a mal agi et ne nie pas son péché ; oui, il a transgressé les instructions du prophète ; mais c'était, en vérité, par la crainte et l'appréhension que lui causaient ses soldats qu'il n'avait pas osé les empêcher de se partager le butin et ne les avait pas retenus. « Mais, dit-il, pardonne et sois indulgent ; je me garderai à l'avenir de retomber dans le péché. » Et il invite le prophète à revenir sur ses pas, et à offrir à Dieu des sacrifices d'actions de grâce. Cependant Samuel, qui voyait Dieu irréconciliable, fait mine de s'en retourner chez lui. Alors Saül, cherchant à le retenir, saisit son manteau, et, comme Samuel faisait effort pour se dégager, il tire si fort qu'il déchire le vêtement. Le prophète lui déclare qu'ainsi serait déchirée sa royauté et que celle-ci serait recueillie par un homme vertueux et juste, car Dieu persisterait dans ses décisions, la versatilité et le changement étant le propre de l'infirmité humaine, non de la puissance divine. Saül répartit qu'à supposer qu'il ait mal agi, il ne peut revenir sur des choses accomplies. Il le prie donc de lui faire honneur néanmoins et de venir avec lui en présence du peuple se prosterner devant Dieu. Samuel accorde cette grâce à Saül, l'accompagne et prie Dieu avec lui. On amène aussi en sa présence le roi des Amalécites, Agag, et comme celui-ci se plaignait de l'amertume de la mort, il lui dit : « De même que tu as fait pleurer sur leurs enfants et que tu as plongé dans le deuil beaucoup de mères parmi les Hébreux, ainsi tu feras gémir ta mère sur sa

perte. » Et il le fait mourir sur-le-champ à Galgala, tandis que lui-même se retire dans la ville d'Armatha.

Chapitre VIII : David oint par Samuel ; David chez Saül

1. Samuel va à Bethléem oindre David. — 2 David chez Saül.

1. [156] Le roi Saül, voyant dans quel malheur il était tombé en s'attirant l'inimitié de Dieu, monta vers la maison royale de Gabâ — ce nom, traduit, signifie colline — et, à dater de ce jour, ne parut plus en présence du prophète. Comme Samuel s'affligeait à son sujet, Dieu lui ordonna de quitter ce souci et, muni de l'huile sainte, de se rendre dans la ville de Bethléem auprès de Jessée (Jessaïos), fils d'Obéd(os), et d'oindre celui des fils de cet homme qu'il lui désignerait lui-même pour être roi. Samuel exprima la crainte que Saül, informé de cet acte, ne le fit périr insidieusement ou même ouvertement ; cependant, comme Dieu lui promettait et lui donnait le moyen d'assurer sa sécurité il se rendit dans la ville désignée. Là, tous l'accueillent avec joie et s'informent du motif de sa venue. Il répondit qu'il était venu offrir un sacrifice à Dieu. Le sacrifice accompli, il convoqua Jessée avec ses enfants au festin sacré, et ayant remarqué que le plus âgé de ses fils était fort grand et de bonne mine, il conjectura, d'après cette belle apparence, que c'était lui qui était appelé à régner. Mais il se méprenait sur les intentions de Dieu. En effet, comme il lui demanda s'il devait sacrer ce jeune homme, qu'il admirait et estimait digne de la royauté, il lui fut répondu que les hommes et Dieu ne voient pas de même. « Ainsi toi, séduit par la beauté de ce jeune homme, tu le juges digne de régner ; moi, je fais de la royauté le prix non de la beauté physique, mais de la valeur morale ; je cherche quelqu'un en qui la vertu brille d'un parfait éclat, qui soit orné de piété, de droiture, de courage et de soumission, qualités qui constituent la parure de l'âme. » Quand Dieu eut ainsi parlé, Samuel pria Jessée de lui faire voir tous ses fils. Celui-ci manda aussitôt les cinq autres ; l'aîné s'appelait Eliab(os), le second Aminadab(os), le troisième, Samal(os), le quatrième, Nathanaël(os), le cinquième, Raél(os), le sixième Asam(os). Quand le prophète vit que les plus jeunes n'étaient pas moins bien faits que l'aîné, il demanda à Dieu lequel d'entre eux il choisissait pour roi. Dieu répond : « Aucun ! » Alors Samuel s'informe auprès de Jessée s'il n'a pas, outre ceux-là, d'autres enfants encore. Celui-ci lui déclara qu'il avait

encore un fils du nom de David(ès), mais qu'il était pâtre et occupé à garder les troupeaux ; le prophète le prie de l'appeler aussitôt, car il ne leur est pas possible de se mettre à table sans lui. David vint, mandé par son père ; c'était un adolescent à la peau blonde, aux regards vifs, bien fait de toute sa personne. « Voici, se dit Samuel à part lui, celui qu'il a plu à Dieu de faire roi. » Il se couche alors, fait coucher à ses côtés le jeune homme, puis Jessée avec ses autres enfants. Ensuite, ayant pris l'huile sous les yeux de David, il la répand sur lui et lui parle bas à l'oreille, lui faisant signe que Dieu l'a choisi pour régner. Il l'exhorte à se montrer juste et docile aux prescriptions divines ; c'est par là que la royauté lui demeurera longtemps et que sa maison deviendra brillante et célèbre ; il abattra les Philistins et, vainqueur et triomphant de toutes les nations qu'il ira combattre, s'acquerra pendant sa vie et lèguera à sa postérité une gloire digne d'être célébrée.

2. [166] Samuel se retire après ces exhortations, et la divinité quitte Saül pour s'attacher désormais à David. Celui-ci commença de prophétiser, grâce à l'esprit divin qui avait pénétré en lui. Quant à Saül, il était en proie à des souffrances et envahi par des démons qui lui causaient des suffocations et des angoisses atroces. Les médecins ne trouvèrent d'autre remède que de lui conseiller de faire chercher quelqu'un capable de chanter et de jouer de la harpe, et, toutes les fois que Saül serait assailli et tourmenté par les mauvais esprits, de placer ce musicien au chevet du roi pour faire vibrer les cordes et réciter les cantiques. Saül ne néglige pas cet avis, et ordonne qu'on se mette en quête de l'homme capable de lui apporter ce soulagement. Et comme un des assistants dit qu'il avait vu dans la ville de Bethléem le fils de Jessée, encore très jeune, mais gracieux et de bonne mine, parfaitement digne d'estime, habile à jouer de la harpe et à chanter des cantiques, enfin excellent guerrier, Saül fit mander à Jessée de décharger David du soin de ses troupeaux et de le lui envoyer ; il voulait, disait-il, voir le jeune homme, ayant ouï parler de sa beauté et de sa vaillance. Jessée lui envoie son fils, en le chargeant de présents pour Saül. Celui-ci se réjouit de sa venue, en fait son écuyer et le comble d'honneurs. Il trouvait un soulagement à ses chants, et, dans le trouble où le jetaient les démons, chaque fois qu'ils s'emparaient de lui, il n'avait pas d'autre médecin que David, qui, récitant ses cantiques et jouant de la harpe, le faisait revenir à lui. Aussi manda-t-il à Jessée, père du jeune homme, pour le prier de laisser auprès de lui David, dont la vue et la présence le charmaient. Jessée, n'osant point contrarier Saül, lui permit de garder son fils.

Chapitre IX : David et Goliath

1. Nouvelle guerre avec les Philistins ; provocations du géant Goliath. — 2. David est envoyé au camp des Hébreux pour porter des provisions à ses frères ; il relève le défi de Goliath. — 3. Lutte entre David et Goliath, mort de Goliath ; dérouté des Philistins.

1. [170] Peu de temps après, les Philistins, s'étant réunis de nouveau en forces considérables, marchent contre les Israélites, occupent le pays entre Sôchos et Azéka et y établissent leur camp. Saül, de son côté, fait sortir son armée contre eux ; il s'installe sur une montagne, et force les Philistins à abandonner leur première position et à placer leur camp sur une autre montagne en face de celle qu'il occupait. Les deux camps étaient séparés par un vallon courant entre les deux collines. Or, un des guerriers du camp des Philistins descendit dans le vallon, il se nommait Goliath(ès), de la ville de Gitta, homme d'une taille tout à fait gigantesque. Il mesurait, en effet, quatre coudées et demie et était revêtu d'armes proportionnées à son corps : il avait autour de la poitrine une cuirasse pesant 5.000 sicles ; il portait un casque, et des jambières d'airain capables de protéger les membres d'un homme de dimensions si extraordinaires. Son javelot n'était pas le léger fardeau de sa droite : il le portait appuyé sur l'épaule ; il avait aussi une lance pesant 600 sicles ; plusieurs hommes le suivaient, qui portaient ses armes. Ce Goliath donc, s'étant placé au milieu des deux armées, pousse un cri retentissant et dit à Saül et aux Hébreux : « Je viens vous délivrer de la bataille et de ses dangers. Qu'est-il besoin que votre armée en vienne aux mains et se fasse maltraiter ? Choisissez quelqu'un des vôtres qui veuille lutter avec moi, et l'issue de la guerre sera décidée par ce combat singulier. Le parti du vainqueur recevra la soumission de l'autre. Il est bien préférable, je pense, et plus raisonnable d'en finir en exposant un seul homme que toute une armée. » Ayant ainsi parlé, il se retira dans le camp de ses compatriotes. Le lendemain, il revint et tint les mêmes propos ; puis, quarante jours durant, il ne cessa de provoquer dans les mêmes termes ses ennemis, frappant de terreur et Saül et l'armée. Les Hébreux présentaient toujours la bataille, mais n'osaient pas en venir aux mains.

2. [175] Or, quand la guerre avait éclaté entre les Hébreux et les Philistins, Saül avait congédié David chez son père Jessée, se contentant des trois fils que ce dernier lui avait envoyés pour partager

la guerre et ses périls. David retourne donc d'abord à ses troupeaux et à ses pâturages, mais, peu après, il s'en vient au camp des Hébreux, chargé par son père d'apporter à ses frères des provisions et de prendre de leurs nouvelles. Ce jour-là, Goliath était revenu à son ordinaire avec ses provocations et ses invectives, se vantant que personne ne fût assez brave parmi les Hébreux pour oser descendre se mesurer avec lui. David, qui entretenait alors ses frères des commissions dont son père l'avait chargé, s'indigna d'entendre le Philistin insulter et railler l'armée, et déclara à ses frères qu'il était prêt à l'affronter en combat singulier. Là-dessus, l'aîné de ses frères, Eliab, le morigéna, lui disant qu'il était trop hardi pour son âge et ignorant des convenances, et il lui ordonna de s'en retourner à ses troupeaux et auprès de son père. Par respect pour son frère, David se retira, mais confia à quelques soldats qu'il avait envié de se mesurer avec celui qui les défiait. Ceux-ci rapportent aussitôt à Saül la résolution du jeune homme, et le roi le fait venir. Et comme il lui demandait ce qu'il voulait et l'invitait à parler : « Ne laisse pas tomber ton courage, dit David, et ne crains rien, ô roi, car je vais abaisser, moi, l'outrecuidance de l'ennemi : j'irai lutter avec lui et j'abattraï sous moi ce géant énorme. Alors il deviendra d'autant plus risible et ton armée d'autant plus glorieuse, qu'on verra que ce n'est pas même la main d'un guerrier expert, versé dans la tactique et les batailles, qui l'a terrassé, mais un homme qui paraît encore un enfant et qui en a réellement l'âge. »

3. [181] Saül admire son audace et son courage, mais n'ose pas se confier à lui, vu son âge si tendre : « Ta jeunesse, dit-il, te rend trop faible pour lutter avec un guerrier éprouvé. » Alors David : « Si je te fais cette promesse, c'est dans l'assurance que Dieu est avec moi, car j'ai déjà éprouvé son assistance. Un jour qu'un lion s'était jeté sur mes troupeaux et avait emporté un agneau, je le poursuivis, je le saisis, j'arrachai l'agneau de la gueule du fauve et, au moment où il s'élançait sur moi, je le soulevai par la queue et le tuai en l'écrasant contre terre. Je n'ai pas eu moins de bonheur en combattant un ours. Eh bien cet ennemi n'est-il pas le pareil de ces bêtes féroces, lui qui insulte depuis si longtemps notre armée et blasphème contre notre Dieu, qui le livrera entre mes mains ? »

4. [184] Alors Saül adresse une prière à Dieu, lui demandant d'accorder un semblable succès à l'ardeur et à la hardiesse de cet enfant. « Pars, dit-il, au combat ! » Il le revêt de sa propre cuirasse, le ceint de son épée, lui ajuste son casque et ainsi équipé le congédie. Mais David, alourdi sous le

poids de ces armes — l'exercice ne l'avait pas encore accoutumé à en porter — s'écrie : « Tout cet attirail, ô roi, est une parure convenable pour toi, qui sais t'en servir ; quant à moi, accorde-moi, comme à ton serviteur, de combattre à ma guise. » Il dépose donc ses armes, saisit son bâton, prend cinq pierres dans le lit du torrent et les met dans sa besace de pâtre, puis, portant une fronde dans la main droite, il s'avance contre Goliath. L'ennemi, en le voyant marcher dans cet équipage, le regarde avec mépris et lui prodigue ses moqueries : pourquoi donc vient-il se battre, non avec les armes qu'il faut pour lutter contre un homme, mais avec celles qu'on prend pour poursuivre ou repousser les chiens ? Goliath est-il donc à ses yeux un chien et non un homme ? David lui répond : « Pas même un chien, mais moins encore ! » La colère de Goliath s'exaspère ; il profère des imprécations contre son adversaire en invoquant le nom de son Dieu et menace de donner ses chairs à manger aux bêtes des champs et aux oiseaux du ciel. David lui réplique : « Toi, tu viens contre moi avec un glaive, un javelot et une cuirasse ; moi, en t'affrontant, j'ai pour armure Dieu lui-même, qui veut se servir de mon bras pour te détruire, toi et toute ton armée : car je vais te trancher la tête aujourd'hui, et le reste de ton corps je le livrerai aux chiens, tes pareils, afin que tous connaissent que la divinité s'est mise à la tête des Hébreux, que c'est elle qui nous procure des armes et des forces, et que tout autre appareil, toute autre puissance sont vains quand Dieu n'est pas là. » Le Philistin, que le poids de ses armes empêchait d'aller plus vite, arrive lentement sur David, plein de mépris et sûr de terrasser sans peine un adversaire à la fois sans armes et d'un âge si tendre. Le jeune homme s'avance à sa rencontre, escorté d'un allié invisible à l'ennemi : Dieu lui-même. Il tire de sa besace une des pierres du torrent qu'il y avait placées, l'ajuste à sa fronde et en atteint Goliath au front. Le projectile pénètre jusqu'au cerveau, et le géant tombe aussitôt étourdi, le visage contre terre. David accourt, met le pied sur son ennemi terrassé et, avec le propre glaive de ce dernier, car il n'avait pas d'épée à lui, il lui tranche la tête. La chute de Goliath entraîne la défaite et la déroute des Philistins. Voyant, en effet, le plus illustre d'entre eux abattu, craignant un désastre complet, ils n'osèrent pas tenir davantage et cherchèrent le salut dans une débandade honteuse et confuse. Mais Saül et toute l'armée des Hébreux, poussant une grande clameur, s'élançant sur eux, en font un grand carnage et les poursuivent jusqu'aux frontières de Gitta et jusqu'aux portes d'Ascalon. Les Philistins eurent environ trente mille morts et deux fois autant de blessés. Saül, étant retourné

dans leur camp, y sème le pillage et l'incendie, et David emporte la tête de Goliath dans sa propre tente et consacre l'épée du Philistin à Dieu.

Chapitre X : Jalousie de Saül à l'égard de David ; Mariage de David avec Michal

1. Jalousie de Saül à l'égard de David ; il cherche à le perdre. — 4. Il accorde sa fille Michal à David à condition qu'il tuera six cents Philistins. — 3. David y réussit et obtient Michal.

1. [193] Cependant la jalousie et la haine de Saül furent excitées contre David. Les femmes, accourues au-devant de l'armée victorieuse avec des cymbales, des tambourins et toute sorte de sigles de réjouissance, disaient dans leurs chants que Saül avait tué les Philistins par milliers, et les jeunes filles disaient que David les avait anéantis par dizaines de milliers. Le roi, en entendant ces chants, qui lui réservaient la moindre part de gloire et qui attribuaient le plus gros chiffre au jeune homme, pensa qu'après ces brillantes acclamations il ne manquait plus à celui-ci que la royauté ; il commença dès lors à redouter David et à le tenir en suspicion. Alors, comme dans sa peur il lui semblait que David était trop proche de sa personne — car il avait fait de lui son écuyer — il lui enlève sa première fonction et le nomme chiliarque, emploi plus considérable, mais, pensait-il, plus dangereux : il se proposait, en effet, de l'envoyer contre l'ennemi et à la bataille, pour l'exposer à la mort.

2. [196] Mais comme Dieu n'abandonnait jamais David partout où il allait, celui-ci rencontrait le succès et on le voyait réussir dans toutes ses entreprises, si bien que, devant ses prodiges de valeur, tout le peuple ainsi que la fille même de Saül, vierge encore, se prirent pour lui d'amour ; la passion de la jeune fille, qui dépassait toutes les bornes, se trahit et fut dénoncée à son père. Celui-ci, saisissant cette occasion de perdre David, apprit la chose avec joie, et déclara à ceux qui lui en parlèrent qu'il donnerait de grand cœur sa fille à David, puisque cet amour, accueilli par lui, l'entraînerait à des dangers et à sa perte : « car, dit-il, je lui accorde la main de ma fille à condition qu'il me rapporte les têtes de six cents ennemis. Devant l'offre d'une si brillante récompense, avide de se couvrir de gloire par un exploit extraordinaire et périlleux, il courra l'accomplir, mais il sera tué par les Philistins, et ainsi mes vœux seront exaucés le mieux du monde : je serai débarrassé de David, mais c'est la main des autres,

non la mienne, qui l'aura immolé. » Il ordonne donc à ses serviteurs de sonder les sentiments de David, touchant ce mariage. Ceux-ci engagèrent l'entretien en lui disant que Saül l'aimait, ainsi que le peuple tout entier, et voulait unir sa fille avec lui. Mais David : « Est-ce donc si peu de chose à vos yeux, dit-il, que de devenir gendre du roi ? Je ne suis pas de ce sentiment, moi, surtout dans mon humble condition, n'ayant ni éclat ni rang. » Quand les serviteurs lui eurent rapporté la réponse de David, Saül leur dit : « Informez-le que je ne demande ni richesses, ni présents, — ce serait vendre ma fille et non la donner, — ce que je veux, c'est un gendre plein de courage et de toutes les autres vertus que j'aperçois en lui ; par conséquent, je ne veux obtenir de lui, en retour de ce mariage, ni or ni argent, ni tout ce qu'il pourrait m'apporter de la maison de son père, mais seulement le châtiment des Philistins et les têtes de six cents d'entre eux. Car, pour moi-même, je ne puis souhaiter de présent plus désirable, plus magnifique ni plus précieux, et ma fille aimera bien mieux, au lieu des cadeaux d'usage, la joie de vivre avec un tel homme, dont la seule présence lui rappellera la défaite de nos ennemis. »

3. [203] Ces paroles ayant été rapportées à David, celui-ci, joyeux de l'empressement que mettait Saül à le compter dans sa famille, sans s'arrêter à délibérer, sans calculer si l'entreprise proposée était facile ou ardue, partit sur-le-champ avec ses compagnons contre les ennemis pour accomplir une tâche couronnée d'un si beau prix. Grâce à Dieu, qui rendait tout possible et aisé à David, il tue un grand nombre de Philistins, en décapite six cents, et revient chez le roi, apportant ces têtes, et demandant la fiancée promise en récompense. Saül trouva impossible de se dérober à ses promesses, parce qu'il lui aurait été honteux de paraître avoir menti ou offert ce mariage comme un piège pour faire périr David dans une entreprise impossible ; il lui accorde donc sa fille, nommée Michal (Melcha).

Chapitre XI : Conflit entre Saül et David

1. Saül décide de faire périr David : Jonathan le prévient et promet d'apaiser Saül. — 2. Saül se calme aux discours de Jonathan. — 3. Succès nouveaux de David ; Saül tente de le tuer. — 4. Michal fait fuir David ; stratagème de Michal ; David chez Samuel. — 5. Saül envoie des hommes pour s'emparer de David : délire prophétique de ces envoyés et de Saül. — 6. David se plaint de Saül à Jonathan. — 7. Service demandé par David à

Jonathan. — 8. Promesse solennelle de Jonathan : plan adopté pour faire connaître à David les sentiments de Saül. — 9. Saül remarque l'absence de David au repas de la néoménie : Jonathan menace de mort par Saül. — 10. Entrevue de David et de Jonathan : séparation.

1. [205] Saül ne devait pas en rester là bien longtemps. Voyant David de plus en plus aimé de Dieu et du peuple, il prit peur et, ne pouvant cacher ses appréhensions, — puisqu'il s'agissait de grands intérêts, la royauté et la vie, dont la perte était également redoutable. — il résolut de faire périr David et en donna l'ordre à son fils Jonathan et aux plus dévoués de ses serviteurs. Jonathan s'étonne de voir son père changer de sentiments à l'égard de David, passant d'une bienveillance extrême non pas même à l'indifférence, mais à la résolution de le tuer. Comme il aimait le jeune homme et estimait sa vertu, il lui révèle le secret et le dessein de son père. Il lui conseille de s'en préserver en prenant la fuite le lendemain ; lui-même ira saluer son père, et saisira l'occasion de lui parler de David, de découvrir le sujet de sa haine ; il lui représentera, pour l'adoucir, qu'il ne faut pas au moindre grief faire périr un homme qui a rendu de si grands services au peuple, qui a obligé Saül lui-même par des exploits capables de valoir le pardon même aux plus grandes fautes. « Je t'informerai, ajoute-t-il, des sentiments de mon père. » David, obéissant à cet excellent conseil, se retire hors de la vue du roi.

2. [209] Le jour suivant, Jonathan se rend auprès de Saül et, l'avant trouvé de bonne humeur et réjoui, commence à lui parler au sujet de David. « Quelle faute, grande ou petite, a-t-il pu commettre, mon père, pour te porter à vouloir le faire mourir, lui qui a tant fait pour ta propre sûreté, et encore davantage pour le châtement des Philistins, qui a délivré le peuple des Hébreux des injures et des avanies que nous avons endurées pendant quarante jours, qui osa seul affronter le défi de l'adversaire, qui ensuite t'apporta le nombre prescrit de têtes ennemies et reçut en récompense la main de ma sœur ? Ainsi sa mort nous serait un sujet d'affliction, non seulement à cause de son mérite, mais à cause de nos liens de parenté ; elle serait aussi un malheur pour ta fille, destinée à faire l'épreuve du veuvage avant même d'avoir pu jouir de la vie conjugale. Que toutes ces considérations te ramènent à plus de mansuétude : ne fais aucun mal à un homme qui d'abord nous a rendu ce grand service de rétablir ta santé, quand il a chassé le mauvais esprit et les démons qui l'assiégeaient et a rendu la paix à ton âme, et, ensuite, nous a vengés de l'ennemi. Il serait

honteux d'oublier tout cela. » Saül s'apaise à ces raisons et jure à son fils de ne faire aucun mal à David : tant il est vrai qu'un sage discours l'emporte sur la colère et sur la crainte. Jonathan, alors, ayant mandé David, lui fait connaître que les sentiments de son père sont bienveillants et rassurants ; il le ramène auprès du roi, et David demeure auprès de celui-ci comme auparavant.

3. [213] Sur ces entrefaites, les Philistins entreprennent une nouvelle expédition contre les Hébreux, et Saül envoie David avec une armée pour les combattre. La bataille engagée, David en tua beaucoup et revint victorieux trouver le roi. Mais Saül ne lui fit pas l'accueil qu'il espérait : au contraire, il se montra fâché de son succès, comme si la gloire de David mettait en péril sa propre sécurité. Ensuite, comme un nouvel accès de l'esprit démoniaque l'envahit et l'agite, il appelle David dans la chambre où il était couché et, son javelot à la main, il lui commande de le récréer par le jeu de la harpe et le chant des hymnes. Et tandis que David exécute ses ordres, Saül tend le bras et lui lance son javelot David, qui avait pressenti le coup, l'évite, s'enfuit dans sa maison et n'en bouge de tout le jour.

4. [215] La nuit venue, le roi envoie des gardes chargés de surveiller David jusqu'à l'aube, de peur qu'il ne s'échappe tout à fait ; il compte ensuite l'amener au tribunal et le livrer à la justice, pour le faire mettre à mort. Mais Michal, femme de David et fille du roi, eut avis des intentions de son père. Elle court chez son mari, pleine d'inquiétude à son sujet et tremblant aussi pour sa propre vie ; car, lui mort, elle ne supporterait pas de vivre. « Si, dit-elle, le soleil te trouve encore ici, il ne te verra plus jamais. Fuis, tandis que la nuit te le permet encore ; je supplie Dieu de la prolonger pour toi, car sache bien que si mon père te découvre, tu es un homme perdu. » Et l'ayant descendu à l'aide d'une corde par la fenêtre, elle le fait sauver. Ensuite, elle accommode le lit comme pour un malade et place sous les couvertures le foie d'une chèvre ; à l'aube, comme son père envoie chercher David, elle dit à ses gens que David a été tourmenté toute la nuit, et leur montre le lit recouvert : les palpitations du foie, qui faisaient mouvoir la couverture, leur persuadent que David est couché là, suffoquant de fièvre. Quand les envoyés eurent rapporté à Saül que David s'était trouvé malade pendant la nuit, il ordonna qu'on le lui amenât en quelque état qu'il pût être, pour qu'il le fit périr. Les envoyés reviennent, soulèvent la couverture et constatent la supercherie de la femme ; ils en rendent compte aussitôt au roi. Celui-ci lui reproche d'avoir sauvé son ennemi en

le jouant lui-même ; elle imagine alors une excuse spacieuse : elle raconte que son mari l'a menacée de mort et obtenu ainsi par crainte qu'elle l'aidât à se sauver ; il faut lui pardonner, puisqu'elle a agi par contrainte et non de plein gré. « Je pense bien, en effet, dit-elle, que tu tiens plus à ma vie qu'à la mort de ton ennemi. » Et Saül pardonne à la jeune femme. Quant à David, échappé au danger, il se réfugia auprès du prophète Samuel, à Armatha ; il lui raconta les embûches du roi, comment il avait manqué être percé de son javelot alors qu'il n'avait ni péché envers lui, ni manqué de courage en combattant les ennemis, et qu'il avait toujours eu Dieu et le succès avec lui. Mais c'était précisément la raison qui avait attisé la haine de Saül.

5. [221] Le prophète, informé de l'injustice du roi, quitte la ville d'Armatha et emmène David en un lieu nommé Galbouath, où il demeure quelque temps avec lui. Dès que Saül apprit que David se trouvait chez le prophète, il envoya des hommes armés avec ordre de l'arrêter et le lui amener. Mais ceux-ci, en arrivant chez Samuel, v trouvent une assemblée de prophètes : saisis, eux aussi, de l'inspiration divine, ils se mettent à prophétiser avec eux. Saül, à cette nouvelle, envoie d'autres gens vers David : le même transport les entraîne ; il dépêche une troisième équipe, qui en fait autant. Enfin, furieux, il accourt en personne. Mais dès qu'il fut dans le voisinage, Samuel, avant même de l'avoir aperçu, l'obligea lui aussi de prophétiser. Saül, en arrivant près de lui, devient si rempli du souffle divin qu'il perd le sens ; il se dépouille de ses vêtements et demeure prosterné à terre tout le jour et toute la nuit, sous les regards de Samuel et de David.

6. [224] De là, David s'en vint auprès de Jonathan, le fils de Saül, et se plaignit à lui des machinations de son père, affirmant que, sans qu'il eût à se reprocher aucun méfait, aucune faute, celui-ci continuait à comploter sa mort. Jonathan le supplia de n'écouter ni ses propres soupçons, ni les calomnieux, s'il s'en trouvait, mais de se fier à lui et de prendre courage : assurément son père ne méditait aucun dessein pareil : autrement il lui en aurait parlé, à lui Jonathan, et l'aurait pris pour conseiller, puisqu'il agissait en toute occasion de concert avec lui. David protesta avec serment que rien n'était cependant plus certain et pria Jonathan de le croire et de veiller sur lui, plutôt que de mépriser des propos véridiques, en attendant, pour les reconnaître vrais, d'avoir vu ou appris l'assassinat de son ami. Si le roi ne lui avait rien dit, c'est qu'il connaissait l'amitié et les sentiments de son fils pour David.

7. [226] Affligé de n'avoir pu convaincre David des bons sentiments de Saül, Jonathan lui demanda ensuite eu quoi il pouvait l'assister. Alors David : « Je sais, dit-il, qu'il n'y a rien que je ne puisse attendre de ton amitié. C'est demain nouvelle lune et j'ai coutume alors de souper assis aux côtés du roi. Si tu veux bien, je sortirai de la ville et demeurerai caché dans la plaine. Lorsque le roi demandera après moi, dis-lui que je suis allé dans ma patrie. Bethléem, pour assister à la fête célébrée par ma tribu, et ajoute que tu m'en as donné l'autorisation. Si, comme il est d'usage et naturel de faire pour des amis absents, il s'écrie « Je lui souhaite bon voyage ! », sache qu'il n'a point envers moi d'intentions perfides et hostiles ; s'il fait une autre réponse, ce sera l'indice de ses mauvais desseins. Tu me feras connaître les dispositions de ton père, ce sera une marque de la pitié et de l'amitié qui t'ont fait accepter de moi des gages et m'en fournir toi-même, de maître à serviteur. Que si tu trouves en moi quelque malice, fais-moi mourir toi-même, sans attendre que ton père l'ordonne. »

8. [229] A ces derniers mots, Jonathan s'indigne ; il promet de se conformer au désir de David et, au cas où son père lui répondrait par quelque grole dure et témoignant sa haine, d'en avertir son ami. Et pour lui donner toute confiance, il le mène en plein air, sous un ciel pur, et fait serment de ne rien négliger pour le salut de David. « Ce Dieu, dit-il, que tu vois si grand et partout répandu, ce Dieu qui, avant que je l'exprime, connaît déjà toute ma pensée, je le prends à témoin de l'engagement que je contracte envers toi : je ne cesserai point de faire l'épreuve des intentions de mon père, jusqu'à ce que j'aie réussi à les bien connaître et à pénétrer les secrets de son âme. Quand j'en serai informé, je ne te les cèlerai point, j'irai te les révéler, qu'il soit bien ou mal disposé à ton égard. Dieu lui-même sait avec quelle ferveur je le prie de demeurer toujours avec toi. Aussi bien, il est avec toi aujourd'hui, il ne t'abandonnera pas et il te rendra plus fort que tes adversaires, fût-ce mon père, fût-ce moi-même. Pour toi, souviens-toi seulement de toutes ces paroles ; s'il m'arrive malheur, conserve la vie à mes enfants, et ce que je fais présenteraient pour toi, fais-le à ton tour pour eux. » Après ces serments, il congédie David et l'invite à se retirer en un certain lieu de la plaine où il avait coutume de faire ses exercices. Une fois que Jonathan aura sondé les intentions de son père, il viendra l'y rejoindre, accompagné seulement d'un jeune page. « Et si, après avoir lancé trois flèches vers la cible, je commande à l'enfant de me les rapporter — car elles se trouveront en face de lui — sache qu'il n'y a rien de fâcheux à craindre de mon père ; si tu

m'entends dire le contraire, attends-loi aussi à des dispositions contraires du roi. D'ailleurs, je saurai assurer ta sécurité et tu n'auras aucun mal à craindre. Mais prends garde de te souvenir de ceci à l'heure du succès et d'être secourable à mes enfants. »

9. [235] David, ayant reçu ces assurances de la part de Jonathan, se retira dans l'endroit convenu. Le lendemain, qui était le jour de la nouvelle lune, le roi, après s'être purifié selon l'usage, vint au festin, et, quand se furent assis à ses côtés son fils Jonathan à droite et le général en chef Abner à gauche, voyant le siège de David inoccupé, il garda d'abord le silence, croyant que celui-ci était en retard, faute de s'être purifié après un commerce sexuel. Mais, comme le second jour de la néoménie, David ne paraissait pas davantage, il demanda à son fils Jonathan pourquoi, et la veille et ce jour même, le fils de Jessée avait manqué au repas et à la fête. Jonathan répondit, comme on était convenu que David était allé dans sa ville natale où sa tribu célébrait une fête, après lui en avoir demandé la permission : « David, dit-il, m'a même invité à venir assister à ce sacrifice, et si tu me le permets, je vais partir : car tu sais l'amitié que j'ai pour lui. » C'est alors que Jonathan connut toute la malveillance de son père à l'égard de David et vit clairement le fond de sa pensée. En effet, Saül ne contient pas sa colère ; mais, commençant à injurier Jonathan, il l'appela fils de prostituée, ennemi de son roi, allié et complice de David ; il lui reprocha de manquer de respect à son père et à sa mère en montrant de tels sentiments et en s'obstinant à ne pas voir que, tant que vivrait David, leur royauté était compromise : « Mande-le donc ici, dit-il, afin que justice en soit faite. » Comme Jonathan répliquait : « Pour quel crime veux-tu donc le châtier ? », la colère de Saül ne se borna plus aux paroles et aux injures, mais, saisissant son javelot, il bondit sur Jonathan pour le tuer. Ses amis l'empêchèrent de commettre un pareil forfait ; mais il en avait fait assez pour démontrer qu'il haïssait David et qu'il désirait sa mort, puisqu'il s'en était fallu de peu que, à cause de lui, il ne devint l'assassin de son propre fils.

10. [239] Le prince, s'élançant hors de la salle du festin, et, dans son affliction, incapable de goûter à rien, passa toute la nuit dans les larmes, en pensant que lui-même avait failli périr et que le meurtre de David était décidé. À l'aube, il sort de la ville et se rend dans la plaine, sous couleur de s'exercer, en réalité pour faire connaître à son ami les dispositions de son père, ainsi qu'il l'avait promis. Et Jonathan, après s'être conformé à ce qui était convenu entre eux, renvoie le page à la

ville, et s'enfonce dans le désert pour retrouver David et s'entretenir avec lui. Celui-ci, en l'apercevant, tombe aux pieds du prince, lui rend hommage et l'appelle le sauveur de sa vie. Jonathan le relève et, mutuellement enlacés, ils s'embrassent longuement dans les larmes, pleurant leur jeunesse, leur liaison victime de l'envie et leur séparation prochaine, qui leur paraissait aussi dure que la mort. Leurs larmes à grand peine séchées, après s'être mutuellement recommandé de se rappeler leurs serments, ils prirent congé l'un de l'autre.

Chapitre XII : Fuite de David pourchassé par Saül

1. David à Nob, chez le grand-prêtre Achimélech ; il reçoit de lui des provisions. — 2. David chez le roi des Philistins ; il simule la folie ; on l'expulse. — 3. Réfugié dans la caverne d'Adullam, il réunit quatre cents partisans. — 4. Saül convoque une assemblée pour délibérer au sujet de David ; Doëg dénonce Achimélech. — 5. Achimélech se disculpe. — 6. Saül le fait mettre à mort avec sa famille. — 7. Réflexions sur la conduite de Saül. — 8. Abiathar, échappé seul au massacre, rejoint David.

1. [242] David, fuyant devant le roi et la mort dont il le menaçait, s'arrêta dans la ville de Naba chez le grand prêtre Achimélech(os) ; celui-ci s'étonna de le voir arriver seul, sans ami, sans serviteur et voulut savoir pour quelle raison personne ne l'accompagnait. David lui répondit qu'il était chargé par le roi d'une mission confidentielle qui ne comportait pas d'escorte, car il voulait le secret. « Pourtant, ajouta-t-il, j'ai prescrit à mes serviteurs de venir me rejoindre en ce lieu-ci. » Il demanda aussi quelques provisions de route ; ce serait agir en ami et le seconder dans la tâche qui lui était confiée. Son désir exaucé, à demanda encore une arme portative, glaive ou javelot. Or, il y avait là un certain esclave de Saül, de race syrienne, nommé Doëg(os), qui faisait paître les mules du roi. Le grand-prêtre déclara ne posséder, quant à lui, point d'armes, mais qu'il y avait le glaive de Goliath, que David lui-même, après avoir tué le Philistin, avait consacré à Dieu.

2. [245] Muni de cette arme, David quitte le pays des Hébreux pour se réfugier à Gitta, ville des Philistins, dont le roi se nommait Anchous. Les gens du roi le reconnurent et le dénoncèrent à celui-ci, lui disant que c'était là ce David qui avait tué tant de myriades de Philistins. David, craignant d'être mis à mort par le roi et se voyant

dans un péril aussi grand que celui auquel il avait échappé chez Saül, s'avise de simuler la folie et la rage : il laisse couler la bave de sa bouche, et donne tous les autres signes de la démence, de façon à persuader le roi de Gitta de sa maladie. Le roi s'irrite contre ses serviteurs de lui avoir amené un insensé, et ordonne d'expulser David sans délai.

3. [247] S'étant ainsi sauvé de Gitta, il s'en va dans la tribu de Juda ; là, se cachant dans une caverne proche de la ville d'Adullam, il en donne avis à ses frères. Ceux-ci, avec toute sa famille, se rendirent auprès de lui, et tous ceux qui étaient dans le besoin ou qui avaient peur du roi Saül accoururent le rejoindre et se déclarèrent prêts à suivre ses ordres. Ils étaient au total environ quatre cents. En se voyant à la tête d'une troupe et assuré de ces concours, David reprend courage ; il part de là, arrive chez le roi des Moabites et lui demande de recueillir et de garder ses parents chez lui, jusqu'à ce qu'il soit fixé sur son propre sort. Le roi lui accorde cette faveur et comble d'honneurs les parents de David durant le temps qu'ils demeurent dans son pays.

4. [249] Cependant le prophète ordonne à David de quitter le désert et de regagner le territoire de la tribu de Juda pour y demeurer ; il obéit et, arrivé dans la ville de Saré, s'y arrête. Saül, en apprenant que David avait été aperçu à la tête d'une troupe, tomba dans un émoi et un trouble peu communs ; connaissant la bravoure et l'audace de l'homme, il se douta que l'entreprise qu'il voyait poindre n'était pas médiocre et qu'elle cogiterait bien des larmes et des efforts. Il convoque donc ses amis, ses officiers et la tribu d'où il était issu sur la colline où il avait son palais royal, et, s'étant assis sur l'endroit dit Aroura (champ), tous les magistrats et la troupe des gardes du corps rangés autour de lui, il leur parla ainsi : « Hommes de ma tribu, je sais que vous vous souvenez de mes bienfaits, comment j'ai donné à quelques-uns d'entre vous des champs, à d'autres des dignités et des commandements parmi le peuple. Eh bien ! je voudrais savoir si vous comptez recevoir du fils de Jessée des faveurs plus grandes et plus nombreuses ; car je sais que vous vous inclinez vers lui, parce que ce sont les sentiments de mon propre fils Jonathan, et qu'il vous a inspirés. Je n'ignore pas les serments et les engagements qui le lient avec David, je sais que Jonathan est le complice et le conseiller de ceux qui se sont ameutés contre moi ; et nul de vous n'en a cure ; vous attendez en grand repos l'événement. » Le roi s'étant tu, aucun autre assistant ne prit la parole ; seul Doëg le Syrien, l'homme qui faisait paître ses mules, raconta qu'il avait vu David arriver dans la

ville de Naba chez le grand-prêtre Achimélech, que celui-ci lui avait prophétisé son avenir, et que, muni ensuite de provisions de route et du glaive de Goliath ; il avait été conduit en toute sécurité là où il voulait.

5. [255] Saül mande aussitôt le grand-prêtre et toute sa race : « Quel mal t'ai-je fait, lui dit-il, quelle injustice as-tu éprouvée de ma part pour avoir accueilli le fils de Jessée, lui avoir donné des vivres et des armes, à lui qui conspire contre ma couronne ? Et pourquoi aussi lui as-tu fait des révélations sur l'avenir ? Certes tu ne pouvais ignorer qu'il me fuyait et qu'il déteste toute ma maison. » Le grand-prêtre n'essaya pas de nier les faits ; il convint franchement de tout ce qu'il avait accordé à David, mais assura l'avoir fait par amitié pour le roi et non pour David : « J'ignorais, dit-il, qu'il fut ton ennemi ; je le croyais ton serviteur fidèle, s'il en fut, ton chiliarque, et, qui plus est, ton gendre et ton parent. Ces dignités, on ne les accorde pas d'ordinaire à des ennemis, mais à ceux qui vous témoignent le plus de dévouement et d'égards. Quant à mes oracles, ce n'est pas la première fois que je les lui ai rendus, je l'ai déjà fait maintes fois ailleurs. Enfin, comme il assurait avoir été envoyé par toi en toute diligence pour certaine affaire, si je lui avais refusé ce qu'il réclamait, j'aurais cru t'offenser plus que David même. Aussi, ne pense aucun mal de moi et ne va pas, à cause de ce que tu apprends actuellement des entreprises de David, suspecter la bienveillance que j'ai cru devoir lui témoigner naguère : j'en faisais hommage à ton ami, à ton gendre, au chiliarque, et non à ton ennemi. »

6. [259] Ces paroles du grand-prêtre ne convainquirent pas Saül, car la peur est assez puissante pour rendre suspect même un plaidoyer sincère ; il ordonne donc aux hommes d'armes de le saisir et de le mettre à mort avec toute sa race. Comme les gardes n'osaient pas porter la main sur le grand-prêtre et redoutaient plus d'offenser la divinité que de désobéir au roi, il charge Doëg le Syrien d'exécuter ce meurtre ; ce dernier, avec quelques autres misérables de son espèce, massacre Achimélech et sa parenté, en tout environ trois cent cinq personnes. Saül envoya également des gens dans la ville des prêtres, à Nabà, fit périr tous ceux qui s'y trouvaient sans épargner ni femmes, ni enfants, ni aucun âge, et incendier la ville. Un seul enfant s'échappa, un fils d'Achimélech, nommé Abiathar(os). Ces événements s'accomplirent selon ce que Dieu avait prédit au grand-prêtre Éli, quand il lui déclara qu'en raison des impiétés de ses deux fils, sa postérité serait détruite.

7. [262] Le roi Saül, en exécutant un acte aussi cruel, en immolant toute la famille des grands-prêtres, sans pitié pour les petits enfants, sans respect pour la vieillesse, allant jusqu'à ruiner la ville que la divinité même avait élue comme résidence et pépinière du sacerdoce et des prophètes et désignée comme seule capable de produire de tels hommes, Saül par là fait connaître et comprendre à tous le véritable caractère des hommes. Tant que la médiocrité de leur condition les empêche de se livrer à leurs instincts et d'oser tout ce qu'ils désirent, ils se montrent doux et mesurés, ne poursuivent que la justice et y appliquent toute leur pensée et tous leurs efforts. Alors aussi, à l'égard de la divinité, ils sont convaincus qu'elle préside à tous les événements de la vie et que non seulement elle voit tous les actes qu'on accomplit, mais pénètre aussi parfaitement les pensées d'où procèdent ces actes. Mais dès qu'ils arrivent au pouvoir et à la souveraineté, dépouillant toutes ces attitudes et jetant bas, comme autant de masques de théâtre, les convenances et les usages, ils révèlent, en échange, l'audace, l'insolence, le mépris des choses divines et humaines. Et au moment où la piété et la droiture leur seraient le plus nécessaires, à eux qui sont à portée de l'envie et dont les pensées et les actes sont exposés à tous les yeux, alors, comme s'ils pensaient que Dieu ne les voit plus ou redoute leur puissance, voilà la conduite démente où ils se livrent. Toutes leurs terreurs excitées par un simple propos, toutes leurs haines gratuites, toutes leurs prédilections inconsidérées, ils y attachent un caractère d'autorité, de certitude et de vérité, et les croient agréables à Dieu et aux hommes ; quant à l'avenir, ils ne s'en mettent point en peine. Ils honorent tout d'abord les grands services, et, après les avoir honorés, les jalourent ; après avoir promu des gens à de hautes distinctions, ils les privent, non seulement de leur récompense, mais de la vie même, sous de misérables prétextes que leur seule extravagance rend invraisemblables. S'ils punissent, ce n'est pas pour des actes d'indignes de répression, mais sur la foi de calomnies, d'accusations sans contrôle, et le châtement s'abat non sur ceux qui le méritent, mais sur ceux qu'ils peuvent mettre à mort. C'est de quoi nous donne un merveilleux exemple la conduite de Saül, fils de Gais, le premier qui ait été roi sur les Hébreux après le gouvernement aristocratique et celui des Juges, lui qui mit à mort trois cents prêtres et prophètes, sur un simple soupçon contre Achimélech, lui qui détruisit aussi leur ville et chercha par cette boucherie à vider ce qu'on peut appeler le temple à la fois de prêtres et de prophètes, ne laissant même

pas subsister leur patrie pour qu'elle pût en produire d'autres après eux.

8. [269] Abiathar, le fils d'Achimélech, qui, seul de la race de prêtres massacrés par Saül avait pu s'échapper, s'en alla trouver David, et lui raconta la catastrophe des siens et la mort de son père. David répondit qu'il avait prévu ce qui devait arriver, dès qu'il avait aperçu Doëg ; il s'était douté, en effet, que cet homme calomnierait le grand-prêtre auprès du roi et il s'accusait lui-même de leur malheur. Cependant il pria Abiathar de demeurer là et de vivre avec lui, car nulle part ailleurs il ne serait aussi bien en sûreté.

Chapitre XIII : Suite de la poursuite de David par Saül

1. Victoire de David sur les Philistins ; sa fuite dans le désert d'Engaddi. — 2. Rencontre de David et de Jonathan à Ziph ; les Ziphéniens offrent de livrer David ; fuite de ce dernier. — 3. Saül arrêté dans sa poursuite par une invasion des Philistins. — 4. Saül poursuit de nouveau David : rencontre dans une caverne ; générosité de David ; repentir de Saül. — 5. Mort de Samuel. — 6. Brutalité du Ziphénien Nabal. — 7. Excuses d'Abigaïl, sa femme, à David. — 8. Mort de Nabal, David épouse Abigaïl. — 9. Nouvelles poursuites de Saül, David dans le camp de Saül : réconciliation. — 10. David chez Anchous, roi de Gitta ; il obtient Sékéla pour lieu de séjour.

1. [271] Sur ces entrefaites, informé que les Philistins avaient fait irruption dans le pays des Killaniens et y commettaient un grand dégât, David s'offre à marcher contre eux, après avoir demandé à Dieu par l'intermédiaire du prophète s'il le lui permettait. Samuel ayant répondu que Dieu promettait la victoire, il s'élança contre les Philistins avec ses compagnons, en Gt un grand carnage et remporta force butin. Comme il prolongea son séjour chez les Killites jusqu'à ce qu'ils eussent rentré leurs blés et leurs fruits, on dénonça sa présence au roi Saül. Car son exploit et son succès n'étaient pas restés le secret du canton qui en avait été le théâtre : la renommée les propagea de tous côtés et jusqu'aux oreilles du roi, en exaltant l'acte et l'auteur. Saül se réjouit de savoir David enfermé dans Killa. « Enfin Dieu l'a livré entre mes mains, dit-il, puisqu'il l'a forcé à s'arrêter dans une ville pourvue de murailles, de portes et de verrous », et il ordonna à tout le peuple de se ruer sur Killa, d'en faire le siège, et de n'en point partir qu'on n'eût pris et tué David.

Cependant David s'était méfié de cette agression, et Dieu l'avait averti que s'il restait chez les gens de Killa, ils le livreraient à Saül ; il emmène donc ses quatre cents hommes, et quitte la ville pour s'enfoncer dans le désert situé au-dessus d'Engedain. Le roi, ayant appris qu'il s'était enfui de chez les Killites, renonça à son entreprise contre lui.

2. [275] David, parti de là, arrive en un endroit appelé Kainé (La Nouvelle) dans la Ziphène : là, Jonathan, fils de Saül, se rencontre avec lui, et, lui ayant donné l'accolade, l'exhorte à prendre courage, à bien espérer pour l'avenir et à ne pas se laisser accabler par le présent : David était appelé à régner et à tenir sous son pouvoir toutes les forces des Hébreux, et une si haute fortune exige volontiers de grandes épreuves. Puis, avant renouvelé ses serments d'affection et de confiance réciproque pour toute la vie, avant pris Dieu à témoin des malédictions qu'il appelait sur lui-même, s'il venait à transgresser leur alliance et à montrer des sentiments opposés, il laisse David nu peu soulagé de ses soucis et de ses craintes et s'en retourne chez lui. Cependant les gens de Ziph, pour faire leur cour à Saül, lui révélèrent que David séjournait parmi eux et promirent de le livrer, si Saül marchait contre lui ; en effet, les défilés de la Ziphène une fois occupés, il ne pourrait plus se sauver ailleurs. Le roi loua leur fidélité, déclarant qu'il leur savait gré d'avoir dénoncé son ennemi et que ce service n'attendrait pas longtemps sa récompense. Puis il envoya des hommes pour rechercher David et fouiller le désert, assurant qu'il les suivrait bientôt lui-même. Ainsi ces méchants poussaient le roi à poursuivre et à saisir David, et s'empressaient, non-seulement de lui dénoncer son ennemi, mais de le livrer entre ses mains pour lui prouver leur zèle d'une façon plus manifeste. Mais l'espoir impie de ces hommes fut déçu, d'autant plus pervers qu'ils n'auraient couru aucun risque en s'abstenant de faire ces révélations à Saül, et que, par flatterie et dans l'attente d'un salaire, ils calomnièrent et offrirent de trahir un homme cher à Dieu, dont la tête était injustement mise à prix et qui pouvait rester caché. En effet, David, informé des mauvais desseins des Ziphéniens et de l'approche du roi, quitte les défilés de leur pays et se réfugie auprès de la grande roche qui se trouve dans le désert de Simon.

3. [281] Saül l'y relance aussitôt. Ayant appris en route que David avait franchi les défilés, il se dirigea vers l'autre côté de la roche. Mais au moment où David allait être pris, Saül fut détourné de la poursuite par la nouvelle que les Philistins

avaient derechef envahi le territoire des Hébreux ; il se retourna contre eux, estimant plus à propos de combattre l'ennemi héréditaire que de laisser dévaster son pays en pourchassant son ennemi personnel.

4. [282] David, ainsi échappé au danger par miracle, se retire dans les gorges du pays d'Engaddi. À peine Saül eut-il chassé les Philistins, on vint lui annoncer que David séjournait sur les confins de l'Engadène. Alors, ayant pris trois mille hommes d'armes d'élite, il s'y dirige à marches forcées. Arrivé à proximité des lieux indiqués, il rencontre, au bord de la route, une caverne profonde et creuse, fort longue et large, où par hasard se trouvait caché David avec ses quatre cents hommes. Pressé par quelque besoin naturel, Saül pénètre seul dans la caverne. Un des compagnons de David l'aperçoit ; il dit à son chef que voilà l'occasion envoyée par Dieu de se venger de son ennemi et lui conseille de trancher la tête à Saül pour s'affranchir enfin de cette vie de vagabondages et de misères. David, se dressant debout, arrache le pan du manteau dont Saül était enveloppé, puis, s'étant aussitôt ravisé, pensa qu'il ne pouvait sans impiété assassiner son maître, l'homme que Dieu avait jugé digne de la royauté : « S'il se conduit mal envers moi, dit-il, ce n'est pas une raison pour que j'en use de même envers lui. » Quand Saül fut sorti de la caverne, David court devant l'entrée et pousse un cri, pour se faire entendre de lui. Et le roi s'étant retourné, il se prosterne devant lui, la face à terre, selon l'usage, et dit : « Ô roi, vas-tu continuer à prêter l'oreille aux méchants, aux calomniateurs, à leur faire l'honneur d'ajouter foi à leurs mensonges et à tenir en suspicion tes meilleurs amis ? C'est aux actes qu'il faut juger le caractère de chacun. La calomnie égare, les actes révèlent clairement les bons sentiments ; les paroles ont naturellement deux aspects, vérité ou mensonge, mais les faits mettent sous les regards l'intention à nu. Laisse-toi donc convaincre par ce qui vient de se passer : sois persuadé que je ne veux que du bien à toi et à ta maison, et, sans plus t'attacher à ceux qui m'accusent de desseins que je n'ai jamais conçus et qui ne peuvent pas avoir existé, cesse de persécuter ma vie et de n'avoir, jour et nuit, d'autre souci en tête que celui de ma perte, injustement méditée. Comment, en effet, ne reconnais-tu pas le mensonge de la rumeur à laquelle tu as donné créance, mon prétendu complot contre ta vie ? Comment ta conduite ne serait-elle pas un outrage envers Dieu, lorsqu'un homme qui aujourd'hui pouvait satisfaire sa rancune et tirer vengeance de toi, et qui n'a pas voulu le faire ni chercher à profiter d'une occasion que tu n'aurais pas, toi,

laissé passer, si le sort l'avait livré en tes mains, lorsque cet homme-là, tu aspiras à sa mort et tu le rêves ton ennemi ? Car lorsque j'ai coupé le pan de ton manteau, je pouvais aussi facilement te trancher la tête.» Et lui ayant fait voir le morceau d'étoffe, en témoignage de la vérité de son discours : « Oui, dit-il, moi, j'ai renoncé à une légitime vengeance, et toi, tu ne rougis pas de nourrir contre moi une haine injustifiée. Que Dieu soit juge et prononce sur notre conduite à tous deux ! » Saül, surpris de la façon merveilleuse dont il venait d'être sauvé, frappé de la générosité et du caractère du jeune homme, poussa un soupir. Comme David en faisait autant : « C'est à moi de gémir, reprit-il, car toi, tu m'as fait du bien, tandis que je ne t'ai rendu que du mal. Tu as montré aujourd'hui que tu possédais cette droiture de nos anciens, qui ont recommandé de laisser la vie à un ennemi surpris dans la solitude. Dès maintenant je ne doute pas que Dieu te réserve la royauté et que l'empire sur tous les Hébreux sera ton partage. Mais donne-moi l'assurance par serment de ne pas anéantir ma famille, de ne pas faire périr, par rancune contre moi, mes descendants, de conserver et de sauver ma maison. » David prête le serment désiré et laisse rentrer Saül dans son royaume : quant à lui, il monte en compagnie des siens dans le défilé de Masthéra.

5. [292] Vers ce temps-là, mourut le prophète Samuel, homme qui jouit chez les Hébreux d'une considération peu commune. L'éclat de ses vertus et l'affection dont la multitude l'entourait s'exprimèrent par le deuil que célébra longtemps le peuple, l'empressement unanime et le zèle qu'on montra à l'occasion de sa sépulture et pour l'accomplissement des rites légaux. On l'enterra dans sa patrie, Armatha, et on le pleura pendant de très longs jours ; ce n'était pas un deuil public, comme pour la mort d'un étranger : chacun individuellement le regretta comme son propre parent. Samuel fut un homme de naturel juste et bon, et par là même très aimé de Dieu. Il avait commandé et gouverné le peuple après la mort du grand-prêtre Éli pendant douze ans tout seul, et avec le roi Saül pendant dix-huit ans. Ainsi finit Samuel.

6. [295] Or, il y avait un certain homme du pays de Ziph, de la ville d'Emmà, qui était riche et possédait de nombreux troupeaux : il faisait paître, en effet, trois mille brebis et mille chèvres. Ces troupeaux, David avait recommandé aux siens de les protéger contre tout dommage et tout dégât et de n'y porter aucune atteinte, quelque tentés qu'ils pussent être par le désir, le besoin, ou la solitude, quelque facilité qu'ils eussent

d'échapper ; ils devaient placer au-dessus de toutes ces considérations la règle de ne léser personne et regarder comme un crime et un péché envers Dieu le fait d'attenter au bien d'autrui. En donnant ces ordres aux siens, David croyait obliger un homme de bien et digne de pareils égards. Mais Nabal(os), — tel était son nom — était un brutal, de caractère méchant, et qui pratiquait la manière de vivre des cyniques ; en revanche, le sort lui avait donné pour compagne une femme excellente, vertueuse et, de plus, très belle. Dans le temps donc où Nabal faisait tondre ses brebis, David envoya dix de ses compagnons pour lui présenter ses hommages et lui souhaiter de continuer dans la prospérité pendant de longues années ; en même temps, il le pria de leur fournir un peu de ce qu'il avait en abondance : « Tu dois savoir, dirent-ils, par tes bergers, que nous ne leur avons causé aucun tort, qu'au contraire nous nous sommes faits les gardiens de leurs personnes et de leurs troupeaux, depuis le long temps que nous vivons dans le désert. Ton bienfait, d'ailleurs, ne sera pas perdu. » Les envoyés s'étant acquittés de leur mission auprès de Nabal, il les accueillit avec beaucoup d'inhumanité et de dureté. Il leur demanda d'abord qui était ce David, et apprenant qu'il était le fils de Jessée : « On voit prendre aujourd'hui de grands airs, s'écrie-t-il, à des fugitifs et s'enorgueillir des serviteurs qui ont planté là leurs maîtres. » Ces propos, rapportés à David, le mirent fort en colère ; il commande à quatre cents hommes de le suivre en armes, laissant deux cents autres pour garder les bagages — car il avait maintenant réuni six cents combattants — et marche contre Nabal, faisant serment d'anéantir, cette nuit même, sa maison et tout son bien : il lui en voulait non pas seulement de son accueil peu gracieux et de n'avoir pas répondu à la parfaite courtoisie de son adresse, mais en outre d'avoir injurié et outragé des gens dont il n'avait qu'à se louer.

7. [300] Cependant un des esclaves qui gardaient les troupeaux de Nabal rapporte à sa maîtresse, la femme de Nabal, comment David avait envoyé un message à son mari, mais, loin de rencontrer de sa part un accueil courtois, n'en avait reçu que de grossiers outrages, et cela malgré ses égards envers eux et le soin qu'il avait pris de leurs troupeaux ; sûrement une telle attitude portera malheur à son maître. Au récit de l'esclave, Abigaïl (Abigaïa), — tel était son nom, — fait sur-le-champ bâter des ânes et charger leurs bâts de toute sorte de présents, puis, sans mot dire à son mari, que l'ivresse empêchait de rien voir, elle va trouver David. Comme elle descendait les défilés de la montagne, elle rencontre celui-ci s'acheminant

avec ses quatre cents hommes vers Nabal. Dès qu'elle l'aperçoit, la femme saute à terre, et, tombant sur sa face, le salue et le supplie de ne pas garder rancune des paroles de son époux : il ne devait pas ignorer en effet, que cet homme était ce qu'indiquait son nom ; — nabal dans la langue des Hébreux signifie démente ; — quant à elle, elle s'excusait de n'avoir pas vu les envoyés de David. « C'est pourquoi, pardonne-moi, dit-elle, et rends grâce à Dieu qui t'empêche de tremper tes mains dans le sang humain. Si tu demeures pur, Dieu lui-même te vengera des méchants, et les malheurs dont tu menaçais Nabal fondront sur la tête de tes ennemis. Mais sois bon pour moi, en me faisant l'honneur de recevoir ces présents de mes mains, et renonce en ma faveur à l'indignation et à la colère que tu nourris contre mon mari et contre sa maison. Il te sied, en effet, de faire paraître de la mansuétude et de l'humanité, à toi qui dois régner un jour. » David accepte les présents et lui répond : « En vérité, femme, c'est Dieu, dans sa bonté, qui t'a menée vers nous aujourd'hui ; sans quoi tu n'eusses pas vu le jour de demain, car j'avais juré de détruire, cette nuit même, la maison de Nabal et de ne laisser vivre personne d'entre vous, tant cet homme s'est montré méchant et ingrat envers moi et mes compagnons. Mais tu m'as devancé et tu es arrivée à temps pour apaiser ma colère, puisque Dieu te protège. Quant à Nabal, il peut bien aujourd'hui, grâce à toi, retarder son châtement, mais il n'évitera pas l'expiation ; sa perversité deviendra sa perte dans quelque autre occasion. »

8. [306] Cela dit, il congédie la femme. En rentrant chez elle, elle trouve son mari festoyant avec de nombreux convives et déjà pris de boisson, sur le moment, elle ne révéla rien de ce qui s'était passé, mais, le jour suivant, quand il était à jeun, elle lui raconta tout et le vit aussitôt défaillir ; l'effet de ses paroles et du dépit qu'il en ressentit lui rendit le corps tout perclus. Après avoir vécu encore dix jours, pas un de plus, Nabal mourut. Quand il fut instruit de sa fin, David déclara qu'il avait été justement puni par Dieu ; « Nabal, dit-il, a péri victime de sa propre dépravation, et je suis vengé de lui, sans m'être souillé de son sang. Il apprit par cet exemple que les méchants sont poursuivis par Dieu, à qui rien n'échappe de ce qui se passe chez les hommes, qui paie les bons selon leur mérite, et envoie aux méchants un prompt châtement. Ensuite David adressa un message à la femme, pour l'inviter à vivre désormais comme épouse avec lui. Elle répondit aux messagers qu'elle n'était pas digne de toucher ses pieds ; mais elle vint cependant avec tout son équipage. Elle demeura donc avec David, et cet honneur lui échut parce

qu'elle était à la fois de mœurs honnêtes et sages et parfaitement belle. David avait déjà une autre épouse, qu'il avait prise dans la ville d'Abisaros. Quant à Michal, la fille du roi Saül qui avait été femme de David, son père l'avait unie ensuite à Pheltias, fils de Lisos, de la ville de Gethla.

9. [310] Un peu plus tard, quelques hommes de Ziph s'en vinrent donner avis à Saül que David était de nouveau dans leur pays et qu'ils pourraient s'emparer de lui s'il voulait les aider. Saül se mit aussitôt en campagne avec trois mille hommes d'armes, et, la nuit approchant, campa en un endroit nommé Sékéla. David, averti que Saül marchait contre lui, envoya des espions chargés de reconnaître ses positions. Ceux-ci lui ayant rapporté que le roi passait la nuit à Sékéla, David, à l'insu des siens, se glisse jusqu'au camp de Saül, emmenant avec lui Abisaï (Abesséos), fils de sa sœur Sarouya, et Achiméléch(os), le Chettéen. Saül dormait, ses hommes d'armes et le général Abner couchés en cercle autour de lui. David, ayant pénétré dans le camp du roi, s'abstient de tuer Saül, dont il avait reconnu la couche au javelot qui était fiché en terre à son côté ; il ne laissa même pas faire Abisaï, qui voulait le tuer et s'élançait dans cette intention : il déclara qu'il était abominable de mettre à mort l'élu de Dieu, si coupable fût-il ; le temps viendrait où celui qui lui avait donné le pouvoir se chargerait de le châtier. Il arrêta donc le bras d'Abisaï, mais, pour bien marquer qu'il avait pu tuer le roi et ne l'avait pas voulu, il enleva le javelot ainsi que la cruche d'eau qui était posée près de Saül endormi, sans qu'aucun de ceux qui étaient dans le camp s'en aperçût, et, pendant que tout le monde sommeillait à terre, il s'en alla tranquillement, sa hardiesse et les circonstances lui ayant permis d'accomplir tout ce qu'il avait médité de l'aire aux yeux du roi. Après avoir repassé le torrent, il monte sur le sommet d'une colline d'où sa voix portait au loin, appelle à grands cris les gens de Saül et le général Abner, et les réveille en sursaut de leur sommeil, chef et soldats. Abner ayant entendu et demandé qui l'appelait, David répond : « C'est moi, le fils de Jessée, que vous avez chassé. Mais comment se fait-il que toi, un si haut personnage, qui tiens le premier rang auprès du roi, tu marques tant de négligence à veiller sur la personne de ton maître et que ton sommeil te soit plus précieux que son salut et sa sécurité ? Vous avez tous mérité la mort et le châtement, pour n'avoir pas aperçu que tout à l'heure quelques hommes ont pénétré dans votre camp jusqu'auprès du roi et de tous ceux qui l'entourent. Vois ce que sont devenus le javelot du roi et sa cruche d'eau et juge par là quel danger était parmi vous sans que

vous vous en doutiez. » Saül reconnaît la voix de David : il devine que celui-ci, l'ayant surpris sans défense, endormi et mal gardé par une escorte négligente, loin de l'assassiner, l'a épargné quand il aurait eu le droit de le tuer ; alors il s'écrie qu'il lui sait gré de son salut et l'engage à se rassurer et, sans plus craindre aucun mauvais traitement de sa part, à rentrer au foyer. Il était maintenant persuadé, ajoute-t-il, qu'il ne s'aimait pas lui-même autant que l'aimait David : cet homme lui aurait pu être sa sauvegarde et qui lui avait fourni mille preuves de son attachement, il l'avait traqué, contraint de vivre longtemps en proscrit, tremblant pour son existence, sans amis ni parents, et cependant voilà que plusieurs fois il avait été sauvé par lui et avait reçu de ses mains une vie en danger manifeste. David alors envoya un homme rapporter le javelot et la cruche d'eau et protesta que Dieu serait juge de leur caractère et de leurs actions, « Dieu qui savait qu'ayant eu le pouvoir aujourd'hui même de tuer Saül, il s'en était abstenu ».

10. [319] Saül, qui avait ainsi pour la seconde fois échappé aux mains de David, retourna dans son palais et sa patrie : mais David, craignant, en restant dans le pays, d'être pris par Saül, jugea préférable de descendre chez les Philistins pour y demeurer. Et avec les six cents hommes qui l'accompagnaient il arriva chez Anchous, roi de Gitta, une de leurs cinq villes. Le roi l'ayant accueilli, ainsi que ses hommes, lui assigna une habitation, pour lui et ses deux femmes Achima et Abigaïl, et l'installa à Gitta. Saül, quand il l'apprit, ne parla plus d'envoyer ou de marcher contre David, car, par deux fois déjà, il avait failli tomber entre ses mains, en cherchant à le prendre. Cependant David ne jugea pas bon de demeurer dans la ville des Gittiens : il demanda à leur roi, puisque aussi bien il l'avait accueilli avec hospitalité, une grâce de plus : c'était de lui donner un endroit sur son territoire pour y habiter : il craignait, en restant dans la ville, de lui être à charge et importunité. Alors Anchous lui donna une bourgade nommée Sékéla que David aima tellement qu'une fois roi il en fit un domaine particulier pour lui et ses fils ; mais de ceci nous parlerons ailleurs. Le temps pendant lequel David demeura à Sékéla en Philistée fut de quatre mois et vingt jours. Il passa ce temps à faire des incursions clandestines chez les peuples voisins des Philistins, les Serrites et les Amalécites. Il ravageait leur pays et s'en retournait muni d'un butin abondant en bêtes de somme et chameaux ; quant aux hommes, il les épargnait craignant qu'on ne le dénonçât au roi Anchous ; il envoyait d'ailleurs à ce dernier, en guise de présent, une part du butin. Comme le roi

demandait à qui il s'était attaqué pour gagner tant de prises, il lui raconta que c'était à des gens de Juda, demeurant au raidi de ce pays, dans la plaine, et réussit à le faire croire à Anchous. Celui-ci, en effet, avait conçu l'espoir que David tiendrait son propre peuple en haine et qu'il le garderait à sou service, sa vie durant, établi dans ses états.

Chapitre XIV : Fin de la vie de Saül

1. David promet son concours à Anchous contre les Hébreux. — 2. Saül, effrayé par les forces des Philistins, consulte la ventriloque d'Endor ; évocation de l'âme de Samuel : prédiction de la mort de Saül. — 3. Saül s'évanouit ; la devineresse le ranime. — 4. Éloge de la femme d'Endor ; panégyrique de Saül. — 5. Les généraux philistins repoussent David, l'allié d'Anchous ; retour de David à Sékéla ; sac de cette ville par les Amalécites. — 6. David les poursuit et les taille en pièces. — 7. Combat des Hébreux avec les Philistins : mort de Saül et de ses fils. — 8. Les Philistins exposent les dépouilles sur les murs de Bethsan ; les habitants de Jabès viennent les reprendre pour les ensevelir. — 9. Durée du règne de Saül.

1. [325] Sur ces entrefaites, les Philistins résolurent de faire une expédition contre les Israélites et envoyèrent des messagers à la ronde chez tous leurs alliés, leur donnant rendez-vous à Rengàn, d'où ils devaient, tous ensemble, partir en guerre contre les Hébreux. Le roi des Gittiens, Anchous, invita David à l'assister avec ses soldats contre les Hébreux. David s'empresse de le lui promettre et déclare que c'est là une occasion pour lui de payer Anchous de retour pour ses bons offices et son hospitalité : le roi s'engage alors à faite de lui son garde du corpssi la lutte contre l'ennemi commun tourne à souhait, espérant échauffer encore son zèle par cette marque d'honneur et de confiance.

2. [327] Or, il faut savoir que le roi Saül avait banni de ses états les devins, les ventriloques et tous les professionnels de ce genre, à l'exception des prophètes. Quand il apprit que les Philistins étaient à ses portes et qu'ils avaient posé leur camp tout près de la ville de Souna, située dans la plaine, il se mit en route contre eux à la tête de son armée. Parvenu près d'un mont nommé Gelboué, il établit son camp en face des ennemis. Mais un grand trouble le saisit en apercevant leurs forces si nombreuses et, en toute apparence, supérieures aux siennes ; alors il interroge Dieu, par le

ministère des prophètes, au sujet du combat et lui demande l'issue qu'il doit en attendre. Dieu ne répondant pas, ce silence redouble sa crainte ; il perd courage, prévoyant, compte de juste, un désastre, puisque la divinité l'abandonnait. Dans cette extrémité, il ordonne qu'on aille lui chercher une femme, ventriloque de son métier, et sachant évoquer les âmes des morts, dans l'espoir qu'il pourra apprendre ainsi comment les événements tourneront pour lui. Car les ventriloques, par le moyen des âmes des morts qu'ils font surgir, prédisent l'avenir à ceux qui les interrogent. Informé par un de ses serviteurs qu'il y avait une femme de cette sorte dans la ville d'Endor(os), Saül s'en va à l'insu de tout le camp et, dépouillé de son costume royal, accompagné seulement de deux serviteurs d'une fidélité assurée, se rend à Endor chez cette femme et lui demande de lui prédire l'avenir et de faire revenir l'âme qu'il lui désignerait. D'abord la femme s'en défendit, protestant qu'elle n'osait pas enfreindre l'édit du roi, qui avait banni ce genre de devins ; c'était mal à lui, qui n'avait reçu d'elle aucun tort, de lui tendre ce piège et de lui faire commettre un acte défendu qui lui attirerait un châtement. Saül jure alors que nul n'en saura rien, qu'il ne confiera à personne son oracle et qu'elle n'a rien à redouter. L'avant rassurée par ses serments, il lui commande d'évoquer devant lui l'âme de Samuel. La femme, ignorant qui était Samuel, l'appelle de l'Hadès. Il apparaît : elle, apercevant un homme vénérable et d'aspect divin, se trouble et s'effraye à ce spectacle : « N'es-tu pas, s'écrie-t-elle, le roi Saül ? » Car Samuel le lui avait désigné. Saül répond affirmativement et demande d'où lui vient ce grand trouble. « C'est, dit-elle, que je vois surgir un homme semblable par son aspect à un Dieu. » Saül l'invite à lui décrire la forme, le vêtement, l'âge de l'apparition. Elle le dépeint ainsi : c'est déjà un vieillard, d'apparence très vénérable, revêtu de la robe sacerdotale. À ce signalement. Baht reconnaît Samuel et, se jutant à terre, le salue et lui rend hommage. L'ombre de Samuel lui demande pourquoi il l'a dérangé et fait remonter sur la terre. Saül, en gémissant, lui fait connaître la nécessité qui le presse : les ennemis tombent sur lui de tout leur poids, il se voit à bout de ressources, abandonné de Dieu et n'ayant pas même le réconfort d'une prédiction, soit par des prophètes, soit par des songes : « C'est pourquoi, dit-il, je me suis réfugié auprès de toi pour que tu me prennes sous ta garde. » Mais Samuel, sachant qu'il touchait au terme de ses vicissitudes : « C'est chose superflue, dit-il, que de vouloir rien apprendre de moi, dès que Dieu t'a abandonné ; sache cependant que David doit régner et achever heureusement

cette guerre, et que toi, tu dois perdre le pouvoir et la vie pour avoir désobéi à Dieu lors de la guerre contre les Amalécites et n'avoir pas observé ses commandements, ainsi que je te l'ai annoncé de mon vivant. Apprends donc que ton peuple sera terrassé par tes ennemis, que toi-même avec tes enfants tu tomberas demain dans la bataille et que tu viendras me rejoindre. »

3. [337] En entendant ces paroles, Saül devint muet de douleur et, précipité sur le sol, soit à cause du chagrin que lui causaient ces révélations, soit par faiblesse, — car il n'avait pas pris de nourriture, ni le jour ni la nuit précédente, — il gisait comme un mort. Quand à grand peine il eut repris connaissance, la femme le força de manger quelque chose : c'était la seule grâce quelle lui demandait en récompense de cet oracle téméraire qu'elle avait osé lui donner sans en avoir le droit, par crainte de celui qu'elle n'avait pas reconnu. En retour, donc, elle insiste pour qu'il la laisse dresser une table avec des mets, afin qu'ayant réparé ses forces, il s'en retourne plus vaillant dans le camp des siens. Quoique le roi, dans son découragement, ne voulait rien entendre, elle lui fit violence et finit par le persuader. Elle possédait pour tout bien un veau dont elle faisait son compagnon, qu'elle avait voulu elle-même panser et nourrir, en pauvre mercenaire qu'elle était : elle l'immola, accomoda ses chairs et les offrit à Saül et à ses gens. Et Saül, cette nuit même, retourna dans son camp.

4. [340] Il convient de louer ici la générosité de cette femme. Bien qu'empêchée par d'exercer une profession qui aurait apporté plus d'aisance et de bien-être à son ménage, bien qu'elle n'eût jamais vu le roi auparavant, elle ne lui garda pas rancune d'avoir condamné son art, et ne l'éconduisit pas comme un étranger, un inconnu. Au contraire, elle lui apporta sympathie et consolation, l'exhorta à vaincre son dégoût, et lui offrit avec un généreux empressement l'unique bien que possédât sa pauvreté. En agissant de la sorte, elle ne payait pas quelque bienfait reçu, elle n'ambitionnait aucune marque future de reconnaissance, — puisqu'elle savait que Saül allait mourir, — alors que les hommes sont naturellement portés à se dévouer seulement pour ceux qui leur ont fait quelque bien ou à faire des avances à ceux de qui ils en espèrent. Il est donc beau de prendre exemple sur cette femme, de soulager tous ceux qui sont dans le besoin et de se persuader qu'il n'est rien de meilleur et de plus avantageux au genre humain, rien qui puisse mieux nous rendre Dieu propice et disposé à assurer notre bonheur. Mais en voilà assez au sujet de cette devineresse. Faisons

maintenant une autre réflexion qui pourra être utile aux cités, aux peuples, aux nations, et profitable aux gens de bien ; tous y trouveront un aiguillon pour rechercher la vertu et poursuivre ce qui pourra leur procurer gloire et renom éternel : elle est propre à imprimer au cœur des rois, des nations et des chefs des cités le vif désir et l'amour du bien, à leur faire braver les dangers et la mort même pour le salut de leur patrie, à leur apprendre à mépriser les plus redoutables épreuves. L'occasion de cette réflexion m'est fournie par Saül, roi des Hébreux. Ce roi, à qui l'oracle du prophète ne laissait aucun doute sur son destin et sa mort prochaine, ne songea pas à éviter la mort ni, par amour de la vie, à livrer les siens à l'ennemi et à déshonorer la majesté royale ; au contraire, s'étant offert aux dangers, lui, sa maison, ses enfants, il jugea beau de tomber avec eux en combattant pour ses sujets et voulut que ses fils périssent en braves gens plutôt que de les laisser vivre, incertain de leur conduite future : pour tout successeur et pour toute postérité, il laissait une gloire et une renommée impérissable. Tel est, à mon sens, l'homme droit, vaillant et sage, seul digne, s'il fut ou doit être pareil, de recueillir pour sa vertu les suffrages unanimes. Ceux, en effet, qui partent pour la guerre, le cœur gonflé d'espérances, pensant triompher et revenir sains et saufs après avoir accompli quelque action d'éclat, ils ne méritent guerre ce nom de vaillants que leur décernent les historiens et les autres écrivains. Certes, eux aussi sont dignes d'approbation, mais la force d'âme, la hardiesse, le mépris du mal ne sont vraiment l'apanage que de ceux qui ont suivi l'exemple de Saül. Ignorer ce qui vous adviendra à la guerre, et s'y engager, sans faiblesse, en s'en remettant, comme le navigateur sur une mer orageuse, à un avenir incertain, voilà qui n'est pas si magnanime, quelque nombreux exploits qu'on doive accomplir. Mais que, sans concevoir aucune espérance, sachant d'avance, au contraire, qu'on va mourir dans la bataille, on n'éprouve aucune peur, on ne tremble pas devant ce tragique destin, qu'on aille au-devant de lui en connaissance de cause, voilà, je le prétends, une preuve de véritable vaillance. Et c'est ainsi qu'agit Saül pour montrer que tous ceux qui souhaitent laisser un grand nom après leur mort doivent se conduire de manière à le mériter, les rois surtout, car l'éminence de leur dignité leur interdit non seulement d'être mauvais envers leurs sujets, mais même de n'être bons que médiocrement. Je pourrais en dire davantage sur Saül et sa grandeur d'âme : le sujet s'y prête amplement ; mais je craindrais de passer la mesure du goût dans ce panégyrique et je reviens au point d'où je m'étais écarté.

5. [351] Les Philistins, ayant établi leur camp comme je l'ai dit et faisant le dénombrement de leurs forces par peuples, royaumes et satrapies, virent arriver en dernier lieu le roi Anchous avec ses propres gens, suivi de David avec ses six cents hommes d'armes. En les apercevant, les généraux Philistins demandèrent au roi d'où venaient ces Hébreux et qui les avait appelés. Le roi répondit que c'était David fuyant Saül, son maître, il l'avait accueilli quand il était venu à lui : maintenant, désireux à la fois de s'acquitter du service reçu et de se venger de Saül, David venait combattre dans leurs rangs. Là-dessus, les chefs le blâmèrent d'avoir pris pour allié un ennemi et ils l'engagèrent à le congédier de peur qu'il ne devint, à l'insu d'Anchous, la cause de grands malheurs pour ses amis : car c'était fournir à David un excellent moyen de se réconcilier avec son maître que de lui donner l'occasion de perdre leur armée. Pour éviter ce danger, ils lui ordonnèrent de renvoyer David dans le canton qu'il lui avait concédé pour y habiter avec ses six cents hommes d'armes : car c'était là ce David de qui les jeunes filles disaient dans leurs chants : « qu'il avait tué les Philistins par dizaines de milliers. » Le roi des Gittiens trouva qu'ils parlaient raison ; il appela donc David et lui dit : « Pour moi, je puis porter témoignage de ton zèle et de ton affection parfaite à mon égard, et c'est pour cela que je t'ai emmené comme allié ; mais tel n'est pas l'avis de nos chefs. Va-t-en donc, dès le jour, vers l'endroit que je t'ai donné en toute confiance, et là, veille sur le pays pour moi de peur que quelques peuples n'y fassent invasion : ainsi encore tu empliras ton devoir d'allié. » David, se conformant à l'ordre du roi des Gittiens, retourna vers Sékéla. Or, pendant qu'il s'était absenté pour porter secours aux Philistins, la nation des Amalécites, faisant irruption, s'était emparée de vive force de Sékéla et, après l'avoir incendiée et tiré force butin de cette ville même et du reste du pays philistin, ils s'étaient retirés.

6. [357] Quand David trouva Sékéla toute dévastée et mise au pillage, quand il apprit que ses deux femmes et celles de ses compagnons étaient emmenées captives avec leurs enfants. Il déchira ses vêtements et commença à pleurer et à se lamenter avec ses amis ; il tomba dans un tel abattement que les larmes mêmes finirent par lui manquer. Ses compagnons, qui gémissaient sur la capture de leurs femmes et de leurs enfants, dont ils le rendaient responsable, faillirent même le lapider. Cependant, il finit par revenir à lui et, élevant sa pensée vers la divinité, il pria le grand-prêtre Abiathar de revêtir sa robe de grand-prêtre, d'interroger Dieu et de lui prédire si, au cas où il poursuivrait les Amalécites, il lui serait accordé de

les joindre, de délivrer les femmes et les enfants et de punir les ennemis. Le grand-prêtre l'engage à entreprendre la poursuite ; alors il s'élançe avec ses six cents hommes sur la trace des ennemis. Parvenu au bord d'un torrent nommé Basélos, il rencontre un traînard ; c'était un Égyptien, accablé par la fatigue et la faim, qui était resté pendant trois jours à errer dans le désert sans nourriture. David, après lui avoir donné à boire et à manger et l'avoir réconforté, lui demanda qui il était et d'où il venait. Il répondit qu'il était de race égyptienne et qu'il avait été abandonné par son maître, ne pouvant le suivre à cause de sa faiblesse : ce maître était un des chefs qui avaient incendié et ravagé le territoire de Juda ainsi que Sécéla. David alors prend l'homme comme guide pour le mener vers les Amalécites : il surprend ceux-ci affalés à terre, les uns en train de faire bonne chère, les autres déjà ivres, abrutis par le vin, tout à la jouissance des dépouilles et du butin : il les assaille à l'improviste et en fait un grand carnage : sans armes et pris au dépourvu, ne songeant qu'à boire et à festoyer, c'était une proie facile. Les uns se laissèrent saisir et massacrer pendant qu'ils étaient encore assis autour des tables, et leur sang, se répandant, entraîna les pains et les viandes ; d'autres étaient occupés à se porter réciproquement des santés quand la mort les surprit : quelques-uns, gorgés de vin pur, étaient plongés dans le sommeil. Un petit nombre avait eu le temps de revêtir ses armures et de faire front : mais David les tailla en pièces aussi aisément que leurs camarades désarmés. Les compagnons de David, comme lui, se livrèrent au carnage depuis la première heure jusqu'au soir, si bien qu'il ne survécut pas plus de quatre cents Amalécites, qui avaient eu le temps de monter sur des dromadaires et de prendre la fuite. David recouvra tout le butin qu'avaient enlevé les ennemis, ainsi que ses femmes et celles de ses compagnons. Au retour, ils arrivèrent en un endroit où ils avaient laissé à la garde des bagages deux cents hommes incapables de suivre le gros de leur troupe. Les quatre cents ne voulurent point partager avec ceux-ci les gains et le butin de la journée ; comme ils ne les avaient pas accompagnés et avaient manqué de cœur devant la poursuite, ils devaient, disait-on, s'estimer satisfaits de reprendre leurs femmes délivrées. David déclara que cet avis était méchant et injuste : dès l'instant que Dieu leur avait accordé de châtier leurs ennemis et de recouvrer tous leurs biens, il fallait qu'on partageât également les profits entre tous ceux qui avaient fait campagne, d'autant plus que ces hommes étaient restés à la garde des bagages. Et depuis lors cette règle a prévalu chez les Israélites que les gardiens des

bagages recevraient la même part que les combattants. Revenu à Sécéla, David envoya à tous ses familiers et amis de la tribu de Juda une portion des dépouilles. Telles furent les circonstances du pillage de Sécéla et du massacre des Amalécites.

7. [368] Cependant les Philistins en étant venus aux mains avec les Israélites, après un combat acharné, la victoire leur resta et ils anéantissent beaucoup de leurs adversaires. Saül, roi des Israélites, et ses fils luttèrent vaillamment et de toute leur force, mettant leur seule gloire à bien mourir et à combattre hardiment l'ennemi, car rien ne leur tenait davantage au cœur. Ainsi ils attirent sur eux tout l'effort de leurs adversaires et, une fois enveloppés, périssent après avoir abattu quantité de Philistins. Les fils de Saül étaient Jonathan, Aminadab(os) et Melchis(os). Ceux-ci tombés, la cohue des Hébreux est mise en déroute : les ennemis se ruent sur les fuyards et sèment parmi eux le désordre, la confusion et le carnage. Saül fuyait avec une forte troupe massée autour de lui : les Philistins ayant envoyé contre lui des archers et de gens de trait, il les abat à peu près tous lui-même. Après avoir fait des prodiges de valeur et reçu beaucoup de blessures, incapable de continuer la résistance ou de soutenir davantage les coups, trop faible pour se tuer lui-même, il ordonne à son écuyer de tirer son glaive et de l'en transpercer, de peur qu'il ne tombe vivant aux mains des ennemis. Comme l'écuyer ne pouvait se résoudre à tuer son maître. Saül tire lui-même son épée, se place contre la pointe et essaie de se l'enfoncer dans le corps : mais il ne pouvait ni la pousser ni s'appuyer assez fort pour faire pénétrer le fer. En cet instant, il se retourne et aperçoit un jeune homme à ses côtés ; il lui demande qui il est et, entendant qu'il était Amalécite, il le prie de lui enfoncer l'épée dans le corps, puisque ses propres mains en sont incapables, et de lui procurer ainsi la mort qu'il convoite. Le jeune homme obéit, puis arracha le bracelet d'or du roi et son diadème royal et disparut. L'écuyer, voyant Saül mort, se transperça lui-même. Aucun des gardes du corps du roi ne survécut ; tous tombèrent autour du mont appelé Gelboué. Quand ceux des Hébreux qui habitaient la vallée au-delà du Jourdain et les villes de la plaine apprirent que Saül, ses fils et toute son armée avaient péri, abandonnant leurs villes, ils se réfugièrent dans les forteresses ; les Philistins, trouvant les villes inoccupées, s'y logèrent.

8. [374] Le jour suivant, les Philistins, en dépouillant les cadavres de leurs ennemis, découvrent les corps de Saül et de ses fils ; ils les

dépouillent, puis leur tranchent la tête et font annoncer dans tout le pays alentour que leurs ennemis sont abattus. Ils consacèrent les armures des princes dans le temple d'Astarté et mirent les corps en croix le long des remparts de la ville de Bethsan, qui s'appelle aujourd'hui Scythopolis. Cependant, lorsque les habitants de Jabès en Galaditide apprirent qu'on avait mutilé les cadavres de Saül et de ses fils, ils s'indignèrent à l'idée de les laisser sans sépulture. Les plus courageux et les plus hardis d'entre eux firent donc une sortie, — les enfants de cette cité sont vaillants d'âme comme de corps, — et, ayant cheminé toute la nuit, ils arrivèrent à Bethsan, s'approchèrent du rempart et en détachèrent les corps de Saül et de ses fils ; puis ils les emportèrent à Jabès, sans que les ennemis eussent pu ou osé les en empêcher, tant leur audace en imposa. Le peuple entier de Jabès, après avoir brûlé les corps, les ensevelit dans le plus bel endroit du pays, au lieu-dit le Champ (Aroura) ; puis ils célébrèrent pour eux un deuil de sept jours avec leurs femmes et leurs enfants, pendant lequel ils se frappèrent la poitrine et pleurèrent le roi et ses lits, sans toucher ni nourriture ni boisson.

9. [378] Ainsi finit Saül, selon la prédiction de Samuel, parce qu'il avait contrevenu aux commandements de Dieu, touchant les Amalécites, et parce qu'il avait fait périr la race du grand-prêtre Achimélech ainsi qu'Achimélech lui-même, et réduit en cendres la ville des grands-prêtres. Il avait régné dix-huit ans du vivant de Samuel et, après la mort de ce dernier, encore vingt-deux années.

LIVRE 7 : De la mort de Saül à la mort de David

Chapitre I : David roi de la tribu de Juda

1. — David apprend la mort de Saül et fait exécuter le meurtrier. — 2. David est élu roi par la tribu de Juda. — 3. Abner élit Isboseth ; guerre entre les deux aînés ; combat singulier ; défaite d'Abner ; il tue Asaël ; continuation de la guerre civile. — 4. Les fils de David, Abner et ses troupes passent et David. — 5. Joab, jaloux d'Abner, le tue dans un guet-apens. — 6. Indignation de David ; hommages funèbres qu'il rend à Abner.

1. [1] Il advint que ce combat eut lieu le jour même où David, vainqueur des Amalécites, était retourné à Sékéla. Il y avait deux jours que David se trouvait dans cette ville quand survient, au troisième, échappé au combat contre les Philistins, l'homme qui avait tué Saül ; il avait les vêtements en lambeaux et la tête couverte de cendre. Après s'être prosterné devant David, comme celui-ci s'informait d'où il venait dans cet état, il répondit : « Du combat livré par les Israélites. » Il en raconta l'issue malheureuse, comment des dizaines de milliers : l'Hébreux avaient péri, comment leur roi Saül lui-même était tombé avec ses enfants. S'il était ainsi renseigné, c'est, disait-il, qu'il avait assisté en personne à la déroute des Hébreux et s'était trouvé aux côtés du roi fugitif ; il avouait avoir lui-même tué Saül, sur les instances de celui-ci, au moment où il allait être pris par les ennemis, car Saül s'était jeté d'abord sur son glaive, mais l'excès de ses blessures lui avait enlevé la force de s'achever. Pour preuve de son dire, l'homme montrait les bracelets d'or et la couronne du roi, dont il avait dépouillé le cadavre de Saül pour les apporter à David. Celui-ci, ne pouvant plus douter, à la vue de ces témoignages manifestes de la mort de Saül, déchire ses vêtements et passe toute la journée à gémir et à se lamenter avec ses compagnons. Son chagrin s'avivait encore à la pensée du fils de Saül, de Jonathan, son plus fidèle ami de naguère et à qui il était redevable de la vie. Et telle fut la grandeur d'âme et la générosité de David à l'égard de Saül que non seulement sa mort l'affecta péniblement, bien qu'il eût maintes fois risqué de périr sous ses embûches, mais encore qu'il alla jusqu'à châtier son meurtrier. Il déclara, en effet, à cet homme qu'il s'était accusé lui-même d'avoir tué le roi, et quand il sut qu'il était issu d'un père de race Amalécite, il le fit envoyer au supplice. Puis il écrivit des lamentations et des éloges

funèbres sur Saül et Jonathan qui se lisent encore aujourd'hui.

2. [7] Après avoir rendu cet hommage au roi. David, son deuil fini, demande à Dieu par l'entremise du prophète quelle ville de la tribu dite de Juda il lui assignait comme résidence. Dieu lui ayant répondu qu'il lui donnait Hébron. David quitta Sékéla pour se rendre dans cette ville, emmenant ses deux femmes et les hommes d'armes qui l'accompagnaient. Toute la population de ladite tribu accourt à sa rencontre et le proclame roi. Puis, informé que les habitants de Jabès en Galaditide avaient donné la sépulture à Saül et à ses fils, David leur envoya des messagers pour les féliciter et approuver leur démarche, promit de les récompenser de leur piété envers les morts et en même temps leur annonça que la tribu de Juda l'avait choisi pour roi.

3. [9] Cependant le général en chef de Saül, Abner (Abennèros), fils de Ner (Néros), homme entreprenant et de noble caractère, à la nouvelle que le roi avait succombé ainsi que Jonathan et ses deux autres fils, se rend en hâte dans le camp, se saisit du fils survivant, nommé Isboseth (Iébosthos), passe avec lui de l'autre côté du Jourdain et le proclame roi de toute la nation à l'exception de la tribu de Juda. Il lui fit une résidence royale de la ville qui s'appelle Manalis dans la langue du pays, c'est-à-dire en grec Parembolai, « les Retranchements. » Abner partit de là avec un corps d'élite dans l'intention de livrer bataille à ceux de la tribu de Juda, car il leur en voulait fort d'avoir choisi David pour roi. David envoya contre lui Joab (os), fils de Sourî et de Sarouva, sœur de David, qui était son général en chef, accompagné de ses frères Abisaï et Asaël (os) et de tous les hommes d'armes de David. Ayant rejoint Abner auprès d'une fontaine sur le territoire de la ville de Gabaon, Joab range son armée en bataille. Abner lui manifeste le désir de savoir lequel d'entre eux possédait les plus vaillants soldats : ils conviennent que, de part et d'autre, douze hommes choisis en viendront aux mains. Les champions désignés par chacun des deux généraux s'avancent entre les deux armées et, après s'être lancés leurs javelots, tirent leurs épées et s'engagent corps à corps : se tenant les uns les autres par la tête, ils se transpercent mutuellement les côtes et les flancs avec leurs épées, jusqu'à ce que tous succombent comme sur un mot d'ordre. Ceux-ci morts, le reste des deux armées en vint aux prises à son tour, et dans le combat acharné qui s'ensuivit, ceux d'Abner eurent le dessous. Joab ne laissa pas de les poursuivre dans leur déroute ; lui-même se lança derrière eux, recommandant à ses

soldats de les serrer de près et de ne pas interrompre le carnage. Ses frères ne combattirent pas avec moins d'ardeur ; entre tous se distingua le plus jeune, Asaël, si réputé pour son agilité qu'il ne l'emportait pas seulement sur les hommes, mais que, dit-on, il dépassa à la course un cheval qui luttait avec lui. Il s'était attaché à la piste d'Abner et le poursuivait de tout son élan, en droite ligne, sans dévier ni d'un côté, ni de l'autre. Abner, se retournant parfois, tentait de l'amadouer pour briser son élan ; d'abord il l'invitait à cesser sa poursuite pour aller plutôt dépouiller de son armure un de ses soldats tombés ; puis, n'ayant pas réussi à l'en persuader, il lui conseillait de s'arrêter et d'en rester là, car, s'il était obligé de le tuer, lui, Abner, n'oserait plus se présenter devant son frère. Comme Asaël restait sourd à ces exhortations et s'obstinait dans sa chasse, Abner, tout en fuyant, lui porta en arrière un coup bien dirigé de sa lance et l'étendit raide mort. Ceux qui couraient avec lui après Abner, arrivés à l'endroit où Asaël gisait étendu, tirent cercle autour du cadavre et cessèrent de poursuivre les ennemis. Cependant Joab, ainsi que son frère Abisai, ne s'arrêtèrent pas devant le corps : plus acharnés encore contre Abner par le chagrin de cette perte, ils le poursuivirent avec une vitesse et une ardeur incroyables jusqu'en un lieu qu'on appelle Ammata, qu'ils atteignirent au moment où le soleil se couchait. Là se trouve, sur le territoire de la tribu de Benjamin, une colline élevée : Joab y monte et découvre les ennemis et parmi eux Abner. Celui-ci élève alors la voix et s'écrie qu'il ne faut pas ainsi exciter des compatriotes à s'entredéchirer sans merci. Asaël, frère de Joab, s'est mis, dit-il, dans son tort : malgré les exhortations d'Abner à cesser sa poursuite, il ne s'est pas laissé fléchir, et voilà pourquoi il a été frappé à mort. Joab se rend à ce sentiment et, prenant ces paroles pour une excuse, fait sonner le ralliement et ordonne de cesser la poursuite. Lui-même campe le soir en cet endroit ; quant à Abner, avant cheminé toute la nuit et repassé le Jourdain, il arrive aux Retranchements auprès du fils de Saül, Isboeth. Le lendemain, Joab fit le compte des morts et leur donna à tous la sépulture. Il était tombé du côté d'Abner environ trois cent soixante guerriers, du côté de David dix-neuf, plus Asaël. Joab et Abisai emportèrent le corps de ce dernier à Bethléem et ils ensevelirent dans le tombeau de ses pères : puis ils se rendirent chez David à Hébron. De ce moment-là commença parmi les Hébreux une guerre intestine qui dura longtemps, mais les partisans de David devenaient toujours plus forts et prenaient l'avantage dans les combats, tandis

que le fils de Saül et ses sujets allaient s'affaiblissant de jour en jour.

4. [21] Dans le même temps il naquit à David six fils d'autant de femmes différentes : l'aîné, qui avait pour mère Achina, reçut le nom d'Amnôn : le second, né d'Abigaïa, celui de Daniel(os). Le troisième, né de Machamé, fille de Tholomaï(os) roi de Géser, s'appela Absalon Abésalômos. Le quatrième, fils d'une femme appelée Aggithé, il le nomma Adonias. Le cinquième fut Saphatias, fils d'Abitaalé, et le sixième Gethraamès, fils d'Aigla. Cependant, la guerre civile ayant éclaté, les partisans de chacun des deux rois en venaient souvent aux mains et se livraient bataille ; Abner, général en chef du fils de Saül, étant avisé et fort aimé du peuple, sut maintenir tous ses gens attachés à Isboeth, et ils lui demeurèrent assez longtemps fidèles. Mais plus tard, Abner se vit accusé d'avoir eu commerce avec la concubine de Saül, nommée Raispha, fille de Sibath(os), et subit à cette occasion les reproches d'Isboeth. Profondément blessé et outré de ne pas trouver chez le prince la reconnaissance qu'il méritait pour tout le dévouement dont il l'avait entouré. Abner le menaça de transmettre la royauté à David et de faire voir à tous que ce n'était pas l'énergie et l'intelligence d'Isboeth qui l'avaient fait régner au-delà du Jourdain, mais les talents et la fidélité de son général. En effet, il adresse un message à David à Hébron, pour l'inviter à lui promettre par serment de l'avoir pour compagnon et ami dès qu'Abner aurait déterminé le peuple à se détourner du fils de Saül et à désigner David comme roi du pays tout entier. David, tout heureux de ces offres, n'hésita pas à conclure l'accord demandé : comme premier gage de leurs conventions il invite Abner à lui rendre sa femme Michal, dont il avait conquis la main au prix de si grands dangers, contre six cents têtes de Philistins apportées à son père. Abner lui envoie, en effet, Michal, après l'avoir enlevée à Pheltias, qui vivait alors avec elle, et cela du consentement même d'Isboeth, à qui David avait écrit pour faire valoir ses droits à reprendre cette femme. Puis, ayant convoqué les anciens du peuple, les commandants de corps et les chiliarques, Abner leur tient ce langage : « Naguère, lorsqu'ils étaient prêts à s'écarter d'Isboeth pour se joindre à David, il les avait détournés de ce dessein : mais maintenant il leur permettait d'aller où ils voudraient. Car il avait appris que Dieu, par la voix du prophète Samuel, avait élu David pour roi de tous les Hébreux et prédit que c'était à lui qu'était réservée la gloire de châtier les Philistins et de les assujettir par ses victoires. » À ces paroles, les anciens et les chefs, voyant Abner dans les sentiments qu'ils avaient

eux-mêmes éprouvés naguère, se déclarèrent pour David. Une fois sûr de ceux-ci, Abner convoqua la tribu de Benjamin, qui fournissait tous les gardes du corps d'Isboseth, et leur tint le même langage ; lorsqu'il vit que, loin de résister, ils se rangeaient à ses vues. Il prit avec lui une vingtaine de ses compagnons et se rendit chez David pour recevoir en personne ses serments, — car on est plus sûr de ce qu'on fait soi-même que de ce qu'on laisse faire à autrui — et pour l'informer, en outre, du langage qu'il avait tenu aux chefs et à toute la nation.

5. [31] David l'accueillit avec affabilité et le traita avec magnificence et somptuosité à sa table pendant plusieurs jours de suite. Abner lui demanda de le laisser partir pour lui amener le peuple, afin que les Hébreux lui remissent le pouvoir en sa présence et devant ses yeux. David avait à peine congédié Abner, qu'arriva à Hébron Joab, son général en chef. Il apprit qu'Abner avait été chez le roi et qu'il venait de partir après avoir conclu un accord et un traité avec lui au sujet du pouvoir suprême : il craignit qu'Abner ne parvint aux honneurs et au premier rang grâce au concours qu'il prêterait à David pour conquérir le trône, grâce aussi à son entente des affaires et à son habileté à saisir les occasions, tandis que lui-même se verrait abaissé et privé de son commandement. Là-dessus il s'engage dans une voie perfide et scélérate. D'abord, il essaie de calomnier Abner auprès du roi, engageant celui-ci à se méfier et à ne pas faire attention à ses propositions : toutes ses démarches, prétendait-il, ne tendaient qu'à affermir l'autorité du fils de Saül : il n'était venu à David que pour le tromper et le jouer, et il était reparti avec l'espoir d'arriver à ses fins et avec son plan bien échafaudé. Comme il ne réussissait pas à convaincre David ni à soulever sa colère, il essaie d'un moyen plus audacieux et décide de faire périr Abner. Il envoie des hommes à sa poursuite, avec ordre, quand ils l'auront rejoint, de le rappeler au nom de David, comme si le roi avait à lui dire, au sujet de leurs affaires, certaines choses qu'il ne s'était pas rappelées en sa présence. Quand Abner entendit ce discours des envoyés, qui l'avaient rejoint en un lieu appelé Bésira, à vingt stades d'Hébron, ne soupçonnant rien du sort qui l'attendait, il revint sur ses pas. Joab s'avance à sa rencontre devant la porte, le reçoit avec le masque de la plus grande bienveillance et de l'amitié, — car ceux qui entreprennent une action scélérate savent se donner l'air de parfaits hommes de bien pour écarter le soupçon, — le sépare de ses compagnons, comme pour lui parler en secret, et l'entraîne dans un endroit du portail bien retiré ; là, se trouvant seul avec son frère Abisaï, il tire son épée et frappe

Abner sous les côtes. Ainsi périt Abner, victime du guet-apens que lui tendit Joab, soi-disant pour venger son frère Asaël, qui, en poursuivant Abner, avait été tué par lui dans la bataille d'Hébron, mais en réalité parce qu'il tremblait que son commandement et la confiance du roi ne lui fussent enlevés et qu'Abner n'obtint de David le premier rang. On peut juger par cet exemple à quel degré d'audace en arrivent les hommes par amour des richesses et du pouvoir et pour ne les céder à personne. Pour élever leur fortune, leur passion leur fait commettre tous les crimes : craignent-ils de la perdre, ils font bien pis encore pour s'en assurer la conservation, estimant moins dur de ne pas parvenir à une si fautive puissance que de la perdre, une fois accoutumés aux avantages qu'elle procure. Et comme c'est là à leurs yeux le pire malheur, voilà pourquoi tous ceux qui ont à redouter une disgrâce ne reculent pas devant les machinations et les tentatives les plus criminelles. Mais en voilà assez de ces brèves réflexions.

6. [39] David, instruit du meurtre d'Abner, s'affligea dans son âme et, prenant tout le monde à témoin, la main droite étendue vers Dieu, protesta qu'il n'était pas complice de cet assassinat, qu'il n'avait ni ordonné ni souhaité la mort d'Abner : en même temps il prononça de terribles imprécations contre le meurtrier, souhaitant que ce sang retombât sur toute sa maison et ses complices. Il avait à cœur, en effet, de ne point paraître avoir violé le pacte et les serments qui le liaient à Abner. Cependant il enjoignit à tout le peuple de pleurer la victime et de prendre le deuil, de rendre les honneurs coutumiers à sa dépouille, en déchirant leurs vêtements et en revêtant des cilices. C'est dans cette tenue qu'ils marchaient devant le lit funéraire. Lui-même suivait avec les anciens et les principaux officiers, se frappant la poitrine, témoignant par ses larmes l'amitié qu'il avait eue pour le vivant et la douleur que lui causait sa mort, et attestant ainsi qu'il n'était pour rien dans cet attentat. Après avoir enseveli Abner magnifiquement à Hébron et composé son éloge funèbre. David vint lui-même prendre place sur sa tombe et donna le signal des lamentations, auxquelles les autres assistants firent écho. Tel fut le trouble où le jeta la mort d'Abner que, malgré les instances de ses compagnons, il ne voulut prendre aucune nourriture et jura de ne goûter à rien jusqu'au coucher du soleil. Cette attitude lui conquit les bonnes grâces du peuple : ceux, en effet, qui chérissaient Abner louèrent fort la façon dont David avait honoré le défunt et gardé la foi jurée, en lui décernant tous les hommages qu'on rend à un parent et à un ami, loin de lui faire comme à un ennemi l'injure d'une sépulture

misérable et négligée ; le reste des Israélites se félicitaient d'avoir affaire à un prince d'un caractère doux et honnête, chacun comptant trouver chez lui la même sollicitude qu'on lui avait vu accorder à la dépouille d'Abner. Par-dessus tout David était jaloux de son bon renom et prenait en conséquence toutes les précautions pour que nul ne pût le suspecter d'être l'auteur du meurtre d'Abner ; à cet effet il déclara au peuple qu'il était sensiblement affligé de la mort d'un homme si vaillant, mort très funeste aux intérêts des Hébreux, qu'elle privait d'un chef capable de les préserver et de les sauvegarder par ses excellents conseils et par son bras vigoureux dans les combats. « Mais Dieu, dit-il, qui gouverne toutes choses, ne laissera pas sa mort impunie. Vous savez que je ne puis rien faire contre Joab et Abisaï, les fils de Sarouïa, qui sont plus puissants que moi. Mais la Divinité leur infligera le juste châtiment de leur crime. » Telle fut la fin d'Abner.

Chapitre II : David devient roi de tout Israël

1. Assassinat d'Isboseth ; indignation de David ; il châtie les meurtriers. — 2. Toutes les tribus reconnaissent David pour roi.

1. [46] En apprenant la fin d'Abner. Isboseth, fils de Saül, ne fut pas médiocrement frappé. Privé d'un homme de son sang et qui lui avait assuré le trône, il s'abandonna à une vive émotion et conçut de cette mort un profond chagrin. Lui-même ne survécut pas longtemps à son général : il périt victime d'un complot tramé par les fils de Yéremmôn dont l'un s'appelait Banaotha et l'autre Thannos. Ceux-ci, de race benjamite et du premier rang, s'étaient dit que, s'ils tuaient Isboseth, ils recevraient de grands présents de David et que leur acte leur vaudrait de sa part un commandement nu quelque autre marque de confiance. Ils vont donc surprendre Isboseth couché seul, comme il prenait bon repos de midi. Il n'y avait point de garde auprès de lui : la portière elle-même, au lieu de veiller, s'était laissée gagner par le sommeil, vaincue par la fatigue de son labeur et par la chaleur du jour : ils pénétrèrent ainsi dans la chambre où le fils de Saül se trouvait endormi et le tuent. Puis, lui avant tranché la tête, ils elle-minent toute la nuit et tout le jour, pressés de fuir loin de leur victime pour se rendre chez celui qui accueillera leurs services et leur procurera toute sécurité. Ils arrivent ainsi à Hébron, montrent la tête d'Isboseth à David et se présentent à lui comme des amis, qui l'ont

débarrassé de son rival et du compétiteur de son trône. Mais lui, loin d'applaudir leur acte comme ils l'espéraient, s'écria : « Scélérats que vous êtes et qu'un prompt châtiment attend, ne saviez-vous pas comment j'ai traité le meurtrier de Saül qui m'avait apporté sa couronne d'or, bien qu'il eût tué ce roi sur sa propre prière afin qu'il ne tombât point vivant aux mains de ses ennemis ? Avez-vous cru que j'avais changé de naturel et que je n'étais plus le même, que je sourirais à des malfaiteurs et appellerais « service » votre régicide, vous qui avez assassiné dans son lit un homme de bien, qui n'a jamais fait de mal à personne et qui vous comblait de bontés et d'honneurs ? C'est pourquoi vous subirez un châtiment qui sera à la fois une expiation envers votre victime et une réparation envers moi, pour avoir cru, en la tuant, que sa mort me serait agréable : car vous ne pouviez pas outrager ma gloire plus vivement que par une pareille supposition. » Avant ainsi parlé, il leur infligea tous les supplices et les fit mourir : puis il ensevelit la tête d'Isboseth en grand honneur dans le tombeau d'Abner.

2. [53] Après ce dénouement, les premiers du peuple des Hébreux vinrent tous auprès de David, à Hébron, chiliarques et chefs, et se donnèrent à lui, en rappelant la bienveillance qu'ils lui avaient témoignée du vivant même de Saül et les honneurs qu'ils n'avaient cessé de lui rendre du temps où David était chiliarque : ils représentaient que Dieu, par la voix du prophète Samuel, l'avait choisi pour régner ainsi que ses fils et lui avait accordé de sauver le pays des Hébreux en abattant les Philistins. David les loue de leur empressement, les invite à y persévérer, ajoutant qu'ils n'auront pas à s'en repentir, puis, après des festins et des marques d'amitié, il les charge de lui amener le peuple entier. Il arriva, de la tribu de Juda, environ six mille huit cents guerriers armés du bouclier long et de la hallebarde ; c'étaient ceux qui étaient restés fidèles au fils de Saül, car le reste de la tribu de Juda avait choisi David pour roi. La tribu de Siméon fournit sept mille cent guerriers, celle de Lévi quatre mille sept cents, sous le commandement de Jodam(os). Avec eux se trouvait le grand-prêtre Sadoc ainsi que vingt-deux chefs, ses parents. La tribu de Benjamin fournit quatre mille guerriers, le reste de cette tribu se réservait, attendant encore quelque membre de la famille de Saül qui pût régner. De la tribu d'Ephraïm vinrent vingt mille huit cents des plus puissants et des plus robustes, de la demi-tribu de Manassé huit mille de même valeur, de la tribu d'Isachar deux cents devins et vingt mille guerriers, de la tribu de Zabulon cinquante mille guerriers d'élite : cette tribu fut la seule qui vint se

joindre tout entière à David. Tous ceux-là avaient le même armement que ceux de la tribu de (Juda). La tribu de Nephtali donna un millier d'hommes délita et de chefs, ayant pour armes le bouclier long et le javelot ; ils étaient suivis de leur tribu, dont la multitude était innombrable. La tribu de Dan fournit une élite de vingt-sept mille six cents hommes, la tribu d'Aser, quarante mille, les deux tribus situées de l'autre côté du Jourdain et le reste de celle de Manassé, cent vingt mille hommes armés de boucliers longs, de javelots, de casques et de glaives : d'ailleurs, les autres tribus aussi faisaient usage titi glaive. Tout ce peuple vint en foule à Hébron, auprès de David, avec de grandes provisions de pain, de vin, et toutes sortes de vivres et acclama tout d'une voix la royauté de David. Après trois jours passés par le peuple en réjouissances et en festins à Hébron, David partit de là avec tout le monde et s'en vint à Jérusalem.

Chapitre III : Prise de Jérusalem par David

1. Siège de Jérusalem. — 2. Prise de Jérusalem ; alliance avec Hiram ; origine du nom de Jérusalem. — 3. Famille de David.

1. [61] Les Jébuséens, qui habitaient la ville et qui étaient de race chananéenne, lui fermèrent les portes et furent monter les aveugles, les boiteux et tous les estropiés sur les remparts, pour railler le roi, disant que les infirmes suffiraient à l'empêcher d'y pénétrer, — tant ils avaient d'orgueilleuse confiance dans la solidité de leurs remparts. — David, irrité, commence d'assiéger Jérusalem. Il v déploie tous ses efforts et toute son ardeur, comptant que cette ville emportée d'assaut ferait éclater sa puissance et frapperait de terreur tous ceux qui seraient tentés de suivre les dispositions des Jébuséens à son égard. Bientôt il s'empara de vive force de la ville basse ; mais la citadelle tenait encore. Le roi s'avise alors de stimuler l'ardeur de ses soldats par l'appât d'honneurs et de récompenses ; il promet de donner le commandement général de ses troupes à celui qui réussirait à franchir les ravins qui la bordaient, monterait jusqu'à la citadelle et s'en rendrait maître. Tous se disputent la gloire d'y monter et ne reculent devant aucun effort pour un pareil honneur. Ce fut Joab, fils de Sarouïa, qui devança tous les autres et, parvenu sur la crête, cria vers le roi en lui réclamant le commandement promis.

2. [65] Quand il eut délogé les Jébuséens de la citadelle, il rebâtit lui-même Jérusalem, l'appela ville de David et s'y établit pour toute la durée de

son règne. Le temps qu'il avait gouverné la seule tribu de Juda à Hébron avait été de sept ans et six mois. Après avoir fait de Jérusalem sa capitale, il jouit d'une fortune toujours de plus en plus brillante, par la grâce de Dieu qui veillait à ses progrès et à son accroissement. Même Hiram(os), le roi des Tyriens, lui envoya une ambassade pour conclure avec lui un pacte d'amitié et d'alliance. Il lui envoya aussi en présent des bois de cèdre ainsi que des artisans, charpentiers et maçons, pour lui édifier un palais à Jérusalem. David occupa aussi la cille haute et la relia à la citadelle de manière à n'en faire qu'un corps : il l'entoura d'une enceinte et préposa Joab à la surveillance des murailles. Le premier donc havid, après avoir chassé les Jébtisreus de Jérusalem, appela la ville de son propre nom ; car sous Abram, notre ancêtre, elle s'appelait Solyma. Dans la suite, certains disent qu'Homère, lui aussi, la nomma Solyma : il appela, en effet, le sanctuaire du mot hébreu *Solyma*, qui veut dire *sécurité*. Le temps qui s'écoula depuis l'expédition du général Josué contre les Chananéens et la guerre où il les vainquit et partagea leur pays aux Hébreux, sans que les Israélites aient jamais pu déloger les Chananéens de Jérusalem, jusqu'à ce que David les en chassait par un siège, fut en tout de cinq cent quinze ans.

3. [69] Ici je ferai mention d'Oronna, un homme riche d'entre les Jébuséens, qui fut épargné dans le siège de Jérusalem par David à cause de sa bienveillance envers les Hébreux, et aussi de certain service qu'il s'était empressé de rendre au roi lui-même et que j'aurai à tout à l'heure une meilleure occasion de signaler. David épousa encore d'autres femmes, outre celles qu'il avait déjà, et prit des concubines. Il engendra onze fils, qu'il appela Amnous, Emnous, Eban, Nathan, Salomon, Yébar, Eliès, Phalna. Ennaphès, Yénaé, Eliphalé, ainsi qu'une fille appelée Thamar(a). Neuf de ces fils étaient nés de femmes de bonne naissance, et les deux derniers de concubines ; Tamara avait la même mère qu'Absalon.

Chapitre IV : Victoire sur les Philistins ; Arrivée de l'arche à Jérusalem ; David veut construire un Temple

1. Victoire de David sur les Philistins. — 2. Il fait revenir l'arche ; mort d'Ouza, séjour de l'arche chez Obed-Edoun ; entrée solennelle de l'arche à Jérusalem. — 3. Michal blâme David. — 4. David veut construire un Temple ; le prophète Nathan lui annonce que la tâche en est réservée à Salomon.

1. [71] Quand les Philistins surent que David avait été établi roi par les Hébreux, ils marchèrent contre lui vers Jérusalem ; ils occupèrent la vallée dite des *Titans*, lieu peu éloigné de la ville, et y établirent leur camp. Le roi des Juifs, qui ne se permettait de rien entreprendre sans le secours de la prophétie, sans recevoir l'ordre de Dieu et sans le prendre pour garant de l'avenir, ordonna au grand-prêtre de lui indiquer à l'avance la volonté de Dieu et quelle serait l'issue du combat. Le grand-prêtre lui prédit victoire et succès ; alors il fit sortir ses troupes contre les Philistins. La mêlée engagée, il tomba lui-même à l'improviste sur le derrière des ennemis, tailla les uns en pièces et mit les autres en fuite. Qu'on n'aille pas s'imaginer que les Philistins n'avaient amené qu'une petite armée contre les Hébreux ; à voir leur défaite si prompte, à constater qu'ils n'accomplirent aucun acte de vaillance, aucun exploit mémorable, qu'on n'aille pas conclure à leur nonchalance et à leur lâcheté. Qu'on sache au contraire que toute la Syrie et la Phénicie et encore beaucoup d'autres peuplades guerrières firent campagne avec eux et prirent part à cette guerre : c'est même la seule raison qui leur avait permis, après tant de défaites et tant de milliers d'hommes anéantis, de marcher encore une fois contre les Hébreux avec des forces supérieures. Bien plus, quoique battus dans les rencontres que je viens de dire, ils marchèrent encore une fois contre David avec une armée trois fois plus forte et revinrent camper dans le même endroit. De nouveau le roi des Israélites interroge Dieu sur l'issue de la bataille ; le grand-prêtre l'avertit de garder son armée réunie dans la forêt dite *Séjour des Pleurs*, non loin du camp des ennemis, de ne pas bouger et de ne pas commencer le combat avant de voir la forêt s'agiter sans aucun souffle de vent. Quand la forêt s'agita en effet et qu'arriva le moment prédit par Dieu, sans tarder, David alla au-devant d'une victoire qu'il n'avait plus qu'à cueillir. En effet, les bataillons des ennemis ne purent tenir contre lui ; sitôt le premier choc, David les mit en fuite et les poursuivit en les taillant en pièces. Il les relança jusqu'à la ville de Gazara, qui est à la limite de leur pays, puis revint piller leur camp, où il trouva beaucoup de richesses, et détruisit aussi leurs dieux.

2. [78] Après l'issue heureuse de ce nouveau combat, David décida, en avant délibéré avec les anciens, les chefs de l'armée et les chiliarques, de mander auprès de lui de toutes les parties du territoire tous les Israélites dans la fleur de l'âge, puis d'envoyer les prêtres et les Lévités à Kariathiarima, pour en ramener l'arche de Dieu à Jérusalem. Une fois installée là, on célébrerait le

culte autour d'elle par des sacrifices et tous les autres hommages qui plaisent à la divinité. Si, en effet, on en avait usé ainsi dès le règne de Saül, il ne leur serait arrivé aucun malheur. Tout le peuple s'étant donc réuni ainsi qu'on l'avait décidé, le roi se rend près de l'arche : les prêtres l'ayant transportée de la maison d'Aaminadab et déposée sur un chariot neuf, permirent à ses frères et à ses fils de la traîner en se joignant aux bœufs. Le roi marchait devant, suivi de tout le peuple, récitant des hymnes à Dieu, chantant tous les airs du pays aux sons variés des lyres, des danses et des harpes, ainsi que des trompettes et des cymbales ; ils escortèrent ainsi l'arche à Jérusalem. Ils arrivèrent en un certain endroit appelé l'aire de Chidon ; là périt Ozas, victime du courroux de Dieu. En effet, les bœufs avant fait pencher le char, il porta la main sur l'arche pour la retenir, et Dieu le frappa parce qu'il avait touché l'arche sans être prêtre. Le roi et le peuple furent très attristés par la mort d'Ozas ; l'endroit où il succomba s'appelle encore aujourd'hui « Brèche d'Ozas ». David prit peur, songeant qu'il risquait de s'attirer le même sort qu'Ozas en recevant l'arche chez lui dans la ville, puisque cet homme, rien que pour avoir étendu la main vers elle, avait péri en cette sorte. Il ne la fit donc pas entrer chez lui dans la ville, mais la détourne dans le champ d'un homme juste, nommé Obédam(os), de race lévitique, et dépose l'arche chez celui-ci. Elle y resta trois mois entiers pendant lesquels elle fit prospérer la maison d'Obédam et le combla de toute sorte de biens. Quand le roi apprit tout ce bonheur arrivé à Obédam, comment, de pauvre et d'humble qu'il était auparavant, il était tout d'un coup devenu fortuné et provoquait l'envie de tous ceux qui voyaient sa maison et s'en informaient, il s'assura qu'il ne lui arriverait aucun mal et fit amener l'arche dans sa demeure. Les prêtres la transportèrent, précédés de sept chœurs équipés par le roi, qui lui-même jouait de la cithare et frappait le sol de ses pieds, si bien que sa femme Michal, fille du premier roi, Saül, l'ayant vu dans cette attitude, se moqua de lui. On introduit l'arche, on la dépose sous la tente que David avait dressée pour elle ; puis il offrit des sacrifices somptueux, immola des victimes de paix et donna à manger à tout le peuple, distribuant aux femmes, aux hommes et aux enfants miches de pain, brioches, beignets au miel et tranches de viande. Après ce repas offert au peuple, il le congédie et rentre lui-même dans sa demeure.

3. [87] Michal, sa femme, fille de Saül, s'étant présentée devant lui, rit toutes sortes de vœux pour son bonheur et pria Dieu de lui accorder tout ce qu'il peut procurer quand il est propice, mais

elle le blâma d'avoir commis, lui, un si grand roi, l'inconvenance de danser et de se découvrir en dansant, en présence d'esclaves et de servantes. Mais David répondit qu'il ne rougissait pas d'avoir agi ainsi pour l'amour de Dieu, qui l'avait préféré au père de Michal et à tous les autres, et qu'il jouerait et danserait souvent ainsi, sans se préoccuper le moins du monde de l'opinion des servantes et de Michal elle-même. Cette Michal n'avait pas eu d'enfant de son union avec David, mais remariée plus tard à l'homme à qui son père Saül l'avait donnée, — au temps dont nous parlons David la lui avait enlevée — elle en eut cinq enfants comme nous le dirons en son lieu.

4. [90] Le roi, voyant ses affaires s'améliorer de jour en jour grâce à la volonté de Dieu, s'avisa qu'il faisait mal de demeurer dans de hauts palais de cèdre, aménagés de façon magnifique, tandis qu'il laissait l'arche abritée sous une tente. Il résolut donc de bâtir un temple à Dieu, comme Moïse l'avait prédit. Il s'entretint de ce dessein avec le prophète Nathan, et comme celui-ci l'encourageait dans son projet, disant que Dieu l'assistait en toute chose, il ne montra que plus d'ardeur pour cette entreprise. Mais Dieu apparut cette nuit-là à Nathan et lui commanda de dire à David que, tout en louant son projet et son vœu, puisque nul auparavant n'avait eu encore l'idée de lui bâtir un temple, tandis que David avait conçu ce dessein, néanmoins il ne permettait pas à un homme qui avait soutenu tant de guerres et s'était souillé du sang de tant d'ennemis de lui ériger un temple. Cependant, après sa mort, qui ne viendrait qu'au terme d'une longue vie, le temple serait construit par son fils, son successeur au trône, dont le nom serait Salomon ; il promettait d'assister celui-ci avec toute la sollicitude d'un père pour son fils ; il conserverait et transmettrait la royauté aux enfants de ses enfants, mais il le punirait lui-même, s'il venait à pécher, par la maladie et la stérilité du sol. David, instruit de ces choses par le prophète et heureux de savoir de science certaine que le pouvoir passerait à ses descendants et que sa maison serait illustre et célèbre, s'approcha de l'arche, et prosterné sur sa face, se mit à adorer et à remercier Dieu pour tous les bienfaits qu'il lui avait déjà prodigués, eu l'élevant de la condition humble d'un berger à un tel degré de puissance et de gloire, et pour ceux qu'il avait promis à ses descendants et pour le soin qu'il avait pris des Hébreux et de leur liberté. Après avoir dit ces paroles et chanté des cantiques à Dieu, il se retira.

1. Victoires de David. — 2. Défaite d'Adad ; témoignage de Nicolas de Damas. — 3. Conquête de la Syrie et des villes appartenant à Adrazaros. — 4. Le roi d'Amath fait alliance avec David ; victoire d'Abisaï sur les Iduméens ; officiers de David. — 5. David recueille Méphiboset, fils de Jonathan.

1. [96] À quelque temps de là, David décida qu'il fallait attaquer les Philistins, sans laisser s'introduire la mollesse et l'oisiveté dans l'État, afin, comme la divinité le lui avait prédit, de laisser ses ennemis abattus et une royauté paisible à ses descendants. Il convoqua donc à nouveau l'armée, lui commanda de se tenir prête et équipée pour la guerre, et, quand tout lui parut à point, il partit avec elle de Jérusalem et se dirigea vers les Philistins. Il les vainquit en bataille rangée, leur enleva une grande partie de leur territoire et la réunit à celui des Hébreux ; puis il porta la guerre chez les Moabites, cette fois encore victorieux, il extermina les deux tiers de leur armée et fit le reste prisonnier. Après leur avoir imposé un tribut annuel, il marcha contre Adrazaros, fils d'Araos, roi de la Sophène. Le combat s'engagea près du fleuve Euphrate. David lui tua environ vingt mille fantassins et sept mille cavaliers. Il lui prit aussi mille chars, dont il détruisit la plupart, et commanda qu'on lui en gardât cent seulement.

2. [100] Le roi de Damas et des Syriens, Adad(os), informé que David faisait la guerre à Adrazar, dont il était l'ami, vint à son secours avec des forces puissantes, mais il dut se retirer contrairement à son attente après un engagement livré près du fleuve Euphrate, car il fut défait dans le combat et perdit une grande partie de ses soldats : les Hébreux lui tuèrent environ vingt mille hommes ; tout le reste prit la fuite. Il est fait aussi mention de ce roi chez Nicolas, qui s'exprime en ces ternies au IV^e livre de ses Histoires : « Longtemps après ces événements, un indigène, du nom d'Adad, devenu très puissant, régna sur Damas et sur toute la Syrie, sauf la Phénicie. Avant fait la guerre contre David, roi de la Judée, il se mesura avec lui dans plusieurs combats, dont le dernier sur les bords de l'Euphrate, où il fut vaincu, et il apparut comme le plus excellent des rois pour la force et le courage. » Outre ces détails, il raconte encore, au sujet des descendants d'Adad, comment, après la mort de ce roi, ils se transmirent l'un à l'autre leur trône et leur nom : « celui-ci mort, dit-il, ses descendants régnèrent pendant dix générations, chacun recevant de son père le nom avec les pouvoirs, comme les Ptolémées en Egypte. Le troisième, qui fut le plus puissant de tous, voulant venger la défaite de son grand-père, marcha contre les Juifs et ravagea la région

Chapitre V : David étend son royaume

appelée aujourd'hui Samaritide. » Il ne s'est pas écarté de la vérité : c'est, en effet, cet Adad qui fit une expédition contre Samarie sous Achab, roi des Israélites, dont nous parlerons plus tard en son lieu.

3. [104] David dirigea ensuite une expédition sur Damas et tout le reste de la Syrie et se la soumit tout entière ; il établit des garnisons dans le pays et imposa tribut aux habitants. À son retour il consacra à Dieu, dans Jérusalem, les carquois d'or et les armures que portaient les gardes du corps d'Adad. Plus tard, le roi des Égyptiens Sousacos, ayant attaqué son petit-fils Roboam, s'empara de ces dépouilles et de beaucoup d'autres richesses de Jérusalem. Mais nous relaterons ces faits quand le moment en sera venu. Le roi des Hébreux, avec l'appui de Dieu, qui assurait le succès de ses entreprises, marcha contre les plus belles villes d'Adrazar, Battéa et Machôn, s'en empara de vive force et les mit au pillage. On y trouva une grande quantité d'or et d'argent et du cuivre qu'on disait plus précieux que l'or : c'est de ce cuivre que Salomon fabriqua le grand vase appelé filer et ces fameux bassins si magnifiques, lorsqu'il éleva le Temple à Dieu.

4. [107] Lorsque le roi d'Amathé apprit la mésaventure d'Adrazar et l'anéantissement des forces de celui-ci, il prit peur pour lui-même et songeant à s'attacher David par un pacte d'amitié et de fidélité avant qu'il ne vint à l'attaquer, il lui envoya son fils Adoram(os), chargé de le remercier d'avoir combattu Adrazar, son ennemi, et de conclure avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Il lui envoya aussi des présents, des vases d'un travail ancien, en or, en argent et en cuivre. David consentit à faire alliance avec Thäinos, — tel était le nom du roi d'Amathé —, et accepta ses présents, puis il congédia son fils avec les honneurs qui convenaient à l'un et à l'autre. Quant aux trésors envoyés par ce roi et lotit le reste de l'or et de l'argent que David avait enlevé aux villes et aux peuples subjugués, il les emporta et les consacra à Dieu. D'ailleurs, ce ne fut pas seulement quand il combattait et commandait en personne que Dieu lui procura victoire et succès : David ayant envoyé contre l'Idumée une armée commandée par Abesséos, frère du général en chef Joab, Dieu, par la main de ce lieutenant, lui donna la victoire sur les Iduméens, dont Abesséos tua dix-huit mille dans la bataille. Le roi répartit des garnisons à travers toute l'Idumée et en tira des tributs établis aussi bien sur le sol que sur chaque tête d'habitant. Il était naturellement juste et rendait des décisions conformes à la vérité. Il avait Joab pour chef suprême de l'armée ; pour garde des registres

Josaphat(os), fils d'Achil(os) ; il désigna comme grand-prêtre avec Abiathar Sadoc(os) de la maison de Phinées, dont il était l'ami particulier, et il établit Sisan comme secrétaire. Enfin, il confia à Banéas, fils de Joad(os), le commandement des gardes du corps. Les plus âgés de ses fils étaient attachés à sa personne et à sa garde.

5. [111] Cependant il n'oublia pas ses engagements et ses serments envers Jonathan, fils de Saül, ni l'amitié et le dévouement que ce dernier lui avait témoignés. Car, à toutes ses autres vertus, il joignait celle de garder toujours la mémoire très fidèle de ceux qui lui avaient fait du bien. Aussi prescrivit-il de rechercher s'il survivait quelqu'un de la famille de Jonathan, à qui il pût rendre les bienfaits dont il lui était redevable. On lui amena un homme affranchi par Saül, capable de le renseigner, et il lui demanda s'il pouvait lui désigner quelque survivant de la parenté de Jonathan apte à recevoir la récompense des bienfaits qu'il devait à celui-ci. Cet homme lui dit qu'il restait de Jonathan un fils nommé Memphibosth(os), qui était boiteux ; car sa nourrice, à la nouvelle que le père de l'enfant et son grand-père avaient péri dans la bataille, l'avait emporté en s'enfuyant et l'avait laissé tomber de ses épaules : dans sa chute l'enfant s'était estropié. David s'informa où il se trouvait et citez qui il était élevé, puis envoya un messenger auprès de Machir(os) dans la ville de Labatha, — c'était lui qui avait recueilli le fils de Jonathan. — et se fit amener l'enfant. Memphibosth(os), arrivé auprès du roi, tomba sur sa face et se prosterna. David l'exhorta à se rassurer et à compter sur un traitement favorable. Il lui donna la fortune paternelle et tous les biens qu'avait acquis son grand-père Saül, et l'invita à partager ses repas et à être son commensal, sans manquer un jour de prendre place à sa table. L'enfant se jette à genoux pour le remercier de ses paroles et de ses libéralités : alors le roi appela Siba, lui dit qu'il avait fait don à l'enfant de la fortune de son père et de tous les biens de Saül et lui commanda de faire valoir les terres en question, de prendre soin de tout et d'apporter le revenu à Jérusalem ; il devait, est outre, amener l'enfant chaque jour à sa table. Quant à Siba lui-même, à ses fils, — au nombre de quinze — et à ses serviteurs, au nombre de vingt, il les donne au jeune Memphibosth(os). Après avoir entendu ces ordres, Siba s'inclina, promit de s'y conformer et se retira. Le fils de Jonathan habita désormais à Jérusalem, admis à la table du roi et recevant de lui tous les soins d'un père. Il eut lui-même un enfant, qu'il appela Micha.

Chapitre VI : Guerres de David

1. Ambassade de David à Annon, roi des Ammanites ; insulte faite aux envoyés de David ; guerre avec les Ammanites. — 2. Victoire de Joab et d'Abesséos. — 3. Reprise des hostilités ; victoire de David : siège de Rabatha.

1. [117] C'est ainsi que les survivants de la famille de Saül et de Jonathan furent honorés par David. Sur ces entrefaites, le roi des Ammanites, Naas(ès), vint à mourir. C'était un ami de David : la royauté étant échue à son fils Annon, David envoya à ce prince un message de condoléance, l'exhortant à supporter avec résignation son deuil et à compter sur la persistance de l'amitié qui l'avait uni à son père. Les principaux Ammanites reçurent ce message de mauvaise grâce, tout à l'encontre du procédé de David, ils excitèrent leur roi contre lui, prétendant que David avait envoyé des gens pour espionner le pays et reconnaître leurs forces, sous prétexte de compliments. Ils l'adjuraient de prendre garde et de ne pas prêter l'oreille aux paroles de David, de peur d'être dupe et de se voir entraîné dans une catastrophe irrémédiable. Annon, roi des Ammanites, ajoutant plus de créance aux paroles de ses grands qu'elles n'en méritaient en réalité, insulta gravement les envoyés de David il leur fit tondre un côté de la barbe et couper la moitié de leurs vêtements et les congédia dans cet équipage, sans autre réponse que cet acte outrageant. A ce spectacle, le roi des Israélites s'indigna et déclara qu'il ne laisserait pas impunie cette offense et cette injure, mais qu'il ferait la guerre aux Ammanites et exigerait de leur roi réparation de l'attentat commis contre les messagers. Les parents du roi et ses capitaines, comprenant qu'ils ont violé les traités et auront à en rendre raison, se préparent à la guerre. Ils envoient mille talents à Syros, roi des Mésopotamiens, l'invitant à faire cause commune avec eux moyennant ce subside ; de même pour Souba. Ces deux rois disposaient de vingt mille fantassins. Ils engagèrent aussi à leur solde le roi de la contrée appelée Micha et un quatrième, nommé Istob(os), qui avaient ensemble douze mille hommes d'armes.

2. [122] Ni cette coalition ni la puissance des Ammanites n'étonnèrent David : plein de confiance en Dieu et dans la justice de la guerre motivée par une pareille injure, il envoya contre eux son général en chef, Joab, à qui il avait confié la fleur de son armée. Joab établit son camp en face de Rabatha, capitale des Ammanites. Les ennemis opérèrent une sortie, non pas en une seule masse, mais en deux corps séparés : les

auxiliaires prirent leur champ de bataille clans la plaine, l'armée des Ammanites se posta devant les portes, face aux Hébreux. À cette vite. Joab combine une manœuvre contraire. Il choisit les plus vaillants, qu'il oppose à Syros et aux rois qui l'accompagnaient, et confie le reste des troupes à soit frère Abesséos, pour contenir les Ammanites, il lui recommande, s'il voyait les Syriens le presser trop vivement et prendre le dessus, d'amener sou corps de troupes à la rescousse ; lui-même en fera autant, s'il voit son frère accablé par les Ammanites. Ayant donc encouragé son frère à combattre bravement, avec toute l'ardeur convenable à des hommes qui redoutent la honte, il le lance contre les Ammanites, lui-même en vient aux mains avec les Syriens. Après une résistance brève, mais énergique, de leur part. Joab en tailla en pièces un grand nombre, il contraignit tous les autres à prendre la fuite. A ce spectacle, les Ammanites, redoutant Abesséos et son armée, n'attendirent pas le choc, mais, suivant l'exemple de leurs alliés, se réfugièrent dans la ville. Ainsi victorieux des ennemis, Joab s'en retourna couvert de gloire à Jérusalem auprès du roi.

3. [127] Cette défaite ne suffit pas à persuader aux Ammanites de se tenir en repos, ni l'épreuve de la supériorité de leurs adversaires à les calmer. Ils envoient vers Chalamas, roi des Syriens au-delà de l'Euphrate, pour acheter son alliance ; ce roi avait un général en chef nommé Sabécos, quatre vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Quand le roi des Hébreux apprit que les Ammanites avaient ameuté derechef contre lui de si grandes forces, il ne voulut plus confier à ses généraux le soin de les combattre : mais lui-même en personne avec toutes ses troupes traverse le fleuve Jourdain, les atteint et les défait en bataille rangée. Il leur fait périr environ quarante mille fantassins et sept mille cavaliers ; le général de Chalamas, Sabec, mourut de ses blessures. Les Mésopotamiens, après cette issue de la rencontre, se rendirent à David et lui envoyèrent des présents. Comme l'hiver approchait, il s'en retourna à Jérusalem, mais, dès le commencement du printemps, il envoya son général en chef, Joab, faire la guerre aux Ammanites. Joab les envahit, ravagea tout leur territoire, et les enferma dans leur capitale Rabatha, dont il entreprit le siège.

Chapitre VII : David et Béersabé

1. David séduit Béersabé, femme d'Urie ; complot contre Urie ; siège de Rabatha ; mort d'Urie. — 2. David en est informé, ses instructions à Joab , il

épouse Béersabé. — 3. Apologie et remontrances de Nathan ; repentir de David. — 4. Mort de son fils, attitude de David ; naissance de Salomon. — 5. David s'empare de Rabatha et des autres villes des Ammanites.

1. [130] Vers ce temps, David commit nue grave défaillance, malgré son caractère juste, sa piété et son ferme attachement aux lois de ses pères. Un soir, du toit de la demeure royale, où il avait coutume de se promener en cette saison, il jeta les yeux autour de lui et aperçut une femme qui se baignait à l'eau froide dans une maison voisine. Elle était d'une beauté admirable et l'emportait sur toutes les femmes : son nom était Béersabé. Séduit par ses charmes, incapable de surmonter sa passion, il la fait venir et la possède. La femme devient enceinte ; elle en informe le roi et le conjure d'aviser au moyen de cacher sa faute, car son adultère entraînera pour elle la peine de mort selon les lois des ancêtres ; alors David fait revenir du siège de Rabatha, l'écuyer de Joab, mari de cette femme, nommé Ourias. Sitôt arrivé, il l'interroge sur l'état de l'armée et la marche du siège. Ourias répond que tout allait fort bien, sur quoi David fait chercher quelques plats du repas, les lui donne pour son souper, puis l'invite à s'en aller citez sa femme et reposer avec elle. Cependant Ourias n'en fit rien, et resta couché près du roi avec les autres écuyers. David le sut et lui demanda pourquoi il n'allait pas chez lui, ni auprès de sa femme, après une si longue séparation, ainsi qu'ont coutume de le faire tous les maris, lorsqu'ils reviennent de voyage ; Ourias répond que lorsque ses compagnons d'armes et le général lui-même couchaient à terre dans le campement, en territoire ennemi, il ne convenait pas que lui-même allât se reposer et se réjouir avec sa femme. Après qu'il eut ainsi parlé, David lui prescrivit de demeurer encore au palais tout le jour ; il le renverrait le lendemain vers le général en chef. Le roi l'invite à souper et le fait boire jusqu'à l'ébriété, en lui portant exprès de nombreuses rasades ; il n'en persévéra pas moins à rester couché devant la porte du roi, sans montrer aucune envie d'approcher sa femme. Alors, très dépité, le roi écrivit à Joab de châtier Ourias, qu'il lui dénonçait comme un criminel. Et il lui indiquait la façon de se défaire de lui sans qu'on pût soupçonner d'où l'ordre en était venu. Il fallait envoyer Ourias au poste le plus menacé par les ennemis, et l'exposer au plus grand danger en l'y laissant seul : tous ses compagnons auraient à l'abandonner dès le commencement du combat. Cette lettre écrite et signée de son propre sceau, David la donna à Ourias, pour l'apporter à Joab. Celui-ci n'eut pas plus tôt reçu la lettre et connu la

volonté du roi, qu'il choisit l'endroit où il savait que les ennemis s'étaient le plus acharnés contre lui-même et y poste Ourias avec quelques-uns des plus braves de l'armée : il promet de se porter à son secours avec toutes ses forces, s'ils parviennent à faire quelque brèche dans la muraille et à pénétrer dans la ville. « Un si vaillant soldat, si estimé du roi et de tous ceux de sa tribu pour son courage, ne pouvait que se réjouir d'affronter une si rude tâche, bien loin de s'en indigner. » En effet, Ourias s'empresse d'accepter cette mission, et Joab avertit en secret ses compagnons d'armes de le laisser seul, lorsqu'ils verraient les ennemis charger. Quand donc les Hébreux assaillirent la ville, les Ammanites, dans la crainte que leurs ennemis ne se hâtassent de faire l'escalade à l'endroit même où était posté Ourias, placèrent en avant les plus vaillants d'entre eux et, ayant ouvert brusquement la porte, ils sortirent et chargèrent leurs adversaires impétueusement, en courant de toutes leurs forces. À cette vue, tous les compagnons d'Ourias tirent volte face, comme Joab le leur avait prescrit. Seul Ourias, rougissant de s'enfuir et de désertir son poste de combat, attendit les ennemis et, soutenant le choc, en tua un bon nombre, enfin, environné de toutes parts, il périt percé de coups. Quelques-uns de ses compagnons tombèrent avec lui.

2. [141] Là-dessus, Joab dépêcha des messagers au roi, en les chargeant de dire qu'il avait fait effort pour s'emparer de la ville par un coup de main, mais qu'ayant assailli les remparts et perdu beaucoup de monde, il avait été contraint de se retirer : ils devaient ajouter, s'ils voyaient le roi courroucé de ces nouvelles, qu'Ourias avait péri dans le combat. Quand les envoyés lui tinrent ce langage, le roi le prit fort mal et déclara qu'on avait eu tort de tenter l'assaut des remparts mieux eût valu essayer de prendre la ville au moyen de mines et de machines : n'avait-on pas l'exemple d'Abimélech, fils de Gédéon, qui, lorsqu'il voulut s'emparer de vive force de la tour de Thèbes, tomba frappé d'une pierre par une vieille femme, et, malgré toute sa bravoure, échoua devant les difficultés de l'entreprise et mourut d'une mort ignominieuse ? Un tel souvenir aurait dû tes dissuader d'attaquer les mitrilles ennemies. Rien de plus utile, en effet, que de garder la mémoire de tous les procédés de guerre, heureux ou non, qui ont été employés dans des périls analogues, afin d'imiter les uns et de s'abstenir des autres. Quand l'envoyé voit le roi ainsi irrité, il lui annonce encore la mort d'Ourias ; alors sa colère s'apaise, et il mande à Joab qu'il n'y a là qu'un accident humain, qu'il en va ainsi à la guerre, qu'il est bien naturel de voir l'emporter tantôt l'un des adversaires,

tantôt l'autre : « A l'avenir cependant il faudra conduire prudemment le siège afin de n'y plus subir d'échec, investir la ville de terrasses et de machines et, quand on en sera maître, la détruire de fond en comble et faire périr tous ses habitants. » Le messager, porteur de ces instructions du roi, retourna auprès de Joab. Quant à la femme d'Ourias, Béersabé, informée de la mort de son mari, elle le pleura plusieurs jours. Mais, dès qu'elle eut quitté le deuil et fini de pleurer Ourias, David la prit pour femme et il lui en naquit un enfant mâle.

3. [147] Dieu ne vit pas ce mariage d'un œil favorable. Courroucé contre David, il apparut en songe au prophète Nathan et lui dénonça la conduite du roi. Nathan, en homme courtois et avisé, considérant que les rois, quand ils sont en proie à la colère, s'y abandonnent sans nul souci de la justice, résolut de garder d'abord le silence sur les menaces divines, mais vint tenir au roi un autre sage discours, alléguant une prétendue affaire sur quoi il le pria de lui dire clairement son sentiment. « Deux hommes, dit-il, habitaient la même ville ; l'un était riche et possédait de nombreux troupeaux de bêtes de somme, de moutons et de bœufs ; le pauvre n'avait qu'une seule brebis. Il la nourrissait avec ses enfants, partageant sa subsistance avec elle et lui témoignant la même tendresse qu'un père à sa propre fille. Or, un hôte de ce riche l'étant venu voir, celui-ci ne voulut sacrifier aucune tête de ses propres troupeaux, pour en faire un festin à son ami, mais il envoya dérober la brebis du pauvre, l'accommoda et en régala son hôte. » Ce récit chagrina fort le roi ; il déclara devant Nathan que l'homme qui avait osé agir ainsi était un méchant et méritait de payer quatre fois la brebis et en outre d'être puni de mort. Alors Nathan lui dit : « C'est toi-même qui mérites ce châtement, et tu as prononcé ton propre arrêt pour le grand et terrible forfait que tu as commis. » Puis, il lui révéla, sans autres ambages, combien Dieu était irrité contre lui : Dieu l'avait fait roide toute la puissance des Hébreux, maître de tant de grandes nations d'alentour ; il l'avait, auparavant, préservé des embûches de Saül ; il lui avait donné des femmes épousées eu justes et légitimes noces, et voilà cependant que David l'avait méprisé et outragé en prenant la femme d'un autre et en livrant son mari aux ennemis pour le faire périr. C'est pourquoi Dieu lui fera expier ce forfait : ses femmes seront violentées par un de ses fils, qui complotera contre lui-même ; pour une faute commise en cachette, il subira un châtement public. « De plus, ajoutait-il, la mort frappera bientôt le fils que tu as eu de cette femme. » Le roi fut bouleversé et profondément

ému de ces paroles, il avoua en pleurant et en gémissant l'impiété commise. C'était de l'aveu de tous un homme pieux, et sa vie avait été sans péché avant l'affaire de la femme d'Ourias ; Dieu eut pitié de lui, et, en lui accordant son pardon, promit de lui conserver la vie et le trône : devant son repentir du passé, il consentait à ne pas lui tenir rigueur. Et Nathan, ayant fait ces prophéties au roi, rentra chez lui.

4. [154] Cependant le fils que David avait eu de la femme d'Ourias fut frappé par la divinité d'une grave maladie : le roi, fort affecté, ne prit aucune nourriture durant sept jours, malgré les instances de ses serviteurs. Vêtu de noir, affaissé sur un cilice, il restait étendu à terre, suppliant Dieu pour le salut de l'enfant, dont il chérissait tant la mère. Mais l'enfant étant mort le septième jour, les serviteurs n'osaient l'annoncer au roi, car ils se disaient qu'à cette nouvelle il ne repousserait que davantage toute nourriture et tout autre soin, dans le deuil où le plongerait la mort d'un enfant, dont la maladie seule l'avait si fort accablé de chagrin. Cependant le roi, voyant ses serviteurs bouleversés et dans l'attitude que prennent habituellement ceux qui ont quelque chose à cacher, comprend que son fils n'est plus ; il mande un de ses serviteurs et en apprend la vérité : alors il se lève, se baigne, s'habille de blanc, et pénètre dans la tente de Dieu. Puis, il commande qu'on lui serve un repas. Cette attitude imprévue provoque une vive surprise chez ses proches et ses serviteurs ; ils s'étonnent de le voir faire, maintenant que l'enfant est mort, tout ce qu'il s'était interdit durant sa maladie. Et après lui avoir demandé au préalable la permission de le questionner, ils le prièrent de leur expliquer sa conduite. David, les traitant d'ignorants, leur répond que, tant que vivait son fils, dans l'espoir de pouvoir le sauver il avait fait tout ce qu'il fallait pour se rendre Dieu propice ; mais ce fils mort, plus n'était besoin d'un chagrin stérile. À ces paroles ils louèrent la sagesse et la raison du roi. Puis David, s'étant approché de sa femme Beersabé, la rendit mère, et il donna à l'enfant mâle qui naquit le nom de Salomon, selon l'ordre du prophète Nathan.

5. [159] Cependant Joab faisait beaucoup de mal aux Ammanites par l'investissement de la ville, en leur coupant leurs aqueducs et tous leurs approvisionnements, de sorte qu'ils mouraient de faim et de soif ; ils puisaient de l'eau à un maigre puits, et même la rationnaient, de peur qu'elle ne vint à leur manquer complètement, s'ils en usaient trop largement. Joab écrit au roi l'état du siège et l'invite à venir prendre la ville, afin qu'il recueille l'honneur du triomphe. Le roi, avant reçu la lettre

de Joab, le loue de ses bonnes intentions et de sa fidélité et emmène les troupes qui formaient sa garde personnelle pour le sac de Rabatha. La ville fut prise d'assaut et livrée aux soldats pour la piller. David lui-même s'adjugea la couronne du roi des Ammanites ; elle était en or, du poids d'un talent et s'ornait au milieu d'une sardoine, pierre d'un grand prix. Désormais David en ceignit toujours sa tête. Il trouva encore une foule d'autres dépouilles magnifiques et précieuses dans la ville : quant aux hommes, il les fit périr dans les tortures. Il traita de même les autres villes des Ammanites, après s'en être emparé de vive force.

Chapitre VIII : Le viol de Thamar ; Le crime d'Absalon

1. Amnon violente sa sœur Thamar. — 2. Absalon la venge en faisant assassiner Amnon. — 3. Douleur de David. fuite d'Absalon. — 4. Joab envoie une femme à David pour obtenir le rappel d'Absalon. — 5. Après deux ans d'isolement, Absalon rentre en grâce.

1. [162] Après le retour du roi à Jérusalem, une catastrophe s'abat sur sa maison, dont voici la cause. Il avait une tille encore vierge, d'une beauté si remarquable qu'elle surpassait les femmes les mieux faites. Elle s'appelait Thamar(a) et avait la même mère qu'Absalon (Abésalômos). L'aimé des fils de David, Amnon, épris d'elle, et ne pouvant satisfaire sa passion parce que Thamar était vierge et bien gardée, en conçut une grande langueur. La douleur lui rongea le corps ; il maigrissait, son teint s'altérait. Ses souffrances frappent un de ses parents et amis, Jonathan (Jonathès), homme ingénieux, et d'un esprit pénétrant. Comme il remarquait chaque matin qu'Amnon n'était pas dans son état ordinaire, il l'aborde et lui en demande la raison : « J'imagine, dit-il, que c'est un désir d'amour qui cause ton mal. » Amnon lui avoue alors la passion qu'il ressent pour sa sœur consanguine ; alors son ami lui suggère un stratagème pour parvenir à l'objet de ses vœux. Il lui conseille de feindre une maladie et, quand son père viendra le voir, il le priera de lui envoyer sa sœur lui donner des soins : cela fait, il irait mieux et ne tarderait pas à être délivré de sa souffrance. Amnon alla donc s'étendre sur son lit et contrefit le malade, selon les conseils de Jonathan : quand son père vint s'informer de son état, il le pria de lui envoyer sa sœur, ce que David commanda aussitôt. Quand elle fut arrivée, Amnon la pria de lui faire des gâteaux, qu'elle devait préparer elle-même et qu'il mangerait plus volontiers de ses mains. La

jeune fille pétrit la farine, sous les yeux de son frère, prépare et fait cuire les gâteaux et les lui offre. Amnon ne voulut pas d'abord y goûter, mais il ordonna à ses serviteurs d'éloigner tous ceux qui se trouvaient devant sa chambre, entendant se reposer à l'abri de tout bruit et de tout trouble. Les ordres exécutés, il fit prier sa sœur de lui apporter son repas au fond de son appartement. La jeune fille obéit ; alors il se saisit d'elle et cherche à la persuader de souffrir ses embrassements. Mais elle s'écria et lui dit : « Ne me violente pas ainsi, ne commets pas cette impiété, mon frère ; ce serait mépriser les lois et te couvrir d'une lourde infamie ; renonce à une passion odieuse et impure, où notre maison ne gagnera qu'opprobre et mauvais renom. » Enfin elle lui conseille de s'ouvrir de son dessein à son père, qui pourra l'autoriser. Elle parlait ainsi afin d'échapper pour le moment à la fougue de son appétit. Mais Amnon, loin de l'écouter, tout brillant de désir et harcelé par les aiguillons de sa passion, fait violence à sa sœur. Cependant, le désir assouvi fait aussitôt place à la haine : Amnon insulte Thamar et lui ordonne de se lever et de partir. Elle s'écrie que l'outrage est plus grave encore si, après l'avoir violentée, au lieu de lui permettre de demeurer là jusqu'à la nuit, il l'oblige à partir sur-le-champ, en plein jour, en pleine lumière, devant les témoins de sa honte ; alors il donne ordre à son esclave de la jeter dehors. Thamar, désespérée de cet affront et de la violence subie, déchire son manteau. — les jeunes filles de l'ancien temps portaient des manteaux à manches, descendant jusqu'aux chevilles, pour voiler toute leur tunique, — répand de la cendre sur sa tête, et s'en va à travers la ville en poussant des sanglots et en déplorant sa honte. Son frère Absalon, qui se trouva sur son chemin, lui demanda quel malheur elle avait éprouvé pour s'affliger ainsi. Quand elle lui eut raconté l'attentat, il lui conseilla de se calmer, de ne point prendre la chose trop à cœur et de ne pas se croire déshonorée pour avoir été violentée par son frère. Elle se laisse persuader, cesse de crier et de publier sa honte et reste chez son frère Absalon où elle demeure longtemps sans se marier.

2. [173] Quand il sut ce qui s'était passé, son père David en fut très affligé, mais comme il aimait tendrement Amnon, parce que c'était son fils aîné, il se fit effort pour ne pas lui causer de peine. Cependant Absalon, qui détestait profondément et sourdement son frère, attendait le moment propice pour tirer vengeance du crime. Déjà la deuxième année s'était écoulée depuis le malheur arrivé à sa sœur, quand, devant s'en aller pour la tonte de ses moutons à Belséphon, — ville de la tribu d'Éphraïm, — il invite son père avec ses frères à un

festin chez lui. Son père avant décliné l'invitation, pour ne pas lui être à charge, Absalon insista pour qu'il lui envoyât au moins ses frères. David y consent : alors Absalon ordonne à ses gens, au moment où ils verront Amnon en proie au vin et au sommeil, de l'égorger sur un signe qu'il leur donnera : ils n'auront rien à craindre de personne.

3. [176] Dès que les serviteurs eurent exécuté son ordre, la terreur et le trouble envahirent ses frères, et, tremblant pour leur vie, ils sautèrent sur leurs chevaux et s'enfuirent vers leur père. Un fuyard qui les avait précédés annonça à David qu'ils avaient tous été assassinés par Absalon. David, apprenant la mort simultanée de tant d'enfants et sous les coups d'un frère, — la qualité de l'assassin ajoutait encore à l'amertume de son chagrin, — est saisi d'une telle émotion qu'il ne demande pas la raison de cette boucherie, qu'il ne veut même pas en apprendre davantage, comme il eût été pourtant naturel à l'annonce d'un tel malheur, incroyable à force d'énormité. Il déchire ses vêtements, se précipite à terre et reste étendu, pleurant tous ses fils, et ceux dont on lui annonce la mort et leur meurtrier. Cependant Jonathan (Jonathès), fils de son frère Samas, l'exhorte à modérer un peu son chagrin, à ne pas croire à la mort de tous ses autres fils, car aucun motif n'autorisait cette rumeur, mais à s'enquérir du sujet de celle d'Amnon. Si Absalon a osé le tuer, c'est, en toute vraisemblance, à cause de l'attentat commis par lui sur Thamar. A ce moment un bruit de chevaux et le tumulte d'une arrivée les fit se retourner : c'étaient les fils du roi qui s'étaient sauvés du festin. Le père va embrasser ses fils, qu'il voit en larmes, désolé lui-même. bien qu'il retrouve contre son espérance ceux dont on venait de lui apprendre la mort. C'étaient chez tous des sanglots et des gémissements, ceux-ci pleurant leur frère mort, le roi son fils immolé. Quand à Absalon, il s'enfuit à Gethsoura auprès de son aïeul maternel, qui régnait sur ce territoire, et demeura chez lui trois ans entiers.

4. [181] Il arriva alors que David décida d'envoyer un message à son fils Absalon et de le mander en sa présence, non pour le châtier car sa colère s'était apaisée avec le temps — mais pour l'avoir auprès de lui ; le général en chef Joab l'avait fort encouragé à cette décision. À cet effet, il avait suborné une vieille femme, qui se présenta à David en vêtements de deuil, racontant que ses deux fils s'étaient disputés aux champs et en étaient venus à se battre, sans que personne survînt pour les séparer, l'un d'eux était mort sous les coups de l'autre. Comme ses proches s'étaient jetés sur le meurtrier et cherchaient à le faire périr, elle suppliait le roi de lui accorder la grâce de son fils et

de ne pas la frustrer des dernières espérances qui lui restaient d'être soignée dans sa vieillesse : ce bienfait, il pouvait le lui assurer en arrêtant le bras de ceux qui voulaient tuer son fils ; rien ne les ferait renoncer à leur dessein que la crainte qu'il leur inspirerait. Le roi ayant exaucé cette femme, elle reprit : « Je rends grâce, dit-elle, à ta bonté, à la compassion que tu as montrée pour ma vieillesse et pour la privation où j'allais être de tous mes enfants ; mais si tu veux que je sois sûre de ce que m'a promis ton humanité, commence par te réconcilier avec ton propre fils et cesse de lui témoigner ta colère. Comment, eu effet, pourrais-je croire que tu m'accordes de bon cœur la grâce de mon fils, si tu persistes encore aujourd'hui à traiter pour des raisons semblables le tien en ennemi ? Il serait parfaitement déraisonnable, lorsqu'un de tes fils est mort malgré toi, d'en sacrifier un autre de ton plein gré. » Le roi devine que ce discours est une ruse imaginée par Joab dans son zèle. Il interroge la vieille femme, qui lui avoue que telle est la vérité ; alors il mande Joab, lui déclare qu'il a bien atteint son but et lui commande d'amener Absalon ; il ajoute ne plus lui en vouloir et que sa colère est tombée. Joab se prosterne devant le roi et accueille ses paroles avec joie ; aussitôt il court vers Gethsour et en ramène Absalon à Jérusalem.

5. [188] Le roi envoya au-devant de son fils quand il apprit son arrivée, et lui fit dire de rentrer dans son propre logis : car il n'était pas encore en humeur de le voir dès son retour. Absalon, devant cet ordre de son père, se déroba à ses regards et vécut réduit aux soins de ses propres gens. Sa beauté ne souffrit cependant ni de son chagrin, ni de la privation des honneurs dus à un fils de roi : il l'emportait toujours sur tous par sa prestance et sa haute stature et avait meilleure mine que ceux qui vivaient dans la plus grande abondance. Sa chevelure était si épaisse qu'on pouvait à peine la tailler en huit jours ; elle pesait deux cents sicles, qui font cinq mines. Il demeura à Jérusalem deux ans, et devint père de trois enfants mâles et d'une fille d'une beauté remarquable, que Roboam, fils de Salomon, prit plus tard pour femme. Elle eut elle-même un enfant nommé Abias. Alors Absalon manda Joab pour le prier d'apaiser tout à fait son père et de lui demander la permission d'aller le voir et s'entretenir avec lui. Comme Joab ne se pressait pas de faire cette démarche, le prince envoya quelques-uns de ses gens mettre le feu à un champ contigu à son habitation. Joab, à cette nouvelle, vint se plaindre auprès d'Absalon et lui demander la raison de sa conduite : « C'est un stratagème, répond-il, que j'ai imaginé pour t'amener chez moi, toi qui as négligé les instructions que je t'avais données pour me

réconcilier avec mon père. Maintenant que te voilà, je te conjure d'aller calmer l'auteur de mes jours, car j'estime mon retour plus pénible que mon exil, tant que mon père demeure en colère contre moi. » Joab touché, et prenant pitié de son existence contrainte, intercède alors auprès du roi, et ses discours le disposent si bien envers son fils que David mande celui-ci sur-le-champ auprès de lui. Absalon s'étant jeté à terre, en implorant le pardon de ses fautes, David le relève et lui promet d'oublier le passé.

Chapitre IX : L'insurrection d'Absalon

1. Absalon flatte le peuple. — 2. Achitophel se met de son côté ; David quitte Jérusalem ; il y envoie Houschaï. — 3. David donne à Siba les biens de Méphiboseth. — 4. Séméï injurie David. — 5. Soumission apparente de Houschaï ; conseils d'Achitophel. — 6. Absalon préfère l'avis de Houschaï à celui d'Achitophel. — 7. David en est averti par les fils des grands-prêtres. — 8. Achitophel se tue ; accueil fait à David aux Camps.

1. [194] Absalon, après avoir ainsi obtenu satisfaction de la part de son père et roi, acquit en fort peu de temps quantité de chevaux et de chars, et il avait autour de lui cinquante satellites. Chaque jour, de grand matin, il se rendait au palais royal et s'entretenait aimablement avec les plaideurs qui avaient perdu leur procès ; il insinuait que, s'ils avaient injustement succombé, c'était peut-être faute de bons conseillers auprès de son père ; il affirmait que, s'il en avait le pouvoir, il leur rendrait, lui, complète et bonne justice, et se conciliait ainsi la bienveillance de tous. Lorsque, par ces flatteries au peuple, il crut s'être assuré suffisamment la faveur des foules, et que quatre ans se furent écoulés depuis sa réconciliation avec son père, il vint chez David et lui demanda la permission d'aller à Hébron offrir un sacrifice à Dieu, comme il en avait fait le vœu durant son exil. David avant acquiescé à sa requête, il part, et une grande multitude s'assemble autour de lui, car il avait convoqué quantité de gens.

2. [197] Avec eux arriva aussi Achitophel(os) le Gelmonéen, conseiller de David, ainsi que deux cents hommes de Jérusalem même, qui ne soupçonnaient rien de l'entreprise, mais croyaient simplement venir assister à un sacrifice. Et voici qu'Absalon, avant machiné son stratagème, se fait proclamer roi par tout le monde assemblé. Quand David apprit l'événement et la conduite imprévue de son fils, il fut à la fois effrayé et surpris de tant

d'impiété et d'audace : ainsi Absalon non seulement avait oublié le pardon accordé à ses fautes, mais s'engageait dans une entreprise plus grave encore et plus scélérate, d'abord en aspirant à une royauté que Dieu ne lui destinait pas, ensuite en dépouillant son père. Il résolut alors de s'enfuir au delà du Jourdain. Après avoir convoqué les plus dévoués de ses amis, il s'entretint avec eux de la démence de son fils et, s'en remettant pour toutes choses à la justice de Dieu, il laisse le palais à la garde de dix concubines et quitta Jérusalem, avec toute une foule qui s'empressa de l'accompagner et les six cents hommes d'armes qui s'étaient déjà joints à sa première fuite, du vivant de Saül. Quant à Abiathar et Sador, les grands-prêtres, qui voulaient partir avec lui, et tous les Lévites, il les persuada de demeurer avec l'arche, car Dieu les sauverait, même sans qu'on emportât celle-ci ; mais il leur recommanda de l'informer en secret de tout ce qui se passerait. Il avait d'ailleurs des serviteurs de toute confiance dans la personne d'Achimas, fils de Sadoc, et de Jonathès, fils d'Abiathar. Éthi le Gitthéen partit aussi avec lui, contre le gré de David, qui voulait le persuader de rester, ce qui accrut la bienveillance que David lui témoignait. Comme il gravissait le Mont des Oliviers, pieds nus, et que tous ceux qui étaient avec lui pleuraient, on lui annonce qu'Achitophel lui-même est avec Absalon et embrasse son parti. Cette nouvelle augmenta encore son chagrin et il implora Dieu, lui demandant de détacher d'Achitophel la confiance d'Absalon. Car il craignait que celui-ci ne le persuadât d'obéir à ses conseils perfides, et il le savait homme capable, très habile à discerner le parti le plus avantageux. Parvenu au sommet de la montagne, il considérait la ville et priait Dieu en versant d'abondantes larmes, comme s'il avait déjà perdu sa couronne. Il rencontra alors un homme, d'une amitié sûre, nommé Chousi. Le voyant les vêtements déchirés, la tête couverte de cendre et se lamentant au sujet de cette révolution, David le consola, l'exhorta à calmer son chagrin et enfin le conjura de s'en aller auprès d'Absalon et de feindre d'être de son parti, afin de pénétrer les secrets de sa pensée et de combattre les conseils d'Achitophel : il lui serait ainsi plus utile qu'en demeurant avec lui. Chousi, obéissant à David, le quitta et se rendit à Jérusalem, où arrivait peu de temps après Absalon lui-même.

3. [205] David avait fait un peu de chemin lorsque vint à sa rencontre Sibas, l'esclave de Memphibosthos, l'homme qu'il avait envoyé prendre soin des biens donnés par lui au fils de Jonathan, fils de Saül. Sibas avait avec lui un attelage d'ânes chargés de vivres, dont il pria le roi

de prendre tout ce dont lui et ses compagnons avaient besoin. Comme David demandait où il avait laissé Memphibosthos, il répondit : « à Jérusalem », où il s'attendait que le peuple, à la faveur des troubles présents et en mémoire des bienfaits dont l'avait comblé Saül, le proclamât roi. Outré de cette trahison, David gratifia Sibas de tous les biens qu'il avait donnés à Memphibosthos, estimant qu'il y avait bien plus de droit que son maître. Sibas en fut rempli de joie.

4. [206] David était parvenu en un endroit appelé Baourin, quand s'avance à sa rencontre un parent de Saül, nommé Séméi, fils de Géras, qui se mit à lui lancer des pierres et des imprécations. Ses amis ayant entouré le roi pour le protéger, Séméi ne fit que continuer de plus belle à l'insulter, l'appelant meurtrier et artisan de mille maux. Il l'invitait à quitter le pays comme un impur et un maudit, et il rendait grâce à Dieu d'avoir arraché son trône à David et de lui avoir infligé par son propre fils la punition des crimes qu'il avait commis envers son maître. Tous étaient exaspérés de colère contre lui, et surtout Abisaï, qui voulait tuer Séméi, mais David contint l'élan de sa colère : « N'ajoutons pas, dit-il, aux malheurs présents une source de calamités nouvelles. Je n'ai ni honte, ni souci de ce chien enragé qui se jette sur moi ; je cède à Dieu qui envoie cet homme exhiler son délire contre nous. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois ainsi traité par cet homme, puisqu'il me faut subir même l'iniquité d'un fils. Mais Dieu nous prendra peut-être en pitié et nous accordera le triomphe sur nos ennemis. » Il continua donc son chemin, sans se préoccuper de Séméi qui courait sur l'autre côté de la montagne en criant force malédictions. Quand il fut arrivé au Jourdain, il y donna du repos à ses hommes harassés de fatigue.

5. [211] Lorsque Absalon et Achitophel, son conseiller, furent arrivés à Jérusalem avec tout le peuple, l'ami de David se présenta devant eux, se prosterna devant Absalon et lui souhaila de régner pour toujours. Cependant Absalon lui demande pourquoi lui, un des principaux amis de son père, connu pour sa fidélité à toute épreuve, n'était pas resté avec David, mais l'avait abandonné pour passer à son propre service. L'autre répondit avec habileté et prudence : « Il faut bien se conformer à la volonté de Dieu et du peuple entier ; or, comme ceux-ci sont venus à toi, seigneur, il est juste que je les suive à mon tour : car c'est bien de Dieu que tu tiens la royauté. Je te témoignerai la même fidélité et le même zèle, si tu te confies à mon amitié, que tu sais que j'ai témoignés à ton père. Pourquoi s'irriter de la situation présente ? La royauté n'a pas passé dans une autre maison, elle est restée

dans la même, puisque du père elle est échue au fils. » Ces paroles convinquirent Absalon qui, de fait, l'avait suspecté.

Il appelle ensuite Achitophel et le consulte sur la conduite à tenir. Celui-ci lui conseille d'user des concubines de son père : « Par là, en effet, disait-il, le peuple saura avec certitude que votre querelle est irréconciliable et il t'accompagnera avec beaucoup d'empressement à la guerre contre ton père : jusqu'ici il a eu peur d'afficher une haine déclarée, craignant de vous voir vous accorder ensemble. » Docile à ce conseil, Absalon ordonne à ses serviteurs de lui dresser une tente sur le toit du palais royal, sous les yeux du peuple, puis il y pénètre et s'unit avec les concubines de son père. Ces choses se passèrent conformément à la prophétie que Nathan avait faite à David quand il lui révélait le futur attentat de son fils.

6. [215] Absalon, ayant obéi ainsi aux suggestions d'Achitophel, sollicita une seconde fois ses conseils touchant la lutte contre son père. Achitophel lui demanda dix mille hommes d'élite, promettant de tuer son père et de ramener saufs ses compagnons, et lui affirma que, David disparu, son trône serait désormais assuré. Quoique charmé de cet avis, Absalon fait venir Chousi, le grand ami de David, — c'est ainsi qu'il l'appelait. — et lui ayant communiqué l'avis d'Achitophel, lui demanda ce qu'il en pensait. Celui-ci, comprenant que si les conseils d'Achitophel se réalisaient, David risquait d'être pris et tué, hasarda un avis contraire : « Tu n'ignores pas, ô roi, la vaillance de ton père et de ses compagnons, car il a conduit beaucoup de guerres et en est sorti toujours victorieux de ses ennemis. Maintenant, il est vraisemblable qu'il est retranché dans son camp ; car c'est un très habile tacticien, sachant prévoir les ruses des ennemis qui le guettent ; mais vers le soir, quittant les siens, ou bien il ira se cacher dans quelque vallon encaissé, ou il se postera en embuscade derrière un rocher. Et quand les nôtres en seront venus aux mains, ses soldats à lui reculeront d'abord un peu, puis, enhardis par l'idée que le roi est près d'eux, ils reviendront à la charge ; et au milieu du combat, ton père, apparaissant tout à coup, exaltera l'ardeur des siens et frappera les tiens de terreur. Soumets donc aussi mon conseil à la réflexion, et quand tu l'auras reconnu bon, écarte l'avis d'Achitophel. Ce conseil, le voici : Expédie des messagers dans tout le territoire des Hébreux, et convoque ceux-ci à l'expédition dirigée contre ton père. Puis, te mettant à la tête des troupes, conduis-les toi-même à la guerre et ne confie cette tâche à nul autre. Tu peux espérer, en effet, le vaincre facilement si tu le surprends en pleine

campagne avec peu de soldats, avant toi-même de nombreux milliers d'hommes brillant de manifester leur zèle et leur dévouement pour toi. Que si ton père s'enferme et affronte un siège, nous nous emparerons de la ville à l'aide de machines et de mines souterraines. » Ce langage rencontra plus de faveur que celui d'Achitophel : à l'avis de ce dernier Absalon préféra celui de Chousi. Dieu lui-même y avait incliné son esprit.

7. [222] Aussitôt Chousi va trouver les grands-prêtres Sadoc et Abiathar et leur expose l'avis d'Achitophel et le sien, et comment ses conseils à lui ont prévalu ; il leur prescrivit d'envoyer un message à David pour le mettre entièrement au courant de ces décisions et l'inviter en outre à se hâter de franchir le Jourdain, de crainte que son fils, se ravisant, ne s'élançât à sa poursuite et ne le surprit avant qu'il fût parvenu en lieu sûr. Or, les grands-prêtres tenaient à dessein leurs fils cachés en dehors de la ville, pour qu'ils pussent rapporter à David ce qui se passait. Ils envoyèrent donc une servante de con-fiance pour leur apporter les décisions d'Absalon, et leur mandèrent d'aller sur l'heure en informer David. Ceux-ci, sans ajournement ni retard, munis des instructions de leurs pères, se montrent mandataires pieux et fidèles et, estimant que plus ils feraient vite, mieux ils rempliraient leur mission, se mirent aussitôt en route pour aller trouver David. Ils étaient à peine à deux stades de la ville, lorsque quelques cavaliers les aperçoivent et les dénoncent à Absalon. Celui-ci aussitôt envoie des hommes pour se saisir d'eux. Mais les fils des grands-pères, s'étant méfiés, s'écartent de leur chemin, et gagnent sur-le-champ un village nommé Bachourès, non loin de Jérusalem ; là ils demandent à une femme de les cacher et de leur donner un abri sûr. Celle-ci fait descendre les jeunes gens dans un puits sur lequel elle posa des couvertures de laine. Lorsque les gardes lancés à leur poursuite arrivèrent et s'informèrent si elle les avait vus, elle ne le nia point, mais ajouta qu'ils avaient bu chez elle, puis étaient repartis : si on leur donnait activement la chasse, on les rattraperait. Les gardes, après les avoir poursuivis longtemps sans résultat, revinrent sur leurs pas. Cependant, la femme, dès qu'elle les eut vus partir et que les jeunes gens ne risquaient plus de se faire prendre, les fit remonter du puits et les exhorta à poursuivre le chemin commencé. Et, après un voyage où ils redoublèrent de zèle et de promptitude, ils arrivèrent auprès de David et lui rapportèrent exactement tout ce qui avait été décidé par Absalon. Alors David ordonna à tous ses compagnons de franchir le Jourdain, malgré la nuit venue, et sans tarder davantage.

8. [228] Cependant Achitophel, voyant que son avis n'avait pas prévalu, monta sur une bête de somme, courut à Gelmon, sa ville natale, et, avant convoqué tous les siens, leur raconta ce qu'il avait conseillé à Absalon, et comment, n'ayant pu se faire écouter, il ne doutait pas de la perte prochaine de celui-ci : David aurait le dessus et remonterait sur le trône. Mieux valait, disait-il, quitter la vie librement et fièrement que d'attendre le châtement que lui réservait David, si entièrement trahi par lui en faveur d'Absalon. Avant ainsi parlé et s'étant retiré dans le fond de sa maison, il se pendit. Le corps d'Achitophel, qui s'était fait ainsi son propre justicier, fut décroché et enseveli par ses parents. Cependant David, avant franchi le Jourdain, ainsi que nous l'avons dit plus haut, arrive aux Retranchements (*Parembolai*), ville magnifique et très bien fortifiée. Il y est accueilli de grand cœur par tous les principaux du pays, à la fois par pitié pour sa détresse présente et par déférence pour sa prospérité passée. Ces hommes étaient Berzélaïos le Galadite, Siphar, prince de l'Ammanitide, et Machir(os), le premier du pays de Galaditide. Ils procurèrent à David et aux siens des vivres en grande abondance : lits dressés, pain, vin, en outre quantité de viande et tout ce qu'il fallait pour restaurer et nourrir des gens épuisés de fatigue.

Chapitre X : Mort d'Absalon

1. Préparatifs de guerre d'Absalon et de David ; recommandation de ce dernier. — 2. Victoire de l'armée de David ; Joab tue Absalon. — 3. Colonne d'Absalon : sa descendance. — 4. Achimas et Houschaï vont apporter les nouvelles à David. — 5. Achimas annonce la victoire à David ; Houschaï l'informe de la mort d'Absalon ; douleur de David ; Joab lui conseille de la cacher.

1. [232] Pendant qu'ils séjournèrent en ce lieu, Absalon, ayant réuni une grande armée d'Hébreux, la conduisit contre son père ; il franchit le fleuve Jourdain et s'arrêta non loin des Retranchements dans le pays des Galadites, après avoir établi Amessas capitaine de toutes ses troupes, à la place de Joab, son parent. Amessas avait, en effet, pour père Iétharsos et pour mère, Abigéa : celle-ci et Sarouia, mère de Joab, étaient sœurs de David. Or, quand David eut dénombré ses troupes, et en eut trouvé environ quatre mille, il résolut de ne pas attendre qu'Absalon vint le joindre. Ayant mis à la tête de ses hommes des chiliarques et des centurions et divisé l'armée en trois corps, il confia l'un à son général Joab, l'autre à Abisaï, frère de

Joab, et la troisième à Ethéas, son familier et son ami, originaire de la ville des Gittiens. Il voulait partir en campagne avec eux, mais ses amis ne le lui permirent pas et le retinrent par de très sages raisons en effet, disaient-ils, s'ils étaient vaincus avec lui, ils perdraient tout espoir ; si, au contraire, défaits avec une partie de leurs troupes, ils se réfugiaient auprès de lui avec le reste, il pourrait réparer leurs forces. De plus, son absence ferait croire aux ennemis qu'il avait encore une autre armée en réserve autour de lui. Obéissant à ce conseil, il résolut de demeurer de sa personne aux Retranchements et d'envoyer au combat ses amis et ses généraux : il les exhorte à montrer ardeur, fidélité et gratitude pour les bons procédés qu'ils avaient reçus de lui. Il suppliait que, si l'on s'emparait de son fils Absalon, on l'épargnât, menaçant d'attenter lui-même à ses jours, si son fils venait à succomber. Et David demande à Dieu la victoire pour ses amis et les expédie en avant.

2. [236] Joab déploya ses troupes face aux ennemis dans une vaste plaine ceinte d'un bois à l'arrière ; Absalon fait aussi sortir son armée. Le combat engagé, de part et d'autre on fit des prodiges de vigueur et d'audace ; les uns, voulant rendre son trône à David, s'exposaient aux dangers de toute leur ardeur ; les autres, pour empêcher qu'il ne fût arraché à Absalon, et que le fils ne reçût de son père le châtement de sa témérité, étaient prêts à tout tenter ou à tout souffrir. D'autre part, ceux-ci, supérieurs en nombre, s'indignaient à la pensée de la honte immense qu'il y aurait à être vaincus par la petite armée de Joab et de ses collègues, et les soldats de David mettaient leur amour-propre à triompher de tant de milliers de combattants ; ainsi la meulée devint acharnée, mais la victoire resta aux gens de David, qui l'emportaient en vigueur et en expérience militaire. Comme les ennemis s'enfuyaient à travers bois et ravins, ils les poursuivirent, en firent quelques-uns prisonniers, en tuèrent un grand nombre, de sorte qu'il succomba plus de fuyards que de combattants : il en tomba, en effet, environ vingt mille ce jour-là. Les soldats de David se portèrent de tout côté vers Absalon, reconnaissable à sa beauté et à sa grande taille. Comme il craignait d'être pris, il enfourcha sa mule royale pour s'échapper. Emporté dans sa fuite rapide, soulevé par les sauts de sa bête et le vent, sa chevelure s'enchevêtra dans un arbre rugueux qui déployait de longues branches ; il resta ainsi suspendu d'extraordinaire façon. Et, tandis que la bête, entraînée par son élan, continuait sa course comme si elle portait encore son maître sur son dos, lui, retenu en l'air par les branches, fut pris par les ennemis. Un soldat de David vit le fait et avertit Joab ; celui-ci

promit de lui donner cinquante sicles s'il tuait Absalon d'un coup de javeline : « Quand même, dit-il, tu m'en offrirais mille, je ne saurais agir ainsi à l'égard du fils de mon maître, surtout après que nous l'avons tous entendu nous supplier d'épargner le jeune homme. » Cependant Joab l'obligea de lui indiquer où il avait vu Absalon suspendu, et il alla le percer d'une flèche au cœur. Alors les écuyers qui portaient les armes de Joab, s'étant rangés autour de l'arbre, tirèrent à eux le cadavre et le jetèrent dans une fosse profonde et béante qu'ils remplirent de pierres de manière à lui faire prendre l'aspect et la grandeur d'un sépulcre. Puis Joab, ayant fait sonner la retraite, empêche ses soldats de poursuivre davantage les troupes ennemies, par égard pour des hommes de leur race.

3. [243] Absalon avait érigé dans la Vallée royale une stèle de marbre, à deux stades de distance de Jérusalem, colonne qu'il avait appelée « la *Main* d'Absalon », disant que, si même ses enfants venaient à mourir, son nom resterait sur cette stèle. Il avait trois fils et une fille nommée Thamara, comme nous l'avons dit précédemment. De l'union de celle-ci avec Roboam, petit-fils de David, naquit un fils à qui devait échoir la royauté, Abias. Mais nous en parlerons plus tard, en temps et lieu.

Après la mort d'Absalon, le peuple se dispersa et rentra dans ses foyers.

4. [245] Achimas, le fils du grand-prêtre Sadoc, aborda Joab, et lui demanda la permission d'aller annoncer la victoire à David et de le féliciter d'avoir obtenu le secours et la sollicitude de Dieu. Mais Joab le pria de demeurer ; il ne convenait pas, disait-il, qu'après avoir été toujours un messenger de bonnes nouvelles, il s'en allât maintenant annoncer au roi la mort de son fils. Ayant donc appelé Chousi, c'est à lui qu'il confia la tâche d'annoncer au roi ce qu'il avait vu de ses yeux. Cependant, comme Achimas insistait derechef pour être chargé de porter la nouvelle, promettant de limiter son message à l'annonce de la victoire et de taire la mort d'Absalon, Joab lui permit de se rendre auprès de David. Il prend alors le chemin le plus court, qu'il était seul à connaître, et devance Chousi. David était assis entre les deux portes de la ville, attendant que quelqu'un vint du combat lui en annoncer l'issue, quand un des guetteurs vit accourir Achimas, sans pouvoir discerner ses traits, et dit au roi qu'il voyait un homme se hâter vers lui. David s'écrie que c'est un messenger de bonheur. Un instant après, la sentinelle lui signala un autre coureur qui suivait le

premier. « C'est encore un (bon) messager, » dit le roi. Cependant la sentinelle, distinguant enfin Achimas qui s'était rapproché, annonça au roi le fils du grand-prêtre Sadoc. David, tout joyeux, s'écria que c'était là un messager d'heureux événements et qu'il lui apportait sans doute du combat quelque nouvelle conforme à ses vœux.

5. [250] Au moment où le roi parlait ainsi, Achimas apparaî, et se prosterne devant lui. Le roi lui demande des nouvelles de la bataille ; il lui annonce victoire et succès. Alors le roi lui demande ce qu'est devenu son fils ; le messager répond qu'il s'est empressé d'accourir vers David, dès que la déroute des ennemis s'est prononcée, qu'il a entendu une grande clameur des gens à la poursuite d'Absalon, mais qu'il n'a rien pu apprendre davantage, parce que, sur l'ordre de Joab, il s'était dépêché d'aller lui rendre compte de la victoire. À ce moment Chousi survient à son tour, salue le roi et lui confirme la victoire. David l'interroge au sujet de son fils. Et lui : « Puissent tous tes ennemis, dit-il, subir le même sort qu'Absalon ! » à ces paroles, la joie de la victoire, si grande qu'elle fut, ne subsista ni dans l'âme du roi, ni dans celle de ses soldats. David, ayant gravi l'endroit le plus élevé de la ville, se mit à pleurer son fils, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, se maltraitant de toutes les façons : « Mon enfant, s'écriait-il, plutôt au ciel que la mort m'eût atteint et que j'eusse péri avec toi ! » Naturellement tendre pour les siens, c'était ce fils là qu'il chérissait le plus. L'armée et Joab, avant appris que le roi se lamentait ainsi sur son fils, se firent scrupule de pénétrer dans la ville avec l'appareil de vainqueurs : ils y entrèrent tous tête basse et en larmes ainsi qu'après une défaite. Comme le roi avait la tête voilée et gémissait sur son fils, Joab entre chez lui et cherche à le consoler : « Ô maître, dit-il, ne vois-tu pas que tu te déconsidères toi-même en agissant de la sorte ? Tu sembles haïr ceux qui t'aiment, qui ont affronté le danger pour toi, tu sembles te haïr toi-même et ta famille, chérir, d'autre part, tes pires ennemis et regretter la disparition de ceux qu'a frappés un juste trépas. Car si Absalon avait triomphé et affermi son trône, il n'aurait pas laissé le moindre vestige d'aucun d'entre nous : tous, à commencer par toi et tes enfants, nous eussions péri misérablement, et nos ennemis, loin de nous pleurer, se seraient réjouis et auraient châtié ceux qui se fussent avisés de plaindre nos malheurs. Et toi, ne rougis-tu pas d'en user ainsi à l'égard d'un homme d'autant plus digne de ta haine que c'est envers un père qu'il a montré tant d'impiété ? Chasse donc ce chagrin injuste, avance-toi, fais-toi voir à tes soldats et félicite-les de la bravoure qu'ils

ont montrée dans les combats : pour moi, si tu persistes dans ton attitude actuelle, je persuaderai aujourd'hui même le peuple de se détacher de toi et de donner le trône à un autre, et alors je te causerai un deuil plus amer et cette fois bien fondé. » Par ces paroles Joab détourna le roi de son chagrin et le ramena au juste sentiment de ses devoirs. David change de vêtements, revêt un appareil digne d'affronter la vue du peuple et vient s'asseoir devant les portes ; toute la multitude l'apprend, accourt vers lui et lui rend hommage.

Chapitre XI : David recouvre son royaume ; Révolte de Siba

1. Soumission des tribus à David. — 2. La tribu de Juda vient à lui la première ; David fait grâce à Séméi. — 3. Méphiboseth s'excuse auprès de David et se plaint de Siba ; David leur pardonne à tous deux. — 4. Barzilaï refuse de venir vivre à la cour. — 5. Les autres tribus reprochent à Juda d'être allée la première saluer le roi. — 6. Révolte de Siba ; David charge Joab de la réprimer. — 7. Joab tue son rival Amasa ; il assiège la ville où Siba s'est réfugié. — 8. Une femme parlemente avec Joab et lui livre la tête de Siba ; officiers nommés par David.

1. [258] Pendant les Hébreux du parti d'Absalon qui s'étaient échappés de la bataille, une fois revenus chacun chez soi, envoient dans toutes les villes pour rappeler les bienfaits reçus de David, la liberté et le salut qu'il leur avait procurés au prix de tant de grandes guerres. Ils se plaignaient qu'on eut chassé David du trône pour y installer un autre et maintenant, une fois mort le chef qu'ils avaient choisi, qu'on n'allât pas supplier David de mettre fin à sa colère, de leur rendre sa bienveillance et de reprendre la direction des affaires ainsi qu'auparavant en acceptant de nouveau la royauté. Tout cela était rapporté continuellement à David. Celui-ci néanmoins ne laisse pas d'écrire aux grands-prêtres Sadoc et Abiathar, leur mandant de représenter aux chefs de la tribu de Juda combien il serait honteux pour eux que les autres tribus les devançassent en choisissant de nouveau David pour roi, « alors, disait-il, que vous lui êtes apparentés et issus du même sang que lui. » Il leur prescrivit d'en dire autant au général Améssas : fils de sa sœur, comment ne se faisait-il pas un devoir de persuader le peuple de rendre la royauté à David ? Il pouvait attendre de son roi non seulement le pardon, qui lui était déjà accordé, mais le commandement en chef de tout le peuple, que lui avait précédemment conféré Absalon. Les

grands-prêtres allèrent, d'une part, s'entretenir avec les chefs de la tribu et, de l'autre, persuadèrent Amessas, après lui avoir fait la commission du roi, de réfléchir à son sujet. Amessas, alors, décide la tribu d'envoyer sur-le-champ des députés à David pour l'inviter à rentrer en possession de sa royauté. Et tous les Israélites firent de même, à l'instigation d'Amessas.

2. [263] Quand les envoyés se furent présentés à David, il se rendit à Jérusalem. Avant tous les autres, la tribu de Juda vint à la rencontre du roi sur le fleuve du Jourdain ainsi que Séméï, fils de Ghéra, avec mille hommes qu'il amenait de la tribu de Benjamin, et Sibas, affranchi de Saül et ses fils, au nombre de quinze, avec vingt serviteurs. Ceux-ci, avec la tribu de Juda, jetèrent un pont sur le fleuve, afin que le roi pût le franchir plus aisément avec les siens. Lorsque David arriva sur les bords du Jourdain, la tribu de Juda l'acclama ; quand il monta sur le pont, Séméï se jeta à terre devant lui, lui embrassa les pieds et le pria de pardonner ses torts envers lui et de ne pas le traiter avec rigueur : « Ne croyez pas que votre premier soin, une fois revenu au pouvoir, doive être de me châtier, mais considérez plutôt que dans le repentir de mes fautes, je me suis hâté d'accourir en premier vers vous. » Tandis qu'il suppliait et implorait ainsi, Abisaï, frère de Joab, s'écria : « C'est pour cela que tu échapperais à la mort, toi qui as insulté un roi placé par Dieu sur le trône ! » Mais David s'étant tourné vers lui : « Ne finirez-vous pas, dit-il, enfants de Sarouïa ? Prenez garde de susciter encore de nouvelles agitations et séditions après tant d'autres. Sachez que je considère ce jour comme le premier de mon règne. C'est pourquoi je jure de faire remise du châtiment à tous ceux qui ont failli envers moi et de ne sévir contre aucun des coupables. Et toi, dit-il, Séméï, rassure-toi, et ne crois pas ta vie en danger. » Celui-ci se prosterna aux pieds du roi et marcha devant lui.

3. [267] On vit aussi venir à sa rencontre le petit-fils de Saül, Memphibosthos, vêtu d'habits sordides, les cheveux épais et en désordre : c'est qu'après la fuite de David il ne se les était pas coupés, de chagrin, et n'avait pas nettoyé ses vêtements, regardant comme un malheur personnel ce changement de règne. En outre, il avait été injustement accusé auprès de David par son intendant Sibas. Quand il eut salué le roi en se prosternant devant lui, David commença à lui demander pourquoi il n'était pas parti avec lui et ne l'avait point accompagné dans sa fuite. Memphibosthos en rejeta la faute sur Sibas. Celui-ci, en effet, avait reçu l'ordre de tout préparer pour le départ, mais il ne s'en était pas occupé et ne

s'était pas plus soucie de lui que d'un esclave. « Pourtant, dit-il, si j'avais eu les pieds valides, je n'eusse pas été séparé de toi ; je m'en serais servi pour fuir. Mais il ne s'est pas contenté de contrarier ainsi mon dévouement envers toi, seigneur, il a ajouté à cela des calomnies et de misérables mensonges. Cependant je sais bien que rien de tout cela ne trouve accès dans ton esprit, qui est équitable, veut le triomphe de la vérité et chérit la divinité. Après avoir été, en effet, exposé aux pires dangers par mon grand-père et quand toute notre famille méritait de périr pour te venger, tu t'es montré modéré et bon en oubliant tout ce passé à l'heure même où ta rancune pouvait se permettre la vengeance. Tu m'as traité en ami, tu m'as admis tous les jours à ta table ; bref, j'ai été traité comme le plus honoré de tes parents. » Après ces paroles, David résolut de ne point châtier Memphibosthos, mais de ne pas rechercher non plus Sibas, pour l'avoir calomnié. Il conta à Memphibosthos que, pour le punir de n'être pas venu le rejoindre avec Sibas, il avait donné tous ses biens à ce dernier ; maintenant il lui faisait grâce et ordonnait de lui restituer la moitié de ses biens. Mais Memphibosthos s'écria : « Que Sibas garde le tout ; pour moi, il me suffit que tu aies recouvré la royauté ! »

4. [272] Berzéléos le Galadite, grand et bel homme, qui avait comblé David de présents pendant son séjour aux Retranchements et l'avait escorté jusqu'au Jourdain, fut invité par lui à l'accompagner à Jérusalem : David promettait d'entourer sa vieillesse de tous les honneurs, de prendre soin de lui et de veiller sur lui comme sur un père. Mais Berzéléos, par amour de son foyer, refusa d'aller vivre avec le roi, déclarant qu'il avait atteint ce degré de vieillesse où l'on ne jouit plus des plaisirs. — il avait quatre-vingts ans, — mais où l'on songe à la mort et à la sépulture ; puis il lui demanda pour toute grâce de le congédier. En effet, l'âge lui avait enlevé le goût de la nourriture et de la boisson ; de plus, ses oreilles étaient fermées aux sons des flûtes et au chant des autres instruments destinés à charmer ceux qui vivent ensemble à la cour des rois. Vaincu par ces vives instances : « Eh bien, dit le roi, je te congédie, toi, mais laisse-moi ton fils Achiman(os) : je veux le combler de largesses. » Berzéléos lui laissa donc son fils, salua le roi et, après lui avoir souhaité la réussite de tous ses projets, s'en retourna chez lui. David arrive à Galgala, avant déjà autour de lui la moitié du peuple et toute la tribu de Juda.

5. [276] A Galgala se rendent auprès de lui les notables de la région accompagnés d'une grande multitude : ils font grief à la tribu de Juda d'être

venue à David en secret, alors qu'on aurait dû se porter tous ensemble d'un commun accord à sa rencontre. Mais les chefs de la tribu de Juda les prièrent de ne pas leur en vouloir d'avoir été ainsi devancés : c'est en qualité de parents de David, obligés par là même à plus de sollicitude et d'affection, qu'ils avaient pris les devants ; mais ils n'avaient point, en récompense de leur empressement, reçu de présents qui pussent indisposer les retardataires. Ainsi parlèrent les chefs de la tribu de Juda. Cependant les premiers des autres tribus, loin de se calmer : « En vérité, dirent-ils, chers frères, nous nous étonnons que vous vous disiez seuls parents du roi : celui qui a reçu de Dieu la plénitude du pouvoir doit être considéré comme notre parent à tous. Et c'est pourquoi l'ensemble du peuple a onze parts (du roi) et vous une seule ; en outre nous sommes les plus anciens ; vous n'avez donc pas bien agi en venant secrètement et à la dérobée auprès du roi. »

6. [278] Tandis que les chefs discutaient ainsi les uns avec les autres, un homme méchant, amateur de discorde, nommé Sabéos, fils de Bochorias, de la tribu de Benjamin, se dressa devant le peuple et cria très haut : « Nul de nous n'a de part avec David, ni de lot du fils de Jessée. » Après ces paroles, il sonne du cor et proclame la guerre contre le roi. Alors tous le suivirent, abandonnant David. Seule lui resta fidèle la tribu de Juda, et elle l'installa dans le palais royal à Jérusalem. Quant aux concubines, dont son fils Absalon avait abusé, il les transféra dans une autre maison et recommanda à ses serviteurs de leur procurer tout le nécessaire, mais n'eut plus commerce avec elles. Cependant il désigne Amessas comme général et lui attribue la charge occupée par Joab. Puis il lui donne ordre de réunir tout ce qu'il pourrait de guerriers de la tribu de Juda et de le rejoindre dans trois jours : il lui confierait alors toutes ses forces et l'enverrait combattre le fils de Bochorias. Amessas partit, mais ne mit aucune hâte à rassembler l'armée. Comme il ne revenait pas, au troisième jour le roi dit à Joab qu'il n'était pas expédient de laisser du répit à Sabéos : on pouvait craindre qu'avec le temps de se préparer il ne vint à causer plus de maux et d'affaires que n'en avait suscité Absalon. « En conséquence, dit-il, ne temporisons plus : prends tout ce qu'il y a de troupes sous la main, ainsi que les six cents ; de concert avec ton frère Abesséos, relance l'ennemi et n'importe où tu le surprendras, essaye de livrer bataille. Fais diligence pour le prévenir, de peur qu'il ne s'empare de quelques places fortes et ne nous ménage ainsi bien des combats et des sueurs. »

7. [283] Joab résolut d'agir sans retard. Il prit avec lui son frère et les six cents, et prescrivit à tout ce qui restait de troupes à Jérusalem de le suivre ; puis il courut contre Sabéos. En arrivant à Gabaon, bourgade située à quarante stades de Jérusalem, il rencontra Amessas qui s'avavançait à la tête de forces considérables. Joab, ceint de son épée et revêtu de sa cuirasse, se porta au-devant de lui. Comme Amessas approchait pour le saluer, Joab fait comme par mégarde tomber son épée hors du fourreau. Il se baisse pour la ramasser et de l'autre main, comme pour l'embrasser, saisit par la barbe Amessas, qui s'était rapproché de lui ; puis, sans que l'autre pût se garer, il le frappe au ventre et l'étend raide mort : attentat impie et de tout point détestable sur un jeune homme de mérite, son parent, qui ne lui avait fait aucun tort, mais qu'il jalousait parce que le roi lui avait conféré le commandement et l'égalité dans les honneurs. C'était déjà pour la même raison qu'il avait assassiné Abner. Encore ce premier attentat pouvait invoquer une excuse spécieuse : le désir de venger son frère Asaël ; rien de semblable ne pouvait couvrir le meurtre d'Amessas. S'étant ainsi défait de son collègue, Joab poursuivit Sabéos, après avoir laissé un gardien près du cadavre avec ordre de crier aux soldats : « Amessas est mort justement et son châtement est mérité ; si vous êtes du parti du roi, suivez son général Joab et Abesséos son frère. » Le corps gisant sur le chemin, tout le monde accourt le voir et, selon l'habitude de la foule, tous se tiennent debout autour, manifestant leur étonnement et leur pitié. Puis l'homme l'enlève de là et le porte en un lieu fort écarté de la route où il dépose le corps et le recouvre d'un manteau. Cela fait, le peuple tout entier suivit Joab. Cependant, tandis qu'il poursuit Sabéos à travers tout le pays d'Israël, quelqu'un lui indique que le rebelle se trouve dans une ville forte appelée Abelmachéa. Il s'y rend donc, dispose ses troupes autour de la ville et l'entoure d'une circonvallation ; puis, il commanda à ses soldats de saper les murailles et de les jeter bas. Car les habitants de la ville ayant refusé de le recevoir, il s'était fort irrité contre eux.

8. [289] Une femme de la ville, pleine de sens et d'esprit, voyant sa patrie au seuil de la ruine, monte sur le rempart et fait appeler Joab par les hommes d'armes. Celui-ci s'étant approché, elle commença par lui dire que Dieu avait désigné les rois et les capitaines pour détruire les ennemis des Hébreux et procurer à ceux-ci la paix et la délivrance. « Et toi, dit-elle, tu prends à tâche d'anéantir et de saccager une ville maîtresse des Israélites, qui n'a commis aucun crime. » Joab proteste et prie Dieu de lui demeurer propice ; il

assure qu'il n'a envie de faire périr personne du peuple, bien loin de vouloir anéantir une si grande ville ; pourvu qu'on lui remette pour être châtié l'homme qui s'est révolté contre le roi, Sabéos fils de Bochorias, il lèvera le siège et ramènera l'armée. Quand la femme eut entendu les paroles de Joab, elle le pria de patienter un peu, le temps de lui jeter la tête de son ennemi, puis elle descend auprès de ses concitoyens : « Voulez-vous, dit-elle, malheureux que vous êtes, périr misérablement avec vos enfants et vos femmes, à cause d'un scélérat que personne ne connaît et l'avoir pour roi à la place de ce David qui vous a fait tant de bien ? Pensez-vous qu'une seule ville puisse résister à une armée si considérables ? » Elle les persuade ainsi de trancher la tête à Sabéos et de la lancer dans le camp de Joab. Aussitôt fait, le général du roi fit sonner la retraite et leva le siège. Rentré à Jérusalem, il est désigné à nouveau comme général de toute l'armée. Le roi place Banéas à la tête des gardes du corps et des six cents, il préposa Adoram(os) aux impôts, Sabathès et Achilaos aux registres, et nomma Sousas scribe, et Sadoc et Abiathar prêtres.

Chapitre XII : David livre sept fils de la famille de Saül aux Gabaonites ; Les guerriers de David ; Hymnes et instruments de musique de David

1. David livre sept fils de la famille de Saül aux Gabaonites ; danger couru par David. — 2. Exploits de guerriers Hébreux contre des Philistins. — 3. Hymnes et instruments de musique de David. — 4. Hauts faits de cinq guerriers Israélites.

1. [294] Après ces événements, comme le pays était en proie à la famine, David supplia Dieu d'avoir pitié du peuple et de lui révéler la raison et le remède de ce fléau. Les prophètes lui déclarèrent que Dieu voulait venger les Gabaonites que Saül avait commis l'iniquité de faire périr après les avoir trompés, violant ainsi les serments prêtés autrefois par le général Josué et les Anciens. Si toutefois le roi accordait aux Gabaonites la réparation qu'il leur plairait pour les victimes, Dieu promettait de se réconcilier avec son peuple et de le délivrer de ses maux. Ainsi instruit par les prophètes de la volonté divine, David fait venir les Gabaonites et leur demande quelle satisfaction ils désirent. Ceux-ci avant réclamé qu'on leur livrât pour les châtier sept fils de la famille de Saül, le roi les fit rechercher et les leur remit, mais épargna toutefois Memphibosthos, fils de Jonathan. Les Gabaonites, s'étant saisis de ces hommes, les

châtièrent à leur guise. Et sur-le-champ Dieu commença à faire tomber la pluie et à rappeler la terre à la production des fruits, la libérant de la sécheresse antérieure. Et de nouveau la contrée des Hébreux fut dans l'abondance.

Peu de temps après, le roi fit campagne contre les Philistins. Il leur livra bataille et, les ayant mis en fuite, se trouva seul pendant qu'il les poursuivait. Harassé, il fut aperçu par un des ennemis, nommé Acmôn(os), fils d'Araphos. Cet homme était un descendant des géants ; il portait une lance dont la poignée, dit-on, pesait trois cent sicles, une cuirasse à mailles et une épée. Se retournant contre David il se jeta sur lui, espérant mettre à mort le roi des ennemis, tant celui-ci était abattu de fatigue. Mais Abesséos, frère de Joab, apparut subitement, protégea en le couvrant de son bouclier le roi qui gisait à terre et tua son adversaire. Le peuple fut péniblement ému du danger qu'avait couru David, et les chefs lui firent jurer de ne plus affronter le combat avec eux, de peur de s'exposer par sa bravoure et son ardeur à quelque malheur, privant ainsi le peuple des bienfaits qu'il leur avait déjà procurés et de ceux dont ils profiteraient encore s'il vivait longtemps.

2. [301] Les Philistins s'étant rassemblés dans la ville de Gazara, le roi, qui en fut informé, envoya une armée contre eux. Alors se distingua et acquit un grand renom Sobacchès le Cheltéen, un des plus valeureux guerriers de David : il tua, en effet, beaucoup de ceux qui se vantaient d'être les descendants des géants et se gonflaient de leur valeur, et ce fut lui qui procura la victoire aux Hébreux. Même après cette défaite, les Philistins recommencèrent la guerre ; David leur opposa une armée où se distingua Néphan(os), un de ses parents. Il se mesura dans un combat singulier avec le plus brave de tous les Philistins, le tua et mit en fuite tous les autres ; beaucoup périrent dans la bataille. A peu de temps de là, ils vinrent camper près de la ville de Gitta, non loin des frontières du pays des Hébreux. Il y avait parmi eux un homme de six coudées de haut, et qui avait à chaque pied et à chaque main un doigt de plus que l'ordinaire. Or, un homme de l'armée envoyée contre eux par David, Jonathès, fils de Sama, l'affronta en combat singulier, mit à mort le colosse, et, ayant déterminé ainsi la victoire complète, en rapporta le prix de la bravoure : ce Philistin également se vantait d'être un rejeton des Géants. Après ce combat, ils n'osèrent plus faire la guerre aux Israélites.

3. [305] Affranchi des guerres et des périls et jouissant désormais d'une paix profonde, David

composa des cantiques à Dieu et des hymnes en mètres variés, les uns en trimètres, les autres en pentamètres. Et avant fait fabriquer des instruments, il apprit aux Lévites à s'en servir pour célébrer Dieu au jour dit du sabbat ainsi qu'aux autres fêtes. Voici l'aspect de ces instruments. La *kinyra*, tendue à dix cordes, se frappe à l'aide d'un plectre ; la *nabla*, qui a douze sons, se pince avec les doigts. Il y avait aussi des cymbales larges et grandes, en airain. Qu'il nous suffise d'avoir donné ces indications, afin qu'on n'ignore pas complètement quels étaient ces instruments.

4. [307] Tous ceux dont le roi s'entourait étaient des vaillants ; mais les plus remarquables d'entre eux, ceux qui avaient accompli les plus brillants exploits étaient au nombre de trente-huit. Je ne rappellerai que les hauts faits de cinq d'entre eux : ils suffiront à faire deviner les exploits des autres. : ces hommes étaient capables, en effet, de subjuguier des pays entiers et de triompher de grandes nations. Le premier était Iessamos, fils d'Achémeos, qui, à plusieurs reprises, se jeta dans les rangs des ennemis et ne cessa de lutter avant d'avoir abattu neuf cents d'entre eux. Après lui, venait Éléazar, fils de Dodéias, qui fut avec le roi à Arasamon. Celui-ci, un jour que les Israélites, consternés devant la multitude des Philistins, prenaient la fuite, resta seul à son poste et, tombant sur les ennemis, en fit un si grand carnage, que le sang fit se coller son épée à sa main droite. Les Israélites, voyant les Philistins mis en déroute par lui, descendirent des montagnes, les poursuivirent et remportèrent une victoire étonnante et mémorable, Éléazar continuant à massacrer les fuyards, pendant que la foule le suivait et dépouillait les morts. Le troisième, c'était le fils d'Ilos, nommé Késabéos. Lui aussi s'illustra dans les luttes avec les Philistins, un jour qu'ils étaient rangés en bataille en un lieu appelé Siagon (Mâchoire). Voyant les Hébreux terrifiés de nouveau par leur force et pliant devant eux, il résista à lui seul comme une armée, abattit les uns et poursuivit les autres, qui n'ayant pu soutenir son énergie et son impétuosité avaient pris la fuite. Tels sont les exploits guerriers où ces trois héros illustrèrent leurs bras. Ce n'est pas tout. À l'époque où, le roi se trouvant à Jérusalem, l'armée des Philistins vint porter la guerre chez lui, David monta à la citadelle, comme nous l'avons déjà dit, pour consulter Dieu au sujet de la guerre. Le camp des ennemis se trouvait dans la vallée qui s'étend jusqu'à la ville de Bethléem, à vingt stades de Jérusalem. David dit alors à ses compagnons : « Nous avons de belle eau dans ma ville natale » ; et prônant surtout celle de la citerne située près de la porte, il ajoutait que si quelqu'un lui en

apportait à boire, il y trouverait plus de plaisir qu'à un trésor. Ce qu'entendant les trois braves sortirent aussitôt en courant, s'élançèrent à travers le camp des ennemis, parvinrent à Bethléem et, ayant puisé de l'eau, s'en revinrent par le camp auprès du roi, si hardiment que les Philistins, stupéfaits de leur audace et de leur force d'âme, se tinrent cois. Quant à cette eau qu'on lui avait apportée, le roi s'abstint d'y toucher et déclara que, puisqu'elle était le prix du danger et du sang de ses hommes, il ne convenait point qu'il la bût ; il en fit une libation à Dieu et lui rendit grâce pour le salut de ses braves. Après eux, il faut nommer le frère de Joab, Abesséos, qui, en un seul jour, mit à mort six cents ennemis. Le cinquième était Banéas, de famille sacerdotale. Défié par des frères illustres du pays de Moab, il triompha d'eux par sa valeur. Une autre fois, comme un homme de race égyptienne, de stature gigantesque, l'avait provoqué, il attaqua sans armes son ennemi, qui était armé, en le frappant de son propre javelot : il lui enleva, en effet, sa lance, le dépouilla, vivant encore et se débattant, et l'acheva de ses propres armes. Voici encore un trait qui surpasse ou égale la bravoure des exploits précédemment rapportés : comme Dieu faisait tomber de la neige, un lion glissa et tomba dans une citerne ; l'orifice était étroit et la neige l'obstruait encore. Le fauve allait disparaître, et ne voyant pas de moyen de s'échapper, il rugissait. Banéas, qui cheminait justement par là, entendit l'animal et accourut à ses cris. Il descendit par l'ouverture et frappant le lion, en train de se débattre avec un bâton qu'il avait dans les mains, il le tua du coup. Tous les autres guerriers de David accomplirent des exploits semblables.

Chapitre XIII : Le recensement et ses conséquences

1. David, malgré l'avis de Joab, procède au dénombrement du peuple. — 2. Le prophète Gad fait choisir à David entre trois châtiments ; David choisit la peste. — 3. Ravages du fléau ; supplications de David. — 4. Fin de l'épidémie ; David achète l'aire d'Aravna ; il projette d'y construire un Temple.

1. [318] Le roi David, voulant savoir combien de myriades il y avait dans le peuple, oublieux des prescriptions de Moïse qui avait ordonné, chaque fois qu'on dénombrerait le peuple, d'avoir à payer à Dieu un demi-sicle par tête, chargea son général Joab d'aller procéder à un dénombrement complet de la population. Joab opina qu'une telle mesure n'était pas nécessaire, mais le roi ne voulut rien

entendre et lui enjoignit d'y procéder sans autre délai. Joab prit avec lui les chefs de tribus et les scribes, parcourut le pays d'Israël, et, après avoir fait ce recensement, revint auprès du roi à Jérusalem au bout de neuf mois et vingt jours. Il lui apportait le chiffre de la population, hormis la tribu de Benjamin, qu'il n'eut pas le temps de recenser, non plus que celle des Lévites : le roi, en effet, s'était déjà repenti de la faute qu'il avait commise envers Dieu. Le nombre des Israélites autres (que Juda) s'élevait à neuf cent mille hommes aptes à porter les armes et à combattre ; la tribu de Juda, à elle seule, en comptait quatre cent mille.

2. [321] Les prophètes ayant appris à David que Dieu était courroucé contre lui, il se mit à l'implorer et le conjura de se montrer clément et de lui pardonner sa faute. Alors Dieu lui envoya le prophète Gad qui lui offrit le choix entre trois fléaux : ou qu'une famine sévit dans le pays pendant sept ans, ou qu'après une guerre de trois mois il fût vaincu par ses ennemis, ou qu'une maladie pestilentielle infestât les Hébreux durant trois jours. David, ainsi contraint à ce pénible choix entre de si grands malheurs, s'affligeait et demeurait tout interdit. Mais le prophète lui déclara qu'il fallait en venir là de toute nécessité et l'invita à se décider promptement afin qu'il pût annoncer son choix à Dieu. Alors le roi réfléchit que s'il demandait la famine, il paraîtrait avoir sacrifié ses sujets à sa propre conservation, car il n'en souffrirait pas, ayant beaucoup de blé en réserve, mais le fléau serait désastreux pour les autres ; que s'il choisissait les trois mois de revers, on croirait qu'il avait opté pour la guerre parce qu'il était entouré des plus braves et protégé par ses gardes, de sorte qu'il n'avait rien à redouter. Il opta donc pour une calamité commune aux gouvernants et aux gouvernés, où la crainte fût la même pour tous, proclamant qu'il valait mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre celles des ennemis.

3. [324] Ayant entendu ces paroles, le prophète les rapporta à Dieu. Et Dieu envoya la peste et la mort aux Hébreux. Ils ne succombaient pas tous de la même façon, et il n'était pas facile de reconnaître la maladie. Le fléau, quoique unique, se déguisait en mille formes et trouvait mille occasions pour s'abattre sur eux à l'improviste. Chacun périssait par un accident différent, et le mal survenant sournoisement amenait une mort cruelle : les uns rendaient l'âme subitement au milieu de violentes souffrances et de douleurs aiguës, quelques-uns s'épuisaient lentement et ne laissaient rien même pour leurs funérailles, ayant

tout dépensé pendant leur maladie. D'autres, suffoqués soudain par un nuage qui envahissait leurs yeux, expiraient dans un gémissement ; certains tombaient morts au moment d'enterrer quelqu'un des leurs, sans pouvoir achever la sépulture. La peste ayant commencé son œuvre de destruction depuis l'aube, il périt jusqu'à l'heure du dîner soixante-dix mille âmes. L'ange étendit son bras même sur Jérusalem, où il déchaîna également le fléau. Le roi, revêtu d'un cilice, était couché à terre et suppliait Dieu, lui demandant de s'apaiser enfin et de se contenter de tant de victimes. Comme il levait les yeux au ciel, il aperçut l'ange le traverser en se dirigeant sur Jérusalem, le glaive tiré, et il dit à Dieu que lui seul, le berger, méritait d'être châtié, mais que le troupeau innocent devait être sauvé ; il le suppliait donc de détourner sa colère contre lui-même et toute sa famille et d'épargner le peuple.

4. [329] Dieu exauça sa prière et fit cesser la peste ; pais, lui ayant envoyé le prophète Gad, il lui ordonna de monter aussitôt à la grange du Jébuséen oronnas, d'y élever un autel et d'y offrir un sacrifice à Dieu. David entendit et ne perdit pas un instant pour se rendre à l'endroit marqué. Oronnas était en train de battre son blé, quand il vit s'avancer le roi et tous ses enfants ; il accourut au-devant de lui et se prosterna. Quoique de race Jébuséenne, c'était un des meilleurs amis de David, et c'est pourquoi le roi l'avait épargné quand il détruisit la ville, ainsi que nous l'avons rapporté un peu plus haut. Comme Oronnas s'informait pourquoi le maître venait chez son serviteur, David lui dit que c'était pour lui acheter son aire afin d'y construire un autel à Dieu et d'y faire un sacrifice. Le Jébuséen déclara qu'il lui faisait présent et de l'aire et de la charrue et des bœufs pour un holocauste, et qu'il priait Dieu d'agréer le sacrifice. Le roi lui répondit qu'il lui savait gré de sa franchise et de sa générosité et qu'il acceptait son offre ; mais il désirait lui payer le prix de tout cela, car il n'était pas permis d'offrir un sacrifice qui ne coûtât rien. Oronnas s'en étant remis à son estimation, David lui acheta l'aire pour cinquante sicles. Puis, ayant bâti l'autel, il accomplit les rites, fit l'holocauste et offrit des sacrifices de paix. Il apaise ainsi la divinité et elle lui redevient propice. Or, c'était précisément en cet endroit-là qu'Abram avait conduit son fils Isaac pour l'immoler et que, au moment où l'enfant allait Vitre égorgé, un bélier était apparu soudain près de l'autel, bélier qu'Abram sacrifia à la place de son fils, comme nous l'avons dit antérieurement. Le roi David, voyant que Dieu avait exaucé sa prière et accueilli favorablement son sacrifice, décida d'appeler tout cet endroit l'autel du peuple entier

et d'y construire un temple à Dieu. Cette parole devait s'accomplir dans l'avenir : Dieu, en effet, lui ayant dépêché le prophète, lui dit qu'un temple serait bâti là par son fils, par celui qui devait hériter après lui de la royauté.

Chapitre XIV : Préparatifs à la mise en place du Temple

1. David prépare les matériaux du temple. — 2. Discours de David à Salomon et aux premiers du peuple. — 3. David et Abisag. — 4. Adonias se fait nommer roi ; Bersabé, sur le conseil de Nathan, va trouver David. — 5. Intervention de Nathan ; David fait proclamer Salomon. — 6. Fuite d'Adonias ; Salomon lui fait grâce. — 7. Organisation des prêtres et des Lévites. — 8. Organisation de l'armée. — 9. Discours de David au peuple. — 10. Exhortations et promesses de David ; empressement des prêtres et des Lévites. — 11. Actions de grâces de David et du peuple ; sacrifices et fêtes ; installation de Salomon.

1. [335] Après cette prophétie, le roi ordonna de recenser les résidents étrangers et l'on en trouva environ cent quatre-vingt mille. Il en désigna quatre-vingt mille pour être employés à tailler les pierres et le reste pour les transporter ; trois mille cinq cents furent préposés à la surveillance des travailleurs. Il fit aussi préparer, en vue des travaux, une grande quantité de fer et de cuivre, et beaucoup de bois de cèdre de dimensions énormes envoyé par les Tyriens et les Sidoniens ; c'est à eux, en effet, qu'il avait commandé la fourniture des bois. Et il dit à ses amis que s'il faisait ces préparatifs dès maintenant, c'était afin de laisser tout prêts au fils qui devait lui succéder les matériaux pie la construction du Temple et de lui éviter le souci de se les procurer à un âge où il n'en aurait pas l'expérience ; en revanche, ayant les matériaux sous la main, il pourrait exécuter l'œuvre.

2. [337] Puis il mande son fils Salomon et lui ordonne d'élever un temple à Dieu dès qu'il aura hérité de la royauté ; il aurait souhaité, dit-il, le faire lui-même, mais Dieu l'en avait empêché parce qu'il était souillé de sang et de guerres ; cependant Dieu lui avait prédit que le temple serait édifié par Salomon, un fils de grand sens et qui en porterait le nom, et dont il promettait d'avoir souci lui-même comme un père ; il promettait également de combler sous son règne le pays des Hébreux de toutes sortes de bienfaits et surtout du plus grand de tous : la paix, l'absence des guerres étrangères

et de discordes civiles. « Ainsi, puisque, même avant ta naissance, tu as été désigné par le Seigneur pour le trône, tâche en toute occasion de te rendre digne de sa sollicitude, en te montrant pieux, juste et courageux ; observe les commandements et les lois qu'il nous a donnés par la voix de Moïse, et ne permets pas aux autres de les transgresser. Quant au temple qu'il a prescrit qu'on lui bâtisse sous ton règne, mets tout ton effort à en faire hommage à Dieu, sans t'effrayer de la grandeur de l'œuvre, sans te laisser intimider par ses difficultés ; car je ferai en sorte que tout soit préparé pour toi avant ma mort. Sache donc que j'ai déjà réuni dix mille talents d'or, et cent mille talents d'argent ; j'ai rassemblé une quantité de fer et de cuivre, un matériel énorme de bois et de pierres. Tu as, en outre, de nombreuses myriades de tailleurs de pierres et de charpentiers : et s'il te manque encore quelque chose, tu y pourvoiras toi-même. Quand cette œuvre sera accomplie, tu seras cher à Dieu et tu l'auras pour protecteur. » Il exhorta aussi les premiers du peuple à donner leur concours à son fils pour cette construction, et, désormais à l'abri de tout fléau à employer leurs loisirs à honorer Dieu. Ils récolteraient pour prix de leurs peines la paix et une heureuse administration, par quoi Dieu récompense les hommes pieux et justes. Une fois le temple construit, il prescrivait à son fils d'y déposer l'arche et les vases sacrés, « lesquels, dit-il, auraient dû depuis longtemps posséder un temple, si nos pères n'avaient point désobéi aux ordres de Dieu, qui leur avait prescrit de lui édifier un temple après qu'ils auraient occupé le pays ». Ainsi parla David aux chefs du peuple et à son fils.

3. [343] David était déjà vieux, et son corps refroidi par l'âge était devenu si frileux que, même en amoncelant les couvertures, il ne parvenait pas à se réchauffer. Les médecins se réunirent et furent d'avis qu'on choisit dans toute la contrée une belle jeune fille pour dormir avec le roi, qui seule pourrait le réchauffer et le protéger contre le froid. On trouva donc dans une ville une femme plus belle que toutes les autres, nommée Abisac(é) qui réchauffa le roi rien qu'en restant couchée auprès de lui ; car en raison de son grand âge, sa faiblesse lui interdisait le plaisir et le commerce conjugal. Nous reparlerons un peu plus loin de cette vierge.

4. [345] Le quatrième fils de David, un grand et beau jeune homme qu'il avait eu de sa femme Aegithé, et qui portait le nom d'Adonias, nourrissait les mêmes pensées qu'Absalon ; il aspirait lui aussi à régner et disait à ses amis qu'il lui fallait prendre le pouvoir. Il équipa quantité de chars, de chevaux, et cinquante hommes pour

courir par devant. Témoin de ces actes, son père ne le châta pas, ne l'arrêtait pas dans son dessein et ne se hasardait même pas à lui demander pourquoi il en usait ainsi. Adonias avait pour complices le général Joab et le grand-prêtre Abiathar ; seuls lui faisaient opposition le grand-prêtre Sadoc, le prophète Nathan, Banéas, le chef des gardes du corps, Séméis, l'ami de David, et tous les preux du roi. Adonias fit apprêter un festin hors de la ville près de la fontaine située dans le jardin royal, et y invita tous ses frères, à l'exception de Salomon ; il y amena le général Joab, Abiathar et les premiers de la tribu de Juda ; tous ceux-là y assistèrent, mais le grand-prêtre Sadoc, le prophète Nathan et Banéas, chef des gardes du corps, et tous ceux du parti adverse n'avaient pas été invités. Le prophète Nathan informa de la chose la mère de Salomon, Bersabé, disant qu'Adonias était roi et que David l'ignorait ; il lui conseilla, pour se sauver, elle et son fils Salomon, de se rendre seule auprès de David et de lui dire que, bien qu'il eût juré que Salomon régnerait après lui, dans l'intervalle Adonias venait de s'emparer du pouvoir. Quand elle aurait ainsi parlé, le prophète promettait d'accourir lui-même et de confirmer ses paroles. Bersabé, obéissant à Nathan, vient trouver le roi, se prosterne devant lui et, lui ayant demandé la permission de parler, lui raconte tout ce que le prophète lui avait suggéré, le festin d'Adonias et ceux qu'il avait invités, le grand-prêtre Abiathar et le chef Joab, et les fils du roi à l'exclusion de Salomon et de ses amis intimes. Elle lui dit aussi que tout le peuple attendait de savoir celui qu'il désignerait comme roi et le pria de songer que, si Adonias régnait après lui, il la ferait périr ainsi que son fils Salomon.

5. [351] La femme conversait encore avec le roi, quand les gardiens de la chambre annoncèrent que Nathan désirait le voir. Le roi le fait introduire : Nathan entre et demande si c'est bien aujourd'hui que le roi doit désigner Adonias comme roi et lui remettre le pouvoir. « Adonias, dit-il, a, en effet, préparé un magnifique festin où il a invité tous les fils du roi, sauf Salomon, ainsi que le général Joab ; à cette heure ils font bonne chère, en claquant des mains et se réjouissant, et lui souhaitent le pouvoir à perpétuité. Cependant, il n'a convié ni moi-même, « le grand-prêtre Sadoc, ni Banéas, chef des gardes du corps. Il est bon que tout le monde sache si tout cela se passe avec ton assentiment. » Nathan ayant ainsi parlé, le roi fit appeler Bersabé : elle s'était échappée, en effet, de la chambre, quand le prophète était arrivé. Quand la femme fut venue : « Je te jure, dit-il, par le Dieu très grand, que c'est bien ton fils Salomon qui régnera, comme je l'ai juré antérieurement, et qu'il

s'assoira sur mon trône, et ceci se fera aujourd'hui même. » Alors la femme se prosterna et lui souhaita longue vie. Le roi mande le grand-prêtre Sadoc et Banéas, le chef des gardes du corps, et leur enjoint de prendre avec eux le prophète Nathan et tous les hommes d'armes présents à la cour, puis de faire monter son fils Salomon sur la mule royale, de le conduire hors de la ville près de la source appelée Gèon, et là de l'oindre avec l'huile sainte et de le déclarer roi. Tels furent ses ordres au grand-prêtre Sadoc et au prophète Nathan. Il leur prescrit d'accompagner ensuite le prince à travers la ville en faisant sonner de la corne et de proclamer que le roi Salomon est assis pour toujours sur le trône royal, afin que tout le peuple sache qu'il a été désigné comme roi par son père, enfin d'adresser à Salomon de sages recommandations touchant le pouvoir, afin qu'il gouverne avec piété et justice tout le peuple des Hébreux et la tribu de Juda. Après que Banéas eut prié Dieu d'être propice à Salomon, sans perdre un instant ils font monter Salomon sur la mule, le mènent en dehors de la ville près de la source et, l'ayant oint d'huile, le ramènent dans la ville avec des acclamations et eu lui souhaitant une royauté de longue durée. Puis, l'ayant conduit au palais royal, ils le font asseoir sur le trône. Et tout le peuple se livra aussitôt à des banquets et des fêtes, dansant et se réjouissant au son des flûtes, et la multitude des instruments faisait résonner alentour tout le sol et l'atmosphère.

6. [359] Quand Adonias et les convives au festin perçurent cette clameur, ils furent bouleversés, et le général Joab s'écria que ces sons et cette trompette ne lui disaient rien qui vaille. Le repas est sus-pendu, personne ne touche à rien, tout le monde est plongé dans ses réflexions, quand accourt à eux Jonathés, fils du grand-prêtre Abiathar. Adonias avant dévisagé le jeune homme avec complaisance et l'ayant appelé messenger de bonheur, il leur fit connaître tout ce qui venait de se passer avec Salomon et la décision du roi David. Alors Adonias et tous ses invités quittent précipitamment le festin et s'enfuient chacun chez soi. Adonias, craignant que le roi ne lui demandât compte de sa conduite, prit posture de suppliant de Dieu et se saisit des cornes qui s'avançaient au devant de l'autel. On rapporte à Salomon l'acte d'Adonias et que ce dernier le prie de lui donner des sûretés qu'il ne lui tiendra pas rigueur et ne lui fera aucun mal. Salomon, avec beaucoup d'indulgence et de sagesse, répond qu'il lui passe sa faute pour cette fois, mais que s'il est jamais repris à fomenter des troubles, il ne devra son châtiment qu'à lui-même, puis il envoie des hommes le tirer de son asile. Adonias se rend alors

auprès de lui et se prosterne devant son frère ; il reçoit l'ordre de rentrer chez lui sans appréhension, mais de bien se conduire à l'avenir, car il y allait de son salut.

7. [363] Cependant David, désireux de faire reconnaître la royauté de son fils par tout le peuple, convoque les chefs à Jérusalem, ainsi que les prêtres et les Lévites, et, les ayant dénombrés, en trouve d'abord trente-huit mille âgés de trente à cinquante ans. Il en désigna vingt-quatre mille pour surveiller la construction du Temple, six mille comme juges du peuple et comme scribes, quatre mille comme gardiens de la maison de Dieu, et autant comme chantres de Dieu, destinés à chanter au son des instruments que David avait fait fabriquer, ainsi que nous l'avons dit précédemment. Il les répartit par classes, puis ayant séparé les prêtres, de la tribu il en trouva vingt-quatre classes, dont seize de la maison d'Eléazar et huit de celle d'Ithamar. Il établit alors qu'une même classe aurait à servir Dieu durant huit jours, d'un sabbat à l'autre. C'est ainsi que toutes les classes reçurent leur tour de service, en présence de David, des grands-prêtres Sadoc et Abiathar et de tous les chefs. La première classe qui fut tirée au sort fut inscrite pour le premier tour et ainsi de suite depuis la seconde jusqu'à la vingt-quatrième. Cette répartition a persisté jusqu'aujourd'hui. Il constitua de même dans la tribu de Lévi vingt-quatre sections qui, réparties par le sort, se virent attribuer, de la même façon que les classes sacerdotales, leur service de huit jours. Il honora, d'autre part, les descendants de Boisé : il fit d'eux les gardiens des trésors de Dieu et des offrandes que pourraient apporter les rois. Et il prescrivit à tous ceux de la tribu de Lévi et aux prêtres de servir Dieu nuit et jour, ainsi que le leur avait recommandé Moïse.

8. [368] Après cela, il répartit toute l'armée en douze corps avec des commandants eu chef, des centurions et des taxiarques. Chaque corps comptait vingt-quatre mille hommes, et il leur ordonna de se tenir auprès du roi Salomon (à tour de rôle) pendant trente jours du premier jusqu'au dernier du mois avec leurs chiliarques et leurs centurions. Il établit au commandement de chaque corps des hommes qu'il savait être probes et justes, il en mit d'autres comme intendants des trésors, des bourgs, des champs et des bestiaux ; je n'ai pas jugé nécessaire de mentionner leurs noms.

9. [370] Après avoir ainsi réglé ces services, le roi convoqua en assemblée les principaux des Hébreux, les chefs des tribus, les gouverneurs de districts et tous les officiers, chargés des affaires et

des revenus du roi. Debout sur une très haute estrade, il prit la parole devant cette multitude. « Frères et compatriotes, dit-il, je veux que vous sachiez qu'ayant formé le projet d'élever un temple à Dieu, j'ai amassé à cette fin une grande quantité d'or et cent mille talents d'argent. Dieu, par la voix du prophète Nathan, m'a fait défense d'exécuter ce dessein, à cause des guerres que j'ai soutenues dans votre intérêt, et parce que ma droite s'est souillée du sang de tant d'ennemis, mais il a ordonné au fils qui me succéderait au trône de lui édifier ce temple. Maintenant donc, puisque des douze fils de notre ancêtre Jacob vous savez que c'est Juda qui a été désigné comme roi, et que de même j'ai été préféré à six frères et j'ai reçu de Dieu le souverain pouvoir, sans que nul l'ait regretté, de même je souhaite moi aussi que mes fils ne se querellent pas entre eux parce que la couronne est échue à Salomon, mais convaincus que Dieu l'a élu, qu'ils l'adoptent volontiers pour maître. Car s'il n'y a rien de pénible, lorsque c'est Dieu qui le veut, à servir même un maître étranger, il convient de se réjouir quand c'est un frère qui commande, parce que chacun prend sa part de son honneur. Ainsi je souhaite que les promesses de Dieu s'accomplissent, et que se répande par tout le pays et y persiste pour toujours cette prospérité qu'il a promis lui-même de procurer au règne de Salomon. Ces promesses, mon fils, seront assurées et se réaliseront heureusement si tu te montres pieux et juste, et fidèle gardien des lois nationales : mais si au contraire tu les enfrens, attends-toi aux pires calamités. »

10. [375] Le roi, après avoir ainsi parlé, s'arrêta, puis il donna à Salomon, aux yeux de tous, les dessins et les plans de la construction du temple, des fondements, des salles et des étages supérieurs ; il déterminait quel en serait le nombre, quelle en serait la hauteur et la largeur, ainsi que le poids de tous les vases d'or et d'argent. En outre, il exhorta son fils à déployer toute son ardeur en vue de cette œuvre, et invita les chefs et la tribu de Lévi à lui prêter leur concours, vu son jeune âge et le choix que Dieu avait fait de lui pour présider à l'édification du temple et occuper le trône. Il leur montra, d'ailleurs, que cette édification serait aisée et point trop laborieuse, puisqu'il avait déjà préparé lui-même beaucoup de talents d'or et encore plus d'argent, ainsi que des bois, et réuni une multitude de charpentiers et de tailleurs de pierre, quantité d'émeraudes et toute espèce de pierres précieuses. Et maintenant, comme prémices de son propre apport, il offrait de fournir encore trois mille talents d'or pur pour le Saint des Saints et, pour le char de Dieu, les Chérubins qui seraient posés sur l'arche et la couvriraient. Quand

David se tut, un grand enthousiasme se produisit chez les chefs et les prêtres et parmi les hommes de la tribu de Lévi, qui apportèrent tous leur quote-part et firent de brillantes et magnifiques promesses. En effet, ils s'engagèrent à apporter cinq mille talents et dix mille statères d'or, dix mille talents d'argent, et plusieurs myriades de talents de fer. Et quiconque possédait des pierres précieuses les apporta et les mit dans les trésors auxquels était préposé Ialos, descendant de Moïse.

11. [380] Le peuple entier se réjouit de ces largesses, et David, témoin du zèle et de l'empressement des chefs, des prêtres et de tous les autres, commença à remercier Dieu à haute voix, l'appelant le père et l'auteur de l'univers, l'ordonnateur des choses humaines et divines dont il composait sa parure, le patron et le tuteur de la race des Hébreux et de leur prospérité ainsi que de la royauté qu'il lui avait donnée à lui-même. Puis, après avoir adressé des vœux de bonheur à tout le peuple et souhaité à son fils Salomon une intelligence saine et juste, fortifiée par tous les éléments de la vertu, il invite aussi la foule à louer Dieu. Et tous, s'étant précipités à terre, se prosternèrent et rendirent grâce aussi à David pour tous les bienfaits dont ils avaient joui depuis qu'il avait reçu la royauté. Le lendemain, ils offrirent des sacrifices à Dieu, mille veaux, autant de béliers et mille agneaux, qu'ils brillèrent en holocaustes ; ils offrirent aussi les sacrifices pacifiques et immolèrent de nombreuses myriades de victimes. Durant tout le jour, le roi fut en fête avec tout le peuple, et pour la seconde fois ils oignirent d'huile Salomon et le désignèrent pour roi et Sadoc pour grand-prêtre de toute la nation. Puis, ils amenèrent Salomon au palais royal et, l'ayant fait asseoir sur le trône de son père, lui obéirent à dater de ce jour.

Chapitre XV : Fin de la vie de David

1. Recommandations de David à Salomon. — 2. Éloge de David. — 3. Sépulture de David ; richesses qu'elle contenait.

1. [383] Peu de temps après, David tomba malade de vieillesse et, sentant sa fin prochaine, appela son fils Salomon et lui parla en ces termes : « Mon enfant, je vais à ma destinée et m'apprête à rejoindre mes pères, prenant ainsi le chemin commun à tous les êtres présents et futurs, chemin d'où l'on ne peut revenir pour savoir ce qui se passe parmi les vivants. C'est pourquoi, avec ce qui me reste de vie et parvenu près de ma fin, je te

rappelle une fois de plus ce que, déjà auparavant, j'avais pris soin de te recommander, à savoir d'être juste envers tes sujets et pieux envers Dieu qui t'a donné la royauté et d'observer ses ordres et ses lois, qu'il nous a envoyés par Moïse ; garde-toi de les négliger, en cédant soit à la faveur, soit à la flatterie, ou au désir, ou à quelque autre passion. Car tu perdras la bienveillance que la divinité te témoigne si tu transgresses ses commandements et en toutes choses tu t'aliéneras sa bienveillante sollicitude. En revanche, si tu te montres tel que tu le dois et tel que je t'y exhorte, tu maintiendras la royauté dans notre famille ; aucune autre maison ne règnera sur les Hébreux, mais nous seuls à travers les Ages. Sou-viens-toi aussi de l'iniquité de mon capitaine Joab, qui a tué par jalousie deux chefs justes et honnêtes, Abner, fils de Ner, et Amessas, fils de Yéthranos ; tu vengeras leur mort comme il te plaira, car Joab, plus fort et plus puissant que moi-même, a jusque maintenant échappé au châtement. Je te recommande d'autre part les fils de Berzéléos le Galadite, que tu tiendras en grand honneur et sollicitude, pour l'amour de moi : nous ne leur faisons pas, en effet, une faveur en les traitant bien, nous payons seulement la dette de reconnaissance contractée envers leur père pour le dévouement qu'il m'a témoigné dans ma fuite. Quant à Séméï, fils de Géras, de la tribu de Benjamin, qui, après m'avoir accablé de malédictions à cette occasion, lorsque je m'en allais vers les Retranchements, est venu vers moi sur le Jourdain et a reçu alors des assurances d'impunité, tu chercheras maintenant un motif plausible pour le châtier. »

2. [389] Après avoir fait ces recommandations à son fils concernant le gouvernement, ses amis et ceux qu'il savait mériter un châtement, David mourut âgé de soixante-dix ans, ayant régné sept ans et six mois à Hébron sur la tribu de Juda, et trente-trois ans à Jérusalem sur tout le pays. Ce fut un homme excellent et doué de toutes les vertus que devait posséder un roi de qui dépendait le salut de tant de peuples. Il fut brave, en effet, comme nul autre ; dans les combats livrés pour ses sujets il s'élançait le premier au danger, encourageant ses soldats dans les mêlées en partageant leur peine et leur effort, plutôt qu'en leur commandant comme un maître ; très habile à saisir une situation, à pourvoir à l'avenir et aux difficultés du moment, prudent, doux, bon pour les affligés, juste humain, qui sont toutes vertus dignes des plus grands princes, enfin, malgré un si haut degré de puissance, n'ayant jamais abusé de son autorité si ce n'est au sujet de la femme d'Urie. Il laissait des richesses comme nul autre roi des Hébreux ou des autres nations.

3. [392] Son fils Salomon l'ensevelit avec dignité à Jérusalem, observant tout le cérémonial en usage pour des funérailles royales ; et il ensevelit encore avec lui des trésors considérables dont le fait suivant peut donner une idée. En effet, après une durée de treize cents ans, le grand-prêtre Hyrcan, assiégé par Antiochus surnommé Eusèbe, fils de Démétrius, voulut, à prix d'argent, faire lever le siège et emmener l'armée. Or, n'en trouvant pas ailleurs, il ouvrit une des chambres du sépulcre de David, en tira trois mille talents, dont il donna une partie à Antiochus, et fit ainsi lever le siège, comme nous l'avons raconté ailleurs. Bien des années après cet événement, à son tour le roi Hérode, ayant ouvert une autre chambre, en enleva beaucoup de richesses. Toutefois aucun de ces princes ne parvint jusqu'aux sarcophages des rois ; ceux-ci étaient, en effet, enfouis sous terre, avec tant d'art qu'ils demeuraient invisibles aux violateurs du sépulcre. Mais là-dessus qu'il me suffise d'avoir donné ces indications.

LIVRE 8 : De la mort de David à la mort d'Achab

Chapitre I : Avènement de Salomon

1. Avènement de Salomon. — 2. Adonias demande la main d'Abisag. — 3. Salomon le condamne à mort et destitue Abiathar. — 4. Exécution de Joab. — 5. Exécution de Séméi.

1. Sur David et ses vertus, le bien qu'il fit à son peuple, les guerres et les batailles qu'il soutint heureusement, sa mort dans un âge avancé, nous nous sommes étendu dans le livre précédent. **[2]** Quand son fils Salomon, jeune encore, eut reçu la royauté, que son père lui avait attribuée dès son vivant selon la volonté de Dieu, le peuple entier l'acclama en lui souhaitant, comme il est coutume à l'avènement d'un roi, bonne réussite dans ses entreprises, et de voir son règne parvenir à une vieillesse heureuse et prospère.

2. [3] Adonias, qui, du vivant même de son père, avait tenté de s'emparer du pouvoir, vint trouver Bersabé, la mère du roi, et la salua avec empressement. Elle lui demanda quel besoin l'amenait chez elle et le pria de s'expliquer, affirmant qu'elle le satisferait de grand cœur. Alors il commença par lui dire **[4]** qu'elle savait fort bien elle-même qu'il avait droit au trône tant par son âge que par le choix du peuple, mais puisque la royauté était échue à Salomon, son fils, par la volonté de Dieu, il aimait et se plaisait à servir sous lui, et se déclarait satisfait de sa condition présente. **[5]** Toutefois il suppliait Bersabé

d'intercéder pour lui auprès de son frère et de le persuader de lui accorder pour femme Abisaké, la concubine de son père : car celui-ci, en raison de sa vieillesse, n'avait pas eu commerce avec elle ; elle était donc restée vierge. **[6]** Bersabé promit de lui prêter tout son concours, disant qu'elle ne doutait pas du succès, d'abord parce que le roi tiendrait à faire plaisir à son frère, ensuite parce qu'elle l'en prierait avec instance. Adonias se retira, plein d'espoir, et la mère de Salomon s'empressa aussitôt d'aller voir son fils pour l'entretenir de ce qu'elle avait promis à la prière d'Adonias. **[7]** Son fils, étant venu à sa rencontre, l'embrassa, puis, l'ayant conduite dans l'appartement où se trouvait son trône royal, s'y assit et fit placer à sa droite un autre trône pour sa mère. Bersabé s'étant assise : « J'ai une grâce, dit-elle, à te demander mon fils : accorde-la-moi et épargne-moi le chagrin et l'ennui d'un refus. » **[8]** Salomon l'invite à faire connaître sa volonté, car c'était un devoir de tout accorder à une mère. Il lui reproche même doucement de n'avoir pas, dès ses premières paroles, montré la ferme confiance de voir exaucer son désir et d'avoir paru appréhender un refus ; alors Bersabé le pria de donner en mariage à son frère Adonias la vierge Abisaké.

3. [9] Le roi, violemment irrité par ce discours, congédia sa mère, et s'écrie que sûrement Adonias visait encore plus haut. Il s'étonne qu'elle ne fait pas invité à livrer encore la royauté à ce frère, en raison de son âge, alors qu'elle réclame la main d'Abisaké pour un homme qui a des amis puissants, Joab le général en chef et le prêtre Abiathar. Puis il mande Banéas, le chef des gardes du corps, et lui ordonne de mettre à mort son frère Adonias. **[10]** Ensuite, ayant appelé le prêtre Abiathar : « Si tu échappes à la mort, dit-il, c'est en considération de toutes les épreuves que tu as subies aux côtés de mon père et de l'aide que tu lui as prêtée pour transporter l'arche. Mais voici le châtiment que je t'inflige, pour t'être rangé du parti d'Adonias et avoir épousé ses projets : aie garde de ne point demeurer ici, ni de te trouver jamais devant mes yeux ; mais retourne dans ton pays natal, vis aux champs et mène cette existence jusqu'à la mort ; ta faute t'enlève le droit de demeurer désormais à ton poste. » **[11]** C'est pour ce motif que la maison d'Ithamar, selon ce que Dieu avait prédit au grand-père d'Abiathar, Éli, fut destituée de la dignité sacerdotale, laquelle passa dans la race de Phinéès, à Sadoc. **[12]** Les membres de la famille de Phinéès, qui restèrent dans la vie privée à partir de l'époque on le grand pontificat avait passé à la maison d'Ithamar, et en premier lieu à Éli, furent : Boccias, fils du grand-prêtre Joseph, son fils Jotham(os), puis Maréoth(os), fils de Jotham, Arophéos, fils de Maréoth, Achitob(os), fils d'Arophéos, et Sadoc,

fils d'Achitob, qui le premier devint grand-prêtre sous le roi David.

4. [13] Joab, le général en chef, avant appris la mort d'Adonias, entra dans une grande frayeur, car il lui était plus attaché qu'au roi Salomon, et, craignant non sans raison que cette amitié ne lui valût des dangers, il alla se réfugier auprès de l'autel : il s'imaginait que la piété du roi l'y laisserait en sûreté. **[14]** Mais Salomon, à qui l'on était venu rapporter le dessein de Joab, lui envoya Banéas avec ordre de le faire lever et de le mener au tribunal pour s'y justifier. Joab déclara qu'il ne quitterait pas le saint lieu, et qu'il aimait mieux mourir là qu'ailleurs. **[15]** Banéas avant rapporté sa réponse au roi. Salomon ordonna de lui trancher la tête sur place, comme il le désirait, et de venger ainsi les deux généraux que Joab avait injustement assassinés. Toutefois il commanda d'enterrer son corps, afin que ses crimes continuassent à jamais à peser sur sa famille, et d'autre part, que lui-même et son père fussent innocentés de la mort de Joab (?). **[16]** Banéas, après avoir exécuté ces ordres, est désigné lui-même comme général en chef de l'armée, et Sadoc est fait seul grand-prêtre à la place d'Abiathar, que le roi avait destitué.

5. [17] Quant à Séméi, il lui ordonna de se bâtir une maison à Jérusalem et d'y demeurer à la disposition du roi, sans avoir le droit, sous peine de la vie, de franchir le torrent de Kédron. A la gravité de la menace, il ajouta pour lui l'obligation de se lier par serment. **[18]** Séméi se déclara fort satisfait des ordres de Salomon et, ayant juré de s'y conformer, quitta sa ville natale pour fixer sa demeure à Jérusalem. Cependant, trois ans plus tard, informé que deux esclaves qui s'étaient enfuis de chez lui se trouvaient à Gitta, il courut à leur poursuite. **[19]** Mais quand il fut revenu avec eux, le roi apprit le fait et s'irrita de cette infraction à ses ordres et plus encore de son oubli des serments prêtés à Dieu. Alors l'ayant mandé : « N'avais-tu pas juré, dit-il, de ne pas me quitter et de ne jamais sortir de cette ville pour aller dans une autre ? **[20]** Eh bien ! tu expieras ce parjure et, puisque tu t'es mal conduit, je te châtierai et de ce crime et des outrages dont tu te rendis coupable envers mon père. lors de sa fuite, afin que tu saches que les méchants ne gagnent rien à éviter le châtement immédiat de leurs forfaits, loin de là, pendant tout le temps où leur impunité leur donne un semblant de sécurité, le châtement ne fait que croître et devient plus grave que celui qu'ils eussent subi au moment même du crime. Et sur l'ordre du roi, Banéas mit Séméi à mort.

Chapitre II : Sagesse et grandeur de Salomon

1. Salomon demande la sagesse à Dieu. — 2. Jugement de Salomon. — 3. Administration du royaume ; sa prospérité. — 4. Train de vie de Salomon. — 5. Sa science, son savoir médical. Eléazar et les démons. — 6. Lettre de Salomon à Hiram. — 7. Réponse de Hiram. — 8. Authenticité de leur correspondance. — 9. Travaux préparatoires à la construction du Temple.

1. [21] Après avoir affermi son trône et châtié ses ennemis, Salomon épouse la fille de Pharaon (Pharaôthès), roi des Égyptiens ; il munit Jérusalem de remparts plus grands et plus forts que précédemment et gouverne dès lors dans une paix profonde, sans que sa jeunesse l'empêche de pratiquer la justice, d'observer les lois et de se souvenir des recommandations de son père mourant ; au contraire, il montra erg toute chose une parfaite exactitude de jugement, autant que des hommes avancés en âge et parvenus à la maturité de la raison. **[22]** Il résolut d'aller à Gibron pour y sacrifier à Dieu sur l'autel d'airain érigé par Moïse, et il y immola mille victimes en holocaustes. Cet acte témoignait de sa grande vénération pour Dieu. Aussi. Dieu lui apparut cette nuit-là pendant son sommeil et l'invita à lui demander le présent qu'il choisissait en récompense de sa piété. **[23]** Salomon demanda à Dieu la chose la plus belle et la plus grande, ce que Dieu a le plus de plaisir à donner et l'homme le plus de profit à recevoir ; ce n'est pas l'or, ni l'argent, ni toute autre richesse, qu'il désirait, lui, un homme et un homme jeune, — bien que ce soient la, pour la plupart des gens, presque les seuls biens désirables et les seuls dons de Dieu, — mais : « Donne-moi, dit-il, Seigneur, un jugement sain et un sens droit, afin de juger le peuple selon la vérité, et la justice. » **[24]** Cette prière réjouit Dieu ; tout ce que Salomon n'avait pas mentionné dans son choix, il promit de le lui accorder par surcroît : richesse, gloire, victoire sur ses ennemis, mais avant tout une intelligence et une sagesse telles que jamais il n'en échut de semblable à aucun homme, roi ou particulier. De plus, Dieu promit de conserver très longtemps la royauté à ses descendants, s'il persistait à rester juste, à lui obéir et à imiter son père dans ses vertus. **[25]** Salomon, ayant entendu ces promesses de Dieu, sauta aussitôt de sa couche et se prosterna devant lui, puis il revint à Jérusalem et, après avoir immolé de nombreuses-victimes devant le tabernacle, offrit un festin à tous les siens.

2. [26] En ce temps-là, on lui apporta un procès épineux, dont il était malaisé de trouver la solution. Je crois devoir exposer le litige, afin que les lecteurs se rendent compte de la difficulté du cas et que, venant à se trouver dans de semblables conjonctures, ils puissent s'inspirer de la sagacité du roi pour trancher plus facilement les questions

qui leur seront soumises. [27] Deux femmes, courtisanes de leur métier, vinrent en sa présence : l'une d'elles, qui se disait victime d'une injustice, prit la parole la première : « Je demeure, ô roi, dit-elle, dans la même chambre que cette femme ; or, il nous est arrivé à toutes deux de mettre au monde le même jour, à la même heure, un enfant mâle. [28] Le surlendemain, cette femme, s'étant endormie sur son enfant, l'étouffe ; elle prend alors le mien de mon sein, l'emporte, et pose le cadavre du sien dans mes bras durant mon sommeil. [29] Au matin, voulant donner le sein à mon enfant, je ne le trouve point, et je m'aperçois que c'est le cadavre du sien qui est couché près de moi ; car je le reconnus après un examen attentif. Sur quoi je lui réclame mon fils, et, n'ayant pu l'obtenir, je me réfugie, seigneur, sous ta protection. Car du fait que nous étions seules et qu'elle n'appréhende point que nul témoin puisse la confondre, elle prend de l'assurance et s'obstine à nier de toute sa force. » [30] Quand elle eut ainsi parlé, le roi demanda à l'autre femme ce qu'elle avait à répliquer. Celle-ci nia tout le fait et soutint que c'était son enfant qui vivait et celui de son adversaire qui était mort. Comme personne ne trouvait d'issue et qu'on restait là comme devant une énigme dont le mot échappait à des esprits aveuglés, seul le roi eut une idée. [31] Il fait apporter l'enfant mort et le vivant, mande un de ses gardes du corps et lui ordonne de tirer son glaive et de couper en deux les corps des deux enfants afin que chacune des mères eut la moitié du vivant et la moitié du mort. [32] Là-dessus, tout le peuple de se moquer tout bas d'un roi aussi puénil. Mais voici que la plaignante, qui était la vraie mère, s'écria qu'il n'en fallait pas user de la sorte, mais qu'on livrât l'enfant à l'autre femme comme si c'était vraiment le sien : tout ce qu'elle demande, c'est qu'il vive et qu'elle puisse le voir, dût-il passer pour l'enfant d'une autre. L'autre femme, au contraire, se tenait prête à voir trancher l'enfant en deux et désirait en outre que sa rivale subit la torture. [33] Le roi, ayant reconnu que la parole de chacune d'elles révélait ses véritables sentiments, adjugea l'enfant à celle qui avait poussé le cri, — comme étant vraiment la mère, — et condamna la scélératesse de l'autre, qui non contente d'avoir tué son propre enfant, souhaitait de voir périr celui de sa compagne. [34] Le peuple vit là une grande marque et un témoignage éclatant de la grandeur et de la sagesse du roi ; et de ce jour ils commencèrent à l'écouter comme s'il était rempli de l'esprit de Dieu.

3. [35] Voici les généraux et les gouverneurs qu'il institua dans tout le pays. A la tête du district d'Éphraïm fut placé Ourès. La toparchie de Bethsémès se trouvait sous Diocléros. Celle de Dora et la région maritime obéissaient à Abinadab(os), qui avait épousé la fille de

Salomon ; [36] la grande Plaine à Banéas, fils d'Achilos, qui gouvernait aussi toute la région jusqu'au Jourdain. La Galaditide et la Gaulanitide jusqu'au mont Liban avaient pour gouverneur Gabarès, qui commandait à soixante villes grandes et très fortifiées. Achinadab(os) administrait la Galilée entière jusqu'à Sidon ; il avait lui aussi pour femme une fille de Salomon, nommée Basima. [37] Banacatès gouvernait le littoral autour d'Aké, Saphatès le mont Itabyrion (Thabor), le Carmel et la Galilée inférieure jusqu'au fleuve Jourdain : au-dessus des deux gouverneurs un chef suprême fut placé (?). A Soubéès fut confié le district de Benjamin, à Gabarès la Transjordanie. Et au-dessus de ces chefs, de nouveau un seul gouverneur fut préposé (?). [38] Le peuple hébreu et la tribu de Juda prirent un prodigieux accroissement, grâce aux soins donnés à l'agriculture et à l'exploitation du sol ; jouissant de la paix, n'étant distrait par aucune guerre ni aucun tracas, savourant à longs traits la liberté tant désirée, chacun pouvait se consacrer à faire prospérer et croître de valeur son patrimoine.

4. [39] Le roi avait encore d'autres gouverneurs préposés au pays des Syriens et des gens de race étrangère, qui va de l'Euphrate à l'Égypte, et chargés de percevoir pour lui les impôts des peuples. [40] Ils fournissaient journellement, pour la table et la chère du roi, trente cors de fleur de farine, soixante de farine ordinaire, dix bœufs engraisés, vingt bœufs de pâture et cent agneaux gras. Tout cela sans compter les bues prises à la chasse, c'est-à-dire cerfs et buffles, les volailles et les poissons, était apporté journellement au roi par les peuples de race étrangère. [41] Salomon avait une telle quantité de chars qu'il lui fallait quarante mille mangeoires pour ses chevaux d'attelage. En outre, il avait douze mille cavaliers dont la moitié étaient stationnés près du roi à Jérusalem, tandis que les autres demeuraient dispersés dans les villages royaux. Le même intendant à qui était confiée la dépense du roi fournissait aussi le nécessaire aux chevaux et le dirigeait partout où se trouvait le roi.

5. [42] Tels étaient le jugement et la sagesse dispensés par Dieu à Salomon qu'il surpassait les anciens, et qu'à le comparer même aux Égyptiens qu'on dit les plus intelligents du monde, non seulement sa supériorité n'était pas médiocre, mais on se convainquit qu'elle était éclatante. [43] Il surpassa et vainquit en sagesse ceux qui en ce temps-là étaient réputés chez les Hébreux pour leur pénétration, et dont je ne veux pas omettre les noms. C'étaient Athan(os), Héman(os), Chalcéos et Dardanos, les fils de Hémaon. [44] Il composa aussi mille cinq livres de poèmes et de chants, et trois mille livres de paraboles et de comparaisons. Sur chaque espèce d'arbre il fit une

parabole depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et de même sur les bêtes de somme et tous les animaux de la terre, de l'eau et de l'air. Il n'ignora rien, en effet, de leur histoire naturelle, ne laissa rien inexploré ; il sut raisonner sur tous et montra une science parfaite de leurs propriétés. [45] Dieu lui accorda aussi l'art de combattre les démons pour l'utilité et la guérison des hommes.

Comme il avait composé des incantations pour conjurer les maladies, il a laissé des formules d'exorcisme pour enchaîner et chasser les démons, de façon qu'ils ne reviennent plus. [46] Et cette thérapeutique est encore très en vigueur jusqu'ici chez nous. C'est ainsi que j'ai vu un certain Eléazar de ma race qui, en présence de Vespasien, de ses fils, des tribuns et du reste de l'armée, délivrait des gens possédés des démons. [47] Le mode de guérison était celui-ci : il approchait du nez du démoniaque un anneau dont le chaton enfermait une des racines indiquées par Salomon, puis, le faisant respirer, il effrayait l'esprit démoniaque par les narines ; l'homme tombait aussitôt et Eléazar adjurait le démon de ne plus revenir en lui, en prononçant le nom de Salomon et les incantations composées par celui-ci. [48] A l'effet de persuader et rendre plus manifeste aux assistants qu'il possédait bien ce pouvoir, Eléazar plaçait à proximité un gobelet plein d'eau ou un bain de pieds et il ordonnait au démon, une fois sorti de l'homme, de renverser ces récipients et de faire ainsi connaître aux spectateurs qu'il avait quitté l'homme. [49] C'est ce qui arriva et ainsi s'affirmèrent l'intelligence et la sagesse de Salomon ; c'est à cause d'elles, pour que tout le monde sache la grandeur de son génie, et combien il fut cher à Dieu, et afin que personne sous le soleil n'ignore l'excellence du roi dans tous les genres de vertus, que nous avons été conduit à cette digression.

6. [50] Le roi des Tyriens, Hirôm(os), ayant appris que Salomon avait succédé à son père sur le trône, se réjouit fort, car il était l'ami de David, et il lui fit porter ses salutations et ses félicitations pour sa prospérité présente. Salomon lui répond par une lettre ainsi conçue : [51] « Le roi Salomon au roi Hirôm. Sache que mon père, qui voulait édifier un Temple à Dieu, en a été empêché par ses guerres et ses expéditions continuelles. Il n'a pas cessé, en effet, de guerroyer contre ses ennemis jusqu'à les réduire tous à lui payer, tribut. [52] Pour moi, je rends grâce à Dieu de la paix présente, et dans les heureux loisirs qui en résultent, je désire bâtir cette maison à Dieu. Aussi bien, Dieu a prédit à mon père que cette maison serait faite par moi. Aussi je te prie d'envoyer des hommes avec les miens au mont Liban pour y couper du bois. Car, pour la coupe du bois, les Sidoniens sont plus experts que les nôtres. Quant au salaire, je

donnerai aux bûcherons celui que tu fixeras toi-même. »

7. [53] Ayant lu la lettre et satisfait de cette proposition, Hirôm répond à Salomon : « Le roi Hirôm au roi Salomon. Il convient de louer Dieu d'avoir transmis la couronne de ton père à un homme sage comme toi et doué de toutes les vertus ; pour moi, j'en suis heureux et j'exécuterai tout ce que tu m'as demandé : [54] je ferai couper une grande quantité de bois de cèdre et de cyprès ; je la ferai diriger vers la mer par mes gens et je donnerai ordre aux miens d'en faire un radeau et de les déposer à tel endroit de la côte de ton pays que tu désireras. Ensuite, les tiens te transporteront à Jérusalem. Veille, en échange, de ton côté, à nous fournir du blé, dont nous sommes mal pourvus. nous qui habitons une île. »

8. [55] Il subsiste encore aujourd'hui des copies de ces lettres, conservées non seulement dans nos livres, mais aussi chez les Tyriens, en sorte que si quelqu'un désirait savoir la chose en toute certitude, il n'aurait qu'à s'informer auprès des conservateurs des archives publiques de Tyr et trouverait leurs documents conformes à ce que nous avons dit. [56] Si je m'étends là-dessus, c'est pour que mes lecteurs sachent que nous n'avons rien à dire en dehors de la vérité ; comprenant l'histoire autrement que certaines gens qui, se contentant d'hypothèses plausibles, ne cherchent qu'à en imposer ou à plaire, nous ne prétendons pas échapper à la critique et ne tenons pas à être cru sur parole ; nous n'avons reçu aucune immunité qui nous permette de manquer à nos devoirs dans le traitement de notre sujet, et nous prions, au contraire, qu'on ne nous accorde aucune approbation à moins d'obtenir de nous une démonstration et des témoignages solides pour la manifestation de la vérité.

9. [57] Le roi Salomon, quand on lui eut apporté les lettres du roi des Tyriens, loua fort son empressement et sa bienveillance et lui accorda eu retour ce qu'il avait sollicité : il lui envoya annuellement vingt mille *cors* de froment et autant de *baths* d'huile : le bath contient soixante-douze setiers, et il lui fournit aussi même mesure de vin. [58] L'amitié d'Hirôm et de Salomon ne fit que croître dans la suite, et ils se jurèrent une fidélité perpétuelle. Le roi imposa à tout le peuple un contingent de trente mille ouvriers, auxquels il rendit la tâche moins fatigante par une sage répartition. Il établit, en effet, que dix mille hommes couperaient du bois pendant un mois sur le mont Liban, puis se reposeraient deux mois dans leurs foyers, jusqu'à ce que, à leur tour, les vingt mille autres aient accompli leur besogne dans le temps fixé. [59] Ensuite, ce serait aux premiers dix mille de revenir au travail le quatrième mois. Le surveillant de cette corvée fut Adoram(os).

Parmi les métèques que David avait rassemblés, il y en avait 10.000 d'occupés à porter les pierres et autres matériaux, et 80.000 tailleurs de pierre, surveillés par 3.300 contremaîtres. [60] Il leur était prescrit de tailler de grandes pierres pour les fondements du Temple, et après les avoir assemblées et liées ensemble sur la montagne, de les transporter dans la ville. Ces travaux furent exécutés non seulement par les constructeurs indigènes, mais par les artisans que Hirôm envoya.

Chapitre III : Construction du Temple

1. Date de la construction du Temple. — 2. Les édifices dit Temple. — 3. Le Saint des Saints, le Sanctuaire, les Chérubins. — 4. Les colonnes du Temple. — 5. La Mer d'airain. — 6. Les bassins. — 7. Les deux autels. — 8. Les vases, les vêtements, les instruments de musique. — 9. L'enceinte du Temple et le Sanctuaire extérieur.

1. [61] Salomon commença la construction du Temple dans la quatrième année de son règne, le second mois, que les Macédoniens appellent Artémisios et les Hébreux Iar, cinq cent quatre-vingt-douze ans après que les Israélites étaient sortis d'Égypte, 1020 ans après qu'Abram était venu de Mésopotamie en Chananée, 1440 ans après le déluge. [62] Depuis la naissance du premier homme Adam jusqu'à l'époque où Salomon construisit le Temple, il s'était écoulé en tout 3102 ans. Et l'époque où commença la construction du Temple se trouva être la onzième année du règne de Hirôm à Tyr, et depuis la fondation (de cette ville) jusqu'à la construction du Temple s'étaient écoulés 240 ans.

2. [63] Le roi jeta les fondements du Temple à une très grande profondeur sous terre, en pierres d'une matière solide et capable de résister au temps qui, s'incorporant à la terre, pussent servir de piédestal et de base à toutes les superstructures, et, grâce à la force d'en bas, supporter sans peine la masse des édifices supérieurs et la magnificence des ornements ; par leur poids ces fondements rivalisaient, avouons-le, avec le reste des appareils projetés pour faire l'édifice haut et ample en même temps que beau et grandiose. [64] On éleva l'édifice jusqu'au toit en marbre blanc. La hauteur en était de soixante coudées, la longueur d'autant, la largeur de vingt. Sur ce premier étage s'élevait un second de mêmes dimensions, si bien qu'au total la hauteur du Temple était de cent vingt coudées. [65] Il était tourné vers l'Orient. Par devant se dressait le portique : il mesurait vingt coudées de long, correspondant à la largeur de l'édifice, avec dix coudées de large et s'élevait à cent vingt coudées de haut. Puis le roi édifia tout

autour du Temple trente petites chambres qui devaient, grâce à leur resserrement et leur nombre, former une enceinte extérieure continue. De plus, il aménagea les entrées en sorte qu'on eût accès de l'une dans l'autre. [66] Chacune de ces chambres mesurait cinq coudées de large, autant de long et vingt de haut. Sur elles s'étageaient d'autres logements et encore d'autres sur ceux-ci, de mêmes dimensions et de même nombre, de sorte qu'au total ils avaient même hauteur que l'édifice principal ; car l'étage supérieur de celui-ci n'était pas entouré de chambres. [67] Tout l'édifice avait une toiture de cèdre. Les chambres avaient chacune son toit propre, sans attache avec les voisines, tuais le reste du Temple possédait un toit commun construit en très longues poutres qui en traversaient toutes les parties (?), de sorte que les murs intermédiaires étaient maintenus ensemble par les mêmes pièces de bois, ce qui renforçait leur solidité. [68] Quant au plafond sous les poutres du toit, il le fit de même matière, creusé pour former des caissons et recevoir des applications d'or. Les murs, garnis de boiseries de cèdre, furent également incrustés d'or, de sorte que tout le Temple étincelait, et que les yeux de ceux qui y pénétraient étaient éblouis par l'éclat de l'or répandu de toutes parts. [69] L'ensemble de la construction du Temple fut faite avec beaucoup d'art, au moyen de pierres polies, assemblées avec tant d'exactitude et si bien nivelées qu'aucune trace de marteau ni d'aucun autre outil architectonique n'apparaissait au regard. Il semblait que, sans l'intervention d'instruments, tous les matériaux s'étaient congrûment ajustés les uns aux autres et que les parties avaient réglé leur harmonie d'elles-mêmes plutôt qu'en subissant la contrainte de l'ouvrier. [70] Le roi ménagea, pour monter à l'étage de dessus, un escalier dans l'épaisseur du mur, car cet étage n'avait pas une grande porte à l'est comme en avait celui d'en bas ; c'était par les côtés qu'on y avait accès au moyen de portes très petites Il garnit encore le Temple, à l'intérieur comme à l'extérieur, de grands ais de cèdres reliés par des chaînes épaisses, de façon à servir d'étais et de renforts.

3. [71] Ayant séparé le Temple en deux travées, il fit de la salle intérieur, longue de vingt coudées, le Saint des Saints (l'Inaccessible), et l'autre, de quarante coudées, il la désigna comme le Sanctuaire. Il pratiqua une ouverture dans le mur de séparation et y plaça des portes de cèdre, qu'il orna de beaucoup d'or et d'incrustations variées. [72] Il tendit ces portes de voiles somptueusement fleuris d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, faits d'un byssus éclatant et moelleux. Puis il plaça dans le Saint des Saints, large de vingt coudées et long d'autant, deux Chérubins tout en or ayant chacun cinq coudées de haut, et munis chacun de deux ailes de cinq coudées d'envergure.

C'est pourquoi il les disposa à faible distance l'un de l'autre, de telle sorte que de l'une des ailes ils touchaient le mur sud du Saint des Saints et de l'autre le mur nord, tandis que les ailes intérieures, en contact l'une avec l'autre, abritaient l'arche dressée entre les deux. Quant aux Chérubins, nul ne peut dire ou s'imaginer quel genre de figure ils présentaient. [74] Il revêtit aussi le pavé du Temple de lames d'or et adapta au pylône du Temple des portes d'une hauteur proportionnée à celle du mur, d'une largeur de vingt coudées qu'il garnit d'or. [75] En somme, il ne laissa aucune partie du Temple, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, qui ne reluisit d'or. Ces portes extérieures furent tendues de voiles semblables à ceux des portes intérieures. Mais la porte du pronaos n'eut rien de pareil.

4. [76] Salomon fit venir de Tyr, de chez Hirôm, un artisan nommé Chiram(os) de la race de Nephtali par sa mère, — qui était de cette tribu, — et par son père, Ourias (?), de race Israélite (?). Cet homme était expert en tout travail, mais spécialement adroit à travailler l'or, l'argent et l'airain. C'est par lui que furent exécutés, selon la volonté du roi, tous les ornements du Temple. [77] Ce Chiram fabriqua aussi deux colonnes d'airain dont le métal avait une épaisseur de quatre doigts. La hauteur de ces colonnes était de dix-huit coudées, leur circonférence de douze coudées. Sur le sommet de chaque colonne, il plaça un (chapiteau) de fonte en forme de lys d'une hauteur de cinq coudées, autour duquel était posé un filet tout tressé de palmes d'airain enveloppant les lys. [78] De ce filet pendaient en deux rangées deux cents grenades. Il plaça l'une de ces colonnes contre l'aile droite du vestibule, et l'appela Yachin, et l'autre à gauche, sous le nom de Baïz.

5. [79] Il fit fondre aussi une « Mer d'airain », en lui donnant la forme d'un hémisphère. On appela cet ouvrage *Mer*, à cause de son énormité. La vasque, en effet, avait dix coudées de diamètre et on l'avait fondue de l'épaisseur d'une palme. La partie centrale de la cavité était soutenue par un support en spirale qui faisait dix tours et mesurait une coudée de diamètre. [80] Autour de ce pilier étaient placés douze taureaux regardant dans les quatre directions des vents, trois clans chaque sens, inclinés en arrière afin de porter l'hémisphère dont la rotondité se recourbait en dedans (?). La capacité de la Mer était de trois mille baths.

6. [81] Il fit en outre dix socles, ou bases de bassins, de forme quadrangulaire et en airain. Chacun de ces socles mesurait cinq coudées de long, quatre de large et six de haut. L'ouvrage, en partie ciselé, était appareillé de la façon suivante : il y avait quatre pilastres quadrangulaires disposés à chaque angle, entre lesquels s'emboîtaient de

part et d'autre les faces des socles en s'y adaptant exactement. [82] Ces faces étaient partagées en trois compartiments. Sur chaque champ était sculptée une montagne (?) formant base sur laquelle étaient figurés ici un lion, là un taureau, enfin un aigle, et les pilastres portaient un travail de décoration analogue aux faces. [83] L'ensemble de l'ouvrage se tenait suspendu sur quatre roues. Ces roues avaient des moyeux et des cercles (?) venus de fonte, et d'une coudée et demie de diamètre. C'était merveille de voir comment les jantes des roues bien ciselées et unies aux faces des socles s'emboîtaient exactement avec les rais (?) : telle était cependant leur structure. [84] Les angles supérieurs du socle étaient enfermés dans des épaules aux mains étendues, sur (chacune ?) desquelles s'appuyait une base de colonne placée sous le creux du bassin, qui reposait ainsi sur ces mains ; l'aigle et le lion s'ajustaient si bien à ces épaules, que le tout semblait au spectateur fondu d'une seule pièce. Entre ces mains étaient ciselées des palmes. Telle était la structure des dix socles. [85] Il fabriqua, en outre, dix grands bassins, ou récipients arrondis en cuivre, dont chacun contenait quarante ronces. La hauteur en était de quatre coudées et l'écartement des bords pareil. [86] Il posa ces bassins sur les dix socles, appelés *Méchonot*. Il en disposa cinq du côté gauche du Temple, lequel était tourné au nord et autant du côté droit, c'est-à-dire au midi, mais de sorte que leur face (?) regardait l'orient. C'est dans ce sens aussi qu'il disposa la Mer. [87] Ayant rempli d'eau les bassins et la Mer, il destina la Mer aux ablutions des mains et des pieds prescrites aux prêtres quand ils pénétraient dans le Temple au moment de monter à l'autel, et les bassins à la purification des entrailles et des pieds, des victimes offertes en holocauste.

7. [88] Il fabriqua aussi un autel de cuivre, long de vingt coudées, large d'autant, et haut de dix, pour les holocaustes. Il en fit aussi tous les ustensiles en cuivre, trépieds et vases à puiser l'eau. En outre, Chiram fabriqua les chaudrons, les crocs et tous les instruments en un cuivre pareil à l'or par l'éclat et la beauté. [89] Le roi consacra aussi quantité de tables, dont une grande en or, sur laquelle on posait les pains de Dieu ; et une foule d'autres semblables à celle-ci, de formes variées, où l'on posait les vases — phiales et patères à libations — dont il y eut vingt mille en or et quarante mille en argent. [90] Il fit aussi dix mille candélabres, selon la prescription de Moïse ; il en consacra un dans le Temple, où il devait brûler tout le jour, conformément à la loi, et une table surmontée des pains au côté nord du Temple en face du candélabre lequel était placé du côté sud. L'autel d'or était posé au milieu. Tous ces objets étaient contenus dans l'édifice de quarante

coudées en avant du voile du Saint des Saints : dans ce dernier devait reposer l'arche.

8. [91] Le roi fit préparer quatre-vingt mille cruches à vin, puis dix mille coupes en or, et deux fois autant en argent ; des plateaux en or pour porter à l'autel la fleur de farine pétrie, au nombre de quatre-vingt mille, et le double en argent ; des cratères où l'on mélangeait la fleur de farine avec l'huile, soixante mille en or et deux fois autant en argent. **[92]** Les mesures, semblables à celles que Moïse appelait *hin* et *essaron*, étaient au nombre de vingt mille en or et le double en argent. Il y avait des encensoirs en or, dans lesquels on apportait les parfums au Temple, au nombre de vingt mille. D'autres encensoirs servaient à transporter le feu du grand autel extérieur au petit autel situé dans le Temple, au nombre de cinquante mille. **[93]** On fit des vêtements pontificaux pour les grands-prêtres avec des manteaux longs, un oracle (pectoral) et des pierres précieuses, au nombre de mille ; quant à la couronne où Moïse écrivit le nom de Dieu, elle était unique et est demeurée jusqu'aujourd'hui. Les vêtements pour les simples prêtres furent tissés en byssus, avec des ceintures de pourpre pour chacun, au nombre de dix mille. **[94]** Il y eut deux cent mille trompettes, selon les instructions de Moïse, et deux cent mille robes de byssus pour les chantres Lévitiques. Les instruments de musique nommés nabels et cinyres, faits pour accompagner les hymnes, furent fabriqués en électrum, au nombre de quarante mille.

9. [95] Toutes ces choses, Salomon les prépara pour la gloire de Dieu avec somptuosité et magnificence ; loin d'épargner aucune dépense, il déploya la plus grande largesse pour orner le Temple, et il enferma ces objets dans les trésors de Dieu. De plus, il entoura le Temple d'une enceinte appelée *gession* (*gis*) dans la langue du pays et *thrinco*s (mur de clôture) en grec ; elle s'élevait à une hauteur de trois coudées. Elle avait pour but d'interdire à la foule l'accès du sanctuaire et indiquait qu'il s'ouvrait seulement aux prêtres. **[96]** En dehors de cette enceinte il bâtit un sanctuaire de forme quadrangulaire muni de grands et larges portiques qui s'ouvraient par de hautes portes, orientées aux quatre directions des vents et fermées par des battants d'or. Dans cet édifice avaient accès tous les gens du peuple à condition d'être purs et d'observer les lois. **[97]** Enfin, une merveille défiant toute description et, pour ainsi dire, tout regard fut le (troisième) Sanctuaire, extérieur aux deux précédents. Salomon, en effet, combla de grands ravins où le retard avait peine à plonger, tant la profondeur en était immense, et les ayant nivelés à une hauteur de quatre cents coudées, donna au terrain la même altitude qu'à la cime du mont sur laquelle s'élevait le Temple. Et c'est ainsi que le sanctuaire extérieur, qui était hypèthre (sans toiture), se

trouvait à la même hauteur que le Temple. **[98]** Il l'entourna de portiques doubles avec de hautes colonnes en pierres prises sur les Ces portiques avaient des toits de cèdre lambrissé. Muant aux portes de ce sanctuaire il les fit toutes en argent.

Chapitre IV : Inauguration du Temple

1. Convocation dit peuple à Jérusalem et transfert de l'arche dans le Temple. — 2. Apparition de la nuée divine ; discours de Salomon. — 3. Prière de Salomon. — 4. Combustion des sacrifices ; exhortations au peuple. — 5. Sacrifices et festins ; fête des Cabanes (Scénopégie). — 6. Départ des Israélites : songe de Salomon ; promesses et menaces divines.

1. [99] Tous ces ouvrages, ces grandes et splendides constructions, ces trésors déposés dans le Temple furent achevés par le roi Salomon en sept ans. Ayant ainsi fait éclater ses richesses et son zèle en parachevant dans un temps aussi court, eu égard à la grandeur du Temple, une oeuvre qui à première vue ne paraissait guère pouvoir s'accomplir dans toute la durée des siècles, il écrivit aux chefs et aux anciens des Hébreux et leur ordonna de rassembler tout le peuple à Jérusalem pour contempler le Temple et y transporter l'arche de Dieu. **[100]** Et quand tous eurent reçu la convocation de se rendre à Jérusalem, ils s'y réunirent non sans peine au septième mois, appelé *thesri* par ceux du pays, et hyperbérétéos par les Macédoniens. Cette époque coïncidait avec celle de la fête des Cabanes, particulièrement sainte et importante chez les Hébreux. **[101]** Ayant donc été chercher l'arche et le tabernacle que Moïse avait dressé et tous les ustensiles destinés au service des sacrifices divins, ils les transportèrent dans le Temple. Par devant marchaient avec les victimes le roi en personne et tout le peuple et les Lévitiques, arrosant le chemin de libations et du sang de nombreux sacrifices, **[102]** et faisant fumer une quantité infinie d'encens, de sorte que toute l'atmosphère alentour en était imprégnée et en apportait l'agréable odeur même aux plus éloignés, leur annonçant que Dieu était en route et allait venir habiter, selon la croyance humaine, dans le lieu récemment édifié et consacré en son honneur : en effet, ils ne se lassèrent point de chanter et de danser jusqu'à leur arrivée au Temple. **[103]** Voilà comment ils transportèrent l'arche. Mais lorsqu'il fallut l'introduire dans le Saint des Saints, le peuple s'arrêta, et seuls les prêtres l'apportèrent et la placèrent entre les deux Chérubins. Ceux-ci, avec les extrémités entrecroisées de leurs ailes, — car c'est ainsi que l'artiste Les avait disposés, — couvrirent l'arche comme sous une tente et un dais. **[104]** L'arche

ne contenait rien d'autre que deux tables de pierre, qui conservaient gravés les dix- commandements dictés par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. Quant ait candélabre, à la table et à l'autel d'or, on les posa dans le Temple devant le Saint des Saints aux mêmes places qu'ils occupaient jusqu'alors dans le tabernacle, et on offrit les sacrifices quotidiens. [105] L'autel de cuivre, (le Roi) le plaça devant le Temple en face de la porte, de sorte que, celle-ci ouverte, il se trouvât bien de front et qu'on vit les cérémonies sacrées et la magnificence des sacrifices. Puis ayant rassemblé tout le reste des ustensiles, il les déposa à l'intérieur du Temple.

2. [106] Lorsque les prêtres, après avoir tout mis en ordre autour de l'arche furent sortis (du Saint des Saints), soudain une nuée épaisse, non pas opaque et chargée de pluie comme on en voit en hiver, mais molle et tempérée, enveloppa le Temple et obscurcit les yeux des prêtres au point qu'ils ne pouvaient plus se voir ; elle fit supposer et croire à tous que Dieu était descendu dans le sanctuaire et prenait plaisir à y fixer sa résidence.

[107] Pendant que cette pensée occupait les assistants, le roi Salomon, qui se trouvait sur un siège, se leva, et adressa à Dieu les paroles qu'il estimait convenir à la divinité d'entendre et à lui de prononcer : « Sans doute, ô Seigneur, tu possèdes, nous le savons, une demeure éternelle et digne de toi, que tu as créée pour toi-même — le ciel, l'air, la terre et la mer, — dont tu traverses toute l'étendue sans qu'elle suffise à te contenir.

[108] Pourtant je t'ai édifié ce Temple consacré à ton nom, pour que de ce lieu nous puissions élever dans l'espace nos prières vers toi en accomplissant les sacrifices et les cérémonies favorables et que nous ayons toujours la conviction que tu es là, non loin de nous, car, toi qui vois et entends toute chose même en ce lieu où tu peux maintenant habiter, tu ne cesseras pas d'être près de tous, et tu assisteras nuit et jour quiconque aura à te consulter. » [109] Après cette déclaration solennelle à Dieu, il adressa la parole au peuple, lui dépeignant la puissance de Dieu et sa providence, comment il avait révélé à David son père les événements futurs tels que la plupart s'étaient déjà produits et qu'adviendraient tous les autres, comment il lui avait conféré un nom à lui-même avant sa naissance et annoncé d'avance comment on l'appellerait et comment lui-même bâtirait le Temple, devenu roi après la mort de son père.

[110] Témoins de l'accomplissement de ces prophéties, il les invitait à bénir Dieu et à ne jamais désespérer de l'effet de ses promesses de félicité, puisant leur confiance dans celles qu'il avait déjà remplies.

3. [111] Après ce discours adressé à la multitude, le roi considéra à nouveau le Temple et levant la main droite vers le ciel : « Par leurs oeuvres, dit-il, il n'est pas possible aux hommes de rendre grâce à

Dieu pour ses bienfaits : car la divinité, n'ayant besoin de rien, est au-dessus de pareilles marques de reconnaissance. Mais ce don, par quoi, Seigneur, tu nous as faits supérieurs aux autres êtres, il nous faut l'employer à célébrer ta majesté et à te remercier de ce que tu as accompli pour notre maison et pour le peuple des Hébreux. [112] Quel instrument plus propre, en effet, avons-nous pour apaiser ton ressentiment et nous concilier ta perpétuelle bienveillance que la parole, qui nous vient de l'air et qui, nous le savons, s'en retourne par l'air ? Grâce à elle donc je te déclare ma reconnaissance, d'abord pour mon père que tu as fait passer de l'obscurité à tant de gloire, [113] ensuite pour moi-même, en faveur de qui tu as accompli jusqu'à ce jour tout ce que tu avais promis : je te supplie de m'accorder à l'avenir tout ce que Dieu peut donner aux hommes qu'il veut honorer et d'augmenter notre maison à travers tous les âges, selon ce que tu as promis à mon père David de son vivant et à sa mort, à savoir que la royauté nous demeurerait et que sa race la transmettrait à d'innombrables descendants. Daigne donc nous accorder ce bienfait et donne à mes enfants la vertu où tu te complais. [114] En outre, je te supplie d'envoyer dans ce Temple une parcelle de ton esprit afin que sur terre même tu paraisses être avec nous. Certes, c'est une infime demeure pour toi que toute la profondeur même du ciel et de ce qu'il renferme, à plus forte raison ce Temple quelconque ; cependant je te prie de le protéger contre toute dévastation des ennemis comme étant ta propriété pour toujours et de veiller sur lui comme sur ton bien propre. [115] Que si un jour le peuple vient à pécher, et que, ensuite, pour son péché, tu le frappes d'un fléau, — stérilité du sol, ravages de la peste, ou l'un de ces maux dont tu poursuis ceux qui ont violé une loi sainte — et s'il se réfugie en foule dans ce Temple pour implorer ta miséricorde et te demander le salut, exauce-le, comme si tu y habitais, prends-le en pitié et délivre-le de ces calamités. [116] Cette assistance, je ne te la demande pas seulement pour les Hébreux qui auraient failli : si l'on vient des extrémités de la terre et de quelque côté qu'on se tourne vers toi et qu'on sollicite de toi un bienfait, prête l'oreille et daigne l'accorder. [117] Ainsi chacun saura, d'une part, que tu as souhaité toi-même te voir ériger par nous cette maison, d'autre part que nous ne sommes pas des êtres insociables animés de sentiments hostiles à l'égard de ceux qui ne sont pas de notre peuple, mais que nous avons voulu faire participer tout le monde à ta protection et à la jouissance de tes bienfaits. »

4. [118] Ce disant, il se prosterna à terre et, après être demeuré longtemps en adoration, il se redressa et offrit des sacrifices à Dieu sur l'autel, puis, l'avant rempli de victimes entières, il s'aperçut de la façon la plus manifeste que Dieu

avait bien agréé l'offrande : une flamme courut, en effet, à travers les airs et, se précipitant violemment sur l'autel aux yeux de tous, saisit et consuma toute l'offrande. [119] Dans cette apparition, le peuple vit une preuve certaine que Dieu consentait à habiter dans le Temple et, plein de joie, se jeta sur le sol en l'adorant. Le roi commença à réciter des bénédictions et exhorta le peuple à faire de même, car ils possédaient maintenant des signes de la bonté de Dieu à leur égard [120] et ils devaient le prier de les traiter toujours de même et de garder leur âme pure de tout mal, persévérant dans la justice, la piété et l'observance des préceptes que Dieu leur avait donnés par Moïse. Ainsi le peuple hébreu serait heureux et surpasserait tout le genre humain en félicité. [121] Et il les exhortait à se souvenir que les mêmes moyens qui leur avaient procuré les biens présents leur en assureraient aussi la conservation et l'accroissement dans l'avenir. Il ne fallait pas croire que la piété et la justice ne servissent qu'à les obtenir, mais qu'elles servaient aussi à les garder. Or, la grande affaire pour les hommes n'est pas de gagner ce qu'ils n'ont pas, mais de conserver ce qu'ils ont acquis et de ne commettre aucune faute qui puisse leur causer la perte.

5. [122] Le roi, ayant ainsi parlé au peuple, congédia l'assemblée, après avoir offert des sacrifices tant pour lui-même que pour tous les Hébreux, de sorte qu'il immola douze mille veaux et cent vingt mille brebis. [123] Ce fut la première fois qu'il fit goûter au Temple la chair des victimes, et tous les Hébreux y furent conviés à des festins avec leurs femmes et leurs enfants. De plus, le roi célébra la fête dite des Cabanes (Scénopégie) pendant deux semaines devant le Temple, de façon éclatante et magnifique, en faisant bonne chère avec tout le peuple.

6. [124] Quand ils se furent acquittés de toutes ces solennités et que rien ne manqua plus à leur piété envers Dieu, ils s'en retournèrent chacun chez soi, congédiés par le roi, après l'avoir béni de sa sollicitude à leur égard et des ouvrages qu'il avait accomplis et prié Dieu de leur conserver longtemps le roi Salomon. Et ils rentrèrent pleins de joie et de rires en chantant des cantiques à Dieu, si bien que le plaisir leur fit oublier à tous la fatigue du chemin. [125] Pendant que ces hommes qui avaient introduit l'arche dans le Temple, contemplé sa grandeur et sa beauté, pris part aux grandioses sacrifices et aux fêtes qu'on y avait accomplis, s'en retournaient ainsi chacun dans sa ville, un songe que le roi eut dans son sommeil lui révéla que Dieu avait exaucé sa prière, [126] qu'il protégerait le Temple et y séjournerait pour toujours, si ses descendants et tout le peuple agissaient avec droiture. Et lui tout le premier, s'il demeurait fidèle aux instructions de son père, Dieu

l'élèverait à une hauteur et à une grandeur de prospérité illimitées, et la domination du pays resterait toujours à ceux de sa race et à la tribu de Juda. [127] Que si, au contraire, il désertait ces principes et les oubliait au point de passer au culte des dieux étrangers, il le trancherait dans sa racine, ne permettrait pas qu'il subsistât aucun vestige de sa famille, et ne laisserait pas non plus le peuple des Israélites à l'abri du malheur, mais les anéantirait dans des guerres et des fléaux sans nombre, les chasserait du sol qu'il avait donné à leurs pères et ferait d'eux des exilés en pays étranger. [128] Le Temple qui venait d'être bâti, il le livrerait aux ennemis pour le brûler et le piller ; il détruirait la ville de fond en comble par les mains des ennemis et ferait de leur désastre un sujet de fable, absolument incroyable dans son énormité. [129] Les voisins, à la nouvelle de la catastrophe, frappés de stupeur, demanderaient avec curiosité pourquoi les Hébreux s'étaient ainsi fait haïr de Dieu après avoir d'abord été conduits par lui à la gloire et à la fortune ; en réponse, les survivants confesseraient leurs péchés et leur infidélité aux lois de leurs pères. Telles sont les paroles que Dieu, selon l'Écriture, lui adressa pendant son sommeil.

Chapitre V : Construction du palais de Salomon

1. Construction du palais royal. — 2. Description du palais. — 3. Relations entre Hiram et Salomon.

1. [130] Après les travaux du Temple, qui prirent sept ans, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Salomon entreprit la construction du palais royal, qu'il eut peine à finir en treize ans. En effet, il n'y apporta pas la même ardeur que pour le sanctuaire. Pour achever celui-ci, malgré ses grandes dimensions, la merveilleuse et incroyable main-d'œuvre qu'il exigea, grâce à la coopération de Dieu à qui il était destiné, il ne fallut que le petit nombre d'années qu'on a vu. [131] Le palais, beaucoup moins précieux que le Temple, parce que les matériaux n'eu avaient pas été préparés depuis si longtemps, ni avec la même recherche, et qu'il s'agissait de loger des rois, non la divinité, demanda des délais plus longs. [132] Cependant, ce fut là aussi une construction mémorable, digne de la prospérité du pays des Hébreux et du roi. Il me faut en décrire toute la disposition et l'aménagement afin que le lecteur puisse en imaginer et en concevoir la grandeur.

2. [133] Il y avait d'abord un édifice vaste et magnifique, solidement appuyé sur de nombreuses colonnes, aménagé pour recevoir un peuple nombreux attiré par les procès civils et criminels à décider et pour abriter la foule des plaideurs. Cet

édifice mesurait cent coudées de long, cinquante de large, trente de haut ; il reposait sur des piliers quadrangulaires, tous en bois de cèdre, avait une corniche d'ordre corinthien. des portes carrées et des fenêtres à trois pointes (?) qui assuraient à la fois sa solidité et sa beauté. Venait ensuite un autre édifice, au milieu du terre-plein (?), [134] dont il occupait toute la longueur sur une largeur de trente coudées ; il était précédé d'un portique (?) porté par d'épaisses colonnes. Là se trouvait une salle du trône magnifique, où le roi s'asseyait pour rendre la justice. Tout à côté, du troisième palais qui servait à la reine et d'autres locaux destinés aux repas et aux plaisirs, une fois les affaires expédiées ; tous étaient parquetés avec des planches taillées de bois de cèdre. [135] Les soubassements (?) étaient en pierres de dix coudées de côté : les murs étaient revêtus d'une autre pierre plus précieuse, débitée à la scie, qu'on extrait, pour orner les temples et les palais royaux, de la terre de Bethoron (?), illustrée par les lieux qui la recèlent. [136] Ce revêtement somptueux formait trois bandes superposées ; sur la quatrième éclatait l'art des sculpteurs : ils y avaient figuré des arbres, des plantes variées, dont les rameaux et les feuilles pendantes répandaient l'ombrage, si légers qu'on eût cru les voir s'agiter et cacher la pierre qui était en dessous. [137] Le reste du plat du mur, jusqu'au toit, était recouvert d'un enduit enluminé de vives couleurs. Le roi fit construire encore d'autres appartements d'agrément et d'immenses portiques heureusement situés dans le palais royal ; au milieu de ces portiques s'élevait un pavillon splendide, ruisselant d'or, pour y venir festoyer et boire. Tous les ustensiles nécessaires pour traiter ses convives furent confectionnés en or. [138] Il est malaisé de dénombrer la grandeur et la variété des appartements royaux, combien de grandes salles, combien de petits appartements, de chambres souterraines et invisibles, la beauté des terrasses en plein air, des bosquets aménagés pour le charme des yeux, refuge et protection des corps contre la chaleur. [139] En résumé, toute la construction était en marbre blanc, en cèdre, en or et en argent ; les toitures et les parois ornés de pierres incrustées d'or, comme on avait fait pour le Temple de Dieu. [140] Le roi fit aussi tailler dans l'ivoire un trône colossal en forme d'estrade, pourvu de six degrés, sur chacun desquels de part et d'autre se tenaient deux lions, et il y en avait deux autres en fait. Enchâssés dans le trône, deux bras s'avançaient comme pour recevoir le roi : il s'appuyait sur une protomé de taureau qui le regardait par derrière ; le tout était fixé avec des attaches d'or.

3. [141] Salomon acheva tout cet oeuvre en vingt ans, pendant lesquels le roi de Tyr, Hirôm, lui avait fourni pour la construction quantité d'or et encore

plus d'argent et, en outre, du bois de cèdre et de pin. À son tour il fit à Hirôm des présents considérables, en envoyant chaque année du blé, du vin et de l'huile, dont, en sa qualité d'insulaire, comme nous l'avons déjà dit précédemment, ce prince avait grand besoin. [142] En outre, il lui donna des villes de Galilée, au nombre de vingt, situées non loin de Tyr. Mais Hirôm, les ayant visitées et examinées, fut peu satisfait de ce cadeau et envoya dire à Salomon qu'il n'en avait pas besoin ; depuis lors ces villes reçurent le nom de pays de *Chabalôn*, nom qui, interprété dans la langue phénicienne, signifie *déplaisant*. [143] De plus, le roi de Tyr adressa à Salomon des problèmes et des énigmes en l'invitant à les éclaircir et à le délivrer des difficultés qu'ils présentaient. Comme Salomon était fort sagace et pénétrant, rien ne lui échappa de ces questions ; triomphant sur toute la ligne par la force du raisonnement, il en comprit et en expliqua lumineusement le sens.

[144] Mention de ces deux rois se trouve aussi chez Ménandre qui a traduit de la langue des Phéniciens en grec les archives tyriennes ; il s'exprime ainsi : « Après la mort d'Abibalos, la succession de son trône échut à son fils Hirôm, qui vécut cinquante-trois ans et en régna trente-quatre. [145] Il créa, en le comblant, l'Eurychoros (grande place), et dédia la colonne d'or dans le temple de Zeus ; puis il s'en alla faire couper sur le mont qu'on nomme Liban quantité de bois pour la couverture des temples. [146] Après avoir démoli les anciens sanctuaires, il bâtit le temple d'Héraclès et d'Astarté et célébra le premier le Réveil d'Héraclès au mois Pérétios. Et il fit campagne contre les gens d'Utique qui refusaient le tribut et après les avoir de nouveau soumis s'en revint chez lui. Sous son règne vivait Abdémonos, enfant encore jeune qui triomphait toujours des problèmes posés par Salomon, roi de Jérusalem. » [147] Dios en fait mention aussi en ces termes : « après la mort d'Abibal, son fils Hirôm devint roi. Il combla les parties orientales de la ville et agrandit ainsi la cité. Le temple de Zeus olympien était isolé ; il le relia à Tyr par une levée de terre et l'orna d'offrandes d'or. Enfin il monta sur le Liban, où il y fit couper des bois pour la construction des temples. » [148] Il ajoute que le tyran de Jérusalem, Salomon, adressa à Hirôm des énigmes et demanda à en recevoir de lui ; celui qui échouerait devait payer une somme à celui qui les aurait résolues. [149] Hirôm y consentit et, n'ayant pu résoudre les énigmes, dut livrer, pour payer l'amende, une grande partie de ses trésors. Mais ensuite, grâce à un certain Tyrien, nommé Abdémon, il résolut les questions proposées et lui-même en proposa d'autres ; Salomon ne les résolut pas et dut (tout restituer et) payer en plus à Hirôm

une somme considérable. Voilà ce qu'a raconté Dios.

Chapitre VI : Renommée internationale de Salomon

1. — Villes bâties par Salomon. — 2. Origine du nom de Pharaon. — 3. Salomon emploie des Cananéens à son service. — 4. Flotte de Salomon. — 5. Visite de la reine d'Égypte et d'Éthiopie à Salomon. — 6. Échange de présents.

1. [150] Comme le roi voyait les murailles de Jérusalem dépourvues de tours et d'autres moyens de défense et qu'il estimait que la solidité de l'enceinte devait répondre à l'importance de la ville, il restaura ces murs et les rehaussa de tours élevées. [151] Il bâtit aussi des villes qui furent au nombre des plus puissantes, Asdr(os) et Maghédon, et une troisième, Gazara. Cette dernière ville faisait partie du territoire des Philistins ; Pharaon, roi des Égyptiens, parti en campagne, y avait mis le siège et l'avait emportée d'assaut. Après en avoir fait périr tous les habitants, il la renversa de fond en comble et la donna ensuite en présent à sa fille, mariée à Salomon. [152] En conséquence, le roi la rebâtit, parce qu'elle avait une forte position naturelle et qu'elle pouvait être utile en cas de guerre et si les circonstances venaient à changer. Non loin de Gazara, il fonda encore deux villes : l'une s'appelait Bétchôra, l'autre Baleth. [153] Et il en édifia d'autres encore, dans des sites appropriés à la jouissance et au plaisir, bien favorisées par une température égale, de belles récoltes et d'abondants cours d'eau. Il pénétra également dans le désert de la Haute-Syrie et s'en rendit maître ; là, il fonda une très grande ville à-deux journées de distance de la Haute-Syrie, à une journée de l'Euphrate et à six jours de Babylone la grande. [154] S'il établit cette ville aussi loin des régions habitées de la Syrie, c'est que plus bas il n'y a d'eau nulle part dans le pays et qu'on ne trouve qu'en cet endroit seul des sources et des puits. Ayant donc bâti cette ville et l'ayant environnée de remparts formidables, il l'appela Thadamora ; c'est encore le nom qu'elle porte chez les Syriens. Quant aux Grecs, ils l'appellent Palmyre.

2. [155] Tels étaient dans ce temps-là les faits et gestes du roi Salomon. D'aucuns se seront demandé pourquoi tous les rois égyptiens, depuis Minæos (Ménès), le fondateur de Memphis, qui précéda de beaucoup d'années notre ancêtre Abram, jusqu'à Salomon, dans un intervalle de plus de treize cents ans, ont été appelés Pharaon

(Pharaôthès) ; aussi ai-je jugé nécessaire, pour dissiper leur ignorance et éclaircir l'origine du nom, de dire ici que *Pharaon* chez les Égyptiens signifie *roi*. [156] Je crois qu'à leur naissance ils recevaient d'autres noms, mais dès qu'ils devenaient rois, on leur donnait le titre qui désigne leur puissance dans la langue nationale. C'est ainsi que les rois d'Alexandrie, d'abord appelés d'autres noms, recevaient à leur avènement au trône le nom de Ptolémée, d'après celui du premier roi. [157] De même, les empereurs romains, après avoir porté d'autres noms de naissance, sont appelés César, titre qu'ils tiennent de leur primauté et de leur rang, et abandonnent les noms que leur ont donnés leurs pères. Voilà pourquoi, je suppose, Hérodote d'Halicarnasse, quand il raconte qu'après Minæos, le fondateur de Memphis, il y eut trois cent trente rois d'Égypte, n'indique pas leurs noms, parce qu'ils s'appelaient du nom générique de Pharaon. [158] Et en effet, comme, après l'extinction de ces rois, une femme monta sur le trône, il nous dit son nom, à savoir Nicaulis, montrant bien que si les rois mâles pouvaient porter le même nom, il n'en était plus de même pour la femme : c'est pourquoi il nous a indiqué son nom propre. [159] De mon côté, j'ai trouvé aussi dans les livres de notre pays qu'après Pharaon, beau-père de Salomon, aucun roi d'Égypte ne fut plus appelé de ce nom, et que plus tard Salomon reçut la visite de la femme en question, reine d'Égypte et d'Éthiopie. Nais nous aurons bientôt à nous occuper d'elle. Pour l'instant j'ai rappelé ces choses afin de signaler sur combien de points s'accordent nos livres et ceux des Égyptiens.

3. [160] Le roi Salomon soumit à son pouvoir ceux des Cananéens qui ne lui étaient pas encore assujettis, à savoir : ceux qui vivaient sur le mont Liban et jusqu'à la ville d'Amathé ; il leur imposa tribut, et chaque année choisissait parmi eux des hommes pour lui servir de mercenaires, de domestiques et de laboureurs. [161] Chez les Hébreux, en effet, nul n'était esclave — il n'eût pas été juste, quand Dieu leur avait soumis tant de peuplades, on ils pouvaient recruter leurs mercenaires, de réduire les Hébreux eux-mêmes à une telle condition ; — tous préféraient donc passer leur vie à guerroyer en armes sur des chars et des chevaux plutôt que d'être esclaves. [162] Quant aux Cananéens qu'il prit à son service, il leur désigna des chefs au nombre de cinq cent cinquante qui en reçurent du roi l'entière surveillance, afin de leur enseigner tous les travaux et les besognes auxquels il les employait.

4. [163] Le roi construisit aussi beaucoup de navires dans le golfe d'Égypte, formé par la mer Érythrée, au lieu dit Gasiôn Gabel(os), non loin de la ville d'Aelan(a), qui s'appelle maintenant Bérénice : cette région, en effet, appartenait jadis aux Juifs. Il reçut aussi un présent approprié à la flotte de Hirôm, roi des Tyriens : [164] celui-ci lui envoya, en effet, des pilotes et un bon nombre de marins experts, à qui Salomon ordonna de faire voile, accompagnés de ses intendants, vers l'antique Sophira, la Terre d'Or actuelle, — c'est une région de l'Inde, — et de lui en rapporter de l'or. Quand ils en eurent amassé environ quatre cents talents, ils retournèrent auprès du roi.

5. [165] La femme qui gouvernait en ce temps-là l'Égypte et l'Éthiopie était d'une sagesse accomplie et, à tous égards, digne d'admiration ; ayant oui parler du mérite et de l'intelligence de Salomon, elle conçut un si vif désir de le voir, d'après tout ce qu'on racontait journellement au sujet de son pays, qu'elle se rendit auprès de lui. [166] Elle voulait ; disait-elle, se convaincre par l'expérience et non sur la renommée, qui, par sa nature, peut être complaisante à une fausse apparence et se démentir ensuite, puisqu'elle dépend entièrement de la qualité des informateurs. Tel fut le motif de son voyage, mais elle voulut surtout faire l'épreuve de la sagesse du roi en lui proposant à résoudre des difficultés qui passaient son propre entendement. [167] Elle s'en vint donc à Jérusalem en grande pompe et avec un grand déploiement de richesse. Elle emmenait des chameaux chargés d'or, de parfums variés et de pierres précieuses. Quand elle fut arrivée, le roi la reçut avec joie. Il se montra fort empressé en toute chose à son égard et, en particulier, résolut les problèmes proposés plus vite qu'on n'eût pu s'y attendre, grâce à la vive pénétration de son esprit. [168] La reine fut stupéfaite, reconnaissant l'extraordinaire sagesse de Salomon, dont la réalité dépassait encore la réputation. Elle admira aussi infiniment la demeure royale pour sa beauté et sa grandeur ainsi que pour la disposition des édifices, où elle put constater toute la prudence du roi. [169] Mais ce qui porta son admiration à son comble, ce fut la maison appelée *Forêt du Liban*, la magnificence des repas quotidiens, les apprêts, le service, le vêtement des serviteurs, l'élégance savante qu'ils déployaient dans leurs fonctions ; elle n'admira pas moins les sacrifices quotidiens offerts à Dieu et les soins qu'y apportaient les prêtres et les Lévites. [170] Ce spectacle, renouvelé chaque jour, l'émerveillait à l'extrême, et, ne pouvant contenir sa surprise, elle manifestait ses sentiments d'admiration en adressant au roi des paroles qui trahissaient son émotion : [171]

« En vérité, dit-elle, ô roi, tout ce qui vient à notre connaissance par oui-dire, nous le recevons avec méfiance ; mais pour ces biens que tu possèdes en toi-même, je veux dire la sagesse et la prudence, et ceux que la royauté t'a conférés, la renommée qui nous en est parvenue n'était certes pas mensongère. Que dis-je ? Si vraie fût-elle, elle nous a dépeint une félicité bien inférieure à celle dont je suis ici témoin. [172] En effet, la renommée n'essayait que de persuader les oreilles, mais elle ne renseignait pas sur la valeur des choses autant que le font l'observation directe et la vision personnelle. C'est ainsi que moi, qui n'ajoutais pas foi à ces rapports qui me décrivaient tant de choses et si grandes, je viens d'en contempler de bien plus considérables. [173] Et j'estime heureux le peuple des Hébreux, ainsi que tes serviteurs et tes amis, qui ont la joie tous les jours de servir ta personne et d'entendre ta sagesse. Aussi peut-on à bon droit bénir Dieu, qui a tant aimé ce pays et ses habitants qu'il t'en a fait roi.

6. [174] Lorsqu'elle eut ainsi témoigné par ses paroles les sentiments que lui avait inspirés le roi, elle acheva de les exprimer par ses présents. Elle lui donna, en effet, vingt talents d'or, une quantité inimaginable d'aromates et des pierres très précieuses. On dit aussi que la racine du baume, que notre contrée produit encore aujourd'hui, nous vient d'un présent de cette femme. [175] A son tour, Salomon lui fit beaucoup de présents de valeur, en se conformant surtout à ses désirs : non seulement il ne lui refusait rien, mais, plus prompt qu'elle, il allait au-devant de ses intimes désirs et montrait sa générosité en s'empressant de lui céder justement ce qu'elle ambitionnait. Avant ainsi donné et reçu ces présents, le reine d'Égypte et d'Éthiopie revint dans ses États.

Chapitre VII : Fin de la vie de Salomon

1. Emploi des bois de pin. — 2. Les boucliers d'or. Commerce maritime de Salomon. — 3. Chars et cavalerie de Salomon. — 4. Travaux divers. — 5. Fautes commises par Salomon sous l'influence de ses femmes ; menaces dit prophète. — 6. Menées d'Ader et de Raazar. — 7. Promesses d'Achias à Jéroboam. — 8. Révolte et fuite de Jéroboam ; mort de Salomon.

1. [176] A la même époque on apporta au roi des pierres précieuses et des bois de pin de la contrée dite Terre d'or ; il employa les bois comme étais pour le Temple et le palais royal et en fabriqua des instruments de musique, cithares et nébels, dont les Lévites s'accompagnaient pour chanter leurs hymnes à Dieu. Ces bois étaient les

plus grands et les plus beaux de tous ceux qu'ont lui eût jamais apportés. [177] Que personne ne s'imagine que ces bois de pin soient semblables à ceux qu'on appelle ainsi de nos jours : simple étiquette que leur donnent les marchands pour éblouir les acheteurs. Ceux-là, en effet, ressemblent pour l'aspect au bois de figuier, mais sont plus blancs et brillent davantage. [178] Si nous donnons ces détails, c'est pour que nul n'ignore cette différence et la nature du pin véritable ; l'usage qu'en fit le roi nous a fourni l'occasion de ces indications qui ne paraîtront ni déplacées ni inutiles.

2. [179] Le poids de l'or qu'on lui apporta s'élevait à six cent soixante-six talents, sans compter celui qui fut acheté par les marchands, ni les dons que lui envoyèrent les chefs et les rois d'Arabie. Il fondit cet or pour en fabriquer deux cents boucliers longs pesant chacun six cents sicles. [180] Il fit aussi trois cents boucliers ronds, pesant chacun trois mines d'or. Il les porta et les consacra dans la maison appelée Forêt du Liban. Toutefois il fit aussi fabriquer avec tout l'art possible des coupes en or et en pierreries pour servir aux festins et une profusion d'autres vases en or. [181] Il ne se faisait, en effet, aucune transaction, vente ou achat, en argent. De nombreux vaisseaux avaient été lancés par le roi dans la mer dite Tarsique, chargés d'apporter aux nations de l'intérieur toutes sortes de marchandises : en échange de celles-ci on rapportait de l'argent et de l'or au roi, ainsi qu'une quantité d'ivoire, des Éthiopiens et des singes. La navigation s'effectuait, aller et retour, en trois ans.

3. [182] Une renommée si éclatante se répandait à travers tout le pays, célébrant la vertu et la sagesse de Salomon, que tous les rois d'alentour brillaient de venir en sa présence, ne pouvant ajouter foi à des louanges si excessives, et de lui témoigner leur zèle par des présents magnifiques. [183] Ils lui envoyèrent, en effet, des vases d'or et d'argent, des habits de pourpre, de nombreuses sortes d'aromates, des chevaux, des chars et des mules de somme dignes de réjouir les yeux du roi par leur vigueur et leur beauté. Ces envois vinrent grossir le nombre de chars et de chevaux qu'il possédait auparavant. C'est ainsi qu'à ses 1.000 chariots s'en ajoutèrent 400 et à ses 20.000 chevaux, 2.000. [184] On dressait ces chevaux pour leur donner beauté et vitesse, si bien qu'il n'y en avait pas de plus élégants ni de plus rapides à leur comparer : leur beauté et leur célérité à la course étaient sans rivales. [185] Un attrait de plus leur venait de leurs cavaliers, jeunes hommes dans la fleur la plus charmante de l'âge, attirant les

regards par leur haute taille et dépassant de beaucoup tous les autres : ils avaient de longues chevelures qui pendaient et ils portaient des tuniques de pourpre tyrienne. Chaque jour ils saupoudraient leurs cheveux de poussière d'or, de sorte que leurs têtes scintillaient quand l'éclat de l'or se réfléchissait au soleil. [186] C'est entouré de ces hommes en armes et munis de leurs arcs que le roi, monté lui-même sur un char et vêtu d'une robe blanche, avait coutume de sortir. Il y avait un village à deux schènes de distance de Jérusalem, appelé Étan auquel ses jardins et ses cours d'eau donnaient beaucoup d'agrément et de magnificence. C'est là qu'il faisait sa promenade en superbe équipage.

4. [187] Salomon, qui montrait une sagacité et un zèle merveilleux en toutes choses, joints à son vif amour du beau, ne négligea pas non plus l'entretien des routes. Toutes celles qui menaient à Jérusalem — sa capitale — furent pavées de pierre noire, tant pour faciliter la marche que pour manifester la grandeur de sa fortune et de son pouvoir. [188] D'autre part, il répartit ses chars de façon que chaque ville en eût un nombre déterminé, lui-même en gardant quelques-uns par devers lui ; ces villes il les appela « villes des Chars ». Le roi rendit l'argentaussi abondant que les pierres à Jérusalem, et les bois de cèdres, que l'on n'y trouvait pas auparavant, devinrent aussi communs que les mûriers, qui foisonnaient dans les campagnes de Judée. [189] Il ordonna aussi aux marchands qui les faisaient venir d'Égypte de lui vendre chaque char à deux chevaux pour six cents drachmes d'argent, et il les envoya lui-même aux rois de Syrie et de la Transeuphratène.

5. [190] Devenu le plus illustre des rois et le plus cher à Dieu, l'emportant en sagesse et en richesse sur tous ceux qui avant lui avaient gouverné les Hébreux, il ne persévéra pas dans ces vertus jusqu'à la mort, mais, négligeant l'observance des mœurs nationales, il finit d'une manière bien éloignée de ce que nous avons précédemment rapporté de lui. [191] Adonné avec frénésie aux femmes et aux excès de l'amour, il ne se contenta pas des femmes de son pays, mais en prit quantité d'autres issues de nations étrangères, Sidoniennes, Tyriennes, Ammanites, Iduméennes ; il transgressa ainsi, d'une part, les lois de Moïse, qui avaient prohibé de s'unir à des femmes d'un autre peuple [192] et, d'autre part, il commença d'adorer les dieux de ses épouses, par faiblesse pour elles et pour sa passion. Or, précisément ce que le législateur avait en vue en avertissant de ne point épouser de femmes d'autres pays, c'était d'éviter qu'en s'engouant des mœurs étrangères,

les Hébreux ne trahissent les coutumes de leurs pères, et qu'en révéranant les dieux de ces femmes, ils ne négligeassent d'honorer le leur. [193] Mais Salomon, entraîné à des plaisirs sans raison, n'eut pas ces scrupules. Ayant pris pour femmes des filles de chefs et de notables, au nombre de sept cents, avec trois cents concubines, et, en outre, la fille du roi des Égyptiens, il tomba tout de suite en leur pouvoir, si bien qu'il imita ce qui se faisait chez elles, et il fut contraint, pour leur prouver son amitié et sa tendresse, de vivre selon les coutumes de leurs patries. [194] Cependant, à mesure qu'il avançait en âge et que sa raison s'affaiblissait trop avec les années pour leur opposer le souvenir des institutions nationales, de plus en plus il délaissa son propre Dieu et tendit hommage aux intrus qu'avaient introduits ses mariages. [195] Déjà, antérieurement, il lui était arrivé de pécher et de violer les prescriptions légales quand il avait dressé les simulacres de bœufs en airain qui se trouvaient sous le monument appelé Mer et ceux des lions qui entouraient son propre trône : car un travail de ce genre n'était pas légitime. [196] Il eut beau avoir un magnifique exemple domestique de vertu dans son père et la gloire que celui-ci laissa après lui pour sa piété envers Dieu, il ne l'imita point, bien que par deux fois Dieu lui fut apparu en songe et l'eût exhorté à imiter son père, et il mourut sans honneur. [197] Voici que survint tout à coup le prophète, envoyé par Dieu : il lui déclara que ses infractions n'échappaient point à la divinité et l'avertit avec menaces qu'il ne se réjouirait pas longtemps de sa conduite. De son vivant, la royauté ne lui serait pas enlevée, puisque la divinité avait promis à son père David qu'il serait son héritier, [198] mais, après sa mort voici comment serait traité son fils : sans détacher de lui tout le peuple, Dieu livrerait dix tribus à son esclave et en laisserait deux seulement au petit-fils de David, en souvenir de ce dernier, parce qu'il avait aimé Dieu, et en faveur de la ville de Jérusalem, où il avait voulu avoir un temple.

6. [199] A ces paroles, Salomon s'attrista et fut profondément remué, voyant que tous ses biens, qui lui attiraient l'envie, allaient ainsi tourner à mal. Il ne s'écoula pas un long temps après que le prophète lui eut annoncé les événements futurs, quand Dieu lui suscita un adversaire nommé Ader(os), dont l'hostilité eut l'origine que voici : c'était un jeune homme de race Iduméenne, de souche royale. [200] Quand Joab, le capitaine de David, eut soumis l'Idumée et exterminé en six mois tous les jeunes gens capables de porter les armes, seul il s'était enfui auprès de Pharaon, roi d'Égypte. [201] Celui-ci le reçut avec bonne grâce, lui donna une maison et un territoire pour vivre, et

quand il parvint à l'adolescence, le prit en si vive affection qu'il lui donna en mariage la sœur de sa propre femme, nommée Thaphiné ; le fils qui leur naquit fut élevé avec les enfants du roi. [202] Quand il apprit en Égypte la mort de David et celle de Joab, il vint demander à Pharaon la permission de rentrer dans sa patrie. Mais le roi lui demanda quel besoin ou quel malheur le poussait à le quitter, et, malgré ses fréquentes instances et ses supplications, il ne lui donna pas congé à ce moment-là. [203] Mais à l'époque où les affaires de Salomon commençaient à se gâter, à cause des transgressions dont j'ai parlé et du courroux que Dieu en ressentit, le Pharaon accorda enfin sa permission et Ader reparut dans l'Idumée. Il ne réussit pas à la détacher de Salomon, car elle était occupée par de nombreuses garnisons qui rendaient toute nouveauté difficile et dangereuse. Il en partit donc pour aller en Syrie. [204] Là il rencontra un certain Raazar(os), qui s'était enfui de chez le roi de Sophène Adraazar, son maître, et mettait la région au pillage ; il conclut alliance avec cet homme et, réunissant une troupe de bandits, monte vers la haut pays, occupe cette région de la Syrie, et s'en déclare roi ; puis, faisant des incursions en pays israélite, il le ravage et le met à mal, du vivant même de Salomon Tels sont les maux qu'Ader fit endurer aux Hébreux.

7. [205] Ensuite Salomon vit se dresser contre lui un homme de son propre peuple, Jéroboam(os), fils de Nabatéos, à qui une prophétie jadis reçue par lui avait inspiré des ambitions. Tout enfant, il avait perdu son père et avait été élevé par sa mère. Salomon, lui voyant du courage et de la hardiesse, l'avait commis à la surveillance de la construction des murs de Jérusalem, lorsqu'il entoura cette ville d'une enceinte. [206] Jéroboam présida aux travaux avec tant de mérite que Salomon le félicita et, pour récompense, lui donna le gouvernement de la tribu de Joseph. Gr, comme Jéroboam quittait à ce moment-là Jérusalem, il fut rencontré par un prophète de la ville de Silo, nommé Achias. Celui-ci le salua et l'entraîna à quelque distance de la route en un endroit absolument désert. [207] Là, partageant en douze morceaux le manteau dont il était lui-même enveloppé, il invita Jéroboam à en prendre dix, et lui dit : « Voici la volonté de Dieu : ayant divisé le pou-voir de Salomon, il accorde à son fils, à cause de la promesse faite à David, une tribu et celle qui lui est contiguë, tandis qu'il t'octroie les dix autres, parce que Salomon a péché envers lui et s'est abandonné à ses femmes et à leurs dieux. [208] Sachant donc pourquoi Dieu a changé de sentiments à l'égard de Salomon, tâche d'être juste et d'observer les lois, puisque tu as devant toi, pour prix de ta piété et de

ton culte à Dieu, la plus grande de toutes les récompenses : la promesse de devenir aussi grand que tu sais que David l'a été. »

8. [209] Ainsi exalté par les paroles du prophète, Jéroboam, jeune homme de tempérament ardent et aspirant à une grande fortune, ne demeura pas en repos. Ayant gagné son gouvernement et se souvenant des révélations d'Achias, tout de suite il entreprend de persuader au peuple de se détacher de Salomon, de se révolter et de lui conférer à lui-même le pouvoir. **[210]** Cependant, instruit de son dessein et de son complot, Salomon chercha à se saisir de lui pour le mettre à mort. Mais, prévenu à temps, Jéroboam s'enfuit auprès d'Isacos, roi des Égyptiens, demeura là jusqu'à la mort de Salomon, et eut ainsi le double avantage de se soustraire à la vengeance et de se réserver pour la royauté. **[211]** Salomon meurt fort vieux, après avoir régné quatre-vingts ans et vécu quatre-vingt-quatorze. Il fut enseveli à Jérusalem. Il avait dépassé tous les rois par sa prospérité, ses richesses et sa sagesse, sauf les infractions qu'il commit dans sa vieillesse, égaré par les femmes : sur ces fautes et les maux qu'elles valurent aux Hébreux, j'aurai bientôt l'occasion de m'expliquer.

Chapitre VIII : Roboam succède à Salomon ; Sécession de Roboam

1. Roboam succède à Salomon ; revendications du peuple. — 2. Roboam écarte les conseils des Anciens et suit l'avis des jeunes. — 3. Défection de dix tribus qui choisissent Jéroboam pour roi. — 4. Jéroboam institue un culte nouveau à Dan et à Béthel. — 5. Prédications du prophète Jadon ; écroulement de l'autel de Béthel.

1. [212] Après la mort de Salomon, la royauté passée à son fils Roboam(os), qu'il avait eu d'une Ammanite nommée Nooma. Les chefs du peuple mandèrent aussitôt Jéroboam d'Égypte, qui les rejoignit dans la ville de Sichem, où Roboam se rendit de son côté : car les Israélites avaient décidé de se réunir là pour le proclamer roi. **[213]** Alors, s'approchant de lui, les chefs du peuple et Jéroboam le supplient d'alléger un peu leur servitude et de se montrer plus doux que son père qui leur avait imposé un joug si pesant. Il seraient mieux disposés envers lui et la modération les rendrait plus dociles que la crainte. **[214]** Roboam ayant déclaré qu'il répondrait à leur requête au bout de trois jours, devint incontinent suspect pour n'avoir pas sur-le-champ acquiescé à leurs vœux : car ils estimaient que la bonté et la générosité devaient être choses de primesaut, surtout chez un jeune homme. Il leur semblait

toutefois que le seul fait de vouloir délibérer, et de ne pas refuser tout de suite, était de bon augure.

2. [215] Ayant convoqué les amis de son père, il consulta avec eux sur la réponse à faire au peuple. Ceux-ci, comme il convenait à des gens bienveillants et connaissant l'âme des foules, lui conseillèrent de parler au peuple avec affabilité et d'une manière plus familière que ne le comporte le faste royal : c'était le moyen de s'en concilier les bonnes grâces, les sujets étant enclins d'instinct à aimer les rois qui montraient de la condescendance et s'abaissaient jusqu'à eux. **[216]** Roboam repoussa cet avis, si excellent qu'il fût et malgré le profit qu'il en eût tiré peut-être pour toute sa vie, en tout cas à ce moment où il s'agissait de prendre le pouvoir. J'imagine que c'était Dieu qui le poussait ainsi à condamner ce qui pouvait lui être utile. Il fit venir les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui, leur communiqua le conseil donné par les anciens et les invita à dire leur sentiment sur la conduite à tenir. **[217]** Ceux-ci, que leur jeunesse et la volonté de Dieu empêchèrent de penser juste, engagèrent Roboam à répondre au peuple que le plus petit de ses doigts était plus épais que n'avaient été les reins de son père ; que s'ils avaient éprouvé la sévérité de Salomon, ils allaient trouver en lui une humeur beaucoup plus rude encore ; et que si son père les morigénait avec des fouets, il fallait s'attendre qu'il le fit, lui, avec des scorpions. **[218]** Le roi fut enchanté de ces conseils et estima qu'une, telle réponse convenait à la dignité royale. Aussi, quand le peuple se fut assemblé pour l'écouter, au troisième jour, devant la foule en suspens, l'oreille ouverte aux paroles du roi et les imaginant bienveillantes, Roboam leur donna pour réponse l'avis des jeunes gens, dédaignant celui de ses amis. Une telle attitude lui était dictée par la volonté divine afin que s'accomplît ce qu'Achias avait prophétisé.

3. [219] Frappés au cœur par ces paroles et consternés de ce qu'il avait dit, comme s'ils en eussent déjà éprouvé les effets, ils s'indignèrent et s'écrièrent tous d'une voix qu'il n'y avait plus désormais rien de commun entre eux et David ou ses descendants : on ne laisserait à Roboam que le temple construit par son père, on menaça de l'abandonner. **[220]** Telle était l'irritation du peuple et si tenace sa rancune que lorsque le roi leur eut envoyé Adoram, le préposé aux impôts, pour les calmer et adoucir leur mauvaise humeur, en les priant d'excuser ce que ses paroles pouvaient contenir d'inconsidéré et de brutal, ils ne voulurent pas l'entendre et le tuèrent à coups de pierres. **[221]** Roboam, devant un pareil spectacle, se considéra comme visé lui-même par les pierres

qui avaient frappé son serviteur. Craignant d'avoir en effet à subir ce sort affreux, il sauta sur son char et s'enfuit à Jérusalem. La tribu de Juda et celle de Benjamin le choisissent pour roi, mais le reste du peuple se détacha dès ce jour là des fils de David et mit Jéroboam à sa tête. [222] Roboam, fils de Salomon, réunit en assemblée les deux tribus qui lui restaient soumises, et s'apprêta à lever une armée de cent quatre-vingt mille hommes d'élite pour faire campagne contre Jéroboam et son peuple et les contraindre par les armes à l'obéissance. [223] Mais Dieu, par l'intermédiaire du prophète (Saméas), empêcha cette expédition. « Il n'est pas juste, lui dit ce dernier, de partir en guerre contre ceux de ta nation, puisque aussi bien la défection du peuple s'est produite selon les desseins de Dieu. » Roboam renonça donc à son projet. [224] Je vais maintenant exposer d'abord les actes de Jéroboam, roi des Israélites, puis ensuite ceux de Roboam, roi des deux tribus : ce sera le moyen de conserver partout à toute cette histoire un plan bien ordonné.

4. [225] Pour commencer, Jéroboam construisit un palais dans la ville de Sichem, dont il fit son séjour ; il en édifia un autre encore dans la ville appelée Phanouel. Cependant, comme peu après devait avoir lieu la fête des Cabanes, il réfléchit que s'il permettait à ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem et d'y passer la fête, il y avait des chances que, pris de regrets et séduits par le Temple et le calte qu'y recevait Dieu, ils le quittassent pour se rallier à leur précédent roi, ce qui pourrait bien lui coûter la vie. [226] Il imagina donc l'expédient suivant. Avant fait fabriquer deux génisses en or et autant de chapelles, l'une dans la ville de Béthél(é), et l'autre à Dan(é), qui est située près des sources du petit Jourdain, il place une génisse dans chacun de ces sanctuaires. Puis, avant convoqué les dix tribus dont il était le chef, il les harangua en ces termes : [227] « Hommes de mon peuple, vous savez, je pense, que chaque endroit contient Dieu, que sa présence n'est point limitée à un lieu déterminé, mais que partout il entend et regarde ceux qui l'adorent. C'est pourquoi je ne crois pas aujourd'hui devoir vous conseiller de partir pour Jérusalem, la ville de nos ennemis, et de faire un si long voyage pour vous y prosterner. [228] C'est un homme, en effet, qui a édifié le Temple, mais j'ai fabriqué, moi aussi, deux génisses d'or qui portent le nom de Dieu, et j'ai consacré l'une dans la ville de Béthel et l'autre à Dan, afin que ceux d'entre vous qui habitent près de ces villes viennent s'y prosterner devant Dieu. Je vais aussi désigner parmi vous des prêtres, des Lévites afin que vous puissiez vous passer de la tribu de Lévi et

des fils d'Aaron. Que celui de vous qui voudra exercer la prêtrise offre à Dieu un jeune taureau et un bélier, comme fit, dit-on, Aaron, le premier qui fut prêtre. » Par ces paroles il trompa le peuple, détacha ses sujets du culte paternel et leur fit transgresser les lois. Ce fut là pour les Hébreux l'origine de leurs malheurs ; c'est pourquoi, vaincus par les nations étrangères, ils devaient tomber dans la servitude. Hais de tout cela nous parlerons en son lieu.

5. [230] L'approche de la fête, le septième mois, Jéroboam voulut la célébrer de son côté à Béthel, comme les deux tribus faisaient à Jérusalem. Il érige un autel devant la génisse et, faisant fonction de grand-prêtre, il monte sur l'autel avec ses propres prêtres. [231] Mais, au moment où il allait offrir les sacrifices et les holocaustes aux yeux de tout le peuple, voici venir à lui un prophète de Jérusalem, nommé Jadon, envoyé par Dieu, qui alla se placer au milieu du peuple et dit ces mots en présence du roi en s'adressant à l'autel : [232] « Dieu prédit qu'il viendra un homme de la famille de David, nommé Josias, qui sacrifiera sur toi, autel, les faux prêtres de ce temps-là et brûlera sur toi les ossements de ces imposteurs, trompeurs et impies. Et pour que nul ne doute qu'il en adviendra ainsi, je te préviens qu'un signe miraculeux va se produire : l'autel va se briser sur l'heure et toute la graisse des victimes qui le couvre va se répandre à terre. » [233] À ces paroles du prophète, Jéroboam, furieux, étend la main et ordonne qu'on se saisisse de lui. Mais la main tendue perd soudain sa vigueur et il n'eut même plus la force de la ramener à lui ; elle pendit à son côté, engourdie et desséchée. En même temps, l'autel s'effondra et tout ce qu'il portait fut précipité à terre, ainsi que l'avait annoncé le prophète. [234] Convaincu alors que l'homme était véridique et possédait une prescience divine, Jéroboam lui demanda de prier Dieu de ranimer sa main droite. Le prophète supplia Dieu d'y consentir, et le roi, charmé de voir sa main revenir à son état naturel, invita le prophète à souper chez lui. [235] Mais Jadon répondit qu'il ne pouvait souffrir d'entrer chez lui ni de goûter ni pain, ni eau dans cette ville : Dieu, affirmait-il, le lui avait interdit, ainsi que de reprendre le chemin par où il était venu, mais il devait, pour s'en retourner, en choisir un autre. Le roi admira sa fermeté mais demeura, quant à lui, dans l'inquiétude, car ces prédictions lui donnèrent à craindre que ses affaires ne vinsent à mal tourner.

Chapitre IX : Le faux prophète de Béthel.

1. [236] Il y avait dans la ville un méchant vieillard, un faux prophète, que Jéroboam tenait en estime, trompé par ses discours flatteurs. Cet homme gardait alors le lit, affaibli par la vieillesse. Ses fils lui rapportèrent l'incident du prophète venu de Jérusalem, les signes miraculeux qui s'étaient produits, et comment Jéroboam, après avoir eu la main desséchée, en avait recouvré l'usage, grâce aux prières de son visiteur. [237] Alors il craignit que l'étranger ne l'éclipsât auprès du roi et n'en reçût des honneurs plus considérables. Il ordonna donc à ses fils de seller aussitôt son âne et de le lui tenir prêt pour un voyage. [238] Ceux-ci s'empresent d'obéir ; lui, enfourche alors la bête et se met à la poursuite du prophète. Il le trouva se reposant sous un arbre touffu et ombreux comme un chêne de belle taille ; il l'embrasse d'abord, puis lui reproche de n'être pas entré chez lui pour y accepter les offrandes de l'hospitalité. [239] Le prophète lui répond que Dieu lui avait interdit de rien goûter chez aucun habitant de leur ville : « Mais, en tout cas, repartit l'autre, cette interdiction ne visait pas ma demeure. Je suis prophète, moi aussi, j'observe le même culte que toi envers Dieu, et je viens maintenant, envoyé par lui, pour t'emmener dîner chez moi. » [240] L'autre, crédule à ces mensonges, consent à rebrousser chemin. Hais pendant qu'ils dînaient encore et s'entretenaient en amis, voici que Dieu apparaît à Jadon et lui déclare que, avant transgressé ses ordres, il subira un châtiment et lequel : « un lion, dit-il, te rencontrera sur ton chemin, après ton départ ; tu seras dévoré par lui et seras privé de sépulture dans les tombes de tes pères. » [241] Ces choses arrivèrent, j'imagine, par le dessein de Dieu, afin que Jéroboam ne s'arrêtât pas aux paroles de Jadon ainsi convaincu de mensonge. Or, tandis que Jadon s'en retournait vers Jérusalem, il rencontra un lion qui l'arracha à bas de sa monture et le mit en pièces. Quant à l'âne, le lion ne lui fit aucun mal, mais s'accroupissant à côté de lui, il veilla sur lui et sur le cadavre du prophète, tant que quelques voyageurs l'avant aperçu s'en allèrent dans la ville l'annoncer au faux prophète. [242] Celui-ci dépêcha ses fils pour rapporter le corps dans la ville, lui fit des funérailles pompeuses, en recommandant à ses fils de l'enterrer lui-même, quand il mourrait, auprès de Jadon, car tout était vrai de ce qu'il avait prophétisé touchant la ville et l'autel et les prêtres et les faux prophètes ; lui-même échapperait à tout outrage après sa mort, s'il était enterré avec ce prophète et si ses ossements se confondaient avec les siens. [243] Ayant donc enseveli le prophète et fait ces recommandations à

ses fils, toujours pervers et impie, il va trouver Jéroboam et s'écrie : « Pourquoi donc es-tu troublé par les discours de cet insensé ? » Comme le roi lui conta l'épisode de l'autel et de sa main, affirmant que c'était un être vraiment divin, un excellent prophète, le scélérat commença d'ébranler cette croyance par de perfides sophismes et, commentant astucieusement les faits, en dénatura le vrai caractère. [244] C'est ainsi qu'il assura que c'était de fatigue que la main du roi s'était engourdie en soulevant les victimes, et qu'une fois reposée, elle était revenue à son état normal ; quant à l'autel, il était nouvellement construit, et, ayant reçu de trop nombreuses et trop lourdes offrandes, s'était rompu et écroulé sous leur poids. Il lui raconta aussi comment l'homme qui avait annoncé ces signes miraculeux avait péri, tué par un lion. « Ainsi, rien dans son caractère, ni dans ses discours ne révélait un prophète. » [245] Par ces paroles, il convainc le roi, et, ayant détourné définitivement sa pensée des actions droites et justes, il le poussa aux actes impies. Tels étaient sa fureur de rébellion contre Dieu et son mépris des lois que chaque jour il cherchait à ajouter un nouveau forfait aux précédents, et plus noir encore. Restons-en là, pour le moment, dans l'histoire de Jéroboam.

Chapitre X : Fin de la vie de Roboam

1. Villes fondées par Roboam ; ses mariages. — 2. Expédition de Sésac, roi d'Égypte, contre Jérusalem. — 3. Reddition de Roboam ; pillage du Temple. — 4. Mort de Roboam.

1. [246] Le fils de Salomon, Roboam, roi des deux tribus, comme nous l'avons dit plus haut, construisit des villes fortes et grandes, à savoir Bethléem, Etamé, Thécoé, Bethsour, Sôchô, Odollam, Ipan, Iarissa, Zipha, Adoraim, Lachis, Azéca, Saram, Elôm et Hébron. [247] Ces premières villes furent bâties dans le territoire de Juda, mais il en construisit d'autres non moindres sur le territoire de Benjamin ; il les munit de remparts, plaça partout des garnisons et des gouverneurs, et mit dans chacune des villes quantité de blé, de vin et d'huile et une abondance de tous les vivres nécessaires ; il y ajouta des myriades de boucliers et de hallebardes. [248] Les prêtres qui se trouvaient dispersés chez tous les Israélites vinrent le rejoindre à Jérusalem ainsi que les Lévites et tout ce que le peuple comptait d'hommes justes et vertueux. Ils désertèrent leurs villes pour venir adorer Dieu à Jérusalem ; car ils ne pouvaient souffrir d'être contraints d'adorer les génisses fabriquées par Jéroboam. Ils fortifièrent ainsi durant trois ans le royaume de Roboam.

[249] Après avoir épousé une femme de sa famille, qui lui donna trois enfants, il épousa encore dans la suite une fille de Thamar, fille d'Absalon, nommée Machané, qui lui était aussi apparentée. [250] Il eut d'elle un fils, qu'il appela Abias. Il engendra encore des enfants de beaucoup d'autres femmes, mais c'est Machané qu'il chérit le plus de toutes. Il eut dix-huit femmes légitimes et trente concubines, qui lui donnèrent vingt-huit fils et soixante filles. Il désigna comme successeur de son trône Abias, né de Machané, et lui conga ses trésors et ses villes les plus fortes.

2. [251] C'est souvent, je crois, une cause de malheurs et de dérèglement pour les hommes que la grandeur de leur pouvoir et le développement de leur prospérité. Grisé. en effet, par les progrès de sa royauté, Roboam se laissa entraîner à des actes illicites et impies et méprisa le culte de Dieu, si bien que le peuple se mit à imiter ses péchés. [252] Car les mœurs des sujets se corrompent en même temps que la conduite de leurs maîtres : ils renoncent à une tempérance qui semblerait blâmer l'impudence de ceux-ci, et adoptent leurs vices comme si c'étaient des vertus : en effet, il n'est pas possible de paraître approuver la conduite des rois, [253] si l'on n'agit pas comme eux. C'est ainsi qu'il advint aux sujets de Roboam : témoins de ses impiétés et de ses débordements, ils s'efforcèrent de ne pas offenser le roi par leur attachement à la vertu. Cependant, pour châtier ses outrages, Dieu envoie le roi des Égyptiens, Sousac(os), dont Hérodote attribue par erreur les actes à Sésostris. [254] Ce Sousac marche contre Roboam, la cinquième année de son règne, avec de nombreuses myriades de combattants : il était suivi de douze cents chars, de soixante mille cavaliers et de quatre cent mille fantassins ; la plupart étaient tirés de Libye et d'Éthiopie. [255] Ayant donc fait irruption dans le pays des Hébreux, il s'empare sans coup férir des villes les plus fortes du royaume de Roboam, et, après les avoir munies de garnisons, marche sur Jérusalem.

3. [256] Roboam et le peuple, enfermés dans la ville, par suite de l'expédition de Sousac, suppliaient Dieu de leur donner la victoire et le salut, mais ils ne purent le persuader de soutenir leur cause. Le prophète Saméas leur déclara que Dieu menaçait de les abandonner, comme eux-mêmes avaient abandonné son culte. En entendant ces paroles, le découragement les envahit et, ne voyant plus de moyen de salut, ils s'empressèrent tous de confesser que Dieu aurait raison de les délaissier, puisqu'ils s'étaient montrés impies à son égard et avaient violé ses lois. [257] Quand Dieu les vit ainsi disposés et s'avouant mutuellement

leurs péchés, il dit au prophète qu'il ne voulait pas leur ruine, mais les assujettirait néanmoins aux Égyptiens, afin qu'ils connussent s'il était moins pénible de servir un homme que Dieu. [258] Cependant Sousac, s'étant emparé sans coup férir de la ville, où Roboam, dans sa terreur, l'avait accueilli, ne respecta pas les conventions intervenues : il pilla le Temple, vida les trésors de Dieu et ceux du roi, emportant des sommes infinies d'or et d'argent sans rien ménager. [259] Il enleva même les boucliers d'or, les longs comme les ronds, que le roi Salomon avait fabriqués. Il ne laissa même pas les carquois d'or que David avait voués à Dieu quand il les eut pris au roi de la Sophène ; cela fait, il revint chez lui. [260] Cette campagne est également mentionnée par Hérodote d'Halicarnasse, qui se trompe seulement sur le nom du roi ; il rapporte que ce roi attaqua beaucoup d'autres nations et qu'il asservit la « Syrie palestinienne » en s'emparant sans coup férir de tous les hommes qui s'y trouvaient. [261] Il est évident que c'est notre nation qu'il veut désigner comme soumise par l'Égyptien. Il raconte, en effet, qu'il laissa dans le pays de ceux qui s'étaient rendus sans combat des colonnes où avait figuré des organes sexuels féminins : or, Roboam, notre roi, lui rendit la ville sans combat. [262] Et il ajoute que les Éthiopiens eux-mêmes ont appris la circoncision des Égyptiens : « car les Phéniciens et les Syriens de Palestine reconnaissent eux-mêmes l'avoir apprise des Égyptiens. » Or, il est certain que, parmi les Syriens de Palestine, nul autre peuple que nous ne pratique la circoncision. Mais là-dessus que chacun pense comme il lui plaira.

4. [263] Sousac s'étant retiré, le roi, pour remplacer les boucliers d'or longs et ronds, en fit faire de même nombre en cuivre qu'il confia aux gardiens du palais royal. Au lieu d'une vie d'expéditions glorieuses et d'exploits éclatants, il régna dans une complète inaction mêlée de crainte, en hostilité continuelle avec Jéroboam. [264] Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans et après un règne de dix-sept ; homme d'un caractère fanfaron et irréfléchi, il avait perdu sa puissance pour n'avoir pas écouté les amis de son père. Il fut enseveli à Jérusalem dans les tombeaux des rois. La succession de la royauté échut à son fils Abias dans la dix-huitième année du règne de Jéroboam sur les dix tribus.

[265] Telle fut l'issue de ces événements. Nous avons à en exposer la suite en ce qui concerne Jéroboam et à dire comment il perdit la vie. Ce roi, sans trêve ni relâche, ne fit qu'offenser Dieu, persistant à construire chaque jour des autels sur

de hautes collines et à choisir des prêtres d'entre le peuple.

Chapitre XI : Règne, mort et succession de Jéroboam

1. Prédications d'Achias à la femme de Jéroboam ; mort de son fils. — 2. Campagne de Jéroboam contre Abias ; discours d'Abias. — 3. Défaite de Jéroboam ; mort d'Abias ; Assa lui succède. — 4. Mort de Jéroboam ; règne de Nadab ; Baasa l'assassine et s'empare du trône.

1. [266] Il ne devait pas se passer longtemps que la divinité ne fit retomber toutes ces impiétés avec le châtement qu'elles méritaient sur la tête de Jéroboam et celle de toute sa famille. Comme il avait à ce moment-là un fils malade, appelé Obimès, il ordonna à sa femme de dépouiller sa robe royale, de s'habiller comme une femme du peuple et de se rendre chez le prophète [267] Achias, car, disait-il, cet homme s'entendait merveilleusement à prédire les événements à venir et lui avait fait à lui-même des révélations touchant sa royauté. Il la pria, quand elle serait chez lui, de l'interroger, en se donnant pour une étrangère, au sujet de son fils, afin de savoir s'il se relèverait de sa maladie. La reine se travestit, ainsi que le lui avait prescrit son mari, et vint dans la ville de Silo où habitait Achias. [268] Au moment où elle allait pénétrer dans la maison du prophète, qui avait perdu la vue par suite de son grand âge, Dieu apparut à Achias et l'instruisit à la fois de la visite de la femme de Jéroboam et des réponses qu'il fallait faire à ses questions. [269] Quand la femme fut entrée dans sa demeure, se présentant comme une femme du commun et une étrangère, le prophète s'écria : « Entre, femme de Jéroboam. Pourquoi te déguises-tu ? Tu ne peux donner le change à Dieu qui, dans une apparition, m'a prévenu de ton arrivée et m'a prescrit le langage que je devais tenir. Retourne donc chez ton mari et dis-lui que Dieu parle ainsi : [270] « Puisque je t'ai fait grand, toi qui étais petit et infime, que j'ai retranché la royauté de la race de David pour te la donner, que tu ne t'es pas souvenu de mes bienfaits et qu'ayant délaissé mon culte, tu as fabriqué et révérendé des dieux de fonte, je t'abattrai de nouveau comme je t'ai élevé, je détruirai toute ta famille, j'en ferai la proie des chiens et des oiseaux. [271] Car un roi sera suscité par moi sur tout le peuple, qui n'épargnera personne de la race de Jéroboam. Dans ce châtement sera compris le peuple lui-même, qui sera chassé de ce beau pays et dispersé dans les régions de l'autre côté de l'Euphrate, parce qu'il s'est associé aux impiétés du roi et qu'il se prosterne devant ses dieux fabriqués

par lui, après avoir abandonné mes sacrifices. [272] Et toi, ô femme, hâte-toi d'aller annoncer ces choses à ton mari. Quant à ton fils, tu le trouveras mort : au moment même où tu entreras dans la ville, la vie l'abandonnera. Il sera enseveli parmi les pleurs de tout le peuple, qui l'honorera d'un deuil public : car il était le seul vertueux de la lignée de Jéroboam. » [273] Quand il eut fait ces prophéties, la femme s'enfuit toute troublée ; désolée de la mort de ce fils, elle pleurait le long du chemin et se frappait la poitrine à la pensée de cette fin imminente et, désespérée d'une infortune irrémédiable, elle allait avec une hâte meurtrière pour l'enfant, — puisque plus elle se pressait, plus approchait le moment de le voir mort, — mais à quoi l'obligeait le devoir envers son mari. Quand elle arriva, elle trouva l'enfant expiré, selon ce qu'avait dit le prophète, et elle conta tout au roi.

2. [274] Jéroboam, sans se soucier de toutes ces menaces, rassembla une grande armée et partit en guerre contre Abias, fils de Roboam, qui avait succédé à son père comme roi des deux tribus : il méprisait, en effet, un adversaire aussi jeune. Nais Abias, informé de l'invasion de Jéroboam, loin de s'en effrayer, montra un courage au-dessus de son âge et de l'attente de l'ennemi. Il leva une armée dans les deux tribus et vint au-devant de Jéroboam en un endroit appelé le mont Sémaron. Là il établit son camp tout près de l'ennemi et fit ses préparatifs de combat. [275] Ses forces se montaient à quatre cent mille hommes ; l'armée de Jéroboam en comptait deux fois autant. Cependant, comme les deux armées rangées face à face s'apprêtaient à l'action et aux dangers et allaient se choquer, Abias se posta debout sur un lieu élevé et, d'un signe de la main, demanda au peuple et à Jéroboam de l'écouter d'abord tranquillement. [276] Le silence établi, il commença à parler ainsi : « Que Dieu ait octroyé pour toujours le commandement à David et à ses descendants, vous mêmes ne l'ignorez pas, mais je m'étonne de voir que, détachés de mon père, vous vous soyez donnés à un esclave comme Jéroboam, et que vous veniez ici maintenant combattre ceux à qui Dieu attribua la royauté et pour leur arracher l'empire qui leur reste : car la part la plus grande en est, contre toute justice, détenue jusque maintenant par Jéroboam. [277] Or, je ne pense pas qu'il continue d'en jouir longtemps. Dieu, en le châtant même pour le passé, saura mettre fin à son impiété et aux offenses qu'il n'a cessé de commettre envers lui et qu'il vous a entraînés à imiter, alors que mon père ne vous avait fait tort en rien, mais vous avait simplement froissés par des paroles prononcées dans une assemblée sous l'influence de conseillers pervers ; c'est pour cela

qu'en apparence vous l'avez abandonné, lui, par colère, tandis qu'en réalité vous vous êtes détachés de Dieu et de ses lois. [278] Pourtant il eût été juste de votre part de pardonner à un homme jeune, et inexpérimenté dans le gouvernement d'un peuple, non seulement des propos désagréables, mais même quelque acte fâcheux qu'il aurait pu commettre par l'effet de sa jeunesse et de son ignorance des affaires : vous auriez dû agir ainsi par égard pour son père Salomon et pour les bienfaits dont celui-ci vous a comblés : car il convient que la faute des enfants soit rachetée par les mérites des pères. [279] Mais vous n'avez songé à rien de tout cela, ni naguère, ni maintenant, et vous voilà toute une grande armée marchant contre nous. Cependant, qu'est-ce qui vous donne foi en la victoire ? Sont-ce les génisses d'or et les autels établis sur les hauteurs, qui sont des preuves de votre impiété et non de votre dévotion ? Ou est-ce votre armée, supérieure en nombre à la nôtre, qui vous donne bon espoir ? [280] Mais la force des myriades n'est rien quand une armée combat pour une cause scélérate : c'est dans la justice seule et la piété envers la divinité que peut résider l'espérance vraiment certaine de vaincre ses adversaires, et cette espérance, elle est citez nous qui avons observé dès l'origine les institutions légales et révérans notre Dieu propre, non un Dieu façonné à la main d'une matière fragile, ni inventé par un roi criminel dans le dessein de tromper le peuple, mais un Dieu qui s'est créé lui-même, et qui est le commencement et la fin de toutes choses. [281] Je vous conjure donc, même à cette heure, de vous repentir et de suivre un plus judicieux avis en renonçant à la lutte et en vous ralliant aux institutions nationales et aux principes qui vous ont conduits à un si haut degré de prospérité. »

3. [282] Ainsi parla Abias au peuple. Tandis qu'il parlait encore, Jéroboam dépêcha en secret quelques soldats qui sortirent du camp par des issues dissimulées pour aller cerner Abias. Celui-ci ainsi pris au milieu des ennemis, son armée s'effraya et perdit courage. Mais Abias se mit à les exhorter et les conjura de mettre leurs espoirs en Dieu, en un Dieu qui, lui, ne se laisserait pas cerner par les ennemis. Alors tous ensemble invoquent le secours de Dieu, et les prêtres avant donné le signal en sonnans de la trompette, ils poussent des clameurs et marchent contre leurs ennemis. [283] Dieu fit fléchir le courage de ceux-ci et brisa leur vigueur ; il donna, au contraire, l'avantage à l'armée d'Abias. [284] Ils firent un carnage des troupes de Jéroboam tel que l'histoire n'en tonnait pas de semblable ni chez les Grecs, ni chez les Barbares, et durent à Dieu une victoire étonnante

et mémorable. Cinq cent mille ennemis tombèrent sous leurs coups ; ils saccagèrent leurs villes les mieux fortifiées, qu'ils enlevèrent d'assaut, Béthel et sa toparchie, et Isana avec la sienne. [285] Après cette défaite, Jéroboam ne reprit plus aucune puissance tant que vécut Abias. Mais ce dernier ne survécut que peu de temps à sa victoire ; il mourut après un règne de trois ans. On l'ensevelit à Jérusalem dans les tombeaux de ses ancêtres : il laissait vingt-deux fils et seize filles. Il avait eu tous ces enfants de quatorze femmes. [286] Il eut pour successeur au trône son fils Asa (Asanos) ainsi que la mère du jeune homme, nommée Machéa. Sous son pouvoir, le pays d'Israël jouit pendant dix ans de la paix.

4. [287] Voilà ce qui nous a été transmis touchant Abias, fils de Roboam, fils de Salomon. Jéroboam, le roi des dix tribus, mourut à son tour, après vingt-deux ans de règne. Il eut pour successeur son fils Nadab(os), alors qu'Asa avait déjà régné deux ans. Le fils de Jéroboam gouverna deux ans, semblable à son père en impiété et en perversité. [288] Pendant ces deux ans, il attaqua Gabatha, ville des Philistins, qu'il s'obstina à investir pour s'en emparer. Mais il mourut dans un guet-apens tendu par un de ses amis, nommé Basanos (Baasa), fils de Macheilos, qui, après l'avoir tué, s'empara de la royauté et extermina toute la famille de Jéroboam. [289] Et il advint, conformément à la prophétie de Dieu, que, parmi les parents de Jéroboam, les uns périrent dans la ville déchirés et dévorés par les chiens, et les autres dans les champs subirent le même sort de la part des oiseaux. C'est ainsi que la maison de Jéroboam reçut le juste châtement de son impiété et de ses iniquités.

Chapitre XII : Règnes d'Asa et d'Omri

1. Règne d'Asa ; invasion de Zaréos, roi d'Éthiopie. — 2. Victoire d'Asa ; prédictions d'Azarias. — 3. Crimes de Basa ; prédictions de Jéhu ; Basa fortifie Aramathôn. — 4. Alliance d'Asa avec le roi de Damas ; mort de Basa ; règne d'Éla ; il est assassiné par Zimri. — 5. Défaite de Zimri ; règne d'Omri ; fondation de Samarie. — 6. Réflexions sur les rois d'Israël ; mort d'Asa, roi de Juda ; avènement de Josaphat.

1. [290] Le roi de Jérusalem, Asa, avait d'excellentes mœurs et un esprit dirigé vers la divinité ; tous ses actes, toutes ses pensées tendaient à la piété et à l'observance des lois. Il travailla à rendre son royaume prospère en retranchant tout mauvais élément et le purifiant de toute souillure. [291] Il eut une armée d'élite

pourvue de boucliers longs et de hallebardes, trois cent mille hommes de la tribu de Juda et, dans celle de Benjamin, deux cent cinquante mille, armés de boucliers ronds et d'arcs. [292] Il avait déjà dix ans de règne quand Zaraeos, roi d'Éthiopie, l'attaqua avec de grandes forces : neuf cent mille fantassins, cent mille cavaliers et trois cents chars. Zaraeos avait poussé jusqu'à la ville de Marissa, qui est dans la tribu de Juda, lorsque Asa marcha à sa rencontre avec ses troupes. [293] Il rangea son armée en bataille en face de l'ennemi dans un ravin nommé Saphtha, non loin de cette ville, et dès qu'il aperçut la multitude des Éthiopiens, il éleva la voix pour demander à Dieu la victoire et la destruction de toutes ces myriades d'adversaires. Rien ne lui donnerait, disait-il, le courage de marcher contre Zaraeos, si ce n'est cet appui divin qui peut assurer au petit nombre l'avantage sur le grand et aux faibles sur le fort.

2. [294] Pendant qu'Asa parlait ainsi, Dieu lui donna un signe de victoire. Alors il engage la lutte, tout joyeux des prédictions de Dieu, massacre nombre d'Éthiopiens et chasse le reste en déroute jusque dans le pays de Gérar. Puis, ayant cessé le carnage, les vainqueurs partent au pillage de la ville, — car Gérar était prise, — ainsi que du camp ennemi, de sorte qu'ils enlevèrent quantité d'or et d'argent et emportèrent un fort butin : chameaux, bêtes de somme et troupeaux de bétail. [295] Asa et ses troupes, après une si grande victoire et un tel butin procurés par Dieu, retournèrent à Jérusalem. Comme ils y arrivaient, ils rencontrèrent sur la route un prophète nommé Azarias. Celui-ci leur commanda de s'arrêter et commença à leur dire que cette victoire leur avait été accordée par Dieu parce qu'ils s'étaient montrés justes et purs et qu'ils avaient agi en tout selon sa volonté. [296] « Que si donc vous persévérez, dit-il, Dieu vous procurera toujours la victoire sur vos ennemis et une vie pleine de félicité ; mais si vous trahissez la religion, il vous arrivera tout le contraire. Il viendra alors un temps où l'on ne trouvera plus un seul prophète véridique dans votre peuple, ni un prêtre pratiquant la justice, [297] mais les cités seront démolies et la nation sera dispersée par toute la terre pour y mener une vie d'étrangers et de vagabonds. » Il leur conseillait, pendant qu'il était temps encore, de devenir justes et de ne pas s'aliéner la bienveillance divine. Le roi et le peuple se réjouirent de ces paroles et mirent tous leurs soins à cultiver la vertu. tous ensemble et chacun en particulier. Le roi envoya aussi des agents dans le pays pour y veiller au respect des institutions légales.

3. [298] Tels furent les événements sous Asa, roi des deux tribus. J'en reviens maintenant au roi du peuple d'Israël, Basa, qui avait tué Nadab, fils de Jéroboam, et s'était emparé du pouvoir. [299] Il habitait dans la ville de Tharsale, dont il avait fait sa résidence, et régna vingt-quatre ans. Plus pervers et plus impie que Jéroboam et son fils, il fit beaucoup de mal à son peuple et offensa Dieu gravement. Dieu lui envoya le prophète Jéhu (Yous) pour lui prédire qu'il anéantirait toute sa famille et la ferait succomber aux mêmes maux dont il avait accablé la maison de Jéroboam, [300] puisque, devant à Dieu la royauté, loin de répondre à ses bienfaits en gouvernant le peuple avec justice et piété, — conduite aussi salutaire à ceux qui la suivent qu'agréable à Dieu, — il avait imité le scélérat Jéroboam et montré que, si ce dernier avait rendu l'âme, toute sa perversité avait survécu en lui-même. Il subirait donc, à bon droit, les mêmes malheurs, puisqu'il avait pratiqué les mêmes vices. [301] Cependant Basa, bien qu'instruit d'avance des malheurs qui devaient l'accabler ainsi que toute sa famille en raison de ses forfaits, ne sut pas davantage se modérer dans la suite, afin de conjurer une mort due à sa perversité croissante et d'acheter le pardon divin par le repentir des fautes déjà commises. [302] Loin de là : de même que certains hommes, tentés par des récompenses promises s'ils atteignent un certain objet, ne cessent d'y travailler avec zèle, ainsi Basa, après les prédictions du prophète, comme s'il eût estimé pour des bienfaits les maux les plus affreux, la mort de sa famille et la ruine de sa maison, ne fit que se pervertir davantage, et chaque jour, comme un champion du crime, il y donnait tous ses efforts. [303] A la fin, ayant réuni de nouveau son armée, il marcha contre une ville non sans importance, nommée Aramathôn, située à quarante stades de Jérusalem, s'en empara et la fortifia, avec le projet d'y laisser une garnison et de s'en servir comme d'un poste avancé pour aller ravager le royaume d'Asa.

4. [304] Asa, redoutant l'entreprise de l'ennemi et réfléchissant que les troupes laissées à Aramathôn feraient beaucoup de mal dans tout son royaume, dépêcha des envoyés avec de l'or et de l'argent au roi des Damascéniens pour le supplier de lui venir en aide et pour lui rappeler aussi qu'une amitié datant de leurs pères les liait l'un à l'autre. [305] Le roi de Damas reçut avec plaisir cette quantité de richesses et fit alliance avec lui en rompant toute amitié avec Basa ; il envoya ses capitaines vers les villes du royaume d'Israël, avec ordre de les dévaster. Ceux-ci se mirent en route et brûlèrent ou saccagèrent quantité de villes, telles Yoannès, Dana,

Abellané et beaucoup d'autres. [306] A ces nouvelles, le roi des Israélites cessa de bâtir et de fortifier Aramathôn et s'en retourna en hâte porter secours à ses sujets en danger. Cependant Asa s'empara des matériaux réunis par Basa pour la construction de la place et fonda dans le même endroit deux villes fortes, dont l'une s'appela Gaba, l'autre Mestaphas. [307] Dans la suite, Basa n'eut plus l'occasion de faire campagne contre Asa. Il fut prévenu, eu effet, par le destin. On l'ensevelit dans la ville de Tharsa, et le trône échut à son fils Éla (Elanos). Celui-ci, après un règne de deux ans, mourut assassiné dans un guet-apens tramé par Zamarios, chef de la moitié de la cavalerie. [308] Comme il était en train de festoyer chez son intendant Olsa, Zamarios persuada à quelques-uns de ses cavaliers de lui courir sus et de le tuer, alors qu'il était seul, sans ses hommes d'armes et ses capitaines, lesquels étaient tous occupés au siège de Gabatha, ville des Philistins.

5. [309] Après avoir assassiné Éla, le chef de la cavalerie, Zamarios, s'empare lui-même du trône et immole toute la famille de Basa, selon la prophétie de Jéhu. Il advint, en effet, que sa maison fut complètement anéantie en raison de son impiété, comme nous avons écrit que fut anéantie celle de Jéroboam. [310] L'armée qui assiégeait Gabatha, ayant appris le sort du roi et comment Zamarios, son meurtrier, occupait le trône, désigna de son côté comme roi son général Omri (Amarinos) ; celui-ci fait remonter son armée de Gabatha, arrive à la capitale Tharsa, attaque la ville et s'en empare de vive force. [311] Zamarios, voyant la ville prise, se réfugie dans la partie la plus retirée du palais royal et y ayant mis le feu, périt lui-même dans les flammes après avoir régné sept jours. Aussitôt le peuple des Israélites se divisa : les uns voulaient pour roi Thamnæos, les autres Omri. La victoire resta aux partisans de ce dernier : ils mettent Thamnæos à mort, et Omri devient roi de tout le peuple. [312] Ce fut dans la trentième année du règne d'Asa qu'Omri commença son règne, qui dura douze ans : il passa les six premiers dans la ville de Tharsa, les autres dans la ville nommée (So)maréôn et appelée Samarie par les Grecs. Il lui donna ce nom de (So)maréôn, d'après Somaros qui lui vendit la colline sur laquelle il bâtit la ville. [313] Omri ne se distingua de ces prédécesseurs qu'en surpassant leur perversité. Tous, en effet, rivalisèrent en efforts pour détacher le peuple de Dieu par leurs impiétés quotidiennes ; c'est pourquoi Dieu les fit se détruire l'un l'autre, sans laisser aucun descendant de leur famille. Omri mourut à Samarie et eut pour successeur son fils Achab(os).

6. [314] On peut apprendre de tous ces faits quelle sollicitude la divinité apporte aux affaires humaines, et comment elle chérit les bons et déteste les pervers, qu'elle déracine entièrement. C'est ainsi que les rois des Israélites ont péri misérablement à peu d'intervalle, victimes les uns des autres, ainsi que leurs familles, pour leur impiété et leurs crimes, tandis que le roi de Jérusalem et des deux tribus, Asa, grâce à sa piété et à sa justice, fut conduit par Dieu à une longue et prospère vieillesse et mourut heureusement après quarante et un ans de règne. [315] A sa mort, le pouvoir échut à son fils Josaphat(ès), dont la mère s'appelait Abida. Ce dernier fut réputé par tous avoir imité dans ses actes son aïeul David pour le courage et la piété. Mais rien ne nous presse de parler dès maintenant de ce roi.

Chapitre XIII : Achab et Élie

1. Achab épouse Jézabel ; introduction du culte de Baal. — 2. Le prophète Élie prédit une sécheresse ; la veuve de Sarepta ; témoignage de l'annaliste Ménandre. — 3. Élie ressuscite l'enfant de la veuve. — 4. Rencontre d'Élie et d'Obédias. — 5. Élie et les prophètes de Baal sur le Mont Carmel. — 6. La pluie met fin à la sécheresse — 7. Fuite d'Élie dans le désert : ses visions sur le Mont Sinaï ; il s'adjoint Élisée. — 8. La vigne de Naboth ; meurtre de Naboth ; châtement annoncé à Achab.

1. [316] Achab, roi des Israélites, eut sa résidence à Samarie et garda le pouvoir pendant vingt-deux ans, sans faire autrement que les rois précédents, sinon qu'il imagina pis encore par un comble de perversité, imitant leurs forfaits et leurs offenses envers la divinité, et rivalisant surtout avec l'impie de Jéroboam. [317] En effet, il se prosterna devant les génisses fabriquées par ce roi, et y ajouta encore d'autres inventions extravagantes. Il prit pour femme une fille d'Ithobal, roi des Tyriens et des Sidoniens, qui avait nom Jézabel(é), et qui lui apprit à adorer ses propres dieux. [318] C'était une femme entreprenante et hardie ; elle en vint à ce degré d'insolence et de frénésie qu'elle bâtit un temple au dieu des Tyriens, qu'ils appellent Bêlos, et fit planter en son honneur un bois sacré d'arbres de toute espèce. Elle institua, en outre, pour ce dieu des prêtres et des faux prophètes. Le roi lui-même eut dans son entourage beaucoup de ces hommes, dépassant ainsi en démence et en dépravation tous ses prédécesseurs.

2. [319] Un prophète du Dieu suprême, de la ville de Thesbôneen Galaditide, vint près d'Achab et lui révéla que Dieu lui avait annoncé qu'il ne ferait pas

pleuvoir durant ces années-là et n'enverrait pas de rosée sur la terre jusqu'à ce que son prophète réparût. Ayant confirmé ces paroles par serment, il se retira vers le sud et établit sa demeure près d'un torrent qui lui fournissait à boire ; quant à la nourriture, chaque jour des corbeaux la lui apportaient. [320] Mais comme le cours d'eau vint à se tarir, faute de pluie, il se rendit dans la ville de Sarephthanon loin de Sidon et de Tyr, entre lesquelles elle est située : Dieu le lui ordonnait, ajoutant qu'il trouverait là une veuve qui lui donnerait à manger. [321] Parvenu à peu de distance de la porte, il aperçoit une ouvrière occupée à recueillir du bois. Dieu lui ayant marqué que c'était cette femme qui allait le nourrir, il s'approcha d'elle, la salua et lui demanda de l'eau à boire ; puis, comme elle s'en allait, il la rappela et la pria de lui rapporter aussi du pain. [322] La femme jura qu'elle n'avait rien chez elle qu'une poignée de farine et un peu d'huile et qu'elle allait, après avoir ramassé du bois, pétrir cette farine et en faire du pain pour elle et son enfant ; après quoi, ce pain épuisé, disait-elle, ils mourraient de faim, n'ayant plus aucune ressource. — « Reprends courage, dit alors le prophète, retourne chez toi et attends-toi à un sort meilleur, mais fais-moi d'abord un petit mets pour moi et apporte-le. Car je te prédis que ai ce vase de farine ai cette fiole d'huile ne s'épuiseront jamais pour toi, jusqu'à ce que Dieu ait fait pleuvoir. » [323] Il dit, et la femme, revenue chez elle, fit ce qui lui avait été prescrit, et elle eut de quoi manger pour elle et de quoi nourrir son enfant et le prophète ; rien ne leur fit défaut jusqu'à ce que la sécheresse eût cessé. [324] Ce manque de pluie est aussi mentionné par Ménandre dans les *Annales* d'Ithobal, roi des Tyriens, en ces termes : « Une sécheresse eut lieu sous lui depuis le mois Hyperbérétaios jusqu'au mois Hyperbérétaios de l'année suivante, mais, sur ses supplications, de violents coups de tonnerre se produisirent. Ce roi fonda la ville de Botrys en Phénicie et celle d'Auza en Libye. » Tels sont les détails donnés par Ménandre sur la sécheresse qui eut lieu sous Achab, car Ithobal, roi des Tyriens, fut le contemporain de ce roi.

3. [325] Revenons à la femme dont nous avons parlé, celle qui nourrissait le prophète : son enfant étant tombé malade au point de perdre le souffle et de passer pour mort, elle gémissait, se déchirait la poitrine de ses mains, poussant des plaintes que lui inspirait sa douleur ; elle accusait le prophète d'être venu chez elle pour dénoncer ses péchés et d'avoir causé ainsi la mort de l'enfant. [326] Mais lui l'invita à reprendre courage et à lui confier son fils, à qui il rendrait la vie. Elle lui livra donc le corps et il l'emporta dans la cellule où il habitait,

l'étendit sur le lit et éleva sa voix vers Dieu, lui reprochant d'avoir mal récompensé celle qui l'avait accueilli et nourri, puisqu'il lui enlevait son fils ; il le supplia de faire rentrer l'âme dans le corps de l'enfant et de lui rendre la vie. [327] Dieu prit en pitié la mère et consentit à épargner au prophète la honte de sembler être venu chez elle pour son malheur : contre toute attente l'enfant revécut. La femme remercia le prophète et déclara qu'elle voyait clairement à présent que la divinité conversait bien avec lui.

4. [328] A quelque temps de là, il va trouver le roi Achab, selon la volonté de Dieu, pour lui annoncer la pluie prochaine. La famine sévissait alors dans tout le pays avec une complète pénurie des vivres nécessaires : non seulement les hommes manquaient de pain, mais le sol, privé de pluie, ne pouvait même fournir la pâture nécessaire aux chevaux et autres bêtes de somme. [329] Aussi le roi, ayant appelé Obédias, l'intendant de ses biens, lui dit qu'il voulait s'en aller vers les sources des fleuves et les torrents, afin de récolter l'herbe qui pourrait s'y trouver pour en nourrir le bétail ; il ajouta qu'il avait envoyé par toute la terre à la recherche du prophète Élie sans le découvrir. [330] Et il ordonna à Obédias de l'accompagner. Ayant décidé le départ, Obédias et le roi se partagèrent les pistes à suivre et s'en furent chacun de son côté. Or, dans le même temps où la reine Jézabel faisait massacrer les prophètes, Obédias en avait caché cent dans les cavernes souterraines et les nourrissait en leur procurant seulement du pain et de l'eau. [331] Obédias s'était séparé du roi quand il rencontra le prophète Élie : il lui demanda qui il était et, renseigné, s'inclina devant le prophète. Élie lui commanda alors d'aller auprès du roi et de lui annoncer qu'il était présent. [332] Mais Obédias lui demanda : « Quel mal t'ai-je fait pour m'envoyer vers celui qui cherche à te tuer et fouille dans cette intention toute la terre ? Ignoristu qu'il a dépêché en tout lieu des hommes chargés, s'ils te saisissaient, de te conduire à la mort ? — [333] J'appréhende, d'autre part, ajouta-t-il, que, Dieu t'apparaissant à nouveau, tu t'en ailles en un autre endroit, et qu'alors, le roi m'envoyant te chercher et n'ayant pu te trouver nulle part, je paie de ma mort sa déconvenue. » [334] Il supplie donc le prophète de prendre souci de sa sécurité, lui révèle le zèle dont il a fait preuve au profit de ses confrères, comment il avait sauvé cent prophètes, tous les autres ayant été immolés par Jézabel, et qu'il les tenait cachés et les nourrissait. Mais Élie l'invite à aller sans crainte trouver le roi et lui garantit sous serment qu'il se montrera le jour même à Achab.

5. [335] Alors Obédias se décide à annoncer à Achab le retour d'Élie. Le roi alla à sa rencontre et lui demanda avec colère s'il était bien celui qui avait fait tant de mal au peuple hébreu et causé la stérilité. Élie, incapable de flatter le roi, répond que c'est lui, Achab, qui est responsable de tous ces malheurs, lui et sa famille, parce qu'ils ont introduit dans le pays des dieux étrangers et les adorent, au mépris de leur Dieu national, le seul véritable, et sans plus se soucier de celui-ci. [336] Quant à présent, il l'invitait, dès son retour, à réunir autour de lui tout le peuple sur le mont Carmel, ainsi que ses prophètes et ceux de sa femme, dont il indiqua le nombre, et les prophètes des bocages sacrés, au nombre d'environ quatre cents [337] Quand ils furent tous accourus sur ladite montagne, mandés par Achab, le prophète Élie, se dressant au milieu d'eux, leur demanda jusqu'à quand ils vivraient ainsi flottant dans leur sentiment et leurs opinions. En effet, s'ils tenaient que le Dieu de leur pays était le vrai et l'unique, il fallait lui obéir et suivre ses commandements ; que s'ils ne faisaient aucun cas de lui et jugeaient qu'il fallait adorer des dieux étrangers, ils n'avaient qu'à s'attacher à ceux-ci. [338] Le peuple n'avant rien répondu à ces paroles. Élie voulut éprouver la puissance des dieux étrangers et celle de son Dieu dont il était là le seul prophète, tandis que les autres étaient quatre cents : il demanda qu'on lui permit de prendre une génisse et, une fois immolée, de la placer sur le bûcher sans allumer de feu par-dessous ; les autres feraient de même et supplieraient leurs dieux de consumer les bois : ainsi ils connaîtraient la véritable nature de Dieu. [339] Cette proposition agréée, Élie invita les prophètes à faire leur choix les premiers, à immoler la génisse et à invoquer leurs dieux. Comme rien ne se produisit après ce sacrifice, en dépit de leurs prières et de leurs invocations, Élie, en raillant, les exhorta à appeler leurs dieux à grands cris, car, sans doute, ils étaient en voyage ou endormis. [340] En vain ils continuèrent leurs invocations de l'aube jusqu'à midi, se tailladant avec leurs glaives et leurs lances, selon la coutume de leur pays. Alors, Élie, voulant à son tour effectuer son sacrifice, pria les faux prophètes de reculer, le reste du peuple de s'avancer près de lui pour bien veiller à ce qu'il ne mit pas le feu aux bois à la dérobée. [341] La foule s'étant approchée, il prit douze pierres, selon le nombre des tribus du peuple hébreu, et en dressa un autel de sacrifice, autour duquel il creusa un fossé très profond. Puis il posa les bûches sur l'autel et les chairs au-dessus, et commanda qu'on remplît quatre cruches d'eau à la fontaine et qu'on les versât sur l'autel de façon à faire déborder le

liquide et à remplir tout le fossé comme avec une source jaillissante. [342] Cela fait, il commença de prier Dieu, le suppliant de manifester sa puissance au peuple depuis si longtemps égaré. Pendant qu'il parlait, soudain une flamme s'abattit du ciel aux yeux du peuple et dévora la victime ; l'eau même s'évapora et tout l'endroit resta à sec.

6. [343] À ce spectacle, les Israélites se jetèrent à terre et adorèrent le Dieu un, l'appelant le plus grand et le seul véritable, traitant les autres de vains noms forgés par une croyance grossière et insensée. Puis ils se saisissent des prophètes de ces faux dieux et les mettent à mort sur l'exhortation d'Élie. Et celui-ci dit au roi d'aller prendre son repas, sans autre souci, car bientôt il verrait Dieu envoyer la pluie. [344] Alors Achab se retira ; Élie monta au sommet du mont Carmel, s'assit sur le sol, appuya sa tête contre ses genoux et pria son serviteur de monter ; sur un poste de guette d'où ses regards porteraient sur la mer, et, dès qu'il verrait un nuage se former quelque part, de le prévenir, car jusque-là le ciel était resté serein. [345] Le serviteur fit la course à plusieurs reprises et chaque fois dit ne rien voir ; à son septième voyage, il déclara apercevoir un point noir dans l'air, pas plus grand que la trace du pied d'un homme. A cette nouvelle, Élie envoie un messenger à Achab pour lui conseiller de rentrer à la ville avant que n'éclate l'averse. [346] Achab arrive dans la ville de Yesrael, et peu après, le ciel s'obscurcit et se couvre de nuages, un vent violent survient avec une pluie abondante. Et le prophète, animé de l'esprit de Dieu, courut avec le char du roi jusqu'à la ville de Yesrael.

7. [347] Quand la femme d'Achab, Jézabel, apprit les miracles accomplis par Élie et le massacre de ses prophètes, furieuse, elle lui dépêcha ses messagers, avec menace de le faire périr comme il avait fait périr ses prophètes. [348] Effrayé, Élie s'enfuit dans la ville appelée Bersoubée, qui est à l'extrémité du territoire occupé par la tribu de Juda, près du pays des Iduméens ; avant laissé là son serviteur, il se retira dans le désert. Après avoir, dans des prières, demandé la mort, — car il n'était pas meilleur que ses pères pour tenir si fort à la vie, eux morts, — [349] il s'endormit au pied d'un arbre. Quelque bruit le réveille : il se lève et trouve près de lui de la nourriture et de l'eau. Il mange et, avant repris des forces grâce à ce repas, parvient au mont appelé Sinaï, où l'on dit que Moïse reçut les lois de Dieu. [350] Là il trouve une caverne profonde ; il y pénètre et y établit son séjour. Comme une voix mystérieuse lui demandait pourquoi il était venu là, désertant la ville, il répondit que c'était parce qu'il avait tué les

prophètes des dieux étrangers et persuadé au peuple qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, celui qu'ils avaient adoré dès le commencement ; c'est pour expier cet acte qu'il était recherché par l'épouse du roi. [351] De nouveau la voix s'élève et lui dit de sortir le lendemain à la lumière : il lui serait révélé alors ce qu'il avait à faire. Le jour venu, il sort de la caverne, entend trembler la terre et voit une raie de feu brillante. [352] Puis le silence s'établit et une voix divine l'exhorte à ne pas s'inquiéter de ce qui s'était passé, car nul de ses ennemis ne triompherait de lui, lui ordonne de rentrer dans son pays et de désigner, comme roi des Hébreux, Jéhu (Yéous), fils de Némessaeoset, comme roi des Syriens, Azaël(os) de Damas, enfin de se choisir comme successeur à lui-même Élisée (Elissaeos) de la ville d'Abéla : le peuple impie serait anéanti, partie par Azael, partie par Jéhu. [353] Élie, ayant entendu ces paroles, retourne au pays des Hébreux et, ayant surpris Élisée, fils de Saphat(os), en train de labourer avec quelques autres qui poussaient douze attelages, il s'approcha et lança sur lui son manteau. [354] Aussitôt Élisée se mit à prophétiser et, laissant ses bœufs, suivit Élie. Cependant il lui demanda la permission d'embrasser ses parents et, comme Élie la lui accorda, il prit congé d'eux et s'en alla ensuite avec lui, et, durant toute la vie d'Élie, il fut son disciple et son serviteur.

8. [355] Tels furent les actes de ce prophète. Cependant, il y avait un certain Naboth (Nabouthos) dans la ville d'Izaros, qui possédait un champ dans le voisinage du roi. Celui-ci lui demanda de lui vendre, au prix qu'il voudrait. son champ qui était proche des siens, car il désirait les joindre et n'en faire qu'un seul domaine ; que s'il ne voulait pas d'argent, il lui serait loisible de choisir en échange un des champs du roi. Naboth répondit qu'il n'en ferait rien et qu'il entendait cueillir lui-même les fruits de sa terre, celle qu'il avait héritée de son père. [356] Tourmenté comme d'une offense de n'avoir pu s'emparer du patrimoine d'autrui, le roi s'abstint du bain et du repas. Comme Jézabel, sa femme, lui demandait le motif de son chagrin, pourquoi il refusait de se baigner, ne déjeunait ni ne dînait, il lui raconta la stupidité de Naboth, et comment, encore qu'il eût usé envers lui de paroles plus conciliantes et plus humbles qu'il ne convient à la puissance royale, il avait eu la mortification de se voir refuser l'objet de ses désirs. [357] Jézabel l'exhorta à ne pas se montrer pusillanime en l'occurrence, à bannir son chagrin et à reprendre soin de son corps comme à l'ordinaire ; elle se chargeait, pour sa part, du châtement de Naboth. [358] Aussitôt elle envoie des lettres aux notables Israélites au nom d'Achab,

les priant d'ordonner un jeûne et de faire une assemblée où s'assiérait au premier rang Naboth, qui était d'une famille illustre ; trois hommes sans scrupules, subornés par eux, viendraient témoigner contre lui qu'il avait blasphémé Dieu et le roi ; alors on le lapiderait et on s'en déferait ainsi. [359] Naboth, convaincu, suivant l'ordre de la reine, d'avoir blasphémé Dieu et Achab, mourut lapidé par la foule. Jézabel, à cette nouvelle, entre chez le roi et l'invite à prendre possession, sans bourse délier, de la vigne de Naboth. [360] Achab se réjouit de cette bonne fortune ; il saute hors du lit et court voir la vigne de Naboth. Mais Dieu, courroucé, envoie le prophète Élie dans le champ de Naboth pour rencontrer Achab et l'interroger pourquoi, après avoir tué le légitime propriétaire du champ, il s'en était constitué injustement l'héritier. [361] Quand il parut devant Achab, le roi lui dit qu'il pouvait prononcer sur lui comme il l'entendrait, car il avait honte d'être surpris par lui en faute. Alors Élie lui prédit que, dans le même lieu où le cadavre de Naboth a été dévoré par les chiens, son sang et celui de sa femme sera répandu, et toute sa famille périra, pour avoir osé de telles iniquités et fait périr un citoyen iniquement, contrairement aux lois de sa patrie. [362] Achab, pénétré de douleur et de remords pour son crime, revêtit un cilice et s'en alla pieds nus, sans toucher aucune nourriture, confessant hautement ses péchés, dans l'espoir d'apaiser Dieu. Dieu dit alors au prophète que, tant qu'Achab vivrait, il ajournerait le châtement de sa race en considération de son repentir, mais qu'il accomplirait sa menace sur le fils d'Achab. Et le prophète en informa le roi.

Chapitre XIV : Victoires d'Achab face au syrien Adad

1. Le roi de Syrie Adad assiège Samarie ; messages à Achab. — 2. Victoire d'Achab. — 3. Adad prépare une seconde campagne. — 4. Nouvelle victoire d'Achab ; il fait grâce à Adad. — 5. Le prophète Michée lui reproche son indulgence.

1. [363] Pendant que ces événements se passaient pour Achab, à la même époque, le fils d'Adad, roi des Syriens et de Damas, ayant rassemblé des troupes de tout son pays et fait alliance avec trente-deux rois de la Trans-Euphratène, marche contre Achab. Celui-ci, ne pouvant se mesurer avec une telle armée, n'accepta pas le combat, mais enferma dans les villes les plus fortes toutes les richesses du pays ; lui-même resta à Samarie, qui était environnée de remparts très puissants, et de toute façon paraissait inexpugnable. Le Syrien, ramassant ses forces, marche sur Samarie, fait

camper l'armée aux alentours, et en entreprend le siège. [365] Puis, il envoie un héraut à Achab lui demander de recevoir ses ambassadeurs qui lui expliqueront son désir. Le roi des Israélites y ayant consenti, les ambassadeurs arrivèrent et déclarèrent, selon les instructions de leur roi, que les trésors d'Achab, ses enfants et ses femmes appartenaient à Adad. Que si Achab en tombait d'accord et lui permettait d'y prendre tout ce qu'il voudrait, le roi emmènerait son armée et lèverait le siège de la ville. [366] Achab ordonna aux ambassadeurs de retourner dire à leur maître qu'il lui appartenait lui avec tous les siens. [367] Ce message accompli, le roi envoie à nouveau demander à Achab, puisqu'il avait reconnu que tous ses biens lui appartenaient, de recevoir les esclaves qu'il allait lui envoyer le lendemain, avec mandat de fouiller le palais royal et les maisons de ses amis et de ses parents ; il invitait Achab à leur livrer tout ce qu'ils y trouveraient de plus beau : « [368] Ce qui ne leur plaira pas, dit-il, ils te le laisseront. » Irrité de ce second message du roi des Syriens, Achab réunit le peuple en assemblée et déclara qu'il avait été prêt, quant à lui, pour acheter leur sécurité et la paix, à livrer à l'ennemi ses propres femmes et ses enfants et à faire abandon de tout ce qu'il possédait : c'était ce qu'exigeait la première ambassade du Syrien. » [369] Mais, aujourd'hui, il demande à envoyer ses esclaves, à fouiller les maisons de tout le monde et à n'y rien laisser des plus belles choses ; c'est chercher un prétexte de guerre, car il sait qu'en votre faveur, je n'épargnerais rien de ce qui m'appartient, et c'est en vous molestant vous-mêmes qu'il s'applique à provoquer une guerre. [370] Mais je ferai ce que vous déciderez vous-mêmes. » Le peuple déclara qu'il ne fallait point écouter de pareilles paroles, niais les mépriser et se tenir prêt à la guerre. Achab pria donc les messagers de dire à leur retour qu'il continuait à acquiescer aux premières exigences du roi, dans l'intérêt de la sécurité des habitants de la ville, mais qu'il repoussait sa deuxième sommation, et il les congédia.

2. [371] Fort irrité de cette réponse. Adad envoie pour la troisième fois ses messagers à Achab et le menace de faire élever par son armée un terrassement plus haut que ces remparts dont il est si fier ; il suffirait pour cela que chacun de ses soldats prit une poignée de terre ; il marquait ainsi l'énormité de ses forcés, pensant frapper Achab de terreur. [372] Achab répondit qu'il ne fallait pas se vanter pendant qu'on ceignait ses armes, mais après la victoire, et les messagers retournèrent signifier cette réponse à leur roi, qu'ils trouvèrent à table avec les trente-deux rois ses alliés. Celui-ci

ordonna incontinent d'entourer la ville d'une circonvallation, de dresser des terrassements et de ne négliger aucune méthode de siège. [373] Devant ces opérations, Achab se trouvait dans une terrible anxiété avec tout le peuple. Mais il fut rassuré et soulagé de ses craintes par un prophète qui vint le trouver et lui déclara que Dieu promettait de livrer entre ses mains toutes ces myriades d'ennemis. [374] Comme il demandait à qui serait due la victoire : « Aux fils de tes capitaines, répondit-il, sous ta propre conduite, vu l'impéritie de tes adversaires. » Il réunit alors les fils des capitaines, qui se trouvèrent ait nombre de deux cent trente-deux environ et, sachant le Syrien en train de festoyer et de se délasser, il ouvre les portes et fait sortir les enfants. [375] Cependant, les sentinelles les ayant signalés à Adad, celui-ci envoie quelques hommes à leur rencontre et leur commande, si ces hommes venaient pour se battre, de les lui amener ligotés, et s'ils avaient des intentions pacifiques, de faire de même. Mais Achab tenait prêt tout le reste de l'armée en dedans des remparts. D'abord les fils des capitaines chargent les gardes, en tuent un grand nombre et poursuivent les autres jusqu'au camp ennemi. Témoin de leur succès, le roi des Israélites fait alors sortir tout le reste de l'armée. [376] Celle-ci, tombant à l'improviste sur les Syriens, les écrase : en effet, ils s'attendaient si peu à cette sortie, que le choc fut reçu par des hommes désarmés et en état d'ivresse, si bien qu'en s'enfuyant des campements, ils abandonnèrent leurs armures complètes et que le roi eut peine à se sauver à cheval. [377] Achab chemina longtemps à la poursuite des Syriens, les taillant en pièces. Après avoir pillé leur camp retranché, qui n'était pas médiocrement riche, mais renfermait quantité d'or et d'argent, il s'empara des chars et des chevaux d'Adad et s'en retourna dans la ville. [378] Cependant le prophète lui recommanda de se préparer et de tenir ses forces prêtes parce que, l'année suivante, le Syrien entreprendrait une nouvelle campagne contre lui. Et Achab suivit cet avis.

3. [379] Adad, échappé au désastre avec tout ce qu'il put sauver de l'armée, se concerta avec ses amis pour savoir comment s'y prendre contre les Israélites. Ses amis furent d'avis de ne pas s'attaquer à eux dans les montagnes, car leur Dieu était puissant en ces endroits, et c'est ce qui expliquait la défaite actuelle : nous triompherons, disaient-ils, si nous livrons bataille en plaine. [380] Ils lui conseillaient, en outre, de renvoyer chez eux les rois qu'il avait emmenés comme alliés, mais de garder leurs contingents, en établissant des satrapes à leur place et, pour reformer les

rangs de ceux qui avaient péri, de recruter des forces dans leur pays ainsi que des chevaux et des chars. Le roi, ayant jugé ces avis excellents, organisa son armée de la sorte.

4. [381] Au commencement du printemps, Adad rassembla son armée et marcha contre les Hébreux ; arrivé près d'une ville qu'on appelle Aphéka, il établit son camp dans une vaste plaine. Achab vint à sa rencontre avec ses troupes et posta son camp en face de lui ; ses forces étaient bien peu nombreuses, comparées aux ennemis. **[382]** Cependant, le prophète vint le trouver de nouveau et lui déclara que Dieu lui donnerait la victoire, afin de témoigner que sa puissance n'était pas bornée aux montagnes, mais s'étendait également aux plaines, contrairement à ce que croient les Syriens. Les deux armées restèrent campées en face l'une de l'autre pendant sept jours sans bouger ; mais le dernier jour, comme les ennemis s'étaient avancés dès l'aube hors de leur camp et se déployaient en bataille, Achab à son tour fit sortir ses troupes. **[383]** On en vint aux mains ; et, après un combat acharné, Achab met les ennemis en fuite et les poursuit en les taillant en pièces. Beaucoup périrent aussi sous les chars ou frappés les uns par les autres, quelques-uns réussirent à se réfugier dans leur ville d'Aphéka. **[384]** Mais ceux-là aussi périrent, au nombre de vingt-sept mille, les remparts s'étant écroulés sur eux. Il périt dans cette bataille cent mille hommes en outre de ceux-là. Le roi des Syriens, Adad, fuyant avec les plus dévoués de ses serviteurs, se cacha dans le souterrain d'une maison. **[385]** Ses compagnons lui ayant dit que les rois des Israélites étaient généreux et cléments et qu'ils pourraient, en recourant au mode habituel de supplication, obtenir pour lui d'Achab la vie sauve, s'il leur permettait d'aller trouver celui-ci, il y consentit. Alors, revêtus de cilices et la tête entourée de cordes, c'est dans cet accoutrement qu'anciennement les Syriens suppliaient, ils se présentèrent chez Achab et exprimèrent le souhait qu'il laissât la vie à Adad, que ce bienfait rendrait pour toujours son esclave. **[386]** Achab répondit qu'il se réjouissait qu'Adad eût survécu et n'eut éprouvé aucun mal dans la bataille et lui promit les égards et les bontés qu'on a pour un frère. Ayant reçu le serment qu'il ne ferait aucun mal à Adad s'il apparaissait, ils vont le tirer de la maison où il était caché et l'amènent à Achab, qui était assis sur son char. Et Adad se prosterna devant lui. **[387]** Alors Achab, lui tendant la main droite, le fait monter sur son char, l'embrasse, le rassure et l'exhorte à ne rien craindre. Adad le remercie et s'engage à se souvenir de ce bien-fait toute sa vie. Il promet de restituer les villes des Israélites dont les rois ses

prédécesseurs s'étaient emparés et d'ouvrir Damas de façon à permettre aux Israélites de s'y installer, ainsi que ses pères en avaient le droit à Samarie. **[388]** Après échange de serments et de conventions, Achab le renvoya comblé de présents dans son royaume. Ainsi prit fin la campagne d'Adad, roi des Syriens, contre Achab et les Israélites.

5. [389] Cependant un prophète, nommé Michéas, s'approchant d'un Israélite, le pria de le frapper à la tête : il se conformerait ainsi à-la-volonté de Dieu. L'homme ayant refusé, il lui prédit que, pour avoir contrevenu aux prescriptions divines, il rencontrerait un lion qui le tuerait. Et ainsi il advint. Ensuite le prophète aborde un second homme et lui intime le même ordre. **[390]** L'homme le frappe et lui fend le crane. Le prophète, la tête bandée, s'approche du roi, lui raconte qu'il avait fait la campagne et avait reçu un prisonnier en garde des mains du capitaine, mais l'homme s'étant échappé, il craignait d'être mis à mort par le chef qui le lui avait confié : celui-ci l'avait, en effet, menacé de mort en pareil cas. **[391]** Alors, comme Achab affirmait qu'il méritait, en effet, de mourir, il découvre sa tête et le roi reconnaît le prophète Michéas. S'il s'était servi d'un pareil subterfuge, c'était pour arriver à lui tenir le langage suivant : **[393]** « Puisque tu as, lui dit-il, laissé impuni cet Adad, qui a proféré des blasphèmes contre lui, Dieu te poursuivra et te fera périr, toi de la main d'Adad et ton peuple par son armée. » Achab, irrité contre le prophète, le fit enfermer et surveiller, mais il s'en retourna chez lui troublé par les paroles de Michéas.

Chapitre XV : Josaphat, le prophète Michée et la mort d'Achab

1. Prospérité de Josaphat. — 2. L'enseignement, les finances, l'armée. — 3. Alliance de Josaphat avec Achab contre le roi de Syrie. — 4. Ils consultent les prophètes ; prédictions contraires de Michée et de Sédécias. — 5. Combat contre les Syriens ; déguisement d'Achab ; sa mort. — 6. Réalisation des prophéties d'Élie et de Michée. Moralité.

1. [393] Telles étaient les affaires d'Achab. J'en reviens maintenant au roi de Jérusalem, Josaphat, qui, après avoir agrandi son royaume et placé des garnisons dans les villes situées sur son propre territoire, en installa aussi dans les villes de la tribu d'Éphraïm conquises par Abia son grand-père sur Jéroboam, roi des dix tribus. **[394]** Il jouit, d'ailleurs, de la bienveillance et de l'appui de la divinité, parce qu'il était juste et pieux et cherchait ce qu'il pouvait accomplir chaque jour

d'agréable et de gracieux à Dieu. Les rois d'alentour l'honoraient de présents, de sorte qu'il accumula un trésor considérable et s'acquitt une gloire immense.

2. [395] La troisième année de son règne, ayant convoqué les préfets de la contrée et les prêtres, il leur ordonna d'aller parcourir le pays et d'instruire tout son peuple, ville par ville, des lois de Moïse, de lui apprendre à les observer et à être zélés dans le culte de Dieu. Et tout le peuple se réjouit et mit toute son ambition, tout son amour à se conformer aux institutions légales. **[396]** Les peuples voisins aussi ne cessèrent de témoigner de l'affection à Josaphat et de vivre en paix avec lui : les Philistins lui payaient les tributs convenus et les Arabes lui fournissaient annuellement trois cent soixante agneaux et autant de bœufs. Il fortifia, en outre, d'autres villes grandes et imposantes et prépara une armée exercée et des armes contre les ennemis. **[397]** La tribu de Juda fournit une armée de trois cent mille hommes d'armes, dont Ednaeos eut le commandement ; Johannès en commandait deux cent mille. Ce même chef avait dans la tribu de Benjamin deux cent mille archers fantassins. Un autre chef, du nom d'Ochobatos, servait le roi avec une masse de cent quatre-vingt mille hommes d'armes. Il faut ajouter les garnisons réparties dans les villes les plus fortes.

3. [398] Josaphat fit épouser à son fils Joram(os) la fille d'Achab, roi des dix tribus, qui avait nom Athalie (Gotholia). Comme il se rendit après quelque temps à Samarie, Achab le reçut affectueusement, offrit à l'armée qui l'accompagnait une hospitalité somptueuse en les comblant de pain et de vin et de viande, puis il l'invita à faire campagne avec lui contre le roi des Syriens pour lui reprendre la ville d'Aramatha, dans la Galadène. **[399]** Car le père de ce roi l'avait enlevée à son propre père, à qui elle avait appartenu d'abord. Josaphat promit son concours, ajoutant que ses forces n'étaient pas inférieures à celles d'Achab, et envoya ses troupes de Jérusalem à Samarie ; les deux rois sortirent de la ville, s'assirent chacun sur son trône et distribuèrent la solde à leurs guerriers respectifs. **[400]** Josaphat pria Achab de convoquer les prophètes qui pouvaient se trouver là et de les interroger sur l'opportunité d'une expédition contre les Syriens : car il y avait en ce temps-là paix et amitié entre Achab et le Syrien, depuis trois ans, à compter du jour où, l'ayant fait prisonnier, Achab l'avait relâché.

4. [401] Achab appela donc ses prophètes, qui étaient au nombre de quatre cents environ, et les pria de demander à Dieu s'il lui accorderait, dans

sa lutte contre Adad, de vaincre, et de détruire la ville pour laquelle il allait partir en guerre. **[402]** Comme les prophètes conseil-laient l'expédition, assurant qu'il triompherait du Syrien et l'aurait à sa merci ainsi que la première fois, Josaphat perçut à leur langage que c'étaient de faux prophètes et s'informa auprès d'Achab s'il n'y avait pas encore un autre prophète de Dieu « par qui, dit-il, nous soyons plus exactement instruits de l'avenir ». **[403]** Achab répondit qu'il y en avait bien un, mais qu'il le haïssait parce qu'il n'avait prophétisé que des malheurs et qu'il lui avait prédit qu'il mourrait, vaincu par le roi des Syriens : c'est pourquoi il le gardait maintenant en prison ; il s'appelait Michéas, fils de Yemblaeos. Josaphat insiste pour qu'on le fasse venir ; Achab envoie un eunuque chercher Michéas. **[404]** En chemin, l'eunuque révéla à ce dernier que tous les autres prophètes avaient prédit la victoire au roi. Mais celui-ci répondit qu'il n'avait pas le droit de faire mentir Dieu et qu'il dirait ce que Dieu même lui révélerait touchant le roi. Lorsqu'il fut arrivé auprès d'Achab et que ce dernier l'eut adjuré de dire la vérité, il déclara que Dieu lui avait montré les Israélites en fuite, poursuivis par les Syriens et dispersés dans les montagnes comme des troupeaux laissés sans bergers. **[405]** Cela signifiait, ajoutait-il, que ceux-ci s'en retourneraient en paix chez eux, et que seul le roi tomberait dans la bataille. A ces paroles de Michéas, Achab s'écrie à Josaphat : « Je t'avais bien dit tout à l'heure les dispositions de cet homme à cet égard, et qu'il m'avait prophétisé les pires destins. » **[406]** Et comme Michéas répétait qu'il ferait bien d'écouter toutes les paroles de Dieu, que les faux prophètes l'avaient encouragé à faire la guerre par l'espérance de la victoire et qu'il devait succomber dans la bataille, Achab tomba en proie à l'inquiétude ; mais Sédécias, un des faux prophètes, s'approcha et l'exhorta à négliger les propos de Michéas, car il ne disait rien de véridique. **[407]** Il en donnait pour preuve les prophéties d'Élie, qui savait mieux que lui prévoir l'avenir. Ce dernier, en effet, disait-il, avait dit que les chiens lécheraient le sang d'Achab dans la ville d'Izara, dans le champ de Naboth, ainsi qu'il était arrivé à Naboth, lapidé par le peuple à cause de lui. **[408]** « Il est donc manifeste que Michéas ment en contredisant un prophète supérieur à lui et en affirmant que le roi mourra d'ici trois jours. Mais vous allez reconnaître s'il est véridique et s'il possède la puissance de l'inspiration divine. Qu'à l'instant même, si je le frappe, il me paralyse la main, ainsi que Jadôn dessécha la droite du roi Jéroboam qui voulait le saisir : car tu as certainement, je pense, ouï parler de ce fait. »

[409] Et comme, en effet, il frappa Michéas impunément, Achab, rassuré, fut rempli d'ardeur pour mener son armée contra le Syrien : c'était, je crois, la fatalité qui l'emportait et faisait ajouter plus de foi aux faux prophètes qu'au vrai, afin de précipiter le dénouement. Cependant Sédécias, s'étant fabriqué des cornes de fer, dit à Achab que Dieu lui signifiait par là qu'il abattrait la Syrie tout entière. [410] Mais comme Michéas disait que, dans peu de jours, Sédécias irait de cellier en cellier pour se cacher, cherchant à esquiver le châtement de ses mensonges, le roi ordonna d'emmener l'importun pour qu'il fût mis en prison sous la garde d'Achamon, le gouverneur de la ville, et de ne rien lui donner que du pain et de l'eau.

5. [411] Achab et Josaphat, roi de Jérusalem, emmenèrent leurs troupes et marchèrent vers Aramathé, ville de la Galaditide. Le roi des Syriens, averti de leur expédition, fit sortir son armée contre eux et établit son camp non loin d'Aramathé. [412] Achab et Josaphat convinrent qu'Achab se dépouillerait de son costume royal, tandis que le roi de Jérusalem le revêtirait et se tiendrait dans la mêlée, croyant déjouer par ce calcul les prédictions de Michéas. Mais la fatalité le trouva, même sans ses insignes. [413] En effet, Adad, le roi des Syriens, recommanda à l'armée, par la voix des chefs, de ne mettre à mort nul autre que le seul roi des Israélites. Les Syriens, le combat engagé, ayant aperçu Josaphat qui se tenait devant les rangs, se figurant voir Achab, s'élancèrent sur lui et l'entourèrent. [414] Mais lorsque, venus plus près, ils reconnurent leur méprise, ils firent tous demi-tour. En lutte depuis le point du jour jusqu'à la nuit et vainqueurs, ils ne tuèrent personne, selon la recommandation du roi ; ils cherchaient uniquement à tuer Achab, mais ne purent le rencontrer. [415] Cependant, un page du roi Adad, nommé Amanos, ayant lancé des flèches sur les ennemis, blessa le roi au poumon à travers sa cuirasse. Achab résolut de ne pas faire connaître l'accident à l'armée, de peur de la déterminer à la fuite, mais il ordonna au conducteur de faire tourner son char et de l'emmener loin du combat, car il était blessé grièvement. Au milieu de ses souffrances, il demeura sur son char jusqu'au coucher du soleil et mourut de la perte de son sang.

6. [416] L'armée des Syriens, à la tombée de la nuit, revint au camp retranché, et le héraut ayant annoncé qu'Achab était mort, (les Hébreux) rentrèrent chez eux. On rapporta le cadavre d'Achab à Samarie, où on l'ensevelit, [417] et, ayant lavé le char à la fontaine d'Izara, — car il était souillé du sang du roi, — on reconnut la vérité

de la prophétie d'Elie : en effet, les chiens léchèrent son sang et, dans la suite, les prostituées accoutumèrent de se laver à cette fontaine. [418] D'autre part, il était bien mort à Ramathon, comme Michéas l'avait prédit, et les dires des deux prophètes s'étaient ainsi réalisés pour Achab. Il convient donc d'estimer très haut la Divinité, de lui accorder tous les honneurs et de la révéler, de ne point ajouter plus de créance à ce qui flatte nos goûts et nos désirs qu'à la vérité et de penser qu'il n'est rien de plus utile que la prophétie et la prescience de l'avenir obtenue grâce aux prophètes, puisque Dieu nous avertit ainsi de quoi il faut nous garder. [419] Il convient également, en s'inspirant du sort de ce roi, de réfléchir sur la puissance du destin, puisque, même en le connaissant d'avance, il est impossible de l'éviter ; il s'insinue dans l'âme des hommes en les flattant d'heureuses espérances, par quoi il les mène au point où il les terrassera. Il apparaît donc qu'Achab eut l'esprit égaré par lui, si bien qu'il n'eut pas foi en ceux qui lui prédisaient la défaite, et sa croyance en ceux qui prophétisaient en courtisans lui coûta la vie. Il eut pour successeur son fils Ochozias.